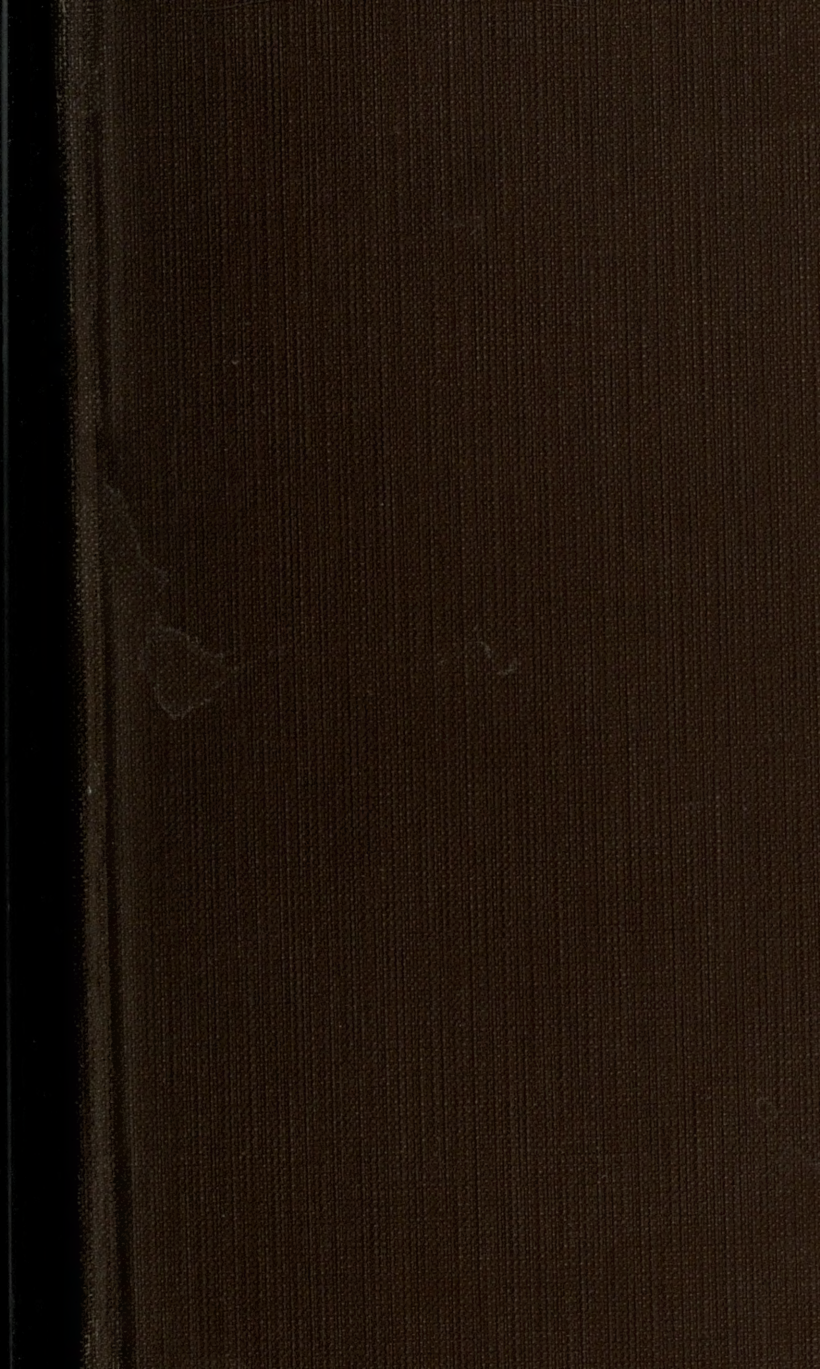
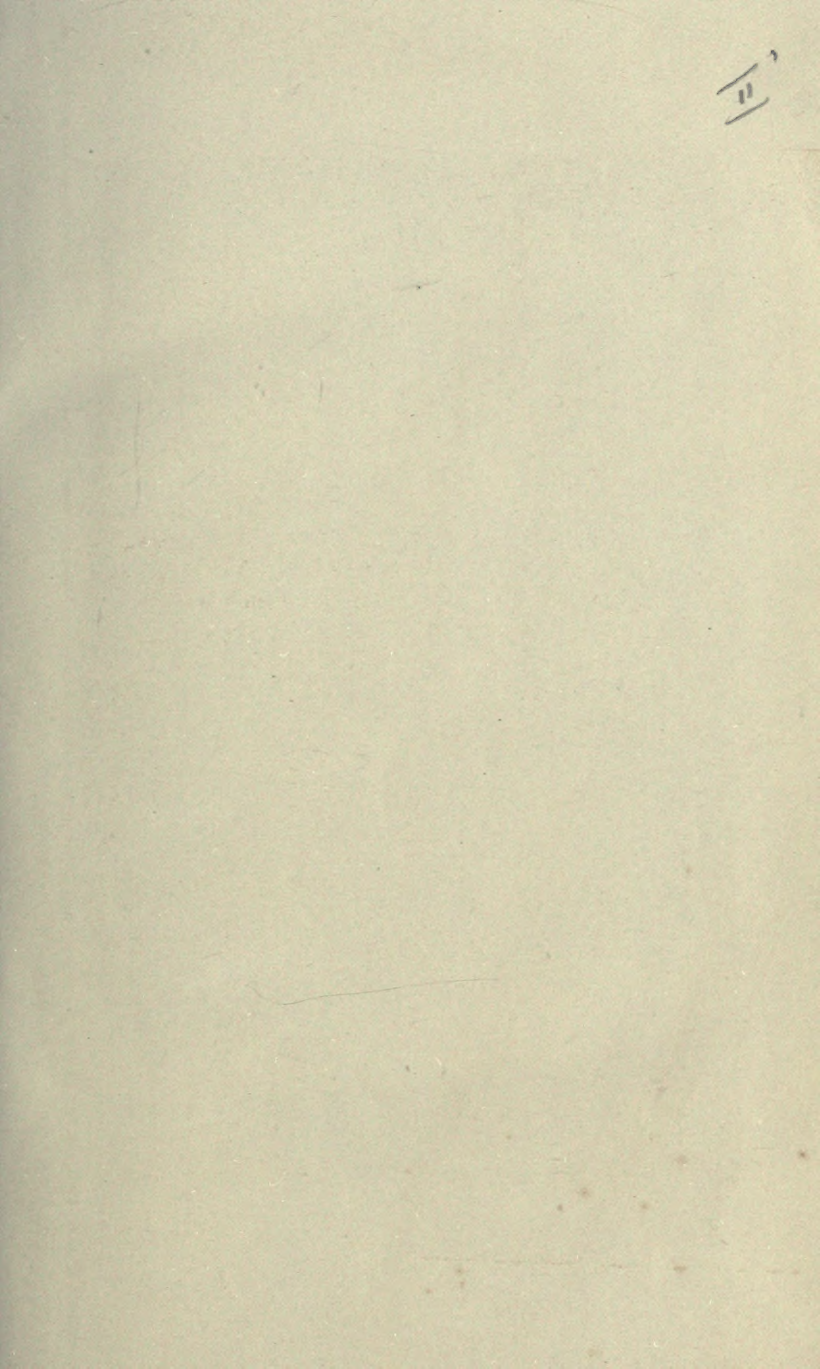


Sainte Catherine de Sienne

Traduction du danois, en
collaboration avec l'auteur,
par Marie-Thérèse Fourcade.
Illustré par Andrée Carof.





SAINTE CATHERINE
(d'après la fresque de Andrea di Vanni.)

G. Beauchesne, Édit. G. Deberque, Imp., Paris



JOHANNES JOERGENSEN

Sainte Catherine de Sienne

La mia natura è fuoco
Ste CATHERINE

SIXIÈME ÉDITION

Avec lettres de S. E. le Cardinal GASPARRI
Et du T. R. Maître Général des Frères Prêcheurs.

= Den hellige Katarina af Siena =

PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
Rue de Rennes, 117
—
1920

LETTRES A L'AUTEUR

DE

S. ÉM. LE CARDINAL GASPARRI

ET DU

T. R. MAITRE GÉNÉRAL DES FRÈRES PRÊCHEURS



SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ.

N° 99324.

(Traduction de l'original italien).

DAL VATICANO, 28 Novembre 1919.

Cher Monsieur,

Je suis heureux de pouvoir vous communiquer que votre Vie de Sainte Catherine de Sienne *dont vous avez récemment offert un riche exemplaire au Souverain Pontife, a eu le mérite et l'honneur d'être reçue avec une particulière bienveillance de la part du Vicaire de Jésus-Christ.*

A cet effet ont contribué et le sentiment du culte que Sa Sainteté a toujours nourri envers la Vierge Siennoise et l'art exquis avec lequel l'auteur de Saint François d'Assise *a su dessiner la suave et forte figure de Catherine Benincasa.*

Ame grande que celle de la jeune Catherine de Sienne dans laquelle on admire, unie à une rare profusion de dons surnaturels, une singulière harmonie d'humain et de divin qui se manifeste par une intense vie intérieure et extérieure, par un rayonnement incessant, merveilleux, des vertus les plus élevées et des œuvres les plus utiles.

Sa Sainteté vous exprime ses paternels remerciements pour avoir consacré votre nom et votre art à célébrer

la Sainte de Sienne et Elle souhaite que votre œuvre serve d'encouragement à ceux qui, de même que la Vierge Siennoise, vivent dans le monde et sentent dans leur cœur l'invitation d'En-Haut à la perfection et à l'action catholique. Que votre œuvre aide spécialement la jeunesse féminine qui, en sainte Catherine, trouve à la fois une protectrice et un exemple de sainteté et d'apostolat.

Aux remerciements et aux félicitations le Souverain Pontife daigne joindre, comme signe de paternelle bienveillance, la Bénédiction Apostolique qu'il vous accorde de tout cœur pour vous et tous les vôtres.

Veuillez croire à mes sentiments très dévoués.

Cardinal Gasparri.

COLLEGIO « ANGELICO », Via S. Vitale, 15.

ROMA, 21 juillet 1919.

Cher Monsieur Joergensen,

C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu l'édition française de votre ouvrage Sainte Catherine de Sienne. *Vous avez évoqué d'une manière originale cette vigoureuse figure du moyen âge, cette âme virile dans ce corps débile de femme. Amante passionnée de l'Ordre dominicain, dont elle fut membre par le Tiers Ordre, et dont elle subit entièrement l'influence par ses directeurs et protecteurs, elle n'a jamais cessé d'être vénérée et honorée d'un grand culte par les membres de notre Ordre. Votre livre nous est ainsi d'autant plus agréable, qu'il sera une consolation pour tant de dévots à la vierge Siennoise et une révélation pour tant d'autres, que le contact avec une âme élevée porte à l'imitation et à l'initiative vertueuse. Nous vous félicitons d'avoir achevé si heureusement ces pages consacrées uniquement à la gloire de la sainte Sœur Catherine, de les avoir rendues attrayantes par le choix et la saveur du style et répondant à toutes les exigences de la critique moderne.*

Agréez, Monsieur, l'expression de ma grande estime et de mes sentiments distingués,

Signé : Fr. Louis THEISSLING, O. P.
Maître Gén.

PRÉFACE

Nella santa memoria
Stefano Maconi.

L'ouvrage que je présente ici aux lecteurs français est un pendant de mon livre paru, il y a dix ans, « Saint François d'Assise ». Il est, ainsi que ce précédent travail, basé sur l'étude des sources, mais je me suis efforcé de le rendre moins sensible, et c'est pourquoi j'ai rassemblé dans un appendice, à la fin du volume, toutes les notes et les renvois qui n'ont d'intérêt que pour un public plus restreint.

Pour être sincère, je dois avouer qu'au début j'éprouvais moins de sympathie pour Catherine de Sienne que pour François d'Assise. Il y a dans la nature énergique de la Siennoise un je ne sais quoi d'esprit de domination, un élément de tyrannie qui me déplaisait. Avec son perpétuel et très féminin Io voglio, *« Je veux », elle est le contraste absolu du doux Ombrien qui préférait voir s'effondrer l'œuvre de sa vie plutôt que d'user de pouvoir et d'autorité « comme les Podestà de ce monde ».* Ceci, *Catherine ne craignait jamais de le faire, mais voilà pourquoi — je*

pense — sa dernière heure fut moins paisible que celle de François d'Assise. A ce moment suprême, des doutes l'assaillirent ; l'avocat du diable que devient la conscience, quand la lumière du monde de la vérité commence à luire dans l'âme et que l'éternité apparaît dans toute son écrasante réalité, lui souffla que l'œuvre de sa vie entière n'avait été inspirée que par l'obstination et la vanité. Celui que l'hymne nomme Franciscus pauper et humilis, *n'eut point à se défendre contre de telles accusations.*

Mes rapports avec Catherine commencèrent donc, à vrai dire, dans des conditions un peu fâcheuses ; à certaines heures, j'avais presque peur d'elle. Mais à mesure que j'appris à la connaître plus intimement, il m'advint ce qui était advenu à tant d'autres pendant sa vie terrestre — je fus subjugué par elle, et il me fallut me rendre. Comme ce Franciscain qui, tout d'abord, l'avait si violemment critiquée, je devins aussi un zélé caterinato, *et comme la femme de la fresque d'Andrea di Vanni, dans la* Cappella delle Volte, *je m'agenouillai moi aussi, et mes lèvres effleurèrent humblement les mains pâles qui, sans aucun stigmate extérieur, étaient transpercées par la douleur des plaies du Christ.*

Le présent livre a un avantage sur celui que j'écrivis sur François d'Assise — il est né dans la ville de la Sainte. Il est écrit à Sienne, à deux cents pas de la maison paternelle de Catherine, au son des cloches carillonnant dans son cher San Domenico. Quand je quittais du regard les lignes noires sur la page blanche, je voyais au loin, par delà les champs

d'oliviers, Belcaro, *le couvent qu'elle fit bâtir sur une hauteur au milieu des bois de pins, sous la ligne bleue de* la Montagnuola. *Et bien des chapîtres ont été conçus, bien des phrases formées en marchant le long des chemins jadis parcourus par Catherine, ou en écoutant (comme l'a dit un jeune poète siennois)* « l'aqua che scorre e parla in Fontebranda ».

En achevant à présent mon travail, mon premier remerciement va donc vers Sienne elle-même — Sena Vetus, Civitas Virginis. *Comme le dit l'inscription, au-dessus de la Porta Camullia, « La ville t'ouvre son cœur plus largement encore que ses portes »*, cor magis tibi Sena pandit. *Et comment puis-je vous remercier assez, ô portes hospitalières de Sienne, ô cœurs ouverts de Sienne? Je ne veux point nommer des noms que le monde ne connaît pas — ne connaît pas encore en tout cas. Mais vous, qui étiez la jeunesse, avez accueilli parmi vous l'homme grisonnant, vous, qui étiez les fils et les filles de Toscane au doux parler, avez écouté patiemment le barbare qui maltraitait votre langage. Je ne nommerai pas de noms, mais quand avril reviendra je songerai : « Maintenant l'herbe verdit de nouveau au* Corposanto al Pecorile, *et près de la vieille église romane de Marciano,* alla soglia erbosa, *entre les buissons de lauriers s'érige le blanc ermitage dédié à deux divinités : Alma Poësis, Beata Solitudo ! »*

*
* *

Puis je dois également un merci sincère et cordial

à tous ceux qui m'ont aidé dans mon travail par leurs conseils et leur concours. Je nomme tout d'abord mon dévoué ami Monseigneur Simon Deploige, Président de l'Institut supérieur de philosophie de l'Université, actuellement détruite, de Louvain. Ensuite M. le Professeur Armand Thiery, de la même Université; Mme Dugniolle, de Bruxelles; Melle M. E. Belpaire, d'Anvers, maintenant à La Panne; Mme la Comtesse Ursel de Boissieu et M. Gabriel Thomas, résidant tous deux à Paris. Je remercie encore M. le Professeur Pietro Rossi, de l'Université de Sienne; M. le Professeur Alessandro Bonnucci, de la même Université; M. le Dr Fabio Iacometti, attaché à la bibliothèque communale de Sienne; M. le Professeur Vigo, de Livourne; M. Eugenio Lazzareschi, archiviste à Lucques; Signora Matilda Fiorelli, de Florence; le Révérend Père Innocenzo Taurisano, O. Pr., *à Rome, et le Révérend Père Rémi Coulon,* O. Pr., *actuellement sous les armes. Enfin, je remercie la Prieure de* Stone Convent, *en Angleterre, qui a bien voulu me prêter les copies de plusieurs manuscrits.*

Et, par ces mots, je termine un livre qui m'a si longtemps absorbé. La paix l'a vu commencer, je l'achève durant la guerre la plus sanglante que le monde ait jamais vue, au milieu d'un fracas d'armes où ne se fait plus entendre la voix d'aucune sainte, et où aucune Catherine de Sienne ne s'élance entre les combattants, proclamant la paix au nom du Crucifié — pace, pace! *Le premier des trois cavaliers de l'Apocalypse — celui qui est monté sur le cheval roux — passe impitoyablement sur l'Europe, et derrière lui,*

dans les empreintes des pieds du cheval, il n'y a que du sang, des cadavres, des ruines. Et là-bas, à l'horizon, nous entendons déjà piétiner impatiemment les deux autres coursiers — le cheval noir qui porte la famine et le cheval pâle qui porte la peste...

En de telles circonstances il m'a souvent été difficile de concentrer mes pensées et d'emprisonner mes sentiments dans le quatorzième siècle; et j'ai jeté des regards impatients vers le dernier chapitre de ce livre comme vers la porte qui donne de la bibliothèque dans la réalité. Je suis maintenant à la porte et je m'y arrête. Un livre fini — un chapitre de votre vie clos! (Et combien en reste-t-il encore?) On s'arrête sur le seuil de la porte et on regarde, une dernière fois, le cabinet de travail que l'on va quitter. Une dernière fois, on regarde la table, sous la lampe électrique qui a illuminé tant d'heures de travail, le fauteuil d'où si souvent des visages aimés ont ri et parlé; par les fenêtres on a vue sur la plaine et sur les montagnes lointaines derrière les lignes bleues desquelles le soleil, tant de soirs, s'est couché en or et en sang. Tout cela est passé, passé pour toujours, comme les paroles prononcées dans cette chambre, comme le bonheur, ou la douleur vécues ici — et l'on met le dernier trait sur la dernière page du manuscrit ainsi qu'on ferme une porte que jamais plus on n'ouvrira — e quello ch'era, non sará mai piú, « *ce qui fut ne reviendra jamais plus* ».

*
* *

Sainte Catherine a connu elle aussi cette tristesse

du départ, cette mélancolie tendre de l'adieu, cette piccola dolce tenerezza *comme elle l'appelle. Ce n'est que trop bien qu'elle sait comment tout passe —* come il vento. *Elle en a souffert ainsi que nous autres, pauvres mortels, en souffrons et en souffrirons. Mais son âme forte ne s'attarde pas dans ces larmes — elle qui sait si bien distinguer les bonnes larmes d'avec les nuisibles et qui les a étudiées dans tout un traité de son Livre.*

Tout passe — oui, mais non pas tout. Il y a des larmes sans espérances — elles donnent la mort. Et il y a des larmes derrière lesquelles rayonne un soleil immortel — elles donnent la vie. Caffarini nous dit qu'à Sienne vivait une femme qui, après la mort de la Sainte, lui raconta que jamais elle n'avait pu regarder Catherine sans pleurer de tendresse et de dévotion.

Et voilà les bonnes larmes qui font renaître le cœur. A nous d'imiter cette pauvre femme dont nous ne savons pas même le nom, mais qui eut le privilège immense de contempler la Sainte, pendant sa vie terrestre. Regardons hélas! de bien loin, Catherine. Et pleurons les larmes qui font devenir des Saints!

Paris, fête de Saint Thomas d'Aquin 1918.

J. J.

LIVRE PREMIER

LA SOLITUDE

Entbildet werden von der Creatur.
Seuse.
Serrati nella casa del cognoscimento di te.
Sainte Catherine.

I

Deux enfants se promenaient à travers Sienne, un soir de l'année 1352. Une petite fille de six ans et un jeune garçon qui pouvait avoir deux années de plus, Catherine Benincasa et son frère Stefano, regagnaient leur demeure de la via dei Tintori, rentrant d'une visite à leur sœur mariée Bonaventura qui demeurait à l'autre bout de la ville, là-haut près de la Tour San Ansano...

Et un soir de l'année 1912, moi étranger, je chemine dans Sienne recherchant autant que possible les traces de ces deux enfants, bien que cinq siècles se soient écoulés depuis lors. Car cette promenade à partir de la vieille tour où l'apôtre de Sienne, le martyr San Ansano fut, dit-on, emprisonné, jusqu'à Fontebranda, devint pour la petite Catherine Benincasa un événement qui décida de sa vie tout entière, depuis son enfance jusqu'au jour où, âgée de trente trois ans, elle succomba sous le fardeau du vaisseau de l'Église pesant sur ses épaules.

Ainsi je pense au frère et à la sœur qui, la main dans la main, errent par les rues obscures. Peut-être ne se disent-ils rien l'un à l'autre, car le plus souvent les enfants se promènent ensemble sans prononcer

une seule parole. Mais ils pensent et j'essaie de suivre leur pensée...

A peine savent-ils quelque chose de Duccio, le grand peintre, dont ils dépassent la maison — la maison où pendant trois ans il a travaillé au tableau qui allait orner le maître-autel de la cathédrale et qui, une fois terminé, fut porté en triomphe à travers la ville, tandis que toutes les cloches sonnaient *a gloria*. « Tout ce jour », dit la vieille chronique, « on pria beaucoup dans les églises, et on distribua nombre d'aumônes aux pauvres, afin que Dieu et sa sainte Mère nous défendissent de tout mal et préservassent Sienne de tous traîtres et de tous ennemis[1]. »

Cependant Catherine et Stefano n'avaient guère entendu parler de ce grand jour, passé depuis quatre-vingts ans. A leur foyer, dans la teinturerie de Fontebranda, il était peu question d'art et d'artistes. Par contre, la prison de San Ansano doit leur avoir produit une grande impression; haute, sombre, lugubre, elle se dresse encore là-haut dans Castel Vecchio, le plus vieux quartier de Sienne; c'est là que se trouvait autrefois le Praetorium romain, c'est là que saint Ansano confessa la foi devant le gouverneur et fut torturé jusqu'à la mort. Tous les enfants de Sienne connaissaient son histoire :

Saint Ansano vivait mille ans auparavant; en ce temps-là, l'empereur était païen et le pape ne résidait pas au Latran, mais dans les catacombes. Le père d'Ansano était idolâtre, mais, sa mère étant chrétienne, il fut baptisé à l'âge de douze ans et aussitôt après commença à prêcher la foi, d'abord à Rome,

puis à Acquapendente et enfin à Sienne... Nul n'était chrétien à cette époque, tout le peuple était païen. A l'endroit où s'élève actuellement la cathédrale se trouvait un temple dédié à Minerve. Au pied de la montagne sur laquelle on a bâti depuis l'hôpital de la Scala, dans la direction de Vallepiatta, s'étendaient les cavernes et les grottes dans lesquels les teinturiers et les tanneurs avaient établi leurs ateliers. C'est dans l'une de ces grottes que saint Ansano rassemblait les premiers chrétiens, célébrait la sainte messe et prêchait.....

De nos jours encore, au-dessous de l'hôpital, il y a quelques souterrains où la « Confrérie de la Vierge » tient ses assemblées : ce fut la première église de Sienne.

Mais en ce temps-là Lysias était gouverneur romain et, dès qu'il entendit parler de saint Ansano, il le fit saisir et mettre en prison, car l'empereur avait ordonné d'exterminer tous les chrétiens. Saint Sano fut donc condamné à être précipité dans une chaudière de poix bouillante ; les soldats exécutèrent cet ordre, mais il ressortit sain et sauf du bain brûlant. Le gouverneur saisi d'une violente fureur commanda de le décapiter assez loin de la ville, au bord du fleuve Arbia, — il n'avait que vingt ans ! Cependant les chrétiens vinrent secrètement pendant la nuit chercher son corps, qu'ils cachèrent soigneusement, et plus tard, quand tout le peuple se fut converti, ces saintes reliques furent portées en grande cérémonie jusqu'à Sienne. La porte par laquelle passa le cortège s'appelle encore de nos jours *Porta San Viene* (le

Saint vient), et San Ansano fut proclamé patron de Sienne et protecteur de la cité[2].

Quand, de nos jours, on se rend de la vieille Tour à la *Via dei Tintori* ou *Via Benincasa* comme elle s'appelle maintenant en l'honneur de Catherine, il faut prendre un chemin que l'on nomme *Fossa di San Ansano*. En dépit de ce nom, il n'a rien de sombre ni de funèbre; c'est au contraire l'une des plus jolies voies de Sienne. En passant au-dessous du grand hôpital de la Scala, on longe les murs élevés de ce gigantesque bâtiment, escarpé comme un rocher, et l'on voit là-haut des sœurs de Saint-Vincent de Paul, dans leur habit bleu, avec de grandes cornettes blanches, s'arrêter un instant sur les balcons dans l'ouverture des fenêtres et des portes irrégulièrement percées, avant de rentrer de nouveau dans les salles de malades. Il est vrai que la vue est digne d'être admirée :

Derrière un bas parapet de maçonnerie, la Vallepiatta se creuse ainsi qu'une grande coupe verte, remplie jusqu'au bord de vignes et d'oliviers, de figuiers aux grandes feuilles et de noyers au feuillage doré, de maïs verts, luisant dans la terre rouge entre les troncs rugueux des oliviers. Au fond de la vallée, quelques maisons décolorées; au-dessus d'elles, de fertiles côteaux dorés de blés murs, verts de jeunes maïs et argentés d'oliviers; plus haut encore, de graves cyprès entourant un monastère se dessinent sur le fond bleu des hauteurs lointaines de Chianti...

C'est ici, en face de cette perspective, que saint

Ansano fut plongé dans l'horrible bain de poix bouillante. Une plaque de marbre scellée dans le mur en fait foi. Le marbre et l'inscription latine n'étaient point là, le soir où Catherine et Stefano y passèrent, mais le souvenir y était bien : la tradition, la pensée qu'en ce lieu un homme s'était laissé précipiter dans une chaudière brûlante plutôt que de renier Jésus. Combien ce Jésus doit-il être aimable, pour que l'on supporte pour l'amour de Lui un aussi effroyable supplice !

Le chemin continue par la paisible Via di Vallepiatta, en côtoyant les murs rouges du vieux couvent des Jésuates, Saint-Sébastien.

Ce monastère assez ancien est néanmoins postérieur à Catherine; il fut construit en 1363 ou 1364, sur l'emplacement de l'une des portes de la ville, Porta San Ansano[3]. Un patronage catholique s'y réunit actuellement. Par une porte entr'ouverte, on aperçoit un jardin avec des rangées de citronniers dans de grands pots de terre cuite rouge, et une profusion de lauriers aux corolles de pourpre semblables à de sanglantes blessures...

Ici le chemin aboutit à *il costone*, un large escalier, assez raide, aux marches de briques et, à l'endroit précis où l'on tourne une seconde fois pour atteindre Fontebranda, on découvre une vieille fresque encadrée dans la pierre et, sous la fresque, cette inscription : « Tandis que Sainte Catherine Benincasa, âgée de six ans seulement, rentrait chez elle avec son frère, le Christ lui apparut au-dessus de l'église des Dominicains, de l'autre côté de la vallée, sous

l'apparence de son représentant terrestre, entouré des saints apôtres Pierre, Paul et Jean et Il lui donna sa bénédiction ».

En regardant avec beaucoup d'attention, on peut encore distinguer deux figures sur la fresque, l'une agenouillée, les mains étendues dans l'attitude de la prière : c'est Catherine; l'autre, un jeune garçon debout : c'est son frère Stefano[4]...

Ici s'arrêta Catherine ce soir-là, ici également je m'arrête.

Le chemin descend plus loin vers la droite, le long d'un mur de jardin sur lequel débordent des feuilles de vignes et de figuiers et où de l'herbe et des fleurs jaunes croissent entre les pierres. Au delà, dans la même direction, on entrevoit le coin de Sienne qui s'appelle *Contrada dell' Oca*, avec ses vieux toits décolorés, ses volets verts dans des façades rose pâle, avec les greniers ouverts des teinturiers et des tanneurs où de grandes peaux jaunes et brunes sont suspendues pour le séchage. Au fond de la vallée se trouvent Fontebranda et le lavoir public, d'où résonnent des cris, des rires et des coups de battoir; le linge est étendu sur l'herbe pour sécher. En face s'élève la verdoyante colline de Camporeggi sur laquelle est campée l'église San Domenico, grande et nue, avec ses fenêtres ogivales percées dans le mur plat du chœur et sa tour massive que surmontait au quatorzième siècle une flèche élancée.

Catherine s'arrêta ici, comme je m'y arrête aujourd'hui, et ce qu'elle vit alors, l'inscription et la fresque en témoignent. La vieille légende[5] raconte :

« Ayant levé les yeux, elle aperçut de l'autre côté de la vallée, au-dessus du chevet de l'église des Frères Prècheurs, un trône magnifique disposé avec une pompe royale; et, sur ce trône, Jésus-Christ, le Rédempteur du monde, couronné de la tiare et revêtu des ornements pontificaux. Auprès de lui se trouvaient les princes des apôtres Pierre et Paul, et saint Jean l'Évangéliste. A cette vue Catherine s'arrêta, frappée d'étonnement, et contempla son Sauveur qui se manifestait si miraculeusement à elle pour lui prouver son amour. Alors il abaissa son regard sur elle, lui sourit amoureusement, étendit sa main droite et traça le signe de la croix, comme fait l'Évêque quand il donne sa bénédiction. Et si puissante fut cette bénédiction de l'Éternel que, ravie, hors d'elle-même, l'enfant, qui par nature était timide, resta là, sur la voie publique, les yeux levés vers le ciel, au milieu du va-et-vient des hommes et des animaux.

« Cependant son frère continuait sa route, convaincu qu'elle le suivait, lorsque tout à coup il s'aperçut qu'elle n'était plus à ses côtés et, se retournant, il vit sa sœur très loin en arrière, immobile, regardant le ciel.

« Il l'appela tout d'abord, mais, comme elle semblait n'y prêter aucune attention, il revint sur ses pas appelant toujours, puis, voyant que cela ne servait à rien » (or, qui a entendu les enfants italiens crier de toute la force de leurs poumons comprendra qu'en vérité l'esprit de Catherine était ailleurs!), « il la saisit par le bras et lui demanda : « Que fais-tu ici, pourquoi ne viens-tu pas? » Alors

Catherine sembla s'éveiller d'un profond sommeil, elle baissa les yeux un instant et répondit : « Ah ! si tu voyais ce que je vois, tu ne me troublerais pas, ainsi. » Et de nouveau elle regarda en l'air, mais la vision avait disparu et la petite fille se mit à pleurer amèrement et à se reprocher de s'être laissé distraire.[6] »

Les deux enfants reprirent ensemble le chemin du retour, plus silencieux encore qu'auparavant, comme nous avons le droit de le supposer.

Par la Via Fontebranda des chars venaient lentement vers eux, attelés de quatre grands bœufs blancs qui barraient presque la rue de leurs cornes menaçantes... Près de la fontaine, où l'eau bouillonne constamment dans la profonde vasque, des femmes allaient et venaient sous la voûte sombre des arbres et remplissaient leurs cruches de cuivre. Un parfum de sarments et de pommes de pin brûlés émanait des cuisines, où les chaudrons étaient suspendus sur le feu pour le repas du soir. Des enfants jouaient avec de petits chats sur le seuil des portes; tout était comme à l'ordinaire, comme c'est encore le soir en été dans ces rues. Mais pour Catherine tout avait changé d'aspect car le Très-Haut l'avait couverte de son ombre, l'Éternel avait parlé à son cœur d'enfant. Elle avait vu le ciel ouvert et le Fils de l'Homme assis sur le trône de sa gloire et Il avait étendu la main et l'avait bénie solennellement de trois grands signes de croix comme l'évêque dans la cathédrale : « *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.* »

II

Catherine Benincasa naquit le 25 mars 1347, près de Fontebranda, dans la maison du teinturier Giacomo Benincasa et de sa femme Lapa di Puccio dei Piagenti. Le 25 mars on célèbre l'Annonciation de la Sainte Vierge, et, de plus, la fête des Rameaux tombait cette année-là le même jour.

Dans la cathédrale de Sienne, l'Évêque bénissait donc les branches d'oliviers que les diacres portaient ensuite de l'autel aux paroissiens; et le peuple, debout, gardait à la main les rameaux gris d'argent, tandis que les voix claires des enfants de chœur entonnaient le joyeux Hosannah : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! ». C'était le salut de l'Église à la plus illustre fille de Sienne, à l'épouse la plus aimante du Christ, *Benedicta quæ venit...*

Catherine était la vingt-troisième enfant de ses parents. Elle vint au monde en même temps qu'une petite sœur jumelle, Giovanna, qui d'ailleurs mourut peu après. Monna Lapa nourrit elle-même Catherine, ce qu'elle n'avait jamais eu le temps de faire pour les autres en raison de ses fréquentes conceptions. « Catherine apporta ainsi une fin aux enfantements de sa mère », dit la légende[1].

Quelques-uns seulement de ces nombreux enfants vécurent. Les plus connus sont : Benincasa, l'aîné — Bartolommeo, marié à Lisa, la cousine germaine de Giovanni Colombini, — Niccola, mariée à Palmieri di Nese della Fonte, frère du dominicain Tommaso della Fonte qui, par la suite, eut une si grande influence sur Catherine, — Maddalena, mariée à Bartolo di Vannino, — Bonaventura, mariée à Niccolo di Giovanni Tegliacci, — Lisa, morte non mariée durant la peste de 1374, — enfin Stefano.

Par le mariage de Bartolommeo, les Benincasa s'étaient alliés à l'une des familles les plus pieuses de Sienne, celle de Giovanni Colombini (mort en 1367), dont la nièce Catarina vécut jusqu'en 1388.

Agnès, sœur de Giacomo, qui avait épousé Chele di Duccio, entra dans le Tiers Ordre dominicain (*le Mantellate*) après la mort de son mari, et mourut en odeur de sainteté. Le père de Lapa, Nuccio di Piagente, était matelassier et faisait des vers à ses moments de loisir; c'était un homme pieux, désireux de se procurer par ses aumônes une part des mérites, des prières et des bonnes œuvres de tout l'ordre Dominicain[2].

Plusieurs influences religieuses se faisaient ainsi sentir de divers côtés et c'était généralement, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, à celle des Frères Prêcheurs que l'on se ralliait. Il ne semble pas que les frères de l'autre grand ordre mendiant légué par le treizième siècle au quatorzième, les franciscains, aient joué un rôle important à Sienne. Leur église était située en dehors de la ville, et ce ne fut qu'au

quinzième siècle que San Bernardino, l'éloquent prédicateur de missions, réussit à y attirer les foules.

Au contraire l'église San Domenico dominait Fontebranda et il était facile aux Benincasa de s'y rendre le matin pour entendre l'une des messes des nombreux prêtres de cet ordre.

Dans la teinturerie de Fontebranda, c'était Giacomo qui avait le plus de dévotion. « Lapa, son épouse », dit Raymond de Capoue, « était une femme entendue dans les affaires du ménage, qui ne possédait rien de la malice des hommes de notre temps et, même si elle l'eût voulu, incapable de dire un mensonge. » Plus d'une fois dans la Légende il l'appelle « la très naïve Lapa », *semplicissima Lapa;* mais il ajoute qu' « elle ne désirait pas ardemment les biens éternels ». Étant tombée gravement malade, elle ressentit une telle angoisse de la mort que Catherine, alors déjà grande, eut beaucoup de peine à rassurer sa mère. Lapa se rétablit et vécut très vieille (elle dépassa quatre-vingts ans). Elle vit ses enfants et petits-enfants mourir autour d'elle, et en vint à se lamenter de ce que son âme fût chevillée de travers en son corps si bien qu'elle n'en pouvait plus sortir.

Catherine tenait son énergie de Lapa, mais sa piété et sa douceur inlassable lui venaient de son père.

Raymond recueillit de la bouche même de Lapa de nombreux traits concernant la merveilleuse patience de son défunt mari qui fut peut-être plus estimé après sa mort qu'apprécié pendant sa vie; il est rare en effet qu'une femme d'énergie admire un

homme pacifique, et sans doute le teinturier était-il fréquemment exposé à s'entendre dire qu'il n'était qu'un niais et se retirait-il parmi ses baquets de couleurs, le cœur blessé par les paroles cinglantes de Monna Lapa. Mais après sa mort, devant l'évidente admiration du dominicain qui appartenait à la noble famille delle Vigne (un delle Vigne avait été chancelier de Frédéric II !), Lapa se complaisait à dépeindre la patience sans exemple de feu son mari. Celui-ci n'avait jamais permis à aucun des siens d'employer des termes violents ou de porter de sévères jugements sur autrui. Lorsqu'un homme auquel il avait depuis longtemps payé son dû le poursuivit et le fit condamner injustement, le doux teinturier ne témoigna contre lui aucun ressentiment et, comme Lapa se mettait en fureur ainsi qu'une Italienne en est capable (on se la figure en de telles circonstances ameutant le quartier par ses clameurs), Giacomo Benincasa, intervenant alors, lui dit doucement : « Tu verras, Mère, Dieu amènera cet homme à de meilleures pensées et il reconnaîtra son injustice envers nous », « ce qui se vérifia par la suite », ajoutait Lapa quand elle racontait cette histoire.

Le teinturier ne tolérait dans sa maison ni discours impies, ni conversations grossières : l'atmosphère y était pure. Quand Bonaventura, la sœur préférée de Catherine, fut mariée, c'est avec un étonnement mêlé d'horreur qu'elle entendit les propos que tenaient son mari et ses jeunes amis; elle y était si peu habituée qu'elle en tomba malade : « Dans

la maison de mon père, je n'ai point été accoutumée à ce langage », répondit-elle aux questions anxieuses de son mari, « et si tu ne veux pas me voir bientôt mourir, je te prie de renoncer à ces immondes conversations. »

La famille qui s'appellait *Benincasa* jouissait en effet d'une bonne situation. Les fils aînés aidaient Giacomo dans ses affaires qui prospéraient à souhait; quelques mois avant la naissance de Catherine, en octobre 1346, ils avaient pu louer à Giovanni di Ghezzo, représentant *delle Arte della lana*, la vaste demeure située près de Fontebranda qu'ils habitaient maintenant[3]. Ils possédaient en outre, à huit *miglia* au sud de Sienne, une ferme, *la Canonica*, qui échut plus tard à Lisa, la veuve de Bartolomeo[4].

Catherine grandit par conséquent dans la maison de la Via dei Tintori. Comme beaucoup d'autres, à Sienne, cette maison est bâtie à flanc de coteau. La teinturerie installée à l'étage inférieur sur la façade de la Via dei Tintori se trouvait dès lors en sous-sol du côté de la Via del Tiratoio. Un escalier conduisait au premier (qui devient le rez-de-chaussée si l'on rentre par derrière) où se trouvaient les chambres à coucher; au-dessus, il y avait une terrasse disposée en jardin et une grande cuisine qui servait en même temps de salle. Là, on prenait les repas, là, filaient, cousaient et reprisaient les femmes; tous s'y réunissaient chaque soir devant le feu pour faire la *veglia*, comme on dit encore dans la campagne italienne; on se chauffait avant de se coucher, on bavardait, on contait des anecdotes.

Et là, dans la maison de Giacomo Benincasa, au milieu du cercle de la famille rassemblée autour du feu de genièvre pétillant, se trouvait un jeune garçon qui devait exercer une influence décisive sur la vie de Catherine : c'était le fils adoptif, Tommaso della Fonte. Niccoluccia Benincasa avait épousé Palmiero della Fonte, et lorsque la peste de 1349 (la peste de Boccaccio) eut fait orphelin le petit Tommaso qui avait alors dix ans, Giacomo le recueillit à son foyer. C'était maintenant un jeune homme qui aspirait au cloître — il voulait se faire moine chez les dominicains de Camporeggi. En attendant, il passait les longues soirées d'hiver chez les Benincasa, racontant tout ce qu'il avait lu dans la Légende dorée de Jacques de Voragine sur les apôtres et les martyrs, sur sainte Marie-Madeleine et saint Lazare qui s'enfuirent devant les juifs jusqu'à Marseille en Provence, sur sainte Agnès, sainte Agathe et sainte Lucie, dont les cruels Romains crevèrent les yeux et arrachèrent les seins avec de brûlantes tenailles; sur les saints ermites dans les déserts et les cavernes; sur saint Antoine, auquel l'église paroissiale est dédiée. Mais il parlait surtout de saint Dominique, du pieux et savant Thomas d'Aquin et de saint Pierre Martyr qui, au moment de mourir, ne pouvant plus confesser sa foi par la parole, s'inclina pour écrire encore avec son sang dans le sable : « Credo ».

Tommaso racontait, et Catherine écoutait. Elle connaissait bien les dominicains de Camporeggi; souvent ils passaient par les rues dans leurs robes blanches et leurs capes noires. Blanc et noir, les cou-

16[1]



MAISON NATALE DE CATHERINE.

G. Beauchesne, Édit. *G. Deberque, Imp., Paris.*

leurs de Sienne les couleurs de *la balzana**, les couleurs du Campanile. Le blanc signifie leur pureté, le noir signifie leur humilité. Catherine se dissimulait derrière la fenêtre pour les voir passer, beaux comme des anges de Dieu, avec leurs profils pâles et purs, les yeux toujours fixés au ciel, ne détournant jamais de côté et d'autre leur regard vers les femmes qui, sur le seuil des maisons, soupiraient : « *Come è bello! troppo bello per essere frate — che peccato!...* » Non, précisément, ils n'étaient pas trop beaux pour Dieu! Pourquoi le Seigneur n'aurait-il jamais à son service que des bossus et des boiteux? De son abri, Catherine remarquait la place où les moines posaient leurs pieds et, dès qu'ils s'étaient éloignés et que les visages empourprés des femmes aux cheveux noirs avaient disparu de l'encadrement des portes, elle s'élançait au dehors pour baiser les pierres sur lesquelles les pieux frères avaient marché.

D'ailleurs, Catherine était vive et gaie et si alerte qu'on la voyait souvent voltiger, en quelque sorte, du haut en bas des escaliers. Tous les voisins l'aimaient, elle était si gracieuse qu'on l'appelait, à cause de son charme, Euphrosyne, qui est le nom d'une des Grâces.

Raymond de Capoue, qui ne suppose pas une telle culture classique chez les habitants de Fontebranda, dit à ce sujet : « Je suis tenté de croire que c'est un surnom qu'elle s'est donné elle-même, comme le font souvent les petits enfants. » Il y a du reste une sainte

* Le vieux nom de l'étendard de Sienne.

Euphrosyne et plus tard Catherine considéra comme un présage d'avoir porté ce nom. En effet, on raconte que sainte Euphrosyne, voulant entrer dans un couvent de moines au lieu de se faire religieuse se coupa les cheveux et revêtit des habits d'homme, et nous verrons que Catherine l'eût bien volontiers imitée en ceci...

Mais pour entrer en religion, soit parmi les hommes, soit parmi les femmes, il faut être d'une grande piété... Dès lors on trouvait souvent Catherine priant dans des coins isolés de la maison, ou bien on l'entendait monter l'escalier en récitant à chaque marche, de sa petite voix, un « Je vous salue Marie ». Je me la représente ainsi bien facilement, car j'ai eu moi-même une petite fille de six ans, qui faisait oraison à sa manière dans un escalier où était suspendu un grand tableau de la Madone.

Puis vint le jour où la vision apparut à Catherine au-dessus du toit de l'église San Domenico « et à dater de cette heure elle ne fut plus une enfant »[5].

III

Le Christianisme, dès son origine, a été la religion des révélations et des visions. La littérature chrétienne la plus antique, les écrits des apôtres et les Évangiles ne permettent aucun doute à ce sujet.

Au Crucifiement de Jésus succéda la Résurrection après laquelle, maintes fois, le Maître apparut à ses disciples. Au jardin de Joseph d'Arimathie, Madeleine tombe aux pieds du jardinier qui l'appelle de son nom, et ce seul mot suffit à lui inspirer son joyeux *Rabboni;* — c'est *sa* voix, ainsi avait-il coutume de l'appeler! A Emmaüs, les écailles tombent des yeux des deux disciples au moment où ils s'asseyent à table avec le voyageur qu'ils ont rencontré en chemin; — c'est ainsi qu'*Il* rompit le pain, le bénit et le leur donna. Et à Jérusalem le Ressuscité apparaît à Simon et aux autres disciples en les saluant selon sa coutume : *Schalom aleikum.*

Même après l'Ascension, les relations continuent entre Dieu et les hommes. A l'heure de sa mort,

Étienne, dans le ciel ouvert, aperçoit Jésus à la droite de son Père. Saul, ébloui par une aveuglante lumière sur le chemin de Damas, entend une voix tonnante dire : « Je suis Jésus que tu persécutes. » Derrière le voile ténu des phénomènes Jésus est constamment présent et dans les visions et, les apparitions, le voile se déchire[1].

Avec Étienne et Paul, un François d'Assise, une Catherine de Sienne, une Brigitte, une Jeanne d'Arc, voient le ciel ouvert et entendent d'indicibles paroles. « Mais s'ils sont dans leur corps ou hors de leur corps, ils ne le savent pas, Dieu le sait[2]. »

De même que Catherine l'italienne, notre Brigitte scandinave était une voyante. La veuve d'Ulf Gudmarsson mourut à Rome le 23 juillet 1373, sans que la Siennoise l'eût connue ; sinon elles se seraient assurément saluées comme des âmes sœurs. Or la Sainte suédoise a plusieurs fois essayé de décrire ce qu'est l'état de voyant ; nous lisons dans l'introduction à la règle de son ordre : « Dans le royaume de Norvège, Sainte Brigitte, absorbée par sa prière, sentait ses forces abandonner son corps, mais son âme vivifiée pouvait voir et entendre, dire et sentir des choses purement spirituelles, et il lui arrivait fréquemment de tomber en cet état. » On lit dans la préface du cinquième livre des révélations :

« Un jour tandis qu'elle se rendait à Vadstena, ayant élevé son âme vers Dieu, elle fut ravie hors d'elle-même et abîmée dans l'extase. Elle vit et entendit alors tout ce qui est rapporté au cinquième livre. L'évêque Alphonse de Jaen témoigne qu'il

vit souvent sainte Brigitte, privée de l'usage de ses sens, ne plus se rendre compte de ce qui se passait autour d'elle. Et de cet état Brigitte dit elle-même : « O Dieu très bon, combien merveilleuse est la façon dont tu me traites, car tu endors mon corps dans le sommeil, tandis que tu éveilles mon âme jusqu'à lui faire voir, entendre et sentir les choses surnaturelles. » « Tu m'endors quand il te plaît, non d'un sommeil corporel, mais d'un spirituel repos, et tu éveilles mon âme comme d'une torpeur, jusqu'à la faire voir, entendre et sentir spirituellement[3]. »

Il en était absolument ainsi pour Catherine. Tout ce qu'on qualifie d'inspiration est d'ailleurs toujours accompagné de quelques-unes de ces caractéristiques. Le poète ou l'artiste absorbé par un labeur intense se sent soulevé au-dessus des exigences du corps, étant tout adonné à son travail qui se fait aisément, sans obstacles et sans difficulté, comme si une puissance étrangère, une autre personnalité en était l'auteur. « Je ne suis qu'un instrument, le Maître joue sur moi », a dit un poète danois, et Nietzsche pour expliquer l'état dans lequel il composa « Ainsi parla Zarathustra », écrit ces lignes :

« Peut-on à la fin du dix-neuvième siècle se faire une idée très nette de ce que les poètes d'antan appelaient inspiration ou bien dois-je le décrire ? N'eût-on en soi que le moindre atome de superstition, on ne saurait écarter la pensée que l'on n'est que le porte-voix, le médium d'une influence souveraine. On ne peut désigner ce phénomène que par le mot « révélation »; c'est-à-dire que, subitement, avec une

certitude et une précision indicibles, quelque chose devient visible et perceptible, quelque chose qui vous bouleverse jusqu'au plus intime de l'être. On ne cherche pas, on écoute, on reçoit sans demander qui donne; tel un éclair, une pensée nettement formulée se fait jour. Je n'ai jamais eu à choisir. Ce ravissement d'une excessive tension se fond parfois en un torrent de larmes, c'est une façon de sortir totalement de soi-même en se sentant secoué jusqu'à la pointe des pieds d'un fourmillement de frissons; c'est un abîme de bonheur, où ce qu'il y a de plus sombre et de plus douloureux ne forme plus un contraste, mais semble nécessaire, indispensable, comme une ombre inéluctable dans une surabondante lumière. Tout se passe involontairement, comme au milieu d'une tempête, avec, au plus haut degré, le sentiment qu'on possède la liberté et la puissance divine. »

Strindberg a dépeint l'extase poétique d'une façon analogue, l'appelant un « état qui procure un bonheur indescriptible, une vraie béatitude tant que dure l'inspiration[1]. »

L'extase dans laquelle une sainte Catherine, une sainte Brigitte, ont leurs visions et reçoivent des révélations, n'est qu'un développement de cette inspiration poétique. Nulle part peut-être ceci n'apparaît plus clairement que chez le célèbre mystique dominicain allemand Henri Suso, dont un théologien catholique a pu dire avec raison : « Il semble que ce soit la nature, mais la nature supérieure de Suso qui, se révélant de cette manière, cherche et trouve la

consolation et la lumière. La pureté des visions célestes, la douceur des chants angéliques, tout ce qui l'émeut si profondément, d'où cela vient-il donc sinon du poète intérieur, du chanteur secret qui vit en son âme[5]? »

En Catherine, comme en Brigitte, nous trouvons un sens poétique aussi mûr que précoce, mais il s'y joint chez la Siennoise certaines particularités physiques qui ne se rencontrent pas chez la Suédoise. Ses extases plongeaient Catherine dans un état d'insensibilité et de raideur tétanique, en sorte qu'on pouvait lui transpercer le pied avec une épingle sans qu'elle s'en aperçût. Et souvent Lapa, « la très naïve Lapa », désespérée d'avoir reçu un cygne dans sa couvée d'oisons, faillit briser sa fille dans la bonne intention de ployer son corps ou ses membres raidis[6].

Catherine possédait ce génie religieux qui tient le corps dans la dépendance totale de l'esprit et, de même que chez Brigitte, ce génie se manifesta dès l'âge le plus tendre. Le soir dont nous avons parlé, Catherine âgée de six ans vit Jésus et de ce jour commença la lente transformation de son âme.

« Celui qui garde mes commandements et les observe, celui là m'aime et je l'aimerai... *et je me manifesterai à lui.* » Cette parole de Jésus est la clé de la psychologie des saints et par conséquent de celle de Catherine[7]. Elle avait « vu le Seigneur » et la voix qui jadis, au bord du lac de Génésareth, appela les disciples, retentissait maintenant dans son âme, douce et pénétrante comme une très lointaine son-

nerie de cloches qui ne laisse aucun repos jusqu'à ce qu'on se soit mis en route et qu'on ait découvert d'où vient le son. Et la douce voix disait au cœur de Catherine :

« Viens, suis-moi ! Suis-moi loin de ton père et de ta mère, de tes sœurs et de tes frères, de ta maison, de ton foyer, de ta ville et de ta patrie ! Suis moi dans le désert jusqu'aux quarante jours de jeûne et jusqu'à la tentation du démon, suis-moi quand je monte à Jérusalem, suis-moi jusqu'à la colonne du supplice, jusqu'à la flagellation, jusqu'à la couronne d'épines, jusqu'à la croix ! Suis-moi, non pas comme Pierre m'a suivi, mais comme Jean ; tiens-toi comme Marie au pied de ma croix et vois mon sang ruisseler sur toi en gouttes brûlantes !... Suis-moi comme les saints martyrs m'ont suivi ; suis-moi comme saint Pierre Martyr jusqu'au témoignage du sang ! Suis-moi comme Magdeleine dans sa caverne de roches et comme saint Antoine dans le désert ! »

« Cette vision et cette bénédiction furent si puissantes », affirme Caffarini, « qu'elle ne pouvait plus penser qu'aux saints ermites et à suivre leur exemple[8] ».

Il y avait dans la maison de Fontebranda plusieurs sombres cachettes que Catherine put transformer en ermitages ; elle s'y réfugiait et jouait de son mieux à l'ermite, priant et jeûnant quand les autres prenaient leur collation et se flagellant avec un fouet qu'elle avait elle-même fabriqué. Peu à peu il parut à d'autres petites filles que c'était un jeu des plus divertissants ; alors Catherine le leur

expliqua et leur prescrivit des prières, montrant déjà par là sa nature dominatrice. Cependant elle finit par se lasser de ce simulacre : son esprit s'orientait vers une réalité et non vers une vaine illusion; aussi, un jour, quitta-t-elle la maison, bien résolue à s'en aller par le vaste monde pour devenir une véritable ermite et, se dirigeant du côté de la porte San Sano, elle s'enfuit.

C'était la première fois que Catherine se trouvait hors des murs de Sienne. Le chemin descendait vers Vallepiatta, la ville disparut bientôt derrière elle et l'enfant se trouva seule au milieu des arbres... La vallée s'ouvre entre des rochers de tuf dans lesquels se forment des anfractuosités qui, aux yeux de Catherine, pouvaient passer pour les cavernes du désert et elle pénétra dans l'une de ces grottes. Elle s'était munie d'un pain et, ainsi pourvue, entreprit de vivre en solitaire. Se mettant à prier, elle se trouva de nouveau en cet étrange état où tout disparaissait autour d'elle et elle eut le sentiment de planer dans un monde d'éclatante lumière. Elle avait l'impression de s'élever peu à peu au-dessus de terre, plus haut, toujours plus haut; finalement sa tête heurta la voûte, ce qui la réveilla... Elle s'aperçut alors qu'elle avait dû rester longtemps dans la grotte, le soleil était bas, les cigales chantaient dans les figuiers et là-haut, à San Domenico, on carillonnait les vêpres. Tous ses plans de vie érémitique s'évanouirent soudain et Catherine songea seulement qu'elle était bien loin de la maison et qu'avant peu la porte de la ville serait fermée. De plus ses jambes

étaient si particulièrement faibles que jamais elle ne pourrait parcourir le long chemin qui monte la colline... Le vertige la saisit, un nuage passa devant ses yeux, une fois encore elle éprouva la sensation de planer, et, sans savoir comment, se retrouva tout à coup au delà de la porte San Sano. Le cœur battant, elle se hâta de rentrer; personne n'avait soupçonné sa fuite, on pensait qu'elle était allée chez sa sœur comme elle le faisait souvent [9].

Catherine ne renouvela jamais cette tentative, mais elle avait compris là-bas, dans la grotte, que sa vie devait être consacrée au Seigneur et l'enseignement de l'Écriture lui devint intelligible : « Une femme non mariée, une vierge, pense aux choses qui regardent le Seigneur pour être sainte de corps et d'esprit, mais celle qui est mariée pense aux choses du monde et aux moyens de plaire à son mari [10] ». D'une part le Seigneur, de l'autre le monde; la jeune âme de Catherine n'hésita pas dans son choix... A l'âge de sept ans, elle se promit à Jésus devant l'image de la Madone : « Bienheureuse Vierge Marie », s'écria-t-elle, « ne considère pas ma faiblesse et accorde-moi la grâce d'avoir pour époux celui que j'aime de toute mon âme, ton fils très saint, Notre Seigneur Jésus-Christ... Je lui promets ainsi qu'à toi, de n'en accepter jamais d'autre [11]. » C'est ainsi que se fit le pas décisif. Catherine devint la petite fiancée du Christ, à l'exemple de son homonyme sainte Catherine d'Alexandrie que l'on voit sur des retables étendant sa main, où la Vierge Marie place celle du Divin Enfant qui lui passe

au doigt un anneau. Désormais, en épouse soumise, Catherine s'efforcera uniquement de faire la volonté de son époux. Or la volonté de Jésus est qu'avant tout on se châtie soi-même et que l'on dompte sa nature, ce que la petite Catherine Benincasa avait déjà commencé de faire par ses pénitences enfantines et ses oraisons dans la cave et dans les greniers.

Depuis lors elle se condamna à ne manger que du pain et des légumes. Quant à la viande, elle la posait dans l'assiette de son frère Stefano ou bien la jetait sous la table aux chats, inséparables des cuisines et des salles à manger italiennes.

C'est vers cette époque qu'un tout petit incident démontra à Monna Lapa à quel point Catherine tenait de son père. Un matin, elle l'envoya à l'église paroissiale Saint-Antoine pour offrir un cierge et prier le curé de dire la messe à une intention particulière. Catherine s'acquitta de sa mission, mais, au lieu de revenir aussitôt, elle resta à entendre la messe qu'elle avait demandée; lorsqu'elle rentra enfin, Lapa était fort impatientée par son retard. Catherine écouta tout d'abord paisiblement ces violents reproches, puis elle dit : « *Monna Madre*, punissez-moi lorsque je ne vous obéis pas ainsi que je le devrais, mais, je vous en prie, n'employez pas de telles paroles, et surtout ne souhaitez de mal à personne, car cela ne convient pas à votre dignité de mère et m'afflige le cœur ».

A ce moment Catherine n'avait pas encore dix ans. Quand, le soir venu, Giacomo remonta de la

teinturerie, sa femme s'écria : « Écoute donc ce que ta fille m'a dit aujourd'hui. »

Plus tard la fille du teinturier de Fontebranda devait dire la vérité aux puissants de ce monde avec la même fermeté et la même douceur[12].

IV

Catherine avait atteint l'âge de douze ans. Il ne lui était plus permis de s'aventurer seule dans les rues et sa famille songeait à lui trouver un époux. Deux de ses sœurs étaient déjà mariées, car, en somme, les femmes sont destinées au mariage.

Monna Lapa se mit donc à parer se fille et lui ordonna (ce qui est bien italien) de se laver un peu plus souvent, de coiffer joliment ses cheveux, et de chercher à plaire aux hommes. Mais Catherine ne voulait pas entendre parler d'eux; jamais elle ne se mettait à la fenêtre ou sur le seuil de la porte ainsi que les autres jeunes filles, et ne chantait pas comme elles, en travaillant, des chansons d'amour; elle prenait même la fuite lorsqu'un des ouvriers de son père pénétrait dans la pièce où elle se trouvait. « Seigneur Dieu, ils ne sont pourtant pas venimeux », grondait Lapa, mais sa fille les fuyait justement comme des serpents.

Toutefois, grâce à Bonaventura, la sœur favorite de Catherine, on réussit à l'ébranler un peu; il vint

un jour où elle consentit à se rendre au bal comme les autres jeunes filles, avec une belle toilette, les joues fardées, et les cheveux teints en blond, ainsi que l'exigeait la mode.

« A cette époque, Sienne était si riche de biens terrestres qu'il y avait fête presque chaque jour en l'honneur des nouvelles mariées », raconte un contemporain de Catherine, le moine Filippo Agazzari, dans ses « *Histoires morales* [1] ».

Si l'on en croit ce sévère prédicateur, les jeunes Siennoises n'étaient pas moins frivoles au quatorzième siècle qu'au vingtième. Il cite le cas d'une jeune fille qui tomba morte pendant un banquet pour s'être trop serrée, ainsi que celui d'une autre dont le visage fut rongé par le fard qu'elle employait; et il parle même d'une troisième qui fut aidée à sa toilette par le malin lui-même, déguisé sous les traits d'une camériste, et à laquelle il advint pis encore...

D'autres auteurs assurent que les dames passaient des journées entières sur leur terrasse, les cheveux exposés au soleil afin qu'ils devinssent blonds [2].

Cette période mondaine de la vie de Catherine semble avoir été brève; quoi qu'il en soit, elle prit fin à la mort soudaine de Bonaventura, en août 1362 [3]. Près du cadavre de sa sœur chérie, Catherine pleura amèrement ce qu'elle considéra par la suite comme une horrible ingratitude vis-à-vis du Seigneur. Ne lui avait-il pas fait don de l'apparence extérieure qu'il lui voulait? Et elle avait cherché à l'améliorer, ainsi qu'on gâche une œuvre de maître! Dieu l'avait créée

à son image, et elle avait osé la repeindre et la transformer à l'image du diable[1] !

Bien des années après, elle s'accusait encore, dans ses confessions, de ce temps d'infidélité et, quand Raymond s'efforçait de la consoler, elle s'écriait : « Est-ce donc à mon confesseur d'excuser mes péchés? » Elle-même était convaincue que l'enfer eût été son partage si elle fût morte dans cet état de frivolité.

Animée d'une ardeur nouvelle, la jeune fille reprit sa vie de pénitence et de prière, recherchant la solitude, mangeant fort peu et dormant le moins possible. Ceci ne convenait guère à ses parents qui, depuis la mort de Bonaventura, étaient plus désireux encore qu'auparavant de marier Catherine, car, en ce temps-là, plus les familles étaient nombreuses, plus elles étaient puissantes! Ils venaient précisément de rencontrer un jeune homme d'excellente famille qui serait un mari parfait pour leur fille et afin d'avoir raison de l'enfant rebelle qui méconnaissait son propre bien, ils s'adressèrent à Tommaso della Fonte, devenu prêtre, et en outre le confesseur de Catherine.

Le dominicain se rendit à leur appel; Catherine ouvrant alors son cœur à son ami d'enfance lui révéla qu'elle avait fait vœu de virginité et lui déclara courageusement qu'elle ne consentirait jamais à une alliance terrestre : son cœur appartenant tout entier à Dieu ne pouvait donner asile à un amour humain. Tommaso, convaincu, changea d'avis et, au lieu de la persuader de se marier, lui conseilla de couper ses cheveux dorés, puisque c'est par cet

acte qu'une femme indique qu'elle se consacre au Seigneur. Catherine suivit ce conseil et posa un voile blanc, comme un voile de religieuse, sur sa tête blonde et rasée. Lapa ne tarda pas à s'étonner du soin avec lequel sa fille conservait ce voile sur sa tête; enfin elle le souleva et vit...

Une heure pénible suivit cette découverte; la famille Benincasa était en fureur; tous accablèrent Catherine de reproches et l'assurèrent avec toute la force du langage et des poumons italiens qu'elle serait malgré tout contrainte à faire leur volonté : « Tes cheveux repousseront et tu auras un mari, dusses-tu en mourir! »

Le conseil de famille décréta ensuite qu'à l'avenir Catherine n'aurait plus de chambre à elle, où il lui fût possible de se livrer à ses folies pieuses, et sur ce la fille de service fut congédiée, afin que Catherine se chargeât de sa besogne. Elle devint alors servante et une servante qui à dessein fut traitée avec malveillance, dans l'espoir qu'elle préférerait changer de condition et se marierait. Mais, pour supporter cette épreuve, Catherine eut recours à un pieux artifice; — elle se figura qu'elle vivait dans la sainte maison de Nazareth : son père, religieux et bon, représentait Jésus-Christ lui-même et sa mère tenait tant bien que mal la place de la sainte Vierge, tandis que ses frères étaient les apôtres et les disciples du Maître. Elle s'empressait ainsi continuellement au service de son céleste Epoux; c'était sa voix qui l'appelait; pour Lui elle montait et descendait infatigablement l'escalier en courant; pour Lui, elle préparait les repas

à la cuisine et c'était Lui, sa Mère et ses amis qu'elle servait à table!

Quelque temps s'écoula ainsi et Catherine ne se rendait toujours pas; elle était douce, mais inflexible. « Il nous faudra y renoncer », se disaient entre eux ses frères. Comme il lui était interdit de s'enfermer dans aucune pièce, son père put un jour, sans qu'elle s'en aperçût, la surprendre agenouillée dans la chambre de Stefano, priant avec ferveur... Au-dessus de sa tête planait une blanche colombe qui disparut à l'entrée de Giacomo. Le père se retira songeur — une colombe blanche au-dessus de la tête de sa fille... était-ce possible?... et ne devait-il pas croire que cette colombe était le Saint-Esprit lui-même?

Cependant Catherine caressait toujours son ancien projet d'imiter sainte Euphrosyne. Déjà elle s'était coupé les cheveux et il ne lui manquait plus que de prendre des habits d'homme pour s'en aller au loin se faire admettre dans un monastère dominicain. Car les dominicains étaient toujours son idéal, aussi bien maintenant qu'elle avait quinze ans, que lorsqu'elle était une toute petite fille. Une nuit, en rêve, elle vit tous les saints fondateurs d'ordres : saint Benoît, saint Romuald, saint Bernard Tolomei, saint François et plusieurs autres; mais son regard n'en cherchait qu'un : saint Dominique! Lui aussi avait les yeux fixés sur Catherine et, s'avançant vers elle, il lui tendit un habit noir et blanc en disant : « Aie confiance, ma fille, ne crains rien, tu porteras un jour cet habit ». Catherine en ressentit une telle joie qu'elle se réveilla. L'habit qu'elle venait

de voir était celui que portait à Sienne les sœurs qu'on appelle les *Mantellate*[5].

Sans nul doute ce songe opéra une révolution dans l'esprit de la jeune fille; elle abandonna son vague et fantastique projet d'entrer dans un couvent de moines et poursuivit dès lors un but plus accessible, puisque dans chaque maison à Sienne il y avait de ces femmes qui portaient les couleurs de Saint Dominique et appartenaient au Tiers ordre qu'il avait fondé... Sa propre tante, Agnès, veuve de Michele di Duccio, en était. Et Catherine désirait à son exemple devenir *Mantellata!*

Qui ne connaît cet instant où un grand dessein venant de germer dans l'esprit, on se sent poussé à agir, coûte que coûte... Tous les doutes, toutes les hésitations se taisent; il semble que l'on ne pourra jamais assez promptement réaliser le plan nouveau! C'est sous l'empire d'une résolution semblable que, dans la matinée qui suivit son rêve, Catherine réunit les membres de sa famille et leur déclara « qu'il leur serait plus facile de fondre une pierre que de l'ébranler dans son dessein ». « Je vous conseille donc », dit-elle, « d'interrompre vos négociations au sujet de mon mariage, car en cela il m'est impossible de faire votre volonté, puisque l'on doit obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes. S'il vous plaît de me garder ici comme votre servante, je resterai de bon cœur à votre service... et si au contraire vous voulez me chassez du foyer, sachez que malgré cela je ne renoncerai jamais à mon projet : j'ai un époux si riche et si puissant qu'il ne me laissera jamais man-

quer du nécessaire et pourvoira à tous mes besoins! »

Un siècle et demi auparavant, saint François avait adressé de telles paroles à sa famille, ce qui avait amené une rupture définitive entre lui et les siens. Mais Giacomo Benincasa n'était pas un Pietro di Bernardone, et l'esprit qui animait le fils du marchand d'Assise s'était, en cinq générations, répandu dans le monde entier. « L'ange qui portait le sceau du Dieu vivant » (c'est ainsi que Saint Bonaventure désignait Saint François) avait confirmé des milliers et des milliers d'hommes, et Giacomo était du nombre.

Le silence régna dans la pièce lorsque Catherine se tut. Puis, faisant appel à tout son courage, Giacomo dit du plus profond de son cœur :

« Dieu nous préserve, ma chère fille, de nous opposer de quelque façon que ce soit à sa volonté; depuis longtemps nous avions compris que ce n'était point chez toi caprice d'enfant, nous voyons maintenant que c'est le Seigneur qui te guide. Accomplis donc librement ton vœu et vis selon que l'Esprit-Saint t'y engage. Nous te supplions seulement de prier sans cesse pour nous afin que nous devenions dignes des promesses de ton Époux ».

Tourné vers Lapa et ses fils, Giacomo ajouta : « Que personne n'ose à l'avenir tourmenter ma fille bien-aimée, qu'elle serve son Époux en paix et en liberté, afin d'intercéder continuellement pour nous! Pourrions-nous jamais trouver pour elle un Époux de plus haut lignage[6]? »

V

Pendant cette période de querelles familiales, Catherine « avait construit dans son âme une cellule secrète, d'où personne ne pouvait la chasser et qu'elle résolut de ne jamais quitter quelles que fussent ses occupations extérieures... »

C'était ce refuge secret que connaissait aussi François d'Assise et dont il avait dit : « Notre frère le corps est une cellule et l'âme est l'ermite qui y demeure[1] ».

Mais bientôt Catherine reçut la promesse de posséder également une vraie cellule extérieure. Dans la maison de Giacomo Benincasa, juste au-dessous de la cuisine, se trouvait une petite chambre, ouvrant sur le Vicolo del Tiratoio. Catherine, s'apercevant que cette pièce était abandonnée, y installa son ermitage.

On voit encore cette cellule de nos jours. Le plancher est exactement au niveau de la ruelle qui passe derrière la maison, la fenêtre est actuellement murée, mais une croix taillée dans la pierre indique aux passants que c'est là la chambre sanctifiée par Catherine.

Cette chambre était fort petite — cinq mètres de

long sur trois mètres de large — et carrelée de grandes briques rouges. Il n'y avait guère place pour des meubles : un coffre où elle serrait ses affaires et un banc, c'était tout. Le banc, dans la journée lui servait de table et la nuit elle s'étendait dessus toute habillée avec une bûche en guise d'oreiller, ou bien reposait sa tête sur les marches de brique qui servaient à atteindre la fenêtre haut placée. La porte et les volets étant le plus souvent clos, la petite chambre n'était alors éclairée que par la lampe qui brûlait devant le crucifix suspendu au mur[2].

Là, dans l'obscurité et la solitude, Catherine pouvait réellement reproduire les pénitences des anciens solitaires. Depuis longtemps déjà elle avait cessé de manger de la viande; elle se refusait à présent toute nourriture tant soit peu délicate et, plus tard, elle parvint à vivre uniquement de pain et d'herbe crue. A dater de sa vingtième année, elle se contenta de prendre de la salade sans pain et avec le temps se priva même de ce maigre aliment. Sa constitution se transforma à tel point sous l'influence de ce jeûne rigoureux que, quelques années après, elle ne pouvait plus supporter aucune nourriture. Elle se mortifiait encore d'autre manière en portant un cilice, qu'elle échangea ensuite contre une mince chaîne de fer serrée autour de sa taille. Caffarini a vu lui-même une des disciplines avec lesquelles se flagellait Catherine : un crochet de fer y était fixé et elle était noire de sang desséché; il a vu également la chaîne garnie de petites croix qu'elle portait autour du corps[3].

De même que sa nourriture, elle restreignit de plus en plus son sommeil et finit par dormir à peine une demi-heure en deux jours : « Ce fut le plus rude effort que j'aie jamais fait sur moi-même », confessa-t-elle une fois à Raymond de Capoue[4].

Par tempérament, Catherine jouissait d'ailleurs d'une santé florissante et avait toute l'exubérance d'une jeune italienne. Lapa racontait volontiers que, dans sa jeunesse, sa fille avait monté un sac de blé de la rue jusqu'au grenier (or cela représentait toute la charge d'un mulet!) « Mais elle était alors deux fois plus robuste qu'à présent[5]. »

Les dominicains ont toujours eu une prédilection marquée pour les pénitences corporelles. Saint François avait interdit à ses frères les macérations extérieures et, au chapitre général de la Portioncule, fit réunir tous les cilices et toutes les disciplines pour les brûler; tandis qu'au contraire la vie d'un Henri Suso, par exemple, depuis sa huitième année jusqu'à la quarantième, n'est qu'une succession de tortures qu'il s'infligea lui-même, « jusqu'à ce que son corps étant entièrement épuisé, il se trouva dans l'alternative de cesser ses rigueurs ou de mourir. Alors Dieu lui fit comprendre que tout ceci n'était qu'une préparation, que l'anéantissement du vieil homme »[6].

Dans sa chambre solitaire, à Sienne, Catherine suivait la même voie de renoncement et d'effort que le dominicain allemand dans son couvent de Constance. Elle aussi aurait pu dans une autobiographie écrire des pages terribles et belles sur la « mortification de la chair » et sur la « destruction doulou-

reuse du moi »! Mais en dépit de tout cela Catherine n'avait pas encore atteint le comble de ses vœux : porter l'habit noir et blanc. Ses parents lui avaient permis de mener une vie de prière et de pénitence entre les quatre murs de la maison, mais ils ne se souciaient guère d'aller plus avant dans leur complaisance. Au fond, Monna Lapa n'avait nullement abandonné l'espoir de guérir sa fille de ses bizarreries. Pourquoi par exemple dormir sur une dure planche plutôt que dans un bon lit? Et parfois Lapa se relevait pour entraîner sa fille chez elle et l'obligeait à partager sa couche comme lorsqu'elle était enfant. Mais quand elle s'éveillait le matin, le lit était vide à côté d'elle : Catherine s'était retirée sans bruit, ou bien, si elle s'était résignée à rester, c'est qu'elle avait trouvé moyen de glisser secrètement une planche ou quelque autre morceau de bois sous les draps; en ce cas, elle s'étendait dessus et priait au lieu de dormir.

En soupirant, Lapa finit par céder à son enfant dénaturée, mais elle témoigna de son indignation par plus d'un gémissement lorsqu'un jour, ayant pénétré chez Catherine, elle la vit se flageller de telle sorte que le sang jaillissait. La malheureuse mère se mit alors à pleurer si fort que tout le voisinage l'entendit. Elle poussait des cris sauvages : « Ma fille, ma fille, veux-tu donc te tuer? Ah! quelle est la puissance qui me ravit mon enfant? » Puis (fait observer Raymond avec un froid mépris) « elle se livrait à toutes sortes d'actes étranges comme de s'égratigner le visage ou de s'arracher les cheveux. » Raymond

le moine sévère, pouvait en parler à son aise, il ignorait ce qu'est un cœur de mère! *Semplicissima Lapa,* tu aimais tant ta petite Catherine, l'enfant de ton cœur, la dernière, celle que tu avais nourrie toi-même, le rayon de soleil de ton foyer, la gracieuse Euphrosyne, et tu ne comprenais pas pourquoi elle se maltraitait ainsi, et tu sanglotais, et t'arrachais les cheveux en voyant couler son sang, ton sang et le sang de Giacomo, qui ruisselait des veines de Catherine et dont chaque précieuse goutte était une goutte de jeunesse, une goutte de vie, une goutte de bonheur qui, une fois répandue, ne pourrait jamais être reconquise! O naïve et sensible Lapa! Nous avons pitié de toi, nous te comprenons, nous t'aimons pour ton grand cœur impétueux, ce cœur que tu as transmis à ta fille et qui la faisait si vaillante et si forte!

Ni par la violence, ni par la douceur, Lapa n'avait pu avoir raison de Catherine; elle essaya d'un troisième moyen, des distractions, et l'emmena à Vignone, station thermale très fréquentée, située dans la montagne au sud de Sienne, au bord du fleuve Orcia.

D'après les écrits de Simone di Giacomo Tondi, datant de 1334, les sources chaudes de Vignone contiennent du fer, de l'aluminium, du cuivre, un peu d'or et un peu d'argent; elles avaient à cette époque la réputation de guérir très spécialement les maladies de foie, les maladies d'estomac et toutes sortes d'affections nerveuses. Ces bains dont n'usent aujourd'hui que les paysans des environs étaient alors très en vogue; on y trouvait de nombreuses hôtelleries et

une église s'élevait au centre de la place publique[7]. C'est là que, sous la surveillance maternelle, Catherine devait soigner son corps jusqu'ici maltraité et en venir à des idées plus raisonnables. Elle s'y prêta de bonne grâce, mais supplia qu'on lui permît de se baigner seule, même sans sa mère et, lorsqu'elle en eut obtenu l'autorisation, au lieu de profiter de l'eau tempérée du bassin, elle prit l'habitude de se placer sous le jet brûlant au risque de s'échauder.

Pressée de rendre compte de sa conduite, elle répondit : « Je pensais aux tourments de l'enfer et du purgatoire et je priais mon Créateur de m'épargner les supplices éternels et d'accepter en échange les souffrances que j'endurais! »

Lapa rentra donc à Sienne ayant perdu sa cause et Catherine dévoila pour la première fois à sa mère son intention de devenir *Mantellata*. Elle la tourmenta si bien que celle-ci promit d'aller trouver la prieure des *Mantellate* et de lui soumettre ce projet. Cependant Lapa revint fort satisfaite de cette visite; la prieure lui avait répondu que les *Mantellate* ne recevaient que des veuves et qu'une jeune fille de l'âge de Catherine ne pouvait être admise parmi elles[8].

Sur ces entrefaites Catherine fut atteinte de la varicelle, particulièrement grave chez les adultes, et Lapa désolée s'installa jour et nuit au chevet de son enfant malade; mais comme Catherine refusait toutes les douceurs que lui apportait sa mère, celle-ci finit par s'écrier avec désespoir : « Hélas! ne puis-je donc rien pour toi! » Ce à quoi Catherine ré-

pondit avec finesse : « Si tu veux que je guérisse, aide-moi à devenir Mantellata; autrement je suis persuadée que saint Dominique fera en sorte que vous ne puissiez me posséder ni sous cet habit ni sous aucun autre !..... »

Lapa retourna alors chez les sœurs et, le cœur plein de détresse, plaida la cause de sa fille. « Si encore elle n'était pas trop jolie..... » insinua la prieure. « Venez en juger vous-même », répondit Lapa qui, elle aussi, savait être diplomate. La prieure la suivit et ne trouva pas que Catherine, dont le visage était couvert de boutons fût d'une extrême beauté; en revanche elle fut impressionnée de sa piété incontestable. Les autres sœurs furent consultées et il est possible qu'Agnès Benincasa ait pesé sur la décision, en faveur de sa nièce ; quoi qu'il en soit, Catherine reçut enfin l'heureuse nouvelle, si longtemps attendue, qu'elle serait admise au nombre des Mantellate. La joie qu'elle en éprouva fut si vive que la maladie déclina rapidement et que l'on put fixer le jour de sa réception.

Peu avant ce jour, si impatiemment désiré, Catherine eut à soutenir un rude combat. Étant guérie, elle avait échappé aux bons soins de Lapa et repris possession de son austère cellule.

Elle y était un soir en prière devant son crucifix.

C'était à la tombée de la nuit, à l'heure où l'âme est pleine de désirs qui l'étonnent elle-même, désirs qui ne se risquent pas au soleil, désirs qui s'évanouissent dès que s'allument les lampes, mais qui prennent leur essor aux confins du jour et de la nuit —

tels de sombres oiseaux crépusculaires — souvenirs mélancoliques, rêves dangereux...

Ce soir là, dans sa petite cellule enténébrée, Catherine reçut la visite de ces hôtes troublants. Entendit-elle la voix de sa défunte sœur Bonaventura? Se rappella-t-elle le bonheur de la jeune mère entourée de ses enfants joyeux? Ou bien fut-ce le souvenir d'une fête? Revit-elle les étendards gracieusement agités par les jeunes et sveltes *Alfieri?* Revit-elle la foule en habits de gala rassemblée au *Campo* sous le soleil de juillet et les estrades ornées de draperies rouges, occupées par des dames élégamment vêtues?

– « Toi aussi, Catherine, tu pourrais prendre place au milieu d'elles », murmurait une voix à son oreille. « Pourquoi as-tu coupé tes beaux cheveux dorés? Pourquoi portes-tu un cilice sur ton corps délicat, et pourquoi revêtiras-tu dans quelques jours la grossière robe des sœurs? Vois, cet habit n'est-il pas bien plus beau? » Et, dans la lumière déclinante du soir, Catherine crut apercevoir devant elle un jeune homme, svelte et beau comme un page de la *Contrada dell'Oca,* qui lui présentait un riche vêtement. Jamais elle n'avait rien vu de plus ravissant : c'était une robe de soie chatoyante, brodée d'or, et chargée de perles et de pierres précieuses...

Comme ensorcelée, Catherine jeta un regard sur la robe éblouissante et le beau jeune homme qui prenait son silence pour un consentement se préparait déjà à l'en revêtir...

Alors Catherine sembla s'éveiller d'un rêve; elle

comprit clairement ce qu'elle était sur le point de faire, et d'un geste rapide repoussa le séducteur et son mirage. La vision extérieure disparut, mais la tentation intérieure persista. C'était comme si, jusqu'à ce jour, elle eût vécu sans avoir le sentiment des réalités de la vie. Elle avait suivi ses inclinations, uniquement préoccupée d'atteindre son but; quel bien lui en revenait-il au moment où elle y parvenait? Lorsqu'elle s'était fiancée à Jésus dans son enfance, savait-elle déjà ce qu'elle préférait, n'avait-elle pas écouté uniquement le naïf désir de faire ce qu'enseignaient les prêtres, ce qu'ils disaient être agréable à Dieu, et ce que tant de pieuses femmes avaient fait avant elle? Elle avait maintenant l'impression que des voiles se déchiraient successivement devant ses yeux — elle voyait, tels qu'ils sont, la vie et le bonheur des hommes, la vie et le bonheur des femmes et se rendait compte qu'elle allait y renoncer pour toujours... Jamais, au pied de l'autel, elle ne mettrait sa main dans la main d'un époux, jamais elle ne quitterait l'église, conduite par lui, en adressant à ses parents un grave et joyeux salut... Les torches nuptiales ne s'allumeraient jamais pour elle et jamais, lorsqu'elle serait devenue une vieille aux cheveux blancs, elle ne montrerait à ses petits-enfants émerveillés son ancien voile de noce aux fleurs brochées d'argent...

Faisant appel à toute son énergie, Catherine s'arracha brusquement à la rêverie qui assaillait son cœur de femme : « O toi, mon bien-aimé, mon unique époux », s'écria-t-elle, en tombant à genoux devant le crucifix, « tu sais bien que je n'ai jamais

désiré que toi seul; viens aujourd'hui à mon secours, ô mon Sauveur, fortifie-moi et soutiens-moi en cette heure difficile. »

Le crucifié ne parut pas s'attendrir; il resta silencieux, les yeux sans regard, mais on entendit comme le bruissement d'une robe de femme, d'or et de soie, qui frôlait le mur froid, et devant Catherine apparut celle qui est bénie entre toutes les femmes, la patronne de Sienne, la Vierge sainte et la Mère de Dieu, *Madonna Maria*. De même que le tentateur, quelques instants auparavant, elle aussi portait sur son bras une robe resplendissante, brodée d'or et de perles, étincelante de pierres précieuses : « Cet habit, ô ma fille, » dit la Mère de Jésus, de sa voix douce et tendre (qui fait pleurer tous ceux qui l'entendent), « cet habit je l'ai tiré pour toi du cœur de mon Fils; il était contenu dans la blessure de son côté comme dans un écrin doré, et de mes propres mains je l'ai brodé. » Alors, Catherine, brûlante de désir et tremblante d'humilité, inclina la tête, et la Vierge la revêtit de la céleste tunique[9].

VI

Quand on entre dans l'église San Domenico à Sienne, on aperçoit immédiatement, à main droite, une porte donnant accès dans une petite chapelle fermée, située un peu au-dessus de l'église elle-même. Dans l'ancien temps cette chapelle était ouverte; seules quelques ogives dont on voit encore les restes la séparaient de la nef centrale; un escalier y conduisait et, lorsque les ogives furent murées, on en respecta quelques marches qui se trouvent encadrées dans le mur et sous lesquelles on peut lire cette vieille inscription : « Catherine montait ces marches pour venir prier le Christ, son Époux »[1].

C'est la *Cappella delle Volte* dont il est si souvent fait mention dans l'histoire de Sainte Catherine. Les Mantellate y tenaient habituellement leurs réunions, et c'est là qu'un dimanche après-midi de l'année 1363, en présence de toutes les sœurs assemblées, Catherine reçut des mains du Père Bartolommeo Montucci la robe blanche, la ceinture de cuir, le manteau noir et le voile blanc. « En rentrant de l'église » raconte Raymond de Capoue, « elle se dit à elle-même : voici que tu es entrée en religion, tu ne dois plus vivre comme tu l'as fait jusqu'ici; la vie séculière est passée,

une vie nouvelle s'ouvre devant toi; tu dois te ceindre d'une souveraine pureté ainsi que le signifie la robe blanche que tu portes; tu dois ensuite mourir complètement au monde, ton manteau noir le montre ouvertement, et désormais il te faudra marcher dans la voie étroite où si peu d'âmes osent s'engager ». Quand elle se retrouva seule dans sa cellule, elle eut une vision significative. Elle vit un arbre immense, chargé de fruits magnifiques, au pied duquel se trouvait un buisson d'épines si haut et si touffu qu'il paraissait malaisé de s'approcher de l'arbre et d'en cueillir les fruits. Un peu plus loin s'élevait une petite colline couverte de blés qui déjà blanchissaient pour la moisson et qui étaient fort beaux d'aspect, mais dont les épis vides tombaient en poussière entre les mains, dès qu'on les touchait. Puis elle vit une foule de gens, qui passaient en cet endroit, s'arrêter devant l'arbre, considérer les fruits avec envie et tenter de les atteindre, mais les épines les blessaient, et ils renonçaient promptement à franchir la haie; alors, tournant leurs regards vers la colline couverte de moissons, ils s'élançaient dans cette direction et se nourrissaient du mauvais blé qui les rendaient malades et les privaient de leurs forces. Et d'autres venaient encore, qui avaient plus de courage que les prémiers : ceux-ci franchissaient la haie, mais en approchant de l'arbre ils s'apercevaient que les fruits pendaient très haut et que le tronc était lisse et d'un accès difficile et, eux aussi, continuaient leur route pour aller se nourrir du blé décevant qui les affamait davantage encore. Finalement il en survint quelques-

uns qui, se décidant à traverser le fourré d'épines et à monter dans l'arbre, cueillirent des fruits et les mangèrent, ce qui les fortifia de telle sorte dans leur âme, qu'ensuite ils éprouvaient du dégoût pour toute autre nourriture.

« Catherine », écrit Caffarini, « fut saisie d'étonnement à la pensée que tant d'homme fussent assez sots et assez aveugles pour aimer et suivre le monde trompeur plutôt que de se livrer à Jésus-Christ qui nous invite et nous appelle et qui, dès l'exil, console et réjouit ses serviteurs. Car cet arbre, elle l'avait bien compris, représentait le Verbe éternel incarné, dont les fruits délicieux sont toutes les vertus, tandis que la colline qui ne produit pas de bon blé mais de l'ivraie, représente les champs dorés du monde que l'on cultive en vain avec grand effort. Ceux qui s'éloignent de l'arbre dès que les épines se font sentir sont tous ceux qui se prétendent incapables de mener une vie pieuse et y renoncent dès l'abord. Ceux qui leur succèdent et se laissent effrayer par la hauteur de l'arbre sont ceux qui entreprennent avec énergie et bonne volonté l'œuvre de leur sanctification, mais qui se découragent et manquent de persévérance. Les derniers venus sont les vrais croyants qui sont affermis dans la vérité[2]. »

Cette vision contient déjà l'idée fondamentale que Catherine devait développer d'une manière plus large et plus profonde dans les années suivantes. Ainsi qu'elle le pressent, l'homme est placé entre deux puissances rivales qui, l'une et l'autre, sollicitent son amour. L'une de ces puissances, c'est la Vérité, la

Vie, la Paix, la Joie et la Béatitude; l'autre, c'est le Monde, le Mirage satanique, toujours trompeur et décevant, du démon.

D'aucuns prétendent que cette doctrine provient du boudhisme ou de la philosophie de la Grèce antique et qu'elle tire son origine des enseignements de Sakkhyamuni ou de Platon et de Plotinos. Elle prend sa source dans l'Evangile et se trouve dans le Nouveau Testament. C'était déjà une conviction avérée dans le christianisme primitif qu'il y a une éternelle inimitié entre Dieu et le « Monde », entre les enfants de Dieu et les enfants du Monde. Les disciples de Jésus ne sont pas « du Monde » et c'est pourquoi le Monde les hait. La foi chrétienne « triomphe du Monde ». Le propre des chrétiens est de n'aimer ni le Monde ni les choses du Monde. L'amour du Monde est l'antithèse absolue de l'amour de Dieu : « Si quelqu'un aime le Monde, l'amour du Père n'est pas en lui [3]. »

L'Église catholique a fidèlement conservé à travers les siècles cette doctrine évangélique et apostolique. C'est la doctrine de saint Augustin sur les « Deux Cités »; c'est la doctrine du mysticisme dominicain sur les « Deux Amours »; c'est la doctrine de saint Ignace de Loyola sur les « Deux Étendards ».

« L'âme douée de raison devient impure quand elle donne son amour aux choses temporelles et se livre à elles », écrit saint Thomas d'Aquin, « mais elle se purifie quand elle aspire à Celui qui est au-dessus d'elle, c'est-à-dire à Dieu. Et le principe de cette purification, c'est la foi [4]. »

Lorsque Henri Suso, le disciple de Thomas d'Aquin, parcourait inlassablement les cités, c'était, ainsi qu'il le disait lui-même, pour attirer les cœurs de l'amour temporel à l'amour éternel, pour les dégoûter de l'amour éphémère et leur faire aimer l'amour sans fin [5].

Dans l'homme tout vient du cœur, et le cœur n'est jamais oisif. « Ni le Créateur ni les créatures ne peuvent être sans amour », chantait Dante [6]. Nous ignorons si Catherine avait lu Dante, qui était pourtant étudié dans le cercle de ses disciples [7], mais elle dit en termes presque identiques : « L'âme ne peut pas vivre sans aimer. »

Tout dépend du choix de l'amour, « car il faut aimer ou Dieu ou le monde. Or l'âme s'unit toujours à ce qu'elle aime et tend à s'y conformer; mais si l'âme aime le monde, elle ne rencontre que souffrances, puisqu'il ne peut produire que les épines acérées des tribulations... L'âme est alors toujours triste et devient insupportable à elle-même. Dieu, au contraire, est l'éternelle Suavité et l'âme qui le reçoit par la grâce trouve ses désirs satisfaits, car elle ne peut être rassasiée que par Dieu, qui seul est plus grand qu'elle, tandis qu'elle est supérieure à toutes les choses créées... Dès lors, le monde ne peut rassasier l'homme puisqu'il lui est inférieur : nous n'avons pas été créés pour manger de la poussière [8]. » C'est ce que voulait exprimer saint Augustin par cette parole célèbre : « Notre cœur est inquiet, ô mon Dieu, jusqu'à ce qu'en toi il se repose ! »

Ce sentiment emplissait déjà l'âme de Catherine,

mais il devait s'y fortifier par la lutte, par l'abnégation et par l'immolation de son Moi. Elle consacra trois années de sa jeunesse à se familiariser avec lui, à détacher son cœur du monde pour l'affermir pleinement en Dieu. Pendant ces trois années, elle vécut à son propre foyer comme dans un désert, ne parlant que selon la plus stricte nécessité à ses proches et à son père spirituel, qui était toujours Tommaso della Fonte et observant de son mieux le « grand silence » des Cisterciens — le silence qui, joint à la solitude, a toujours été un climat favorable pour les progrès spirituels. La parole distrait et dissipe, la parole blesse et flétrit, tandis que le silence, fortifie, recueille et purifie. Le silence guérit toutes les blessures de la parole, protège et repose...

Catherine se taisait donc et vivait en solitaire. Chaque matin, elle franchissait la courte distance qui la séparait de San Domenico, pour aller entendre la messe, et ensuite elle restait dans sa chambre, où on lui portait la frugale nourriture qui lui était indispensable et qu'elle prenait assise sur son banc, arrosant son pain de larmes de repentir. S'il y en avait de reste, les pauvres, rassemblés devant sa fenêtre, pouvaient compter dessus...

... C'était un soir, durant cette période de solitude et de silence. Catherine rentra dans sa cellule et ferma la porte et la fenêtre. La pièce n'était éclairée que par la faible lueur de la lampe toujours allumée devant le Crucifix et les saintes images de la Vierge, de Marie-Madeleine et de saint Dominique... Trop lasse pour prier, Catherine s'assit en face d'elles sur

le banc... Elle revenait de San Domenico que l'on fermait après « l'Ave Maria »; elle y était restée la dernière et ne s'était retirée que parce que le sacristain, fort impatient de verrouiller l'église et d'aller souper, avait longuement agité d'une manière significative son trousseau de clés... On commençait à se dégoûter un peu d'elle, là haut à San Domenico et à trouver qu'elle faisait bien des embarras: au lieu de rentrer chez elle sitôt après la messe comme les autres Mantellate, elle demeurait dans la *Cappella delle Volte,* récitant d'interminables prières... La piété et le recueillement sont certes louables, mais Catherine était presque inconvenante, lorsque, agenouillée à la table de communion avec les autres sœurs aux figures ridées, elle tournait son jeune visage vers le prêtre, tandis que ses joues s'empourpraient d'une rougeur excessive et que son front s'emperlait de fines gouttelettes... Il arrivait aussi qu'après avoir reçu la sainte hostie, elle éclatât en sanglots...

Le père Tommaso lui avait interdit ces larmes dans l'église, mais Catherine s'était très humblement accusée de ne pouvoir les retenir... Souvent, agenouillée contre un pilier, le visage blanc comme la neige, elle restait ravie hors d'elle-même, ne voyant rien, ne sentant rien, n'entendant rien...

Un jour comme elle ne reprenait pas ses sens, que les cris poussés à ses oreilles demeuraient impuissants et qu'on lui pinçait en vain les bras, deux frères la saisirent résolument et la transportèrent au dehors; les coups de pied que lui donnaient les passants la réveillèrent enfin et elle se trouva étendue

sur le pavé, devant la porte fermée de l'église, exposée au brûlant soleil du midi [9].

Et cependant, elle eût tant aimé rester le plus longtemps possible à l'église ! Car la cellule, où elle avait autrefois trouvé la paix et la consolation, ne lui offrait plus la même sécurité. Le paradis s'était fermé pour elle et l'abîme s'était entr'ouvert, livrant passage à des nuées d'esprits malins...

Catherine était âgée d'environ seize ans lorsqu'elle devint Mantellata et sa vie solitaire se prolongea jusqu'à ce qu'elle eût atteint sa dix-neuvième année ; à cet âge une Italienne est déjà une femme faite et il était impossible que Catherine ne s'en ressentît pas. Un nouveau et rude combat, un suprême et décisif effort sur elle-même lui restait à accomplir. Déjà elle avait triomphé de son cœur, il lui fallait encore triompher de ses sens.

En pénétrant dans sa cellule, Catherine avait entendu un bourdonnement, comme lorsque vers le soir on entre dans une cuisine et que toutes les mouches s'envolent. Elle savait que ce n'étaient pas des mouches, mais bien les démons qui avaient attendu son retour et qui maintenant agitaient leurs ailes. Jour et nuit ils voltigeaient autour d'elle, importuns, impertinents, intolérables comme des mouches, sans jamais lui laisser de repos... Ils avaient recours à mille procédés pour s'approcher d'elle ; ils prenaient mille voix différentes pour lui parler... Voici que retentissait à son oreille un son grêle et ténu, semblable aux accords d'une mandoline, qui, sournoisement, lui insinuait : « Pauvre petite Catherine, pourquoi te

faire souffrir ainsi? A quoi bon le jeûne, la chaîne de fer que tu portes autour de ta taille, la discipline avec laquelle tu flagelles tes blanches épaules! Pourquoi ne dors-tu pas comme les autres hommes? Pourquoi ne bois-tu et ne manges-tu pas d'une façon régulière et substantielle, tout en gardant une juste mesure? Crois-tu en vérité que tu pourras persévérer dans cette voie et quelle est ton intention? Veux-tu être meilleure que les autres? En ce cas, tu es orgueilleuse; et d'ailleurs as-tu réfléchi que tu ne fais que te tuer lentement? Tu commets tout simplement un suicide, ce qui est un péché mortel et irréparable... En sorte que tu n'auras joui de rien ici-bas et que la damnation éternelle sera ton partage dans l'autre monde. Ah! suis plutôt mon conseil, Catherine, arrête-toi avant qu'il soit trop tard; tu es sans doute un peu affaiblie par de si nombreuses austérités, mais tu es assez jeune pour qu'il soit possible d'y remédier. Tu peux redevenir forte et bien portante, comme lorsque dans ta première jeunesse tu montais un sac de blé de la porte de la maison jusqu'au grenier. Vis comme les autres femmes; prends un beau et bon mari, aie des enfants et sois une heureuse épouse et une heureuse mère; cela ne t'empêchera nullement d'être bonne et pieuse. Pense à Sarah, à Rebecca, à Rachel et à tant d'autres femmes de l'Ancien et du Nouveau Testament! » Ainsi l'exhortait la voix bienveillante et des images familières se représentaient à son esprit : le foyer, le ménage, les enfants..... Catherine, en arpentant sa cellule, semblait découvrir combien elle était sombre, étroite et solitaire..... A quelques

pas seulement, au pied de la colline, se trouvait Fontebranda où des femmes se reposaient un moment près de la fontaine, tandis que leurs cruches s'emplissaient, en causant de leurs achats, des prix du marché, du repas du soir..... Et au dehors de la porte s'étendait la vallée de Vallepiatta pleine de chansons d'amour, telle qu'elle est encore aujourd'hui, par les tièdes soirées d'été, à l'heure où les *luciole* dansent dans les sombres taillis et au-dessus des champs de maïs enténébrés ; à l'heure où les petites grenouilles vertes lancent du fond des prairies leur hymne nuptial aussi clair qu'un tintement de cloches ; à l'heure où les mères se tiennent sur le seuil des maisons, tandis que les gros marmots s'asseyent dans la chaude poussière blanche de la route, et que les jeunes filles, bras dessus bras dessous, descendent dans la vallée où elles rencontrent des jeunes gens qui chantent d'une voix forte et vibrante ; elles leur répondent, et l'un et l'autre chœur se réunissent pour lancer un triomphant « *Amore, amore!* »

Des visions comme celles-ci ont pu hanter la jeune Italienne dans la cellule sombre et déserte qui donnait sur la petite ruelle puante, derrière la maison de Giacomo Benincasa. Mais Catherine n'était pas une sentimentale. La volonté qu'elle tenait de son père dominait la fougue qu'elle tenait de sa mère et elle voulait rester fidèle à la promesse faite à son Époux céleste, dût-elle même la conduire en enfer, comme le prétendait l'esprit du mal. Son Sauveur avait choisi de vivre dans la souffrance, elle désirait l'imiter et le suivre sur la croix afin de

pouvoir entrer avec lui dans la gloire. N'avait-elle pas récemment entendu une voix du ciel parler à son cœur et dire : « Si tu veux être forte dans les combats, il faut qu'à tes yeux toute douceur devienne amertume et que toute amertume te soit douceur? »

Le tentateur se tut pendant un moment, mais bientôt il se rua de nouveau à l'assaut; le son de sa voix se faisait de plus en plus persuasif, pénétrant jusqu'aux plus bas fonds de l'être humain, là où il se confond avec l'animal! Un grand silence s'établit autour de Catherine, l'air qui l'environnait devint lourd et brûlant, aucune voix ne se faisait plus entendre, mais elle voyait encore, voyait, *voyait*..... De quelque côté qu'elle se tournât, elle apercevait devant elle des hommes et des femmes à demi nus..... Catherine ferma les yeux, mais ces visions la frappaient encore derrière le voile de ses paupières; désespérément elle fixait son regard sur le crucifix; les formes aériennes dansant comme des elfes le dérobaient bien vite à sa vue et lui faisaient des signes et chuchotaient à son oreille : « Fais comme nous! »

Catherine, au désespoir, se défendait de son mieux; mais les obsédantes images se représentaient toujours, et de nouveau la voix diabolique s'éleva douce et railleuse, lui sifflant à l'oreille : « Eh bien, Catherine, que vas-tu faire? Crois-tu que tu puisses tenir bon davantage? Et même si tu y parvenais, nous continuerions à te tourmenter jusqu'au jour, jusqu'à l'heure de ta mort, jusqu'à ce que tu cèdes et deviennes nôtre! » ... Et, comme Méphisto-

pheles sur le Brocken, d'un bond le tentateur s'élança au milieu des jeunes sorcières et les entraîna dans un tourbillon de danse effrénée.....

Jamais la jeune fille ne s'était sentie si proche de l'abîme et peut-être éprouvait-elle le vertige; mais, par un suprême effort de volonté, elle repoussa une dernière fois l'ennemi : « Tes menaces ne m'effrayent pas », s'écria-t-elle, « car j'ai choisi les souffrances pour mes délices et, même si mon Créateur doit me damner, je ne veux pas un seul instant cesser de le servir; je mérite l'enfer, ayant maintes fois offensé notre Seigneur et s'il me condamne aux supplices éternels, ce ne sera que justice; je lui appartiens en toutes choses et ne veux servir que lui seul. Par moi-même je ne puis rien, mais je mets ma confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Confido in Domino nostro Jesu Christo* [1]! »

Dès que ce Nom au-dessus de tout nom eut été prononcé, Catherine sentit le terrain s'affermir sous ses pieds et le fascinant abîme disparut.....

Alors elle continua de répéter le Nom sauveur devant lequel tout genou fléchit, même en enfer — le disant et le redisant sans cesse, de même que le soldat brandit une luisante épée ensanglantée, et se fraie un passage à travers les lignes ennemies. Il y eut comme une fuite éperdue d'êtres invisibles, l'air redevint léger et pur, une éblouissante clarté illumina la pièce et dans ce rayonnement apparut Notre-Seigneur Jésus-Christ sur sa croix, couvert de sanglantes blessures :

« Ma fille Catherine », murmura-t-il. Enflammée d'amour, inondée de larmes, elle se prosterna à ses pieds : « O bon et doux Jésus, où donc étais-tu, tandis que mon âme était en proie à de tels tourments? » — « J'étais dans ton cœur, Catherine », fut la douce réponse, « car je ne m'éloigne jamais que de ceux qui les premiers s'éloignent de moi. » — « Dans mon cœur, Seigneur! au milieu de toutes ces tentations et de ces visions impures? » demanda la jeune fille étonnée. « Si tu étais dans mon cœur, comment n'en n'avais-je point conscience, comment pouvais-je être près du feu sans me sentir réchauffée par sa flamme? Or je ne ressentais que froideur, désolation et amertume et il me semblait être pleine de péchés mortels! » — « Dis-moi, Catherine », reprit le Seigneur : « ces tentations te causaient-elles de la joie ou de la peine? » — « Ah! je les avais en horreur et elles me désespéraient affreusement! » — « Et pourquoi en était-il ainsi? Crois-tu que si je n'eusse pas été dans ton âme et n'avais pas fermé toutes les portes de cet asile, ces mauvaises images n'y auraient point pénétré? J'étais dans ton cœur, de même que j'étais sur la croix, souffrant et cependant heureux! Tu ne sentais pas ma présence, mais j'étais là avec ma grâce et quand tu offris spontanément de supporter tous les tourments et même la damnation éternelle, plutôt que d'abandonner mon service, tu fus délivrée, car je ne prends pas plaisir à torturer une âme, mais je me réjouis lorsque, pour l'amour de moi, elle consent à souffrir et à persévérer dans la souffrance. C'est pourquoi, dorénavant, j'aurai avec toi une

plus grande intimité et te visiterai plus souvent. »

Jésus disparut et Catherine demeura seule, le cœur palpitant d'extase. La nuit était profonde; là-haut, à San Domenico, on sonnait les matines : c'était pour Catherine le signal ordinaire du repos. Depuis qu'elle était Mantellata, il lui semblait de son devoir de veiller et de prier, tandis que ses « grands frères », les dominicains, dormaient. Et quand les cloches carillonnaient ainsi d'une façon consolante et solennelle dans la nuit obscure, elles lui annonçaient que maintenant ils étaient réunis au chœur, sous les cierges allumés, revêtus de leurs manteaux et prêts au combat, telle une phalange de lumière luttant contre les ténèbres...

Et bientôt elle fut étendue sur sa rude couche, la tête appuyée contre les marches de brique. Déjà elle sentait une vague torpeur l'envahir, mais ce à quoi elle pensait toujours et qui la réjouissait le plus, c'est que le Sauveur, cette nuit, l'avait appelée sa fille; dans son sommeil encore ses lèvres remuaient faiblement et, avec un sourire radieux, elle se répétait à elle-même « *Figlia mia Catarina, figlia mia*[11] »!

VII

Entriamo nella cella del cognoscimento di noi. « Entrons dans la cellule de la connaissance de nous-même. »

Cette formule reparaît sans cesse dans les lettres de Catherine et, si courte qu'elle soit, elle signifie tout ce que représentait à ses yeux la vie de retraite. « Beaucoup vivent dans une cellule et néanmoins en sont absents par la pensée », lui dit un jour le Sauveur, « je veux donc que ta cellule soit celle de la connaissanee de toi-même et de tes péchés. »

La connaissance d'elle-même et la connaissance de Dieu, tel était le double secret de la vie cellulaire de Catherine; elle apprenait à se connaître elle-même et à connaître son Dieu. Un jour elle a formellement déclaré à Raymond de Capoue : « Aucun homme ne m'a appris quoi que ce soit touchant les voies du salut, mais c'est l'Epoux bien aimé de mon âme, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui lui-même a été mon maître et qui m'a tout enseigné, soit par des inspirations intérieures, soit en se manifestant visiblement à moi et *en conversant avec moi comme je le fais en ce moment avec vous.* » Cette dernière phrase ne laisse rien à désirer comme

précision et cependant Raymond ajoute encore que, dès qu'elle avait fermé la porte derrière elle, Notre-Seigneur lui apparaissait et daignait l'instruire de tout ce qui pouvait être utile à son âme[1].

Tel était l'accomplissement de la promesse d'avoir avec elle des relations plus intimes et plus fréquentes, que le Sauveur lui avait faite après la victoire qui suivit le terrible combat.

« Chaque soir, quand il commençait à faire nuit », raconte Caffarini, « la vierge se sentait attirée vers Dieu par une puissance irrésistible. Sa volonté et son cœur se rapprochaient de la volonté et du cœur de Dieu et le monde extérieur s'évanouissait pour elle. » Mais le monde intérieur, le monde de l'esprit, le ciel, le Paradis, s'ouvrait devant elle. A maintes reprises, le Seigneur vint la visiter dans sa cellule, amenant avec Lui ses amis : Marie-Madeleine, saint Jean l'Évangéliste, les apôtres Jacques et Paul. Parfois aussi elle rencontrait ces hôtes célestes dans le jardin, lorsqu'au crépuscule elle se promenait dans les allées bordées de lavande, parmi les roses et les lys. Un soir, elle fut si absorbée par son entretien avec le Seigneur et Marie-Madeleine, que la nuit tomba complètement sans qu'elle s'en aperçût : « Maître » s'écria-t-elle alors, « il ne convient pas que je reste dehors aussi tard, permets-moi donc de me retirer. » — « Fais comme il te semblera bon, ma fille », fut la réponse. Et comme Catherine se relevait pour descendre dans sa cellule, Jésus et Madeleine la suivirent et restèrent encore quelque temps chez elle. Tous trois s'étant assis sur

le banc causèrent ensemble comme de bons amis : Jésus à droite, Madeleine à gauche et l'hôtesse au milieu entre ses deux visiteurs [2].

Un autre soir, tandis qu'elle priait, Catherine eut le sentiment que Jésus, accompagné de saint Dominique, était à ses côtés. Elle en ressentit une telle joie qu'elle se mit à chanter tout haut. Les deux hôtes célestes se joignirent à elle et tous trois chantèrent de concert, comme chantent les élus devant le trône de Dieu. Puis la vision s'évanouit et Catherine se retrouva seule, le cœur prêt à se rompre d'ardentes aspirations vers la patrie céleste.

Depuis lors, Catherine se tenait souvent au guet près de la petite fenêtre de sa cellule, ou bien se rendait dans le jardin par les soirées étoilées de l'hiver, et, quand elle sondait ainsi les profondeurs de l'espace, il lui semblait percevoir au loin, tout à fait au loin, le chant des milices célestes et il lui devenait affreusement dur de se sentir environnée des ombres de la terre.

Le père Tommaso della Fonte la rencontra un soir de janvier, là-haut, dans le jardin : « Père, n'entendez-vous pas comme ils chantent dans le ciel », interrogea-t-elle, « tous ne chantent pas de la même manière : ceux qui, ici-bas, ont le plus aimé Dieu possèdent les voix les plus claires et les plus belles... Oh! Père, Père, n'entendez-vous donc pas chanter Madeleine? Sa voix s'élève au-dessus de toutes les autres! » Tommaso della Fonte n'entendait rien... Il voyait seulement scintiller la rouge Rigel ou la bleue Vega et contemplait le visage pâle et rayonnant de sa

fille spirituelle, levé vers le ciel. Soudain elle fondit en larmes amères, brisée par sa nostalgie du paradis [3].

Au début, ces apparitions remplissaient Catherine de frayeur ; elle redoutait qu'elles ne fussent un mirage satanique et en exposa sa crainte au Sauveur lui-même. Il lui apprit alors à distinguer les visions : « Celles qui viennent de moi », lui dit le Seigneur, « commencent par inspirer la terreur, mais prennent fin dans un sentiment de sécurité ; elles provoquent d'abord l'amertume et se terminent dans la douceur. Il en va tout autrement pour les visions qui viennent de l'ennemi : elles commencent dans la joie, la sécurité, la douceur, et finissent dans l'amertume et l'angoisse. Mais je veux t'indiquer un signe plus infaillible et plus certain encore », continua le Sauveur : « puisque je suis la Vérité, sois sûre que des visions qui viennent de moi résulte toujours une connaissance plus grande de la vérité ; l'âme apprend à *me connaître et à se connaître elle-même*, elle me voit et se voit elle-même, et il s'en suit qu'elle m'honore et se méprise elle-même. Voilà en quoi consiste l'humilité. *Mes* visions et *mes* révélations rendent donc toujours l'âme plus humble en lui montrant toujours davantage sa propre misère. Les visions suggérées par l'ennemi produisent un effet contraire : il est le père du mensonge et le roi des orgueilleux, aussi ses visions procurent-elles une certaine estime de soi, une certaine présomption, et l'âme reste-elle gonflée et pleine de vent. » « Tu pourras donc désormais discerner tes visions et savoir si elles proviennent

de la vérité ou du mensonge, car la vérité rend humble et le mensonge rend orgueilleux [4]. »

Après avoir reçu ces enseignements, Catherine s'abandonna sans crainte à ces relations surnaturelles. Tommaso della Fonte, qui venait fréquemment lui rendre visite, la trouvait toujours rayonnante et joyeuse comme une jeune épouse, tantôt priant, tantôt chantant. Dans le cœur et sur les lèvres, elle n'avait que Jésus; dans la rue, elle marchait à côté de Jésus son regard ne cherchait que Jésus; elle ne considérait que ce qui pouvait la conduire à Jésus [5].

Vers le soir, on l'entendait pleurer sur ses propres péchés et sur les péchés du monde, ou bien elle avait de longs entretiens avec ses hôtes de l'au delà. En ce cas, on l'entendait parler avec animation, puis se taire, comme attendant une réponse et reprendre ensuite la parole. « Seigneur » s'écria-t-elle un jour, « je ne m'étonne point que tous les hommes soient ce qu'ils sont; tu as fait pour moi une exception, tu as blessé mon cœur de ton amour et tu as toi-même préservé ma pureté! Ah! si les pauvres hommes aveugles et sensuels pouvaient un seul instant goûter ton amour, je suis convaincue que tous, renonçant aussitôt à leurs jouissances charnelles, se hâteraient de boire à la source de ta bonté. O Seigneur, pourquoi ne les attires-tu pas à toi? »

Quelques instants de silence suivirent, puis Catherine parla de nouveau :

« Éternelle Vérité, je te comprends », dit-elle, « si

ces hommes avaient un jugement droit et voulaient considérer les innombrables bienfaits dont tu les combles journellement, ils seraient saisis d'amour pour toi! » Cependant les doutes et l'inquiétude de Catherine ne semblaient pas encore apaisés, car elle reprit : « Mais, Seigneur, pourquoi ces hommes sont-ils assez sots pour ne pas reconnaître tes bienfaits envers eux? »

Après un court silence, la voix solitaire s'éleva encore une fois :

« Ceci n'est que trop vrai, éternelle Vérité, leur raison est obscure et inculte; ils ne *peuvent pas* comprendre tes bienfaits et ne se soucient guère de connaître leur Bienfaiteur. » C'était le grand problème, qu'aucun philosophe chrétien n'a jamais pleinement résolu, qui, cette nuit-là, préoccupait Catherine. Le problème du rapport qui peut exister entre la toute-puissance de Dieu et le libre arbitre de l'homme, entre l'amour de Dieu et la damnation éternelle : le mystère de la prédestination. *Pourquoi* y a-t-il des vases d'honneur et des vases d'opprobre? Indirectement, en quelque sorte, Catherine essayait de trouver la solution du problème : « Comment se peut-il faire », demanda-t-elle « qu'en dépit de toute sa bonne volonté l'homme soit incapable de se sauver lui-même, et que toi seul, Seigneur, tu puisses opérer son salut? » « Tu n'as nullement l'obligation de me répondre, Seigneur » s'écria-t-elle aussitôt après, comme si, terrifiée par sa propre hardiesse, elle se sentait clouée à terre par son indignité, « je sais fort bien que l'enfer est insuffi-

sant pour châtier mes fautes sans nombre et que tout ce qui, en moi, vient de moi-même, mérite en rigoureuse justice la damnation éternelle! » Et cependant la Rédemption était pour tous. La grande pécheresse de Magdala avait trouvé miséricorde, elle qui, aux yeux de Catherine, était le vivant symbole de l'espérance, l'arc-en-ciel de l'alliance au firmament de la colère divine... « *Qui Màriam absolvisti.* » Toi qui as pardonné à Madeleine, à qui donc ne pardonneras-tu pas également? Oui, mais aussi Madeleine aimait-elle le Seigneur d'un amour sans limites et marcha-t-elle toujours sur ses traces, le suivant sur le chemin du Calvaire jusqu'au Golgotha et jusqu'au Sépulcre obscur..... *Dic nobis Maria.....* N'est-il pas vrai, Marie? Jamais tu ne te retournas pour contempler Sodome qui brûlait derrière toi; tu n'abandonnas pas la charrue pour regarder en arrière et considérer avec plaisir tes péchés. Ah! ressembler à Madeleine, suivre le Maître dans la pauvreté, dans l'abjection, dans le froid, dans la tempête, dans le dénûment, et finalement dans le sentier épineux, jusqu'à la mort ignominieuse de la Croix!

Et, submergée par le flot de ses sentiments, près de mourir d'amour pour le Crucifié, Catherine s'exclama : « O Amour, qui nous as aimés le premier, ô profondeur de l'Amour divin, ô Père céleste, ô adorable Fils de Dieu, ô toi Verbe éternel obéissant jusqu'à la mort! Vérité éternelle, tu es la vie, tu es la porte par laquelle nous devons tous passer pour ne plus faire qu'un avec toi! »

Puis, de nouveau, elle revint à sa première question :

« Mais, Seigneur, puisque tu es la voie et la porte qui s'offre à tous, pourquoi tes enfants ne viennent-ils pas à toi ? C'est par leur propre faute qu'ils errent hors du droit chemin et marchent vers l'abîme; leur jugement est faussé... mais pourquoi en est-il ainsi ? » Le problème se posait de nouveau et, cette fois, une réponse tomba de la bouche de Jésus :

« Je veux te le révéler : tout d'abord je place les hommes dans la bonne voie, mais, à moitié route, dégoûtés et lassés, ils s'arrêtent et cherchent du repos sur la couche moelleuse de l'amour d'eux-mêmes, refusant de se haïr d'une haine totale. Il leur semble que s'ils persistaient dans leurs premières résolutions, ils auraient pendant nombre d'années encore à traîner un intolérable fardeau, et il leur paraît impossible de toujours pratiquer les vertus chrétiennes; c'est de la faiblesse et de la lâcheté, et veux-tu en savoir la cause? C'est que mon amour s'est attiédi en eux et que lui seul rend doux mon joug et léger mon fardeau. »

Ici Catherine aurait encore pu demander pourquoi Dieu n'accordait pas à ces voyageurs fatigués, à ces chrétiens découragés, un renouvellement de grâce et d'amour, puisque c'est « Dieu qui tout à la fois nous fait vouloir et agir » et que « sans Lui nous ne pouvons rien faire! » Mais on donne volontiers raison à Celui qu'on aime et l'on se contente aisément de ses explications; or Catherine aimait Jésus.

Soudain elle se mit à considérer la question sous

un autre angle : « Oui, Seigneur » déclara-t-elle, « ce que tu dis est juste, tu as raison, tu as toujours raison! Si tant d'êtres humains se dirigent ainsi vers l'abîme, ils en sont seuls responsables; c'est parce qu'ils suivent obstinément l'inclination de leur volonté propre. Mais je sais à présent ce que je ferai... Je réunirai tous nos péchés, toutes nos transgressions, toutes nos misères humaines en une grande gerbe que je chargerai sur mes épaules et je porterai cet horrible fardeau au pied du trône de ta miséricorde infinie! » — C'était le salut universel qu'implorait Catherine. Après quelques instants d'attente anxieuse elle poursuivit : « Mais c'est toi-même, Seigneur, qui m'inspires ce désir! Tu dis que tu ne peux m'exaucer dès à présent et satisfaire à ma demande, et pourtant c'est l'aiguillon de ta grâce qui me pousse à crier vers toi! »

Catherine ne reçut aucune réponse et, dans la crainte d'être allée trop loin, elle gémit tout à coup : « O âme maudite, qui donc es-tu pour oser lever ton regard vers Dieu! Ame misérable, qui donc es-tu pour que Dieu daigne converser avec toi, face à face? Qui suis-je, Seigneur, qui suis-je? Et dis-moi aussi, Seigneur, qui tu es! »

Un profond silence se fit dans la pièce où une grande âme luttait avec son Dieu. Puis la réponse vint, lente et solennelle : « Ma fille, tu es celle qui n'est pas, et je suis Celui qui suis [6]. »

Chaque nuit Catherine veillait ainsi, renouvelant le combat de Jacob, la prière d'Abraham pour Sodome. Elle souffrait continuellement à la pensée que

tant d'être humains seraient damnés : « Je veux Seigneur que tu aies *tout* et ton ennemi *rien*, » gémissait-elle. L'existence de l'enfer lui semblait un *fiasco* pour la cause de Dieu, et elle eût aimé pouvoir se placer « comme un couvercle sur l'abîme », afin que personne n'y pût tomber. Oui, elle s'offrait à Dieu pour être damnée si, par ce moyen, elle devait réussir à sauver tous les autres[7].

Mais son offre était rejetée et elle ne retrouvait le calme qu'en méditant la vieille sentence : « Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées. » Nous ne pouvons embrasser d'un coup d'œil l'œuvre de l'Éternel, nous ne pouvons pénétrer ni ses motifs ni ses desseins et il nous est interdit de les juger. Il est celui qui est et nous sommes ceux qui ne sont pas. Il est l'*Etre* et nous sommes le *Rien*, et comment le Rien pourrait-il concevoir l'Être?

Dorénavant, cette considération devient le fondement de la croyance et de la vie de Catherine. Elle répète plus de cent fois dans ses lettres : « Il nous faut entrer dans la cellule de la connaissance de nous-même, et reconnaître que nous ne sommes rien, mais que tout être vient de Dieu »[8].

« Je suis celui qui suis », c'est la parole que Jéhovah adressa à Moïse et « je suis celui qui n'est pas », c'est, d'après les commentateurs du moyen âge, la réponse de Jean-Baptiste aux Juifs, quand ils lui demandèrent s'il était le Messie. Ces simples mots « non, je ne suis pas celui que vous cherchez », sont comme une définition de la nature même de l'homme[9].

En termes équivalents, Raymond de Capoue a

dit : « Toute créature est tirée du néant et c'est pourquoi elle tend sans cesse à retourner vers le néant »... « D'elle-même elle n'est capable de rien et, quand elle agit selon sa nature, elle commet le péché qui est néant..... Toutes les créatures étant ainsi sorties du néant, se meuvent vers le néant et s'en rapprochent par le péché, c'est-à-dire que ce qu'elles font par leurs propres forces est nul puisque la Vérité increéée a dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire », d'où il ressort visiblement que la créature n'est rien par elle-même, et qu'au fond elle n'a point d'existence [10]. »

La conscience profonde de ce néant est la base de la vie spirituelle de Catherine. Toutes les vertus *passives :* l'humilité, le mépris de soi, la sobriété, la tempérance découlent de cette connaissance de soi-même. Comment l'orgueil peut-il trouver place dans une âme qui sait qu'elle n'est rien? Comment peut-elle être fière de ses œuvres lorsqu'elle sent au plus intime d'elle-même qu'elle n'est rien? Comment peut-elle mépriser et envier quiconque, alors qu'elle découvre qu'elle est elle-même sans valeur? Comment peut-elle désirer posséder quelque chose, sachant qu'elle ne s'appartient pas elle-même et qu'elle dépend du Créateur? Comment peut-elle rechercher les joies sensibles tandis qu'elle a perpétuellement son néant sous les yeux? La connaissance de Dieu engendre au contraire toutes les vertus *actives :* « Qui donc peut être assez inconsidéré pour ne pas se soumettre joyeusement de lui-même à Celui de la main duquel il reçoit tout? » (C'est ainsi que Raymond développe la pensée de Catherine). « Qui donc peut faire

autrement que d'aimer le Bienfaiteur qui nous donne toutes choses en abondance et qui nous a aimés avant même que nous existions? Qui ne craindrait d'offenser un tel Ami et de perdre son amour? Qui ne chercherait volontiers à Lui plaire, à écouter respectueusement sa parole, à observer docilement et avec joie les préceptes qu'il a établis pour notre plus grand bien? » Raymond écrit d'une manière un peu rhétorique, mais il exprime assez bien la pensée de Catherine. Nous pouvons le constater d'après ses propres lettres et d'après son livre « Le Dialogue » et nous le savons également par un petit ouvrage consacré à la Siennoise que le moine Augustin anglais, William Flete, rédigea en l'année 1376. « Notre sainte Mère », dit le bachelier anglais qui était un disciple de Catherine, « m'a confié que, durant les premiers temps de sa conversion, elle avait posé à la base de sa vie la pierre fondamentale de la connaissance d'elle-même, qu'elle avait divisée en trois pierres de moindre dimension.

« La *première* pierre était la considération de la créature, afin qu'elle sût que, ne possédant rien par elle-même, elle tenait tout de Dieu qui l'avait créée et qui par pure bonté, dans sa miséricorde, avait toujours pourvu à ses besoins.

« La *seconde* pierre était la considération de la Rédemption, par laquelle le Sauveur, en versant son sang par un amour dont nous n'étions pas dignes, nous a mérité le retour de la grâce perdue.

« La *troisième* pierre était la considération des péchés qu'elle avait commis depuis son baptême et de

la bonté de Dieu qui n'avait pas permis que la terre s'ent'rouvrît et que l'enfer l'engloutit ainsi qu'elle l'eût mérité.

« De ces trois considérations naquit dans son âme une si grande haine d'elle-même, qu'elle ne désirait plus rien selon sa volonté propre, mais tout selon la volonté du Seigneur, car elle avait compris que Dieu ne désirait que son bien. Il s'en suivait donc que les épreuves et les tentations étaient accueillies par elle avec joie, tout à la fois parce qu'elles lui étaient envoyées par une permission de Dieu et parce qu'elle était ainsi châtiée selon son mérite. Elle commençait à trouver un grand déplaisir dans ce qui auparavant lui semblait doux et une grande jouissance dans ce qui lui déplaisait autrefois. Ainsi elle évitait les caresses de sa mère, qui naguère faisaient sa joie et se réjouissait à présent des reproches et des injures..... Et, comme conclusion de tout ceci, elle déclarait formellement que l'amour-propre est le principe de tout mal et la ruine de tout bien". »

Par « amour-propre », Catherine entendait non seulement ce qui dans le langage de notre temps s'appelle « égoïsme », mais encore toutes les inclinations naturelles, tous les sentiments qui n'étaient point soumis à la volonté divine.

Jésus déclare dans l'Évangile que « celui qui aime son père ou sa mère, sa femme ou ses enfants, plus que lui, n'est pas digne de lui. »

« Catherine » écrit Raymond, « me parlait souvent des dispositions dans lesquelles doit se placer l'âme qui aime son créateur, en disant que cette âme ne

se voit plus, qu'elle n'a plus d'amour pour elle-même ni pour d'autres et qu'elle ne se souvient plus d'elle-même ni d'aucune autre créature. Et comme je lui demandais l'explication de ces paroles, elle me répondit : « L'âme qui reconnaît son néant et qui sait que tout bien provient du Créateur s'abandonne elle-même avec toutes ses puissances et toutes les créatures et se plonge tout entière dans le Créateur... C'est Lui qui devient la fin principale et totale de toutes ses opérations; elle sent qu'elle a trouvé en Lui tout bien et tout bonheur parfait et ne peut plus s'en éloigner d'aucune manière. Cette vision d'amour, qui devient chaque jour plus claire, transforme, pour ainsi dire, l'âme en Dieu, de telle sorte que sa pensée, son intelligence, son cœur, sa mémoire ne peuvent plus avoir d'autre objet que Dieu et ce qui est de Dieu. Elle ne voit plus les créatures et ne se voit plus elle-même qu'en Dieu. En Dieu seulement elle se souvient d'elle-même et des autres, de même que celui qui se plonge dans la mer et nage sous les eaux ne voit et ne sent rien d'autre que l'eau qui l'environne et ce qu'elle renferme. En dehors de l'eau, il ne voit rien, ne sent rien, ne palpe rien; il ne peut voir les objets extérieurs qu'au travers de l'eau et non autrement. Voilà, disait-elle, l'amour juste et bien ordonné qu'on doit avoir pour soi-même et pour les créatures. Amour qui ne saurait s'égarer ni égarer les autres, car il ne souhaite rien hormis Dieu[12]. »

Ou bien, comme le dit Catherine elle-même dans une de ses lettres : « Seul le feu de l'amour

consume tout amour-propre, aussi bien le spirituel que le sensible et, en somme, tout ce qui se trouve dans l'âme, à part la très chère volonté de Dieu ».[13]

Dieu n'était pas seulement pour Catherine le Bien suprême, mais aussi l'unique Bien. Quant à tous les autres biens découlant de celui-là, elle s'abandonnait aveuglément à la volonté de Dieu : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné comme par surcroît! » « Pense à moi, ma fille, et moi je penserai à toi », lui avait dit un jour le Sauveur, « ne t'inquiète ni du salut de ton âme, ni des besoins de ton corps, car je sais tout ce qui t'est nécessaire et y pourvoirai en veillant sur toi avec sollicitude. » Toutes les autres préoccupations de Catherine étaient à tel point absorbées par son unique désir de plaire à Dieu qu'elle ne se souciait de rien pourvu qu'elle y réussît, et que, dès qu'elle avait atteint ce but, le reste s'arrangeait de soi-même à ses yeux. « Que vous importent les événements? » avait-elle coutume de dire à ses disciples, « ne croyez-vous donc pas que la Providence veille sans cesse sur vous et prend soin de vous? » Et elle ne se contentait pas de prononcer ces paroles lorsqu'elle était en sécurité dans sa cellule : elle les mit en pratique durant la peste qui sévit à Sienne, durant la révolution à Florence et durant la tempête qu'elle eut à subir en rentrant d'Avignon pendant la traversée à Saint-Tropez. Ses disciples, persuadés qu'ils allaient sombrer, étaient au comble du désespoir, mais Catherine demeura en paix et les pria de continuer la récitation de leur office

comme si de rien n'était. « Nous lui obéîmes », raconte Raymond, « la tempête s'apaisa comme nous approchions de la côte, vers l'heure où finissent les matines, et nous entrâmes au port en chantant le *Te Deum.* » Ce n'était pas une phrase vide de sens pour Catherine de dire « qu'il ne tombe pas un passereau à terre sans la volonté du Père céleste » et « que tous les cheveux de notre tête sont comptés ». Derrière toutes les contingences, elle devinait la main et le cœur d'un père !

« Quoi qu'il vous arrive », recommandait-elle plus tard à ses disciples, « ne pensez jamais que celà vient des hommes, pensez que cela vient de Dieu et que c'est pour votre bien et considérez les profits que vous en pouvez tirer[14]. »

On a voulu faire de Catherine de Sienne, comme de Jeanne d'Arc, un instrument entre les mains du clergé : ni l'une ni l'autre ne l'étaient. Par l'intelligence, Catherine s'élevait non seulement au-dessus de son premier confesseur, le brave et naïf Tommaso della Fonte, mais encore au-dessus de ses autres guides spirituels; le savant Raymond de Capoue reconnaît loyalement la supériorité de Catherine et un de ses autres confesseurs, Bartolommeo di Dominici, rend le même témoignage : « Certains imaginaient que nous avions été ses maîtres, tandis que c'était le contraire[15] ».

A vrai dire, il n'y a qu'une explication possible : la sagesse de Catherine était le fruit de son union avec le Seigneur; il faut reconnaître l'influence décisive de Dieu sur l'existence de Catherine.

L'Immanentiste moderne parlera de « subconscience » ou du « moi transcendantal ». Pie II a proclamé dans sa bulle de canonisation que la science de Catherine était « inspirée d'en haut et point acquise. » Et le docte William Flete de Lecceto a peut-être trouvé l'expression la plus juste, quand il a dit avec élégance, vérité et simplicité, qu'elle était l'instrument du Saint-Esprit : *Organum Spiritus Sancti.*

VIII

A la fin de ces trois années, une ère nouvelle commença pour Catherine, un monde nouveau s'ouvrit devant elle : elle apprit à lire. Depuis longtemps déjà elle désirait acquérir cette belle science, généralement peu répandue à cette époque; elle voyait sans cesse à l'église les Missels et les Bréviaires dont se servaient les dominicains et plus d'une des Mantellate possédait sans doute un livre de prières pour lire l'office divin, dans la *Cappella delle Volte*.

L'une de ces sœurs, peut-être Alessia Saracini, appartenant à une noble famille (par conséquent instruite), et celle que l'on nomme la première parmi les amies de Catherine, lui procura un alphabet et la jeune fille, âgée de près de vingt ans, se mit à apprendre ses lettres dans la solitude de sa cellule.

Les progrès étaient lents et, après plusieurs semaines de vains efforts, il lui sembla en être toujours au même point; elle s'adressa alors à Jésus : « S'il te plaît, Seigneur, que je puisse lire l'office et chanter tes louanges à l'église, viens à mon aide. Mais si ce n'est point ta volonté, je resterai bien volontiers dans mon ignorance actuelle », lui dit-elle dans sa

prière. Dès cet instant les progrès furent rapides et Catherine réussit enfin à lire couramment. Souvent, néanmoins, elle devinait plutôt qu'elle ne lisait, car, affirme Raymond, quand on la priait d'épeler ce qu'elle venait de lire, elle en était incapable, connaissant à peine les lettres[1]. Cette remarque met en lumière la nature de la science de Catherine, qui était purement intuitive et nullement raisonnée.

Toute poésie, tout art psychologique sont fondés sur cette clairvoyance intuitive, cette vue profonde, qui découvre la vérité sans pouvoir en fournir les preuves. Un grand poète est rarement un penseur, ce qui d'ailleurs n'empêche nullement le poète de découvrir ce qui est caché au penseur. Très souvent on trouve aussi ce génie intuitif, à côté d'un faible don de logique, chez les grands inventeurs et les grands innovateurs. Et n'arrive-t-il pas qu'une langue étrangère que l'on ne possède qu'imparfaitement peut, en de graves circonstances, devenir si parfaitement claire et familière, que l'on a ensuite l'impression d'avoir parlé dans sa *propre* langue?

Quels qu'en fussent les causes, Catherine pouvait lire à présent et y consacrait des heures entières. Ses lettres témoignent d'une connaissance approfondie de l'Évangile et des Épîtres de saint Paul. L'apôtre mystique et extatique possédait bien le génie propre à l'enthousiasmer ; elle parle volontiers de lui en l'appelant : *Il glorioso Pavolo*, ou *Questo inamorato Pavolo.*

Mais le Bréviaire était tout particulièrement sa lec-

ture préférée. Dans les psaumes, les hymnes et les légendes des saints, son esprit et son cœur trouvaient toujours un aliment nouveau. Elle avait pour certaines prières une prédilection toute spéciale, entre autres pour le verset qui commence chaque Heure : « Mon Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir ».

« Il arrivait souvent », rapporte Caffarini, « qu'elle dît avant de se mettre à prier : J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi » — paroles qu'elle devait répéter sans cesse sur son lit de mort. Catherine suspendit au-dessus de sa couche une petite feuille de papier portant ce verset : « Accorde la lumière à mes yeux afin que je ne m'endorme pas dans la mort et que mon ennemi ne puisse pas dire : j'ai remporté la victoire. » Elle savait ce que c'était que de combattre contre « l'Ennemi » [2].

Le Bréviaire lui procura aussi de célestes relations ; elle y fit connaissance de tous les grands chrétiens déjà morts, des martyrs et des vierges vêtues de blanc, qui, au delà du fleuve de la mort, se tiennent devant le trône de l'Agneau : sainte Marguerite, sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Lucie..... « J'ai trouvé une nouvelle et bien belle lumière », écrit Catherine dans une de ses lettres, faisant un jeu de mots sur l'analogie qui existe entre « *luce* » (lumière) et « Lucie » ; « c'est cette douce vierge romaine sainte Lucie qui nous l'envoie. Nous prierons Madeleine, aimante et aimable entre toutes, de nous inspirer cette profonde haine de nous-même qu'elle ressentait et Agnès, qui est un agneau » (*agnello*, autre

jeu de mots) « de mansuétude et d'humilité, nous obtiendra ces vertus. Voici donc que Lucie nous donne la lumière, Madeleine la haine de nous-même et l'amour de Dieu, et Agnès l'huile de l'humilité pour entretenir notre lampe[3] ».

Le souvenir de ses lectures lui revenait en mémoire durant ses visions qui continuaient toujours. Les visiteurs célestes ne venaient plus seulement la trouver dans la solitude de sa cellule et dans le jardin obscur, sur la terrasse, mais encore dans la rue et à l'église. Un jour qu'elle avait le cœur affligé, saint Dominique l'accompagna de l'église chez elle en la consolant et en la réconfortant : « J'en fus si heureuse », confia plus tard Catherine à son confesseur, « que j'aurais volontiers consenti à mourir sur-le-champ pour partager aussitôt avec lui la félicité éternelle. »

Une autre fois, absorbée par une longue prière et méditant le mystère de l'humanité sainte de Jésus, dans l'église San Domenico, son âme fut inondée de lumière : elle comprit clairement « que Jésus était plus qu'un homme et que son être contenait la plénitude de l'amour, de la bonté, de la clémence, de la douceur et de la félicité; elle se désolait de ne pas trouver de mots pour rapporter ce qu'elle avait vu ainsi et de ce qu'il lui était impossible de dépeindre la beauté et la majesté de la Face de Dieu et d'être obligée de se contenter de ces misérables expressions : Il est le Bien, il est le vrai et suprême Bien. »

Il n'est donc nullement surprenant qu'un jour Catherine confessa à Fra Tommaso : « Je ne puis

converser avec des créatures mortelles, car je sens mon Sauveur m'attirer sans cesse à Lui. »

Oui, souvent, elle paraissait distraite et comme enivrée au milieu des autres; souvent aussi elle avait l'impression de planer, ainsi qu'autrefois dans son enfance; souvent elle se promenait les yeux fermés comme une somnambule. Et pourtant elle ne heurtait jamais du pied contre une pierre, car le Seigneur l'accompagnait toujours, visiblement parfois comme ce bienheureux jour où, lisant son bréviaire en marchant de long en large dans l'église, elle s'aperçut que quelqu'un se trouvait à ses côtés et que c'était Jésus. Ainsi que deux jeunes clercs qui récitent ensemble leur office, le Sauveur et Catherine marchèrent longtemps côte à côte sur le carrelage de brique de la chapelle; la jeune vierge prononçait les mots latins avec un respect indicible (elle les entendait à peine à cause des battements de son cœur) et, à la fin de chaque psaume, quand venait le verset : « Gloire soit au Père et au Fils, » etc.., elle modifiait les paroles, et, s'inclinant profondément vers Jésus, elle disait en tremblant : « Gloire soit au Père, à *Toi* et au Saint-Esprit, comme il était au commencement et maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il[1]. »

Catherine aimait Jésus avec toute la passion dont une femme est capable, jusqu'au don total d'elle-même. Un homme peut aimer Jésus comme un frère aîné, comme un ami très cher, comme un père bien-aimé auquel on ne désobéirait pour rien au monde, mais une femme aime Jésus comme son

époux, comme celui auquel sa vie est consacrée : « Me voici, prends-moi, je suis tienne, fais de moi ce qu'il te plaira ! » « Tu sais que tu es épouse », écrivit une fois Catherine à une religieuse de Pise, « et que Jésus t'a épousée, non pas avec un anneau d'argent, mais avec l'anneau de sa chair, car, au jour de la circoncision, il lui fut précisément enlevé la valeur d'un anneau de son très saint corps[5]. »

Catherine n'ignorait pas ce qu'est l'amour terrestre. Elle en parle avec la plus grande simplicité et la plus grande pureté : « L'homme ne peut pas vivre sans amour », dit-elle dans une de ses lettres, « car l'homme a été créé par amour. Ce fut l'amour du père et de la mère qui donna l'être et la vie à un enfant[6]. »

Mais pour Catherine, comme pour saint Paul, cet amour conjugal n'est que le symbole d'un amour supérieur, du grand Sacrement, de l'alliance du Christ et de l'Église, de Jésus et de l'âme[7]. Et, de même que dans le mariage idéal, le degré de cette union dépend de l'harmonie des cœurs et de l'unité des volontés, qui finalement transforme celui qui aime à la ressemblance de l'être aimé, qui communique de plus en plus l'esprit de Jésus à l'Église et rend les chrétiens de plus en plus semblables à Lui.

Cet amour, lui aussi, a ses prémices et sa consommation, ses baisers, ses étreintes, ses fiançailles et ses noces. C'est en raison de ceci que le Cantique des Cantiques fait partie des livres saints de l'Église et que Lacordaire a pu dire : « Il n'y a pas deux amours. L'amour céleste et l'amour terrestre sont un même

sentiment, à part cette différence que l'amour céleste est infini. » Si quelqu'un à ce propos veut parler de « sensualité réprimée », nous répondrons que ce sont, le plus souvent, ceux-là mêmes qui se scandalisent de la « sensualité réprimée », qui n'ont pas d'objections contre la sensualité déchaînée.

Catherine lisait le Cantique des Cantiques avec tout son cœur de femme et, sans cesse, elle répétait le gémissement de la Sulamite : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche! »..... Encore n'osait-elle pas réclamer davantage et formuler le souhait brûlant : « Que sa main droite passe sous ma tête et que sa main gauche m'embrasse! » Mais elle désirait ardemment le baiser, le baiser que donne l'époux à son épouse.

« Un jour », raconte Caffarini, « tandis que Catherine priait dans sa cellule, sans pouvoir se rassasier de répéter les gémissements d'amour de l'Épouse du Cantique, Jésus lui apparut et lui donna un baiser qui la combla d'une douceur indicible. Elle s'enhardit alors jusqu'à le prier de lui enseigner ce qu'elle devait faire pour ne lui être jamais un seul instant infidèle et toujours lui appartenir de cœur, d'âme et d'esprit. »

Ceci exprime clairement quelle est l'essence même de l'amour mystique. Et Caffarini continue : « Parfois, il semblait à Catherine qu'elle reposait dans les bras de Jésus et qu'il la pressait contre son cœur. » « Si elle en avait été trouvée digne, c'est que, méprisant les vulgaires joies de ce monde, elle n'aspirait qu'à recevoir la grâce divine en abondance...

Mais surtout elle priait le Seigneur de lui accorder une véritable et sincère charité à l'égard du prochain, une charité si parfaite que désormais elle pût se réjouir davantage du bien qui lui adviendrait que de son propre bien et s'affliger davantage des souffrances et des chagrins d'autrui que de ses propres peines[8]. »

« Épouse-moi dans la foi », demandait-elle alors avec instance au Seigneur. Et il vint, le jour si longtemps attendu des noces mystiques de Catherine Benincasa...

C'était un mardi de l'année 1367, le dernier jour du Carnaval, le *Mardi Gras*..... Sienne était en pleine effervescence, les masques fourmillaient dans les rues, on entendait des cris, des rires, des chansons accompagnés d'accords de mandolines et de baisers folâtres. Les Siennois s'entendaient à se divertir. Dans la via Garibaldi, en face de la via Magenta, s'élève encore la *Consuma,* c'est-à-dire la maison où se réunissait au temps de Catherine la jeunesse dorée de la ville, la « brigade dépensière » qui trouvait moyen de gaspiller deux cent vingt mille florins d'or en l'espace de vingt mois seulement. « Y eut-il jamais hommes plus légers que les Siennois? » interrogeait Dante scandalisé. Il les connaissait bien pour avoir été l'un des leurs au *palio,* la grande fête de l'été; il avait pris part à leurs festins et goûté de leurs mets les plus délicats, du délicieux gibier farci d'œillets, et de bien d'autres gourmandises [9].

Mais les joies du carnaval n'avaient point accès dans la chambre obscure et solitaire de la via del Tiratoio. Catherine était seule dans la maison; tous

les autres membres de la famille s'amusaient au dehors[10]. Et peut-être, dans la solitude, la jeune fille a-t-elle éprouvé ce que des chrétiens moins affermis connaissent si bien : le sentiment soudain que le monde de la foi se décolore et pâlit, ainsi que la flamme des cierges à la lumière du soleil, s'évanouit et devient irréel et absurde en face de l'évidence des puissantes et chaudes réalités de la vie. « Qu'il me baise du baiser de sa bouche! » Oui, mais là dans la rue, à vingt pas d'ici, au milieu du tourbillon du carnaval, il y a quelqu'un qui, sans plus de façons, te prendrait par la taille pour te faire danser toute la nuit, qui t'offrirait du vin doux d'Orvieto ou de l'Asti mousseux et qui t'embrasserait volontiers autant que cela te ferait plaisir; puis, l'aube venue, tu prendrais congé de lui, les yeux humides, et, passant les bras autour de son cou, tu lui donnerais un dernier baiser en guise de remerciement et de définitif adieu...

Peut-être cette image se présenta-t-elle à l'imagination de Catherine, comme un dernier appel de la vie mondaine? Nous l'ignorons, mais nous savons qu'en ce jour de carnaval elle pria avec ferveur, redisant sans cesse : « Seigneur, augmente ma foi. » La vie chrétienne tout entière, l'abnégation, les œuvres de miséricorde découlent de la foi; elles y sont soudées comme l'étaient le globe terrestre et tous les dieux retenus par la chaîne d'or que tient Zeus dans sa main toute puissante. Car à quoi me sert-il qu'il soit *beau*, qu'il soit *bon*, d'être chrétien, si le christianisme n'est pas *vrai?* Ni l'esthé-

tique, ni le pragmatisme ne viennent ici à l'appui. Si le Verbe ne s'est pas fait chair et si la Vierge ne l'a pas enfanté, ainsi que le carillonnent les cloches de l'Angelus quand le ciel devient d'or derrière les noirs cyprès italiens, il faut hélas! que ces cloches se taisent ou bien que l'on sache qu'elles ne rendent plus qu'un son naturel, comme le chant des oiseaux ou le gémissement du vent dans le feuillage des oliviers! La Vérité est le don le plus précieux fait à l'humanité et nul n'a le droit de la trahir à cause d'une impression d'esthète. Nous ne pouvons pas imiter les rhéteurs et les poètes païens qui, dans les derniers siècles de l'antiquité, avaient la passion poétique des temples désertés; nous ne devons point partager l'erreur des rois et des empereurs qui maintenaient la religion, parce qu'ils la croyaient indispensable au peuple. Pour toi, pour moi, pour le peuple, il n'y a de nécessaire que la Vérité! L'affirmation la plus nette du Christ, c'est qu'il est la Vérité. S'il ne l'était pas, comment pourrait-il nous sauver?

Sans une pleine conviction à ce sujet, il n'est pas de vie chrétienne possible. A tous les moments décisifs, à tous les carrefours de la vie, le doute surgirait : « Ce que je crois, est-il assez *vrai* pour que je risque de conformer mes actions à ma foi? » Partant d'une demi-croyance nul ne peut agir pleinement.

« Mais le Seigneur, » dit Caffarini, « avait décidé de se servir de Catherine comme d'un instrument pour le salut de beaucoup d'âmes égarées. » Il fallait,

par conséquent, qu'elle fût inébranlablement affermie dans la foi comme la maison sur le roc et c'est pourquoi, en ce jour de carnaval, Catherine ne cessait d'implorer : « Seigneur, accorde-moi la plénitude de la foi. »

Catherine priait et sa prière fut ainsi exaucée :

« Puisque par amour pour moi tu as renoncé à tous les plaisirs du monde et ne veux te réjouir qu'en moi seul », lui dit le Seigneur, « j'ai résolu de t'épouser dans la foi et de célébrer solennellement mes noces avec toi... »

Et tandis que le Seigneur prononçait ces paroles, voici qu'apparaissaient sa sainte Mère, saint Jean l'Evangéliste, saint Paul et le prophète David et Marie plaça la main de la jeune fille dans celle de son fils, tandis que David jouait de la harpe. Jésus tendit alors un anneau d'or qu'il passa au doigt de son Epouse : « Moi ton créateur et ton Sauveur », dit-il, « je t'épouse aujourd'hui et te fais don d'une foi qui ne fléchira jamais et sera préservée de toute atteinte jusqu'au jour où nos noces seront célébrées dans le ciel. Ne crains rien : étant revêtue de l'armure de la foi, tu triompheras de tous tes ennemis. » Puis la clarté céleste s'éteignit et les formes rayonnantes s'évanouirent avec les derniers accords de la harpe de David.

Mais dans l'obscurité de la cellule, l'anneau des épousailles étincelait au doigt de Catherine ; elle le porta à ses lèvres et le contempla avec ravissement. C'était un anneau d'or sertissant un grand diamant entouré de quatre petites perles : le dur diamant de

la foi que rien ne peut entamer, les perles de la pureté d'intention, de pensée, de parole et d'action, comprit-elle.

Désormais Catherine porta toujours son anneau nuptial, mais il n'était visible que pour elle et, par intervalles, disparaissait, même à ses yeux, lorsqu'elle avait offensé son Seigneur et son céleste Epoux, soit par une parole un peu vive, soit en jetant un regard frivole sur quelque objet mondain. Alors elle pleurait amèrement son infidélité et confessait sa faute et, dès qu'elle sortait du confessionnal l'or, le diamant et les perles brillaient de nouveau d'un vif éclat sur sa main... [11].

DEUXIÈME LIVRE

L'IMITATION DU CHRIST

Gebildet werden mit Christo.
Seuse.
Io sono il fuoco, voi le faville.
Le Christ à Catherine.

I

« La cité qui est située sur une montagne ne peut être cachée. » S'il y a un lieu du monde où l'on puisse continuellement se remémorer cette parole de Jésus, c'est bien la contrée de Sienne. Des collines fertiles qui s'élèvent au nord de la ville, du rempart de Belcaro qui domine une forêt de chênes liège et de pins parasols, du désert aride et crevassé qui étend ses ondulations jaune orange vers le sud, jusqu'aux hauteurs bleues de Monte Oliveto, de Santa Fiora et de Monte Amiata, de tous côtés, plus proche ou plus lointaine, on aperçoit Sienne sur les sommets de ses trois collines; Sienne avec la coupole bleue pâle de la cathédrale et le campanile de marbre noir et blanc; Sienne avec les tours de l'église degli Servi, de San Francesco, del Carmine et de San Domenico; Sienne avec la *Torre del Mangia* qui s'élance dans l'air bleu, telle une tige rouge couronnée d'un lys de pierre blanche!

« La cité qui est située sur une montagne ne peut être cachée! » Et ce qui était vrai pour la ville le devint également pour sa fille la plus illustre : Catherine de Fontebranda.

On lit souvent dans les vieilles légendes que la

nuit, de la cellule d'un saint, on voyait une étrange lueur filtrer par toutes les fentes de la porte, non pas la lumière des lampes ou des cierges, mais les puissants rayons d'une clarté surnaturelle, qui émanait du cœur du saint pour se répandre sur le monde et en dissiper les ténèbres. Cette lumière, qui avait rayonné de la chambre de Giovanni Colombini, dans la Via di Città, venait de s'allumer dans la cellule de Catherine, dans la via dei Tintori et se propagea tout d'abord dans la demeure de Giacomo Benincasa.

Raymond fait observer avec beaucoup d'esprit que le Sauveur, qui auparavant apparaissait à Catherine dans sa cellule, se présentait maintenant devant sa porte, en la priant de l'ouvrir, non pas pour qu'*Il* pût entrer, mais bien afin qu'*elle* sortît! Catherine lui répondait alors, avec l'Epouse du Cantique : « Je me suis dépouillée de toute préoccupation temporelle, dois-je donc m'en revêtir encore? J'ai purifié mes pieds de la poussière terrestre, dois-je les en souiller à nouveau? » Mais le Sauveur lui enseignait que la loi renferme deux commandements : l'un prescrivant l'amour de Dieu, l'autre l'amour du prochain... « Je veux que tu accomplisses ces deux préceptes », lui disait-il, « que tu fasses la route sur ces deux pieds, que tu voles vers le ciel avec ces deux ailes... As-tu d'ailleurs oublié ton zèle ardent pour le salut des âmes? Ne te souviens-tu pas que tu voulais prendre des habits d'homme pour devenir Frère Prêcheur en pays étranger? Tu portes à présent cet habit que tu as tant désiré, alors pourquoi résister? Pourquoi

te plaindre? Je n'ai en vue que de te faire réaliser la vocation, à laquelle tu as été appelée dès ton enfance? » Cependant, Catherine se défendit encore : « Je ne suis qu'une femme ignorante » objecta-t-elle, « que pourrais-je bien faire? » — « Pour moi », répondit le Sauveur, « il n'y a ni hommes, ni femmes, ni savants, ni ignorants, et sache que dans ces derniers temps l'orgueil des prétendus savants s'est élevé si haut que j'ai résolu de les humilier; c'est pourquoi je susciterai des hommes et des femmes ignorants, remplis d'une sagesse divine, qui confondront leur science imaginaire et voici que j'ai décidé de t'envoyer, toi aussi, vers le monde. Je te guiderai en toutes circonstances et ne t'abandonnerai jamais, car, où que tu ailles, je serai toujours avec toi ». Alors Catherine inclina la tête et la soumission emplit son cœur : « Je suis la servante du Seigneur. » Puis, comme à l'ordinaire, Jésus récita l'office avec elle, mais, quand midi sonna, il lui dit : « Voici l'heure du repas des tiens, lève-toi et va prendre place au milieu d'eux; tu reviendras ensuite vers moi. »

Catherine se mêla donc désormais à la vie de ses proches et prit part à tous les travaux domestiques. « Dès que cette douce vierge », dit Caffarini, « eut reconnu que c'était la volonté de son Epoux qu'elle vécût parmi les hommes, elle résolut de vivre de telle sorte qu'elle pût leur servir de modèle » et s'employa à leur service non plus par contrainte comme naguère, mais librement et remplissant de bon gré plusieurs offices dans le ménage. Quand tous étaient couchés, elle faisait une ronde dans la maison, ras-

semblait tout le linge sale et passait la nuit à le laver. A un moment donné, la servante étant tombée malade, Catherine subvint à tout : elle pétrissait la pâte et faisait cuire le pain et cela si promptement que l'on pensait autour d'elle que la sainte Vierge lui venait en aide[1].

Le nombre des habitants de la maison Benincasa s'était accru : les enfants avaient grandi et les petits-enfants montaient et descendaient les escaliers en courant, ainsi que Catherine et Stefano autrefois. Catherine qui, à l'exemple de toutes les Italiennes, adorait les enfants, était une très bonne tante : « Si c'était convenable », disait-elle, « je passerais mon temps à les embrasser[2]! »

Elle s'était tout particulièrement attachée à sa belle-sœur Lisa Colombini, la femme de Bartolommeo, « ma belle-sœur selon la chair, mais ma sœur dans le Christ », comme elle avait coutume de l'appeler[3]. Depuis 1352 déjà, Lisa était Mantellata et deux de ses filles entrèrent en religion chez les dominicaines du couvent de Sainte-Agnès à Montepulciano. Plus tard Lisa accompagna Catherine dans ses voyages et a beaucoup parlé d'elle à Raymond de Capoue. Ce fut elle, par exemple, qui découvrit que sa belle-sœur possédait le don de double vue. Un matin, Lisa étant allée se confesser sans en avertir personne, fit une confession générale dans un coin isolé d'une église éloignée; mais, quand elle rentra, Catherine s'avança à sa rencontre en souriant : « Lisa, tu es une bonne fille, » dit-elle; et, comme sa belle-sœur paraissait surprise, elle lui laissa enten-

dre que rien ne lui échappait et ajouta : « je t'aime de toute mon âme et t'aimerai toujours infiniment pour ce que tu as fait ce matin. »

Une autre fois, elle ressentit moins de joie de ce qu'elle vit ainsi à distance. C'était vers le soir, elle venait de réciter les vêpres, lorsque tout à coup elle se sentit environnée d'une intolérable odeur de pourriture : c'était l'affreuse puanteur par laquelle, d'ordinaire, le péché lui était révélé et qui, plus tard, à la cour Pontificale, devait presque la suffoquer. Et voici qu'elle aperçut au loin l'un de ses jeunes frères, en train de commettre un péché grave. Catherine attendit son retour au foyer et l'accueillit avec ces paroles : « Je sais d'où tu viens et comment tu as souillé ton âme »... Fut-ce ce frère ou un autre qui, plus tard, quitta Sienne pour aller tenter fortune à l'armée? En tout cas, ce dernier échoua misérablement et finit par se trouver seul, blessé et malade en pays étranger, se croyant sur le point de mourir. Mais, de loin, le regard de Catherine veillait sur lui; sa prière fut exaucée et un jour, comme l'enfant prodigue, il revint frapper à la porte de la maison paternelle. Peut-être fut-ce pendant le joyeux repas qui suivit ce retour, que Catherine vit Jésus, assis à table au milieu d'eux, les bénir [1].

Le confesseur de Catherine, son ami d'enfance, Tommaso della Fonte, fit également l'expérience du don de double vue qu'elle possédait. Un jour, comme elle était malade, il vint lui rendre visite dans la matinée. « Père, dit-elle tout à coup, à quoi étiez-vous occupé

hier à trois heures de la nuit? *) » — « Que pouvais-je bien faire? » s'exclama le dominicain. — « Vous ne voulez pas me le dire, mais je le sais; vous écriviez! » — « Non, » répondit Tommaso, après quelques instants de réflexion. — « C'est vrai », répartit Catherine. « Vous n'écriviez pas vous-même, mais vous dictiez à un autre. » Le dominicain dut en convenir. « Et que dictais-je donc? », interrogea-t-il. Catherine hésita une minute, puis elle reprit lentement : « Vous faisiez noter les faveurs que, dans sa miséricorde, le Seigneur daigne accorder à la servante inutile que je suis[5]. »

Le cercle qui se formait autour de Catherine s'élargissait peu à peu. Le moine qui, en cette circonstance, avait servi de secrétaire au confesseur de la jeune fille, se nommait Bartolommeo di Dominici. Peu de jours après, le père Tommaso della Fonte l'emmenait avec lui chez son amie d'enfance. Il devint rapidement un hôte assidu de la petite cellule de Catherine. « A l'époque où je fis sa connaissance », raconte-t-il lui-même, « elle était jeune et son visage paraissait doux et gai, j'étais jeune également et cependant je n'éprouvais jamais en sa présence l'embarras que j'eusse ressenti devant toute autre jeune fille, et même, plus je causais avec elle, plus les passions humaines s'éteignaient dans mon cœur[6]. »

Bartolommeo di Dominici semble, lui aussi, avoir nourri certains doutes, quant à la faculté de seconde vue dont jouissait Catherine, et la mit à l'épreuve, mais elle en triompha dans diverses occasions. Entre autres,

*) *Tre ore di notte :* trois heures après l'Angelus du soir.

96'



La Torre del Mangia

G. Beauchesne. Édit.

G. Deberque, Imp., Paris.

elle lui dit un jour l'avoir vu, la veille au soir, en compagnie de trois autres frères (qu'elle lui nomma), dans la cellule du Prieur et précisa le sujet de leur entretien, puis elle ajouta : « Je veille et prie toujours pour vous jusqu'à ce que la cloche du couvent sonne Matines et, si vous aviez de bons yeux, vous pourriez me voir, comme je vois chacun de vous en particulier, comme je vois où vous êtes et ce que vous faites[1] ! »

Ainsi que tous les Toscans, Catherine avait une prédilection marquée pour les fleurs. Aujourd'hui encore, en Toscane, les grandes fêtes religieuses sont en même temps des fêtes de fleurs. Dans les plus petits villages, les chemins que doit suivre la procession en sont jonchés et le carrelage des églises disparaît sous une mosaïque de genêts d'or et de coquelicots rouges, se détachant sur un fond de buis vert entouré de feuilles de lauriers. Quand les *contrade* siennoises célèbrent la fête de leur saint Patron, le prêtre bénit des bouquets de fleurs qu'on distribue pendant la messe. A Florence, le jour de la fête de San Zenobio, des paysans se tiennent sur les marches du Dôme avec de grandes corbeilles pleines de roses rouges, qu'achètent tous ceux qui entrent à l'église ; tous les autels sont fleuris et le frais parfum des roses vermeilles embaume la vaste cathédrale : *Santa Maria del Fiore — Santa Maria dei Fiori.....*

Catherine, elle aussi, avait la passion des fleurs. Dans ses rêves, elle voyait des anges descendre du Paradis avec des guirlandes de lys et les lui poser sur la tête. Quand elle errait solitaire dans le jardin,

sur le toit de la maison, elle se plaisait à réunir en forme de croix de petites fleurs qu'elle envoyait ensuite, par l'intermédiaire du Père Tommaso, aux personnes pieuses, comme le salut d'une sœur dans le Christ[8].

L'un de ceux qui recevaient ainsi le salut fleuri de Catherine, Antonio di Nacci Caffarini, devait se placer au nombre de ses disciples les plus zélés et de ses inlassables défenseurs. Il était de deux années plus jeune que Catherine et, de même que Tommaso della Fonte et Bartolommeo di Dominici, appartenait à l'ordre dominicain et au couvent situé sur la colline de Camporeggi. Il avait fait personnellement sa connaissance aux environs de 1366, s'asseyait à table avec elle dans la maison du teinturier, mangeait du pain qu'elle avait elle-même pétri (il en garda un morceau comme s'il eût été une relique) et l'écoutait avec attention lorsque, dans le feu de son enthousiasme, elle oubliait de manger en parlant de Dieu. Souvent aussi, lorsqu'il venait la trouver dans sa cellule, il la voyait en extase, contemplant le monde surnaturel et l'entendait parler une langue comparable à celle de saint Augustin. Quand Catherine était en extase, tantôt elle souriait, tantôt les larmes jaillissaient de ses yeux et mouillaient ses longs cils noirs. Puis, dès qu'elle avait repris ses sens, son visage redevenait doux et paisible [9].

C'est qu'en dépit de ses travaux domestiques et malgré les exigences de la vie matérielle, les extases de Catherine se renouvelaient sans cesse. Elles n'é-

taient point le résultat d'une existence renfermée et se produisaient aussi bien dans la cuisine ou dans la pièce où l'on serrait les provisions que dans sa cellule. Lisa trouva même une fois sa belle-sœur complètement affaissée sur les braises du foyer : l'extase l'avait saisie tandis qu'elle tournait la broche. Par bonheur Catherine n'eut aucun mal, pas plus qu'elle n'en n'éprouva lorsqu'un jour, à l'église, un cierge tomba d'un chandelier sur sa tête, où il continua de brûler [10].

Il va sans dire que le bruit de ces évènements extraordinaires se répandit bien vite aux alentours et que Catherine devint l'objet d'une curiosité toujours croissante. Ceux qui, par l'intermédiaire du Père Tommaso, cherchaient à la voir, et de préférence durant ses extases, devenaient de plus en plus nombreux. Le dominicain Niccolo di Bindo da Cascina accourut même de Pise et eut non seulement la chance de voir Catherine en extase, mais encore, affirme Caffarini, de la voir s'élever à plusieurs mètres du sol ; sur quoi frère Niccolo s'enhardit à toucher du bout du doigt l'une des mains jointes de la sainte et, pendant les quarante-huit heures qui suivirent, ce doigt exhala une odeur infiniment suave, un parfum qui rafraîchissait son âme en même temps que ses sens [11].

Les femmes partageaient l'admiration des moines pour Catherine et tout particulièrement les Mantellate, parmi lesquelles nous trouvons ses amies les plus intimes : Lisa, déjà nommée, Alessia Saracini et Francesca Gori. Alessia devint la confidente de Catherine et nombreuses sont les lettres écrites de

la main de cette noble dame pour la fille du teinturier qui ne savait encore ni lire ni écrire.

Alessia et Francesca (Cecca ainsi qu'on l'appelait volontiers) étaient toutes deux veuves. Cette dernière, plus âgée, avait trois fils dans l'ordre dominicain. Catarina di Ghetto, Giovanna di Capo, Catarina dello Spedaluccio sont d'autres amies de la même époque. Dès le début des relations de Catherine avec ces amies, vieilles ou jeunes, ce furent celles-ci qui instinctivement se soumirent à la jeune vierge et, bien qu'elle fût leur cadette, toutes l'honoraient du nom de mère : « Madre » ou « Mamma », comme elle l'appelèrent bientôt, étant devenues plus intimes avec elle.

Catherine confiait souvent ses visions à ses amies. Un jour, deux d'entre elles vinrent partager son repas, lequel fut servi sur le banc qui durant la nuit lui servait de couche. « Voici vraiment une sainte table », dit en plaisantant l'une des convives. « Oui » répondit Catherine, « ah! si tu savais qui s'y est assis! » et elle raconta la visite de Jésus et de Madeleine.

De temps à autre les amies sortaient ensemble de la ville, et le but ordinaire de leur promenade était la vieille abbaye bénédictine de Sant' Abbondio et Sant' Abbondazio, communément appelée *Santa Bonda*. C'est là que, peu d'années auparavant, Giovanni Colombini (mort en 1367) avait eu ses entrées libres. L'abbesse Monna Pavola di Foresi avait été son amie intime; sa fille unique Angiolina y était religieuse et lui-même se trouvait enterré dans le cloître de l'église. Ses lettres à Monna Pavola, fré-

quemment relues et méditées après sa mort, constituaient le trésor le plus précieux du couvent. Sa parente nommée Catarina, la cousine germaine de Lisa Benincasa, était prieure d'une communauté de femmes, fondée par lui, située près de la Porte San Sano.

Personnellement Catherine n'avait jamais connu son célèbre devancier; le temps de son apostolat avait été court et son action s'était principalement exercée hors de Sienne : à Arezzo, Citta di Castello, Lucca, Pisa, Montichiello..... puis il était mort à une époque où Catherine n'était point encore sortie de son obscurité. Mais, Santa Bonda étant tout imprégnée de son esprit, elle avait dû entendre parler beaucoup de lui, chanter ses *Laude* et lire ses lettres. Aussi croit-on déjà entendre Catherine, lorsque dans les lettres de Colombini on lit ces lignes :

« Tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ réclame de nous, c'est un pur et sincère amour, et qui donc le lui refusera? Il est si bon, que nous devons l'aimer tendrement à cause de sa bonté même, ô très chère Mère en Jésus..... Je vous transmets ma dernière volonté, je vous fais part de mon désir le plus ardent, ceci est mon testament, je vous écris mon cœur (*scrivovi il cuor mio*) qui n'est plein que de l'amour de Jésus-Christ. Il nous a légué l'amour, l'amour fut son testament et celui qui veut recevoir l'héritage doit exécuter le testament. Si quelqu'un cherche l'amour, qu'il cherche le Christ! Si quelqu'un veut aimer, qu'il aime le Christ! Soyez prudentes, déta-

chez-vous de tout et ne vous laissez jamais entraver par aucune circonstance, même sous prétexte de faire le bien. Malheur à nous si nous rejetons le Christ et ses précieux dons ! Ceux qui ne se détachent pas de tous liens s'enchaînent eux-mêmes et chassent le Christ ». [12]

II

Dans le livre que Catherine dicta vers la fin de sa jeunesse (qui fut en même temps la fin de sa vie) et où, à l'exemple de Colombini, elle « écrivit son cœur », le Seigneur répond ainsi aux questions de son épouse :

« L'âme qui m'aime véritablement aime aussi son prochain, car l'amour que l'on a pour moi et l'amour du prochain sont une seule et même chose, et la mesure de votre amour pour le prochain est celle de votre amour pour moi. Tel est le moyen que je vous ai donné de prouver et d'exercer votre amour envers moi..... Vous ne pouvez m'être utile en rien tandis qu'il vous est possible de venir en aide au prochain. L'âme amoureuse de ma vérité, ne se lasse jamais de se dépenser au service des autres, tant en général qu'en particulier [1]. »

D'ailleurs, longtemps avant l'apparition de Catherine, Sienne avait compris le précepte évangélique : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le ferez. » En 1186 déjà, une bulle pontificale fait mention du grand hôpital *Santa Maria della Scala*, que la République avait fait construire en face de la cathédrale et qui comprenait

à la fois : une infirmerie, un asile d'enfants trouvés et une hôtellerie pour les pèlerins. De plus, les pauvres de la ville étaient nourris à cet hôpital; or ce n'étaient ni la ville, ni la commune, qui fournissaient les moyens de pourvoir à ces diverses charités et ce n'étaient pas non plus des infirmiers salariés qui assuraient le service à l'intérieur de ces murs hospitaliers : c'était une confrérie libre, dont les membres vouaient *leur personne et leurs biens* aux soins des pauvres et des malades [2].

Ceci peint bien les coutumes du moyen âge et le règlement de ce grand hôpital, qui date de 1305 et qui nous a été conservé, mérite certes de retenir quelques instants notre attention. Il commence ainsi :

« A la gloire et à la louange de Dieu; en l'honneur de tous les Saints et de toutes les Saintes du ciel; à la gloire et à l'exaltation de la sainte Église romaine en même temps que de la ville et du peuple de Sienne, ainsi que pour le bon entretien et la prospérité de l'hôpital de Notre-Dame de Sienne, lequel est situé vis-à-vis de la cathédrale; pour le recteur, les frères et le chapître du dit hôpital, et pour le soulagement des pauvres, des malades et des enfants assistés par cet hôpital : voici les ordonnances, prescriptions, arrêtés et règles déterminées, coordonnées et adoptées par le recteur et les frères du dit hôpital. Règles auxquelles doivent se plier les frères et les sœurs, aussi bien que les frères laïques et les subalternes du dit hôpital, règles suivant lesquelles hommes et femmes doivent vivre, et auxquelles ils doivent conformer leur existence. »

On insiste tout spécialement sur le devoir suprême « d'aimer et d'honorer Sienne, de la servir de toutes ses forces et de ne jamais frustrer la commune de Sienne au profit du dit hôpital. » L'amour de la patrie, de la grande cause commune, doit être placée au-dessus de tout intérêt, même de celui des pauvres et des malades [3].

Puis viennent d'autres prescriptions qui, réunies ensemble, constituent comme le règlement d'un couvent. Un chapître fixe l'heure à laquelle doivent se lever les frères et décrète que tous sont tenus d'assister à la messe dans la chapelle de l'hôpital, et d'arriver au plus tard « avant que le corps du Christ soit élevé. » « Et si quelqu'un d'entre les frères s'y soustrait sans excuse valable, il ne lui sera servi ce jour-là que du pain et du vin, qu'il devra prendre au réfectoire à l'heure du repas des autres frères et il lui sera interdit de manger rien d'autre. » De même les frères ont l'obligation de prendre part à l'Office du soir et de réciter les Complies.

En dehors de la cloche de la chapelle, il en existe une autre qui donne aux frères le signal de servir les repas des infirmes et « chacun des frères est obligé de porter sur lui un couteau rond destiné à couper le pain et les autres aliments des malades. » Quand ceux-ci ont terminé leur repas, les frères prennent le leur sous la présidence du recteur; nul n'a le droit de parler à table, mais on fait une lecture à haute voix. Sans motif sérieux personne ne peut prendre aucune nourriture ailleurs qu'au réfectoire, « ni dans le dortoir, ni dans une cellule, ni même dans la cui-

sine..... et le cuisinier et son aide ont le devoir de dénoncer au recteur tout ceux qui mangent ou boivent quoi que ce soit à la cuisine, bien qu'il y ait exception pour eux-mêmes. » Aucun des frères ne doit accepter de présent sans la permission du recteur, afin qu'il n'y ait pas de distinction entre eux, et « tous doivent manger et boire les mêmes choses » au réfectoire.

Toute une série de chapitres traite des fonctions des dignitaires de l'hôpital qui, en dehors du recteur, sont : deux majordomes ou maîtres d'hôtel, qui veillent au service de table et au bon ordre des réfectoires ; le vice-recteur qui, en l'absence de son supérieur, prend la direction des affaires urgentes ; un *infermiere* dont la tâche consiste à procurer « tout ce qui est nécessaire pour lutter contre la maladie et ramener la santé » ; un *pelegriniero*, qui reçoit les malades à leur arrivée et veille à ce qu'on leur témoigne les égards auxquels ont droit les malheureux ; enfin un *camarlengo*, l'économe, et son secrétaire, le clerc, qui est chargé « d'inscrire tous les bénéfices dans un livre à part et toutes les dépenses dans un autre. » Chaque mois, le camarlengo fait un rapport au Chapître, composé de tous les frères réunis sous la présidence du recteur, où toutes les questions douteuses sont résolues par le vote. Il y a, bien entendu, une foule d'employés secondaires sous les ordres de ces principaux personnages, entre autres : « le frère qui est préposé à recevoir le foin le blé et les légumes dont l'hôpital a besoin, et à les mettre en sûreté dans les greniers..... Il doit noter d'où viennent ce foin, ce

blé et ces légumes et quels en sont les donateurs[4] »

Et tous les ans, à la fête de la Toussaint, il doit donner lecture de son cahier au Chapître, afin que le recteur et les frères sachent qui sont ceux qui, au cours de l'année, ont fourni des légumes et du fourrage à l'hôpital.

Les greniers doivent être pourvus de deux serrures différentes, afin que chacune de ces serrures ne puisse s'ouvrir et se fermer qu'avec sa propre clé, et deux des frères de l'hôpital sont choisis pour garder sur eux ces clés. Aussi est-il impossible à chacun d'eux de mesurer du blé ou de prendre du foin ou des légumes sans l'autre frère. Tous deux doivent mesurer le blé ou prendre du foin ensemble, selon les besoins de l'hôpital, « en notant ce qu'ils prennent ou font charger dans le livre qui se trouve à la caisse, chez le camarlengo, ainsi qu'il a été dit plus haut. »

Avec une aussi touchante longueur, la règle donne encore une foule de détails, quant à l'emploi de la farine, la cuisson du pain et l'entretien des animaux, à savoir les chevaux, les mules et les ânes, et prescrivant à ceux qui les soignent et les conduisent tout ce qu'il faut faire pour qu'il n'y ait de défaut ni dans les selles et les rênes, ni dans les mors et les fers.

En lisant ces multiples ordonnances, on entrevoit un monde naïf et fort, où tout était profond et vrai et qui se trouve bien loin de la réclame, du clinquant et des dehors flatteurs du monde moderne.

Le spirituel ne le cède en rien au temporel. « Tous les prêtres sont affectueusement requis par le recteur et par les frères d'entendre les confessions des mala-

des et de leur donner l'absolution et une pénitence. Ces mêmes prêtres auront encore l'obligation de donner aux malades le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que de leur administrer tous les sacrements de la Sainte Église, s'ils les sollicitent et que cela leur paraisse opportun, et ils doivent remplir ce ministère avec une grande prudence. De même les infirmiers ne doivent pas négliger de recommander aux malades de confesser leurs péchés et de recevoir les sacrements de l'église. » On peut dire que tout est prévu dans les soixante et un chapitres qui composent ces statuts, depuis l'hospitalité et le bien-être à procurer aux vieillards et aux pauvres de la ville de Sienne et des environs, jusqu'aux défenses faites aux frères de boire ou de manger en dehors de l'hôpital et de s'asseoir quand ils sont chez des laïques : ordre leur est donné de s'acquitter debout de leurs messages. Il leur est interdit de quitter l'hôpital sans l'autorisation du Recteur; « cependant il leur sera permis d'aller jusque chez Viviano d'Arrigo, chez Chele del Travala et jusqu'à la cathédrale. » Les frères et les sœurs avaient des appartements séparés et les frères à « l'exception du prêtre Ugo » ne pouvaient se rendre dans ceux des sœurs qu'avec la permission du recteur. Sans cette permission, aucun des frères ne pouvait non plus se promener dans les sections de l'hôpital réservées aux femmes — « seul, frère Lupo a le droit d'aller voir sa fille »[5].

L'hôpital de la Scala s'élève aujourd'hui encore à Sienne; sa façade gothique de pierre et de brique forme l'un des côtés de la merveilleuse place de

la Cathédrale qui, dans sa tranquillité et sa paix, ressemble à un vaste cloître. Dans toutes les rues de la ville, on trouve des immeubles portant l'insigne de l'hôpital : une échelle (*Scala*) surmontée d'une croix.

La vieille salle voûtée qui servait de dortoir aux pèlerins est intacte et les fresques de Domenico Bartoli, datant de 1440, nous font revivre la vie qui a été vécue ici il y a cinq cents ans. Elles représentent les frères de l'hôpital distribuant des aumônes aux pauvres et aux pèlerins, ces derniers reconnaissables aux coquilles attachées à leurs vêtements; les infirmes se retirent après avoir reçu leur part; un homme complètement nu revêt un habit; une femme portant un enfant dans ses bras et en tenant un autre par la main reçoit des provisions; un frère qui entre a sur le dos une hotte d'enfants trouvés! Un plus loin, on marie des jeunes filles orphelines, auxquelles l'hôpital fournit des trousseaux.

L'une de ces fresques nous montre une salle où l'on soigne des malades. Au milieu du tableau se trouve un homme à demi nu, assis sur un banc recouvert de coussins; sa jambe droite présente une plaie hideuse et profonde. On est en train de lui laver les pieds; un homme âgé, au visage anguleux et fin, agenouillé devant lui, essuie son pied gauche; d'autres personnages érudits — au moins une demi-douzaine — interrogent le patient avec inquiétude et délibèrent entre eux sur son cas.....

Là-bas, à droite, gît un malade alité; sa tête est enveloppée et son visage jaune et barbu est enfoui

jusqu'aux oreilles sous une couverture rouge rayée de jaune. Il semble que cet homme vienne d'être administré il y a peu d'instants; en tout cas, un frère augustin qui se tient près du lit, un pied posé sur le banc, remet un livre dans son étui. Au-dessus du chevet du malade se trouve une tablette chargée de boîtes de pharmacie et de flacons clairs; on aperçoit au premier plan un lavabo en métal, avec un essuie-mains blanc à dessins noirs. Deux serviteurs, dont l'un porte à sa ceinture un trousseau de clés, apporte un plateau sur lequel on distingue un objet couvert: sans doute le repas du malade.

Du côté gauche de la fresque, derrière le banc sur lequel est assis le blessé, on entrevoit la moitié d'un lit; une sœur de l'hôpital, dans sa robe blanche, un bonnet carré sur la tête, est occupée à y déposer lentement et avec précaution un malade. Deux médecins se tiennent debout auprès de ce lit et l'un d'eux tend à l'autre un vase d'urine pour l'analyser.

Les murs de la salle ont l'air d'être tapissés de peaux de fourrure grises. A travers une belle grille de fer forgé, on peut jeter un coup d'œil sur une autre salle, où des médecins inclinent leurs profils pâles sur la couche des infirmes ou sont réunis en conseil. L'ensemble produit une impression de bien-être. On constate que rien n'est épargné pour le bien des malades.

Dans le monde civilisé tout entier, peu de villes possédaient en 1840 un hôpital municipal, qui pût être comparé à celui de Sienne en 1440, et encore la Scala n'était-il point le seul hôpital de la cité. Nous

lisons dans l'histoire de Giovanni Colombini comme quoi sa femme et son ami Francesco Vincenti le cherchent d'abord au « grand Hôpital », puis dans plusieurs autres et finissent par le trouver dans un misérable hospice éloigné, où, ce qui paraît peu hygiénique, les malades se régalaient de *polenta*[6].

Les Mantellate exerçaient l'office de garde-malades à l'hôpital de Camporeggi. Hors de la ville, s'élevait encore San Lazzaro, l'hôpital des Lépreux.

C'était à Sienne une vieille coutume chrétienne que de soigner les malades et les pauvres et Catherine suivit les traditions de sa ville natale.

De la fenêtre de sa chambre, raconte Caffarini, elle aperçut un jour un mendiant à demi nu, qui s'était endormi à l'angle de la rue. La vue de cette détresse l'émut profondément, mais comme c'était précisément l'heure canoniale, elle quitta la fenêtre et se mit à réciter son office. Cependant, entre les lignes noires des versets des psaumes et derrière les petites images des saints, se détachant sur un fond doré, qui ornementaient les initiales, elle apercevait toujours le pauvre étendu dehors contre une borne ; et finalement, n'y pouvant plus tenir, elle ferma le livre, s'en fut chercher un pain à la cuisine et se glissa furtivement dans la rue pour le déposer sans être vue près du dormeur, afin qu'en ouvrant les yeux il pût supposer qu'il lui avait été apporté par les anges ! Mais l'homme était déjà éveillé quand Catherine arriva près de lui ; et lui demanda si elle ne possédait pas quelques vieux habits pour le couvrir. Tout d'abord Catherine n'entrevit aucun moyen de lui en procurer; mais, ainsi

qu'elle l'a déclaré plus tard dans une circonstance analogue, elle préférait « se priver de son manteau que de manquer de charité envers le prochain. » Aussi donna-t-elle au malheureux le *Mantello* noir du Tiers ordre, qu'elle était si heureuse et si fière de porter. Mais la nuit suivante Jésus lui apparut et lui dit : « Ma fille, aujourd'hui tu as couvert ma nudité; c'est pourquoi je te revêts à présent de la plénitude de ma grâce. » Et, à partir de cette heure, Catherine n'eut plus jamais à souffrir du froid; même au plus fort de l'hiver, elle pouvait sortir très légèrement vêtue[7]. Or l'hiver est rude à Sienne; j'écris ces lignes un jour de janvier : il gèle à cinq ou six degrés et tout le monde se promène enveloppé de fourrures ou avec de grands cache-nez de laine autour du cou...

On rapporte une foule de traits de ce genre, touchant Catherine. Une fois un mendiant vint la trouver à l'église et, comme elle n'avait rien d'autre sous la main, elle lui remit la petite croix d'argent suspendue au cordon de son chapelet. De nouveau, Jésus se manifesta à elle par une apparition nocturne, tenant dans sa main la croix qui était devenue fort belle et qui étincelait de pierreries : « Ces pierres précieuses », lui dit le Sauveur, « signifient l'amour avec lequel tu m'as fait l'aumône de cette croix. Je te promets qu'au dernier jour, quand le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, tu verras *cette* croix pour ton salut et non pour ta condamnation ». [8]

Mais Catherine jugeait que ce n'était point assez de donner quand on l'en priait et de ne pas détourner

l'oreille de ceux qui la sollicitaient; elle se mettait encore à la recherche des indigents. Pendant que tous dormaient, elle allait déposer devant leur porte un pain, un fiasco de vin et un sac de farine ou une corbeille d'œufs, ainsi que le faisait jadis saint Nicolas de Bari, et s'enfuyait, sans que personne se fut douté de sa présence. Un jour, elle fut bien près d'être découverte, car elle ressentit tout à coup le point de côté qui la tourmentait souvent, et cette crise fût si forte qu'elle ne pouvait plus se mouvoir. Les habitants de la maison s'éveilleraient avant peu et la surprendraient dans l'exercice de sa charité! Alors elle s'adressa à son Epoux céleste : « Est-ce ton intention que j'aie à rougir devant les hommes? » lui demanda-t-elle, « viens donc à mon secours afin que je puisse rentrer chez moi sans être vue. » Puis elle dit à son corps : « Il faut que tu bouges d'ici, quand même tu devrais en mourir. » Et, en rampant plutôt qu'en marchant, elle atteignit la demeure du teinturier près de Fontebranda.....

Son père l'avait pleinement autorisée à prendre tout ce qu'elle voudrait dans la maison pour les pauvres, mais les autres membres de la famille n'étaient point du même avis. Ayant observé qu'un jour Catherine s'était emparée d'une chemise appartenant à la servante, ils gardaient leurs tiroirs soigneusement fermés à ses pieuses investigations. Et pourtant la bienfaisance de Catherine était visiblement bénie. Le vin dont elle prenait pour les pauvres avait meilleur goût que l'autre et faisait plus de profit! Il y eut même un tonneau qui ne se vida

qu'après de longs mois, bien que Catherine et Lapa vinssent l'une et l'autre y puiser en toute liberté; et, lorsqu'arriva le temps de la vendange, ce tonneau fit défaut pour la récolte du vin nouveau [9]. On se souvient aujourd'hui encore à Sienne de ce baril inépuisable — *la botta di Santa Catarina*...

C'est ainsi que Catherine vêtissait les misérables, donnait à manger aux affamés et désaltérait ceux qui avaient soif. Se souvenant aussi de cette parole : « j'étais malade et vous m'avez soigné », elle fréquentait l'hôpital de Camporeggi situé près de San Domenico (à l'endroit où s'étend actuellement la via del Paradiso,) et soignait les malades à la *Scala*.

Elle s'attardait parfois si longuement à ce grand hôpital qu'il lui était impossible de rentrer chez elle le soir même. En ce cas, elle passait la nuit dans une petite chambre qui se trouvait au fond d'un vrai dédale : caves, corridors, escaliers, cryptes, — non loin de la grotte où San Sano disait la messe pour les premiers chrétiens. C'était là son lieu de repos. On y montre encore aux étrangers une étroite petite cellule, ornée d'une statue la représentant dans l'attitude du sommeil, devant laquelle brûle perpétuellement une lampe. De petits cœurs d'argent brillent dans la niche au-dessus de la tête de la dormeuse, et ces simples paroles expriment la pensée de Catherine : « Mon Père, que je dorme ou que je veille que je parle ou que j'écrive, je suis à toi, je me meus et vis en toi [10] ».

Quand Catherine passait la nuit à l'hôpital, c'était aussi pour être toute proche si l'on avait besoin d'elle.

Souvent elle prenait la garde et veillait « durant les heures les plus pénibles », dit Caffarini. Elle soignait avec une tendresse toute particulière les malades les plus atteints, surtout ceux qui avaient un caractère difficile. Au nombre de ces derniers se trouvait une femme qui, après avoir vécu sans foi ni loi pendant plusieurs années, venait d'être recueillie à l'hôpital. Naturellement rien n'y était assez bon pour elle; elle se mettait en fureur et se lamentait tour à tour, pleurant de compassion sur elle-même et sur son sort, ou bien lançant violemment sa nourriture à la tête des garde-malades. Il n'était guère prudent de lui parler religion, car elle écumait de toute la haine qu'une femme sensuelle peut ressentir pour Jésus-Christ. Catherine s'approcha de cette âme plongée dans la matière. Elle commença d'abord par préparer des mets à la fille de joie et, ayant réussi à la satisfaire sur ce point, essaya alors lentement et avec précaution de réformer les tendances de son esprit. Nous ignorons ce que l'Épouse du Christ peut avoir dit à sa malheureuse sœur en Ève à l'hôpital de Sienne, mais nous possédons une lettre adressée par Catherine, à une époque ultérieure de sa vie, à une pécheresse de Pérouse et dont le ton est évidemment le même. Elle y emploie des termes expressifs : « Il me semble que tu fais comme le pourceau qui se vautre dans la fange », écrit-elle, et elle lui prédit avec une insistance pénétrante la mort, le jugement, l'affreuse éternité chez le diable : « C'est le feu qui t'attend, l'odeur du soufre, les pleurs et les grincements de dents, un froid glacial,

une chaleur atroce et les remords brûlants d'une mauvaise conscience ».

Mais ce ne sont là que les préliminaires de la lettre. A l'éclat des trompettes, la grande prédicatrice fait succéder d'autres accents — *vox humana, vox angelica* — des accents purs et argentins qui atteignent à des sommets de resplendissante lumière et contraignent l'âme la plus noire, l'âme la plus endurcie, à éclater en sanglots en les écoutant. Avec mansuétude, Catherine évoque le souvenir de la pécheresse de Magdala, du baume dont elle oignit les pieds du Sauveur dans la maison du Pharisien et du sang de Jésus qui, en récompense, ruissela sur elle, lorsqu'elle s'agenouilla ensuite au pied de la croix sur le Golgotha pendant les trois terribles heures.....

Et après elle l'amène doucement devant le trône de celle qui allaita Dieu lui-même : « Marie montrera à son Fils le sein qui l'a nourri et lui demandera grâce pour toi..... Réfugie-toi alors dans les blessures du Fils de Dieu, plonge-toi tout entière dans le feu de l'amour qui consumera tous tes péchés et toutes tes misères. Il t'a préparé un bain dans son sang pour te purifier de la lèpre du péché et pour effacer tes souillures. Cesse d'être un membre du démon, qui se sert de toi comme d'un piège pour prendre les créatures. Aime le Crucifié et songe que tu mourras à un moment que tu ignores. Demeure dans la sainte et douce dilection de Dieu. Je n'en dis pas davantage, j'ajoute seulement pour terminer : doux Jésus, Jésus amour, Marie notre douce mère ».[11]

Peut-être Catherine n'obtint-elle rien ni de l'une ni de l'autre de ces infortunées; peut-être ne récolta-t-elle que le mépris en guise de remerciement. Il arrive souvent que les malades soient saisis de haine contre ceux qui les soignent et Catherine en fit plus d'une fois l'expérience. Ainsi à l'hôpital des lépreux San Lazzaro, hors la Porta Romana, se trouvait une femme âgée nommée Tecca, absolument délaissée de tous. Catherine entendit parler d'elle et, avec son courage habituel, entreprit de la soigner. Ce qui pour l'âme délicate et poétique de François d'Assise avait constitué le suprême effort et la victoire décisive sur lui-même et avait déterminé en lui l'éclosion d'une vie nouvelle, parut chose toute naturelle à la vaillante jeune fille de Fontebranda.

« Elle voyait son époux dans cette lépreuse », écrit Raymond, « et c'est pourquoi elle la servait avec assiduité et déférence. Mais il en résulta que la malade devint orgueilleuse et ingrate, ce qui se produit fréquemment chez ceux qui ne sont pas humbles d'esprit : ils s'enorgueillissent et se montrent exigeants au lieu de témoigner la moindre reconnaissance. Lorsque cette infirme vit Catherine se dépenser avec tant de zèle à son service, elle se mit à réclamer comme une dette ce qui lui était offert par charité et à injurier sa garde-malade comme une servante quand tout ne marchait pas à souhait. » Par exemple, si Catherine arrivait à l'hôpital plus tard que de coutume, elle l'accueillait avec des sarcasmes de ce genre : « Soyez la bienvenue, Reine de Fontebranda ! » — « où la Reine s'est-elle

attardée ce matin? » — « A l'église des Frères, n'est-ce pas? » — « La Reine a passé toute la matinée chez les frères! » — « Il semble que la Reine ne puisse jamais se rassasier de la société de ces moines! » etc., etc...

Patiemment, sans mot dire, Catherine s'empressait de tous côtés dans la petite chambre étouffante et mal odorante pour préparer un bain, sans cesse bombardée de railleries par la vieille qui du fond de son lit la suivait d'un regard haineux et moqueur.

Lapa fut sans doute avisée du peu de reconnaissance qu'obtenait sa fille en retour de ses œuvres de charité, car elle tenta de s'interposer : « D'ailleurs, tu t'exposes toi-même à la contagion », gémissait la pauvre mère, « et je ne pourrais supporter que tu prisses la lèpre! » Ces représentations n'eurent aucun effet et la jeune fille tint bon jusqu'à la fin, quoiqu'une éruption suspecte se montrât sur ses mains. Et quand la vieille Tecca mourut, Catherine fit elle-même la toilette funèbre de ce cadavre hideux et l'enterra de ses propres mains. Mais lorsqu'elle se releva, après avoir jeté la dernière pelletée de terre sur la pauvre défunte, toute éruption avait disparu et ses mains étaient plus blanches et plus belles que jamais [12].

De nos jours, il y a une ferme sur l'ancien emplacement de l'hôpital des lépreux; une plaque de marbre incrustée dans le mur rappelle qu'en cet endroit s'élevait jadis *Domus Sancti Lazzari*. De la porte de la ville on s'y rend en vingt minutes,

mais de Fontebranda, en traversant Sienne, il faut une demi-heure, et Catherine parcourait cette distance, aller et retour, deux fois par jour.

En faisant cette promenade, on dépasse des maisons, des villas, de vieilles églises : Santa Maria degli Angeli avec son beau cloître, San Mamiliano avec ses fresques et son tableau d'autel de Sano di Pietro, Santa Maria in Betleemme..... Ce n'est qu'en arrivant à San Lazzaro que la perspective s'élargit : de l'autre côté de la vallée verdoyante de vignes, s'élèvent Santa Bonda — où un olivier se dresse sur le toit de l'église ainsi qu'un panache sur un casque —, *il Monistero* avec ses tours rouges et ses créneaux dentelés, et là-bas, dans le lointain, Belcaro qui, sur sa colline boisée, ressemble à une arche échouée. C'est le pays de sainte Catherine que l'on voit se dérouler ; — souvent elle a parcouru ces chemins en errant dans les vallées et sur les montagnes, seule ou suivie d'un groupe de disciples et d'amis. Et finalement il vous semble qu'on pourrait rencontrer au détour du chemin une petite forme grêle en habit noir et blanc, se hâtant au service de son Époux et Maître et, tandis qu'elle passe rapidement, vous regardant fixement de ses deux grands yeux noirs qui rayonnent dans son pâle visage. Soit dans le souffle du matin, soit dans la brise du soir, elle passe le long de la route, entre les grands oliviers dont toutes les branches argentées s'inclinent doucement et solennellement, et c'est comme si l'on entendait un faible murmure : « Bénie soit celle qui vient au nom du Seigneur » *Benedicta quae venit...*

III

Le vendredi 3 septembre 1260, à la bataille de Monteaperti, la république de Sienne remporta une éclatante victoire sur la République de Florence. Le traître Bocca degli Abati ayant transpercé d'un coup d'épée le gonfalonnier Florentin, Jacopo Pazzi, qui brandissait l'étendard fleurdelysé, les Siennois profitèrent de la confusion que produisit cette chute pour se ruer sur l'ennemi qu'ils massacrèrent sans pitié, « ainsi que les bouchers abattent le bétail aux environs de Pâques », raconte la vieille chronique. Il y eut dix mille morts ; « l'eau du fleuve Arbia se teinta de rouge », chantait Dante.

La lutte fit rage autour du char de guerre Florentin — *il Carroccio,* sur lequel flottaient les bannières des corps de métiers de la commune et d'où *la Martinella* sonnait sans trêve le tocsin. Les hommes les plus valeureux de Florence, groupés autour de lui, combattirent jusqu'au dernier et moururent en baisant ses roues couvertes de sang. *Il Carroccio* fut pris et conduit en triomphe à Sienne, où l'on voit encore ses gigantesques timons fixés par des cercles de fer à deux des piliers qui supportent la coupole de la Cathédrale. Ce fut la première et dernière victoire remportée par les Gibelins Sien-

nois sur les Guelfes Florentins. Après la bataille de Bénévent (en 1266) les Guelfes de toute l'Italie relevèrent la tête et, en 1268, le pouvoir des Hohenstaufen était brisé.

La puissante et noble famille Tolomei de Sienne avait toujours incliné vers les Guelfes. Lorsqu'en juin 1269 l'armée siennoise subit une défaite décisive près de Colle di Val d'Elsa, Provenzano Salvani, le grand politicien et le grand général siennois, qui avait été fait prisonnier, fut honteusement mis à mort, à la requête de son compatriote exilé Carolino Tolomei, qui, portant sa tête sur une pique, traversa ainsi le camp Florentin. Du château de Castiglioncello situé près de Monteriggioni, la noble dame siennoise Sapia Saracini, exilée elle aussi, assista à la déroute de ses compatriotes et, sa soif de vengeance étant assouvie, elle s'exclama dans un délire de joie : « Je ne te crains plus à présent, toi qui es là-haut[1] ! »

A Sienne, la défaite des Gibelins entraîna la chute du gouvernement des Vingt-Quatre, magistrature composée de trois fois huit conseillers, élus par les trois quartiers de la ville : Camollia, Città et San Martino. Les *Vingt-quatre* furent remplacés par les *Trente-six*, gouvernement mixte où siègeaient à la fois les nobles et les hommes du peuple. Mais en 1280 la noblesse, toujours batailleuse et toujours disposée à chercher querelle, fut totalement exclue de la politique et le gouvernement fut remis entre les mains d'un comité démocratique : *les Quinze Gouverneurs et défenseurs de la commune et du peuple*

de Sienne. Cinq ans plus tard le nombre de ces gouverneurs fut réduit à neuf. Ces neuf — *i Signori Nove* — étaient choisis parmi les bourgeois aisés et, de même qu'à Florence, élus pour deux mois seulement. Durant la période de leur régence, ils logeaient aux frais de la ville dans l'hôtel de ville ; leurs partisans s'appelaient *Noveschi* et constituaient *il Monte dei nove,* tandis que le parti de la noblesse était connu sous le nom de *Monte dei Gentiluomini.*

Sienne atteignit à sa plus grande prospérité sous la régence des Neuf et lui doit tout ce que nous y admirons encore. Ce fut l'époque où Dante visita la cité. Plongé dans un livre qu'il venait d'acheter chez un libraire et qu'il lisait, étendu sur un banc devant la boutique, il oublia d'admirer *il Palio*, la grande fête estivale de Sienne, qui se déroulait tout près de lui, et qui, en ce temps là, se comportait pas seulement des « jeux d'adolescents » mais encore des « danses de jolies femmes ». Cependant le sévère poète en vit assez pour stigmatiser ensuite les Siennois et les accuser d'être plus frivoles encore que les Français, se moquant de ce que la louve (qui figurait dans les armes de la cité) fût devenue une chienne [2].

Tel un Villon siennois, Cecco degli Angiolieri célébrait dans ses chants « les filles, le vin et le jeu de dés » comme les seuls vrais trésors, et glorifiait dans ses poèmes la fille du cordonnier Becchina, qui forme un très terrestre contraste avec la Béatrice de Dante.

C'était également en ce temps-là que la « brigade dépensière » se réunissait chaque jour à *la Consuma* et se livrait, le matin aux joutes, et le soir aux danses provençales[3]. Fonte Gaja, la principale fontaine de la ville, fut ornée d'une superbe Vénus, œuvre de Lysippos, trouvée en 1345 dans une excavation de la place actuellement dénommée Piazza Umberto 1er, que l'on porta en triomphe à travers la cité, comme on l'avait fait en juin 1311 pour le retable de Duccio di Buoninsegna. On dressa les plans d'une nouvelle et plus vaste cathédrale qui devait surpasser celle de Florence, puis on en commença la construction ; — les murs extérieurs de l'édifice qui ne fut jamais achevé existent encore, vestiges des grands rêves et des projets ambitieux des Siennois. Sur *il Campo*, place située entre les trois collines sur lesquelles Sienne est bâtie et desquelles la cité tire encore son nom pluriel (*Senae*) et ses trois quartiers ou *Terzi*, on construisit, entre 1288 et 1308, l'hôtel de ville gothique et, entre 1338 et 1348, le clocher qui se trouve à côté, la *Torre del Mangia* : clocher si beau, que Lionardo vint à Sienne uniquement pour le voir.

Les salles et la chapelle de l'hôtel de ville furent décorées de merveilleuses peintures de Simone Martini et d'Ambrogio Lorenzetti. Ce dernier, en deux immenses fresques qui ornent la salle où se réunissaient les « Neuf », a représenté comme dans un tableau intuitif les effets du bon et du mauvais Gouvernement et les vertus dont doivent être animés ceux qui dirigent un pays. Il n'en reste pas

grand'chose, mais on distingue encore une figure, une femme majestueuse toute vêtue de blanc; ses abondants cheveux blonds sont couronnés de branches d'oliviers, le mot *Pax* est inscrit au-dessus de sa tête : c'est l'image de la paix régnante. On parlait volontiers de paix, au temps où maître Ambrogio Lorenzetti maniait le pinceau dans l'hôtel de ville de Sienne, car les hommes parlent volontiers de ce qu'ils désirent le plus et possèdent le moins...... Or, l'état de paix est précisément ce que l'antique Sienne ne connut jamais.

« Le seizième jour d'avril de l'année 1314 », nous apprend la vieille chronique, « eut lieu un sanglant combat entre la Maison Tolomei et la Maison Salimbeni et toute la ville fut sous les armes. » De telles émeutes étaient des faits quotidiens; de même qu'en Islande, toutes les grandes familles étaient en inimitié : les Tolomei luttaient contre les Salimbeni, les Maconi contre les Tolomei, les Saracini contre les Scotti, les Piccolomini contre les Malavolti. De leur côté les classes inférieures, il *popolo minuto*, ne tardèrent à s'insurger contre la bourgeoisie régnante, et la vie à Sienne ne présentait plus qu'un mélange permanent de la musique des fêtes et du tumulte des combats, des allégresses nuptiales et des lamentations des funérailles; aujourd'hui les cloches sonnaient *a stormo,* demain elles sonneraient *a gloria*.....

Ce fut pour fuir une telle existence (blanche et noire comme la *balzana* et comme le campanile de la cathédrale de Sienne), qu'un jour de l'année 131?,

trois jeunes cavaliers, — Giovanni Tolomei, Patrizio Patrizi, Ambrogio Piccolomini — dirent adieu à leur ville natale et se dirigèrent vers Accona dans le désert de la *Creta*, au sud de Sienne. *Christus pax nostra*, inscrivirent-ils au-dessus de l'ermitage qu'ils se construisirent là-bas, entre des collines désertes; et, choisissant comme armoiries de l'Ordre monastique dont cette retraite fut le berceau, une branche d'olivier, ils prirent le nom d'*Olivetains*.

L'année 1348 amena la peste noire; l'épidémie sévit à Sienne de mai à octobre et plus des trois quarts des habitants de la cité succombèrent. « Aucune cloche ne tintait plus; il n'y avait personne pour pleurer les morts, car les survivants redoutaient le même destin..... Le père n'assistait pas à la mort de son fils, le frère fuyait son frère, l'épouse abandonnait son époux par crainte de la contagion, cette horrible maladie pouvant se communiquer rien que par l'haleine d'un pestiféré. On enterrait les cadavres au plus vite sans aucune solennité et plusieurs d'entre eux étaient déterrés par les chiens, qui les dévoraient au milieu des rues de la ville... Et moi, Agnolo di Tura, surnommé *le gros*, j'ensevelis de mes propres mains cinq de mes fils dans une seule tombe [4] ».

Cette année terrible marque un tournant dans l'histoire de Sienne. Les « Neuf » tombèrent en 1355 et furent remplacés par les « Douze », qui n'étaient guère animés du même esprit humanitaire et rénovateur. Vers cette même époque, Giovanni Colombini et les Jésuates traversèrent la ville en prêchant la pénitence,

et la statue de Vénus qui dominait la fontaine Gaja fut renversée et mise en pièces. Ses débris, nous raconte Lorenzo Ghiberti, furent transportés hors de Sienne et enfouis en terre Florentine [5].....

Pendant ce temps, les querelles intestines se poursuivaient toujours. Les partisans des « Douze » s'étaient divisés en deux camps : les *Canischi* et les *Grasselli* : les premiers s'appuyant sur les familles Tolomei, Piccolomini, Saracini et Ceretani ; les autres soutenus par les Salimbeni. Giovanni di Agnolino di Salimbeni, le Seigneur le plus puissant de cette puissante famille, joue à cette époque le même rôle que, cent ans plus tôt, Provenzano Salvani, le héros qui fut vaincu à la bataille de Colle di Val d'Elsa. Lorsqu'en 1368 l'empereur Charles IV vient en Italie pour y être couronné, c'est Giovanni Salimbeni qui, au nom de Sienne, s'avance à sa rencontre jusqu'en Lombardie. Par malheur pour la cité, pendant ce même voyage, Giovanni tombe de cheval et meurt peu après des suites de cette chute.

De concert avec les partisans des « Neuf », la noblesse contraint alors les « Douze » à leur céder les rênes du gouvernement, et une nouvelle magistrature est instituée. Elle comprend treize consuls : un membre de chacune des grandes familles, cinq hommes choisis parmi la basse noblesse et trois partisans des Neuf. Ces nouveaux gouverneurs s'empressent d'avertir l'empereur de l'état des choses. Mais, sur ces entrefaites, les Salimbeni ont fait cause commune avec le parti des « Douze », qui ont envoyé, eux aussi, un ambassadeur auprès de Charles IV. Le 24 sep-

tembre, les Salimbeni, sortant tout armés de leurs palais, allèrent rejoindre les partisans des Douze et ouvrirent les portes de Sienne au représentant de l'empereur, Malatesta di Malatesta, qui était campé au dehors avec huit cents hommes. Tout d'abord, les impériaux durent conquérir Sienne, maison par maison, puis ils réussirent enfin à atteindre l'hôtel de ville qu'ils prirent d'assaut. Les nobles s'enfuirent et Malatesta se fortifia sur *Poggio Malavolti* (actuellement Piazzo Umberto I[er]). Les cent vingt-quatre hommes du peuple, surnommés *Reformatori*, qui siégeaient alors à l'hôtel de ville, élurent, sous le nom des « Douze défenseurs de Sienne, » un nouveau conseil supérieur composé de cinq représentants de la classe inférieure (*il popolo minuto*), de quatre représentants des « Douze » et de trois représentants des « Neuf ». En récompense des services rendus par elle à la démocratie, la famille Salimbeni fut démocratisée, c'est-à-dire devint éligible au gouvernement et fut dotée de Massa, ainsi que de cinq châteaux des environs.

L'ordre était à peine rétabli lorsque l'Empereur accompagné de l'Impératrice arriva le 12 octobre à Sienne. Les « Douze » et les Salimbeni couronnés de fleurs, tenant à la main des branches d'oliviers, s'étaient rassemblés devant la Porta Tufi pour lui faire accueil. Il s'installa au Palais Salimbeni et le jour suivant, dans la cathédrale, sacra chevaliers Reame et Niccolo Salimbeni. Après un court séjour, il quitta la ville en promettant de revenir vers Noël.

En effet il est de retour le 22 décembre, mais en

son absence un soulèvement populaire avait amené un changement de gouvernement. « Les ordonnances siennoises rendues en octobre n'ont plus de valeur en novembre », déclarait Dante, en se moquant non sans raison. Le nouveau gouvernement se composait de quinze *Difensori*.

De même que la première fois, Charles IV logea chez les Salimbeni ; un légat pontifical, le cardinal de Bologne, étant arrivé à Sienne à peu près en même temps, le bruit commença à se répandre que l'Empereur désirait vendre la ville au pape. Ce soupçon se confirma lorsque Charles réclama qu'on lui cédât les forteresses de Massa, Montalcino, Grosseto, Talamone et Casole. Le 18 janvier de l'année suivante (1369) Niccolo Salimbeni revêtu de son armure traversa la ville en criant : « Vive le peuple, à bas les traîtres qui voudraient ramener les nobles au pouvoir ! » Pendant ce temps, Malatesta et les troupes impériales envahissaient la place de l'hôtel-de-ville et sollicitaient les Douze d'abandonner leurs fonctions gouvernementales. Aussitôt le tocsin se mit à sonner ; de la tour Mangia, *il Campanone* répandit ses ondes sonores sur la ville et sur la campagne (quand il sonne, on croit entendre vibrer la voûte du firmament.) Le peuple, prenant les armes, afflua en hâte vers l'hôtel de ville, où son capitaine Matteino di Ventura déploya l'étendard orné d'un lion bondissant. L'Empereur dut quitter le palais Salimbeni. Dans sa fuite, arrivé à la hauteur de la *Croce del Travaglio* (là où aboutissent les trois principales voies de Sienne), il rencontra les soldats de

Malatesta qui eux aussi s'enfuyaient devant la fureur du peuple. Les chevaux trébuchaient contre les chaînes tendues à travers les rues étroites, les pierres pleuvaient des tours, des toits et des fenêtres sur les cavaliers qui ne pouvaient s'en garantir. L'Empereur lui-même, ayant perdu quatre cents hommes sans compter de nombreux blessés, eut grand'peine à regagner le palais Salimbeni. Alors, au nom du peuple victorieux, *il Capitano del popolo* promulgua une ordonnance interdisant de procurer aucune nourriture à Charles, dont l'angoisse atteignit son comble. Abandonné de tous, il déclara, en pleurant, à l'envoyé du peuple que Malatesta, les Salimbeni et les « Douze » l'avaient trompé, nomma les « Quinze défenseurs » ses gouverneurs, demanda de l'argent pour son voyage et se hâta de quitter la ville, où l'anarchie ne fit qu'augmenter après son départ.

Au commencement de juillet, on conclut enfin une paix qui donnait aux familles exilées (Piccolomini, Malavolti, Saracini, Tolomei, Forteguerri, Cerretani) le droit de rentrer à Sienne et, jusqu'en 1385, le gouvernement resta entre les mains des quinze *Riformatori*.....

Pendant ce temps, les Salimbeni et les « Douze » d'une part, et les partisans des « Neuf » d'autre part, se livraient une sanglante guerre civile. Les Benincasa se ralliaient au parti des « Douze » : Bartolommeo avait siégé parmi eux en septembre et octobre 1367. Leur vie était souvent menacée. Ils résolurent un jour de chercher refuge dans l'église paroissiale San Antonio, avec les autres membres du

même parti. Mais, considérant que cet asile n'était point assez sûr, Catherine, vêtue de son habit de Mantellata, traversa la ville avec ses frères et les conduisit jusqu'à la Scala, sans que personne osât toucher un cheveu de leur tête; ils y demeurèrent jusqu'à ce que tout danger fût écarté, tandis que ceux qui s'étaient réfugiés à San Antonio furent tués ou faits prisonniers [6]. Les frères de Catherine en furent quittes pour une amende de cent florins; Bartolommeo semble même avoir fait partie du nouveau gouvernement.

Toutefois la famille avait été rudement atteinte et, en octobre 1370, les trois frères, Bartolommeo, Benincasa et Stéfano partirent pour Florence afin d'y tenter la fortune. Ils réussirent médiocrement; Catherine dut par la suite demander à son bienfaiteur florentin, Niccolo Soderini, de leur venir en aide par des prêts d'argent et, après la mort de leur sœur, ils contractèrent plusieurs dettes (on a conservé une assignation contre eux au sujet d'une dette de huit cent soixante-quinze florins).

La famille restée à Sienne ne jouissait guère d'une plus grande prospérité; il lui fallut quitter la demeure de Fontebranda et c'est dans une maison de la Via Romana que la vieille Lapa vécut ses dernières années.

Catherine (rapporte Raymond de Capoue) avait toujours souhaité la pauvreté pour ses proches, « car les biens de ce monde entraînent souvent au mal et ce n'est pas ce genre de richesse que j'envie pour les miens [7]. » Sa prière se trouva donc exaucée.

Les relations entre les frères établis à Florence ne paraissent pas avoir toujours été des meilleures. Dans une de ses lettres, Catherine leur prêche l'amour mutuel et leur rappelle cette sentence : « Celui qui s'élève sera abaissé ». « Toi, Benincasa, qui es l'aîné, il faut vouloir être le dernier de tous; toi, Bartolommeo, il faut te mettre au-dessous du plus petit; et toi, Stefano, je t'en prie, sois soumis à Dieu et à tes frères. » Une autre lettre met en lumière les ennuis domestiques de Benincasa. Sa sœur lui représente la patience de Job qui sans cesse était tourmenté par sa femme et, dans une troisième lettre, elle déclare à ce même frère qu'il s'agit uniquement de tenir bon un instant : « Nous ne souffrons, ni de la peine passée, ni de la peine à venir, nous n'endurons que le moment présent, et les souffrances qu'il apporte ne sont guère plus douloureuses qu'une piqûre d'épingle. »

Il semble que Benincasa se soit attendu à recevoir de plus importants secours de la maison paternelle. Catherine lui reproche ce sentiment et l'exhorte à se montrer reconnaissant vis-à-vis de ses parents : « Ta mère t'a donné de sa substance, t'a nourri de son lait et s'est donné grande peine pour toi ainsi que pour nous tous[8]. »

Une des filles de Benincasa entra au couvent : Catherine lui écrivit à cette occasion une belle lettre, où elle lui exprimait son « désir de la voir devenir une véritable épouse du Christ et fuir tout ce qui pourrait mettre obstacle à son alliance avec le Crucifié. » ... Défends-toi surtout, ma fille, lui disait elle,

de la louange des hommes, et quoi que tu fasses, ne sois jamais avide de leurs compliments, car alors la porte de la vie éternelle ne s'ouvrirait pas pour toi [9]. »

Mais, avant que se produisissent ces bouleversements patriotiques et familiaux, le pacifique Giacomo avait fermé les yeux. « Aucun lien ne le retenait plus à la terre et il désirait ardemment s'élancer vers un autre rivage », dit Raymond en parlant de l'honnête et pieux artisan toscan. Agenouillée auprès de sa couche funèbre, Catherine supplia le Seigneur de permettre que l'âme de son père, échappant aux tourments du Purgatoire, allât droit au ciel : « Et s'il n'en peut être autrement, ô mon Dieu », s'écria-t-elle, « envoie-moi les souffrances que devrait endurer mon père, je les supporterai pour lui ! » Giacomo mourut ainsi, encouragé par le regard et le sourire de sa fille bien-aimée et, à l'instant même où il rendit l'esprit, Catherine ressentit au côté une douleur, à la fois pénible et douce, — *un pici dolce fianco,* — qui depuis ne lui laissa jamais de répit [10]. Alors elle comprit que sa prière avait été exaucée et, tandis que tous les autres sanglotaient, une joie immense l'envahit; elle-même déposa dans le cercueil le corps de son père et, penchée sur son pâle et maigre visage à la barbe rude, elle murmura : « Que ne suis-je là où tu es maintenant ! »

Le 22 août 1368 les dominicains chantèrent la messe des morts pour Giacomo Benincasa, et Catherine « vit son âme, sortant des ténèbres de sa demeure charnelle, entrer dans la lumière éternelle [11]. »

IV

Il y a dans l'homme deux amours : l'amour de Dieu et du prochain, et l'amour du monde. Dans l'homme il y a deux vouloirs : la volonté divine et la volonté propre. L'une de ces deux puissances — l'amour du monde et la volonté propre — engendre le trouble intérieur, le péché, tout mal et la damnation éternelle. L'autre — l'amour de Dieu et du prochain — engendre la paix intérieure, l'équilibre moral, toutes les vertus et la vie éternelle.

Telle est la connaissance fondamentale qui sert d'assises à la vie et à la doctrine de Catherine. Rien que par pur égoïsme, nous devrions nous dépouiller de notre volonté propre et nous revêtir de la volonté de Dieu, car le monde que nous voudrions posséder disparaîtra, la vie est fragile comme le verre, elle ressemble à l'eau courante qui passe sous un pont : *tutto passa*. Il faut donc nous dépouiller du vieil homme et nous revêtir de l'homme nouveau, — nous dépouiller d'Adam et nous revêtir du Christ, nous dépouiller de la chair et *nous revêtir du Crucifié* (expression encore plus forte que celle de saint Paul dont elle procède).

C'est avec ces pensées que Catherine quitta la maison paternelle écroulée, et ce sont elles qui reparais-

sent tout au long de son existence. Sa vie tout entière est gouvernée par elles : c'est le message qu'elle apporte à l'humanité.

« Le serviteur ne doit pas marcher dans une autre voie que le maître » déclare-t-elle, « et la voie du plaisir n'est point celle du Crucifié. » — « Rien ne doit nous réjouir autant que de partager les humiliations et les souffrances de Jésus. »

« Sois crucifiée avec le Christ crucifié, » écrit-elle dans une de ses lettres, « suis-le sur le chemin du calvaire; deviens semblable à lui, réjouis-toi des opprobres, des souffrances, du mépris, des railleries et des injures. Persévère jusqu'à la fin, en ne cherchant de réconfort que dans le sang qui ruisselle de la croix. » — « Ne recule pas quand viendront les épreuves, mais va au devant d'elles avec un visage joyeux, accueille les avec bonheur, en disant : « Soyez les bienvenues ! »..... Alors l'amertume se changera en douceur et tu finiras tes jours en te reposant doucement sur la croix avec le Christ crucifié. »

« De même que l'enfant se nourrit du lait maternel, de même l'âme qui aime Dieu vit du Christ crucifié et marche sans cesse sur ses traces, le suivant dans la voie ignominieuse, sans vouloir se réjouir de rien d'autre que des souffrances et des injures..... L'âme s'attache fortement à l'arbre de la croix et le contemple avec un saint désir, en voyant l'Amour brûlant et consumant qui répand son sang de toutes parts. Une telle âme supporte patiemment les épreuves et renonce librement et par amour à toutes les consolations du monde; les persécutions,

les tourments et les peines deviennent ses meilleurs amis, car elle a vu ainsi vêtu le Fils de Dieu qui, sans aucun doute, a choisi le plus beau vêtement qu'il pût trouver ». « Revêtez-vous, revêtez-vous du Christ le doux Jésus. Il est une armure si puissante que ni le démon, ni les hommes ne pourront vous en dépouiller si vous n'y consentez vous-même. Il est la suprême et éternelle Suavité qui dissipe toute amertume. L'âme se fortifie et se rassasie en lui de telle sorte qu'elle en arrive à considérer comme de la boue tout ce qui ne vient pas du Christ et, ne souhaitant plus que de ressembler à ce Christ crucifié, elle se réjouit des opprobres et des calomnies [1]. »

C'est la moelle du Christianisme qu'enseigne ici Catherine, en prêchant la croix et le sang. Elle veut boire ce sang, comme l'enfant boit le lait de sa mère; elle veut vivre la vie du Christ; elle veut porter sa croix. La croix est le pont jeté au-dessus du fleuve tourbillonnant du monde, *le seul* pont; la croix est le chemin étroit; la croix est la porte, la porte basse. Il n'y a de choix possible qu'entre le Golgotha et la Gehenne.

En 1370, arrivée à sa vingt-quatrième année, Catherine se sentit pleinement en possession de son idéal; ce fut pour elle une année décisive comme celle de ses noces (quatre ans plus tôt) et comme celle de sa stigmatisation (cinq ans plus tard). « Ne voyez-vous pas que je suis devenue tout autre », demanda-t-elle un jour à son confesseur le père Tommaso [2]?

Tous ceux qui font des progrès spirituels ont

éprouvé ce sentiment curieux qui fait que l'on considère son être antérieur comme un étranger, et que parfois on ne reconnaît plus l'homme que l'on était quelques mois, quelques semaines, ou même quelques jours auparavant.....

« Si vous voulez avoir l'âme en paix », écrivait un peu plus tard Catherine à ses disciples, « dépouillez-vous de votre volonté propre, qui est la cause de toutes vos souffrances, pour vous revêtir de la douce volonté de Dieu, et vous posséderez la vie éternelle[3]. » Quand elle écrivait des choses de ce genre — ce qui arrivait souvent — sa pensée se reportait assurément vers l'été de 1370, qu'elle consacra tout entier à se revêtir de la volonté de Dieu, de l'homme nouveau, du Christ.

On célèbre le 17 juillet la fête de saint Alexis et Catherine attendait ce jour avec impatience pour faire la sainte communion. Néanmoins, s'en trouvant indigne, elle supplia le Seigneur de la purifier et elle eut alors le sentiment qu'une pluie de feu et de sang se répandant sur elle la purifiait jusqu'au plus intime de l'âme. De grand matin, elle se rendit à San Domenico, mais rien ne paraissait indiquer que son confesseur dût y célébrer la messe. La *Cappella delle Volte* était déserte, les cierges de l'autel n'étaient point allumés, le missel était absent et Catherine ne put découvrir aucun de ces petits détails qui font deviner aux fidèles que la messe ne tardera pas à commencer. Cependant elle s'agenouilla à sa place habituelle et, peu après, le père Tommaso parut; il offrit le saint-sacrifice et donna la sainte com-

munion à sa fille spirituelle. Dans une conversation qu'ils eurent ensemble le lendemain, le domicain lui expliqua comment, tout à coup, il avait eu l'impression qu'elle l'attendait à la chapelle. « Mais pourquoi donc ton visage flamboyait-il et était-il perlé de gouttes de rosée? » questionna le moine. « J'ignore, mon Père, de quelle couleur était mon visage » dit-elle; « mais je sais que lorsque je reçus de votre main la sainte hostie, je vis, non des yeux du corps, mais par le regard de l'âme, une Beauté, et ressentis une Suavité qu'aucune parole ne peut rendre. Et ce que je voyais ainsi m'attirait si fort que toutes les choses créées me produisaient l'effet d'un fumier infect..... Alors je priai le Seigneur de me retirer ma volonté et de me faire don de la sienne, ce à quoi Il consentit dans sa grande miséricorde, car il me répondit : « Ma chère fille, voici que je te donne ma volonté, il faudra t'y conformer désormais de telle sorte que, quels que soient les événements, ils ne puissent te troubler ». (Ce qui d'ailleurs se réalisa, ajoutait le père Tommaso en rapportant ce fait, car à dater de ce jour Catherine demeura toujours paisible, quoi qu'il advînt.)

Le jour suivant, Catherine confia encore à son confesseur que, durant cette vision, Jésus lui avait longuement montré la plaie de son côté, « ainsi qu'une mère présente le sein à son nouveau-né »; et comme elle s'était mise à pleurer d'ardent désir, il l'avait prise entre ses bras et avait appliqué ses lèvres contre la sainte blessure. « Mon âme pénétra dans cet asile sacré entre tous et j'y appris tant de choses, touchant

la nature divine, que je ne comprends pas que je puisse continuer de vivre, sans que mon cœur se brise d'amour. » Et la jeune fille soupirait, avec la Sulamite du Cantique des Cantiques : « Seigneur, tu as blessé mon cœur ; Seigneur, tu as blessé mon cœur ! »

Le même jour (par conséquent le 18 juillet), Catherine répéta plusieurs fois dans sa prière la parole du Psalmiste : *Cor mundum crea in me, Domine,* « Créez en moi un cœur pur ô Seigneur, et renouvelez en moi l'esprit de droiture »... Et elle supplia ardemment son Sauveur de lui enlever son cœur et de lui donner part au sien en échange. Alors elle vit distinctement Jésus lui apparaître, prendre son cœur dans sa poitrine et l'emporter avec lui. Pendant quelques jours, elle vécut ainsi sans cœur, comme elle l'a révélé à son confesseur, et, bien que le père Tommaso déclarât que c'était impossible, elle lui affirma que telle était la vérité.

Peu après (le jour de la fête de sainte Marguerite, c'est-à-dire le 20 juillet), « se trouvant après la messe dans la *Cappella delle Volte* » — raconte le père Tommaso, — « elle aperçut soudain le Seigneur devant elle, tenant entre ses mains un cœur vermeil et resplendissant qu'il déposa dans son côté gauche en disant : « Ma fille bien aimée, de même que l'autre jour je t'ai enlevé ton cœur, de même aujourd'hui je te donne le mien en échange. » Depuis lors, Catherine se mit à dire dans ses prières : « Seigneur je te recommande *ton* cœur », au lieu de : « Je te recommande *mon* cœur. » De nombreuses amies purent

constater une cicatrice sur sa poitrine, à l'endroit précis où son cœur lui avait été enlevé. Et souvent, quand elle recevait la sainte communion, le nouveau cœur de Catherine battait si fort qu'il fallait bien admettre que ce n'était point un cœur humain, et les sœurs et le père Tommaso entendaient avec étonnement les tressaillements d'allégresse du cœur de Jésus contenu dans le sein de la vierge.....

Ce fut à la suite de cet échange de cœurs que Catherine dit à son confesseur : « Ne voyez-vous pas que je suis devenue tout autre? Ah si vous saviez ce que je ressens ! Il n'est pas de cœur, si dur fût-il, qui n'en serait attendri; il n'est pas de cœur si orgueilleux fût-il, qui ne s'humilierait! Mon âme est possédée d'une telle jubilation que je m'étonne qu'elle puisse rester dans mon corps; mon ardeur intérieure est si vive qu'auprès d'elle les flammes extérieures me semblent plutôt rafraîchir que brûler et cette ardeur produit dans mon âme un tel renouveau de pureté et d'humilité que je m'imagine être redevenue une toute petite enfant : mon amour pour le prochain en est tellement enflammé que je souffrirais volontiers la mort pour chacun des hommes en particulier. » Catherine cherchait ainsi à exprimer ce qui se passait dans son âme, « mais il est impossible de le dire, s'écriait-elle; en le faisant, j'ai l'impression de plonger des perles dans de la vase! »

Un peu plus tard, sans doute le 22 juillet, fête de Marie-Madeleine, le Maître apparut de nouveau à sa servante, accompagné de sa Mère et de la grande pécheresse convertie, et Jésus lui dit : « Que préfères-tu?

Qui choisis-tu de toi ou de moi? » Ce à quoi elle répondit avec Simon Pierre : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais donc que je n'ai pas d'autre volonté que la tienne, pas d'autre cœur que le tien! » Cependant Catherine considérait Madeleine et, songeant que, dans la maison du Pharisien, elle avait embaumé les pieds du Sauveur, elle ressentait pour elle un immense amour. Jésus s'en aperçut : « Je te donne Marie-Madeleine pour mère », lui dit-il, « et désormais elle veillera tout spécialement sur toi. » Depuis cette heure, Catherine donna toujours à Marie-Madeleine le nom de Mère et s'appliqua à l'imiter dans ses pénitences, en particulier par un jeûne si rigoureux qu'elle en arriva à l'abstention totale de toute nourriture [1].

Les apparitions et les extases se renouvelèrent fréquemment pendant tout le mois suivant. Le 3 août, veille de la fête de saint Dominique, Catherine se rendit selon sa coutume à San Domenico. Frère Bartolommeo, qui se trouvait dans l'église, l'appela dès qu'il la vit et s'assit sur un banc, tandis qu'elle s'agenouillait auprès de lui. Le visage de la jeune fille rayonnait de bonheur comme à l'ordinaire, mais plus spécialement encore en ce jour de grande fête : « Tu parais si joyeuse que tu apportes assurément de bonnes nouvelles », commença le dominicain...... Alors, en faisant de nombreux gestes, comme en font toujours les jeunes filles de Fontebranda, Catherine se mit à dire avec volubilité : « Père, ne voyez-vous pas notre Père saint Dominique? Il est là, je le vois plus distinctement que je ne vous vois

vous-même. Il ressemble à Notre-Seigneur, il a un visage ovale, de beaux traits, la barbe et les cheveux blonds : *tanto bello !* » A ce moment quelqu'un traversa l'église : c'était Stefano, le frère de Catherine ; elle le suivit un instant du regard puis se retourna vers le moine et fondit en larmes. « Qu'y a-t-il donc, Catherine? »... interrogea ce dernier surpris et inquiet. La jeune fille leva les yeux, mais, étouffée par ses sanglots, ne put répondre, et le père Bartolommeo quitta l'église. Il y rentra, trois heures plus tard, pour les Complies. Catherine était encore là, et cette fois il apprit la cause de son chagrin..... Pendant sa distraction la vision avait disparu, et saint Paul, se montrant à elle, l'avait sévèrement réprimandée. « Cependant tu n'as détourné les yeux qu'un seul instant! » fit observer le dominicain. Mais Catherine ne voulait pas être consolée et répétait sans cesse : « Je suis une grande pécheresse. » Durant les reproches de l'apôtre, sa seule consolation avait été de considérer tout le temps un doux petit agneau qui l'avait fait penser à Jésus. Le père Bartolommeo se retira en hochant la tête : « C'est la caractéristique des justes », se disait-il, reprenant la parole de saint Grégoire, « de découvrir le péché là où il n'existe nullement[5]. »

Le 11 août Catherine eut une nouvelle vision. Son confesseur l'avait conjurée — ainsi que bien d'autres fois — de retenir ses pleurs à l'église et, pour plus de prudence, lui avait ordonné de se placer assez loin de l'autel, afin de ne pas troubler par ses gémissements le prêtre qui célébrait. Elle s'agenouilla donc au fond de la chapelle et, n'osant pas approcher de

la sainte table, murmura tout bas, comme un enfant qui redoute et désire à la fois être entendu de ses parents sévères : « Je voudrais recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je voudrais recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » De nouveau le Sauveur eut pitié d'elle ; il la conduisit lui-même à l'autel et lui fit boire son sang [6].

A la suite de toutes ces émotions, Catherine finit par tomber malade, et lorsque l'Assomption arriva (le 15 août), elle se trouvait alitée dans la maison de son amie Alessia. De la via del Casato qui se trouve en contre-bas, il est impossible de voir la cathédrale, mais les cloches carillonnèrent à toute volée ce jour-là, car la cathédrale de Sienne est dédiée à *Maria Assunta*, à la Mère de Dieu montée au ciel. « Ah ! si du moins je pouvais apercevoir le sommet du campanile », songeait Catherine. Et, dans une vision, le Dôme de marbre noir et blanc se dressa soudain devant la jeune fille : elle se trouvait transportée sur la place de la cathédrale. Alors, gravissant l'escalier de marbre jaune entre la double rangée de mendiantes rassemblées près de la porte, elle pénétra dans la nef et s'avança parmi les piliers, sous les fraîches voûtes. L'évêque lui-même officiait à l'autel. Un ciel étoilé de cierges d'or scintillait et, des encensoirs immobiles, la fumée s'élevait doucement en spirales bleues. Au-dessus de l'assemblée des paysans hâlés et des femmes aux grands chapeaux de paille, des enfants jouant sur les marches du sanctuaire, des chevaliers revêtus de leurs armures, des négociants dans leurs capes de soie, le

chœur chantait solennellement la préface : *Et te in assumptione Beatae Mariae.....* Puis ce fut le grand silence : *Sanctus, sanctus, sanctus,* et le peuple s'écroula sur les dalles devant le mystère de la Transsubstantiation [7].....

Pendant plusieurs jours, Catherine resta malade chez son amie. La plupart du temps, elle était abîmée dans l'extase et, d'après les paroles sans suite qui s'échappaient de ses lèvres, Alessia comprenait qu'elle conversait avec son Époux céleste. *O Sposo,* s'écriait-elle, *o giovane amabilissimo, amatissimo giovane!* « O Époux, ô le plus aimable des hommes, toi que j'aime par dessus tout! » « Elle s'entretenait ainsi pendant des heures avec Dieu », écrit Caffarini au sujet de ces extases, « s'adressant soit au Père éternel, soit à son Fils unique, le Verbe incarné. Et durant ces entretiens, tandis qu'elle était ravie, hors d'elle-même, son visage changeait si souvent de couleur qu'on le voyait tantôt blanc comme la neige, tantôt flamboyant comme le feu ». Parfois on l'entendait rire doucement et gaiement comme une épouse embrassée par son époux et murmurer doucement : « O amour, amour, tu es ce qu'il y a de plus suave! O éternelle Beauté, pendant combien de siècles as-tu été inconnue et voilée au monde! De tout mon cœur je souhaite de t'aimer sincèrement à jamais; donne-moi aussi la consolation de voir les cœurs de tous ceux qui sont ici se rompre d'un saint amour pour toi! O Seigneur, je reconnais que je ne suis que misère et bien indigne d'implorer une telle grâce, mais je t'en prie, Seigneur, abats le

mur qui s'élève entre eux et toi, afin qu'ils puissent t'aimer sans obstacle! Seigneur, je ne te laisserai de repos, ni le jour, ni la nuit, avant que tu nous aies accordé les vraies vertus et que tu te sois donné toi-même à nous! » Souvent ces extases se terminaient par d'amers sanglots et par ces plaintes renouvelées : *O sposo, sposo, quando, quando..... perche non adesso?* *) Ceux qui étaient présents devinaient alors que Catherine éprouvait l'ardent désir de quitter la terre, pour aller rejoindre le Christ[8].

Plus tard elle confia à Raymond qu'au cours d'une de ces extases le Christ, se manifestant à elle, lui avait reproché son égoïsme. « Bien que j'eusse l'ardent désir de manger la Pâque avec mes disciples, j'attendis l'heure qui était agréable à mon Père », dit le Sauveur, « toi aussi il te faut attendre patiemment l'heure où tu pourras t'unir totalement à moi! » « S'il est vrai que ce misérable corps doive nous séparer longtemps encore », s'écria Catherine, « permets-moi du moins, tant que je vivrai sur la terre, de participer à tes souffrances et de m'unir à toi de cette manière! » Jésus le lui promit et disparut. Mais, à dater de cet instant, elle commença à éprouver de violentes douleurs, tantôt au cœur, tantôt en d'autres parties du corps; elle crut pouvoir en conclure que le Sauveur n'avait pas souffert le Vendredi saint seulement et que sa vie tout entière avait été une longue passion. Voilà — déclara-t-elle un jour à Raymond de Capoue — quel était le calice que Jésus à Gethsemani

* O époux, quand, quand..... pourquoi pas tout de suite?



La Cathédrale de Sienne.

G. Beauchesne. Édit. *G. Deberque, Imp., Paris.*

avait supplié son Père d'écarter de lui, — ce calice était vidé et il demandait qu'un nouveau calice, plein de souffrances plus amères, lui fût préparé. Le dominicain lui objecta en vain que cette explication n'était point exacte, au sens théologique, et que Jésus, ressentant une angoisse véritablement humaine devant l'horreur de ce qui l'attendait, avait réellement prié Dieu de lui épargner cette souffrance, si c'était possible. Mais Catherine ne comprenait pas ainsi son céleste Epoux. Elle qui, dans sa soif de souffrir, s'était écriée une fois : « Que ne puis-je réunir toutes les douleurs de la terre en un faisceau et les porter sur mes épaules! » ne pouvait admettre la pensée que, même un seul instant, le Maître eût pu frémir et reculer devant la souffrance. « Cette interprétation peut être bonne à consoler les faibles, elle n'existe point pour les forts et les parfaits », répliqua-t-elle [9].

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que plusieurs de ses disciples considérassent comme *inhumain* ce qui chez elle était *surhumain*. Ils n'étaient que des hommes, incapables de la suivre dans son amour passionné, celui dont le Cantique des Cantiques affirme « qu'il est fort comme la mort ».

Catherine alla toujours plus loin dans cette voie, où la poussait son amour. Le 18 août, fête de sainte Agapit, elle put quitter son lit et se rendre à l'église pour entendre la messe et faire la sainte communion. En s'agenouillant contre la balustrade du chœur elle répéta le *Domine non sum dignus* ·

« Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. » « Non, je ne suis pas digne, » soupirait Catherine, les yeux fixés sur l'hostie que le prêtre élevait au-dessus du ciboire. « Mais moi, je suis tout à fait digne que tu entres en moi, » répondit une voix qu'elle connaissait bien. C'était la voix du Maître qui venait à elle, sous les espèces et apparences de la blanche hostie consacrée, tel un pèlerin céleste paré d'habits immaculés. Et quand le pain des anges fut déposé sur ses lèvres et descendit en elle, Catherine eut le sentiment qu'elle plongeait dans un océan sans fond, dont les eaux l'environnaient de toutes parts, où elle pouvait se mouvoir comme dans son élément naturel, et dont elle n'aurait pu sortir sans perdre la vie, de même que le poisson, qui vit et se meut librement dans l'eau, meurt si on l'en retire.

Ce sentiment, qui la suivit jusque chez elle, l'accablait de telle sorte qu'elle dut un instant chercher le repos sur son lit de planches. Elle éprouvait cette impression de planer qu'elle connaissait depuis son enfance, et bientôt le monde extérieur s'évanouit à ses yeux, tandis que celui de l'au-delà lui ouvrait ses portes. Elle se mit à prier : d'abord pour elle-même, puis pour sa famille, son confesseur Fra Tommaso, ses amis, tous ceux dont le salut lui tenait au cœur. « Seigneur, je veux que tu me promettes la vie éternelle pour tous ceux-ci ! » implora-t-elle et, tendant la main droite, elle ajouta : « Prouve-moi que tu m'écoutes, Seigneur, et donne-moi un gage

certain que ma prière sera entendue! » Elle ressentit alors une vive douleur et, voyant un clou d'or qui transperçait sa main, elle s'écria instinctivement, ainsi qu'elle avait coutume de le faire dès qu'elle éprouvait une souffrance physique : « Loué soit mon doux et très-aimable et bien-aimé Époux et Maître Jésus-Christ! » « Je porte ainsi à la main droite », expliqua-t-elle à Raymond de Capoue, « la blessure de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Personne autre que moi ne peut la voir et cependant elle me cause sans cesse un mal cuisant[10]! »

« Mais, après avoir éprouvé dans son corps les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » nous dit frère Raymond, « cette sainte vierge comprit par là même à quel point le Sauveur l'avait aimée, ainsi que tout le genre humain, en acceptant pour nous des tourments si amers, et son cœur fut rempli d'une douleur telle qu'il ne put la contenir sans se briser..... Il advint donc que le cœur de la jeune fille se fendit de haut en bas, en même temps que ses artères vitales, et qu'elle rendit l'esprit. »

Ce fut la mort mystique de Catherine. « Un dimanche matin vers neuf heures, si j'ai bonne mémoire, » raconte Fra Bartolomeo de Dominici, « j'étais en chaire à San Domenico, lorsque le bruit se répandit dans Sienne que Catherine était à l'agonie. Aussitôt après le sermon, je me rendis en hâte à sa demeure et eus grand'peine à me frayer un passage parmi la foule qui encombrait déjà la maison. Ceux qui étaient là depuis longtemps assuraient qu'elle avait rendu l'esprit quelques heures auparavant! »

Fra Bartolommeo et un autre frère, Giovanni da Siena, se faufilèrent jusqu'à la chambre mortuaire. Près de Catherine se trouvaient déjà agenouillés Fra Tommaso della Fonte, Fra Bartolommeo Montucci et Fra Tommaso d'Antonio Caffarini, ainsi que ses fidèles amies Alessia, Catarina di Ghetto et sa belle-sœur Lisa. Tous sanglotaient, et Frère Giovanni, qui était atteint de la poitrine, fut si bouleversé par ce spectacle qu'il eut un crachement de sang. Alors, plein de confiance en la sainteté de Catherine, Fra Tommaso saisit sa main encore souple et l'appliqua sur la poitrine du frère malade. Le crachement de sang cessa instantanément et, au même moment, la vie réapparut sur les joues de Catherine; son cœur se remit à battre, elle ouvrit les yeux et jeta un regard désolé autour d'elle; son visage exprimait une indicible déception; puis, se tournant vers le mur, elle éclata en sanglots..... Ses larmes continuèrent à couler pendant deux jours, sans que personne pût lui arracher d'autres paroles que celles-ci : « Ah! que je suis malheureuse! » Enfin elle s'écria : « *Vidi arcana Dei!* » « J'ai vu les mystères de Dieu », et expliqua avec plus de détails à son confesseur comment, ainsi que Dante, elle avait parcouru les trois royaumes de l'autre monde. L'horreur de l'enfer et les tourments du purgatoire lui avaient été dévoilés; elle avait entrevu la porte du paradis, entendu le chant des saints et, pendant un instant, avait pressenti la béatitude éternelle. « J'étais sortie de mon obscure prison, je voyais la bienheureuse lumière, et me voici replongée dans les ténèbres; comment

ne pas gémir et pleurer sur mon malheur? — « Étais-tu donc réellement morte? » hasarda le confesseur encore incrédule. « Mon âme fut séparée de mon corps pendant ces quatre heures, » affirma Catherine, « mais Jésus, s'avançant vers moi, m'intima l'ordre de revenir sur la terre pour publier ce que j'avais vu, car si les pauvres hommes pouvaient soupçonner ce que sont le purgatoire et l'enfer, ils préféreraient mourir dix fois que d'endurer de tels supplices un seul jour. Je vis en particulier que ceux qui ont péché en violant les lois sacrées du mariage sont fort sévèrement châtiés, tant ce péché déplaît à Dieu, même quand il ne constitue pas une faute mortelle. Mon âme fut saisie de frayeur à la pensée de rentrer dans le monde, mais le Seigneur me dit alors : « Le salut de plusieurs dépend de ce retour; tu ne dois plus vivre dans ta cellule comme tu l'as fait jusqu'ici; il te faudra quitter ton foyer et ta ville natale pour le salut des âmes; désormais il te faudra aller de place en place et de ville en ville, mais je serai toujours près de toi, je te conduirai et assurerai ton retour; je te ferai don d'une sagesse, à laquelle nul ne pourra résister; je t'enverrai vers les pontifes et les souverains et, par toi qui es faible aux yeux du monde, je confondrai l'orgueil des forts! » Et, tandis que Dieu disait toutes ces choses à mon âme, je sentis, d'une manière impossible à rendre, que soudain je rentrais dans mon corps [11]. »

V

« O très chère fille, ne vois-tu pas que notre âme est un arbre d'amour, car nous sommes créés par amour? Cet arbre est si bien fait que nul ne peut l'empêcher de croître, ni lui ravir ses fruits, à moins qu'il n'y consente. Et Dieu a donné à cet arbre, pour le cultiver, un ouvrier, qui est le libre arbitre..... Cet ouvrier voit avec l'œil de l'intelligence (s'il n'est pas obscurci par le nuage de l'amour-propre) où doit être planté l'arbre..... à savoir dans la terre de la véritable humilité (non pas sur la montagne de l'orgueil, mais dans la vallée de l'humilité). Il produit alors les fleurs embaumées des vertus et en particulier cette belle fleur de la gloire et de la louange du nom de Dieu..... Dieu se réserve cette fleur, mais il veut que les fruits soient pour nous, car il ne lui manque rien et il n'a pas besoin de nos fruits. Il est Celui qui est, tandis que nous sommes ceux qui ne sont pas et que nous manquons de tout. Nous n'existons pas par nous mêmes, mais par lui ; il nous a donné l'être et toute grâce ajoutée à l'être, et nous ne pouvons lui être utiles en aucune manière. Et comme l'éternelle et souveraine Bonté voit que

l'homme ne vit pas de fleurs, mais seulement de fruits (car la fleur nous ferait mourir, et le fruit nous fait vivre), alors il prend pour lui la fleur et nous fait don des fruits. Et si, dans notre orgueil, nous voulions vivre de fleurs, c'est-à-dire nous attribuer la gloire et la louange qui ne sont dues qu'à Dieu, nous perdrions la vie de la grâce et mourrions de la mort éternelle. Mais si nous nous contentons des fruits en laissant à Dieu les fleurs, notre arbre croît dans la bonne terre et s'élève si haut qu'aucune créature n'en peut voir la cime, car l'âme est unie au Dieu infini par le lien de l'amour[1] ».

L'homme ne vit pas de fleurs, mais de fruits. Cette parole sortant de la bouche de Catherine exprime une pensée dont toute sa vie fut dès lors imprégnée. Elle se fait jour déjà, d'une manière moins poétique, mais aussi vigoureuse, dans une de ses premières lettres à sa mère : « Glorifions Dieu et travaillons pour le prochain. » Plus tard, elle prendra pour devise : « Rendons gloire à Dieu, aimons notre prochain, haïssons-nous et méprisons-nous nous-mêmes[2]. » Et dans le Dialogue, ce testament spirituel qu'elle dicta deux ans avant sa mort, elle fait dire au Sauveur :

« Vous ne pouvez me rendre aucun service, mais vous pouvez venir en aide au prochain; et si vous cherchez la gloire et le salut des âmes, ce sera la preuve que j'habite dans vos cœurs par la grâce. L'âme éprise de ma vérité ne s'accorde jamais aucun repos, cherchant sans cesse à secourir utilement les autres. Il vous est impossible de me rendre à moi

l'amour que j'exige, mais je vous ai placés à côté de votre prochain pour vous permettre de faire pour lui ce que vous ne pouvez faire pour moi : l'aimer avec désintéressement, sans attendre de lui aucune reconnaissance et aucun avantage. Je considère alors comme fait à moi-même ce que vous faites au prochain [3]. »

Après sa mort mystique, Catherine prouva clairement qu'elle n'était plus en ce monde que pour sauver les âmes et si, jusque-là, elle avait surtout cherché à secourir le prochain par des œuvres de charité, elle comprit à ce moment-là qu'à l'avenir c'étaient les âmes qu'il lui faudrait atteindre. « Contre quel bien l'homme pourrait-il échanger son âme? » « Que personne ne s'étonne », dit-elle un jour à Raymond de Capoue, » de ce que j'aime si tendrement ceux vers lesquels Dieu m'a envoyée pour les exhorter à se convertir du mal au bien, car je ne les ai point achetés à un bas prix en acceptant, à cause d'eux, de vivre loin du Seigneur... Et que personne ne s'étonne non plus de ce que j'aie avec eux des rapports si familiers [4]. » « Tu m'as beaucoup aimée, Jésus, mon doux amour! » s'exclame-t-elle dans une de ses lettres, « et tu m'as enseigné dans quelle mesure je dois m'aimer moi-même et aimer mon prochain, et comment nous devons toujours avoir faim et soif du salut d'autrui [5]. »

Ce fut d'abord dans sa ville natale que le zèle ardent de Catherine se répandit « comme une pluie et une bienfaisante rosée [6]. »

Caffarini raconte qu'en ce temps-là vivait à Sienne

un homme distingué nommé Andréa di Naddino de Bellanti, aussi dépourvu des vraies richesses qui sont les vertus chrétiennes, que riche de biens terrestres. Entièrement adonné aux passions du jeu et de la boisson, il ne fréquentait jamais l'église, même les jours de grandes fêtes, et nombre d'années s'étaient écoulées depuis sa dernière confession. Ses conversations étaient émaillées de blasphèmes (or il faut avoir vécu en Toscane pour savoir ce que cela signifie.) Un jour, ayant perdu une importante somme d'argent, il entra dans une telle fureur que, saisissant le crucifix accroché au mur, il le jeta à terre et le foula aux pieds, de même qu'un lazzarone napolitain, lorsque le sort lui est contraire, crie tous les noms de saints dont il peut se souvenir dans son chapeau qu'il piétine avec rage!

Ce jeune homme de vingt ans étant tombé gravement malade et se trouvant à toute extrémité, sa famille appela auprès de lui l'un des prêtres de la paroisse. Mais Andrea de' Bellanti déclara formellement qu'il voulait mourir ainsi qu'il avait vécu..... On fit alors venir le père Tommaso, mais ce fut également en vain. Or c'était justement le 14 décembre, veille de la fête de sainte Lucie; le dominicain eut l'inspiration de s'adresser à Catherine, qui avait pour cette sainte une grande dévotion. Il alla la voir et la trouva à la maison, mais en extase, entourée de ses amies, qui lui racontèrent que dans l'après-midi Catherine leur avait confié qu'elle voyait au ciel les préparatifs de la fête de sainte Lucie et que c'était grande honte qu'il n'en fût pas de même sur la

terre. Déjà elle manifestait l'intention de monter à San Domenico pour sonner elle-même les cloches, lorsque soudain, malgré la saison, un orage se déchaîna au-dessus de Sienne et, suivant la coutume, toutes les cloches de la ville se mirent en branle. Le souhait de Catherine avait été ainsi exaucé et, quand le tonnerre eut cessé de gronder et que les cloches se turent, elle entendit des chants merveilleux dans le paradis..... Parmi le chœur des vierges qui chantaient se tenait Lucie, la plus pure et la plus belle de toutes..... Sur sa poitrine étincelait le cadeau de fête que lui avait fait Jésus : une grande pierre précieuse enchâssée d'or pur. Catherine était encore dans la contemplation de cette vision, au moment où le père Tommaso se présenta chez elle. Le prêtre expliqua alors aux Mantellate qu'il était venu réclamer les prières de Catherine pour un pauvre jeune homme qui courait grand risque de mourir dans l'impénitence finale et se retira ensuite.

Vers dix heures du soir, Catherine revint à elle. Dès qu'on lui eut communiqué la demande de son confesseur, elle s'abîma de nouveau dans la prière jusqu'à l'aurore. « Mais à peine le jour du 15 décembre eut-il paru » — raconte Caffarini — « que le bruit de la conversion, du repentir et de la mort chrétienne d'Andrea de'Bellanti se répandit de toutes parts ; il parvint bientôt aux oreilles du père Tommaso et celui-ci, fort surpris, se rendit en hâte chez Catherine, pour savoir si les sœurs lui avaient fidèlement transmis son message. Il vit la jeune fille en personne et la questionna à ce sujet..... Elle répondit

que, la commission lui ayant été faite en temps voulu, elle avait prié pour le salut du malade et l'assura, en outre, que ce malheureux avait obtenu le pardon de ses péchés. « Mais comment sais-tu qu'Andrea de' Bellanti est mort et qu'il a échappé à l'enfer? » interrogea encore le moine. « Je vous le dis en vérité, mon Père », reprit-elle, « Jésus s'est montré à Andrea qui, saisi de contrition a humblement, imploré son pardon. Mais Jésus, le considérant avec tristesse, en juge, déclara que ses péchés étaient trop graves et que l'heure de la justice avait sonné! Toutefois il consentit à lui faire grâce, à la condition qu'une autre âme fidèle acceptât de souffrir à sa place, et je fus choisie pour être cette âme, car, ne craignant nullement de faire ce contrat avec le Sauveur, je lui dis : « Seigneur, je désire et je veux que toutes les rigueurs de ta justice s'exercent sur moi, afin que ce pauvre homme soit sauvé, et je suis même disposée à être damnée à sa place, s'il te paraît impossible d'opérer son salut d'une autre manière! Je ne me relèverai pas avant que tu m'aies promis de m'accorder cette faveur! » Par la miséricorde du Très Haut ma prière fut entendue : le visage de Notre-Seigneur s'illumina et il me promit d'envoyer à ce pécheur la grâce du repentir et de lui épargner la damnation éternelle. » « A l'instant même où elle cessa de prier, » ajoute Caffarini, « l'agonisant, éclairé d'en haut, fit demander un prêtre auquel il confessa ses nombreux péchés et peu après rendit en paix le dernier soupir. » Tout ceci concordait et cependant, dit Caffarini, le Père Tommaso conservait encore un doute; ce pouvait

être un hasard, ce pouvait être une illusion, ou bien, peut-être, Catherine avait-elle déjà été informée par d'autres. Pour se convaincre tout à fait, il lui posa quelques questions sur la disposition de la pièce où Andrea de' Bellanti était mort et elle lui décrivit alors tout ce que lui-même avait pu remarquer au cours de sa visite infructueuse : l'aspect extérieur du malade, la dimension de la chambre, la place du lit, le genre et la couleur des rideaux et des couvertures, en ajoutant même que le moribond avait avoué au prêtre qui entendit sa confession qu'il avait vu distinctement le diable prêt à s'emparer de son âme, mais qu'à ce moment était survenue une vierge vêtue de blanc qui, luttant contre le démon, le mit en fuite ; « après quoi cette vierge me pressa de me confesser sans retard si je voulais échapper au feu éternel[7]. »

L'année 1370 se termina ainsi par la première œuvre apostolique de Catherine : la conversion d'un grand pécheur.

Noël vint, puis la nouvelle année, et la *Befana* (l'Epiphanie). L'hiver fit son apparition à Sienne; chaque matin les champs étaient blancs de givre et, un beau jour, la neige tourbillonna dans les rues. Les cordons de vignes, suspendus d'arbre en arbre, donnaient l'impression de guirlandes de fleurs blanches; le feuillage des oliviers fléchissait sous ce poids inaccoutumé et, sous leurs manteaux de neige, les cyprès ressemblaient à des bouées flottant dans le brouillard. C'était la saison des nuits claires et glacées. Le matin, à l'heure où l'on se rend à l'église,

les rues et les carrefours sont éclairés par les rayons bleuâtres de la lune, et les vieilles femmes abritent sous leurs capes un *scaldino* brûlant, sur lequel elles réchauffent leurs doigts engourdis.

Chacune des fêtes de l'église était pour Catherine l'occasion de nouvelles visions. Durant la nuit de Noël, elle se réunit aux autres Mantellate dans la *Cappella delle Volte* pour chanter Matines, mais aucun son ne sortit de ses lèvres, toute son âme était absorbée par la contemplation de la crèche rayonnante, devant laquelle Marie était agenouillée dans la prière, l'adoration et le ravissement, et elle supplia la sainte Vierge de lui confier pour un instant l'enfant Jésus. Marie le lui tendit, et Catherine le berça dans ses bras et baisa sa petite tête soyeuse, en murmurant à son oreille les noms de tous ceux qui lui étaient chers. Pendant la messe, elle vit la sainte hostie se transformer en un enfant si gracieux qu'aucune parole ne le peut exprimer. De la poitrine de cet enfant jaillissait (ainsi que le rejeton dont parle Isaïe) un cep de vigne chargé de lourdes grappes mûres; de tous côtés accouraient de grands et beaux chiens blancs, tachetés de noir, qui mangèrent des raisins et arrachèrent de grosses grappes qu'ils portèrent aux petits chiens qui, ne pouvant eux-mêmes atteindre la vigne, devaient se contenter des restes des autres. Catherine comprit que ces grands chiens représentaient tous les prêtres, et en particulier ses amis les Dominicains *), tandis que les petits chiens

*) *Domini canes* « les chiens du Seigneur », telle était, au moyen âge, l'interprétation commune du nom de l'ordre.

figuraient le peuple fidèle, et que cette vision présageait une grande réforme dans l'église de Dieu. Elle en ressentit une si grande joie qu'elle communia, non seulement le jour de Noël, mais encore aux fêtes suivantes (saint Étienne et saint Jean l'Évangéliste) et persuada aux autres Mantellate de faire de même.

Le jour de l'an, Catherine se trouvait de nouveau dans la Cappella delle Volte avec les sœurs. Lorsqu'après la consécration, le moment de la communion approcha, son émotion fut si forte qu'elle serait tombée, si deux mains, fermes et douces à la fois, ne l'avaient soutenue par derrière. Elle n'osa pas se retourner pour voir qui lui venait ainsi en aide, mais elle devina que c'était la sainte Vierge. Selon son habitude, elle s'attarda longuement dans son action de grâces et quand celle-ci fut terminée, la jeune fille se sentit de nouveau si lasse et si faible qu'elle se demanda comment elle pourrait regagner sa demeure. (Depuis la fête de sainte Lucie, elle avait vécu perpétuellement en extase, sans autre nourriture que le sacrement de l'autel.) Mais celui qui avait promis de ne l'abandonner jamais, plein de sollicitude, l'attendait au dehors. Quand elle sortit de San Domenico, Jésus vint à sa rencontre, en lui disant : « Ma fille, appuie-toi sur moi », et il l'entoura de son bras et l'embrassa tendrement. Les lèvres de Catherine conservèrent plusieurs jours le parfum de ce baiser et ceux qui vivaient près d'elles purent s'en apercevoir.

L'Épiphanie arriva. Le père Tommaso avait or-

donné à Catherine de communier ce jour-là; mais, pendant la nuit, elle fut si malade, que la douleur l'empêchait presque de se mouvoir. Elle se leva pourtant, afin d'obéir à son confesseur, et, plus morte que vive, se traîna vers l'église. Après avoir reçu la sainte communion, elle se recueillit profondément et vit tout à coup devant elle une porte étroite, par laquelle nul ne pouvait passer sans s'être dépouillé auparavant de sa volonté propre. Catherine franchit cette porte et vit un cortège de saints s'avancer vers elle : saint Jean-Baptiste, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, saint Pierre Martyr, sainte Agnès et sainte Lucie. Tous portaient dans leurs mains des robes blanches; ils les tendirent à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui se tenait au milieu et qui revêtit Catherine de ces tuniques dont les noms étaient : la Foi, la Charité, la Persévérance, le Zèle, l'Humilité.

Le soir, Catherine rompit son long jeûne; mais Jésus, saisissant le morceau de pain qu'elle s'apprêtait à manger, l'introduisit dans la plaie de son côté, puis le lui rendit ensuite et il eut alors la saveur du lait et du miel[8].

Les visions succédaient ainsi aux visions, toutes pleines d'enseignements. Parfois il semblait à Catherine que l'autel sur lequel on célébrait la messe s'embrasait, ainsi que jadis le buisson du mont Horeb, et que le prêtre restait sain et sauf au milieu des flammes, comme Sidrach, Misach et Abdenago dans la fournaise. Un jour elle se sentit envahie d'un-doute au sujet de la prénsece réelle du Christ au

saint Sacrement : le pain est et reste du pain; le vin est et reste du vin; comment pourraient-ils devenir chair et sang par le seul fait qu'un prêtre prononce sur ces espèces les cinq mots de la consécration? Et, au moment où le prêtre prononça ces mystérieuses et puissantes paroles, elle vit deux anges portant le corps du Christ dans une fine toile de lin descendre du ciel et le déposer sur l'autel. « Seigneur, » s'écria Catherine, « cette vision n'était point nécessaire, j'aurais cru sans cela ! » — « Ce n'est pas pour toi que je te montre ces choses, mais à cause de ceux que tu affermiras dans la foi », répondit Jésus. Car, non seulement Catherine servait d'appui à toutes les Mantellate, mais encore à bien d'autres fidèles. Leur foi leur semblait plus vive auprès de la voyante, et nombreux étaient ceux qui venaient baiser les dalles du coin sombre de la chapelle où elle avait coutume de se tenir[9].

Quelque temps s'écoula ainsi, puis ce fut la fête de la conversion de saint Paul, le 25 janvier. Catherine, qui venait de quitter son lit, se traîna, plutôt qu'elle ne marcha, jusqu'à San Domenico. Contre son ordinaire, elle était abattue; une faiblesse étrange la paralysait, elle se sentait sans foi, sans espérance, sans amour, sans dévotion, indigne de pénétrer dans la maison du Seigneur. L'humilité du publicain qui, à un si haut degré, était devenue la sienne, l'anéantissait, et, au lieu d'aller rejoindre les Mantellate dans leur chapelle ordinaire, elle se blottit à l'écart, près de la porte, vis-à-vis d'un autel abandonné. Un prêtre sortit de la sacristie pour offrir

le Saint Sacrifice dans la *Cappella delle Volte*. Catherine n'osa pas le suivre; mais une des sœurs, l'ayant aperçue dans son coin, vint l'y chercher et, quand arriva le moment de la communion, elle s'avança avec les autres vers l'autel. Cependant le prêtre feignit de ne pas la voir et passa devant elle sans lui donner la sainte hostie, car il voulait éviter une crise de larmes et une extase dans l'église. Catherine dut par conséquent retourner à sa place sans avoir participé au céleste banquet. Elle ne fut pas plus favorisée lorsqu'un peu plus tard deux autres prêtres vinrent successivement dire leur messe dans la chapelle. Le prieur du couvent, Bartolommeo Montucci, qui était en même temps le directeur spirituel des Mantellate, avait tout simplement interdit que, ce matin-là, Catherine fût admise à la Table sainte.

« Mais, ayant été repoussée par les prêtres, elle fut prise en pitié par le Seigneur », dit Caffarini. Sans se laisser aller à l'indignation ou à la colère de ce refus honteux, Catherine resta paisiblement agenouillée à sa place, telle une brebis noire au milieu d'un blanc troupeau. Soudain une clarté céleste l'éblouit et elle vit, se détachant sur un fond d'or (comme dans un tableau d'autel de Sano di Pietro ou de Matteo di Giovanni), Dieu le Père et Dieu le Fils, assis côte à côte sur un trône de gloire et le Saint Esprit planant au-dessus d'eux sous la forme d'une colombe. Puis, dans ce rayonnement, apparut une main de feu tenant une hostie d'une éclatante blancheur et une voix fit entendre les paroles solennelles prononcées par Notre Seigneur Jésus-Christ, le soir

où il fut trahi, lorsqu'ayant pris du pain dans ses mains saintes et vénérables il rendit grâces, le bénit, le rompit, et le distribua à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps!... » Baignée dans l'océan de lumière de la très Sainte Trinité, Catherine sentit la sainte hostie passer comme un charbon ardent sur ses lèvres et pénétrer en elle comme une étincelle de feu...[10].

Le lendemain, une bande de brigands fut arrêtée à Sienne et deux d'entre eux furent condamnés à être pendus sur le lieu du supplice (*Poggio delle Forche*) après avoir subi la torture des tenailles brûlantes. De nos jours, celui qui descend de la place du marché, située derrière l'hôtel-de-ville, vers la vieille fontaine et le lavoir public, et dirige ensuite ses pas vers la Via del Sole, pittoresque mais malpropre, laisse, à droite, une rue fermée. Au moyen âge, cette rue, appelée *Via dei Malcontenti*, la rue des Mécontents (il est aisé de comprendre pourquoi), conduisait par la *Porta della Giustizia* à San Stefano a Pecorile, où se trouvait le lieu du supplice. Ce 8 février là, les deux criminels suivirent ce chemin, tandis que les bourreaux, qui les accompagnaient dans la charrette fatale, les torturaient avec des tenailles brûlantes. Le lugubre cortège passa ainsi devant le vieux Palais Saracini (actuellement *il Casone*) où Catherine séjournait alors[11]. Alessia, assise près de la fenêtre, appela Catherine, mais dès que celle-ci eut constaté de quoi il s'agissait, elle se retira au fond de la pièce et s'agenouilla pour prier, car en entendant les imprécations et les blasphèmes des deux condamnés, elle

avait reconnu leur impiété et luttait maintenant pour leur salut éternel. Elle les voyait environnés d'une armée d'esprits malins attendant un moment propice pour ravir leurs âmes et les emporter en enfer — des démons jaunes, verts et rouges comme ceux que l'on voit sur les retables de Fra Angelico ou sur les fresques de Paolo di Neri dans le cloître de Lecceto. Tout en suppliant son Époux de faire miséricorde à ces deux misérables, elle continuait à les suivre en esprit, ainsi qu'un prêtre suit les condamnés à mort jusqu'au lieu de l'exécution, conjurant avec larmes ces deux pêcheurs de se convertir. Les démons s'acharnèrent en vain contre elle, en vain ils la menacèrent de lui faire perdre la raison; Catherine résista et sa prière fut exaucée à l'instant précis où la charrette atteignit la porte de la ville. Sous la voûte de cette porte, visible pour Catherine comme pour les deux malfaiteurs, venait d'apparaître Jésus, l'Homme de douleurs, couronné d'épines, les épaules couvertes du manteau dérisoire, saignant par toutes ses plaies et versant sur eux ce regard d'affliction qu'a donné Sodoma au Christ dans son tableau de la flagellation. Ce regard transperça le cœur des deux pécheurs, ils frémirent en reconnaissant leur impiété et la vue du Sauveur leur arracha des larmes : leur résistance était vaincue! Cessant aussitôt d'outrager Dieu et la Madone, ils entonnèrent un pieux cantique et confessèrent hautement que, par leurs forfaits, ils avaient mérité un châtiment plus rigoureux que celui qui leur était infligé..... Catherine suivit en esprit la charrette jusqu'au lieu du supplice et ne les quitta que lorsqu'ils

eurent rendu le dernier soupir. Alors elle revint à elle en murmurant la parole du Sauveur au bon larron : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis[12] ! »

Certains prétendront que de telles choses sont inconcevables et que de tels récits sont des légendes. Peut-être en vérité est-ce inconcevable, mais cela n'en demeure pas moins réel. Un des caractères de la vérité n'est-il pas de paraître parfois invraisemblable ? Le don d'ubiquité que possédait Catherine n'est pas plus légendaire que la faculté de double vue dont elle jouissait. Qui donc dictera des lois aux rayons ultra-violets du cœur de l'homme ou mettra des bornes à la radio-activité de la volonté humaine ? Les rayons qui émanaient du cœur de Catherine transperçaient les murs les plus épais : ceux des cœurs endurcis et guérissaient les blessures les plus profondes : celles de la conscience.

Le bruit des conversions opérées par la fille du teinturier de Fontebranda se propagea rapidement aux alentours et elle acquit la réputation d'être une espèce de thaumaturge des âmes. On venait la trouver dans les cas les plus désespérés de maladies morales et physiques, et nombreuses étaient les mères d'enfants prodigues, les épouses infortunées, qui venaient chercher un conseil, ou tout au moins une consolation, dans la cellule de Catherine. Chez Alessia elle-même, on avait bien besoin d'elle. Le beau-père de son amie, Francesco Saracini, vieillard d'environ quatre-vingts ans, était aussi impie qu'Andrea de' Bellanti ; il ne s'était confessé qu'une fois en sa longue vie, au cours d'une maladie grave, et se mettait

à ricaner quand on lui parlait de confession. Toutes les supplications d'Alessia demeuraient vaines. Dans sa détresse, elle pria Catherine de venir passer l'hiver au Palazzo Saracini, espérant que des relations quotidiennes lui procureraient facilement l'occasion de toucher l'âme du vieux pécheur.

C'était justement l'année où s'insurgèrent les fileurs de laine du quartier *Bruco*, le plus mal famé de la ville (mouvement révolutionnaire analogue à l'émeute des *Ciompi* qui éclata sept ans plus tard à Florence). Pendant plusieurs jours les révoltés du *Bruco* furent les maîtres et introduisirent sept des leurs dans le conseil municipal. Sur quoi les partisans des « Douze », soutenus par la famille Salimbeni se soulevèrent contre eux, ce qui donna lieu à un sanglant combat sur l'abrupte *Costa d'Ovile* (30 juillet 1371). Suivant leur habitude, les autres familles aristocratiques marchèrent contre les Salimbeni, et le parti des « Douze » subit une défaite décisive; l'un de ses chefs, Francesco di Naddi, fut décapité sur la place du marché; un autre, Nanni di Ser Vanni, fut condamné à une amende de cinq cents florins. C'était une époque orageuse et la pieuse Alessia avait tout lieu de craindre que le vieux Francesco Saracini ne fût lui-même compromis.

Chaque soir, Alessia et Catherine s'asseyaient au coin du feu, auprès du vieillard endurci. Celui-ci semble avoir été un anticlérical enragé. A l'exemple de Folgore de San Gimignano, il méprisait les « moines insensés » et traitait leurs propos de mensonges. Avec la haine passionnée que l'on trouverait aujourd'hui chez un vieux garibaldien il énu-

mérait à Catherine les torts du clergé italien en général et, en particulier, ceux d'un certain prieur siennois. « Je ne puis le souffrir et le mettrais à mort si jamais il se trouvait sur mon chemin », était l'invariable refrain du vieillard furibond. Catherine le contredisait rarement, car elle commençait à soupçonner le peu de vertu de beaucoup de prêtres et la décadence de l'Église, mais elle détournait ce sujet de conversation et se mettait à parler du grand Capitaine Jésus-Christ, combattant sur le coursier de la Croix contre Satan, et du sang, répandu par Lui dans l'ardeur de son amour, qui seul peut nous délivrer de nos ennemis, les démons et les vices..... Or l'Église seule est dépositaire de ce sang, les prêtres seuls ont le pouvoir de le consacrer et sans eux il nous est impossible d'y participer. Laissons-les donc agir à leur guise, laissons-les même devenir des démons incarnés! Ils sont les oints du Seigneur, nous n'avons pas le droit de prononcer sur eux le jugement que Notre-Seigneur lui-même s'est réservé. L'efficacité des sacrements ne peut être amoindrie par l'indignité des mains qui les dispensent et nous devons respecter tous les prêtres, les mauvais comme les bons[14].

Ainsi devait parler Catherine au vieux Francesco Saracini. Un siècle et demi plus tôt, François d'Assise avait prêché la même doctrine : « Je veux vénérer et aimer tous les prêtres comme mes Maîtres et ne trouver en eux aucun défaut, car je ne vois ici-bas du Fils de Dieu que son corps et son sang que les prêtres seuls peuvent consacrer et nous donner[15]! » Catherine continuait donc à inculquer ces principes au vieil-

lard, et le jour vint où elle ne s'adressa plus à un sourd : « Je suis prêt à tout, dis-moi ce qu'il faut faire ? » lui demanda-t-il alors ; et la réponse fut : « Allez vous réconcilier avec le prieur, contre lequel vous avez de si grands griefs et que vous détestez si fort. Pardonnez-lui et Jésus vous pardonnera. » Le vieux Saracini promit de se soumettre à cette condition et, avec toute l'intransigeance de la piété italienne, ayant pris sur son poing son faucon préféré pour en faire don à son ennemi, il se rendit aussitôt à l'église qui dépendait du prieur. Mais, dès que ce dernier l'aperçut, il prit la fuite, convaincu que sa dernière heure était arrivée. Francesco Saracini chargea un prêtre de l'assurer qu'il était venu au contraire pour faire la paix. Alors, très surpris et tremblant encore de frayeur, le prieur reçut le faucon en don d'amitié de la main du noble Siennois qui, depuis tant d'années, était son ennemi implacable. Le cœur débordant de joie, le vieux chevalier alla ensuite trouver Fra Bartolommeo di Dominici pour lui confesser tous les péchés de sa longue vie et rentra tout heureux en son palais. Pendant l'année qu'il vécut encore, on le vit assister chaque jour à une messe matinale dans la cathédrale, tenant à la main un chapelet dont il récitait quotidiennement les cent « Notre Père » et les cent « Je vous salue Marie[16] ».

C'est probablement à la suite de cette éclatante conversion qu'un autre vieux chevalier de la même famille, Niccolo Saracini, rentra en lui-même. Il s'était toujours refusé à s'entretenir avec Catherine ainsi que l'en conjurait son épouse : « De quoi pour-

rai-je donc bien parler avec cette petite jeune fille! » objectait-il. Et cependant sa pensée ne pouvait se détacher d'elle : si Francesco s'était converti et commençait à fréquenter les églises, pareille aventure pourrait tout aussi bien lui advenir... Une nuit, il vit en songe Catherine et résolut enfin d'aller lui rendre visite, « rien que pour voir si son rêve la lui avait représentée telle qu'elle était en réalité! » Mais en sortant de chez Catherine, le chemin conduisait directement au confessionnal de Fra Tommaso della Fonte[17]...

Il est évident que Catherine avait le don d'ébranler les âmes; vis-à-vis d'elle il ne pouvait être question d'indifférence, il fallait l'aimer ou la haïr, la suivre ou la persécuter, ainsi que l'expérimenta l'un des plus arrogants et des plus joyeux viveurs de la ville de Sienne, Giacomo Tolomei. Ce seigneur orgueilleux, débordant de férocité et, comme le chevalier allemand Werner von Urslingen, « ennemi de Dieu, de la pitié et de la miséricorde », qui se vantait d'avoir déjà deux crimes sur la conscience, entendit raconter, tandis qu'il était en voyage, que la petite « bigote » de la teinturerie de Fontebranda était reçue au Palais Tolomei. Sa mère, Monna Rabe, était « dévote » depuis longtemps; cela vient avec l'âge, il n'y avait rien à dire; mais voici que son plus jeune frère, Matteo, commençait à avoir la tête tournée et que ses deux sœurs, ses deux brillantes sœurs, s'étaient laissé convaincre par ce petit monstre de couper leurs beaux cheveux blonds et de jeter au fumier leurs bijoux et leurs fards, puis s'étaient fait admettre

parmi le chœur bêlant des vieilles filles qui se prosternent, en rampant, sur les dalles de la *Cappella delle Volte!* Catherine dompta également cet animal féroce et le fit rentrer au bercail par la porte étroite du confessionnal. Il se convertit sincèrement et devint un honnête époux et un excellent père de famille. Il semble même qu'à un âge avancé, il ait fait partie du Tiers Ordre de Saint-Dominique; sa mort survint à Venise le 20 juillet 1406. Son frère Matteo se fit dominicain; les deux jeunes filles naguère si mondaines moururent de la mort des saints et « s'endormirent dans le Seigneur en souriant avec un indicible allégresse », nous dit Raymond[18].

Ainsi s'écoula l'hiver que passa Catherine au Palais Saracini. « A dater du mois de septembre jusqu'au début du Carême — écrit Caffarini, — elle ne vécut que d'un peu de salade crue, mais, dès que le carême eut commencé, cette maigre nourriture lui devint trop lourde et elle rendait le soir ce qu'elle avait pris le matin. Du dimanche de la Passion jusqu'à la joyeuse fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, il lui fut impossible de rien prendre et, pendant cinquante-cinq jours, elle se maintint ainsi en vie et en bonne santé, sans manger quoi que ce fût, ni pain, ni légumes, ni aucun autre aliment. Et bien que ce jeûne continu lui occasionnât d'intolérables douleurs, au grand étonnement de tous ceux qui l'entouraient elle continuait d'agir avec le même zèle qu'à l'ordinaire. Cependant, quelques jours avant l'Ascension, elle se sentit si faible qu'il lui parut impossible de supporter plus longtemps ses souffrances et, pleine

de confiance, elle s'adressa au Divin Maître en disant : « Pendant combien de temps, Seigneur, devrai-je endurer ce tourment? » Il lui fut répondu qu'elle n'en serait délivrée que le jour de l'Ascension. Et tandis que les processions passaient par les champs pour attirer les bénédictions du ciel sur les jeunes moissons, Catherine resta étendue sur sa couche sans pouvoir se rendre à l'église et prendre part à ces pieuses manifestations... Mais le Seigneur daigna lui envoyer un ange, richement vêtu de blanc, qui lui apporta le très saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « et durant ces trois jours des Rogations elle ne put converser avec aucune créature [19]. »

La veille de la fête de l'Ascension, Bartolommeo di Domenici et cinq autres frères vinrent la visiter au Palazzo Saracini et reconnurent qu'elle avait conscience de la gravité de son état, car elle leur déclara : « A moins que je ne meure, ce que je préférerais de beaucoup, il me faudra vivre tout autrement à l'avenir, d'une manière extraordinaire. »

Se réveillant complètement guérie le lendemain matin, elle appela Alessia à haute voix pour réclamer son manteau et ses chaussures, et toutes deux se rendirent ensemble à San Domenico. Le visage de Catherine rayonnait d'une telle joie après le saint sacrifice que les sœurs qui étaient présentes décidèrent de l'accompagner et de prendre avec elle leur collation. Et, comme Alessia n'était point préparée à recevoir un aussi grand nombre de convives, on porta de la cuisine du couvent au Palazzo Saracini une marmite de fèves bouillies.

Catherine s'assit à table et mangea et but comme les autres. Tout le jour, il y eut grande affluence d'amis et de connaissances, en compagnie desquels elle prit même un verre de vin et, comme le dit Caffarini, se montra en toutes choses *l'allegra e festosa Vergine,* la gaie et joyeuse Vierge[20].

VI

« Ne jugez pas afin de n'être pas jugés. » Cette parole de l'Évangile est de celles qui ont produit une vive impression sur Catherine. Souvent on la rencontre dans ses lettres : elle s'en sert comme d'un bouclier et d'une épée, et se récrie sans cesse contre ceux qui jugent les serviteurs de Dieu.

« Celui qui est parfait (écrit-elle à un chartreux) ne juge jamais ni les serviteurs de Dieu, ni aucune autre créature ; non pas qu'il ignore les péchés des autres, mais il doit les considérer avec compassion sans les juger, tout remettre à Dieu et même prendre sur soi les fautes du prochain. La charité chrétienne nous presse d'agir de la sorte et nous défend d'imiter les imparfaits qui sont encore aveuglés par l'amour-propre. Il semble que ceux-là ne vivent que pour juger les autres. Beaucoup de gens du monde jugent les serviteurs de Dieu et les méprisent, parce qu'ils ne vivent pas précisément de la même manière qu'eux[1]. »

Catherine parlait avec l'amertume de l'expérience, car elle savait ce que c'est que d'être jugée. En maintes occasions, elle soulevait l'indignation autour

d'elle : ce qu'on lui reprochait le plus, c'était son abstention totale de nourriture et de breuvage. Cette après-midi de l'Ascension fut passagère et bientôt il lui redevint impossible, comme auparavant, de s'alimenter d'aucune façon. Et les bavardages allèrent leur train. Le bruit s'accrédita qu'elle jouait la comédie : « Oh ! il faudrait voir, elle mange lorsqu'elle est seule, cela paraît si saint de pouvoir se passer de toute nourriture ». Certaines personnes, entre autres son confesseur le père Tommaso, s'imaginant que ce n'était que caprice et fantaisie de sa part, lui ordonna de manger. Elle obéit, mais tomba si sérieusement malade qu'il dut lui permettre de vomir ses repas, ainsi qu'elle en avait l'habitude. « Mon estomac est ainsi fait », déclarait-elle, « parce que dans mon enfance j'étais trop avide de fruits. Dieu me punit à présent de ma gourmandise ! »

« Pendant tout le temps que je passai auprès de cette sainte vierge, elle ne vécut que de la sainte Eucharistie », attesta Francesco Malavolti après la mort de la sainte ; « mais afin d'éviter de donner lieu au scandale, elle prenait parfois un peu de salade et un peu d'autres légumes crus ou de fruits et les mâchait, puis se détournait pour les rejeter. Et, si elle venait à en avaler la moindre parcelle, son estomac ne lui laissait aucun repos avant qu'elle l'eût vomi. Or ces vomissements lui étaient si pénibles que tout son visage enflait..... En pareil cas, elle se retirait à l'écart avec une de ses amies et se chatouillait la gorge, soit avec une tige de finocchi, soit avec une plume d'oie, jusqu'à ce qu'elle fût débarrassée de ce qu'elle venait

d'avaler. C'est ce qu'elle appelait faire justice : « Allons faire le procès de cette misérable pécheresse ! » avait-elle coutume de dire.

Stefano Maconi, qui fit la connaissance de Catherine quatre ans avant sa mort, décrit ainsi sa manière de vivre : « Elle avait en horreur la viande, le vin, les œufs et les douceurs. Ses amies lui préparaient en général avec des légumes ce qu'on appelle « une salade », ou bien, quand elles pouvaient s'en procurer, un chou assaisonné à l'huile. Elle n'acceptait jamais que la tête et la queue de l'anguille et s'abstenait de manger du fromage, à moins qu'il ne fût très vieux. A vrai dire, elle n'avalait rien mais se contentait de mettre les aliments dans sa bouche et de les mâcher, puis rejetait ensuite tout le solide et ne buvait que de l'eau pure pendant le repas des autres. Après quoi elle se levait en disant : « Allons faire le procès de cette misérable pécheresse ! » Il cite les mêmes faits que Francesco Malavolti et ajoute pour terminer : « Ceci est la pure vérité, et plusieurs d'entre nous ont pu constater que, lorsque son estomac contenait, fût-ce la valeur d'une fève, tout son corps était malade et incapable du moindre effort[2]. »

Les amies de Catherine se désolaient et s'indignaient de voir que l'on portait contre elle des accusations hypocrites. Même après sa mort, Raymond de Capoue consacre tout un chapitre de la biographie de la Siennoise à justifier son jeûne ; que ne devait-on pas dire pendant sa vie ?

Elle interdisait cependant que l'on prît sa défense : « Chère fille », écrivait-elle plus tard à l'une de ses

amies, « il faut que je te gronde de ne t'être point souvenue que je t'avais recommandé de ne jamais te récrier contre ceux qui tiennent des propos injurieux à mon sujet. Si à l'avenir quelqu'un dit du mal de moi, contente-toi de répondre qu'on pourrait bien t'en raconter davantage, et prie donc ces personnes de bien vouloir ressentir dans leur cœur autant de compassion à mon égard qu'elles en expriment par leurs paroles, afin qu'elles supplient Dieu de me convertir et de m'amener à une vie meilleure.[3] » « On peut tirer parti de tout », se plaisait-elle à répéter; « quoi qu'il nous arrive, joies ou tristesses, notre première pensée doit être : J'en tirerai profit pour mon âme! Si nous agissions toujours ainsi, nous serions bientôt riches[4]. » En ceci la Siennoise partage l'opinion du saint Ombrien, qui voyait en ceux qui le blâmaient ses véritables bienfaiteurs, parce qu'ils lui signalaient ses défauts.

Mais les accusations qui s'élevaient contre Catherine ne tardèrent pas à devenir beaucoup plus graves. Les commérages des dévots trouvaient sans cesse un aliment nouveau, joyeusement mis à contribution, dans les relations toujours plus intimes de Catherine avec les dominicains : « Comme elle s'entretient longtemps avec eux dans l'église! » « Et ce repas de midi qui tout récemment a été fourni par le couvent! » Nombre de ses sœurs dans le Seigneur, sentaient l'aiguillon du scandale; et les calomnies commencèrent à prendre leur essor...

Une pieuse veuve nommée Palmerina qui avait fait don de toute sa fortune à la Casa della Misericordia,

fut la première à les mettre en circulation et une vieille Mantellata malade, à laquelle Catherine prodiguait des soins, vint à la rescousse. Elles prirent tant d'importance que la prieure fit un jour appeler Catherine. Alors la jeune fille, apprenant ce dont on l'accusait, se jeta à ses pieds : « Par la grâce de Dieu, mes chères sœurs, je suis vierge », s'écria-t-elle. Les choses n'allèrent pas plus loin. Palmerina mourut peu après et Catherine continua ses soins assidus à la Mantellata, dont le nom était Andrea. « Mais en son for intérieur (raconte Bartolommeo de Dominici) Catherine était préoccupée des accusations que l'on portait contre elle et, se refusant à croire que l'on critiquait son prochain par pure méchanceté, s'imaginait qu'elle avait dû prêter au blâme ; » aussi fit-elle son examen de conscience. Elle qui, une fois, avait sangloté durant trois heures, dans son repentir d'avoir pendant une seconde détourné son regard sur son frère Stefano ; elle qui, durant trois jours, s'était amèrement reproché d'avoir répondu étourdiment à deux dominicains qu'elle les accompagnerait volontiers, bien que ce ne fût pas son intention, pouvait tout aussi bien se persuader, en fin de compte, que la pieuse Palmerina et la pauvre malade Andrea avaient raison. « Ah ! Seigneur », gémissait-elle, « si je savais que l'on m'accuse injustement et que je partage tes souffrances, je ne souhaiterais rien de plus avantageux ! » Et tandis que son âme était ainsi plongée dans la détresse, Jésus lui apparut une nuit; de la main droite, il tenait une couronne d'or incrustée de perles et de pierres précieuses; dans la main gauche, il avait

une couronne d'épines. « Ces couronnes te sont, l'une et l'autre, destinées, ma chère fille » dit la voix bien connue, « mais il est impossible que tu les portes en même temps; choisis donc! Si tu veux posséder dès maintenant la couronne d'or, tu ne la recevras pas plus tard; ou bien, préfères-tu porter en ce monde la couronne d'épines de souffrance et de persécution afin que je puisse poser sur ta tête, pour l'éternité, la couronne de justice? » Sans hésiter une minute, Catherine tendit la main vers la couronne d'épines. Ne la porterait-elle pas volontiers, puisqu'elle était sûre qu'elle venait de *Lui,* que c'était un signe d'amour et non un châtiment? Et Jésus enfonça si fortement la couronne sur ses tempes que, par la suite, elle sentit toujours les épines lui transpercer le front...

Le jour suivant, radieuse comme un vainqueur, et fière comme une jeune épousée, quoique éprouvant de violentes douleurs, occasionnées par la couronne que lui avait donnée le Seigneur, elle se rendit auprès d'Andrea. Les jours passèrent, la malade déclinait et, un beau matin, Catherine constata qu'une profonde plaie cancéreuse, qui répandait une odeur infecte, venait de s'ouvrir dans sa poitrine. Lorsque la jeune fille rentra chez elle, ses vêtements exhalaient cette puanteur; ce qui ne pouvait manquer d'irriter Lapa, toujours impétueuse. « *Maledetta figlia*, maudite gamine », vociféra-t-elle (dans la légende publiée par Raymond de Capoue elle s'exprime plus élégamment, mais c'est Bartolomeo di Dominici qui a raison), « n'est-ce point assez que tu te ruines la santé, faut-il encore que tu empestes toute la maison? » Cependant

Catherine persévéra dans son œuvre de charité. A l'exemple du Samaritain, elle pansait quotidiennement l'affreuse ulcération avec du vin et de l'huile, et, un jour, ayant recueilli dans une écuelle toute la matière qu'elle venait d'extraire de la plaie, elle se trouva sur le point de vomir à cette vue. « Alors », ajoute le vieux récit, « elle fut saisie comme d'une sainte haine vis-à-vis d'elle-même, » — elle porta l'écuelle à ses lèvres et se mit à en boire l'abominable contenu vert et jaune...

Plusieurs années après, cet acte héroïque de sa jeunesse ayant été rapporté à Raymond de Capoue, le dominicain frissonna. « N'était-ce point affreux! » demanda-t-il à Catherine assise à ses pieds? « Non », murmura la Siennoise, « je n'ai jamais rien goûté de plus suave! »

Il faudrait voir, comment nous, hommes de notre temps, même nous catholiques, nous nous accommoderions d'une action semblable! Nous invoquons nos dieux, l'hygiène et l'esthétique, ainsi que tous les autres, et nous nous éloignons de Catherine qui vide une écuelle de pus! Mais Andrea, la malade perverse ne se détourna point : « Ma fille, ma fille » s'exclama-t-elle, en l'appelant *figlia*, selon la coutume des vieilles italiennes, « ma fille, ma fille, veux-tu donc te tuer! » et les larmes jaillirent de ce cœur endurci. Elle supplia Catherine de lui pardonner et fit quérir la prieure des Mantellate pour désavouer formellement tout le mal qu'elle avait dit de sa jeune garde-malade. « L'amour le plus fort remporte la victoire », a dit un poète. Durant la nuit qui suivit, Catherine eut une nouvelle vision. Notre-Seigneur lui apparut et,

la prenant par le cou, il l'attira contre sa poitrine et appuya sa bouche contre la blessure ouverte de son cœur et Catherine but à longs traits le sang du divin martyr et du divin héros, dont elle désirait emplir son propre cœur[5]

Elle se reportait assurément vers cette heure, en écrivant plus tard au prieur général des Chartreux, Guglielmo Rainaudo · « Le sang de l'humble Agneau sans tache est précieux et glorieux. Qui donc sera assez insensible et assez dur pour ne pas prendre la coupe de son cœur et ne pas aller avec amour au côté de Jésus Crucifié d'où ce sang coule en abondance[6] »?

« De ce jour-là », affirme Raymond de Capoue, « la réputation de Catherine ne fit que grandir », et bien des personnes vinrent pour la voir, — de même qu'il y a peu d'années encore de pieuses gens faisaient le pèlerinage de Lucca pour voir Gemma Galgani.

Ainsi, Catherine, malade, se reposait un jour dans sa cellule, lorsqu'un « Serviteur de Dieu » de Florence, sans doute un ermite ou quelque autre religieux, se présenta chez elle et, sans autre préambule, se mit à l'accabler de reproches et d'injures. Sans rien répondre, Catherine se souleva sur sa couche et resta immobile et muette, la tête inclinée, les bras croisés sur sa poitrine. Le pieux visiteur qui avait voulu éprouver son humilité se retira fort satisfait : « Elle est comme de l'or pur, » avoua-t-il au confesseur de la Siennoise qui l'accompagna dehors[7].

Le franciscain, Fra Lazzarino de Pise, fut un critique plus sévère et plus difficile à convaincre. Il était professeur de théologie au couvent franciscain de Sienne et on l'appréciait fort comme prédicateur à San Francesco..... Poussé peut-être par l'ancienne rivalité qui existait entre les deux ordres, il entreprit de persécuter Catherine, en faisant courir de mauvais bruits à son sujet au couvent et par la ville, et en raillant tous ceux qui avaient affaire à elle. Il attaqua notamment Fra Bartolommeo di Dominici qui, à cette époque, faisait un cours sur les Sentences de Pierre Lombard, en cherchant à lui soustraire des élèves, et il commença une série de prédications dans le but de confondre Catherine et ses partisans. Pour trouver matière à ces sermons, il décida de lui rendre visite, convaincu qu'elle se trahirait promptement au cours de la conversation et lui laisserait voir qu'elle n'était point la pieuse personne qu'on disait, mais bien plutôt une hérétique.

Un soir, c'était précisément la fête de Catherine, le 25 novembre, il fit irruption dans la cellule de Fra Bartolommeo et le pria de lui servir d'introducteur auprès de la vierge; le dominicain, imaginant dans sa naïveté que l'autre reconnaissait enfin ses torts, s'empressa de se rendre chez Fra Tommaso della Fonte pour lui en demander l'autorisation; puis, tout heureux, il accompagna son rival à la via dei Tintori. Tous deux pénétrèrent ensemble dans la cellule déjà remplie d'ombre où Catherine les invita à prendre place : le franciscain s'établit sur le coffre à habits

et le dominicain sur le banc en face de lui, tandis que, suivant sa coutume, elle s'assit par terre aux pieds de Fra Lazzarino.

Le silence régna quelques instants; ni Catherine ni le Pisan ne se souciaient de commencer l'entretien. Ce dernier prit enfin la parole et Fra Bartolommeo nous rapporte ce qui suit :

Fra Lazzarino : « J'ai beaucoup entendu parler de ta sainteté et je sais que le Seigneur t'a donné l'intelligence de comprendre et d'interpréter les Écritures ; je suis donc venu dans l'espoir de recueillir de ta bouche une parole d'édification et de consolation. »

Or, l'interprétation personnelle des Écritures était précisément l'un des points sur lesquels on pouvait prendre Catherine au piège et la confondre. Il a été raconté plus haut comment elle interprétait la prière du Christ à Gethsemani et ce n'est point le seul cas où elle exposa une noble mais libre exégèse. Catherine soupçonnant le piège répondit :

« Ce m'est une grande joie de vous voir, car vous devez connaître à fond les saintes Écritures, puisque vous les commentez journellement pour en faire la nourriture et la consolation des âmes, et vous êtes certainement venu ici pour édifier et fortifier la mienne, ce que je vous supplie de faire. »

Ceci était une parade, et pendant quelque temps ils échangèrent des répliques, de même que deux adversaires de force égale se mesurent l'un l'autre en jouant de l'épée. Toutefois Catherine ne se découvrit nullement devant le redoutable théologien,

et les cloches sonnant l'Angelus donnèrent aux deux religieux le signal du départ. « Je reviendrai à une heure plus convenable », dit le professeur en se levant aussitôt. Catherine le reconduisit jusqu'au seuil de sa demeure et, s'agenouillant pour prendre congé, lui demanda sa bénédiction et se recommanda à ses prières..... Fra Lazzarino esquissa négligemment un signe de croix et ajouta, ainsi que l'exigeait la politesse : « Prie aussi pour moi, ma sœur » ; puis il s'éloigna, moitié déçu, moitié dédaigneux. Il ne se doutait guère que Catherine l'avait deviné. « Bonne petite fille, mais pas très douée, » songeait-il en lui-même sur le chemin du retour. Sur ce, il alla se coucher, devant le lendemain faire un cours qu'il comptait préparer de fort bonne heure. Mais, le jour venu, au lieu de se trouver frais et dispos, satisfait de lui-même et de l'existence, il s'éveilla profondément triste. Il s'habilla, mais son chagrin persistait, et subitement, sans en savoir la cause, il fondit en larmes. Le professeur avait la sensiblerie en horreur; aussi sécha-t-il ses pleurs avec colère; mais ils redoublèrent de violence. Tantôt il arpentait sa cellule, tantôt il s'appuyait contre les murs blanchis à la chaux, en sanglotant toujours. En homme raisonnable qu'il était, Fra Lazzarino se mit alors en devoir de rechercher la cause de ces pleurs absurdes. Tout d'abord il explora le domaine naturel : « Peut-être me suis-je trop attardé hier soir avec les autres frères et avons-nous bu plus que de raison? Ou bien ai-je dormi sans avoir mis mon capuchon sur ma tête?» Cependant sa conscience ne lui reprochait rien quant

à la boisson et, en dépit de toute la frayeur qu'inspire à un Italien le seul fait d'être nu-tête (*tenga in capo!* *) est la première formule de politesse que l'on vous adresse en Italie), il se refusait à croire qu'un léger refroidissement pût lui occasionner un si profond chagrin. Le temps s'écoulait, ses pleurs ne cessaient point; le cours dut être contremandé et Fra Lazzarino se résigna à passer la journée entière dans sa cellule. Il dirigea ses recherches dans le domaine surnaturel. Cette affliction inexpliquée pouvait être le présage d'un grand malheur. — « Ma mère est-elle morte subitement? Mon frère a-t-il été tué dans un combat? » se demandait-il à lui-même. « Ou bien avait-il offensé Dieu gravement? »

Le jour passa, Fra Lazzarino demeurait inconsolable. Le crépuscule tomba et le souvenir lui revint alors de ce qu'il avait fait la veille à cette même heure..... Il revit la petite pièce où une lampe brûlait perpétuellement devant un crucifix, et, assise à ses pieds, sur la natte qui recouvrait le carrelage de briques, la mince et fluette jeune fille au pâle visage fixant sur lui ses yeux noirs interrogateurs..... Il revit ses lèvres s'entrouvrir pour parler et comprit en quoi il s'était rendu coupable. Il comprit que Catherine, pleine de vérité, était celle qui s'était réellement consacrée à Dieu, celle dont les actes se conformaient à sa foi... Et il reconnut que lui-même était un prédicateur hypocrite, un homme au verbe brûlant, mais au cœur glacé, qui, au fond, ne

*) « Gardez votre chapeau ».

croyait pas, ne *pouvait* pas croire parce qu'il était dominé par l'amour-propre. Il jeta un coup d'œil circulaire sur sa cellule confortable, avec sa bibliothèque bien garnie, sa large couche, ses fauteuils moelleux, et se rappela qu'il avait osé juger celle qui, à l'exemple de son divin modèle, vivait loyalement dans la pauvreté, celle qui s'était si humblement recommandée à ses prières en implorant sa bénédiction, tandis que lui avait ébauché en l'air, du bout des doigts, un vague signe de croix, tout en jetant nonchalamment son : « Prie aussi pour moi, ma sœur! »

Dès que Fra Lazzarino se fut rendu compte de tout ceci, ses larmes coulèrent moins fort — comme celles d'un enfant qui, après avoir sangloté dans le sein de sa mère ou sur les genoux de son père, relevant tout à coup son visage, s'aperçoit que les yeux qu'il aime sont redevenus souriants. Et, joyeux comme un enfant, le savant professeur sécha ses pleurs, animé du seul désir d'aller trouver Catherine pour lui confesser la vanité et la suffisance de son âme et la supplier de lui pardonner d'avoir osé la juger.....

De grand matin, avant même que l'aube tardive d'un jour de novembre eût commencé de poindre, Fra Lazzarino atteignit la porte de la demeure de Catherine. Elle vint elle-même lui ouvrir et il se jeta à ses pieds. Mais, s'agenouillant, elle aussi, la jeune fille le pria en grâce de se relever, et tous deux entrèrent dans la cellule. Fra Lazzarino refusa cette fois de s'asseoir sur le coffre comme dans une chaire et prit

place, à côté d'elle, sur la natte. Et là, dans *la cellule de la connaissance de soi-même,* le savant théologien ouvrit son cœur à Catherine : « Jusqu'ici, je ne connaissais que l'écorce du christianisme, toi tu en possèdes la moelle! » s'écria-t-il. Une grande paix descendit en lui, tandis que ses larmes jaillissaient de nouveau (mais cette fois des larmes de bonheur), en écoutant Catherine, la mère des âmes qui, avec douceur et fermeté, lui rappelait ce que signifiaient sa robe brune, ses pieds nus, sa corde à trois nœuds et le renvoyait au guide spirituel que, dans sa jeunesse, il avait promis de suivre, mais qu'il avait ensuite abandonné et trahi : le *Poverello* d'Assise. « C'est pour vous la voie du salut », conclut la dominicaine, « méprisez toutes les splendeurs du monde, distribuez votre argent et vos biens superflus, suivez humblement le Christ crucifié et votre père San Francesco! »

Fra Lazzarino rentra au couvent, — le grand et beau couvent qui est maintenant le séminaire archiépiscopal, — réunit tout ce qu'il possédait d'argent et de vêtements de surplus, pour en faire don aux pauvres et ne conserva que quelques volumes de sa superbe collection de livres.

Ainsi une fois de plus un Saul était devenu un Paul, un persécuteur s'était converti en disciple. Mais Fra Lazzarino eut fort à souffrir de cette brusque transformation. « Hier, tu attaquais Catherine; aujourd'hui, tu chantes ses louanges », lui disait-on en ricanant; si bien qu'il finit par se retirer complètement de sa communauté et s'installa dans l'ermitage

de San Colombaio, sur le Mont' Amiata, qu'il ne quittait que pour aller prêcher aux environs. Mais ses sermons étaient meilleurs qu'ils ne l'avaient jamais été auparavant, et Catherine le consolait et le réconfortait de toutes ses contrariétés; il considérait donc comme une joie et un honneur d'entendre murmurer sur son passage : « Voilà *il Caterinato!* »[8].

VII

« Tous les saints de Dieu sont unis par le lien de la charité, mais ils participent d'une manière toute spéciale au bonheur de ceux qu'ils ont le plus tendrement aimés ici-bas. Par cet amour, ils croissaient en grâce et en vertu, se provoquant l'un l'autre à procurer ma gloire et à faire honorer mon nom en eux et dans le prochain.... Cet amour, ils ne l'ont pas perdu dans l'éternelle vie, ils le gardent toujours, et c'est lui qui fait plus abondante leur félicité. Non que la coupe de leur bonheur puisse s'agrandir ou ait besoin d'être remplie : elle est pleine et plus grande ne peut être ; mais ils éprouvent une ivresse, un contentement, une jubilation, une allégresse qui se renouvelle sans cesse en eux à la vue du bien que le Seigneur a opéré dans les autres âmes [1]. »

Una exultazione, una giocundità, uno giubilo, una allegrezza — le son même des mots que choisit Catherine témoigne de ce que signifiait à ses yeux l'amitié qui existe entre les âmes, le réciproque amour de ceux qui sont animés des mêmes sentiments : au ciel même il subsistera. Combien plus encore l'amitié de ses amis, l'amour de ses disciples devaient-ils lui être sur terre une consolation, une douceur, un réconfort et une joie?

Elle se trouvait bien au milieu de sa *bella brigata*, ainsi qu'elle se plaisait à nommer le cercle qui se formait autour d'elle. A ses vieux amis les Dominicains et à ses premières compagnes : Alessia, Lisa, les deux Catherine, Francesca Gori, s'en joignirent plusieurs autres, au nombre desquels ne se trouve d'ailleurs qu'une femme, Giovanna Manetti, épouse de Nello Cinughi, appartenant à la lignée des Pazzi célèbres dans l'histoire de Florence, et communément désignés par ce nom de famille. Mais comme, en italien, *Pazzo* veut dire « fou », Giovanna fut promptement surnommée « Jeanne la folle », *Giovanna Pazza*, ce dont elle se vengeait en appelant Cecca (Francesca) Gori *stolta Cecca*, « Francesca la sotte », et Alessia la « Grosse Alessia ». Les intéressées elles-mêmes se servaient de ces sobriquets affectueux, et, lorsqu'elles écrivaient des lettres au nom de Catherine, elles ajoutaient volontiers des amitiés de leur part en signant alors : *Alessia grassotta*, ou *stolta Cecca*[2]. Alessia termine ainsi une lettre adressée à Bartolommeo di Dominici et à Antonio di Nacci Caffarini : « Alessia a l'honneur de vous saluer cent mille fois, elle désire extrêmement vous revoir et s'étonne fort de ce que vous n'ayez point écrit. Que Dieu nous conduise tous en ce lieu béni où nous nous verrons les uns les autres face à face en présence du Seigneur. » Et dans un post-scriptum, elle ajoute encore : « L'inutile Alessia se roulerait volontiers dans cette lettre pour aller vous rejoindre de cette manière[3]. »

Il est aisé de se représenter la nature de l'influence que Catherine exerçait sur ses disciples en lisant les

lettres qu'elle leur adressait au cours des voyages qui l'éloignaient de Sienne. En dehors du confesseur, l'Église comprend encore un autre guide des âmes, celui qu'on nomme le *directeur spirituel.* On pourrait dire que c'est ce dernier qui est chargé de la besogne la plus délicate, tandis que le gros ouvrage est laissé au confesseur. Catherine était le *directeur spirituel* de toute sa brigade. « Moi, Catherine, ton indigne et misérable mère », dit-elle dans une lettre à Alessia, « je désire que tu arrives à la perfection pour laquelle Dieu t'a choisie. Il me semble, que pour y parvenir, il faut marcher avec ordre et non pas sans direction. Il faut faire toutes nos œuvres avec mesure et sans mesure. Il convient d'aimer Dieu sans mesure ; l'amour que nous avons pour lui ne doit pas connaître de bornes..... Mais, pour atteindre la perfection de l'amour, il faut régler ta vie. La première règle est de fuir laconversation de toute créature, à moins que la charité ne l'exige ; aime tous les hommes, mais recherche-les peu et, même avec les personnes que tu aimes d'un amour spirituel, sache garder la mesure..... Si tu négliges de le faire, tu en viendras aisément à détourner au profit des créatures l'amour qui n'est dû qu'à Dieu. En les aimant sans mesure, tu mettras obstacle à ta perfection..... Sois comme un vase que tu emplis dans une fontaine et dans lequel tu bois tandis qu'il est placé sous le jet de la fontaine. *) Mettons que ton cœur soit plein d'amour pour Dieu : s'il ne reste pas en Dieu, il sera bientôt vide. Et en veux-tu une preuve? La voici. Quand une personne que tu

*) Catherine pensait à Fontebranda.

aimes te cause quelque peine, si tu souffres alors d'autre chose que de l'offense faite à Dieu, cela prouve manifestement que ton amour est encore imparfait, et que tu bois hors de la fontaine.

« Tu me demandes comment rendre parfait cet amour qui est imparfait? Le voici : c'est de corriger et de châtier les mouvements de ton cœur par la connaissance de toi-même, par la haine et le mépris de ton imperfection, c'est-à-dire en te reprochant d'être assez dépravée pour donner à la créature l'amour que tu dois tout entier à Dieu, d'aimer la créature sans mesure et Dieu avec mesure. Efforce-toi donc d'aimer toute créature et toutes choses en Dieu et de corriger tes affections mal réglées. Fais-toi, ma fille, deux habitations : l'une dans ta cellule, pour ne pas aller bavarder de tous côtés, et d'où tu ne sortiras que par nécessité, par obéissance vis-à-vis de la prieure, ou par charité; puis, fais toi une autre cellule spirituelle que tu porteras toujours avec toi : c'est la cellule de la vraie connaissance de toi-même; tu y trouveras la connaissance de la bonté de Dieu à ton égard. A vrai dire, ce sont deux cellules en une seule, et; si tu en construis une, il te faut également construire l'autre, sans quoi ton âme se laisserait infailliblement aller au trouble ou à la présomption. Si tu ne connaissais que toi-même, tu tomberais dans le découragement; si tu ne connaissais que la bonté divine, tu serais tentée de devenir présomptueuse. Il faut donc que ces deux connaissances soient unies l'une à l'autre et ne forment qu'une même chose. En agissant ainsi, tu arriveras à la perfection, car, par la connaissance de toi-

même tu acquerras la haine de ta nature sensuelle et, munie du glaive de cette haine, tu t'assiéras sur le tribunal de ta conscience pour faire le procès de tes sentiments. De cette connaissance jaillit aussi la source de l'humilité, qui te fera supporter patiemment et avec joie les injures, la perte des consolations, ainsi que toutes sortes de peines, de quelque côté qu'elles viennent. L'âme humble se sent réconfortée par les persécutions et la honte lui paraît une gloire; elle s'en réjouit, parce qu'elle y voit la punition de sa volonté sensitive qui se révolte sans cesse contre Dieu et parce qu'ainsi elle devient semblable à Jésus crucifié qui est la voie de la vérité.

« Dans la connaissance de Dieu, tu trouveras le feu de la divine charité. Où seras-tu heureuse? Sur la croix avec l'agneau sans tache, en cherchant son honneur et le salut des âmes par d'humbles et continuelles prières. C'est en cela que consiste toute notre perfection. Il y a encore bien d'autres choses à faire, mais la prière est la principale, car nous en recevons tant de lumière, que nous ne pouvons nous tromper dans les actions qui en dépendent. Réjouis-toi, ma chère fille, de partager les opprobres du Christ, et veille sur les mouvements de ta langue afin qu'elle ne réponde pas quelque fois aux mouvements répréhensibles de ton cœur; mais fais fondre ce que récèle ton cœur dans la haine et le mépris pour toi-même. Fais en sorte que tu sois la plus petite des plus petites; soumets toi avec patience et humilité à toute créature, non pas en t'excusant mais en disant : » mea culpa... » Règle bien ton temps et, après avoir

accordé à ton corps le repos qui lui est nécessaire récite les Matines, puis, le matin, va prier à l'église sans perdre ton temps en bavardages... Après ton repas de midi, recueille-toi quelques instants et consacre-toi ensuite à quelque travail manuel qui puisse t'être utile... Tu soigneras ta vieille mère avec zèle et la pourvoiras de tout ce dont elle a besoin ; c'est là ton devoir. Tâche, d'ici à mon arrivée, de faire ce que je te prescris. Demeure dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour [4] ».

Catherine est une mère tendre mais sévère; elle veut que l'on fasse ce qu'elle ordonne et des expressions de ce genre : « Faites ceci, soyez comme cela » reparaissent sans cesse dans ses lettres. Elle sent qu'elle est souveraine-née et qu'elle a le droit de commander, parce que ce qu'elle veut est raisonnable et juste.

Dans une lettre de la même époque adressée à Catarina Scetto (ou Ghetto), elle développe un de ses thèmes favoris : l'identité de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. « Nous concevons les vertus dans l'amour de Dieu et nous les enfantons dans l'amour du prochain », écrit-elle. « En aimant ton prochain sans aucune arrière-pensée quant à ton intérêt, soit spirituel, soit temporel, tu seras une vraie servante de Dieu et tu répondras à l'amour du créateur envers toi par l'amour envers le prochain. Tu seras une épouse fidèle et non une parjure. Il faut qu'en tant qu'épouse du Christ tu deviennes la servante du prochain. Nous ne pouvons servir Dieu d'une autre manière et sous une autre forme, c'est

pourquoi nous devons servir notre prochain avec un vrai et sincère amour ».

Les relations entre l'épouse mystique et le Christ époux sont toujours d'une essence purement morale. L'amour envers Dieu se manifeste par l'amour envers le prochain et le service de Dieu consiste à servir le prochain. Telle est la doctrine du Nouveau Testament : « Nous savons que nous avons passé de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères; celui qui n'aime pas demeure dans la mort, » dit l'apôtre saint Jean [5].

Ce fut pour Catherine une joie immense, lorsque sa vieille mère Lapa se joignit, elle aussi, au cercle de ses disciples; les liens du sang ne suffisent pas toujours à unir les âmes entre elles; peut-être même est-ce fort rare. Les membres d'une même famille sont trop souvent séparés les uns des autres par leurs convictions, leurs différentes manières de voir et leur conception de la vie. Jésus songeait à cela quand il déclara qu'il était venu apporter le glaive et non la paix : « Je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère... ». « L'homme aura pour ennemis les gens de sa propre maison [6] ». Lapa, aussi terre à terre et pratique que sa fille était surnaturelle, était en tout l'opposé de Catherine. Grand fut leur désespoir à toutes deux, lorsqu'en 1370 Lapa tomba gravement malade; car cet état semblait présager une mort prochaine et Lapa ne désirait nullement quitter cette vie. Catherine lui proposa en vain la visite du prêtre et les sacrements : « Je ne

veux pas en entendre parler » grognait Lapa, « mais si tu es aussi sainte qu'on le proclame, va prier Notre-Seigneur de me guérir. » Le cœur serré, Catherine s'éloigna et, tandis qu'elle était absorbée dans sa prière, l'état de sa mère empira; Lapa Benincasa rendit l'âme sous les yeux de sa belle-fille Lisa Colombini, de Catarina di Ghetto et d'une autre Mantellata nommée Agnola di Vannino.

« Est-ce donc là ce que tu m'avais promis, Seigneur, qu'aucun des miens ne périrait », gémit Catherine lorsqu'on lui apporta la nouvelle. Jésus le lui avait expressément promis, le jour de la fête de saint Agapit au mois d'août de la même année : la douleur qu'elle ressentait à la main droite en était le gage. Aussi recommença-t-elle à lutter par la prière avec le Seigneur et elle remporta la victoire. Lapa revint à la vie et vécut beaucoup plus longtemps qu'elle ne l'eût elle-même désiré. Ses enfants et petits-enfants moururent autour d'elle, si bien qu'elle finit par se trouver complètement solitaire, retirée dans sa chambre de la via Romana, loin de Fontebranda, oubliée et abandonnée de tous, même de la mort. « Je crois que mon âme est chevillée de travers dans mon corps puisqu'elle n'en peut plus sortir! » disait-elle souvent... Mais une grande transformation s'était opérée en elle après sa maladie. Elle devint même Mantellata, s'associa aux œuvres de sa fille et l'accompagna dans son dernier voyage à Rome[7]. Les rares lettres que lui écrivit Catherine sont très courtes et deux d'entre elles sont manifestement des réponses aux plaintes que

faisait entendre sa mère relativement à sa solitude. Sa fille la renvoie à l'exemple de la sainte Vierge qui, au lieu de retenir les apôtres à Jérusalem après l'Ascension, leur permit de s'en aller de par le monde pour prêcher l'Évangile. Les disciples, eux aussi, seraient volontiers restés auprès de Marie, mais leur tâche les appelait ailleurs. En vrais disciples du Seigneur, nous devons pareillement nous renoncer nous-mêmes et ne penser qu'à l'honneur de Dieu et au salut des hommes : « c'est à cela que m'a destinée mon Créateur, je ne suis pas sur terre pour autre chose, ma très chère mère »[8].

Aux religieux et aux femmes se joignirent bientôt des hommes du monde, jeunes et vieux, qui formèrent un troisième groupe dans la « brigade » de Catherine. L'un des premiers fut Messer Matteo di Cenni Fazi, qui, de concert avec son ami Francesco di Lando, se présenta par pure curiosité chez Catherine afin de la voir en extase. Ce spectacle saisit si fortement les deux hommes et leur donna une telle impression de l'existence du monde invisible, avec lequel Catherine était en communication, qu'ils décidèrent de revenir pour s'entretenir avec elle. « Si sa vue produit un tel effet », se dirent-ils l'un à l'autre, « que d'avantages ne retirerons-nous pas de ses directions? » Dès lors tous deux recherchèrent sa société et devinrent ses fidèles disciples. Messer Matteo, qui avait mené jusque-là une vie assez mondaine, mais qui déjà avait été amené à de meilleures pensées par William Flete de Lecceto, se voua aux œu-

vres de charité, en tant que recteur d'un hôpital important de Sienne, la *Casa della Misericordia*[9].

Neri (Rinieri) di Landoccio dei Pagliaresi était d'un genre tout différent : c'était un beau jeune homme qui lisait Dante, écrivait lui-même de jolis vers et avait à un degré prononcé la mentalité du poète, « tantôt ravi jusqu'au ciel, tantôt triste d'une tristesse mortelle ». De même que Colombini avait trouvé une mère spirituelle en Monna Pavola Foresi, abbesse de Santa Bonda, de même Neri sentait germer en lui des sentiments filiaux à l'égard de Catherine. « Tu m'as suppliée de t'adopter pour mon fils », écrit-elle dans la première lettre qu'elle lui adresse, « et, quoique je sois misérable et indigne, je t'ai adopté avec un grand amour, m'engageant à répondre devant Dieu de toutes les fautes que tu peux avoir commises et que tu pourras commettre. »

Porter la peine des péchés des autres, tel était le vœu le plus ardent de Catherine ; elle le promet sans cesse à ses amis, et Caffarini atteste qu'elle disait souvent à Dieu dans sa prière : « De même que toi, ô Seigneur, tu portes les souffrances que nous avons méritées, je veux expier les fautes de tous mes enfants spirituels [10]. » « Commencez une vie nouvelle », écrit-elle au notaire Ser Antonio di Ciolo, « et je prendrai sur moi vos péchés, que je consumerai dans les flammes de la charité divine ; puis j'en ferai pénitence pour vous par les larmes et les supplications. [11] »

Elle le promet également au jeune poète siennois ; aussi a-t-elle le droit de lui dire ce qu'elle attend de lui, à savoir « qu'il se détache entièrement du siècle,

car le monde est opposé à Dieu et Dieu opposé au monde et ils ne peuvent rien avoir de commun... L'Homme-Dieu a choisi pour apanage la pauvreté, les injures, les tourments du cœur, la honte, la faim et la soif; il a méprisé la gloire et les honneurs humains, ne cherchant jamais que la gloire de son père et notre salut; il a persévéré jusqu'à la fin dans une vraie et parfaite patience, car il n'y avait point d'orgueil en lui, mais une humilité parfaite... Le monde au contraire recherche la gloire, les honneurs, les délices, l'orgueil, l'impatience, l'avarice, la haine, la vengeance, l'amour de soi-même qui rétrécit le cœur, au point de n'y plus laisser place pour Dieu et pour le prochain.

« Et pourtant, combien se méprennent ces insensés qui suivent le siècle maudit! En cherchant la gloire, ils trouvent la honte; ils poursuivent les richesses et ne trouvent que l'indigence, car ils sont dépourvus des véritables trésors; ils cherchent la joie et les délices, mais n'éprouvent que tristesse et amertume, parce qu'ils sont privés de Dieu qui est la joie suprême. Ils ne veulent ni la mort, ni la peine, et sont précipités dans le gouffre de la perdition; ils ambitionnent la force et la stabilité et s'éloignent de la pierre vive. »

Ici, comme bien souvent, Catherine se montre une réaliste inflexible qui, voyant la réalité telle qu'elle est, s'incline devant l'évidence. Avec l'apôtre, elle reconnaît que « la figure de ce monde passe ». Et, selon l'esprit de l'Évangile, elle développe le paradoxe fondamental du Christianisme : « Celui qui

aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour l'éternité! »[12]. « Les vrais serviteurs de Dieu », écrit-elle encore à Neri di Landoccio, « s'efforcent de n'avoir aucune ressemblance avec le monde... et ce qu'ils voient que le Christ a choisi, ils le veulent pour eux-mêmes; mais ils reçoivent tout le contraire. Ils ont choisi la pauvreté et l'abaissement, et on les glorifie; la paix, la joie, et un bonheur sans mélange deviennent leur partage. Et ceci n'a rien d'étonnant, car ils sont tout transformés par la souveraine Bonté et l'éternelle Vérité, c'est-à-dire Dieu, qui renferme tous biens et satisfait tous les saints désirs[13]. »

Neri quitta sa famille et s'attacha à Catherine pour lui servir de secrétaire. Son âme extrêmement impressionnable continua d'être en proie aux sentiments les plus divers. Sans cesse il était victime de son imagination, qui lui représentait les moindres choses avec exagération et tout autres que ce qu'elles étaient en réalité. Sincèrement pieux, il était tourmenté de douloureux scrupules et doutait constamment de lui-même; de même que Luther, un siècle plus tard, il se figurait être dans l'impossibilité de se sauver. Catherine devait à tout moment ranimer et consoler cette âme, qui ressemblait à « une feuille agitée par le vent »[14]. Les lettres qu'elle lui adressa sont le plus souvent brèves, jetées sur le papier comme un encouragement, ainsi que le fait un ami quand il sait que la vue seule de son écriture peut être un réconfort et une consolation pour celui qui l'aime. Elle lui donne des conseils pratiques : « N'aban-

donne pas l'oraison, fais tous les dimanches la sainte communion »[15], « Ne te scandalise de rien et accepte volontiers les souffrances corporelles[16] ».

Une seule fois elle entre dans le détail des combats spirituels du jeune homme. « Je désire que le trouble de ton âme se dissipe et disparaisse dans l'espérance du sang de Jésus et dans le feu de l'ineffable charité de Dieu... N'est-il pas plus disposé à pardonner que nous à pécher? N'est-il pas notre médecin et, nous, ses malades? N'a-t-il pas porté nos iniquités? Et le trouble de l'âme n'est-il pas à ses yeux le pire des défauts? Si, assurément, très cher fils. Ouvre donc l'œil de l'intelligence à la lumière de la très sainte Foi et regarde combien tu es aimé de Dieu. Ne te laisse ni abattre, ni décourager, en voyant d'un côté son amour, de l'autre la fragilité et l'insensibilité de ton cœur... Plus tu verras combien tu réponds mal aux grandes grâces que t'a accordées ton créateur, plus tu devras t'humilier et dire avec une sainte résolution : ce que je n'ai pas fait jusqu'à présent, je veux le faire maintenant. Tu sais bien ce que je t'ai toujours dit du découragement : c'est une lèpre qui ravage l'âme et le corps, paralyse les saints désirs et rend l'âme insupportable à elle-même. En agitant sans cesse la conscience, il la prive de la lumière surnaturelle et obscurcit la lumière naturelle... L'âme tombe ainsi dans des infidélités nombreuses, parce qu'elle ne connaît plus la vraie raison pour laquelle Dieu l'a créée : il l'a créée pour lui donner la vie éternelle. Je te supplie donc de triompher du démon par de saintes aspirations, une

foi vive, et une ferme espérance dans le sang de Jésus [17] ».

Neri amena ses amis à Catherine et plusieurs d'entre eux devinrent ses disciples. Tel fut, par exemple, le cas de Gabriele di Davino, appartenant à l'illustre famille Piccolomini (plus tard un Piccolomini, monté sur le trône pontifical, devait canoniser Catherine), il ne pouvait tolérer que dans son entourage on parlât irrespectueusement de Catherine. Son fils Giovanni di Gabriele se fit dominicain, et mourut en odeur de sainteté [18].

C'était également un ami de Neri que ce jeune homme ardent, le noble Siennois, Francesco di Messer Vanni Malavolti, dont les relations avec Catherine furent une succession ininterrompue d'infidélités et de retours. Bien des années après, il racontait lui-même en parlant de sa jeunesse :

« J'avais alors environ vingt-cinq ans et n'étais pas peu fier de ma naissance et de ma race. Les biens temporels m'avaient été assez largement départis et, sous l'influence des passions de la jeunesse, je menais une vie dévergondée, comme si la mort n'eût point dû me frapper tout comme un autre. Ne pensant qu'aux divertissements mondains et aux plaisirs charnels, aucune considération ne pouvait m'arrêter quand il s'agissait d'obtenir une satisfaction sensuelle. Parmi mes nombreux camarades, amis et contemporains, se trouvait néanmoins un gentilhomme nommé Neri di Landoccio di Messer Neri de' Pagliaresi, avec lequel je passais la plus grande partie de mon temps, tout à la fois parce qu'il était aimable et cultivé et que j'admirais les beaux vers qu'il composait. Longtemps

après que nous eûmes lié amitié, Neri entendit parler de la célèbre vierge Catherine et, sans m'en avoir informé, se rendit chez elle à plusieurs reprises. Je m'étonnais seulement des changements extraordinaires qui s'étaient opérés en lui. Mais Neri, qui déplorait ma vie déréglée et avait plus souci du salut de mon âme que des plaisirs de mon corps, me demanda souvent par la suite si je voulais l'accompagner dans ses visites. Je l'en plaisantai et ne prêtai aucune attention à cette offre. Quelque temps s'écoula ainsi, mais, comme il continuait à insister sur ce sujet, je lui promis enfin par amitié de me joindre un jour à lui, songeant en moi-même que, si Catherine entreprenait de me faire quelque peu de morale ou de me parler de confession, je lui répondrais de manière à ce qu'elle ne revînt jamais à la charge[19]. »

Et alors Francesco Malavolti dut reconnaître ce que tant d'autres avaient reconnu avant lui : — « qu'elle faisait la conquête de tous ceux qui l'approchaient. » Comme l'a expliqué un de ses disciples de ses dernières années, le notaire pontifical Tommaso di Pietro, « son visage toujours rayonnant et son angélique sourire avaient la vertu d'inciter toutes les âmes à faire la volonté de Dieu[20]. »

Ainsi en fut-il pour Francesco Malavolti. Il pénétra chez elle, dit-il lui-même, « en homme animal et presque satanique », mais, dès qu'il se trouva en face d'elle, il se mit à trembler de tous ses membres et, au premier mot qu'elle prononça, il sentit, comme le chante Verlaine, « un cœur jeune et bon battre dans sa poitrine ». Il alla aussitôt se con-

fesser et commença dès lors une vie nouvelle. En dépit de son mariage avec une belle et douce jeune fille, de noble origine, il avait jusque-là rôdé comme un faune autour des jeunes femmes et des filles de ses paysans. Désormais il renonça même à la vie conjugale, et passa son temps dans les églises, ou bien assis aux pieds de Catherine dans le cercle pieux de ses amis, au lieu de courir de fête en fête avec les autres jeunes gens qui composaient la *brigata spendereccia*.

Durant la lune de miel de cette conversion, il advint pourtant que Francesco Malavolti tomba dans une faute grave. Il ne dit pas laquelle, mais nous avons le droit de supposer qu'il succomba à l'une de ses vieilles tentations. Après une vie comme la sienne, il dut avoir à rompre plusieurs liens, et il se peut que l'une ou l'autre des jeunes filles qu'il fréquentait naguère l'ait supplié de lui accorder un dernier rendez-vous dans les champs d'oliviers solitaires aux environs de Sienne.....

Mais, cette fois, Francesco revient la conscience lourde. Un goût amer a succédé sur ses lèvres aux chauds baisers et, ce soir, il parcourt tristement le chemin accoutumé qui mène chez Catherine.

De son regard maternel, celle-ci découvre bien vite qu'il n'est plus tel qu'il était la veille..... Elle sent autour de lui l'atmosphère trouble du péché. Et, congédiant aussitôt tous les autres, elle invite Francesco à s'asseoir à ses côtés.

« Quand t'es-tu confessé pour la dernière fois? questionne-t-elle, dès qu'ils sont seuls.

« Samedi », répond-il. Ce qui était vrai, tous les dis-

ciples de Catherine se confessant chaque samedi pour communier le dimanche. Et sans doute s'était-il dit au fond de sa conscience que, bien entendu, il confesserait sa faute et qu'ainsi tout rentrerait dans l'ordre.....

Mais Catherine ne voulait pas que le mal eût le temps de s'enraciner en lui ; elle voulait immédiatement séparer l'ivraie d'avec le bon grain.

« Va tout de même te confesser sans retard, mon fils, reprit-elle gravement. »

Francesco résista encore, il joua encore l'innocent.

« Très douce *Mamma*, dit-il, c'est demain samedi et j'irai me confesser ! »

Alors Catherine tourna vers lui un visage flamboyant :

« Comment, mon fils! crois-tu en vérité que j'ignore ce que tu as fait? Ne sais-tu pas que mon regard suit continuellement mes enfants dans les voies où ils s'engagent? Vous ne pouvez *rien* faire, ni *rien* dire, sans que j'en sois aussitôt informée. Et tu imagines que tu pourras me dissimuler ton méfait! Voici ce que tu as fait, en tel lieu, à telle heure ! Va donc te purifier sur le champ d'une aussi grande misère[21] ! »

Ce ne fut pas la seule fois que Francesco Malavolti faillit à ses bonnes résolutions. Il y eut en particulier une époque où, Catherine étant loin de Sienne, le jeune gentilhomme se laissa de nouveau entraîner dans les sentiers du mal. « Très cher fils dans le Christ, le doux Jésus », lui écrit-elle, « il semble que le démon t'ait enchaîné de telle sorte que tu ne puis-

ses plus revenir au bercail; et moi, ta pauvre mère, je vais te cherchant et t'appelant, car je voudrais te porter sur les épaules de ma douleur et de ma compassion pour te ramener dans le droit chemin. Ouvre donc, très cher fils, l'œil de ton intelligence, sors des ténèbres et considère tes fautes, non pour te désespérer, mais pour te connaître toi-même et mettre ta confiance en Dieu. Reconnais que tu as misérablement gaspillé les trésors de grâce que ton Père céleste t'avait départis. Fais donc comme l'enfant prodigue; il avait dissipé tous ses biens et se trouvait dans la détresse, alors il revint vers son père. Toi aussi tu es pauvre et dans le besoin, ton âme meurt de faim... Hélas! hélas! que sont devenues tes pieuses résolutions? Combien je suis à plaindre! Je m'aperçois que le démon a ravi ton âme et tous ses bons désirs. Le monde et les mondains t'ont tendu des pièges, en t'offrant leurs joies et leurs plaisirs déréglés. Relève-toi maintenant et cherche le remède, ne dors plus, console mon âme; cesse d'être l'ennemi de toi-même et de ton salut. Ne te fais pas prier davantage, ne te laisse tromper ni par le démon, ni par la crainte et par la honte, et ne t'éloigne point de moi. Romps cette chaîne; viens, viens, très cher fils, je puis bien dire *cher*, tu me coûtes tant de larmes, de peines et d'angoisses! Viens donc et rentre au bercail [22]. »

En bonne mère inquiète, Catherine rappelait ainsi son fils perdu et il revint, confus, mais heureux de s'asseoir de nouveau à ses pieds. Il revint pour redisparaître ensuite, et les *mantellate* qui entouraient

Catherine s'indignaient de cette inconstance et de cette versatilité, de cette indécision entre le ciel et l'enfer. Catherine seule ne se scandalisait point et ne se fâchait jamais; elle était toujours la même *dolcissima Mamma* et répondait avec son doux sourire aux lamentations de ses compagnes : « C'est un oiseau sauvage, mais il ne m'échappera pas. Au moment précis où il me croira bien loin de lui, je lui jetterai autour du cou un lasso dont il ne pourra plus se défaire! » « Les sœurs et moi nous nous moquions de ces paroles », écrit Malavolti. Mais elles lui revinrent à la mémoire après la mort de Catherine, quand, ayant perdu sa femme et ses enfants, il fut devenu moine. Dans sa cellule, à Monte Oliveto, il comprit ce que Catherine entendait par le piège qu'elle voulait lui tendre...

Il va sans dire que la conversion de Francesco souleva l'indignation chez ses anciens amis. Par une raison mystérieuse, autant que significative, il arrive que celui qui décide de mener une vie honnête et réglée est presque toujours mal vu de ses anciens camarades, aux yeux desquels il est plus méprisable de se convertir que de faire des faux. Deux des compagnons d'orgie de Francesco ne pouvaient en particulier lui pardonner sa défection, c'étaient Neri di Guccio degli Ugurghieri, auquel les Malavolti étaient alliés, et Niccolo di Bindo Ghelli. Chaque fois qu'une occasion se présentait, ils fulminaient contre Catherine, « et nous n'aurions pas peur de le lui dire en face! » assuraient-ils. Francesco leur offrit de les introduire auprès d'elle, mais en les pré-

venant que c'était la conversion inévitable. « Fût-elle Notre-Seigneur en personne, elle n'aurait point raison de nous», répondirent les deux gentilshommes avec suffisance. Ils vinrent donc chez Catherine, prirent place en face d'elle, et elle leur adressa la parole dans ce beau langage, pur et clair comme l'eau d'une source, que l'on entend encore de nos jours dans la bouche des femmes et des enfants de Sienne. Elle les salua d'un sourire, — ce sourire dont les disciples font si souvent mention dans les écrits consacrés à sa mémoire et qui devait être irrésistible. Sans même qu'ils en eussent conscience, les yeux des deux pécheurs se remplirent de larmes : Catherine était si bonne et si pure, eux si mauvais et si impurs. Et tous deux ensemble tombèrent à genoux devant elle : « Madonna », balbutièrent ils, « dis-nous ce que nous devons faire! Nous nous rendrons en pèlerinage à Rome ou à Saint-Jacques de Compostelle pour expier nos péchés. » Mais Catherine n'en exigea pas tant, elle les pria simplement de suivre Francesco Malavolti à San Domenico et de confesser leurs péchés à Fra Tommaso della Fonte. Et Francesco les emmena, tout en se disant à part lui : « Décidément, il n'y en a pas un qui puisse échapper à cette sainte petite vierge [23] ! »

Ainsi s'élargissait le cercle de ceux qui s'inclinaient devant la tendre autorité de Catherine. D'autres disciples de cette époque sont : le jeune gentilhomme Nigi di Doccio Arsocchi, — l'habile négociant Sano di Maco, auquel Catherine adressait souvent les lettres qu'elle destinait à tous ses disciples, au cours de ses

voyages — l'influent Tommaso di Guelfaccio qui avait été un ami de Giovanni Colombini, — le notaire Ser Cristofano di Gano Guidini, qui nous a laissé des mémoires sur Catherine, — enfin le peintre et le politique démocrate, Andrea di Vanni, auquel nous devons la fresque de la *Cappella delle Volte* représentant Catherine âgée de vingt ans, et, d'après la tradition, peinte sur l'un des piliers de la chapelle tandis qu'elle était en extase. Les stigmates et la femme agenouillée furent ajoutés plus tard. Cette fresque orne actuellement l'autel de la chapelle. Avec le buste qui se trouve à la bibliothèque communale, elle peut nous donner une idée assez exacte de l'apparence extérieure de la grande Siennoise.

Catherine se sentait pour ces nombreux disciples une âme et un cœur de mère. Elle avait le généreux tempérament de Lapa. « Jusqu'à la mort, je veux continuer, dans les larmes, à mettre au monde des disciples », écrit-elle dans une de ses lettres. Comme nourriture, elle veut leur donner non du lait, mais du feu ; et sans cesse elle les appelle auprès d'elle « ainsi qu'une mère appelle son enfant pour le presser contre son sein ». C'est avec *una santa piccola tenerezza* qu'elle se sépare d'eux, et, dans ses lettres, elle leur affirme qu'ils lui sont plus chers que la vie [24].

Quand ils voyageaient, elle les suivait en esprit, et souvent, au milieu d'une conversation, elle quittait le cercle des Mantellate pour s'en aller prier en disant : « Mes fils chéris m'appellent. » D'ordinaire, on apprenait ensuite que l'un d'eux avait couru un grand péril, qui avait été écarté par la prière de Catherine [25].

Fra Tommaso della Fonte et Fra Giorgo di Naddo échappèrent ainsi aux mains des brigands entre Sienne et Montepulciano. Plus tard, dans un péril analogue, Stéfano Maconi recourut au même moyen de défense en prononçant le nom de sa *Mamma*. Fra Bartolommeo di Dominici, en oraison dans l'église Santa Maria Novella, à Florence, était la proie d'un violent combat spirituel, lorsque, tout à coup, la consolation et la lumière affluèrent dans son âme, à la prière extatique de Catherine devant l'autel de saint Pierre Martyr, à Sienne [26].

Dans le récit suivant, Francesco Malavolti rend peut-être le plus beau témoignage de la protection dont elle couvrait ceux qui lui tenaient au cœur :

« Du temps que je portais encore l'habit séculier (c'était au début de ma conversion), nous convînmes un jour, mon ami Neri et moi, de nous rendre ensemble au Monastère de Monte Oliveto, situé à quatorze mille de Sienne. C'était pendant le carême ; nous projetâmes de faire collation dans une ville nommée Asciano, qui se trouve environ aux deux tiers du chemin. Mais comme nous ne ressentions aucune faim en arrivant à Asciano, nous décidâmes de poursuivre notre route et de prendre notre repas au couvent avec les frères, car il nous semblait aisé de jeûner jusque-là. Cependant, à peine avions-nous franchi la distance d'un mille, que, nous sentant épuisés, nous dûmes nous asseoir ; nous étions si las et si faibles qu'il nous paraissait maintenant impossible d'aller plus loin ce jour-là, ce qui nous inquiétait fort car il n'y avait aucune habitation dans le voisi-

nage... Et tandis que nous agitions cette question, nous en vînmes (en vertu des décrets de la Providence) à parler de Catherine, cette vierge bénie! Dès que nous eûmes prononcé son nom, nous nous sentîmes étrangement réconfortés, sur quoi nous nous relevâmes et, malgré la rude montée, parcourûmes encore un mille, en parlant toujours de la servante de Dieu. Toutefois, étant bien loin de soupçonner, dans notre ignorance, d'où nous venait ce renouveau de forces, nous cessâmes de parler de l'épouse du Christ et passâmes à un autre sujet; la faiblesse nous ressaisit aussitôt, si bien qu'il nous fallut nous rasseoir. Mais le Seigneur, qui voulait dessiller nos yeux, ramena sur nos lèvres le nom de notre mère; les forces nous revinrent alors, ce qui nous permit de faire aisément le reste du chemin, comprenant enfin ce qui nous avait échappé tout d'abord et riant de n'avoir pas deviné d'où nous était venu le secours. Et nous arrivâmes au but, sans la moindre fatigue, en redisant nombre de fois le nom béni de Catherine[27]. »

Le paysage qui s'étend entre Asciano et Monte Oliveto Maggiore est pareil aujourd'hui à ce qu'il était au temps de Francesco Malavolti et de Neri di Pagliaresi; c'est ce qu'on appelle la *Creta,* pays singulièrement désert, hérissé de collines tout à fait stériles qui sont sillonnées par les averses et crevassées par le soleil, et dont les chemins raboteux mènent d'Asciano à la petite ville de Chiusure et au vieux couvent. Près d'Asciano s'ouvre une vallée encore verte de blés et de vignes et recouverte, au mois de mai, d'un rouge tapis de trèfle incarnat. Mais bien

vite on atteint des coteaux gris cendré qui forment des espèces de dunes — dunes d'argile et non point de sable — et qui semblent tendues de rugueuses peaux d'éléphant. A mesure qu'on avance, ces ondulations argileuses deviennent plus dénudées, leurs crêtes sont plus aiguës, le vent souffle plus froid; le pays devient plus désert, on n'aperçoit de temps à autre qu'une ferme isolée, encadrée de deux cyprès, et un peu de blé clairsemé dans les champs peu fertiles. A l'horizon se dressent Monte Amiata, Monte Cetona, Montepulciano et, si l'on se retourne pour regarder derrière soi, dans le lointain bleu, Sienne luit comme une cité de vision; malgré les vingt-six kilomètres de distance, on peut distinguer le Campanile de la cathédrale et la tour de l'hôtel-de-ville : *Torre del Mangia*...

Je me trouvais un jour de septembre sur ces hauteurs solitaires, vis-à-vis de l'immense perspective de la *Creta* qui s'étend, fauve comme un lion, jusqu'aux lointaines tours de la ville. Les ombres des nuages chassés par le vent couraient sur la plaine infinie tandis que Sienne, là-bas, luisait immobile au soleil. Et j'ai eu la vision très nette de Francesco Malavolti et de Neri di Pagliaresi arrivant ici en ce jour de carême : l'un, le poète rêveur au profil maigre et triste de Dante, déjà un peu voûté; l'autre, l'oiseau sauvage, le Toscan aux yeux bleus, large d'épaules, aimant la vie et ses plaisirs, mais en même temps très capable de s'incliner devant la beauté et la pureté.

Ils parlent avec animation en gravissant les collines

couleur de cendre et le nom de Catherine voltige entre eux. Celui qui aime connaît la joie qu'on ressent à prononcer le nom de l'être aimé; il sait qu'involontairement la conversation revient toujours vers l'objet qui emplit le cœur et cherche à prononcer le nom béni qui contient en soi tant de vie et de lumière. Les deux disciples parlent ainsi de la fille de Giacomo Benincasa; l'un se tait à peine que l'autre a déjà repris la parole. Ils parlent de sa joie constante : toujours elle est fraîche et radieuse comme un matin de mai, jamais triste comme les pauvres enfants du monde. Jamais une parole inutile ne sort de sa bouche mais toujours le « oui » et le « non » évangéliques : *Oui* à Dieu, au Christ, à la Grâce; *non* au démon, au Moi, au Monde. Son bonheur rayonne toujours sur nous et il n'est si grand chagrin qu'on ne l'oublie auprès d'elle. Jamais nous ne nous entretenons de sujets frivoles ou indifférents, car elle sait toujours diriger la conversation vers Dieu et en tirer un profit spirituel. Jamais une plainte ne sort de sa bouche en dépit de toutes ses souffrances et même, lorsqu'elle est très malade, si elle peut se rendre utile en quoi que ce soit, elle se lève de sa couche et se met à la besogne comme si de rien n'était..... Jamais nous ne l'avons vue en colère, sinon contre le mal; elle ne médit jamais de personne sinon d'elle-même, car elle se croit la plus grande pécheresse de la terre et s'accuse de n'avoir pas su prévenir tout le mal qui advient. Une seule chose pourrait l'affliger, ce serait d'être privée de souffrances. Te souviens-tu que lorsqu'elle eut les bras et le visage couverts d'une horrible érup-

tion, elle disait en souriant avec allégresse : « Ce sont mes fleurs et mes roses! »

« Elle est sur la terre, mais sa vie se passe dans le ciel, » s'écrie enfin Francesco Malavolti, « et j'ai le vertige quand j'y songe. »

« Mais aussi est-ce pour cela, » répond Neri di Pagliaresi, « qu'elle peut être notre vénérable, joyeuse et très douce *Mamma.* »

Les deux jeunes gens s'arrêtent pour regarder, au delà de la plaine, les tours de Sienne éclairées par le soleil. Et leur pensée va vers celle qui en ce moment parcourt les rues lointaines entre la cathédrale et l'hôtel-de-ville. Un sentiment de nostalgie les saisit, le désir de franchir de nouveau la Porta Sanviene, mais surtout le désir de retrouver Catherine, de revoir son sourire, d'entendre de nouveau sa voix, ses paroles et ses conseils. Et lentement ils avancent vers Chiusure, s'échauffant en parlant d'elle qui était pour eux ce que Béatrice avait été pour Dante et Monna Pavola pour Giovanni Colombini : leur *venerabile e gioconda e dolcissima Mamma* [28]!

VIII

Les persécutions contre Catherine et les critiques que l'on portait sur elle étaient momentanément apaisées, mais non pas définitivement vaincues et, vers l'époque où nous parvenons, elles prirent un nouvel essor, venant, encore une fois, de l'ordre des Frères Mineurs qui, en dépit de l'amitié officiellement proclamée, conserva pendant tout le moyen âge une attitude de rivalité vis-à-vis des dominicains.

« A ce moment-là » (c'est de nouveau Francesco Malavolti qui parle) « vivaient deux religieux fort réputés aux yeux du monde. Le premier, franciscain, portant le nom de frère Gabriele de Volterra et docteur en théologie, était considéré comme un grand savant et comme le plus habile prédicateur de tout son ordre, dont il était alors Ministre provincial en Toscane. L'autre, moine augustin siennois, également docteur en théologie, s'appelait frère Giovanni Terzo *). Ces deux notables érudits s'entretenaient souvent ensemble et murmuraient contre Catherine, la vierge bénie, en disant : « Cette petite fille igno-

*) Le nom de famille de frère Giovanni était Tantucci le surnom de *Terzo* lui avait été donné pour le distinguer de deux autres frères du même nom.

rante séduit les naïfs par ses fausses interprétations de la Sainte Écriture et entraîne ainsi beaucoup d'âmes à leur perte. Ne serait-ce point notre devoir de lui parler raison, afin qu'elle reconnaisse son erreur? »

Partant de cette considération, les deux théologiens décidèrent d'aller trouver Catherine. Un grand nombre des disciples de la Siennoise étaient justement réunis autour d'elle ; Francesco Malavolti cite les noms de Tommaso della Fonte, Matteo Tolomei, d'un certain Niccolo de'Mini appelé Cicerchia, du vieux Jésuate Tommaso Guelfaccio, de Neri di Pagliaresi, Gabriele Piccolomini, et, en dernier lieu, de Monna Alessia, Monna Cecca, Monna Lisa, ainsi que de plusieurs autres Mantellate. Le franciscain et l'augustin pénétrèrent donc dans ce cercle et, après avoir pris place, commencèrent à interroger Catherine, en lui posant quelques *quaestiones*, plus subtiles les unes que les autres. « Maître Gabriel, poursuit Malavolti, vivait dans son cloître avec le même faste que s'il eût été cardinal. Il avait fait abattre les cloisons qui séparaient trois cellules pour former une vaste pièce; son lit était recouvert d'un édredon et orné de rideaux de soie ; il possédait une bibliothèque qui valait plusieurs centaines de ducats, ainsi que bien d'autres objets de prix. Catherine le savait et, soudain, détruisant d'un seul mot tous les pièges théologiques que lui tendait le moine, elle se mit à lui faire honte de la vie que lui, fils de Saint-François, osait mener. « Comment voulez-vous comprendre quelque chose au royaume de Dieu, » s'écria-t-elle, « vous qui ne vivez que pour le monde

et qui ne tendez qu'à être bien vu des hommes et glorifié par eux? En dépit de toute votre science, vous vous rendez peu utile aux autres, tout en vous nuisant à vous-même, car vous ne cherchez que l'écorce et non pas la moelle! Pour l'amour de Jésus crucifié, cessez de vivre ainsi. » Son admonition fut si efficace que, prenant à sa ceinture un trousseau de clés, le savant franciscain le tendit à Catherine, avec ces paroles : « N'y a-t-il personne ici qui veuille se rendre dans ma cellule, afin d'enlever tout ce qui s'y trouve et de le distribuer aux pauvres? » Le vieux jésuate Tommaso Guelfaccio se leva aussitôt; il avait déjà assisté à une scène analogue, au temps de Giovanni Colombini, quand frère Cristofano Biagi ordonna à ses compagnons de vider sa cellule et de donner aux pauvres tout ce qu'il possédait, en lui laissant seulement une paillasse[1]. Il se rendit avec Niccolo Mini au couvent des franciscains, dépouilla la chambre de maître Gabriel de tous ses livres et ne lui laissa que son bréviaire; et l'homme érudit fit un retour si complet sur lui-même que, peu après, il partit pour Florence, où il devint frère servant au monastère de Santa Croce. Maître Giovanni Tantucci se défit également de tous ses livres et, par la suite, pauvre mais heureux, il suivit Catherine à Rome et à Avignon, et devint l'un des trois religieux qui, durant ses missions, se tenaient à la disposition des pécheurs pour entendre leur confession. Ces deux nouvelles preuves confirmèrent Francesco Malavolti dans la certitude que nul ne pouvait approcher Catherine sans devenir meilleur[2].

Grâce à Maître Tantucci, Catherine entra en rapport avec l'antique couvent augustin de Lecceto, l'un des centres de la vie religieuse à Sienne. « Dans la province de Sienne, à quelques lieues de la ville », dit Fra Filippo Agazzari « s'élève un couvent appartenant à l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Ainsi que je l'ai entendu raconter par les vieux moines quand j'entrai dans cet ordre, le monastère fut construit plus de trois cents ans avant que les ermites augustins se réunissent sous une même obédience, *) et de nombreux solitaires avaient vécu en ce lieu. On ajoutait encore que le célèbre Messer Santo Francesco avait passé quelque temps chez eux dans sa jeunesse..... Mais, après la fusion des diverses branches de l'ordre, un nouveau couvent fut bâti à Sienne. Les frères les plus vertueux et les plus saints continuèrent cependant d'habiter le couvent de la forêt, où ils observaient la règle avec une telle exactitude, qu'une fois il advint ce qui suit :

« Une après-midi, à l'heure paisible où tous les frères se reposaient dans leur cellule, Fra Bandino de' Balzetti da Siena, alors prieur du couvent, qui ne faisait point la sieste, s'aperçut qu'un voleur avait dérobé l'âne de la communauté. Plutôt que de rompre le grand silence ou de permettre qu'on le rompît, il toléra que le voleur emmenât l'animal. Mais, se rendant aussitôt à l'église, il se prosterna devant l'image du Sauveur, et le pria avec instance d'accorder à ce pécheur la grâce de reconnaître son

*) Cette fusion eut lieu au treizième siècle.

larcin, afin de sauver son âme. Pendant ce temps, ce dernier allait sortir de la forêt, poussant devant lui l'âne qui, tout à coup, s'arrêta et refusa d'avancer. Malgré tous ses efforts, l'homme ne put lui faire franchir la lisière du bois et, comme il craignait d'être surpris, il résolut de s'éloigner en abandonnant l'animal indocile. Mais il lui fut également impossible de quitter la forêt : l'atmosphère qui l'environnait semblait être devenue une muraille. Alors il se repentit sincèrement dans son cœur et promit à Dieu et à la sainte Vierge que, s'ils lui faisaient la grâce d'échapper à cette situation pénible, il retournerait sur ses pas pour restituer l'âne et mènerait à l'avenir une vie meilleure. Dès qu'il eut formulé cette promesse, l'âne se dirigea de lui-même vers le couvent et le voleur se sentit délivré. Il regagna le monastère et fit demander le prieur, le saint Fra Bandino, auquel il remit l'animal volé, confessa sa faute avec larmes et en demanda le pardon ; puis il raconta le prodige qui l'avait converti. Fra Bandino lui accorda son pardon et lui remit une généreuse aumône, en l'exhortant avec une grande charité à ne plus agir ainsi, mais à réformer sa vie ; le voleur le lui promit et s'en alla en paix[3]. »

Ceci n'est que l'un des nombreux récits que raconte Fra Filippo des frères de son couvent et qui prouvent à quel point la religion chrétienne, en Italie, à cette époque, était imprégnée de l'esprit de François d'Assise. *El glorioso Misser Santo Francesco* eût sans aucun doute agi de cette manière envers un pauvre voleur d'âne !

Tels étaient donc les nouveaux amis de Catherine. Les deux noms du couvent, *Selva del Lago* et Lecceto (*Illicetum*, de *ilex*, chêne-vert), lui viennent de la forêt et du lac qui l'environnent. Aujourd'hui encore, il faut traverser une épaisse forêt de chênes pour atteindre le monastère, situé au sommet d'un coteau, au nord-ouest de Sienne. Au pied de la colline, se trouva un couvent moins grand, San Leonardo al Lago, où se retiraient les frères avides d'une solitude et d'une paix plus profondes que celles que pouvait leur offrir la vie d'une grande abbaye. Et c'est là, sur les bords du lac, sous les chênes-verts, que Messer Giovanni Tantucci réunit Catherine et l'homme remarquable qui devint plus tard un de ses chauds admirateurs, le moine anglais William Flete, *bachelor of arts* de l'Université de Cambridge... Flete avait probablement fait ses études à Cambridge avec Giovanni Tantucci, qui y avait reçu son titre de docteur[4]; et c'est ce qui l'avait amené des collines d'Angleterre sous les ombrages de la forêt de San Léonardo al Lago. La vie qu'il y embrassa ressemblait à celle que menèrent plus tard en Italie d'autres pèlerins anglais : Beckford, Shelley, Browning... Trelawney raconte dans ses mémoires comment un jour, dans la *pineta* de Pise, il découvrit Shelley (*l'inglese malinconico*, ainsi que l'appelaient les Italiens) assis, solitaire, au bord d'un sombre petit lac, tandis que son chapeau, ses livres et des feuillets détachés étaient épars autour de lui. « L'un des pins miné par l'eau était tombé à cet endroit, et le poète, presque entièrement caché

par le tronc, regardait fixement l'eau profonde, tellement absorbé dans sa rêverie poétique qu'il ne m'entendit pas approcher [5]. »

C'est ainsi que Catherine aperçut pour la première fois William Flete, avec la seule différence que les livres répandus dans l'herbe à ses côtés étaient des livres de prières et qu'il ne composait point des vers « d'Ariel à Miranda », mais bien des traités théologiques ou ascétiques. C'est dans la petite chapelle que l'on montre encore à Lecceto et où Catherine avait coutume de se tenir pendant ses visites, qu'il écrivit le « Guide de la vie spirituelle » qu'elle lui dicta *). Il est évident que William Flete avait besoin d'une direction spirituelle. « Il passe la journée presque entière dans la forêt, » écrit Ser Cristofano di Gano Guidini dans ses mémoires, « et ne rentre que vers le soir. » Un autre document nous apprend « qu'il habite souvent dans la forêt la caverne que lui-même s'est aménagée en un lieu isolé; il s'y rend avec ses livres, évitant tout commerce avec les hommes. Il va de l'église à la forêt et de la forêt à l'église, et ne parle que lorsqu'il y est contraint par la nécessité ! » Voici, esquissé, le portrait frappant de l'Anglais misanthrope, taciturne, atteint du spleen. Il en vint même à ne plus dire sa messe à l'église pour l'édification de la communauté, mais dans l'une de ses grottes pour sa propre satisfaction [6].

Catherine, ayant découvert en lui cet égoïsme religieux, tenta de l'arracher aux jouissances de sa vie solitaire. « La connaissance de soi-même est la vraie

*) En 1376, le 7 janvier.

cellule, » lui disait-elle, « et nous l'emportons avec nous en tous lieux. Sans cette cellule intérieure, la cellule extérieure ne sert de rien et si nous ne demeurons dans la première, l'autre nous devient inutile [7] ». Elle lui prêche l'amour du prochain, l'indulgence à l'égard de ses frères, l'exhortant à vivre, non point pour son bon plaisir et sa propre consolation spirituelle, mais pour faire la volonté de Dieu et se rendre utile à tous. « Je vous dis, de la part du Christ crucifié, que vous devez, plus d'une fois par semaine, célébrer la sainte messe dans le couvent, comme le veut le prieur, et même chaque jour, si vous voyez qu'il le désire. En perdant les consolations, vous ne perdez pas la grâce; vous ne la recevrez au contraire que dans la mesure où vous renoncerez à votre volonté propre. Il faut que nous ayons faim et soif du salut des âmes; c'est pourquoi nous devons moins penser à notre repos d'esprit qu'à rendre service au prochain et à prendre part à ses souffrances; c'est une grande faute que d'y manquer! Je veux donc que vous écoutiez avec complaisance les plaintes de Fra Antonio, quand il vous en importunera; je prie en même temps Fra Antonio de prêter volontiers l'oreille à vos confidences. Je vous conjure de le faire, de la part du Christ et de la mienne. C'est le moyen de conserver entre vous la vraie charité, sans quoi vous feriez place au démon dans votre cœur. Je ne vous en dis pas davantage sinon que je vous prie et vous supplie de vous greffer sur l'arbre de vie qui est le Christ crucifié. Doux Jésus, Jésus amour » [8]!

Fra Antonio (de Nizza) est l'un des disciples que Catherine comptait à Lecceto, auxquels se joignirent encore deux Siennois, Girolamo Bonsignori et Felice Tancredi de Massa. En revanche, il ne semble pas qu'elle ait connu l'auteur des *Assempri* cités plus haut, Fra Filippo Agazzari, bien que celui-ci eût vécu à Lecceto de 1353 à 1398, et fût un écrivain plein de zèle ; « toutes les cellules des frères de Lecceto étaient pleines de ses ouvrages », dit Carpellini qui en publia. Il y avait assurément quelques groupes qui continuaient à se tenir éloignés de Catherine, pour ne pas dire qu'ils lui étaient hostiles.....

Ses efforts pour convertir l'ermite anglais des vertus passives aux vertus actives ne furent guère couronnés de succès. Il nourrissait pour elle une admiration passionnée, vénérant comme des reliques ses vêtements usés, et se lamentait après sa mort en écrivant que jamais plus il ne recevrait ses chères lettres, que jamais plus il n'entendrait sa voix dans l'ermitage auprès du lac. Mais, lorsque, pendant le schisme, pendant le grand conflit qui éclata entre Urbain VI et l'Anti-pape, elle lui demanda de venir à Rome se joindre à elle et aux autres *servi Dei* qui entouraient le véritable Vicaire du Christ, il s'excusa et demeura dans la solitude de ses bois [9]. C'était un romantique, ce qui est tout l'opposé d'un mystique.

De nos jours, Lecceto n'est plus un couvent. Désaffecté en 1810, il sert actuellement de villégiature d'été aux élèves du séminaire archi-épiscopal de Sienne, mais il a conservé le même aspect qu'au temps de Catherine. Dans la loggia extérieure de l'église du

couvent, des fresques de Paolo di Neri, datant de 1343, représentent la vie agitée des mondains. La *brigata spendereccia* se rend à la fête du jour dans un *carroccio* superbement décoré, au-dessus duquel voltige un amour bandant son arc; des couples amoureux se promènent parmi les fleurs ou cueillent aux arbres des fruits d'or, tandis que des joueurs sont installés aux tables de dés. Mais ici l'amour n'est pas seul en activité; plusieurs démons planent eux aussi dans l'air, accomplissant partout leur besogne de mort. Cette fresque sera pour le moine une lettre de divorce d'avec le monde et un sermon de pénitence adressé aux enfants du monde.

L'intérieur du *chiostro*, décoré de fresques de la même époque, mais dont nous ignorons l'auteur, forme un contraste frappant avec le parvis extérieur. La vie monastique est ici dépeinte, comme là celle du monde. La vie religieuse est mise en opposition avec la vie mondaine, la *vita religiosa* avec la *vita mondana*. Plusieurs scènes correspondent à certains chapitres des pieux ouvrages de Fra Filippo Agazzari. On voit les moines prier, se flageller, lire, méditer, pleurer, embrasser la croix; on les voit mourir, et leurs âmes montent au ciel. Sur l'une des fresques, tous les frères sont assis autour d'une table, à l'exception d'un seul que nous apercevons un peu plus loin se promenant dans la forêt; et là, sous les chênes, il rencontre Jésus qui s'avance, vêtu en pèlerin, d'une tunique de poils de chameau et tenant à la main un bâton [10].

On visite à Lecceto la chapelle où Catherine est si

souvent venue. Une inscription dit : « Passant, arrête-toi ici et considère avec respect le temple que le Bienheureux Giovanni Incontri éleva en l'année 1330, et où Catherine, la séraphique vierge de Sienne, recevait le Christ, son époux[11]. »

On arrive à San Leonardo al Lago, l'ermitage de William Flete, situé au pied de la montagne, par des sentiers rocailleux, en traversant des buissons de houx et d'*albatrelli* qui ressemblent à des lauriers; par une après-midi d'été, le soleil darde sur les feuillages luisants. Le lac est presque tari, il n'en reste qu'un tout petit étang: l'ermitage est devenu une ferme, et l'église, richement décorée par Ambrogio Lorenzetti, est impitoyablement verrouillée par son noble propriétaire qui réside loin de là. C'est une église romane très noble, avec son simple portail d'un style très pur, surmonté d'une rosace. Un mur de pierres grises entoure la place verdoyante qui se trouve devant l'église close; ici le pèlerin déçu, qui recherche les traces de Catherine, a du moins le droit de s'asseoir pour se reposer un instant. La forêt de chênes-verts et d'*albatrelli* s'étend tout à l'entour, et, si c'est au printemps, vers le soir, on entend le coucou!

Catherine se promenait volontiers dans ces bois qui séparent Lecceto de Belcaro. Caffarini raconte qu'une fois, avec quelques amies, elle les parcourut pendant trois jours et revint ensuite à Sienne, mouillée jusqu'aux os, mais louant Dieu dans ses œuvres[12].

Six cent cinquante ans se sont écoulés, et toute cette pieuse et enthousiaste jeunesse repose depuis

longtemps, béatifiée, dans des châsses. Mais celui qui écoute attentivement, celui qui prête l'oreille, penché sur les siècles passés, s'imagine entendre comme un faible écho de chants et de lyres, un son de luths, de violes et de saints cantiques se mêler au bruissement du feuillage à San Leonardo al Lago...

IX

« Au nom de Jésus crucifié et de notre douce Mère Marie.

« Très cher et très révérend Père dans le Christ, le doux Jésus.

« Moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir lié par les liens de la charité, comme vous êtes légat *) par votre charge en Italie, ainsi que je l'ai appris. Cette nouvelle m'a causé une grande joie, car je suis persuadée que, dans cette situation, vous pourrez faire beaucoup pour l'honneur de Dieu et pour le bien de la Sainte Eglise. Mais, pour cela, il ne suffit point d'être légat, et c'est pourquoi je désire vous voir lié par les liens de la charité, car vous savez qu'aucun effet de la grâce ne peut se produire en nous, ni dans le prochain, sans la charité. La charité est le saint et doux lien qui rattache l'âme à son Créateur; elle lie Dieu à l'homme et l'homme à Dieu. C'est cette ineffable charité qui a attaché et cloué l'Homme-Dieu sur le bois de la très sainte croix. C'est elle qui apaise les discordes, qui

*) Catherine se sert ici d'un jeu de mot intraduisible ; *legato*, en italien, signifiant à la fois « legat » et « lié. »

unit ceux qui sont séparés et enrichit ceux qui sont pauvres de vertus, car elle les engendre toutes. Elle donne la paix et met fin à la guerre; elle donne la patience, la force et l'infatigable persévérance dans toutes les bonnes et saintes entreprises. Elle ne se lasse jamais, et n'est jamais séparée de l'amour de Dieu et du prochain, ni par les peines, ni par les injures, les mépris et les outrages. Elle n'est pas ébranlée par l'impatience et ne va pas chercher la consolation dans les plaisirs du monde. Celui qui la possède demeure toujours ferme, parce qu'il est appuyé sur la pierre vive, le Christ, le doux Jésus, qui lui a enseigné à aimer son Créateur... Il a lu en Lui la règle et la doctrine qu'il doit adopter, parce qu'Il est la voie, la vérité, la vie. Aussi celui qui lit en Lui le livre de vie suit-il la voie droite et cherche-t-il uniquement l'honneur de Dieu et le salut du prochain; c'est pourquoi je souhaite que vous, en vrai fils et serviteur, racheté par le sang du Christ crucifié, vous suiviez ses traces avec un cœur viril, ne vous laissant point arrêter par la peine ou par le plaisir, mais persévérant jusqu'à la fin..... Appliquez-vous à redresser toutes les injustices, à extirper toutes les iniquités et à punir toutes les fautes qui se commettent dans le monde et qui outragent le nom de Dieu. Soyez affamé de son honneur et du salut du prochain et faites tout ce qui sera en votre pouvoir pour réparer tant de maux. Je suis persuadée que, dans les doux liens de la charité, vous userez, comme je vous l'indique, des pouvoirs que vous avez reçus du Vicaire du Christ; mais, sans ce premier lien de la charité, vous ne pourrez le

aire, ni remplir votre devoir. Je vous conjure donc de ous appliquer à cultiver en vous cette charité, à vous ttacher à Jésus crucifié et à suivre ses traces par la ratique des vraies et solides vertus; attachez-vous ussi au prochain par des œuvres d'amour.

« Souvenons-nous, très cher Père, que si notre âme 'est pas dépouillée de tout amour-propre et de toute omplaisance pour elle-même et pour le monde, elle e pourra jamais acquérir la vraie et parfaite charité. Car ces deux amours se combattent l'un l'autre, t la lutte entre eux est si ardente, que l'amour-propre ous sépare de Dieu et du prochain, tandis que la harité vous y unit. L'un vous donne la mort, l'autre ous donne la vie; l'un les ténèbres, l'autre la lumière; l'un suscite la guerre, l'autre procure la paix. 'amour-propre resserre tellement le cœur qu'il ne eut rien contenir, ni vous, ni le prochain; tandis ue la divine charité l'élargit et lui fait recevoir les mis, les ennemis et toutes les créatures raisonnables..... L'amour-propre est misérable, il s'éloigne de a justice et commet l'iniquité; il engendre une crainte ervile qui l'empêche de faire son devoir par peur le perdre sa position. C'est cette crainte coupable qui onduisit Pilate à faire mourir le Christ. Ainsi font eux qui, au lieu de vivre selon la conscience et la ertu, suivent l'injustice et le vice dans les ténèbres le l'amour-propre.

« C'est cet amour que je veux voir banni de votre œur, afin que vous soyez affermi dans la vraie et parfaite charité, aimant Dieu pour Dieu, parce qu'Il est digne d'être aimé, parce qu'Il est la souveraine

et l'éternelle bonté; vous aimant et aimant le p chain pour Lui, et non pour votre utilité. Je ve qu'étant légat du pape, vous soyez lié dans les lie de cette sincère et ardente charité que mon â désire voir en vous. Je n'en dis pas davantage; f tifiez-vous dans le Christ, le doux Jésus; soy zélé et non pas négligent, et je verrai que vous ê un vrai légat si vous avez soif de voir lever l'étenda de la très sainte croix! Demeurez dans la dou et sainte dilection de Dieu. Doux Jésus, Jé amour[1]. »

Cette lettre fut écrite par Catherine, alors qu'e avait vingt-cinq ans; et celui auquel s'adresse la f du teinturier siennois (vers l'année 1372) est gentilhomme français, Pierre d'Estaing, plus ta cardinal d'Ostie, récemment nommé légat du pa en Italie. Cette lettre ouvrant l'ère de l'action po tique de Catherine, il est nécessaire, avant d'al plus loin, de jeter un regard sur le monde politiq où elle va pénétrer et qui, désormais, jusqu'à sa mo survenue huit ans plus tard, sera son princi champ d'action.

Depuis 1305, les papes s'étaient établis sur bords du Rhône, à Avignon. Ainsi que l'ont f remarquer des historiens français, ce n'était point fait nouveau dans les annales de l'Église que de v le successeur de Pierre résider en dehors de Ron Au cours du demi-siècle qui précéda « la captiv de Babylone » des papes, la ville éternelle possé rarement les représentants du Christ sur la ter Innocent III déjà quittait souvent Rome, toujou

e par les insurrections; Honorius III séjour-
volontiers à Pérouse ou à Rieti. Innocent IV
3-1254), élu pape à Anagni, ne fait que passer à
ie, il s'enfuit en 1244 devant Frédéric II et se
gie à Lyon, où il reste sept ans; et lorsqu'il revient
talie, c'est pour se fixer dans la paisible Ombrie
r la suite à Naples, où il meurt. Alexandre IV
4-1261) ayant une prédilection pour Anagni, ne
e que peu de temps au Latran et meurt à Viterbe.
Français Urbain IV (1261-1264) réside à Viterbe,
ontefiascone et à Orvieto; ces trois villes voient
re s'installer dans leurs murs son successeur et
patriote Clément IV (1265-1268) qui, plus tard,
ransporte à Pérouse, puis à Assise. Aucun des
s rédigés par ce pape n'est daté de Rome. Gré-
e X (1271-1276) quitte Rome pour Orvieto, puis
end à Lyon, où il réunit le quatorzième concile
ral. Lorsqu'enfin il se décide à s'en retourner,
oyage se fait lentement, il s'arrête en route à
nge, à Beaucaire, à Valence, à Vienne, passe par
lisse en franchissant les Alpes, et meurt à Arezzo.
XXI (1276-1277) est élu à Viterbe, où il règne
ieurt. Nicolas III (1277-1280) est également élu
terbe, mais couronné à Rome : il se partage entre
atran, Sutri et Viterbe. Martin IV (1281-1285)
lu à Viterbe, où la cour Romaine résidait à cette
que, et passe le temps de son pontificat en Tos-
e et en Ombrie. Honorius IV (1285-1287) est l'un
rares pontifes de cette époque qui fasse son
arition à Rome; il fixe sa demeure à Sainte-
ine sur l'Aventin et ne s'absente que pour passer

l'été à Tivoli. Nicolas IV (1288-1292) est élu à Rom
mais séjourne de préférence à Rieti et à Orvie
Boniface VIII (1294-1303) se rend fréquemmen
Anagni, à Orvieto et à Velletri. Son successe
Benoît XI (1303-1304) ne passe que cinq mois
Rome après son élection et forme le projet de tra
férer le trône pontifical en Lombardie; il meurt
Pérouse [2].

Nul ne fut donc surpris lorsque Bertrand de G
archevêque de Bordeaux, ayant été élu pape so
le nom de Clément V, se fit couronner à Lyon
fixa sa résidence en Gascogne, ni lorsque son su
cesseur, Jean XXII (le Français Jacques d'Euse), co
tinua d'habiter Avignon, où, précédemment, il av
été évêque.

Mais aussi est-ce sous le règne de ces papes q
l'on commence à stigmatiser la cour Romaine erra
du nom de Babylone. Au treizième siècle, le gra
prophète de Calabre, Joachim de Santa Fiora, av
publié des prédictions annonçant qu'une ère nouve
allait s'ouvrir; que, succédant au siècle du Père et
Fils, le siècle du Saint-Esprit était à son aurore; q
la réforme de l'Église était proche; et que tous ce
qui s'étaient injustement enrichis au nom du Chr
seraient condamnés. Ces vues et ces pensées tro
vèrent un terrain fertile chez certains franciscains
la stricte observance, chez Ubertino de Casale, Pie
Giovanni Olivi et Gherardo da Borgo San Donni
car c'était assurément un sujet de scandale pour
zélés fils de Saint-François, que de voir le représe
tant du Christ laisser un héritage de plus d'un m

lion de florins! Or, Clément V avait amassé cette somme durant les neuf années de son pontificat; son testament fait foi qu'il prêta trois cent vingt mille florins aux rois de France et d'Angleterre pour se combattre l'un l'autre et qu'il légua deux cent mille florins à sa famille affligée!

Sous le règne de son successeur, Jean XXII, l'ordre franciscain engagea contre les papes simoniaques d'Avignon une lutte acharnée, dont les principaux meneurs furent Angelo Clareno (1260-1337), Liberato da Loro et surtout l'intelligent Ubertino de Casale, déjà nommé.

C'est autour de lui que gravitait le mouvement religieux en Italie, vers l'année 1300. Né en 1259 à Casale sur le Pô, il prit l'habit de Saint-François en 1273, à peine âgé de quatorze ans. En 1284 ou 1285, il alla trouver l'ancien général des frères mineurs, Jean de Parme, dans son ermitage de Greccio, et là, assis à ses pieds, « contemplant son auguste visage, » il entendit sortir de « ses lèvres vénérables » nombre de récits concernant les grands disparus, les amants fidèles et les chevaliers intrépides de Dame Pauvreté, qui avaient vécu dans le petit couvent : frère Léon, frère Ange, frère Ruffin, frère Masseo. C'est là, dans la grotte de Jean de Parme, d'où la vue s'étend sur la vallée de Rieti jusqu'aux Abruzzes, que le jeune franciscain reçut le baptême de feu d'un idéal qui s'imprima dans son être d'une manière indélébile et dont la flamme devait s'alimenter plus tard aux puissants foyers qui rayonnaient des âmes de Marguerite de Cortone (1247-

1297), d'Angèle de Foligno (1248-1309) et de Conrade d'Offida (1241-1306).

Ubertino fit à Sienne la connaissance du pieux tertiaire Pier Pettinaro (1289) et, en 1305, écrivit sur le Mont Alverne son grand ouvrage : *Arbor vitae Crucifixae*, « L'arbre de la vie crucifiée ». Ce livre devint la bible des franciscains de la stricte observance, et le ministre général de l'ordre, Michael de Cesena, soutenu par Louis de Bavière, se dressa contre le pape. Mandé à Avignon pour rendre compte de sa conduite et mis en prison, le ministre rebelle réussit à s'évader et mourut en 1348, persistant jusqu'à la fin dans son opposition. Ubertino, lui aussi, alla si loin dans ce sens qu'en 1317, il quitta le froc des frères mineurs pour se faire bénédictin; par la suite, il abandonna également cet ordre, et une bulle pontificale du 16 septembre 1325 le signale comme « un vagabond qui erre, de-ci de-là, par le monde ». Personne ne sait où ni quand il mourut[3].

Ce sont Ubertino et ses partisans, les amants et les défenseurs de la sainte pauvreté, qui flétrirent la cour papale des bords du Rhône du nom de Babylone. Par représailles Jean XXII lance des bulles contre les « Fraticelli, Mendicanti, Bizocchi et autres frères mendiants » (Bulles *Sancta Romana* du 30 décembre 1317, *Gloriosam ecclesiam*, 23 janvier 1318). Ceux qui se montrent réfractaires sont saisis par l'inquisition, jetés en prison et brûlés vifs[4]. De plus, le 8 février 1326, soixante phrases des commentaires de l'Apocalypse de Giovanni Olivi sont condamnées comme hérétiques.

Cette lutte se poursuivit sous les papes suivants qui résidèrent à Avignon. Clément VI (1342-1352) fit emprisonner Jean de Roquetaillade pour avoir prêché la doctrine de Joachim de Santa Fiora, en prédisant le Millennium, et pour avoir condamné la vie molle et voluptueuse du clergé. Innocent VI (1352-1362) fit brûler deux franciscains à Avignon pour des motifs analogues. Mais une autre voix que celles qui étaient ainsi réduites au silence s'éleva : ce fut celle de sainte Brigitte, arrivée à Rome pour le jubilé de 1350.

Elle s'était fait précéder d'une lettre qui fut portée par l'évêque d'Abo et le prieur Pierre d'Alvastra au pape Clément VI, lui ordonnant au nom du Christ de négocier la paix entre la France et l'Angleterre et de venir faire le jubilé à Rome : « Songe au temps où tu m'as si souvent offensé », fait-elle dire par le Christ au pape; « contrairement à ton devoir, tu as toujours agi selon ton bon plaisir, mais mon heure approche : je te jugerai et si tu refuses de te soumettre, je t'humilierai aussi profondément que je t'avais exalté! Ta langue orgueilleuse se taira, et ton nom sera oublié des hommes... Je te punirai d'avoir acquis tes biens par des moyens indignes et des maux que tu as déchaînés sur l'Église, pendant les jours où tu jouissais en paix. Lève-toi donc, avant que ta dernière heure soit venue; et si tu doutes de l'esprit qui te parle ici, regarde dans le livre de ta conscience, si je ne dis pas la vérité »[5]!

Clément resta paisiblement à Avignon et son légat à Rome, Ponzio Peretti, ne fit aucun cas de la voyante scandinave. « La terre cache le ciel à ces prélats », dit le Christ à Brigitte dans une vision qu'elle eut en

l'église Santa Maria Maggiore et dont elle envoya le récit au cardinal Annibale Gaëtani. L'Église catholique lui avait été représentée comme un édifice croulant dont les fondements étaient ébranlés, le toit lézardé, le plancher pourri; si l'Église n'est promptement restaurée, elle tombera en ruines et cette chute se répercutera dans l'univers entier. En parlant de Clément, elle déclare ouvertement : « Lui qui devrait s'écrier avec le Christ : Venez à moi et vous trouverez le repos de vos âmes! s'écrie au contraire : Venez admirer ma magnificence, plus grande encore que celle de Salomon, venez, videz vos bourses et vous trouverez la condamnation! C'est pourquoi vient le temps de la colère, où il sera châtié d'avoir dispersé le troupeau de Pierre! Quel châtiment ne l'attend-il pas? »

Le châtiment ne se fit pas longtemps attendre. Le 3 décembre 1352, au cours d'un violent orage, la foudre tomba sur l'église Saint-Pierre, dont elle fondit les cloches et, à l'oreille de Brigitte, retentit cette parole : « Le pape se meurt! béni soit ce jour, mais non pas le pape! » Trois jours après, Clément rendait le dernier soupir[6].

Mais Brigitte n'obtint également rien de son successeur Innocent VI (1352-1362). Le Latran brûla en 1361, et Pétrarque, qui joignait ses accents à la voix de la Suédoise, écrivait en vain au pape : « Tandis que tu reposes sous tes lambris dorés, sur les bords du Rhône, le Latran tombe en ruines! Quand reviendras-tu? Préfères-tu, au jour du jugement, te trouver au nombre des grands pécheurs d'Avignon, ou placé entre Pierre, Paul et Célestin? » (Célestin V, le pape réformateur qui ne régna que quelques mois, en 1294.)

C'était en vérité une rude tâche que le successeur de Pierre devait accomplir au sein de l'Église du Christ. Non seulement les ruines visibles de la ville de Rome étaient terrifiantes, — les églises s'effondraient, les couvents étaient délabrés, — mais les prêtres et les moines « violent toutes les lois ecclésiastiques, » (clame Brigitte), « ils portent l'habit court, dissimulant sous leur manteau l'épée et le haubert, et rougissent du scapulaire; sans la moindre honte, ils embrassent leurs maîtresses et leurs enfants; les maisons religieuses deviennent de mauvais lieux; une foule d'hommes vivent et meurent sans s'être jamais confessés et sans avoir jamais communié... le monde fourmille de serpents dont le venin empoisonne les brebis de Pierre... O Rome, Rome, je puis maintenant dire de toi ce que le prophète disait de Jérusalem! Dans ton jardin, les roses et les lys sont étouffés par les chardons, tes murs sont abattus, tes portes sans gardiens, tes autels ruinés, tes vases sacrés mis en vente et la fumée du sacrifice ne s'élève plus dans le lieu saint! Les vases de l'Église ont été transportés à Babel, le glaive de la crainte de Dieu est rejeté et un énorme sac d'argent l'a remplacé; les dix commandements sont résumés en ce seul précepte : donnez de l'argent!... La simonie s'exerce publiquement sans aucune honte, les indulgences sont devenues un objet de commerce; comme Judas, ils vendent le Christ... Les prêtres sont devenus sauvages comme des loups, vacillants comme des pierres branlantes; ils marchent dans les ténèbres comme des voleurs; ils sont bêtes comme des ânes, effrontés comme des courtisanes, impurs comme de la poix, et souillent tout ce

qu'ils touchent; ils portent leurs lèvres vers leurs membres inférieurs et se nourrissent de leurs propres ordures... Le démon est aussi assuré de les posséder un jour, que l'est la baleine d'avoir les petits qu'elle porte dans son ventre. Maudits soient la nourriture et le breuvage qui entretiennent leur corps pour les vers et leur âme pour l'enfer! Maudits soient leurs yeux, leurs oreilles, leurs bouches et leurs mains! Qu'ils soient maudits du ciel et de la terre »[7]!

Une plume sarcastique et mordante composa vers cette époque une messe en l'honneur de « Notre Dame Simonia », « que l'on doit chanter dans la maison de Simon le magicien qui, depuis, est devenue plus grande que l'église Sainte-Croix de Rome, elle-même. » Cette messe est composée d'après l'office de l'Assomption de Notre-Dame (15 août), mais les paroles d'allégresse *Gaudeamus celebrantes* deviennent des lamentations *Lugeamus lamentantes* et, dans la collecte, on invoque Pierre contre Simon le magicien, Elisée contre Giezi et contre tous ceux qui vendent et achètent dans le temple. L'épitre est tirée de l'Apocalypse de saint Jean, au chapitre où il parle de la grande prostituée. Comme évangile, on a ironiquement choisi les paroles de Jésus à ses disciples : « Ne portez ni or, ni argent dans vos ceintures! Vous avez reçu l'évangile pour rien, donnez-le pour rien. » Avant l'oraison de la communion du prêtre est inséré un verset ainsi travesti : « Si je n'ai point fait de népotisme, on me trouvera juste dans tous mes sentiers », et la prière finale souhaite à tous les simoniaques le même sort que Judas. « Cette messe », dit amèrement la rubrique de la fin, « doit être chantée

le lendemain de la fête de la Chaire de Saint-Pierre[8] ».

L'espoir que Brigitte avait tout d'abord fondé sur Innocent — « ce pape est d'un meilleur métal que le précédent et digne d'être peint avec des couleurs plus belles[9] » — fut déçu. C'est en vain qu'elle tonnait, menaçait, suppliait... Le pape suivant, Urbain V, le bénédictin Guillaume Grimoard de Grisac, fut le premier à reprendre le chemin de Rome. Déjà le nom qu'il avait choisi désignait la ville éternelle (*urbs*). Malgré les protestations du roi de France et des cardinaux français, Urbain quitta Avignon le 30 avril 1367, s'embarqua le 19 mai à Marseille et, le 3 juin, abordant à Corneto, posa le pied sur la terre italienne au milieu des transports de joie de la population. Le pontife célébra la messe en plein air devant une immense et superbe assemblée, « reçu non comme un homme mais comme Dieu lui-même », pour employer l'expression de Pétrarque. Parmi la foule, au nombre des envoyés de Sienne, se trouvaient Giovanni Colombini et ses jésuates qui se tenaient sur la jetée avec des branches d'oliviers à la main, clamant à haute voix : « Loué soit Jésus-Christ ! » « Vive le saint Père ! » « Ce fut le plus beau et le plus édifiant spectacle qu'on ait jamais vu », écrivit le vieux missionnaire laïque aux religieuses de Santa-Bonda[10].

Le 16 octobre, Urbain fit son entrée solennelle à Rome et l'empereur Charles IV vint se faire couronner par lui le 21 octobre de l'année suivante; les deux astres qui, pour le moyen âge, étaient le soleil et la lune : la Papauté et l'Empire, retrouvaient donc leur ancien éclat. Mais ce fut pour peu de temps. Dès 1370 Urbain

abandonna de nouveau l'Italie et mourut à Avignon quelques mois après. Pierre Roger Beaufort monta sur le trône pontifical le 29 décembre de la même année, sous le nom de Grégoire XI.

Agée de près de soixante-dix ans, Brigitte qui venait de terminer son long voyage à Naples, Amalfi, Salerne, Bari, Monte Gargano, attendait beaucoup de ce nouveau et jeune pontife dont elle avait fait la connaissance lorsqu'il n'était encore que cardinal. Elle lui manda par son conseiller intime, l'évêque espagnol Alphonse Vadaterra de Jaën, une exhortation pressante à rentrer en Italie « avant avril prochain » (1372). Une copie du message de Brigitte fut communiquée au nonce pontifical, l'abbé de Marmoutiers, et mise en pièces devant ses yeux. « Si le pape », déclarait la voyante, « n'est pas de retour en Italie à l'époque fixée, ses États seront divisés de la même manière!" »

Aucune menace ne pouvait produire plus d'effet. Sous Urbain V, grâce aux victoires du cardinal légat Albornoz, le Saint-Siège était devenu en Italie une puissance importante. Les maisons d'Aragon et d'Anjou régnaient sur Naples et sur la Sicile; les états du pape s'étendaient donc au nord, comprenant sept provinces : la Campanie avec la Maremma romaine; le duché de Benevent; le propre *Patrimonium Petri;* les Monts Sabins avec les villes de Narni, Terni, Rieti, Amelia et Todi; le duché de Spolète; les Marches d'Ancône avec le duché d'Urbin; la Romagne; enfin la ville et les environs de Bologne. Les Républiques toscanes étaient enclavées dans ces vastes États. Au nord de Bologne régnait le puissant Bernabò Visconti, le tyran de Milan

dont Urbain n'avait pu avoir raison en 1364 que moyennant un demi-million de florins. Bernabò et les villes libres de Toscane constataient l'agrandissement des états pontificaux, avec une inquiétude qui ne fit qu'augmenter lorsqu'en 1371 le successeur d'Albornoz, le nouveau cardinal légat Pierre d'Estaing, fit la conquête de Pérouse.

Telle était la situation politique et tel était l'homme auquel Catherine écrivit une lettre au début de l'année 1372. Il était accoutumé à de pareilles harangues, ayant eu en main, lui aussi, une copie des menaces adressées par Brigitte à Grégoire XI. D'ailleurs, le retour du pape à Rome n'était éloigné ni de sa pensée, ni de celle du Saint-Père; durant l'hiver de 1370-71, Grégoire manifestait déjà à son entourage l'intention de rentrer dans la ville éternelle. De même qu'au cardinal, il lui paraissait nécessaire de rétablir le Saint-Siège dans les États pontificaux, afin d'éviter que ceux-ci fussent à nouveau morcelés. Dans sa prophétie, Brigitte avait précisément choisi le meilleur des arguments[12].

La Sainte suédoise mourut le 23 juillet de l'année suivante, 1373; Catherine ne l'a jamais vue. Dans une lettre de 1374, elle parle d'elle comme de « la comtesse morte récemment à Rome », mais elle fit à ce moment-là, la connaissance d'Alphonse de Jaën et, plus tard, celle de la fille de Brigitte, Karin, dont le caractère était bien moins énergique que celui de sa mère et de son homonyme italienne. Ce ne fut donc pas Karin de Vadstena, mais bien Catherine de Sienne, qui prit la succession de Brigitte et qui, de sa main virginale, ferme et douce à la fois, guidée par un esprit

clairvoyant et sage, ramena Grégoire à Rome. Et c'est par cette lettre, admirable de franchise, adressée au cardinal d'Estaing, qu'elle pose la main sur le gouvernail du vaisseau de l'Église.

Lorsque Brigitte fulminait et menaçait, c'était avec la certitude d'être la messagère de Dieu. Mais là n'était pas la seule cause de son influence; sa position sociale y entrait aussi pour quelque chose. Elle était pour les Italiens *la principessa di Nericia*, de race royale et de sang noble, ayant occupé une haute situation à la cour de Suède et joué un rôle important dans la politique de son pays; de plus elle était *molto ricca*, et faisait construire des monastères en Suède tandis qu'elle-même voyageait en Italie accompagnée de trois de ses enfants (Birger, Karl et Karin) et d'une nombreuse escorte de chapelains, de courtisans et d'évêques. Auprès de cette influente dame, Catherine n'était que la fille d'un pauvre teinturier de province, sans autre appui que les dominicains, parmi lesquels elle comptait même des adversaires. Et cette jeune fille sans aucune expérience de la politique se place en face de l'un des plus puissants de ses contemporains, le légat du Saint-Siège, en lui disant : « Je désire et je veux que vous agissiez de telle et telle façon ». « Mon âme souhaite vous voir ainsi », « je veux » — *voglio*.....

Ce *je veux* revient de plus en plus fréquemment dans les lettres de Catherine. « C'est la volonté de Dieu et mon désir », écrit-elle quelque part. Et ailleurs : « Ceci déplaît à Dieu et me déplaît ». A l'évêque de Florence, elle dit tout simplement : « Je veux! » Au roi de France : « Faites la volonté de Dieu et la mienne! »

Au pape : « Accomplissez la volonté de Dieu en exauçant l'ardent désir de mon âme![13] » Cet audacieux *voglio* est la baguette magique avec laquelle elle frappe à toutes les portes et à tous les cœurs, et si réellement les portes et les cœurs s'ouvrent — plus ou moins, et quelquefois même pour se refermer aussitôt — cela provient de la *puissance de vérité* qui émanait de Catherine. Ce n'était pas en vain qu'elle se sentait unie au Dieu qu'elle nommait, en se servant d'une expression tendre et abstraite à la fois, *la prima dolce Verità.* De tous les noms du Christ, celui qui l'avait le plus frappée est celui de Vérité, qu'il s'attribue lui-même : « Je suis la Vérité! » Pour elle les deux amours qui se livrent combat dans l'âme humaine s'identifient avec les deux puissances intellectuelles : la vérité et le mensonge. L'un, l'amour de Dieu et du prochain, est dans la vérité; l'autre, l'amour-propre, est dans le mensonge. La vérité et la vertu, le mensonge et le péché, se complètent l'un l'autre : c'est la pratique et la théorie.

De deux côtés nous vient une invitation, écrit Catherine; deux voix nous disent : « Que celui qui a soif vienne à moi! » Or nous avons tous soif, mais il s'agit de savoir avec quelle eau nous voulons nous désaltérer. Si c'est dans la source qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, ou avec *l'aqua morta* puisée dans les lagunes de la colère et du péché : avec la *Vie* ou avec le *Néant*, dirait Ernest Hello.

Choisir la source vive, c'est suivre le Christ. « Celui qui veut aller au Père, qui est la vie éternelle, doit ici-bas suivre son Verbe, qui est la voie..... et celui qui marche dans cette voie ne marche point dans les té-

nèbres, mais à la clarté de la foi; et il implore : « Seigneur, accorde-moi la grâce de voir la lumière dans ta lumière! » Le Verbe est la vérité même et l'âme qui embrasse sa doctrine quitte le mensonge de l'amour-propre qu'elle étouffe en son âme.

« Le Verbe nous commande de l'aimer par dessus toutes choses et le prochain comme nous-même, et de témoigner cet amour par des actes, ainsi qu'il nous en donne l'exemple..... Vis-à-vis de Dieu et du prochain, nous devons nous montrer fidèles à ces préceptes...; chacun de nous entend cet appel. Mais quelles sont les âmes qui y répondent? Ce sont celles qui, ayant faim et soif de la vertu, courent avec de saints désirs dans la voie que le Christ crucifié nous a tracée... Avec cette soif et ces désirs ils approchent de la source..... « Le Christ, le doux Jésus, nous invite ainsi à boire l'eau vive. »

« L'autre voix qui nous sollicite est celle du démon..... Il porte en lui la mort et c'est pourquoi il nous incite à boire de l'eau morte. Si tu lui demandais : « Que me donneras-tu si j'entre à ton service? » il te répondrait alors : « Je te ferai don de ce que je possède: puisque je vis sans Dieu, il te faudra vivre hors de lui. Je suis dans le feu éternel, où il y a des pleurs et des grincements de dents, je suis plongé dans les ténèbres et privé de lumière, j'ai perdu toute espérance, je me trouve en compagnie de tous les damnés et de tous les suppliciés. Voilà ce que je te donnerai comme récompense et comme consolation..... »

« Et quelle est la voie que nous sommes par là invités à suivre? C'est la voie du mensonge. Le mensonge engendre le misérable amour de soi-même, qui te

porte à aimer d'une façon déréglée le faste, la magnificence du monde, les créatures et toi-même, sans te soucier de perdre Dieu et la beauté de ton âme. Dans ton aveuglement, tu fais du monde ton dieu; comme un voleur, tu dérobes le temps qu'il conviendrait d'utiliser pour l'honneur de Dieu, le salut de ton âme et le bonheur des autres; car tu le gaspilles pour ta propre satisfaction, en accordant à ton corps plus de bien-être et de confort que Dieu ne le permet.... Le Christ a écrit sa doctrine sur son corps; il a fait de lui-même un livre, dont les initiales sont si grandes et si rouges que le plus illettré et le moins attentif peut aisément les distinguer et les lire..... Le démon te place devant les yeux le livre de ta propre sensualité, dans lequel sont inscrits tous les vices et toutes les tendances mauvaises de l'âme : la colère, l'impatience, l'orgueil, l'infidélité vis-à-vis du créateur, l'injustice, l'impureté, la haine pour le prochain, le goût du péché et le mépris de la vertu, la grossièreté, la calomnie, la paresse, la négligence. Si la volonté lit tout cela, s'en imprègne et le met en pratique, elle suit, comme une impie, la voie du mensonge, indiquée par le diable et boit de l'eau morte, pour son châtiment et sa condamnation éternelle[14]. »

Voici quel était le message que devait transmettre Catherine au monde politique comme au monde religieux. Il y a deux royaumes : — d'une part, l'égoïsme, le monde, le péché, les ténèbres, la mort, l'enfer; — de l'autre, l'amour, le renoncement de soi-même, l'accomplissement du devoir, la lumière, la vie, le ciel. La porte d'entrée du royaume de la mort est le moi, *Ego;* la porte du royaume de Dieu est le Verbe, Jésus. Celui

qui vit dans le moi s'attache à ce qui passe et périra; — celui qui se fixe en Jésus se fixe dans l'impérissable et sera sauvé.

Cette doctrine semblait si éminemment vraie à Catherine qu'elle ne pouvait s'empêcher de la prêcher à toute heure, aux grands et aux petits, « à temps et à contre-temps » comme l'apôtre. « Cette femme », écrit le brave notaire Cristofano Guidini émerveillé, « se souciait peu que ce qu'elle disait plût ou non »[15]. Pour elle, la politique, ainsi que toutes les autres œuvres humaines, était un chapitre de morale et l'homme d'État devait être, comme tous les autres hommes l'imitateur du Christ. Elle s'interposait entre les républiques belli gérantes, pénétrait dans l'Église corrompue, en adjurant les hommes de mettre bas les armes pour échanger le baiser de paix, de passer du népotisme et de la simonie à la droiture et à la probité, de la crainte des hommes à la crainte de Dieu, du Moi à Jésus.

Le terme de *virilité* reparaît sans cesse dans les lettres de Catherine. A son avis, la virilité comprend tout ce qu'était le Christ et, sans avoir égard à son propre sexe, elle qualifie de féminin tout ce que réclame de nous le démon. « Soyez un homme viril », recommande-t-elle au faible et irrésolu Grégoire XI. Elle parle avec sévérité de ceux « qui sont charitables et compatissants par amour charnel, de même qu'ils sont pleins de complaisance pour leur propre corps ». Ce sont ceux-là qui n'osent faire le bien ou punir l'injustice, par crainte de mécontenter les hommes ou de s'attirer leur mépris; ce qui domine chez eux, c'est un immense désir de vivre en paix et d'avoir de bons rapports avec

tous, même quand l'honneur de Dieu exige qu'ils luttent et combattent. « De semblables êtres, voyant leurs sujets pécher, feignent de ne pas s'en apercevoir, afin de n'être point obligés de les châtier; ou bien, s'ils les châtient, c'est avec tant de mollesse qu'ils ne font que poser un onguent sur le vice, car ils redoutent toujours de déplaire à quelqu'un et d'en venir aux querelles. Ceci provient de ce qu'ils s'aiment eux-mêmes. »

Catherine démontre avec insistance combien ce lâche et craintif égoïsme est opposé à la charité. Le Christ n'est pas venu apporter un lâche pacifisme, à la faveur duquel le mal se développe plus librement que le bien. Il est venu avec le glaive et la faux, il fut le médecin qui porta le fer rouge dans la plaie du péché. Et, comme son vrai disciple, Catherine prêche que « vouloir vivre en paix est souvent la plus grande des cruautés. Quand l'abcès est mûr, il faut qu'il soit taillé par le fer et brûlé par le feu et, si on néglige de le faire et que l'on y mette seulement du baume, la corruption s'étend et donne parfois la mort[16] ».

Dans une lettre ultérieure à Pierre d'Estaing, Catherine développe ces principes avec toute sa clairvoyante psychologie, en cherchant à les inculquer au Cardinal légat. « Je désire voir en vous un homme courageux, » écrit-elle avec son audace coutumière, « afin que vous serviez sans crainte l'Épouse du Christ, en travaillant spirituellement et temporellement pour l'honneur de Dieu selon les besoins de cette douce Épouse dans les circonstances actuelles, ce que vous ferez avec zèle, sans peur et sans négligence, j'en suis persuadée, dès que vous connaîtrez ses nécessités. L'âme qui re-

doute l'opinion des hommes n'atteindra jamais la perfection; tout l'ébranle et elle ne saurait mener à bien aucune entreprise. Oh! que cette crainte est dangereuse! Elle paralyse les saints désirs et met obstacle à leur réalisation; elle aveugle l'homme, si bien qu'il lui devient impossible de reconnaître la vérité, car cette crainte procède de l'amour-propre. Dès que la créature raisonnable s'aime elle-même, elle commence à éprouver la crainte. »

Quiconque a tant soi peu l'habitude de s'observer lui-même en a fait l'expérience. Tandis que l'abandon à la volonté de Dieu rend intrépide, la moindre tendance aux satisfactions égoïstes engendre immédiatement le trouble et l'angoisse. Dieu seul est le Bien sûr, tous les autres peuvent être perdus. Comme le fait si finement observer Catherine : « Pourquoi un tel homme craint-il ? Parce qu'il a placé son amour et son espérance en des choses fragiles, qui ne reposent point sur une base solide et qui passent comme le vent. O coupable amour-propre! Combien tu es pernicieux aux supérieurs et à ceux qui leur sont soumis! Car, si c'est un prélat, il ne châtie et ne reprend jamais ses subordonnés, par crainte de leur déplaire... Il ne tient compte ni du droit ni de la justice, il juge selon son caprice, ou selon le caprice des créatures, en sorte que ceux qu'il dirige se pervertissent de plus en plus. »

A cette partialité et à ce honteux égoïsme, Catherine oppose le devoir intégralement accompli par le Christ qui ne cherchait que l'honneur de Dieu et le véritable bien du prochain. Il est notre Maître; « nous sommes les disciples et nous sommes à sa douce école. »

Puis vient l'application pratique de ces principes; la politique transparaît soudain à travers la dogmatique (car en somme tout aux yeux de Catherine prend sa source dans le dogme). « Il me semble, très cher Père, qu'il est temps de rendre gloire à Dieu et de travailler pour le prochain. Ce n'est plus l'heure de s'attacher à soi-même par l'amour-propre sensitif et par la crainte servile, mais d'agir avec un amour sincère et une simple crainte de Dieu. Vous voici maintenant préposé au temporel et au spirituel..... Quant au temporel agissez avec courage, poursuivant autant que vous le pourrez la paix et l'union dans le pays. »

Par le « pays », Catherine entend l'Italie. De même que Dante, elle était une Italienne ardente et le souci du salut de sa patrie se trahit sans cesse dans ses lettres et ses discours. Elle fait ici allusion à la lutte qui se poursuivait entre Bernabò Visconti et le Saint-Siège. Au lieu de se quereller entre eux, les chrétiens devraient combattre les infidèles. Avec une plus haute compréhension de la vocation de l'Église que le pape et les cardinaux eux-mêmes, elle s'écrie : « La paix, la paix, la paix, très cher Père! Faites considérer au Souverain Pontife que la perte des âmes est plus importante que celle des cités, car Dieu exige de lui le salut des âmes bien plutôt que la conquête des cités. »

Puis elle termine en reprenant sa première pensée : « Je suis persuadée que, si vous êtes revêtu de l'homme nouveau, du Christ, le doux Jésus, et que si vous vous dépouillez du vieil homme, c'est-à-dire de votre nature sensuelle, vous ferez tout ce que je vous prescris, car vous serez délivré de toute crainte servile..... Dieu

vous a placé à un poste qui ne requiert qu'une sainte crainte : c'est pourquoi je vous ai dit que je désirais trouver en vous un homme courageux et non pas un lâche. J'espère de la bonté divine qu'elle vous accordera la grâce d'accomplir sa volonté, votre désir et le mien. Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour[17] ! »

Outre Pierre d'Estaing, la politique pontificale était à cette époque représentée en Italie par un autre prélat français, l'abbé de Marmoutiers, Gérard du Puy, qui, selon la vieille devise *Divide et impera*, cherchait à semer la discorde. Ainsi il réveilla une ancienne querelle entre Arezzo et Castiglion Fiorentino, et le bruit courait qu'il aidait secrètement Cione Salimbeni à guerroyer contre Sienne. Il était neveu de Grégoire XI, dont il possédait la confiance et auquel il avait servi d'intermédiaire auprès de sainte Brigitte; depuis la mort de la voyante Suédoise (juillet 1373), il se tournait vers le nouvel astre, Catherine.

La Sainte de Fontebranda lui répondit par une lettre écrite dans des termes analogues à celle du cardinal d'Estaing. Le Christ crucifié, dit-elle, est la voie dans laquelle nous devons marcher pour aller au Père. Il n'y a d'autre moyen de faire sa volonté que de s'attacher fortement au Christ et, si nous le faisons, nous découvrirons que nous nous trouvons dans *le feu*. L'amour de Dieu, brûlant dans l'âme comme un foyer ardent, réchauffe, éclaire et transforme en lui-même le bois qui se trouve au milieu des flammes. Catherine traite ici son sujet favori : la transformation de l'âme par la

conformité au Christ, la destruction de la volonté propre dans le feu sacré de la volonté divine.....

« O feu doux et attirant », s'écrie-t-elle, « tu dissipes toutes les froideurs du vice, du péché et de l'égoïsme ; tu échauffes et enflammes le bois sec de notre volonté, en sorte qu'il s'embrase et se consume en d'ardentes aspirations, aimant ce que Dieu aime, haïssant ce que Dieu hait ! » L'âme se purifie de telle sorte dans ce feu que la mémoire ne peut plus s'appliquer qu'à retenir les bienfaits de Dieu, l'intelligence qu'à considérer sa bonté et la volonté aspire vers lui, ne se souciant de rien en dehors de lui.

Après avoir exposé ces considérations théoriques et théologiques, Catherine en vient aux conclusions pratiques : « J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir, » écrit-elle, « et ce m'a été une vive consolation de voir que vous n'oubliez point une créature aussi vile et aussi misérable que moi. Voici comment je répondrai à vos trois questions : Je crois qu'il serait bon que notre doux Christ de la terre (c'est-à-dire le pape) se libère de deux choses qui corrompent l'épouse du Christ. La première est la trop grande affection qu'il témoigne à sa famille, dont il s'occupe avec trop de sollicitude..... La seconde est une douceur excessive fondée sur trop d'indulgence. Hélas, hélas ! les membres du Christ se corrompent parce que personne ne les châtie. Il y a trois vices détestables que Notre-Seigneur a particulièrement en aversion, ce sont : l'impureté, l'avarice et l'orgueil, qui règnent parmi les prêtres ; ceux-ci ne songent qu'aux jouissances et aux fêtes et se préoccupent uniquement de s'amasser une

fortune. Ils voient sans inquiétude les démons de l'enfer ravir les âmes qui leur sont confiées, étant eux-mêmes des loups voraces et faisant commerce de la grâce divine. C'est d'une main ferme qu'il faut y mettre bon ordre, car une trop grande compassion constitue parfois la plus grande des cruautés. Je prie Dieu que le Saint-Père fasse taire en lui cette affection exagérée pour sa famille; je ne dis pas que l'Église en sera moins persécutée, mais j'ai foi en l'avenir glorieux qui lui a été prédit. Le bien ne triomphera que quand la corruption en sera venue à son comble! »

Beaucoup considèrent ces paroles de sainte Catherine comme une prophétie, et de fait c'en est une. Elle avait cette claire compréhension de l'enchaînement des événements et ce contact intime avec la loi de l'histoire, qui lui permettait d'entrevoir et de prédire le déroulement des siècles à venir. « Le bien ne triomphera que quand la corruption en sera venue à son comble! » Si elle eût vécu plus longtemps et vu le diable incarné (*dimonio incarnato*), Alexandre VI, assis sur le trône de Pierre, elle eût compris que l'heure annoncée par elle avait sonné. « Votre heure et celle de la puissance des ténèbres », où l'épouse du Christ, comme autrefois le Christ lui-même, fut non seulement trahie par Judas (ce qui s'était souvent produit), mais encore reniée par Pierre : « Je ne connais pas ce Galiléen[18]. »

Puis Catherine répond aux deux autres questions que lui a posées l'abbé. Celui-ci semble avoir trouvé correct de donner à entendre dans sa lettre qu'il était un grand pécheur, qui cependant mettait sa confiance

en la miséricorde de Dieu, etc... Catherine le prend au mot. « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive », lui dit-elle pour l'encourager, « et moi, votre fille très indigne, je prendrai sur moi la dette de vos péchés et je consumerai à la fois les vôtres et les miens dans la fournaise du saint amour! Soyez certain que, dans sa miséricorde, Dieu vous a pardonné, mais efforcez-vous désormais de mener une vie nouvelle ».

Et, de là, Catherine passe au troisième point touchant les devoirs de l'abbé, en tant que confident du pape. « Vous devez travailler selon vos moyens avec le Saint-Père à chasser les mauvais pasteurs qui sont des loups et des démons incarnés, qui ne songent qu'à faire bonne chère et à posséder de somptueux palais, ainsi que de beaux équipages, » écrit-elle. « Hélas! hélas! tout ce que le Christ a acquis sur le bois de la croix est dissipé par des filles de joie. Dussiez-vous y perdre la vie, je vous conjure de dire au Saint-Père de mettre fin à un si grand scandale. Et quand viendra le moment de nommer des cardinaux ou d'autres pasteurs de l'Église, suppliez-le de ne point se laisser guider par la flatterie, la cupidité ou la simonie et de ne point considérer si les intéressés appartiennent à la noblesse ou à la bourgeoisie, car la vertu et une bonne réputation ennoblissent l'homme devant Dieu[19]. »

Grégoire XI reçut bien certainement le message de Catherine, mais ne s'y conforma guère. Le 21 décembre 1375, il créa neuf cardinaux (au nombre desquels se trouvait Gérard du Puy lui-même), tous dépourvus des qualités que réclamait Catherine; le meilleur

d'entre eux était l'espagnol Pierre de Lune, le futur antipape Benoit XIII.

Mais Catherine travaillait par ailleurs. Rien que dans son entourage immédiat, il y avait suffisamment à faire. L'année 1376 fut particulièrement troublée. « Il semble », dit le vieux chroniqueur Neri di Donato, « que ce temps soit sous l'influence d'une planète qui provoque partout des batailles et des luttes. Dans le couvent San Antonio » (près de Bagni di Petriuolo, aux environs de Sienne), « les moines augustins assassinèrent leur prieur. Au *Sagro Convento* à Assise, les franciscains se battirent au couteau et quatorze d'entre eux furent tués. A l'abbaye della Rosa » (actuellement l'église de *la Mustiola* à Sienne), « se déchaînèrent également des querelles intestines qui aboutirent au renvoi de six d'entre les frères. La discorde régnait aussi chez les chartreux; le ministre général, venu pour rétablir l'ordre, les chassa de leur monastère. Et cela n'allait guère mieux dans les familles selon la chair..... A Sienne, personne ne tenait parole, ni au sein de son parti, ni en dehors. Le peuple était en désaccord avec ses chefs comme avec tous; le monde entier était en vérité une ténébreuse vallée[20]. »

Le vieux chroniqueur n'a sûrement rien exagéré; le clergé donnait au peuple de ce temps un exemple belliqueux et frivole. Probablement par son disciple Nigi di Doccio degli Arzocchi, Catherine entra en relation avec Biringhieri degli Arzocchi, curé d'Asciano, ville située au sud de Sienne, auquel elle écrivit une lettre des plus sévères. Obéissant à l'inspiration de sa nature poétique, elle entre en matière par une image.

« Quand les fleurs restent trop longtemps dans l'eau, elles pourrissent et empestent au lieu de répandre un doux parfum. Vous autres prêtres, vous êtes des fleurs dans l'église de Dieu, des fleurs placées sur l'autel, mais quand ces fleurs séjournent dans l'eau du vice, de l'impureté et de la vie profane, elles exhalent une odeur fétide qui empoisonne les fidèles. Réveillez-vous donc et ne sommeillez plus! Nous avons dormi trop longtemps » (pour adoucir l'aiguillon de ses reproches, Catherine ne fait pas exception d'elle-même) « et nous sommes morts à la grâce. Le temps presse, car la sentence est rendue et nous sommes condamnés à mort. »

Et maintenant elle se met à prédire la mort inévitable contre laquelle l'argent et la noblesse ne peuvent rien (elle fait ici allusion à la noble et riche famille du prêtre en question). « Oh! combien misérable sera alors cette âme, qui aura recherché les plaisirs des sens et s'y sera vautrée comme des pourceaux dans la fange! De créature raisonnable, elle est devenue un animal immonde, se plongeant à tel point dans une honteuse avarice qu'elle vend par cupidité les grâces spirituelles; l'orgueil l'étouffe et elle dépense en honneurs, en festins, en serviteurs, en beaux équipages, ce qu'il conviendrait de donner aux pauvres. » C'est ce qui s'appelle passer son temps à servir le diable. Mais le sang du Christ nous ayant rachetés, nous ne nous appartenons plus, « nous n'avons plus le droit de nous vendre nous-mêmes. » « Je vous en conjure par l'amour du Crucifié, sortons d'un si vil esclavage... Mes fautes sont innombrables, mais je vous promets de prendre les vôtres avec

les miennes et d'en faire un bouquet de myrrhe que je placerai sur mon cœur avec un amer repentir[21]. »

Le curé de Semignano, petite ville située dans *la Montagnuola* à l'ouest de Sienne, entretenait avec un autre prêtre de continuelles discussions. Catherine s'adresse à lui en ces termes : « Je m'étonne beaucoup qu'un homme de votre condition puisse vivre dans la haine; Dieu vous a retiré du siècle et fait ange de la terre par la vertu du sacrement. Et voici que vous vous occupez de nouveau de ce qui se passe dans le monde. Je ne comprends pas comment vous osez dire la sainte messe et je vous prédis que, si vous persévérez dans cette haine et dans vos autres défauts, la justice de Dieu s'abattra sur vous. Cessez de mener cette vie de péché et convertissez-vous, en songeant que la mort viendra vous surprendre au moment où vous y penserez le moins... Je vous supplie d'extirper de votre âme ces vils sentiments et surtout la haine. Je veux que vous fassiez la paix ! Il est honteux pour deux prêtres de vivre en ennemis. C'est un vrai miracle que Dieu n'ordonne pas à la terre de s'entr'ouvrir pour vous engloutir tous deux[22]. »

De vives querelles éclataient incessamment entre le curé doyen de Casole di Val d'Elsa (à mi-chemin de Sienne et de Volterra) et un autre ecclésiastique du même lieu. Catherine leur fait un sermon sur la seule haine qu'un chrétien ait le droit de nourrir : la haine du péché, en commençant par leur démontrer que la haine envers les autres est en réalité la haine envers soi-même, « car si je hais mon prochain, je tue la grâce en moi, devenant ainsi mon ennemi le plus redou-

table, » dit-elle. « Si l'on me blesse dans mon corps et que, pour l'offense qui m'a été faite, je haïsse mon agresseur, il s'ensuit que je blesse moi-même mon âme et que je la tue en lui ôtant la vie de la grâce. Je dois donc ressentir une plus grande haine contre moi, qui prive mon âme de la vie éternelle, que vis-à-vis de l'ennemi qui tue le corps, lequel doit tôt ou tard mourir, puisqu'il est périssable et passe comme l'herbe des champs. Il tient uniquement sa vie et sa valeur de l'âme qu'il renferme et, quand cette pierre précieuse lui est enlevée, le corps n'est plus qu'un sac rempli d'immondices, qui deviendra la proie des vers. »

Qu'il est donc insensé celui qui, pour une offense extérieure, risque la vie de son âme! A cette haine de soi-même, déraisonnable et coupable, Catherine oppose la haine du péché, de la volonté sensuelle et du moi orgueilleux. Cette haine véritable, au lieu de nous pousser à la vengeance, nous incline à la patience, au pardon et à l'amour de nos ennemis. Ceux qui nous contrarient ne sont plus à nos yeux que des instruments dans la main de Dieu, ils sont les fouets et les disciplines avec lesquels le Seigneur nous châtie et il est préférable d'expier ses péchés en ce monde qu'en l'autre. « Telle est par conséquent la vraie manière d'envisager les choses, il n'y en a pas d'autre. Tous les autres chemins conduisent à la mort... Ayant nous-mêmes besoin de pardon, nous devons pardonner... En agissant ainsi, vous demeurerez dans la voie droite, vous serez de vrais médiateurs entre Dieu et les hommes et, en récompense, vous jouirez de l'éternelle vision de Dieu. J'ai eu compassion de vos âmes, je n'ai pas voulu que vous

viviez dans les ténèbres et je suis venue vous convier à ces douces et glorieuses noces... Et comme il me semble que la voie de la Vérité vous est barrée en raison de l'inimitié qui existe entre vous et que la voie du mensonge s'ouvre largement devant vos pas, je veux que vous fassiez la paix avec Dieu et le prochain et que, quittant la voie des ténèbres, vous rentriez dans celle qui mène à la vie. Je vous conjure au nom du Christ crucifié de ne pas rejeter ma prière[23]. »

Malgré les supplications de Catherine en faveur de la paix, la lutte se poursuivait toujours entre le Saint-Siège et Bernabò Visconti. Dans l'espoir de s'adjoindre les républiques toscanes, le tyran de Milan leur envoya un ambassadeur qui arriva à Sienne en novembre 1373. Il se fit présenter à Catherine à laquelle il apportait non seulement les messages de son maître, mais encore ceux de son épouse, la frivole et mondaine Beatrice della Scala. En janvier, le pape avait lancé une bulle d'excommunication contre Bernabò et Galeazzo Visconti et il est probable que les deux despotes cherchaient maintenant à rentrer en grâce auprès du Souverain-Pontife, par l'intermédiaire de la vierge siennoise, ainsi qu'à se concilier l'opinion publique à Sienne et dans toute la Toscane. Dans la réponse dictée par Catherine à Neri di Landoccio, elle donne à Bernabò le titre de « très révérend Père » et commence par lui démontrer la vanité et la fragilité des honneurs et des pouvoirs terrestres. « Et si vous me demandez : N'y a-t-il donc aucune puissance stable en cette vie? je vous répondrai : Si, il y en a une, c'est la cité de notre âme! Nous régnons sur elle et elle est si forte que ni les

hommes, ni le diable, ne peuvent la conquérir, si nous n'y consentons nous-mêmes. » Mais comment aurons-nous l'énergie de ne pas fléchir dans la lutte contre la chair et contre le prince du monde et des ténèbres? C'est l'œuvre de Jésus-Christ, l'Agneau sans tache. « Par sa mort, il nous a donné la vie; en souffrant les opprobres et les outrages, il nous a rendu l'honneur; ses mains clouées à la croix nous ont délivrés du lien du péché; par sa nudité, il nous a revêtus de grâce; il nous a sauvés par son sang; sa sagesse a vaincu la malice du démon, sa flagellation la faiblesse de notre chair; son humilité a triomphé de l'orgueil et des délices du monde. Nous n'avons donc plus rien à craindre, sa main désarmée a vaincu nos ennemis et nous a rendu le libre arbitre. »

Et maintenant Catherine en est où elle veut être : au chapitre qui traite de l'*Église*. Nous péchons chaque jour, dit-elle, et chaque jour nous avons besoin de recevoir le pardon de nos péchés, par l'effusion du sang de l'Agneau dans le sacrement de pénitence. Or l'Église seule administre ce sacrement, étant seule dépositaire des clés du sang! Combien insensé est donc celui qui se révolte et s'éloigne du Vicaire du Christ qui est le gardien de ces clés? Et, de même que saint François d'Assise dans son testament, elle ajoute : « Le pape, fût-il même un démon incarné, je ne devrais pas lever la tête contre lui, mais toujours m'incliner devant son autorité et implorer de lui le sang auquel je ne puis participer d'une autre manière. Et c'est pourquoi » (maintenant vient l'application personnelle), « je vous supplie de ne plus vous rebeller contre votre chef. Méprisez les ins-

tigations du diable, qui vous suggère que c'est votre devoir de sévir contre les mauvais pasteurs de l'Église. Refusez de le croire et ne cherchez pas à juger ce qui ne vous regarde point. Notre Sauveur le défend. Il a déclaré qu'ils étaient « ses oints » et ne veut pas qu'aucune créature exerce une juridiction qu'il se réserve à lui-même. » Catherine va encore plus loin, jusqu'à s'exclamer : « Même si les prêtres nous dépouillaient de nos biens, nous devrions préférer perdre nos biens temporels et la vie du corps que les biens spirituels et la vie de la grâce. » Ceci n'est l'opinion ni de Luther, ni de Wiclef, ni des Huguenots. Ce n'est point l'hérésie ou la révolte qui parle ainsi, c'est la sainteté qui est « douce et humble de cœur », « obéissante jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix..... »

La lettre se termine par une exhortation enflammée à la Croisade. Grégoire avait prêché la guerre sainte au début de l'année 1373 et Catherine le soutient. « Quelle honte et quel scandale, pour nous chrétiens, de laisser entre les mains des infidèles ce qui nous appartient de droit! Je vous demande instamment, au nom du Christ crucifié, de conclure une paix réelle et complète avec notre doux Père, le Christ de la terre et de lutter contre les païens. Si vous le faites, vous aurez part au sang du Fils de Dieu. »

Catherine écrit ensuite à la fière et frivole Béatrice, en l'appelant « très chère mère et sœur dans le Christ, le doux Jésus ». La vraie grandeur est incompatible avec l'amour du monde, déclare-t-elle, car le monde est inférieur à l'âme humaine et ne vaut guère qu'on s'y atta-

che. « L'âme se transforme en ce qu'elle aime ; donc, en aimant le péché qui est néant, mon âme s'anéantit et il ne pourrait m'arriver rien de pire. Le péché vient de ce que nous aimons ce que Dieu hait et que nous détestons ce que Dieu aime, c'est-à-dire que nous aimons les biens périssables du monde et notre propre moi..... Ni les pompes, ni les splendeurs du monde, ni les créatures ne sont choses mauvaises en elles-mêmes ; c'est l'affection déréglée qu'on y porte qui constitue le péché..... »

Mais par bonheur, l'amour du monde est impuissant à procurer la paix ! Si nous la voulons posséder, il faut nous renoncer nous-mêmes et suivre la voie royale de la croix. Il semble que cette voie soit semée de ronces, mais ce n'est qu'une illusion, les roses de la patience s'épanouissent parmi les épines des tribulations. Et d'ailleurs, celui qui est enivré du sang du Christ ne remarque plus, dans son ivresse, où il pose le pied. Catherine souhaite cette ivresse à Beatrice : « Non seulement pour vous-même, mais aussi parce que *je veux* que vous soyez pour votre mari un guide dans la voie de la vérité et de la vertu. Conduisez-le, suppliez-le de ne plus se révolter contre le Saint-Père..... Je ne veux pas que vous soyez tous deux ingrats envers Dieu[24]. »

Il semble que Catherine ait formé le projet de se rendre en personne à Milan, pour influencer Bernabò. « Je désirerais vous prouver par des actes mon zèle pour le salut de vos âmes », dit-elle en terminant sa lettre à Beatrice. Et il ressort d'une lettre, adressée le 30 mai 1375 à la Siennoise par la belle-fille de Bernabò, Élisabeth de Bavière, que la sainte était attendue à la

cour des Visconti, car Élisabeth exprime son chagrin d'apprendre que la visite espérée n'aura pas lieu[25].

Grégoire XI et Catherine durent, momentanément, renoncer à leurs projets de Croisade. En mars 1374, Guillaume de Noëllet, prélat français et successeur du cardinal d'Estaing, arriva comme légat pontifical à Bologne, animé des mêmes intentions néfastes que l'abbé de Marmoutiers à Pérouse. Les temps étaient rudes pour l'Italie, comme pour la petite patrie de Catherine. Le chevalier pillard Andrea di Niccolò Salimbeni qui de son château de Perolla, situé dans la Maremma, rançonnait depuis longtemps les environs de Sienne, avait enfin été fait prisonnier. Mais le juge suprême, dit *il Senatore*, Lodovico da Mogliano, ne se sentit pas le courage de faire exécuter le brigand de noble race, tandis que les hommes de sa bande furent mis à mort. Révolté par une injustice aussi manifeste, le peuple se souleva contre le susdit *Senatore;* un sellier, nommé Noccio di Vanni, usurpa son siège au Palazzo publico et condamna Andrea à être décapité, — sentence qui cette fois fut suivie d'exécution.[26]

Sur ces entrefaites, la puissante famille Salimbeni, courroucée, se rua hors de ses châteaux forts sur la contrée désarmée de Sienne. D'autre part, un sérieux danger menaçait Catherine elle-même : elle fut mandée à Florence pour rendre compte de son attitude et de sa doctrine au chapitre général de l'ordre dominicain.

X

C'était à Florence, le jour de la fête de saint Jean, en 1374.

Saint Jean est l'un des patrons de la ville et, de nos jours encore, au vingtième siècle, on célèbre sa fête avec grande solennité. Ce 24 juin 1374, la grand'messe fut chantée en son honneur dans toutes les églises de Florence. A Santa Maria Novella, l'église des dominicains — où nombre de frères restaient encore après le chapitre récemment clos — Fra Tommaso della Fonte officiait à l'autel, assisté de Fra Bartolommeo de' Dominici et de Fra Raimondo da Capua. Catherine, agenouillée au fond de la nef, considérait avec une attention et un intérêt tout particuliers ce troisième prêtre qui lui était inconnu. Depuis longtemps, elle désirait trouver un confesseur qui pût la comprendre pleinement et qui, par sa supériorité, de même que par sa situation, fût capable de lui venir efficacement en aide. Et, soudain, par une révélation, elle acquit la certitude que Raymond était l'homme qu'elle cherchait et il lui sembla que la sainte Vierge elle-même, apparaissant à ses côtés, le lui donnait comme guide et comme père spirituel [1].

Catherine n'était d'ailleurs pas une étrangère pour Raymond. Le dominicain, plus âgé qu'elle de dix-sept

ans, avait en maintes circonstances entendu parler de la jeune fille de Fontebranda. Né en 1330 à Capoue, dans la noble famille delle Vigne, à laquelle appartenait le célèbre chancelier de Frédéric II, Pierre delle Vigne[2], il était entré très jeune dans les ordres et avait déjà rempli de hautes fonctions à Rome et à Bologne. De 1363 à 1366, il avait séjourné à Montepulciano, dans la montagne au sud de Sienne, comme directeur spirituel du couvent de dominicaines qui se trouve dans la ville; c'est là, dans la solitude, qu'il écrivit une biographie de sainte Agnès de Montepulciano (dont le corps est précieusement conservé dans le susdit couvent) ainsi que le commentaire du *Magnificat* que nous savons avoir été composé par lui. C'est également à Montepulciano qu'il reçut la visite du confesseur de Catherine, Fra Tommaso della Fonte, auquel il avait peut-être demandé de venir dans l'unique but de l'interroger au sujet de sa pénitente. « Car, » dit-il lui-même, avec une réminiscence de Dante, dans sa Légende de Sainte Catherine, « je pensais que nous étions arrivés à l'époque de la *troisième bête* et qu'elle était marquée du signe du léopard, qui représente l'hypocrisie[3]. »

La cause de Catherine fut sans doute sérieusement examinée au chapitre de Florence (qui se tint dans la *Cappella degli Spagnuoli*), et Raymond acquit alors la conviction que la jeune Siennoise n'était pas « une de ces femmes, qu'il avait souvent rencontrées, qui se laissent aisément duper par le diable et dupent ensuite les autres ». Soit sur sa demande, soit sur l'ordre de ses supérieurs, il fut envoyé à Sienne, à San Domenico,

d'où il put observer de très près la conduite de Catherine. Pendant les cinq années qui suivirent, leurs rapports devinrent de plus en plus intimes.

D'ailleurs, Raymond ne fut pas seul à faire la connaissance de Catherine durant le séjour de celle-ci sur les bords de l'Arno. « En mai 1374, » raconte un auteur florentin anonyme, « arriva en cette ville une certaine Catherine, fille du teinturier Giacomo Benincasa, de Sienne; elle portait l'habit des sœurs du Tiers Ordre de Saint-Dominique; nous la considérions comme une véritable servante de Dieu. Trois femmes, revêtues du même habit, l'accompagnaient en tous lieux. Lorsque sa renommée parvint à moi, je cherchai à faire sa connaissance et je devins si intime avec elle que, par la suite, elle m'honora fort souvent de sa visite [1]. » Cet écrivain anonyme est peut-être Niccolò Soderini, riche et notable Florentin, avec lequel Catherine entretint ensuite des relations amicales et qui devait secourir les frères de la sainte par des prêts d'argent. Car la situation des trois frères, établis à Florence, continuait d'être critique. Stéfano finit par émigrer à Rome et Bartolommeo se décida à suivre Catherine quand elle repartit pour Sienne, à la fin de juin, si bien que Benincasa resta seul dans la maison du Canto a Soldani. Raymond se joignit probablement aux voyageurs et nous avons le droit de penser que les quatre Mantellate, le Dominicain, le brave artisan et leur suite quittèrent Florence un matin d'été, par la Porta Romana. La route passe devant la Certosa di Val d'Ema, alors tout récemment bâtie, suit le Val di Pesa, franchit ainsi les collines de Chianti, couvertes de vignobles.

Près de Barberino, à Petrognano, on montre encore une fontaine dont les eaux malsaines furent purifiées par la bénédiction de la sainte. Les voyageurs approchent ici de la vallée d'Elsa qui leur est si familière et revoient le paysage siennois, moins grandiose que celui des environs de Florence. Le chemin passe devant l'antique Abbaye à *Isola* et au-dessous des forteresses chantées par Dante, de Staggia et de Monteriggioni, « dont les murs d'enceinte sont couronnés de tourelles ». Là les voyageurs ont dû penser à la rencontre, dans le purgatoire, d'Alighieri et de Sapia Saracini, celle qui, ici même, de sa fenêtre, avait assisté avec une joie maligne à la défaite de ses compatriotes et avait vu mettre sur une pique la tête de Provenzano Salvani : « Alors je levai insolemment le visage vers le ciel en m'écriant : Je ne te crains plus désormais. » Ce n'était donc point à cause de ses mérites que la noble dame se trouvait dans la voie du salut lorsque le Florentin la rencontra au milieu des flammes du purgatoire. « Quand je me trouvai à toute extrémité », lui dit-elle, « je voulus faire la paix avec Dieu, mais mon repentir eût été vain si Pierre Pettinaro n'était accouru près de moi et ne m'eût accordé le secours de ses prières ». Pierre Pettinaro, le pieux fabricant de peignes, devenu missionnaire laïque et tertiaire, avait en effet assisté cette femme perverse à sa dernière heure et l'avait fait passer des sombres flammes de l'enfer dans les flammes d'or du Purgatoire. [5]

Puis les voyageurs, arrivés sur les hauteurs de Monte Celso, purent, au soleil couchant, contempler Sienne. Avec ses nombreuses tours menaçantes, la ville fière ressemblait à un nid d'oiseaux de proie dont les cous nus

se dressent voracement, et au-dessus duquel émergeait le Campanile luisant de la cathédrale, telle une main blanche levée en vain pour tracer une impuissante bénédiction. Car tout le pays à l'entour était dévasté par les troupes des Salimbeni; chaque soir, après l'Angelus, quand les portes étaient fermées (ainsi qu'on les ferme encore), toutes les clés étaient portées, inutilement hélas! à la cathédrale et déposées sur l'autel de la sainte Vierge au pied de l'illustre souveraine de la ville. Notre-Dame avait donné la victoire à Monteaperti et les tremblements de terre n'osaient pas ébranler la cité qu'elle recouvrait de son blanc manteau. Mais le féroce Cione di Sandro Salimbeni mettait à feu et à sang la contrée de Montepulciano, et Agnolino di Giovanni Salimbeni pillait Montalcino, tandis que, dans la ville même, régnait un ennemi plus dangereux encore, que l'on ne pouvait combattre par les armes. Dès qu'ils eurent franchi la Porta Camollia, Catherine et ses compagnons rencontrèrent une charrette chargée de cadavres, suivie par les frères noirs *della Misericordia*, portant des torches dont la lueur éclairait des corps enflés et des visages bleuis. Ceux qui avaient vécu en 1348, comprenant de quoi il s'agissait, murmurèrent en frissonnant : « La peste ! »

Sienne fut en effet ravagée par l'impitoyable épidémie; on estime qu'un tiers de ses habitants périrent. Bartolommeo Benincasa n'était rentré dans sa ville natale que pour y mourir. Stefano mourut à la même époque à Rome où la peste avait également fait son apparition. La sœur de Catherine, Lisa (qu'il ne faut pas confondre avec sa belle-sœur, la femme de Bartolommeo, née Colombini) succomba également ainsi que

huit des petits-enfants de Lapa qui demeurait chez elle. Catherine fit elle-même la toilette funèbre de ces petits cadavres, se disant en son for intérieur : « Ceux-ci du moins, je ne les perdrai pas ! » La même pensée traversait son esprit, lorsqu'elle écrivait à Alessia Saracini : « Dieu veuille que ces enfants meurent, s'ils ne doivent pas devenir d'honnêtes gens. »[6]

Escortée de son fidèle ami Matteo di Cenni Fazi, recteur de *la Casa della Misericordia,* et de son nouveau confesseur Raymond de Capoue, Catherine s'élança de nouveau dans les sentiers de la charité. Elle était l'âme de l'inlassable petit groupe qui, du matin au soir et du soir jusqu'à l'aube, se mettait en devoir d'exercer les œuvres de miséricorde : soigner les malades, assister les agonisants, ensevelir les défunts. Celui qui de nos jours erre dans les rues sombres, étroites et malodorantes du ghetto siennois, peut se faire une faible idée de l'horrible spectacle que présentaient les villes du moyen âge. Même en temps ordinaire, la propreté n'était entretenue que par les cochons des frères de saint Antoine qui, dans ce but, avaient le droit de circuler librement dans toute la cité[7]. A cette heure, où l'épidémie faisait rage, on avait bien d'autres soucis que celui de balayer les rues. Mais Catherine était vaillante et les puanteurs les plus infectes ne faisaient pas reculer celle qui avait avalé le pus sorti de la plaie de son ennemie malade. Munie d'un flacon d'odeur et de sa lanterne (que l'on voit encore dans sa maison, près de Fontebranda), elle se rendait infatigablement d'hospice en hospice et affrontait les escaliers répugnants des maisons de pauvres.

Toujours elle était accompagné de ses fidèles : Fra Raimondo, Fra Bartolommeo de' Dominici, l'ermite Fra Santi. Ceux-ci n'ignoraient pas le danger qu'ils couraient, mais comptaient sur l'assistance de Dieu par l'intercession de Catherine. Pour sa part, Raymond raconte : « Lorsque la peste éclata à Sienne, je résolus d'exposer mon corps à la mort par amour pour le salut des âmes et de ne fuir le contact d'aucun malade. Il est évident que ce mal était contagieux et que, viciant l'atmosphère, il menaçait tous ceux qui vivaient autour des pestiférés; mais je considérais que le Christ est plus puissant qu'Hippocrate et la grâce plus forte que la nature... D'ailleurs, n'étais-je pas obligé de préférer l'âme du prochain à mon propre corps? Et, comme je me trouvais presque seul à la tâche, je pouvais à peine respirer aux heures des repas et du sommeil, tant étaient nombreux les envoyés des malades qui réclamaient ma présence... Or, un matin, comme je voulais me lever pour réciter Matines après avoir pris quelque repos, je ressentis une légère douleur à l'aine. Y portant aussitôt la main, je pus constater l'enflure de l'abcès pestilentiel. J'en fus fort effrayé et, n'osant plus quitter mon lit, je me mis à songer à la mort, désirant que le jour parût, afin d'aller trouver la vierge sainte (Catherine) avant que mon état s'aggravât. Sur ces entrefaites, d'autres symptômes se déclarèrent : la fièvre et un violent mal de tête; je m'efforçai cependant d'achever de mon mieux la récitation des Matines. »

Soutenu par un frère, Raymond atteint la demeure de Catherine, mais elle est absente; on l'étend sur le banc dans sa cellule. Elle l'y trouve en rentrant et,

s'agenouillant près de lui, pose sa main sur son front brûlant et commence à prier en silence. Ceci dura une demi-heure. Raymond, toujours étendu, s'attendait à voir se manifester d'autres symptômes alarmants, tels que les vomissements qu'il avait si souvent remarqués chez les autres malades. Mais il en fut tout autrement. Tandis que Catherine priait, une douce sensation de bien-être se répandit en lui. « Il me sembla », écrit-il, « qu'on m'arrachait violemment quelque chose de toutes les extrémités du corps, » et, lorsque Catherine se releva, Raymond était complètement guéri. Elle lui donna même un peu de nourriture, l'invita à se reposer encore un moment et le renvoya ensuite, en lui disant : « Allez travailler au salut des âmes et rendez grâces au Très-Haut qui vous a sauvé ! »

Fra Bartolommeo et Fra Santi expérimentèrent d'une façon analogue l'influence de leur *Mamma* sur la santé et sur la maladie; eux aussi la virent, à l'exemple de leur Seigneur et Maître chez la belle-mère de Simon, « se pencher sur leur couche et menacer la fièvre qui disparut aussitôt, ce qui leur permit de se livrer à leurs occupations habituelles[8]. » Messer Matteo, recteur de la *Casa della Misericordia*, également atteint de la peste, pensait qu'il en serait de lui comme de son collègue de l'hôpital de *La Scala* qui venait de mourir à son poste. Déjà il ressentait une douleur à l'aine et d'horribles maux de tête et le médecin avait annoncé à Raymond, fort affligé, qu'il ne restait aucun espoir : — « les urines du malade indiquent que le sang est en fermentation dans le foie, ce qui est le caractère

commun de cette épidémie, » déclara-t-il, « néanmoins nous essaierons demain de purger le sang avec de la *Cassia.* » Mais, dès l'aube, Catherine, ayant appris la triste nouvelle, accourut en toute hâte auprès de son ami malade. Avant même d'être arrivée, elle se mit à lui crier du corridor : « Levez-vous, Messer Matteo, car ce n'est pas le temps de vous reposer sur ce lit de paresse! » Et celui-ci, entendant sa voix fraîche et gaie, se leva aussitôt tout souriant, plein de santé [9].

La famine vint se joindre à la peste. C'est durant cette période que se place le trait suivant.

Catherine pétrissant un jour une fournée de pain pour les pauvres dans la maison d'Alessia, il advint que la sainte fit cinq fois plus de pain que son amie avec la même mesure de farine et, bien que le blé fût mauvais cette année-là et qu'Alessia eût réellement songé à jeter cette farine, les pains n'eurent aucun mauvais goût. Catherine révéla plus tard à Raymond « que la sainte Vierge, les anges et les saints l'avaient aidée dans sa tâche, en sorte que tout l'honneur en revenait à eux et non pas à elle [10] ».

Lorsque la peste eut totalement disparu, Catherine tomba malade à son tour. Elle désirait ardemment mourir, mais Notre-Dame lui montra dans une vision toutes les âmes qu'elle était appelée à sauver et pour l'amour desquelles il lui fallait consentir à vivre. Comme on lui demandait un jour si elle serait capable de reconnaître ceux qu'elle avait vus dans cette vision, elle répondit que oui [11].

Catherine ne faisait jamais de voyages d'agrément,

mais elle a dû goûter une certaine satisfaction à entreprendre celui de Montepulciano, en compagnie de Raymond de Capoue, d'Alessia, de Giovanna Pazzi, à l'automne 1374. Là, en dehors des murs cyclopéens de la ville, à un endroit d'où la perspective s'étend au delà de la vallée de Chiana jusqu'à Cortona, qui forme une tache rose dans le bleu des montagnes lointaines, se trouve le couvent, encore tout embaumé du souvenir de la bienheureuse Agnès de Montepulciano, où Raymond avait écrit sa vie. Depuis que Catherine avait entendu parler de la pieuse dominicaine, elle nourrissait à son égard une affection toute spéciale. Enfant très précoce, Agnès avait pris à l'âge de neuf ans l'habit des augustines, qu'elle quitta pour se faire dominicaine à la suite d'un rêve bien significatif. Trois vaisseaux lui étaient apparus : le premier portait saint Augustin, le second saint François, le troisième saint Dominique et un ange lui avait conseillé de prendre place à bord de ce dernier. Des miracles et des prodiges l'accompagnèrent à travers la vie; au moment de sa naissance, on vit des flambeaux miraculeusement allumés dans la pièce; le pain se multipliait entre ses mains; elle fut communiée de la main d'un ange plusieurs dimanches consécutifs dans l'église de Proceno et, quand elle expira, les petits enfants de Montepulciano qui n'avaient pas encore l'usage de la parole, se mirent à crier : « La Sainte est morte! » Il avait été révélé à Catherine qu'un trône placé près de celui de la défunte Agnès l'attendait au Paradis — *Agneti Politianae in cœlis compar* — et l'on peut encore admirer sur l'une des fresques du monastère, actuellement transformé en

Ecole des Arts et Métiers, deux splendides sièges dorés préparés dans le ciel pour Catherine et pour Agnès [12].

Le séjour de la Siennoise à Montepulciano fut également marqué par des faits miraculeux. Comme elle s'approchait du catafalque sur lequel repose le corps intact d'Agnès et s'inclinait humblement pour baiser le pied de la défunte, plusieurs religieuses présentes virent sainte Agnès le présenter elle-même aux lèvres de Catherine. Au cours d'une visite ultérieure qu'elle fit à ce couvent pour y amener comme novice sa nièce Eugenia, une pluie de manne tomba sur Catherine en prière auprès du cadavre d'Agnès [13].

Cet automne 1374 semble d'ailleurs avoir été une période de voyages pour Catherine et le petit groupe de ses fidèles. Le paysage siennois éveille dans l'esprit du spectateur un vif désir d'aller toujours plus avant. L'œil et la pensée sont involontairement attirés par les lointains. Si, par une claire après-midi, vers la fin de l'automne ou au début du printemps, vous vous trouvez, au sud de la ville, en dehors d'une des portes Pispini, Tufi, Porta Romana, devant vous s'étendent des champs d'oliviers dont la terre fraîchement labourée est brunâtre, rouge sang, ou jaune d'or, *terra di Siena*. Plus loin se déroule un terrain ondulé, couvert de vignes et d'olivaies, d'un vert jaune, d'un jaune fané, côtelé comme du velours par des sillons profonds, tacheté à intervalles réguliers par des oliviers gris argent. Et, à l'infini, de nouvelles collines et de nouveaux champs, des rangées ou des massifs de cyprès, des fermes blanches, jaunes d'ocre ou roses, avec des volets verts, et entourées de cyprès et de grandes meules

de paille, en forme de ruches, plus ou moins entamées. Çà et là, de petites chapelles, de petites églises surmontées d'un clocheton; entre les collines boisées, vertes ou violettes ou d'un brun rouge, apparaît un couvent. Puis s'ouvre au midi l'aride et fascinant désert de la *Creta* qui, dans un mystérieux clair obscur de brumes et de rayons de soleil, prend des teintes fauves et cendrées. L'horizon est borné par des montagnes bleues : la *Montagnuola* à l'ouest, Chianti au nord et à l'ouest (des maisons blanches luisent sur les hauteurs, une fumée monte), puis, très loin vers le sud, de l'autre côté de la brumeuse *Creta*, se dessinent les contours dentelés de Monte Amiata, de Monte Cetona et du Radicofani solitaire et escarpé qui garde le chemin de Rome..... Et vous vous arrêtez pour contempler ce paysage. Le feuillage des oliviers luit au soleil, les paysans causent dans les champs, tout en taillant leurs vignes; de Sienne la brise apporte le son lointain d'un carillon argentin qui semble venir d'une église du paradis. Et votre âme, dilatée par la beauté du spec tacle qui s'offre à votre vue, aspire à plus de beauté encore ; le désir irrésistible, le besoin infini d'en découvrir davantage, s'empare de vous. Là-bas se dresse une colline couronnée de cyprès, — vous voudriez y atteindre! Ce point blanc qui brille au loin dans la campagne, c'est une maison, — qui donc y demeure? Vous voudriez en franchir le seuil, vous asseoir à table avec ceux qui l'habitent, rompre avec eux le bon et lourd *pane casalingo* — boire le vin couleur de rubis du grand fiasco recouvert de paille souillée; entendre le récit de leur peines et de leurs joies, vivre de leur



MONTEPULCIANO.

G. Beauchesne. Édit. G. Deberque. Imp., Paris.

vie..... Voilà ce qui vous attire, et sans même en avoir conscience vous vous dirigez vers le lointain!

De Montepulciano, Catherine, Alessia et Giovanna s'enfoncèrent davantage dans la vallée d'Orcia. Près de la vieille cité de San Quirico, où s'élèvent de si belles églises lombardes, les franciscains et les dominicains possédaient en commun un hôpital devenu depuis lors un château fort, mais qui porte encore le nom d'*Ospedaletto*. De là, Catherine écrivit à Fra Tommaso della Fonte une lettre que nous possédons et digne d'être remarquée, car le ton de la jeune fille autoritaire y est plus doux que de coutume. Elle qui a pour devise « pas d'autre consolation que de n'en pas avoir, pas de consolation sauf la croix », se reproche de s'être un peu écartée de la voie semée d'épines. Les journées d'automne sont si ensoleillées dans la vallée d'Orcia, les clairs de lune si éblouissants! Les routes blanches qui sillonnent la campagne et mènent très loin, à Florence et à Rome, luisent dans la nuit claire et silencieuse. Et Catherine éprouve comme un amoindrissement de zèle pour la gloire de Dieu, des désirs humains semblent se réveiller dans son cœur de jeune fille. Elle compare son âme à un puits qui contient de l'eau pure du ciel mêlée de boue. « Que je suis à plaindre », écrit la Siennoise âgée de vingt-sept ans, « d'avoir si peu songé à la doctrine qui m'a si souvent été enseignée, à savoir de mourir à ma volonté propre! Et cette volonté perverse, je ne l'ai pas soumise au joug de la sainte obéissance, autant que je l'aurais dû et que je l'aurais pu..... Je n'ai pas embrassé généreusement la croix de mon très doux et très cher Époux Jésus cru-

cifié, mais j'ai cherché mon repos par ignorance et par négligence. Je m'en repens à présent et m'en accuse devant vous, mon très cher Père, en vous suppliant de m'absoudre [14]. » Peut-être fut-ce à la même époque qu'advint ceci. « Un jour du mois de septembre », rapporte Caffarini, « Catherine pleurait amèrement ses péchés, lorsqu'ayant compassion de sa peine excessive, Jésus-Christ lui dit : « Ne pleure plus, ma fille, tous tes péchés te sont pardonnés ! » — « Donne-m'en une preuve certaine », répondit Catherine, « car mes transgressions sont trop nombreuses pour que je puisse le croire ! » Et Notre-Seigneur étendit la main et prononça sur elle les paroles de l'absolution [15]. »

Ce fut pendant le séjour à Montepulciano que Raymond fut définitivement conquis à la cause de Catherine. Son intense vie surnaturelle le fatiguait parfois, car il n'atteignait pas encore un si parfait détachement. Un soir, tandis que, selon son habitude, elle parlait avec enthousiasme du ciel, du paradis, de la béatitude éternelle, il s'endormit tout simplement, bercé par ses discours ininterrompus. Elle le réveilla avec indignation : « Ce n'est point mon intention de parler aux murs et, du reste, il ne vous serait guère nuisible de m'écouter un peu plus attentivement ! » Raymond avait écrit avec admiration la vie de la défunte sainte Agnès, mais voici qu'il se trouvait en présence d'une jeune Sainte vivante, dont la doctrine était intransigeante et qui lui imposait inexorablement *sa* volonté, comme étant la volonté de Dieu. « Si vous êtes réellement celle que vous prétendez être, » lui dit-il un jour, « et si vos rapports avec le Seigneur

sont réellement tels que vous les décrivez, demandez à votre Époux céleste de m'accorder le plus grand des biens, c'est-à-dire le pardon de mes péchés! »

Le dominicain parlait sérieusement. « Je veux en être aussi assuré », dit-il « que si je recevais une bulle de Rome même. » Catherine sourit : « Bien! vous recevrez votre bulle. » C'était au crépuscule; ils rentrèrent chacun chez soi.

« Mais le lendemain matin », raconte Raymond, « mes malaises habituels me forcèrent à garder le lit et l'un de mes amis, frère Niccolo da Cascina, de Pise, très aimé de Dieu et des hommes, accourut près de moi. Nous étions alors en voyage et Catherine, malade, brisée par la fièvre, recevait l'hospitalité dans un monastère de religieuses de notre ordre, situé non loin de ma demeure. Lorsqu'elle sut que j'étais souffrant, elle se leva en disant à la sœur qui se trouvait auprès d'elle : « Allons visiter frère Raymond, car il est malade. » La sœur répondit que ce n'était pas bien nécessaire et qu'encore cela l'eût-il été, Catherine se trouvait bien plus malade que moi. Elle vint néanmoins et me demanda : « Qu'avez-vous? » Et, bien qu'auparavant ma faiblesse m'eût empêché de converser avec frère Niccolo, je me fis violence et répondis : « Pourquoi donc êtes-vous venue? vous êtes plus malade que moi. » Mais aussitôt, selon sa coutume, elle se mit à parler de Dieu et de l'ingratitude avec laquelle nous offensons un si grand bienfaiteur. Me sentant soudain réconforté et désireux d'obéir aux exigences de la politesse, je quittai ma couche pour prendre place sur le banc à côté du lit, sans penser aucunement à la promesse de la veille. Et, tandis qu'elle

continuait à discourir, mon âme eut une vision si extraordinairement nette de mes péchés, que j'eus l'impression de comparaître dans toute ma nudité devant le Juge éternel et d'être condamné à mort, ainsi que les criminels qui sont traînés au lieu du supplice. Je compris alors la clémence et la bonté de ce même Juge qui, au lieu de me condamner, non seulement me sauvait de la mort, mais recouvrait ma nudité de ses propres vêtements, me donnait asile en sa maison, puis me prenant à son service convertissait, dans sa miséricorde, la mort en vie, la crainte en espérance, la douleur en joie, l'ignominie en honneur. Ces considérations ou, pour mieux dire, ces visions éblouissantes firent jaillir de mon cœur si dur des torrents de larmes et j'éclatai en de tels sanglots que, je l'avoue en rougissant, je craignis que mon cœur ne se rompît dans ma poitrine. Mais la très prudente vierge qui n'était venue me trouver que dans ce but, se tut aussitôt et me laissa pleurer. Tout en pleurant, je me ressouvins de ce que je lui avais demandé la veille et de la promesse qu'elle m'avait faite, et je levai les yeux vers elle pour questionner : « Est-ce donc là la bulle que je vous ai réclamée hier? » — « Oui, c'est cette bulle », répondit-elle en se relevant pour se retirer et, si je ne me trompe, elle posa la main droite sur mon épaule en disant : « Souvenez-vous des dons de Dieu! »

Cependant Raymond devait une fois encore douter de Catherine. C'était toujours à Montepulciano : Catherine étant de nouveau malade, Raymond se tenait à son chevet. Et, de même qu'autrefois elle confiait ses visions à Tommaso della Fonte, de même elle les ra-

contait maintenant à Raymond. Dans la naïveté de son cœur, Tommaso recueillait ces récits comme parole d'Évangile et les notait fidèlement, ainsi que Clément Brentano, à Dülmen, cinq siècles plus tard, mettait par écrit les révélations d'Anne Catherine Emmerich; tandis que Raymond, le gentilhomme cultivé, témoignait parfois involontairement de quelque scepticisme.

Raymond était donc assis auprès de la couche de Catherine, considérant son pâle visage, ses yeux à demi clos cernés d'ombres violettes, ses pommettes empourprées par la fièvre, sa bouche aux lèvres minces et blêmes qui remuaient sans cesse, énonçant toujours de nouvelles visions, de nouvelles révélations, de nouvelles faveurs célestes, l'entretenant des baisers, des étreintes du Christ et du sang de son cœur dont elle s'était abreuvée. Et, parmi ces récits, revenait sa constante exhortation d'aimer Dieu seul, de se haïr soi-même d'une sainte haine, en extirpant de son cœur l'amour de la chair et du monde, « car telle est la voie royale par laquelle on arrive à la perfection ». Raymond se rendait compte qu'il était bien loin d'atteindre cet idéal, lui qui, au lieu de se haïr et d'embrasser joyeusement la croix, cherchait à se soustraire aux souffrances quand le devoir ne l'y astreignait pas formellement. Il avait les sentiments d'un chrétien ordinaire; l'absolutisme et l'intransigeance de Catherine l'irritaient presque. « Se peut-il que tout ce qu'elle me raconte soit vrai ? » se demandait-il tout en abaissant de nouveau son regard sur Catherine. Mais ce qu'il aperçut cette fois le remplit d'épouvante. Ce n'était plus le visage de

Catherine qui lui apparaissait dans l'encadrement du voile noir des Mantellate, c'était un visage d'homme dont les grands yeux bleus pénétrants étaient fixés sur lui, un visage ovale, orné d'une courte barbe blonde, semblable à celui du Christ byzantin que l'on admire dans l'abside de l'église de Monreale. « Qui donc es-tu ? » s'exclama le dominicain saisi de terreur. Et la voix de Catherine répondit : « Celui qui est ! » Au même instant la vision disparut, mais Raymond s'était prosterné face contre terre, comme Moïse devant le buisson ardent et comme Thomas devant le Ressuscité : « En vérité, tu es l'épouse de mon Seigneur et de mon Dieu et sa véritable disciple ! » Et, à dater de cet instant, Raymond se constitua le fidèle défenseur de la vierge, la protégeant en toutes circonstances et il lui permit, ce qu'elle désirait si ardemment, la communion fréquente et même quotidienne [16].

Dans une lettre que Catherine adressa de Montepulciano à Monna Agnese di Messer Orso Malavolti, à Sienne, elle écrit : « Combien nous serions désireuses de dresser ici trois tentes, car la vie que nous menons parmi ces saintes religieuses nous donne l'impression d'être en paradis. Elles nous ont prises en si grande affection qu'elles refusent de nous laisser partir et se mettent à pleurer dès que nous parlons de les quitter. » Et Francesca Gori à qui cette lettre fut dictée ajoute : « Moi, Cecca, je suis presque devenue nonne et je commence à psalmodier l'office avec ces servantes de Jésus-Christ » [17].

XI

Cette vie sur le Thabor, dans la blanche paix d'une cellule de couvent et dans l'atmosphère pure des prières canoniales ne pouvait se prolonger. Bientôt Catherine se sentit appelée à quitter les sommets pour reprendre sa place parmi « les hommes incrédules et pervers ».

C'était de Pise que venait cette fois l'appel.

« Il arriva en ce temps, » raconte Raymond de Capoue, « que nombre de personnes des deux sexes, et spécialement des moniales de la ville de Pise, qui avaient entendu parler de la vierge (Catherine), brûlèrent d'un immense désir de la voir et d'entendre ses enseignements qu'on leur avait grandement loués. Et, comme beaucoup de ceux ou de celles qui désiraient ainsi la voir ne pouvaient aller la trouver, ils la supplièrent à maintes reprises, et par lettres et par messagers, de vouloir bien venir les trouver ; pour l'attirer plus encore, ils lui firent savoir que par sa présence elle pourrait gagner beaucoup d'âmes au Seigneur...

« Alors la vierge s'adressant humblement à son Époux

céleste lui demanda de l'éclairer dans le doute où elle se trouvait. Dans son entourage, les uns lui conseillaient ce voyage et les autres le lui déconseillaient. Et, après un temps assez long, il advint, ainsi qu'elle me le confia secrètement que le Seigneur lui apparut comme d'habitude et lui commanda de se rendre aux souhaits et désirs de ses serviteurs qui habitaient ladite ville. « Parce que, lui dit-il, il résultera de ce voyage un grand honneur pour mon Nom et le salut de beaucoup d'âmes comme je te l'ai prédit quand ton âme sortit de ton corps et que je permis qu'elle y rentrât ».

« En vraie fille obéissante, Catherine reçut ce commandement et, après me l'avoir communiqué et avoir obtenu mon autorisation, elle se mit en route et partit pour Pise; moi-même, et quelques autres frères de mon ordre, nous la suivîmes pour entendre les confessions des convertis[1]. »

Les « personnes pieuses » de Pise, sur l'instance desquelles Catherine entreprit ce nouveau voyage, étaient probablement les dominicaines de deux couvents pisans : Santa Croce in Fossa Banda et la Misericordia, située sur la place San Giglio. C'était peut-être son adversaire d'autrefois, le franciscain Fra Lazzarino qui, le premier, avait parlé d'elle à la grande république maritime ; peut-être aussi cet autre frère pisan, Niccolò da Cascina, qui, un jour, à Sienne, avait pu assister à l'une des extases de la Sainte et qui, maintenant, l'accompagnait à Montepulciano. Par erreur, on a cru jusqu'ici que c'était le gouverneur de Pise lui-même, le sage et pieux Piero Gambacorti, qui avait invité Catherine à faire un séjour près de lui.

Comme l'ont démontré Lazzareschi et Zucchelli, la lettre de Gambacorti dans laquelle, en effet, il demande à la Sainte de venir à Pise, ne peut dater que de 1376, c'est-à-dire de l'année qui suivit la venue de Catherine; elle doit être précisément motivée par la bonne renommée que la Sainte avait laissée après sa première visite à Pise. Des relations s'étaient même sans doute établies en 1375 entre Catherine et la famille de Messer Piero, dont la fille Tora devait justement plus tard, sous l'influence de Catherine, se faire moniale et même devenir la Bienheureuse Chiara Gambacorti. Mais ce fut une autre famille noble, celle des Buonconti, qui eut l'honneur de recevoir la sainte pendant son premier séjour à Pise[2].

Avec sa suite de *mantellate* et de dominicains, au nombre desquels figuraient Frère Raymond, Frère Tommaso della Fonte et Frère Bartolommeo de' Dominici, elle fut reçue dans le palais des Buonconti. Ce palais était situé dans le quartier le plus riche de Pise mais aussi le plus mouvementé, si nous en jugeons d'après le nom de la rue dans laquelle il s'élevait; cette rue s'appelait *Chiasso dei Facchini*, Ruelle des Débardeurs.

Quant au quartier, il portait le nom de *Kinseca*, un mot arabe, importé de l'Orient comme les dromadaires qui, à chaque moment, passaient dans les rues (et dont les derniers descendants vivent encore à San Rossore). Tout près de la maison — actuellement le numéro 13 de la Via Toselli — se trouve, sur la rive gauche de l'Arno, au bord du quai, la petite église de Santa Cristina, où Catherine se rendait pour prier et dont

le prêtre, nommé Ranieri, se fit plus tard dominicain[3].

La *brigata* siennoise arriva à Pise en février 1375 et Catherine commença aussitôt son œuvre d'apôtre. Elle commença aussi à expérimenter toutes les joies et tous les inconvénients de la célébrité, car les critiques devenaient plus violentes à mesure que grandissait sa réputation. Raymond lui-même lui reprochait de permettre à ceux qui venaient la voir de lui baiser les mains (comme on le voit sur la fresque de Vanni, à San Domenico à Sienne). Elle répondait à ces observations qu'elle prêtait peu d'attention aux démonstrations populaires et que surtout elle ne pouvait comprendre qu'une créature ayant conscience de son néant pût succomber à la vanité. De même qu'autrefois à Sienne et plus tard à Avignon, Catherine fut mise à l'épreuve par deux savants de la ville : le docteur en médecine, Maître Giovanni Gutalebraccia, et le docteur en droit, Pietro, comte Albizzi da Vico. Tous deux essayèrent de la déconcerter par différents sophismes, lui demandant, par exemple, si elle pensait que Dieu eût une bouche et une langue, puisqu'il est écrit qu'il créa le monde d'une parole et qu'on ne saurait parler sans le concours de ces organes. Catherine répondit qu'elle se souciait peu de savoir si Dieu avait ou non une bouche et une langue et que ce qui importait était de croire en Jésus-Christ et de le suivre. Cette réponse satisfit pleinement les deux lettrés et les amena à rentrer en eux-mêmes. Pietro degli Albizzi pria même Catherine d'être marraine de l'enfant dont il allait être père, ce qu'elle lui promit[4].

Vers cette époque (ou peut-être pendant son se-

cond séjour à Pise), un blâme sévère fut formulé contre Catherine par le poète Bianco da Siena. Bianco — ou comme on l'appelait le plus souvent *il Bianco* — avait fait partie des disciples de Giovanni Colombini. Il était né à Lanciolina dans le Val d'Arno supérieur, mais, de bonne heure, il était venu à Sienne, où il exerçait le métier de tisserand. Il fit alors la connaissance du grand prédicateur et demanda d'être admis parmi ses disciples.

« Mais l'homme de Dieu, Giovanni » (nous raconte Feo Belcari), « voyant que Bianco était un jeune homme délicat, craignit qu'il ne pût supporter la rude existence des Jésuates et ne voulut pas le recevoir parmi les siens. » Ce fut alors que le jeune tisserand imagina une ruse pour parvenir à son but. Giovanni et ses compagnons devaient se rendre près du Pape Urbain V à Viterbe. Ils partirent de Sienne et, à leur première halte, ils trouvèrent dans une auberge un bon repas tout préparé, et Bianco était là, sur la porte, qui les invitait à entrer. Il les avait devancés pour leur faire cette agréable surprise. « Et quand les dits pauvres se furent restaurés par ce repas, *il Bianco* s'agenouilla devant le Bienheureux Giovanni et les autres Jésuates et les supplia de le recevoir parmi eux pour l'amour de Jésus-Christ.

« Et le très doux Giovanni, voyant que le saint propos du jeune homme était ferme et considérant le grand honneur que, par charité, il leur avait fait, reçut ledit Bianco parmi ses compagnons »[5].

Après la mort du maître, *il Bianco* quitta Sienne et s'établit près de Florence. C'est de là qu'il envoya à

Catherine une épître rimée dans laquelle il l'engageait à réformer sa conduite. Le poète, très versé dans les choses spirituelles, était quelque peu sceptique au sujet de la vierge et trouvait particulièrement suspect qu'elle ne prît aucune nourriture. — « J'entends raconter, » dit-il, « que tu prétends être guidée par l'Esprit-Saint. S'il en est ainsi, je bénis Dieu... Mais prends bien garde de ne pas tenir de vains discours... Déjà on te considère comme une sainte; si tu es en réalité l'épouse du Christ, fuis la louange des hommes, qui est un poison pour l'âme. Si tu tombes, plusieurs perdront la foi; prends donc bien garde, pauvre femme ! [6] »

Tout d'abord, Raymond refusa de lire à Catherine les admonitions de Bianco. Mais celle-ci désirait être informée de tous les propos tenus sur son compte. Suivant son habitude, elle considérait comme ses plus grands bienfaiteurs ceux qui censuraient ses agirs et, voulant répondre à *il Bianco*, elle lui écrivit ceci : « Très cher Père dans le Christ, le doux Jésus, je vous remercie cordialement du saint zèle et de la sollicitude dont vous faites preuve envers moi. Je suis certaine que vous n'êtes guidé que par le désir du salut de mon âme, quand vous craignez que je sois trompée par le démon, et je ne suis nullement étonnée que vous pensiez ainsi, car cela m'arrive souvent à moi-même; et alors je tremble d'effroi. Mais je m'appuie sur la miséricorde de Dieu et me défie de moi-même, sachant bien que je n'en puis rien attendre de bon. Je crains constamment d'être dans l'erreur, non seulement quant à ce qui concerne la nourriture, mais encore au sujet de toutes mes actions, car je sais que le diable,

après sa chute, n'a rien perdu de son intelligence, par laquelle il lui serait facile de m'abuser; mais je m'appuie sur l'arbre de la très sainte croix et je suis persuadée que, si j'y demeure clouée par l'amour et l'humilité avec Jésus crucifié, le démon ne pourra rien contre moi. Vous m'exhortez aussi à implorer la faculté de me nourrir normalement : je vous déclare devant Dieu que j'ai employé tous les moyens imaginables pour essayer de manger une ou deux fois par jour et que j'ai sans cesse prié le Seigneur et le prie encore de m'accorder de vivre comme les autres hommes, si telle est sa volonté (car c'est la mienne)...

« Maintenant je ne vois plus d'autre remède que de vous demander de conjurer la suprême et éternelle Vérité de me faire la grâce (si c'est pour son honneur et le salut des âmes) de pouvoir prendre quelques aliments, et je me tiens pour assurée que Dieu écoutera favorablement vos prières. Vous m'indiquiez aussi un remède qui me serait salutaire; je vous prie de m'écrire à ce sujet, car je l'emploierais bien volontiers si c'est pour la gloire de Dieu. Je vous requiers également de ne point juger à la légère au cas où vous n'auriez pas reçu des lumières spéciales de Dieu sur cette question. Je n'en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour ». [7]

Il Bianco aurait voulu que Catherine renonçât à la vie du monde pour vivre, à son exemple, solitaire, dans la prière et la pénitence. Mais, plus que jamais, Catherine se sentait attirée vers un autre idéal et sollicitée de prendre part aux luttes de son pays.

Dès l'année 1373, Grégoire XI avait appelé les chré-

tiens à la croisade et Catherine s'était jointe avec enthousiasme à ce mouvement. L'évêque espagnol Alfonso de Vadaterra, confesseur et ami de « la comtesse morte récemment à Rome » (sainte Brigitte), était venu à Sienne rendre visite à Catherine pour lui remettre un message du Souverain-Pontife. « Le Saint-Père me faisait dire, » écrit-elle, « que je devais prier pour lui et pour la sainte Église et, comme signe, il m'accordait une indulgence. J'écrivis à Sa Sainteté, en la priant de nous permettre de livrer nos corps à toutes sortes de souffrances, par amour du très doux Sang. Que l'éternelle et suprême Vérité nous fasse la grâce de nous immoler tous ensemble (*di bella brigata*) pour sa sainte cause. » Et elle signe cette lettre « Catherine, Marthe », voulant signifier par là qu'elle était de plus en plus appelée à mener l'existence de Marthe [8].

Mais avant d'entrer dans cette dernière et brève période de sa courte existence, de même que saint François d'Assise sur le *crudo sasso*, entre le Tibre et l'Arno, elle devait recevoir les stigmates du Christ et les porter sur son corps pendant les quelques années qui lui restaient à vivre. Ce fut peu de jours après son arrivée à Pise, le quatrième dimanche de carême (le dimanche *Laetare*) qui, cette année-là, tombait le premier avril. Fra Raimondo célébra la messe dans la chapelle dédiée à sainte Christine et Catherine y communia. « Ainsi qu'elle en avait coutume », écrit Raymond, « elle demeura longtemps ravie, hors d'elle-même, tandis que son âme s'éloignait de son corps. Nous attendîmes qu'elle revînt à elle, pour entendre de sa bouche quelques paroles réconfortantes et, comme nous l'entou-

rions ainsi, nous vîmes son corps frêle étendu à terre se redresser soudain, de telle sorte qu'elle se trouva à genoux, les bras étendus, et resta longtemps dans cette posture. Ses yeux étaient clos, mais son visage rayonnait; puis elle s'affaissa, comme frappée mortellement, et son âme revint dans son corps. Peu après, elle me fit appeler et, me parlant à voix basse : « Apprenez, mon Père, » me dit-elle, « que, par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je porte ses plaies sur mon corps. » Je lui répondis que je l'avais soupçonné d'après son attitude et la priai de me faire le récit de ce prodige. Elle reprit : « Je vis mon Seigneur crucifié, environné d'une grande lumière, descendre vers moi et, dans mon ardeur à m'élancer à sa rencontre, mon corps se redressa brusquement. Cinq rayons sanglants émanant de ses plaies sacrées se dirigèrent vers mes mains, mes pieds, et mon cœur, et, comprenant ce mystère, je m'écriai : « O Seigneur, mon Dieu, je t'en supplie, que tes plaies ne paraissent pas sur mon corps; il suffit que je les porte invisiblement empreintes dans ma chair! Et, comme je parlais encore, avant que ces rayons m'eussent touchée, leur couleur sanglante prit une teinte d'or et ils s'imprimèrent sur mes mains, mes pieds et mon cœur. Mais les douleurs qu'ils me causent sont si grandes, surtout au cœur, qu'il me semble impossible de vivre longtemps ainsi, à moins d'un nouveau miracle du Seigneur[9]! »

Les disciples rapportèrent Catherine presque privée de ses sens dans sa chambre et, durant plusieurs jours, elle fut suspendue entre la vie et la mort. Mais le samedi suivant, elle avait dominé la crise et le dimanche

(de la Passion), elle était de nouveau en état de se rendre à l'église, où Raymond lui donna la sainte communion. « Les douleurs persistent-elles dans tes plaies, *Mamma?* » lui demanda-t-il ensuite. « Les douleurs sont continuelles, répondit-elle, « mais, au lieu de me tourmenter, elles me sont à présent une douceur et un réconfort. »

Catherine pensait certainement à cette heure lorsque, deux ans avant sa mort, dans son livre « Le Dialogue », elle écrivit les lignes suivantes, sur ceux qui atteignent à la perfection de l'amour : « Pour ces enfants chéris de Dieu, la souffrance est une joie, tandis que les consolations et les plaisirs du monde leur sont à charge. Comme mon glorieux héraut saint Paul, ils disent : « Je me réjouis dans les tribulations et les opprobres du Christ crucifié », et encore : « Loin de moi la pensée de me réjouir d'autre chose que de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ », puis encore : « Je porte en mon corps les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ainsi ceux qui ont la passion de mon honneur et qui ont faim du salut des hommes, s'empressent vers la table de la très sainte croix. Ils témoignent par leurs travaux, leur dévouement et leur persévérance, qu'ils aiment le prochain; ils pratiquent toutes les vertus et en augmentent l'éclat; de leur corps rayonne l'amour crucifié ».[10]

Catherine de Fontebranda était maintenant parvenue à cet état de perfection; elle allait atteindre la plénitude des années du Christ. Elle marchait au suprême abandon, à l'immolation définitive de sa vie, transpercée par la douloureuse lumière des stigmates du Christ.



LE CAMPO SANTO DE PISE.

. Beauchesne. Édit. G. Deberque. Imp., Paris.

TROISIÈME LIVRE

LA COURONNE D'ÉPINES

Ueberbildet werden in die Gottheit
Seuse

Beata e dolorosa.
Santa Catarina.

I

« J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Église[1]. »

Cette parole du grand Apôtre semble avoir été la devise de sainte Catherine pendant la dernière période de sa vie. Son amour pour Jésus se dilate, devient insatiable, infini, s'étend désormais à tout son corps mystique : la sainte Église Catholique. De nos jours, cette notion de l'identité qui existe entre le Christ et l'Église est souvent oubliée ou déformée, mais la vie des apôtres et des membres de la primitive Église en était imprégnée. Selon le dogme catholique, Jésus de Nazareth n'est pas mort et n'a même pas quitté la terre; il possède un corps dans lequel il continuera de vivre jusqu'au dernier jour, et ce corps c'est l'Église. L'Église, c'est le Christ, sa voix est la voix du Christ, ses préceptes sont les préceptes du Christ, son autorité est celle du Christ, ses pouvoirs les pouvoirs du Christ. En vertu de cette consubstantialité intime, l'Église opère les mêmes œuvres que son Seigneur et son Maître, guérissant les malades, ressuscitant les morts, et, détestée par le monde à cause de ses bienfaits, elle est comme Lui persécutée, martyrisée et crucifiée...

D'où il résulte que l'histoire de l'Église est, sinon identique, du moins parallèle à l'histoire du Christ. L'Église, elle aussi, est née dans une crèche; elle a été visitée par les bergers de Palestine et par les derniers sages de la Grèce; l'ère des persécutions a renouvelé sur ses martyrs le massacre des innocents de Bethléem. Elle s'est retirée au désert dans les ermitages d'Égypte et les Laures des ascètes, dans la grotte de Subiaco de saint Benoît et dans les couvents des moines d'Occident. Comme son Maître, elle a prêché l'Évangile, parcourant la terre au cours des siècles, pour apporter la bonne nouvelle jusqu'à Thulé, dans la nuit polaire. Elle a connu les luttes doctrinales contre les scribes hérétiques et les sadducéens matérialistes. Elle aussi, a eu ses heures de triomphe, son entrée à Jérusalem, alors que la culture occidentale n'était qu'une cité sainte dont l'art et la poésie paraient toutes les voies de beauté, et que l'encens liturgique embaumait les rues étroites des communes du Moyen âge, tandis qu'un peuple à genoux chantait l'*Hosannah :* « Bénie soit celle qui vient au nom du Seigneur! »

Puis, ce fut le soufflet de Nogaret au visage du Vicaire du Christ : l'ère de la Passion s'ouvrit. A son tour l'Église fut attachée à la colonne de la flagellation, exposée aux injures et aux railleries des peuples qui hurlaient : « Nous ne voulons pas que celle-ci règne sur nous! Délivrez-nous-en et donnez-nous Barrabas! »

Mais au temps où vivait Catherine, on n'avait point encore tourné cette page dans l'histoire de la passion de l'Église. Ce n'était point encore l'aube du Vendredi Saint; l'Église n'en était point encore à gravir son

calvaire en dehors des murs de la culture, portant la croix d'ignominie; l'heure de la crucifixion, de l'agonie et de l'ensevelissement de l'Église, suivi des trois jours de repos dans la tombe, n'avait point encore sonné...

Toutefois les ténèbres « de la sixième heure » s'épaississaient peu à peu, et la Siennoise pouvait avec raison écrire dans une de ses lettres : « Le moment est venu de pleurer et de se lamenter, car l'Épouse du Christ est persécutée par ses membres perfides et corrompus. C'est pourquoi je vous conjure, mes fils et mes filles, de vous répandre devant Dieu en ferventes prières et en pieuses supplications pour la sainte Église qui est si violemment persécutée. » Et pourtant c'est du bien de l'Église que dépend le bien de l'homme, de son exaltation que dépend l'exaltation de l'humanité. Car dans l'Église seule l'âme peut puiser la vie. « Celui qui s'élève contre l'Église devient dès lors son propre ennemi, car elle n'est autre que le Christ lui-même et nous dispense les sacrements qui donnent la vie [2]. »

De même qu'il n'y a de salut que dans le Christ, il n'y a de salut que dans l'Église, puisque tous deux ne sont qu'un. « Le doux Jésus qui voulait être notre voie, notre maître et notre guide, ne pensant qu'à la gloire de son Père et à notre salut, prit pour Épouse notre Sainte Mère l'Église et, dans l'ardeur de son amour, il s'est si fortement attaché à elle et en même temps à ceux qui s'appuient sur elle et sont ses véritables fils, qu'aucun démon ni aucun homme ne pourront prévaloir contre elle pour l'éternité...

« Et si vous me dites : Il semble que l'Église marche

à reculons et qu'elle ne puisse ni s'aider elle-même ni venir au secours de ses enfants, je vous répondrai que ce n'est qu'une apparence extérieure. Considérez l'intérieur et vous y trouverez une force que ne possèdent pas ses ennemis... »

« Vous savez bien que Dieu est la puissance même et que toute puissance émane de Lui. L'Épouse jouit de cette même force dont ses ennemis sont dépourvus, étant détachés de son corps en qualité de membres corrompus..... Combien est-il donc sot et ridicule au moindre des membres de se rebeller contre la tête, surtout quand il sait que le ciel et la terre passeront, avant que cette tête perde sa puissance. Et si vous m'objectez encore : « J'ignore à quel point ceci est exact, je vois que ces membres séparés vivent et prospèrent ! » — attendez un peu, cela ne saurait durer, car l'Esprit-Saint dit dans l'Écriture : « Si Dieu ne garde la ville, c'est en vain que veille celui qui la garde. » Bientôt nous verrons ces hommes marcher vers l'abîme, Dieu les ayant privés de la grâce qui leur est indispensable, pour s'être révoltés contre son Épouse[3]. »

A juste titre, on a traité Catherine d'esprit réformateur. Mais ses tentatives de réforme jaillissaient d'une autre source que celle de Luther ou de Calvin. Le principe sur lequel elle se basait pour renouveler toutes choses était une foi inébranlable en la divinité de l'Eglise qui, pour elle comme pour l'apôtre, était le « fondement et le pilier de la vérité ». Et cette Église qui était en quelque sorte le premier article de son Credo, n'est pas, comme pour les protestants, une vague « assemblée d'amis du Seigneur », non, c'est

la Sainte Église Catholique Romaine, celle dont le chef est le Pape légitimement élu : « le Christ sur terre », *il dolce nostro Cristo in terra,* comme l'appelait volontiers la Siennoise. Il est inutile que nous cherchions un autre Jésus dans la prière ou dans les Écritures, nous le possédons vivant parmi nous. « Même s'il était un démon incarné, nous ne devrions pas lever la tête contre lui, mais la reposer avec confiance sur son sein [4]. »

Cette façon de considérer l'Église comme celle qui a toujours raison et vis-à-vis de laquelle, en cas de conflit, nous avons toujours tort, est la caractéristique de l'action politique de Catherine. Si, de prime abord, on ne se pénètre pas de cette pensée, on se méprend totalement sur son compte. Qu'on lise les paroles violentes qu'elle adresse au Gouvernement de Florence qui s'était soulevé contre le Souverain Pontife :

« Celui qui se révolte contre notre Père, le Christ de la terre, est condamné à mort, car ce que nous faisons contre lui, nous le faisons contre le Christ du ciel. En honorant le Pape, nous honorons le Christ; en méprisant le Pape, nous méprisons le Christ. Vous le voyez bien, et croyez, mes frères, que je vous le dis avec peine et gémissements, par votre désobéissance et vos persécutions vous êtes tombés dans la mort et dans la haine de Dieu. Or, il ne pouvait pas vous arriver un plus grand malheur que d'être privés de sa grâce!..... Je sais que beaucoup ne croient pas avoir offensé Dieu et qu'ils s'imaginent bien plutôt lui rendre service en persécutant l'Église et ses ministres, car ils se défendent en disant : ils sont coupables et font beaucoup de

mal. Mais moi je vous dis ce que Dieu veut et vous ordonne : lors même que les pasteurs de l'Église et le Christ de la terre seraient des démons incarnés, il vous faudrait leur être soumis, non pas à cause d'eux, mais en vertu de l'obéissance que nous devons à Dieu qu'ils représentent auprès de nous.

« Vous savez bien qu'un fils n'a jamais raison contre son père, quelque injuste et méchant que soit ce dernier, car l'existence qu'il a reçue de son père est un si grand bienfait que rien ne pourra jamais l'acquitter envers lui. Songez donc que la vie de la grâce à laquelle nous a enfantés l'Église est si précieuse qu'aucun acte, aucun hommage ne pourront jamais acquitter cette dette [5]. »

C'est la Théocratie absolue que soutient Catherine en parlant ainsi. Le devoir le plus formel de l'humanité est de s'incliner devant le Christ de la terre et de baiser sa main, même quand elle châtie rigoureusement, de même que l'enfant baise les verges qui le frappent. Toute puissance et toute autorité simplement humaines doivent être soumises à cette autorité suprême qui, prenant sa source en Dieu, nous impose l'obligation « d'assujettir notre conscience au joug de la foi ». C'est la même doctrine que proclamait saint François d'Assise dans son testament : « Je veux, même s'ils me persécutent, craindre, respecter et aimer comme mes maîtres les prêtres qui vivent selon la loi de la sainte Église Romaine, et je ne veux voir en eux aucun défaut parce qu'ils représentent le Fils de Dieu et qu'ils sont mes maîtres [6]. »

Toute violence contre le Saint-Siège et contre le Vicaire du Christ constitue dès lors un sacrilège. « Nous

ne sommes ni des juifs, ni des sarrasins mais des chrétiens baptisés, rachetés par le sang du Christ. Nous ne devons donc nous révolter contre notre Chef pour aucune injure reçue; nous ne devons pas lutter chrétiens contre chrétiens, mais combattre les infidèles qui nous font grand tort en gardant ce qui est à nous et non pas à eux. »

Voici donc les deux principaux mobiles de la politique de Catherine : soutenir l'infaillibilité du Pape et susciter ce qu'elle appelle *il dolce mistero del santo passaggio,* « le doux mystère de la sainte Croisade ».

Pendant les cinq dernières années de sa vie, son enthousiasme pour ces deux grandes idées ira sans cesse grandissant. Celui qui parcourt ses lettres constate comment son ardeur apostolique devient de plus en plus intense, jusqu'à ce qu'elle meure, consumée par son âme comme par une flamme. Pour l'instant, l'organisation de la Croisade qu'elle rêvait, absorbait la majeure partie de son temps et de ses forces. De Pise elle adressa de nombreuses lettres à des étrangers et à des amis : à Jeanne de Naples, la reine courtisane; à Bartolommeo di Smeduccio, le tyran de San Severino delle Marche; à la République de Gênes; au gouverneur de Sardaigne, Mariano d'Oristano. « Levons-nous! » s'exclame-t-elle dans une de ces lettres, « ne dormons plus sur un lit de paresse; l'heure est venue de faire de bonnes affaires, et quelles sont ces affaires? D'immoler notre vie pour la gloire de Dieu afin que nos péchés soient effacés de son livre ». « Il me semble que je respire comme un parfum de fleurs

qui commencent à s'épanouir, car notre Saint-Père, le Christ de la terre, voulant susciter une sainte croisade, déclare qu'il aidera de tout son pouvoir les chrétiens qui sont prêts à donner leur vie pour reconquérir la Terre Sainte. C'est ce que proclame la bulle qu'il vient d'envoyer à notre Provincial, au Ministre général des Frères Mineurs et à Frère Raymond, en leur intimant l'ordre de s'assurer de l'opinion populaire en Toscane et ailleurs pour qu'il puisse régler l'expédition. Je viens donc vous convier aux noces et à la vie éternelle en vous conjurant de rendre sang pour sang et de gagner à votre exemple autant de chrétiens que vous le pourrez, car on ne se rend point seul à une fête de noces ! [7] »

Catherine resta tout l'été à Pise, de février à septembre. Mais ses occupations extérieures, la correspondance et les entretiens politiques, ne la détournaient point de ses anciennes aspirations vers la vie claustrale. Elle allait fréquemment visiter les ermites du Campo Santo (les noms de deux d'entre eux, Bartolommeo et Jacopo, nous sont connus), et il est aisé d'imaginer avec quels sentiments la Siennoise a foulé la terre du cimetière, rapportée des lieux saints par les galères de Pise, ou s'est promenée dans le merveilleux cloître gothique dont les fresques, de Phaurati, nous dépeignent la pieuse vie érémitique, et où, par le pinceau, Orcagna a prêché la même doctrine que Catherine par la plume : « *Tutto passa*, tout passe! Aux violes d'amour succède le glas funèbre, aux étreintes joyeuses le linceul et le cercueil! »

Mais Catherine s'en allait plus loin, tout à fait en dehors de la ville. Là-bas, au pied des montagnes pisanes, au pied des pentes boisées de vieux oliviers au feuillage touffu, s'élève encore de nos jours Calci, le couvent de Chartreux, en ce temps-là dénommé *Valle Graziosa.* Catherine en était l'hôte. Son sexe lui interdisant l'entrée du couvent, il ne lui a pas été donné d'admirer le vaste *chiostro* ensoleillé exhalant un parfum de buis où, de nos jours, l'eau jaillit par le bec de grands oiseaux de bronze; elle n'a point pu pénétrer dans les petites maisons des chartreux ni dans les jardinets attenant à chacune d'elles, pleins de citronniers dans de grands pots de terre cuite rouge et de vignes formant des tonnelles qui aboutissent à une loggia où deux sièges de pierre se font vis-à-vis sous l'arcade blanchie à la chaux — *o beata solitudo!* Mais elle a prié dans la blanche paix de l'église; la ferveur des solennelles prières nocturnes l'a pénétrée et, au plein soleil du jour, elle a erré sur les hauteurs du Monte Magno d'où, pour la première fois, elle aperçut au loin une ligne gris d'argent, ou bien étincelante, ou bleuâtre, qui était la mer! Et là-bas, à l'horizon brumeux, telle la cime d'une montagne au-dessus d'une plaine, émergeait une île : Gorgona! L'île de Gorgona avec son monastère de chartreux dont l'abbé avait dû s'enfuir chassé par les pirates sarrasins et que, précisément pendant le séjour de Catherine à Pise, Grégoire XI venait de réintégrer dans sa charge. Catherine désirait vivement se rendre dans cette île lointaine, peuplée de moines blancs; or, ce qu'elle voulait se réalisait le plus souvent. Accompagnée de sa *brigata*,

la jeune fille ne tarda donc pas à se mettre en route. Dans un navire aux voiles latines, elle descendit l'Arno en côtoyant les grandioses forêts de pins où des dromadaires allaient et venaient sur l'herbe; puis elle franchit Bocca d'Arno et se laissa bercer par les vagues transparentes de la mer Tyrrhénienne. Sur le rivage sablonneux au bas de la côte escarpée de Gorgona se dresse une tour de guet, menaçant les pirates, près de laquelle se tenaient les moines blancs entourant leur prieur, Dom Bartolommeo Serafini, pour souhaiter la bienvenue à leurs visiteurs. Et, comme le soir tombait, ils conduisirent Catherine et ses amies à une hôtellerie située à une lieue de distance, tandis qu'ils reçurent les dominicains en leur couvent.

Mais le lendemain les chartreux vinrent trouver Catherine, et le prieur la supplia de leur adresser quelques paroles, ce à quoi elle consentit après quelque résistance. Elle les entretint alors de la vie monastique, de ses conditions, de ses dangers et parla si chaleureusement, d'une façon si pénétrante, que tous l'écoutèrent avec une religieuse attention et que Dom Bartolommeo avoua ensuite à Raymond : « Étant le confesseur de tous les frères, je sais que chacun d'eux a précisément reçu les avis dont il avait besoin. » Catherine remit même dans la bonne voie un jeune moine qui, dans son désespoir d'être séparé de sa famille, nourrissait des idées de suicide. Une telle force et un charme si particulier émanaient de la vierge siennoise qu'au moment de son départ Dom Bartolommeo la pria de lui laisser sa cape, de même qu'Élisée reçut le manteau du prophète du

Seigneur lorsqu'un char de feu emporta ce dernier au ciel [8].

Pendant tout l'été, Catherine continua de travailler activement pour la croisade. Entre autres elle écrivit à Élisabeth de Pologne, mère du roi de Hongrie, qu'elle désirait gagner à sa cause. Mais un événement imprévu vint brusquement ruiner toutes les espérances d'une croisade prochaine.

L'armistice signé le 4 juin à Bologne par le légat pontifical, le cardinal de Sant' Angelo, Guillaume Noëllet, et par Bernabo Visconti, ayant eu pour conséquence de remettre en liberté le condottiere anglais John Hawkwood et sa redoutable bande de mercenaires, ceux-ci menacèrent d'envahir la fertile Toscane. Or, le légat du Pape déclara se trouver dans l'impossibilité absolue de leur opposer aucune résistance, à moins que Florence ne consentît à lui prêter soixante mille florins, et de plus, il interdit l'exportation du blé des États pontificaux. Cette attitude révolta les Florentins qui virent dans cette manière d'agir un attentat manifeste contre la liberté de la Toscane. « On veut tout d'abord nous affamer, » dirent-ils, « puis nous envahir et nous opprimer. » A cela vinrent s'ajouter les efforts du parti Ricci pour renverser le parti Albizzi qui était au pouvoir et s'appuyait sur le clergé. L'esprit gibelin se réveillait au sein de la République, si ardemment guelfe jusqu'alors. Les Florentins eussent préféré prendre à leur solde Hawkwood et sa bande plutôt que d'envoyer au cardinal la somme demandée, et ils chargèrent Spinello Lucalberti et Simone Peruzzi de traiter avec le terrible

Anglais. Le jour de la Fête-Dieu (21 juin), ils réussirent à acheter la paix par la somme énorme de 130.000 florins d'or, et Hawkwood se tourna d'un autre côté. « Le 28 juin, » raconte la Chronique, « il passa l'Arno à Cozano et à Mezano; puis, longeant les montagnes, il arriva à Montemagno dans la vallée de Calci, au delà du château. Ses soldats pillèrent toute la vallée et firent le rapt de plus de deux cents personnes, hommes, femmes et enfants, ainsi que de plus de mille bestiaux, petits et grands. Et, se trouvant dans ladite vallée, ils brûlèrent la bourgade de Calci et certaines maisons de Montemagno et des environs de Calci, et volèrent le blé et le bétail [9]. »

Hawkwood ne resta que peu de jours aux environs de Pise. « Le 2 juillet, » continue la Chronique, « il fut convenu avec ladite compagnie de lui payer 35.000 florins à verser en trois fois et il fut proclamé que, l'accord étant signé, chacun pouvait en toute sûreté vaquer à ses affaires. Et deux mille hommes de ladite compagnie, sans autres armes que l'épée, entrèrent à Pise pour s'y rafraîchir. Le 8 du mois, qui était un dimanche, le soir, la Compagnie de Messer Giovanni Autj (!) quittait le territoire de Pise, ayant obtenu la moitié de l'argent promis, et envahissait le territoire de Sienne; elle était restée treize jours sur le terrain de Pise. »

Ce fut pendant ces treize jours que Catherine tenta audacieusement de gagner le grand capitaine à la sainte cause de la Croisade, prêchée tout récemment par Grégoire dans sa bulle du 1er juillet 1375.

Un beau matin, les sentinelles postées à l'entrée

du camp de l'Anglais virent s'approcher deux Dominicains qui leur demandèrent, avec quelque crainte, de les introduire auprès de *Messer Giovanni Aguto* (les Italiens harmonisaient ainsi le nom barbare de l'étranger). Et quand les deux moines se trouvèrent en présence du redoutable guerrier, ils lui tendirent un parchemin en disant : « Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, t'envoie ceci. » Alors l'Anglais lut ou se fit lire ce qui suit :

« Très cher et très doux frère dans le Christ Jésus!

« Il est grandement temps que vous rentriez un peu en vous-même et que vous considériez les peines et les tourments que vous avez endurés lorsque vous étiez au service du démon. Mon âme désire que vous changiez de manière de vivre et que vous vous enrôliez sous la croix de Jésus crucifié, vous et tous vos compagnons, pour former une compagnie du Christ et marcher contre les chiens infidèles qui possèdent les Lieux saints où la douce Vérité suprême a souffert pour nous la mort et a été ensevelie. Je vous supplie donc au nom du Christ Jésus de lutter contre les infidèles, puisque vous aimez tant guerroyer... Je m'étonne beaucoup que vous vouliez faire la guerre ici, car il m'avait été dit que vous aviez promis d'aller mourir pour le Christ dans cette sainte croisade; et voici que maintenant vous voulez combattre ici. Ce n'est pas là la sainte disposition que Dieu requiert de ceux qui désirent aller dans un lieu aussi saint et aussi vénérable. Il me semble que vous devriez vous préparer à vivre d'une vie vertueuse; vous vous montreriez ainsi un loyal et généreux chevalier.

« C'est mon père et mon fils frère Raymond, qui vous remettra cette missive; écoutez ses conseils, car c'est un vrai et fidèle serviteur de Dieu.

« Je vous prie, mon très cher frère, de vous rappeler la brièveté du temps... Demeurez donc dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour. »

Le puissant condottiere qu'une fresque de Paolo Uccello, dans la cathédrale de Florence, nous représente campé sur un fougueux coursier, ne tira point son épée pour fendre la tête du moine, ainsi qu'il l'avait fait, imitant la sagesse de Salomon, pour la religieuse de Cesena que se disputaient deux de ses hommes. Peut-être dans un premier accès d'humeur lui répondit-il ainsi qu'il avait coutume de répondre aux franciscains lorsque ceux-ci, selon l'usage, lui adressaient leur souhait habituel : « Que le Seigneur te donne la paix! », car il répliquait alors : « Que le Seigneur vous prive de vos aumônes! Faut-il donc que je meure de faim? Je vis de guerre comme vous vivez d'aumônes! » Mais il ne pouvait oublier qu'en 1365 déjà, sous Urbain V, il avait promis au Pontife romain de se tourner contre les infidèles. Aussi lisons-nous dans la vieille édition Aldine des lettres de la Sainte que frère Raymond ne quitta le camp de Hawkwood « que lorsque tous les chefs et ledit Messer Giovanni eurent promis avec serment de marcher contre les infidèles; ils soussignèrent cette promesse de leur propre main et y appuyèrent leur sceau [10]. »

En dépit de tant de solennité, Hawkwood tint aussi peu ce nouveau serment que la promesse précédemment faite à Urbain. Nous le verrons cependant plus

tard chercher à venir en aide au Pape contre son principal ennemi Bernabo Visconti, à un moment où le rude guerrier se trouvait de nouveau sous l'influence de celle qui l'avait, un jour, appelé son « très cher et très doux frère dans le Christ Jésus ».

Dans toute l'Italie la révolte grondait ; l'indignation et la colère éclatèrent de toutes parts. Milan et Florence se tendirent la main contre le Pontife et conclurent, le 24 juillet 1375, une alliance de cinq ans.

A Prato, on découvrit un complot qui avait pour but de livrer la ville au Pape. Sur quoi, le peuple exaspéré se saisit d'un prêtre qu'on traîna par les rues après l'avoir écorché vif, et jeta aux chiens des lambeaux de sa chair, arrachés avec des tenailles brûlantes. Pise, Sienne, Lucques et Arezzo furent sollicitées de se joindre à la Ligue Milano-Florentine. Une nouvelle autorité prit le gouvernement de la république des bords de l'Arno : les huit de la guerre, *gli otto della Guerra,* ironiquement surnommés « les huit saints ». Un écrasant impôt frappa les biens de l'Église et le clergé[11].

Toutefois la guerre n'était pas encore ouvertement déclarée et, après un court séjour à Sienne en août 1375, Catherine se rendit selon le désir de Grégoire XI à Lucques, afin de prévenir au moins la défection de cette république. Dans son rapport au Pape elle décrit ainsi la situation de la petite république : « Ils sont en proie à une grande perplexité parce qu'ils ne reçoivent de vous aucun secours et qu'ils sont constamment travaillés et menacés par vos ennemis qui cherchent à les attirer. » Ces considérations ne peuvent

manquer d'être celles que les gouverneurs de Lucques, *gli Anziani*, « les anciens », exposèrent à Catherine; cependant elles ne semblent pas de tous points véridiques. Grégoire avait largement prêté main-forte à cette ville, mais, ainsi que l'a récemment démontré Lazzareschi, la petite république jouait un machiavélique double jeu par lequel elle réussit à mystifier le crédule pontife. La peine et l'indignation que ressentit Grégoire furent vives lorsque, par la suite, il découvrit que le gouvernement en qui il avait eu si pleinement confiance était de connivence avec ses adversaires. Ce ne fut qu'au début de l'année suivante qu'il s'en rendit compte. Or, la mission de Catherine à Lucques avait eu lieu auparavant. La Siennoise s'était fait précéder d'une lettre dont nous avons cité une partie au commencement de ce chapitre. Elle y développe sa doctrine politique en se servant des termes vigoureux qui lui sont familiers et représente aux Lucquésiens par l'effroyable exemple de Ponce Pilate jusqu'où peut mener la crainte des hommes. Elle affirme être envoyée vers eux par le Christ, de même que Jeanne d'Arc se disait *envoyée de par Dieu*. Mais, comme le fait encore judicieusement remarquer Lazzareschi : « Il y a bien assez de vrais diamants dans la couronne de Catherine pour qu'il soit inutile d'en ajouter de faux. » La vérité historique est que la mission politique de la Siennoise à Lucques échoua totalement. Il était naïf d'escompter que de pieuses exhortations auraient quelque influence sur la destinée d'une république au XIVe siècle! Poursuivant alors un but tout spirituel, Catherine se voua exclusivement au salut des âmes.

C'est en septembre qu'accompagnée de ses amis Caffarini, Bartolommeo di Dominici, Neri di Landoccio et probablement aussi de Tommaso della Fonte, elle franchit la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de l'Arno de celle du Serchio, cette chaîne qui, comme le dit Dante : « fait que les Pisans ne peuvent voir Lucques ». L'Exaltation de la Sainte Croix était à Lucques un jour de grande fête; on montrait à la Cathédrale *il volto santo*, et Catherine se trouvait très certainement parmi les pieux fidèles qui, sous les voûtes romanes de la Cathédrale, s'inclinèrent devant l'image archaïque du Sauveur couronné d'épines. Caffarini raconte que le peuple affluait dans les rues pour voir la *Santa*, et Neri di Landoccio rappelle l'heure bienheureuse où, comme elle l'avait déjà fait maintes fois, sa *Mamma* dissipa le trouble de son âme et lui rendit la paix par la radieuse promesse qu'il serait un jour avec elle en paradis[12].

Ainsi que précédemment à Pise, nombre de pieuses personnes prirent la douce habitude de se réunir fréquemment autour de Catherine; nous connaissons les noms de plusieurs de ses nouvelles amies : Monna Colomba, Monna Lippa, Monna Bartolomea, épouse d'un certain Messer Salvatico, Monna Melina, épouse de Bartolommeo Balbani qui possédait une maison de campagne à Vicopelago et chez laquelle la Siennoise doit avoir demeuré pendant quelque temps. Toutes ces nobles dames étaient sans doute des Mantellate et il est vraisemblable que Catherine ait pris part à leurs réunions dans la chapelle qui leur était réservée à l'église San Romano, et leur ait adressé de religieuses

exhortations dans la maison voisine où plusieurs d'entre elles vivaient en communauté. Sa doctrine était toujours la même, prescrivant de se retirer du monde, de renoncer aux fêtes et aux frivolités pour se revêtir de l'amour de Dieu, d'embrasser la croix, de courir pour remporter le prix (*il palio*).

Un prêtre de Lucques qui refusait de croire aux dons surnaturels de Catherine, tenta un jour, tandis qu'elle était retenue au lit par la maladie, de la tromper en lui apportant en grande cérémonie, avec des cierges allumés, une hostie non consacrée comme si c'eût été réellement le Sacrement de l'autel... Cependant Catherine ne témoigna d'aucun respect, et lorsque le prêtre l'en réprimanda elle lui répondit à sa grande terreur : « N'avez-vous pas honte, mon Père, de m'apporter un vulgaire morceau de pain, comme si c'était la sainte communion, et de vouloir par là même me contraindre à l'idolâtrie! »

Fut-ce en cette circonstance, ou durant une autre matinée lucquésienne de Catherine, que se place la scène suivante, rapportée par Caffarini? « Bien que violemment tourmentée par la maladie, elle essaya de se lever pour se rendre à l'église. Mais il advint, selon les décrets de la Providence, qu'en dépit de tous ses efforts, la faiblesse l'empêcha de quitter sa chambre. Dès qu'elle eut reconnu que c'était impossible, elle se mit à prier dans sa cellule, s'abandonnant à la volonté divine. Mais à peine eut-elle commencé sa prière, qu'elle fut transportée en esprit dans un lieu qui avait l'aspect d'une église, et où un grand nombre de fidèles se trouvaient rassemblés pour assister au Saint Sacrifice, so-

ennellement offert par un pieux évêque. L'autel était orné de candélabres dorés et environné d'acolytes portant des torches; de mélodieux cantiques retentissaient... Et soudain Catherine eut le sentiment que l'évêque l'appelait auprès de lui et lui présentait le corps auguste de Notre-Seigneur qu'elle reçut avec un profond recueillement. Puis la vision s'évanouit aussitôt; mais lorsque cette sainte vierge eut repris ses sens, elle confessa qu'elle avait ressenti autant de douceur spirituelle ou, comme elle se plaisait à le dire, de *dolcezza*, dans cette communion mystique, que lorsqu'elle recevait de la main du prêtre le pain du ciel[13]. »

De Lucques, Catherine revint à Pise, pour un court séjour croyait-elle, mais la Providence en disposa autrement. Dans une lettre adressée à Tommaso della Fonte, sous la direction duquel elle était toujours demeurée, elle écrit : « Je crains d'être obligée de rester ici plus longtemps que vous ne m'y aviez autorisée, car l'archevêque a supplié notre Ministre général de permettre que je prolonge mon séjour en cette ville. Demandez à ce vénérable Espagnol » (Alfonso da Vadaterra) « d'implorer la miséricorde de Dieu en notre faveur afin que nous ne rentrions pas les mains vides... O très douce Vérité éternelle, donnez-nous à manger de bons morceaux! Mon père, je ne puis que vous inviter de la part du Christ crucifié à remplir votre âme de la foi et de la faim des âmes! [14] »

Fede e fame, « la foi et la faim des âmes », tels étaient les deux sentiments qui emplissaient l'âme de Catherine. Le second n'était d'ailleurs que la conséquence du premier : celui qui croit *sincèrement* met

instinctivement tout en œuvre pour obtenir aux autres la grâce du salut. Or, Catherine croyait *sincèrement* et c'est pourquoi, comme le dit William Flete, on l'entendait souvent s'écrier tout à coup : « J'ai faim »! C'était des âmes qu'elle avait faim, elle brûlait de les absorber dans sa personnalité afin de les unir par ce moyen à l'Être divin en qui seul se trouve le salut. « Elle aspirait à manger spirituellement tous les membres de l'Église de Dieu et à mâcher le monde entier par sa prière comme avec des dents », ajoute encore l'ermite de Lecceto[15]. Sans cesse ses lettres expriment ce souhait : « Que Dieu fasse de vous des mangeurs d'âmes, *mangiatori delle anime!* »

La besogne ne manquait pas à ceux qui désiraient ramener les âmes à l'Église de Dieu. Vers la fin d'octobre arriva à Pise Donato Barbadori, délégué par Florence pour décider Piero Gambacorti à rompre avec le Saint-Siège. Si la tentative échoua, ce fut cette fois, sans doute, grâce à l'influence de Catherine. Par contre, la Siennoise eut le chagrin de voir sa ville natale, fidèle à ses vieilles traditions gibelines, se liguer avec Florence contre le Souverain Pontife. Après son départ de Pise cette ville entra, elle aussi, le 12 mars 1376, dans la ligue anti-papale.

Et voici que maintenant la république des bords de l'Arno s'estimait assez puissante pour engager la lutte. En décembre, le neveu de l'abbé de Marmoutiers ayant outragé l'épouse d'un notable bourgeois de Pérouse, celle-ci, pour lui échapper, s'était jetée par la fenêtre et s'était tuée net. Révoltée par ce crime, la population se souleva contre la domination pontificale. « Mort aux

princes de l'Église », criait-on dans les rues de la ville, et l'on disposa à l'entrée du château qu'occupaient les ecclésiastiques français une formidable catapulte qui, projetant à l'intérieur de la forteresse des pierres chauffées à blanc, fut baptisée : « l'assommeur de prêtres ».

Città di Castello, Viterbo, Gubbio, Urbino, Todi et Forli s'insurgèrent en même temps. Non moins de quatre-vingts cités se soulevèrent contre la papauté en l'espace de dix jours. En signe de confraternité, Florence fit parvenir à chacune d'elles une bannière rouge portant l'inscription : *Libertas*. L'Italie tout entière fut saisie pour la liberté d'un enthousiasme analogue à celui que Byron et Shelley exprimaient dans leurs vers quatre siècles et demi plus tard, à l'époque de la sainte alliance :

Yet, Freedom, yet thy banner, torn but flying,
streams like a thunderstorm against the wind.

Durant ce second séjour à Pise, Catherine demeura dans un hôpital situé près de Santa Caterina, l'église des Dominicains. Fra Raimondo et l'un de ses frères en religion, Fra Pietro da Velletri, terrifiés, vinrent l'y trouver un jour (c'était le 2 décembre) pour lui communiquer les affligeantes nouvelles. Catherine prit part à leur désolation, mais se hâta d'ajouter : « Il est prématuré de pleurer, gardez vos larmes pour une meilleure occasion. Ce que vous déplorez présentement est du lait et du miel en comparaison de ce que nous réserve l'avenir ». « Que pourrait-il arriver de pire! » s'écria Raymond trouvant que ces

paroles n'étaient guère consolantes, « la foi en Jésus-Christ sera-t-elle publiquement reniée »? Catherine répondit : « Pour l'instant, ce ne sont que les laïques qui se révoltent, bientôt viendra le tour du clergé. » Et en termes précis, elle lui prédit le schisme prochain [16].

Peu après, elle regagna Sienne avec ses compagnons pour y passer la Noël.

II

« J'ai été à Pise et à Lucques et je les ai engagés de tout mon pouvoir à ne pas se liguer avec les membres corrompus qui se sont révoltés contre vous..... Je vous prie d'écrire d'une manière plus pressante à Messer Piero (Gambacorti); faites-le avec affection et ne tardez pas. Je n'en dis pas davantage.

« J'ai entendu dire que vous alliez nommer des cardinaux. Il me semble que la gloire de Dieu et vos intérêts exigent que vous preniez soin de choisir des hommes vertueux. Agir contrairement serait offenser Notre-Seigneur et nuire à la sainte Église. En ce dernier cas, nous n'aurions point lieu de nous étonner si Dieu nous châtiait ensuite, en exerçant sur nous les rigueurs de sa justice. Je vous conjure de faire votre devoir avec courage et crainte de Dieu.

« J'ai appris que vous souhaitiez élever à une autre dignité le Ministre général de notre ordre. S'il en est réellement ainsi, je vous conjure au nom du Christ crucifié de vous appliquer à nous donner un bon et vertueux Vicaire; notre ordre en a besoin, car il est bien inculte. Vous pourrez agiter cette question avec Messer Niccolò da Osimo et avec l'archevêque d'Otrante, puis je leur écrirai à ce sujet. »

Ce n'était pas la première fois que la fille du teinturier de Sienne s'adressait au Souverain Pontife.

Sa première lettre, écrite fin 1374 ou au commencement de 1375, après la visite de l'évêque de Jaën à Sienne, ne nous a pas été conservée. Mais son style n'a dû guère différer du ton de celle que nous venons de citer et où la jeune fille, à peine âgée de vingt-neuf ans, parle au Vicaire du Christ presque comme une souveraine à son sujet.

La nomination des cardinaux à laquelle Catherine fait allusion avait déjà eu lieu le 20 décembre 1375, et le pape avait, à cette occasion, choisi sept Français contre un Italien et un Espagnol. La critique de la dominicaine était donc parfaitement fondée, mais au premier abord on est surpris de voir celle qui exige des autres une soumission absolue vis-à-vis du Pape, le traiter elle-même avec tant de supériorité. Même dans une affaire de moindre importance telle que l'élection d'un nouveau chef de l'ordre dominicain, c'est elle qui sait ce qu'on doit faire et avec qui il fera bien de s'entendre. A cette condition, elle lui promet de l'appuyer de son influence : « J'écrirai aux intéressés à ce sujet. »

Voici en quoi le caractère de Catherine diffère totalement de celui d'un François d'Assise, par exemple. Étant absolument sûre d'elle-même, il ne lui vient jamais à l'esprit qu'elle pourrait avoir tort. François d'Assise qui était un homme et dès lors possédait tout le sens d'un homme pour le relatif, était sans cesse obsédé par la pensée que les autres pouvaient bien avoir raison contre lui. Aussi lorsqu'un malicieux dominicain lui proposa un cas de conscience personnel, ne ferma-t-il pas l'œil de la nuit, et se rendit-il à un chapitre général, pénétré du sentiment intime de

sa propre incapacité et de son indignité, décidé d'avance à approuver toutes les critiques et à s'en aller pour ne jamais revenir. Catherine de Sienne au contraire est une femme et, tout naturellement, elle considère son opinion comme étant la meilleure : de là l'absolutisme de sa volonté, les résultats obtenus par elle. François fonde un ordre au sein duquel se produisent des discordes et dont par conséquent l'union est à tout moment menacée. Catherine, de sa main ferme et intrépide, ramène à Rome la papauté exilée. Car à ses yeux, il n'y a qu'une seule personne compétente au monde, et cette personne unique, c'est elle-même.

On est presque tenté de dire que cette première et longue lettre au Saint-Père est tout entière animée d'une sainte insolence. De nos jours, une semblable missive aurait peine à être admise au Vatican, même si elle était dictée par d'aussi bonnes intentions.

La Siennoise commence par quelques formules de politesse : « Très Révérend et très aimé Père », et se nomme elle-même « indigne, pauvre, misérable ». Mais bien vite elle aborde son thème favori en parlant du respect humain qui met obstacle à l'accomplissement du devoir et qui n'est qu'une forme de l'amour-propre; alors elle ne fait plus de distinction de personne. « Celui qui s'aime lui-même », écrit-elle, « qu'il soit prélat ou subordonné, nourrit en lui ce funeste orgueil, source et principe de tout mal. Toute vertu est morte en lui : il ressemble à une femme qui met au monde des enfants morts, car il ne possède pas la vie de la charité et n'a en vue que la louange des hommes et sa propre gloire. Aussi je le déclare, s'il commande, il agit mal

puisque, par amour de lui-même et pour ne pas déplaire aux créatures dont l'intérêt et l'amour-propre le rendent esclave, il étouffe en lui la sainte justice. Il fait semblant de ne pas voir les défauts et les péchés de ceux qui lui sont soumis afin de n'être pas obligé de les châtier, ou bien s'il les châtie c'est avec tant de nonchalance et avec une telle lâcheté de cœur que ses reproches ne sont qu'un onguent posé sur le vice. Et cela, parce que s'aimant lui-même il craint de déplaire aux autres et de s'attirer des ennemis. Mais je vous le dis, c'est la plus grande cruauté qu'il puisse commettre, car si la plaie, quand il le faut, n'est pas brûlée par le feu et taillée par le fer, si on y met seulement du baume, elle se corrompt sous le baume. » Encore ceci n'est-il qu'une considération générale. Mais voici qu'à présent Catherine, s'adressant au pape lui-même, lui parle sans détour, à l'exemple de saint Paul qui « résistait en face à Cephas ». « Hélas, hélas! Très doux *Babbo mio!* » gémit-elle, « c'est ce qui fait que ceux qui obéissent se perdent dans le désordre et l'iniquité..... O misère humaine! Aveugle est le malade qui ne voit pas quelle est sa maladie, aveugle est le pasteur qui devrait être le médecin, mais qui n'ose jamais user du fer de la justice ni du feu d'une ardente charité. Dès lors, il advient ce qu'avait prédit le Christ : « Si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous deux dans l'abîme. » Ainsi le malade et le médecin se précipitent l'un et l'autre dans le gouffre de l'enfer. Un tel pasteur n'est qu'un mercenaire. Et pourquoi cela? Parce qu'il s'aime lui-même sans aimer Dieu, et ne suit pas Jésus le véritable pasteur..... J'espère donc, mon vénérable Père, que vous étoufferez en vous

cet amour-propre et que vous ne vous aimerez plus pour vous-même.....

« O *babbo mio!* doux Christ de la terre, suivez l'exemple de votre homonyme saint Grégoire. Vous pouvez faire ce qu'il a fait, car il était homme comme vous, et Dieu est toujours ce qu'il était alors; il ne nous manque que la vertu et le zèle pour le salut des âmes.....

« C'est ainsi que je veux vous voir. Si jusqu'à présent vous n'avez pas été bien ferme, je vous demande avec instance d'agir désormais en homme courageux et de suivre le Christ dont vous êtes le vicaire. Ne craignez rien, ô Père, des orages qui vous menacent..... Ne craignez rien, le secours de Dieu est proche! Ayez soin de placer dans vos cités de bons gouverneurs et de bons pasteurs, car ce sont les mauvais pasteurs et les mauvais gouverneurs qui sont cause de la révolte..... Allez de l'avant et mettez en œuvre les résolutions que vous avez prises avec un saint zèle, c'est-à-dire, retournez à Rome et entreprenez la sainte et douce croisade. Courage, Très Saint-Père! Plus de négligence! Venez, oui, venez consoler les serviteurs de Dieu, vos enfants; nous vous attendons avec un ardent et tendre désir. Pardonnez-moi, Père, tout ce que je vous ai dit; vous le savez, c'est de l'abondance du cœur que parle la langue[1]. »

Le premier jour de l'année 1376, vers l'époque où cette épître parvint à Avignon, Pérouse tomba entre les mains des ennemis du Saint-Siège, et peu après Pise et Lucques se joignirent à la Ligue Florentine. Grégoire XI comprit qu'il était temps d'agir et, le 6 janvier, il fit envoyer aux différents États italiens une circulaire dans

laquelle il affirmait sa volonté de rentrer à Rome avec toute la Curie, « de vivre et de mourir parmi les Romains et d'alléger les lourds fardeaux qui leur ont été imposés ». Toutefois ceci ne l'empêcha nullement de dresser, un mois plus tard, une assignation contre les Florentins, les sommant de lui livrer tous les chefs de la révolte qui auraient à se rendre à Avignon avant la fin du mois de mars. Au nombre des personnages ainsi assignés se trouvait l'ami de Catherine, le brave Niccolò Soderini qui avait fait partie du gouvernement pendant les deux premiers mois de 1376. La vierge siennoise saisit aussitôt la plume pour écrire au Pape au nom de Niccolò et au nom de tous les insurgés.

« Nous sommes entre vos mains, mon Père, » écrit-elle de leur part. « Je sais et je reconnais qu'ils ont mal agi et je ne veux pas excuser le péché, mais je veux vous dire qu'il leur a paru impossible de faire autrement à cause des peines, des injustices et des dommages qu'ils avaient à subir de la part des mauvais pasteurs et des mauvais gouverneurs (*rettori*) qui, vous le savez, sont infectés par le péché et sont des démons incarnés. Grâce! ô Père, ne vous arrêtez pas à l'ignorance et à l'orgueil de vos enfants, je vous le demande pour eux. Que votre Sainteté nous rende la paix à nous, vos malheureux enfants, qui vous avons offensé! Je vous le dis, ô très doux Christ de la terre, de la part du Christ du ciel : si vous agissez ainsi sans détour et sans colère, tous se repentiront de leurs fautes et viendront appuyer leur tête sur votre sein. Alors vous vous réjouirez et nous nous réjouirons, parce que votre amour aura ramené la brebis perdue dans le bercail de la sainte Église. Alors,

ô doux *Babbo*, vous pourrez accomplir la volonté divine et réaliser vos saints désirs en faisant cette croisade que je vous engage de la part du Seigneur à entreprendre le plus tôt possible. Tous se disposeront avec ardeur à donner leur vie pour le Christ. Au nom de Dieu, notre doux Amour, élevez bientôt, mon Père, l'étendard de la Sainte Croix et vous verrez les loups se changer en agneaux. La paix, la paix, la paix, afin que la guerre ne mette plus obstacle à cette douce croisade. Si vous avez soif de vengeance et de justice, vengez-vous sur moi, misérable, et faites-moi subir toutes les peines et les tourments qu'il vous plaira jusqu'à ce que je meure. Je crois en vérité que c'est l'infection de mes péchés qui a occasionné un grand nombre de ces malheurs et de ces discordes. Punissez donc à votre gré votre misérable petite fille. Hélas! mon Père, je meurs de douleur et cependant je ne puis mourir. Venez, venez et ne résistez plus à la volonté de Dieu qui vous sollicite..... Venez prendre place sur le trône de votre prédécesseur, sur le trône de l'apôtre Pierre..... Venez, venez, ne tardez pas davantage et ne craignez rien de ce qui pourrait vous advenir car le Seigneur sera avec vous. Je vous demande humblement votre bénédiction pour moi et pour tous mes enfants spirituels [2]. »

Catherine adressa en même temps à Niccolo Soderini une lettre citée dans le précédent chapitre, espérant ainsi réconcilier les deux partis adverses. A Soderini elle avait prêché le devoir de l'obéissance vis-à-vis du Saint-Père, tandis qu'elle rappelait à Grégoire qu'il devait avant tout être un père et le prince de la paix.

Sur ces entrefaites, le 20 mars, Bologna tomba au

pouvoir des révoltés; huit jours plus tard, les troupes pontificales, maintenant commandées par Hawkwood, prirent la ville de Faenza et, au cri de *Evviva la Chiesa*, assommèrent les hommes et violèrent les femmes.

Trois jours après, les envoyés de Florence, Donato Barbadori et Alessandro dell' Antella se présentèrent à Avignon, devant le Pape, en déclarant au nom de la république que les chefs assignés n'étaient point en état de comparaître, un grand nombre d'entre eux se trouvant captifs. Par ailleurs, les Florentins qui se considéraient comme gravement lésés par les gouverneurs pontificaux, se souciaient peu d'être en grâce ou en disgrâce. Grégoire riposta en frappant Florence d'interdit et en excommuniant les huit chefs de la révolte, ainsi que cinquante et un bourgeois notables, parmi lesquels figurait Niccòlò Soderini. Donato Barbadori entendit prononcer l'effroyable verdict en vertu duquel tous les Florentins, privés de leurs droits, pouvaient impunément être réduits à l'esclavage : nul n'avait plus l'obligation de leur tenir parole, nul ne devait plus traiter avec eux ni leur venir en aide d'aucune manière; tous les princes chrétiens étaient conviés à prendre contre eux les armes, afin de les rayer du nombre des vivants. Alors, se tournant vers le crucifix au nom duquel venait d'être prononcée la terrible sentence, Donato gémit avec le psalmiste : « Abaisse ton regard sur moi, ô Dieu sauveur, et viens à mon secours, ne me délaisse point, car mon père et ma mère m'ont abandonné ![3] »

Les Florentins sentirent vivement le poids de l'interdit et de l'excommunication qui les frappaient et

comprirent que leurs rivaux voulaient tirer profit de ces circonstances pour ruiner leur commerce en capturant leurs galères et en s'abstenant de payer les traites courantes.

« Dans l'univers entier », rapporte Raymond de Capoue, « les Florentins furent saisis et dépouillés de leurs biens par les gouvernements de chacune des contrées où ils exerçaient leur commerce. Si bien qu'ils se virent contraints de faire la paix avec le Souverain Pontife par l'intermédiaire de quelque personnage influent auprès du Pape. » Et naturellement ils songèrent à Catherine qui, d'ailleurs, était toute prête à plaider leur cause et qui, pour témoigner de sa bonne volonté et préparer les voies, dépêcha Raymond à Avignon dès la fin de mars, ainsi que Messer Giovanni Terzo et Fra Felice da Massa, tous trois chargés d'une nouvelle missive de sa part pour le Pape.

« Dieu requiert de vous trois choses principales », dit-elle dans cette lettre. « La première est de réformer l'Église, d'arracher les mauvaises herbes avec leurs racines, c'est-à-dire les mauvais pasteurs et les mauvais gouverneurs qui empoisonnent et corrompent le jardin, de les jeter au loin et de planter à leur place de belles fleurs odoriférantes ». « Combien il est scandaleux de voir vivre dans les délices, les pompes et les vanités du monde, mille fois plus que s'ils n'avaient pas quitté le siècle, ceux qui devraient être des miroirs de pauvreté volontaire, humbles comme des agneaux, pères des pauvres ! Beaucoup de séculiers doivent les couvrir de confusion par leur vie bonne et pieuse. »

Le second devoir du Pape est de rentrer à Rome, et

le troisième de prêcher et d'effectuer la croisade. Mais il doit avant tout user de douceur : « Ne vous écartez pas du chemin de la paix en raison de ce qui s'est produit à Bologna... Je vous conjure, Père, d'écouter ce que Frère Raymond et mes autres fils ont à vous dire; ils viennent de la part de Jésus crucifié et de la mienne[1] ».

« De la part du Christ crucifié et *de la mienne* », ces paroles sont hardies, mais n'ont rien d'excessif : Catherine était en vérité l'ambassadeur du Prince de la Paix auprès des représentants sanguinaires de l'Église et du monde. Une nouvelle vision vint l'affermir encore dans ce sentiment d'union avec Celui qui entra dans Jérusalem, monté sur le petit d'une ânesse.

« Pendant la nuit qui suivit le premier avril », écrivit-elle à Raymond, « Dieu me révéla plus particulièrement ses mystères et me fit connaître de telles merveilles que mon âme croyait avoir quitté mon corps; ses jouissances étaient si grandes et si abondantes qu'aucune langue ne les pourrait exprimer. Je reçus l'intelligence du mystère des persécutions qu'endure présentement la sainte Église; son renouvellement et son exaltation dans les siècles à venir me furent prédits. Pour me faire comprendre que les circonstances où elle se trouve actuellement sont permises pour lui rendre sa splendeur, la douce Vérité Première (*Prima dolce Verità*) me cita deux paroles du saint Évangile, à savoir : « Il est nécessaire que le scandale arrive dans le monde », puis cette autre : « Mais malheur à l'homme par qui vient le scandale! » comme si elle eût voulu dire : « Je permets ce temps

de persécution pour arracher les épines du corps de mon Épouse, mais je n'autorise point les pensées coupables des hommes à son sujet. Sais-tu ce que je fais? J'agis de même que lorsqu'étant sur la terre, je fis un fouet de cordes et chassai ceux qui vendaient et achetaient dans le temple, car la maison de Dieu est une maison de prière et ils l'avaient transformée en une caverne de voleurs. Je te dis qu'il en est de même encore aujourd'hui. Car j'ai fait des créatures un fouet avec lequel je chasse les marchands impurs, cupides, avares et enflés d'orgueil qui vendent et achètent les dons du Saint-Esprit...

« Tandis que le feu du désir augmentait en moi, je vis avec admiration les chrétiens et les infidèles entrer dans la plaie du côté de Jésus crucifié et, par la porte du désir et de l'amour, j'entrai avec eux dans le Christ, le doux Jésus, accompagnée de mon Père saint Dominique, de Jean, mon ami de prédilection * et de tous mes enfants spirituels. Alors, Il me plaçait la croix sur les épaules et l'olivier dans la main, ce que je désirais précisément, en m'enjoignant de les porter à tout le peuple. Et il me dit : « Va leur dire : Je vous annonce une grande joie ! »..... Et je me réjouis et tressaillis d'allégresse..... et je m'écriai avec Siméon : « Maintenant, Seigneur, laisse mourir en paix ta servante. ».....

« Mais quelle langue pourrait raconter les secrets divins? Ce n'est pas la mienne, ma pauvre et misérable

* C'est-à-dire Raymond de Capoue auquel Catherine donnait volontiers le nom de *Giovanni* (Jean). V. les notes au chap. 8 du 3e livre, n° 1

langue! Je veux donc garder le silence et me vouer tout entière à chercher l'honneur de Dieu et le salut des hommes, et contribuer à la rénovation et à l'exaltation de la sainte Église, persévérant ainsi jusqu'à la mort par la force et la grâce de l'Esprit-Saint. O Dieu, mon doux amour, réalise bientôt le désir de tes serviteurs. Je ne veux pas en dire davantage et pourtant je n'ai rien dit, je me meurs de désir; ayez compassion de moi, priez la divine Bonté et le Christ de la terre de bientôt purifier l'Église.

« Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Plongez-vous dans le sang du Christ crucifié..... Réjouissez-vous de vos fatigues, aimez-vous, aimez-vous, aimez-vous les uns les autres[5] ! »

Cette vision qui se produisit dans la nuit du 1er au 2 avril 1376 eut une influence décisive sur Catherine. Aux environs de Pâques, elle écrivit au gouvernement de Florence pour lui annoncer qu'elle consentait à servir de médiatrice entre la république et le Saint-Siège. D'Avignon, Raymond lui faisait parvenir des nouvelles satisfaisantes. Au commencement de mars, elle arriva à Florence, escortée de Neri di Landoccio, de Fra Bartolommeo di Dominici et d'un nouveau disciple qui devait être par la suite l'un de ses amis les plus intimes, le jeune gentilhomme siennois Stefano Maconi.

Plus tard, alors qu'il était devenu prieur de la Chartreuse de Pavie, Maconi lui-même fit le récit de sa première rencontre avec sa célèbre compatriote. Tous deux (nés en 1347) étaient du même âge, mais jusqu'au début de l'année 1376, le jeune homme se soucia peu de l'exis-

tence de la pieuse dominicaine. « J'étais plongé dans les eaux de ce monde, » dit-il, se servant d'une expression du *Dialogo* de Catherine. Ce fut une circonstance purement profane qui l'amena à faire sa connaissance. La famille Maconi qui, deux années durant, avait eu des démêlés avec la puissante maison Tolomei, désirait mettre fin à ces luttes. Mais le parti adverse refusait d'entendre parler de paix. Sur le conseil de Pietro Bellanti, l'un des anciens convertis de Catherine, Stefano résolut enfin d'avoir recours à la vierge de Fontebranda. Celle-ci au lieu de le recevoir, ainsi qu'il l'avait imaginé, avec les manières affectées d'une vieille fille, lui fit un cordial accueil et s'avança vers lui « comme si j'eusse été son frère, rentrant au foyer d'un long voyage ». Après avoir imposé au jeune homme ses conditions ordinaires en lui enjoignant d'aller se confesser et de mener désormais une vie honnête, elle consentit à prendre en main sa cause. Ses démarches aboutirent, les deux familles hostiles promirent positivement de part et d'autre de signer la paix, et il fut décidé que la réconciliation aurait lieu dans l'église San Cristofano. Les Maconi s'y rendirent à l'heure dite mais n'y trouvèrent point les Tolomei, qui cependant n'avaient qu'à traverser la rue pour gagner l'église. Ceci était manifestement un nouvel affront : les Maconi s'étaient laissé mystifier. Catherine se mit alors à prier, et voici que la puissance de sa prière contraignit la famille récalcitrante à traverser la place pour entrer dans l'église où la paix fut aussitôt conclue[6].

A dater de cette heure, Stefano devint un *Caterinato* enthousiaste. Matin et soir il était chez la vierge,

écrivant ses lettres sous sa dictée et, pour lui aussi, elle devint ce qu'elle était pour ses autres disciples : sa vénérée, adorée et bien-aimée *Mamma!* Toute la ville de Sienne en parlait, mais que lui importait? Un seul souci le hantait, le voyage imminent de Catherine qui avait pour but non seulement Florence mais encore le lointain Avignon. Or, un jour le dialogue suivant s'engagea entre eux :

« Mon très cher fils, » dit Catherine, « j'ai une heureuse nouvelle à t'annoncer. Ton vœu le plus ardent sera exaucé. »

« Très chère *Mamma,* » répondit Stefano, « j'ignore moi-même quel peut être ce souhait! »

Catherine sourit : « Sonde ton cœur, réfléchis bien. »

Et Stefano : « En vérité, très chère Mamma, je ne puis découvrir en moi de vœu plus ardent que celui de ne jamais vous quitter. »

« C'est précisément ce désir qui se réalisera, » répondit vivement Catherine.

Elle tint parole. De Florence, Neri di Landoccio, porteur d'une missive adressée au Saint-Père, dut la précéder à Avignon, tandis que Stefano eut le privilège de rester auprès d'elle.

Ce séjour dans la république des bords de l'Arno dura quelques semaines au cours desquelles Catherine soutint avec énergie la théocratie devant le gouvernement florentin. « Les scribes et les pharisiens siègent sur la chaire de Moïse; ainsi, tout ce qu'ils vous disent, observez-le et faites-le, mais n'agissez pas selon leurs œuvres, » dit l'Évangile. Catherine établit la même distinction entre le prêtre et sa fonction. « Je sais

bien, » écrit-elle, « que plusieurs croient servir la cause de Dieu en persécutant l'Église et ses pasteurs et qu'ils disent pour se justifier : « Les prêtres sont si pervers! » Mais je vous le déclare, Dieu veut et ordonne que, même si les pasteurs de l'Église et le Christ de la terre étaient des démons incarnés — tandis que le pape actuel est un doux et tendre père — nous leur obéissions humblement, non pas à cause d'eux, mais par respect envers Dieu dont ils sont les représentants » [7].

Soderini ne faisait plus partie du gouvernement à cette époque, et le membre de la *Signoria* sur lequel Catherine exerça le plus d'influence fut Buonaccorso di Lapo. Tous, sinon pour des motifs surnaturels, du moins pour des raisons matérielles, souhaitaient la paix. Les conséquences fâcheuses de l'excommunication portée contre eux avaient dans toute l'Europe un profond retentissement. Au commencement de mai, tous les offices religieux furent suspendus à Florence. Le désespoir du peuple était immense. Chaque jour de longues processions de pénitents, psalmodiant le *Miserere* et flagellant leurs épaules nues, se déroulaient dans les rues. Quelques jeunes gentilshommes fortunés fondèrent ensemble une sorte de fraternité afin de pratiquer en commun des œuvres de miséricorde, et lorsque Catherine et ses compagnons arrivèrent à Florence, les patrons de tous les corps de métiers se tenaient à la porte de la ville pour recevoir celle qui, seule, pouvait les secourir [8].

Durant ce court séjour, Catherine fut reçue par l'archevêque de Florence, Angelo Ricasoli, et fit plusieurs autres connaissances. Ainsi elle entra en relations avec

Monna Laudamia Strozzi, avec Buonaccorso di Lapo, déjà nommé, de même qu'avec le pieux tailleur Francesco di Pippino et sa femme Monna Agnese, auxquels elle écrivit si souvent dans la suite. L'atelier de l'humble artisan semble avoir été le lieu de réunion d'un petit nombre de dévots, entre autres le gentilhomme Bartolo Usimbardi et sa femme Monna Orsa, qui, eux aussi, se mirent en rapports avec Catherine. La Siennoise trouva également plusieurs amis dévoués au sein de la famille Canigiani; les deux frères Ristoro et Barduccio se placèrent sous sa direction, et le cadet qui devint son secrétaire, ne la quitta plus jusqu'à sa mort. Cinq des six lettres originales que nous possédons de Catherine, sont écrites de la main de Barduccio Canigiani.

Une autre personnalité marquante qui se lia également avec Catherine à cette époque, est le moine vallombrosien Giovanni delle Celle. Cet homme éminent avait longtemps été religieux à la Santa Trinità, à Florence. Là, tout d'abord, il avait entrepris des études humanitaires du genre de celles de Pétrarque et de Boccace, mais plus tard il s'était mis à cultiver la nécromancie. De même que le docteur Faust, il pouvait faire apparaître le diable qui, sans éveiller les soupçons de l'abbé du couvent, introduisait des jeunes femmes dans la cellule de Dom Giovanni. Néanmoins, par la suite, ces visites nocturnes à l'intérieur du couvent furent découvertes; le moine coupable dut s'accuser et fut sévèrement châtié par une année de cachot. Après avoir subi ce châtiment, il se retira dans l'ermitage de Vallombrosa où désormais il mena une vie rigou-

reusement pénitente, « embrassant volontairement ce qui lui avait été imposé durant sa captivité, » dit son biographe, le vallombrosien Girolamo, « car sa couche se composait d'un peu de paille étendue sur la terre nue et il dormait tout habillé recouvert d'une simple couverture de laine. » Le surnom de *delle Celle* lui fut donné en raison de son existence érémitique. Il devint l'un des agents du mouvement religieux de ce temps-là[9]. Barduccio Canigiani avait été l'un de ses disciples; à une autre disciple, une femme, Dom Giovanni déconseilla de s'attacher à la *Catarina santa* qui (ainsi qu'il le croyait, partageant une erreur courante) avait déclaré qu'elle se joindrait elle-même à la croisade et entraînerait à sa suite les autres femmes. William Flete saisit la plume pour défendre Catherine contre cette accusation. Le malentendu s'expliqua et l'aventure se termina par l'admission de Giovanni delle Celle dans le cercle des amis et admirateurs de Catherine [10].

Puis, un jour de la fin de mai, Catherine quitta Florence, accompagnée d'Alessia, de Cecca et de Lisa ainsi que de Stefano Maconi, de Fra Bartolommeo de Dominici et des trois frères pisans Gherardo, Tommaso et Francesco Buonconti. La *bella brigata*, composée de Dominicains, de *Mantellate* et de *Caterinati* — vingt-trois personnes en tout — se dirigeait vers le Nord, par la route de Prato et de Pistoja. A Bologna, la grande dominicaine s'agenouilla sur le tombeau de son Père spirituel, en souhaitant d'être ensevelie près de lui, dans le cimetière du couvent. Puis elle continua sa route et s'achemina vers la France pour porter la croix et le rameau d'olivier à son *dolce Babbo*.

III

« Le sac de l'avare Babylone est tout rempli de la colère de Dieu et il est chargé de tant de vices qu'il se trouve sur le point d'éclater. Les dieux que s'est choisis cette cité ne sont point Jupiter et Pallas mais Vénus et Bacchus ». « La perverse et coupable Babylone qui, une fois, s'appelait Rome, est une source d'affliction, une maison de colère, un temple d'hérésies. Elle a été fondée dans une chaste et humble pauvreté, et maintenant, ô courtisane éhontée, tu dresses tes cornes contre tes fondateurs [1] ».

C'est en des termes aussi violents que Pétrarque stigmatisa l'Avignon pontifical. Et dans la lointaine ville de Sienne, la puanteur des péchés qui se commettaient à la cour du Vicaire du Christ était plus insupportable à la pieuse fille du teinturier que l'odeur de tannerie qui, de nos jours encore, emplit les rues avoisinant Fontebranda. Un soir d'été (c'était le 18 juin) elle approcha de cette Babylone occidentale. Le petit bateau qui la portait, elle et ses fidèles amis et amies, avançait lentement, car il allait contre le courant en remontant le Rhône; les voyageurs avaient donc tout le loisir

d'admirer les reflets nacrés de l'eau, les prairies verdoyantes des bords, les îles oblongues qui ressemblent à des péniches ancrées au milieu du fleuve, les huttes basses des pêcheurs, abritées par de hauts peupliers aux feuilles luisantes, les enfants jouant sur le rivage autour d'un bateau échoué. Puis ils virent apparaître au loin les quarante tours de la ville papale et peut-être l'un d'entre eux à qui Avignon était familier, a-t-il indiqué du doigt les principaux sanctuaires de la ville : Saint-Ruf, bâti sur l'emplacement où se réunissaient les premiers chrétiens (Saint Ruf avait donc été le Saint Ansano d'Avignon), Saint-Agricol datant du XI[e] siècle, Saint-Pierre du XII[e], la nouvelle église Saint-Didier, vieille seulement de vingt ou trente ans, la merveilleuse église du couvent des Templiers encore en construction, le monastère des moines Augustins, l'église Sainte-Catherine des Cisterciennes, Saint-Martin de l'ordre de Cluny; puis, bien entendu, il y a ici un couvent de Dominicains, mais il est impossible de l'apercevoir car il s'élève dans une île située à l'ouest de la ville entre le Rhône et la Sorgue; c'est un immense bâtiment couvrant environ trois mille toises carrées...

Quelqu'un, connaissant le pays, peut avoir fourni ces indications à Catherine et lui avoir indiqué à la fin le rocher des Doms, ce rocher escarpé dominant la ville et le fleuve, sur lequel se dresse le palais des Papes, ce *moles miranda* — comme l'appelait Michel de l'Hospital — qui, avec ses majestueuses tours et ses pinacles crénelés, ressemble plus à un château féodal qu'à la tranquille demeure du Prince de la Paix... Puis,

allant plus loin, le regard de la vierge a dû se poser sur le pont Saint-Bénezet qui traverse le Rhône, le pont dont le pauvre petit pâtre Bénezet, inspiré par des voix angéliques, entreprit la construction en 1177... Tout d'abord, le peuple d'Avignon le tourna en dérision, mais Dieu permit alors que cet enfant accomplit le miracle de soulever sans nul aide une lourde pierre qu'un attelage de quatre bœufs n'avait pu ébranler, et le pont fut construit en l'espace de douze ans, à angle droit, car à cet endroit le Rhône contourne brusquement le rocher..... Les dix-neuf arches du pont sont toutes basées sur le lit du fleuve, excepté au milieu où se trouve l'île Barthelasse, — c'est là, que le soir on danse dans les prairies : *Sous le pont d'Avignon l'on y danse tout en rond...*

Le territoire qui s'étend au delà du pont n'appartient plus aux États pontificaux, la France commence ici et c'est pourquoi Philippe le Bel fit construire, à la tête du pont, une tour de guet. C'est ce même Philippe qui fit également construire le palais aux grandes tours rondes qui s'élève sur le rocher. L'église Notre-Dame que nous apercevons là-bas, est plus récente et le grand couvent des Chartreux fut consacré par Innocent VI. Une nouvelle ville se forme peu à peu de l'autre côté du fleuve où demeurent plusieurs cardinaux français : on l'appelle Villeneuve-lez-Avignon..... [2]

C'est sous cet aspect que Catherine a dû contempler pour la première fois la cité pontificale des bords du Rhône. Et lorsque le bateau eut abordé, elle fut accueillie par les visages bien connus de trois amis très chers : Raymond, Messer Giovanni Tantucci de Lecceto et

Neri di Landoccio dont le mélancolique regard s'illumina un instant de la joie du revoir. Stefano Maconi et lui, deux anciens camarades d'école, avaient le même âge et étaient tous deux maintenant disciples de Catherine; nous pouvons imaginer qu'ils avaient à se communiquer de multiples nouvelles. Puis tous ensemble, se frayant un passage au milieu de la foule bariolée, se dirigèrent par des rues étroites vers la demeure préparée pour recevoir Catherine et son escorte. C'était un palais cardinalice — une *livrée*, disait-on à Avignon — que s'était fait construire au début du siècle Annibal Ceccano; ses armes se trouvaient encore au-dessus de la porte. Depuis lors, il avait successivement appartenu au cardinal Gaillard de la Motte, fils d'une nièce de Clément V, et au cardinal Niccolò di Branca, archevêque de Cosenza, après la mort duquel il était resté inhabité. C'était une importante bâtisse aux allures de château, avec des pinacles crénelés [3].

Dès que le petit groupe des voyageurs en eut franchi le seuil, Catherine se retira dans la chapelle, au premier étage, pour prier.....

Car elle se trouvait maintenant à la veille du jour décisif; maintenant elle était sur le champ de bataille. Demain elle irait au combat, non pas avec des armes matérielles mais avec le glaive de son esprit et de sa volonté; elle aurait à lutter non pas contre la chair et le sang, mais contre les milices du mal spirituel, contre la puissance des ténèbres, contre le Prince de l'enfer et ses démons qui, se dissimulant sous l'apparence des cardinaux, portaient la pourpre romaine de même qu'ils portent

dans les gouffres éternels un manteau flamboyant. Voici qu'elle était sur le champ de bataille où, le lendemain, elle devrait faire triompher la cause de Dieu! Là-haut, sur le roc, se dressait la forteresse occupée par l'ennemi qui retenait prisonnier le vicaire du Christ, et elle, Catherine, devait le délivrer, de même que l'ange avait délivré saint Pierre en dépassant avec lui les sentinelles et en descendant avec lui la rue jusqu'à la demeure où les fidèles étaient réunis en prière pour son salut..... C'était à elle qu'incombait cette tâche difficile, à elle, Catarina di Monna Lapa, Catarina la fille de Giacomo de Sienne, Catarina qui dès sa tendre enfance avait puisé à la source de Fontebranda et bu de son eau, de cette eau qui fait perdre la raison et rend fou d'une sainte folie : la folie de l'art, la folie de la poésie, la folie du patriotisme, la folie de la croix! Il lui fallait accomplir cette œuvre que n'avait pu achever la princesse suédoise, morte récemment à Rome..... Elle seule, dans le vaste monde, pouvait entreprendre une telle mission — comme il n'y avait eu que le pauvre petit Bénezet pour bâtir le pont sur le fleuve... C'était en vain que de tous côtés elle cherchait quelqu'un qui voulût prendre sa place et la décharger de la croix qui pesait sur ses épaules..... Et Catherine a dû éprouver le sentiment d'effroi qui accable l'âme quand elle découvre qu'elle est seule, parce qu'elle vient d'atteindre des sommets inaccessibles à tous les autres, parce que s'étant élevée au-dessus de tous elle ne trouve plus sa semblable.....

Le 20 juin, Catherine se trouvait devant le Pape. Elle fut reçue dans la spacieuse salle gothique à la-

quelle une restauration intelligente a restitué aujourd'hui sa splendeur primitive. La Siennoise se tenait au pied du trône de Grégoire et, durant les pauses, tandis que Raymond traduisait en latin son langage toscan que le Souverain Pontife ne pouvait comprendre, son regard a pu contempler, sur les murs et les voûtes, les fresques de ses compatriotes. Peut-être lut-elle les paroles à demi effacées que nous pouvons encore déchiffrer sur les papyrus des prophètes, la prophétie d'Ezéchiel sur les ossements desséchés du peuple d'Israël, les menaces du Seigneur à Michée : « Dans ma colère et mon indignation je me vengerai de ceux qui ont refusé de m'écouter, » les paroles de Nahum : « Les montagnes tremblent devant le Seigneur, les collines s'abaissent, la terre se soulève devant sa face, la terre et tous ceux qui l'habitent! » Au-dessous de ces menaçantes prophéties se déroule la scène du jugement dernier : des tombes quadrangulaires disposées sur le sol dallé d'un cimetière italien s'entr'ouvrent; dans les nuées du ciel apparaît le Fils de l'homme environné des célestes phalanges; et dans la lumière dorée, entre le ciel et la terre, entre le temps et l'éternité, plane solennellement l'archange solitaire et inexorable — en le regardant, on croit entendre la dernière trompette : *tuba mirum*...

Catherine parlait, Raymond traduisait, Grégoire écoutait. Catherine parlait, il est permis de le supposer, de l'olivier et de la croix, de la paix que le Saint-Père, monté sur le petit d'une ânesse, devait amener par la douceur et non par le glaive. Nous pouvons nous représenter le pape légèrement incliné en avant

pour écouter plus attentivement, tel ce pape qui, sur la fresque de Lorenzetti dans l'église San Francesco de Sienne, prend entre ses mains les mains de Louis de Toulouse. Et lorsque Catherine se tut, la brève réponse de Grégoire fut qu'il lui confiait entièrement sa cause, considérant que tout ce qu'elle ferait serait bien fait : « Seulement n'oublie pas la dignité de l'Église[4] ! »

« Par la grâce de notre doux Sauveur, nous sommes arrivés ici, à Avignon, le 18 juin 1376, » écrivit Catherine à ses amis de Sienne. « Je me suis entretenue avec le Saint-Père et plusieurs cardinaux, ainsi qu'avec d'autres dignitaires laïques et la grâce de Dieu nous a grandement aidés dans l'affaire qui m'amène ici...[5] »

Si la paix n'avait pas encore été conclue entre Florence et le Saint-Siège, la faute en revenait uniquement à la république. Les ambassadeurs que les Florentins avaient promis de dépêcher à Avignon n'arrivaient toujours pas et, au cours d'une audience ultérieure, Grégoire dit à la pacificatrice : « Les Florentins se moquent à la fois de toi et de moi. Ou bien ils ne viendront pas du tout, ou bien s'ils viennent, ils ne seront pas munis des pouvoirs nécessaires. » Le 28 juin, Catherine écrivit aux « huit de la guerre » en leur reprochant d'avoir fait peser un nouvel impôt sur les clercs. « J'ai parlé au Saint-Père, » dit-elle, « il est tout à fait disposé en faveur de la paix et a résolu d'agir en bon père qui ne regarde pas de trop près les méfaits de ses enfants..... Ma langue est incapable d'exprimer combien la perspective d'une paix prochaine

le rend heureux. Après un entretien d'une demi-heure, il a conclu en me disant qu'il était prêt à vous recevoir comme ses enfants et à faire ce qui me paraîtrait le meilleur. Je n'en dis pas davantage. Il est impossible que le Saint-Père vous donne une autre réponse avant l'arrivée de vos ambassadeurs. Je m'étonne qu'ils ne soient pas encore ici. Dès qu'ils seront là, j'irai les voir et revoir le Saint-Père et je vous tiendrai au courant des événements. Mais vous avez tout gâté en augmentant cet impôt à la légère. Mettez donc fin à cet abus, pour l'amour du Christ et dans votre propre intérêt[6] ! »

Les ambassadeurs florentins — Pazzino Strozzi, Alessandro dell' Antella, Michele Castellani — se présentèrent enfin, mais les craintes du Pape se trouvèrent justifiées. Depuis le 6 juillet siégeait à Florence un nouveau gouvernement qui n'envoyait des ambassadeurs que pour endormir les soupçons du Souverain Pontife, mais qui, en réalité, n'était guère partisan de la paix. Les trois envoyés refusèrent catégoriquement l'offre d'intervention de Catherine en prétextant qu'ils n'avaient point mandat de traiter avec elle[7]. Sur quoi, Grégoire confia le soin des négociations à deux cardinaux, Pierre d'Estaing et Gilles Acelyn de Montégut[8].

Dès lors, Catherine se voua aux deux grandes causes qui étaient les buts principaux de son voyage à Avignon : le retour du pape à Rome et l'organisation de la croisade. Sans la moindre timidité, elle parla au Saint-Père des péchés qui se commettaient à la cour pontificale et le fit avec tant de franchise

que Raymond manifesta quelque frayeur. Puis comme Grégoire hésitait toujours, elle usa de sa faculté de lire dans les âmes, en lui rappelant la promesse qu'il avait faite à Dieu, quand il était encore cardinal, de ramener le Siège de Pierre à Rome[9].

La présence de la sainte Italienne à la cour pontificale, souleva naturellement la curiosité tout d'abord, et ensuite l'opposition. La curiosité venait des dames de la cour, des jolies sœurs, nièces, amies et amantes des cardinaux dont l'un des sports favoris devint d'assister à la communion de Catherine et de constater ses extases en pinçant et en piquant de coups d'épingles son corps insensible. Élys de Turenne, femme du neveu du Pape, transperça même une fois son pied de telle sorte avec une longue épingle que pendant plusieurs jours Catherine fut hors d'état de poser le pied à terre[10]. Le voisinage de ces femmes mondaines était pour la vierge une vraie torture morale; elle tourna catégoriquement le dos à l'une d'entre elles, en refusant de lui adresser la parole : « Et si vous aviez comme moi senti la puanteur de ses péchés, vous eussiez fait de même », déclara-t-elle à Raymond de Capoue[11]. Ce fut à Avignon que Catherine recueillit les matériaux des terribles chapitres du *Dialogue* qui traitent des vices du clergé, et c'est d'après les souvenirs rapportés de ce séjour à la cour pontificale qu'elle esquissa ce portrait des « mauvais serviteurs de Dieu » :

« Leur amour-propre a fait de leur sensualité une reine à laquelle ils ont assujetti la pauvre âme comme une esclave..... J'ai libéré mes oints de la servitude du monde pour les attacher à mon service, à moi, le

Dieu éternel, et les charger d'administrer les sacrements de la sainte Église. J'ai eu si grand souci de leur liberté que je n'ai pas voulu ni ne veux encore qu'aucun prince temporel se constitue leur juge. Sais-tu, fille bien-aimée, comment ils me remercient d'un tel bienfait? Leur gratitude consiste à m'outrager sans cesse par tant de crimes de toutes sortes, que la langue ne les pourrait raconter et que tu n'aurais pas la force de les entendre. Je veux néanmoins t'en dire quelque chose pour te fournir un sujet de compassion et de larmes....

« Ils doivent demeurer, par le saint désir, à la table de la très sainte Croix et s'y nourrir des âmes qu'ils sauvent pour mon honneur à moi. Ceci est, au fond, le devoir de toute créature raisonnable et combien plus de ceux que j'ai élus pour vous distribuer le corps et le sang du Christ crucifié, mon fils unique, et pour vous donner l'exemple d'une bonne et sainte vie..... Mais leur table à eux, elle est dans les tavernes; c'est là qu'on les trouve jurant et se parjurant comme des hommes privés de raison. Leurs vices ont fait d'eux des animaux; chez eux actions, gestes, paroles, tout est lascif.

« L'office, ils ne savent plus guère ce que c'est, et si parfois ils le récitent, c'est seulement des lèvres, leur cœur est loin de moi. Ils se conduisent en fripons et en joueurs (*barattieri*). De même qu'ils ont joué leur âme, qu'ils ont engagée au démon, ils jouent maintenant les richesses de l'Église et ses biens temporels, dissipant ainsi ce qu'ils ont reçu par la vertu du sang du Christ. En conséquence, les pauvres ne reçoivent

plus la part qui leur est due et l'Église étant dépouillée ne possède même plus les objets nécessaires au culte. Ils sont devenus les temples du démon, comment s'étonner qu'ils ne prennent plus soin de mon temple! Ces ornements dont ils devraient enrichir l'Église, c'est à présent aux maisons qu'ils habitent qu'ils les réservent. Et bien pis encore, ces démons incarnés parent des dépouilles de l'Église la complice diabolique de leur injustice et de leur impudicité. Sans nulle honte, ils la feront assister à l'office pendant qu'ils célèbrent à l'autel, sans trouver mauvais que cette malheureuse, tenant ses enfants par la main, se présente à l'offrande avec le peuple!

« O démons plus démons que les démons..... Est-ce donc là la pureté que j'exige de mon ministre quand il monte à l'autel? Le matin, l'âme souillée dans un corps corrompu, il se lève de la couche où il gisait dans le péché mortel, pour s'en aller célébrer! O tabernacle du démon, où sont les veilles de la nuit dans la solennité pieuse de l'office divin? Où la prière assidue et fervente?[12] »

Comment mettre en doute que, durant son séjour dans la ville des Papes, Catherine ait prononcé de vive voix des paroles analogues à celles qui jaillissent ici de sa plume. Il n'est donc nullement surprenant qu'à Avignon, de même qu'auparavant à Sienne, le clergé lui fit opposition. Trois théologiens se présentèrent un jour chez le Saint-Père pour lui demander l'autorisation d'éprouver l'orthodoxie de la prophétesse. Et l'ayant obtenue, ils allèrent frapper à la porte de Catherine. « C'était en été après la neuvième heure. »

se rappelle Stefano Maconi; elle les reçut entourée de Messer Giovanni Tantucci et de plusieurs autres membres de sa famille spirituelle. Les trois savants commencèrent alors à l'interroger sur ses extases, sur son jeûne continuel, en l'appelant avec dédain *vile donnucciola,* et finirent par lui signifier qu'on avait déjà vu des enfants de ténèbres revêtir l'apparence d'anges de lumière. Leur visite se prolongea jusqu'au soir; de temps à autre Messer Giovanni tentait de répondre pour Catherine, mais celle-ci savait triompher elle-même des difficultés et lorsqu'enfin les trois hommes se retirèrent, la victoire lui était acquise. « Mais si Catherine n'eût fait preuve d'une fermeté inébranlable vis-à-vis de ces trois théologiens, ils lui auraient infligé un triste sort, » affirma le lendemain un compatriote de la Sainte, Francesco Cassini da Siena, médecin du Saint-Père, à Stefano. Elle avait couru les risques de l'inquisition. Pour en finir, Grégoire conseilla tout simplement à Catherine de fermer la porte au nez de ces trois visiteurs si jamais ils se représentaient chez elle [13].

Les trois inquisiteurs dont l'un était un archevêque franciscain, devinrent plus tard les fervents amis de Catherine. D'autres personnalités dont elle fit la connaissance à Avignon, furent Bartolommeo Prignano, archevêque d'Acerenza, le futur Pape Urbain VI, et le cardinal espagnol Pedro di Luna, futur antipape.

Cependant, pressé par les exhortations sans cesse renouvelées de Catherine, Grégoire se disposait à partir pour l'Italie. Pour le détourner de ce projet, le roi de France envoya son frère, le duc d'Anjou, à Avignon et celui-ci ayant rapidement découvert que la ré-

solution du Souverain Pontife n'était inspirée que par la vierge siennoise, comprit qu'il fallait avant tout se l'allier. Catherine passa trois jours dans le château ducal situé à Villeneuve sur l'autre rive du Rhône. Le duc ne parvint pas à la convertir, mais ce fut elle qui le convertit, si bien qu'il devint un partisan enthousiaste de la croisade et promit d'équiper à ses frais une armée. En outre, sur sa demande, Catherine écrivit à Charles V pour le gagner, lui aussi, à *il santo e dolce passaggio*. Par une fine allusion au surnom du monarque « le Sage », elle l'exhorte à la vraie sagesse qui consiste à mépriser le monde, à pratiquer la justice dans son royaume, à faire la paix avec l'Angleterre et la Navarre et, en revanche, à dresser l'étendard de la très sainte croix contre les infidèles. « C'est ainsi que vous suivrez les traces du Christ crucifié et que vous ferez la volonté de Dieu et la mienne[14]. »

Non contente de l'influence qu'elle pouvait exercer de vive voix sur le Pape tandis qu'elle était à Avignon, Catherine lui adressa toute une série d'épîtres dans lesquelles elle réfutait les objections que faisait valoir le parti français opposé au départ pour Rome et que Grégoire lui communiquait soit par l'entremise de Raymond de Capoue, soit par son notaire Tommaso di Petra. Sans cesse il implorait les conseils et les prières de la Siennoise et elle continuait à lutter contre l'amour-propre du Saint-Père, cause de toutes ses indécisions. « Très saint et bienheureux Père dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne et misérable petite fille Catherine vous encourage dans le précieux sang avec le désir de vous voir délivré de toute crainte servile, car

celui qui est craintif perd toute la force des saintes résolutions et des bons désirs. Je prierai donc le bon et doux Jésus de vous dépouiller de toute crainte servile en vous laissant seulement une sainte crainte. Que l'ardeur de la charité soit en vous pour vous empêcher d'entendre la voix des démons incarnés qui veulent, m'assure-t-on, mettre obstacle à votre retour en vous suggérant pour vous effrayer que vous vous livrez à une mort certaine. Et moi je vous dis de la part du Christ crucifié, très doux et très Saint-Père, de ne rien craindre. Venez en toute assurance, confiez-vous dans le Christ, le doux Jésus. Si vous faites votre devoir, Dieu vous protégera et personne ne pourra rien contre vous.

« Courage, mon Père, soyez un homme. Je vous dis que vous n'avez rien à redouter. Mais si au contraire vous négligiez d'accomplir votre devoir, vous auriez raison de craindre. Vous devez venir à Rome, venez-y donc; venez avec douceur, sans rien craindre, et si quelqu'un voulait vous en empêcher, répondez-lui hardiment comme le Christ répondit à saint Pierre qui voulait par tendresse lui éviter la passion. Le Christ se tourna vers lui en disant : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un sujet de scandale, car tu n'as pas de goût pour les choses de Dieu mais pour les choses des hommes. Ne faut-il pas que j'accomplisse la volonté de mon Père? » Faites de même, très cher Père, imitez Celui dont vous êtes le Vicaire et dites à ceux qui vous entourent : « Quand je devrais perdre mille fois la vie, je veux accomplir la volonté de mon Père! »..... Laissez-les dire ce qu'ils veulent et restez ferme dans votre sainte résolution. Mon Père, Frère Raymond m'a de-

mandé de votre part de prier Dieu pour savoir si votre retour à Rome soulèverait des difficultés. Je viens de le faire avant et après la communion; or je n'ai vu ni mort, ni aucun des dangers dont vous parlent certaines personnes [15]! »

Dans une lettre de la même époque environ, adressée à Buonaccorso di Lapo, résidant à Florence, Catherine annonce le départ imminent du Saint-Père. « Voici qu'il va rejoindre son épouse, la cité de saint Pierre et de saint Paul, » s'écrie-t-elle, « allez-y au plus vite lui rendre visite. Courez vers lui avec une sincère humilité de cœur et avec le regret de vos fautes. En le faisant, vous obtiendrez la paix spirituelle et temporelle. Ainsi agissaient nos pères et ils étaient moins éprouvés que nous, car nous attirons sur nous la colère de Dieu et n'avons aucune part au sang de l'Agneau! [16] »

La prière à laquelle Catherine fait allusion dans sa lettre à Grégoire XI a été transcrite et conservée par Tommaso di Petra qui, messager du pape en cette occasion, avait entendu prier la sainte.

Ainsi qu'à l'ordinaire, elle commence par exprimer le sentiment de la profonde indignité qui toujours oppressait son âme: « Hélas! hélas, Seigneur! » s'écrie-t-elle, « je ne suis qu'une pécheresse, aie pitié de moi! *Peccavi, Domine, miserere mei.* O Éternelle bonté, ne considère point nos péchés mais jette un regard miséricordieux sur l'Église ton unique Épouse, et dessille les yeux de ton Vicaire afin qu'au lieu de t'aimer et de s'aimer pour lui-même, il t'aime pour toi-même et ne s'aime lui-même qu'en toi. Car s'il t'aime par pur égoïsme, nous serons tous précipités dans l'abîme, puis-

que notre vie et notre mort dépendent de lui, tandis que s'il t'aime pour toi-même et s'aime lui-même en toi, nous vivrons, car alors, en bon Pasteur, il nous guidera dans la voie droite. O Divinité suprême et incommensurable, j'ai péché et suis indigne de te prier, mais il est en ton pouvoir à toi de m'en rendre digne. Châtie mes péchés et juge-moi selon mes torts, Seigneur! Voici mon corps que je t'offre en holocauste, voici ma chair, voici mon sang. Fais couler mon sang, mets mon corps en pièces, livre mes os pour le salut de ceux en faveur desquels je t'implore.

« Si c'est ta volonté, que ton Vicaire sur la terre piétine mes os et la moelle de mes os, pourvu que toi, ô mon Époux, tu m'exauces et permettes que ton Vicaire, n'ayant égard qu'à ta sainte volonté, s'en éprenne et l'accomplisse afin que nous ne périssions pas! Donne-lui un cœur nouveau, un cœur qui grandisse sans cesse dans la grâce, un cœur assez viril pour dresser l'étendard de la très sainte croix en sorte que des mécréants tels que nous puissent participer au mérite de la passion de ton Fils unique par le moyen du sang de l'Agneau sans tache. O Divinité suprême, éternelle, indicible! *Peccavi, Domine, miserere mei!* »

Dans une autre prière, Catherine exprime des sentiments analogues. « O Divinité, Divinité, éternelle Divinité! » gémit-elle, « je confesse que tu es un océan de paix qui nourrit l'âme qui se repose en toi avec amour et confiance; puis tu l'attires dans le royaume de l'amour afin qu'elle conforme sa volonté à ta suprême et éternelle volonté qui n'a d'autre but que notre sanctification. Et l'âme voyant ceci se dépouille

de sa volonté propre pour se revêtir de la tienne. Il me semble, ô très doux amour, que le caractère distinctif de ceux qui vivent en toi est de se soumettre à *ta* volonté selon *tes* vues et non selon les leurs..... Mais moi, pauvre misérable créature, j'ai été indocile, j'ai péché, j'ai aimé le péché..... Seigneur, punis mes fautes; purifie-moi, ô toi éternelle Bonté, indicible Divinité! Exauce ta servante sans considérer mes nombreuses transgressions. Je te supplie de fixer en toi la volonté et le cœur de tous les serviteurs de l'Église pour qu'ils te suivent, toi l'Agneau de Dieu, pauvre, doux et humble, dans la voie de la très sainte Croix, à *ta* façon et non de la leur. Qu'ils vivent comme des anges sur la terre et non pas comme des animaux privés de raison, car ils sont les ministres du Sacrifice de l'Agneau sans tache..... Unis-les et plonge-les dans le paisible océan de ta Bonté, ne permets pas qu'ils tardent davantage et gaspillent le temps propice en vue du temps qui ne viendra peut-être jamais. *Peccavi*, *Domine, miserere mei.* Exauce ta servante. Moi, misérable, je te conjure d'écouter ma voix, je crie vers toi, Père très miséricordieux! Je t'implore également pour les enfants spirituels que tu m'as donnés et que j'aime en toi d'un amour tout particulier, ô éternelle et indicible Bonté. Amen [17]. »

« Mais après avoir énoncé de telles paroles, » écrit Tommaso Buonconti de Pise, qui était alors présent, « elle demeura comme précédemment silencieuse, immobile, raide et privée de ses sens. Ses mains étaient étendues, ses bras en croix, et elle demeura ainsi pendant une heure environ. Finalement nous aspergeâmes

d'eau bénite son visage en invoquant le nom de Jésus et nous la secouâmes jusqu'à ce que, son âme commençant à revivre en elle, elle murmura doucement : « Dieu soit loué, maintenant et toujours et de plus en plus[18] ! »

Le Pape s'inclina devant la volonté de Catherine, mais non les Florentins. La lettre de la Siennoise adressée à Buonaccorso di Lapo resta sans fruits. Au lieu d'accepter les ouvertures de paix du Saint-Père, le gouvernement de Florence fit porter des messages à l'Empereur, au roi de Hongrie et aux Doges de Venise et de Gênes, les engageant à former une ligue contre la puissance temporelle du Pape, dont le siège allait être transféré à Rome.

Voulant faire un suprême effort pour tenter une dernière fois de retenir Grégoire, les cardinaux français chargèrent le franciscain, Pierre d'Aragon, personnage fort réputé pour sa sainteté, d'adresser au Souverain Pontife une lettre d'avertissement pour le prévenir qu'une mort certaine l'attendait à Rome. Grégoire communiqua cette épître à Catherine qui la lui renvoya avec une apostille enflammée, déclarant que ceci était l'œuvre d'un *dimonio incarnato*. Cet homme pieux parlait des risques d'un empoisonnement, mais Catherine fait observer avec finesse « qu'il se trouve assurément tout autant de poison à Avignon qu'à Rome et qu'en tous lieux on peut se procurer cet article ». Ce n'est pas pour rien qu'elle avait passé quatre mois dans la Babylone des bords du Rhône; par ailleurs, elle savait aussi qu'Urbain V avait été empoisonné dès son retour d'Italie. S'il eût fait son devoir, en restant à

Rome, il aurait pu vivre de longs jours encore. En des termes plus énergiques que jamais, elle exhorte Grégoire : « Ne soyez pas un enfant timide, soyez un homme ! ouvrez la bouche et prenez ce qui est amer pour ce qui est doux ! » Et elle exprime le souhait de le revoir encore une fois avant son départ [19].

Une telle lettre porte à comprendre ce que dit Caffarini au sujet de Catherine, qu'elle inspirait « une sorte de terreur » à tous ceux qui entraient en rapports avec elle. On l'admirait et on la redoutait tout à la fois comme la flamme. On devinait la volonté dévorante qui animait cette jeune fille, on pressentait que dans son ardent amour pour Jésus elle voulait, voulait, *voulait* façonner toutes les âmes à la ressemblance de son Époux bien-aimé, enfoncer la couronne d'épines sur tous les fronts, transpercer toutes les mains et tous les pieds avec les saints clous, en sorte qu'il leur devînt impossible de marcher dans une autre voie que dans la voie étroite et douloureuse de la croix.

On frémissait devant elle, car on se rendait compte de sa puissance ; la béatitude du crucifiement qui émanait de son être, poussait à se laisser vaincre par le redoutable adversaire, à tuer sa volonté, son moi et à renoncer au monde pour devenir le martyr de sa conscience et s'offrir à Dieu, comme elle, en holocauste. Nous ignorons ce que Catherine a pu dire à Grégoire dans cette dernière audience, nous savons seulement qu'elle l'obtint. Et nous savons encore qu'au matin du 13 septembre 1376, le Pape franchit le seuil de son palais, non point pour faire une agréable promenade matinale au delà du pont Saint-Bénézet, sous les arches

duquel on danse si gaiement dans les vertes prairies, mais pour entreprendre le voyage d'où il ne devait jamais revenir, pour parcourir les routes périlleuses menant à la lointaine Rome hostile — *vado Romam crucifigi!* Vainement, les cardinaux éclatèrent en sanglots; vainement, le père de Grégoire, le vieux comte Guillaume de Beaufort, s'étendit sur le seuil de la porte en conjurant son fils de rester. L'âme toute pleine de l'énergie surnaturelle de Catherine, Grégoire passa sur la tête grise de son père, tandis que ses lèvres murmuraient : « Il est écrit : Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic. *Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem*[20]. »

IV

« Ma très chère Mère dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne et misérable petite fille Catherine vous encourage et vous console dans le précieux sang du Fils de Dieu. Je désire ardemment vous voir la Mère véritable, non seulement de mon corps mais aussi de mon âme, sachant que si vous aimiez plus mon âme que mon corps, toute tendresse exagérée mourrait en vous. Alors vous ne souffririez pas tant de mon absence et ce vous serait au contraire une consolation de songer qu'il s'agit de l'honneur de Dieu.....

« Il est donc bien vrai, ma très douce Mère, qu'en aimant plus mon âme que mon corps vous serez consolée au lieu d'être affligée. Je veux que vous écoutiez Marie, cette douce Mère, qui, pour l'honneur de Dieu et le salut de nos âmes, nous a donné son Fils en le livrant à la mort de la croix. Et lorsqu'il fut remonté au ciel, elle resta avec les disciples. Mais elle renonça également à cette consolation de vivre auprès d'eux et consentit à les laisser se disperser par le monde pour la gloire et l'honneur de son Fils. Elle préféra la peine de leur départ à la consolation de leur présence, à cause de l'amour qu'elle avait pour l'honneur de Dieu et pour notre salut. Je veux que vous profitiez de son exemple,

ma très chère Mère. Vous savez qu'il faut que j'accomplisse la volonté de Dieu et je sais que vous désirez qu'il en soit ainsi. Sa volonté était que je parte et ce départ n'a été ni sans desseins secrets (*mistero*) de sa part, ni sans fruits.

« Si je suis restée ici, c'est par sa volonté et non par la volonté de l'homme; celui qui prétendrait le contraire ne dirait pas la vérité..... Et vous, comme ma bonne et très douce Mère, vous devez vous réjouir et ne point vous désoler.....

« Rappelez-vous que vous ne vous opposiez jamais au départ de vos fils lorsqu'ils s'éloignaient de vous en vue de bénéfices matériels; et maintenant qu'il s'agit de la vie éternelle, vous parlez de mourir si je ne vous réponds pas aussitôt! Ceci vient de ce que vous aimez davantage la partie de moi-même que j'ai tirée de vous que celle que j'ai reçue de Dieu : vous aimez la chair dont vous m'avez revêtue. Élevez donc un peu votre cœur et votre âme vers la très sainte croix qui adoucit toute peine, et ne croyez pas être abandonnée de Dieu ni de moi. Nous reviendrons bientôt, avec la grâce de Dieu, dès que Neri, qui a été malade, sera suffisamment rétabli pour se mettre en route. Messer Giovanni et Fra Bartolommeo, eux aussi, ont été malades..... Je n'en dis pas davantage. Demeurez en la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour[1]. »

Ce fut peu avant son retour d'Avignon que Catherine écrivit cette lettre à sa mère qui gémissait de son absence. L'âme foncièrement indépendante de la dominicaine témoignait de quelque impatience, presque de quelque colère vis-à-vis de tous ceux qui voulaient

l'accaparer, se cramponner à elle, l'entraver dans sa marche et mettre obstacle à son œuvre. Elle s'irritait parfois, pour ainsi dire, d'être tant aimée et, pour faire place à Dieu et à son œuvre, elle allait jusqu'à repousser durement l'affection que lui offraient les hommes. A ceux qui lui étaient profondément attachés, elle demandait de renoncer à elle en se contentant de la savoir satisfaite. « Aimez mon âme, » leur criait-elle, « réjouissez-vous de ce que je sois à mon affaire et heureuse ! »

Mais il y avait à Sienne une autre mère qui, elle aussi, soupirait après son enfant : c'était Monna Giovanna di Corrado, la mère de Stefano Maconi. Elle aussi prit la plume pour réclamer son fils que Catherine avait emmené à Avignon. Et la jeune fille, qui sait bien que l'être humain est tout amour et que, du matin au soir, chacune de nos actions, chacun de nos mouvements, chacun de nos pas sont une œuvre d'amour, cherche à guider le cœur de Monna Giovanna. Ses conseils sont toujours les mêmes : Entre dans la cellule de la connaissance de toi-même et de la connaissance de Dieu, tiens-toi au pied de la croix sur laquelle l'agneau répand son sang, apprends-y la patience, apprends à aimer vraiment l'âme de ton enfant, apprends toutes les vertus. « Courage, très chère Mère, je ne veux pas que vous dormiez plus longtemps dans la négligence et dans l'amour sensitif; mais relevez-vous par un immense et ardent amour, baignez-vous dans le sang du Christ, cachez-vous dans les plaies du Crucifié... et dites à Corrado de faire de même[2]. »

Ce fut de Gênes que Catherine expédia ces deux

missives. Le 13 septembre, après avoir assisté au départ de Grégoire pour Marseille où il devait s'embarquer pour l'Italie, elle avait elle-même entrepris le voyage du retour. Entourée de sa petite escorte, elle suivit la route qui mène à Toulon. « Mais quand nous fûmes arrivés en ladite ville de Toulon, » raconte Raymond, « et entrés dans l'hôtellerie, elle se retira aussitôt, selon son habitude, dans sa chambre. Nous ne disions mot à son sujet aux habitants de la ville, mais c'était comme si les pierres elles-mêmes eussent proclamé son arrivée et crié que la vierge sainte était dans les murs de la cité. Tout d'abord les femmes, puis les hommes commencèrent à envahir l'hôtellerie et à demander où se trouvait la sainte femme qui revenait de la cour de Rome. Et comme l'hôtelier était instruit de sa présence que, dès lors nous ne pouvions nier, force nous fut de permettre que les femmes au moins pénétrassent chez Catherine[3]. » L'évêque de Toulon vint visiter la célèbre voyageuse. Pour se soustraire à d'autres hommages du même genre, Catherine résolut de faire le reste du voyage par mer.

Elle s'embarqua, en effet, mais le temps était si contraire que le petit vaisseau de la *brigata* catherinienne dut bientôt chercher un port. La tradition veut que ce soit à Saint-Tropez que la Siennoise débarqua, après avoir manqué faire naufrage sur les écueils des Iles d'Or. C'est en cette occurrence qu'il faut sans doute placer l'épisode rapporté par Raymond. Le bateau raconte-t-il, se trouvant sur le point de sombrer, la dominicaine dut rassurer les disciples apeurés. « Que craignez-vous? Êtes-vous donc chargés de veiller

sur vous-même? » leur demanda-t-elle, se servant de l'une de ses expressions favorites. Et dès qu'elle eut commencé de prier, la tempête se calma et un vent favorable s'éleva, si bien que Raymond et les autres religieux reprirent paisiblement la récitation de leur office, « et nous entrâmes au port en chantant le *Te Deum*[4] »

Ensuite, la petite « compagnie » suivit la Via Aurelia — cette vieille route romaine qui, au moyen âge, était en si mauvais état que Dante la comparait aux ascensions pénibles du Purgatoire. Nous savons que Neri dei Pagliaresi était un lecteur assidu du grand Florentin; peut-être en escaladant, à la suite de sa *Mamma*, les sentiers abrupts qui, sur les falaises de l'Estérel, longent la mer, a-t-il récité[5] :

...fra Lerici e Turbia,
la più diserta, la più romita via...

Désert et solitaire, étroit et difficile était le chemin. Des siècles devaient encore s'écouler avant que la « Côte d'azur » fût découverte et que les automobiles soulevassent des tourbillons de poussière sur la route qui mène des luxueux hôtels de Cannes et de Menton au Casino de Monte-Carlo. Mais la mer était alors ce qu'elle est aujourd'hui, d'un bleu vert là où elle se brise contre les rochers rouges, plus loin, bleue, infinie, miroitante de soleil, parsemée de voiles rouges. Le chemin côtoie la falaise en serpentant, ou bien s'enfonce dans des bois de pins et traverse des ravins où fleurit le genêt d'or. Tout le long de la courbe que dessine la côte, luisent de petites cités blanches qui rappellent de plus en plus l'Italie. Des caps bleus s'a-

vancent dans la mer et l'on distingue à l'horizon une île : l'île de Lérins, l'antique *Lerinum,* maintenant l'île Saint-Honorat avec son célèbre couvent où prien aujourd'hui encore des moines blancs, tandis que le vent de mer mugit dans les pins et que la Méditerranée se brise sur les récifs.

Il est probable qu'après avoir affronté le mistral glacé d'Avignon et respiré l'atmosphère spirituellement viciée de la cour pontificale, Catherine a dû éprouver un certain soulagement en se promenant avec ses amis le long de la côte tiède, à la douce clarté du soleil de septembre, et il se peut bien que ce soit le souvenir de ces promenades qui ait dicté à Stefano Maconi quelques-unes des pages de ses mémoires. Un jour, raconte-t-il, notre *Mamma* fut saisie d'enthousiasme à la vue d'un pré parsemé de fleurettes éclatantes et s'écria : « Ne voyez-vous donc pas que toutes choses louent le Seigneur et nous parlent de Lui ! Ces fleurs rouges nous rappellent manifestement les plaies sanglantes de Jésus-Christ ! » Dans une autre circonstance, elle s'arrêta avec émerveillement devant une fourmilière en disant aux disciples qui l'accompagnaient : « Ces êtres infimes sont aussi bien que moi sortis de la sainte pensée de Dieu et il ne lui en a pas coûté davantage de créer les anges que de créer ces animaux ou les arbres fleuris. » Ce furent là, durant toute la vie de Catherine, les deux seules occasions où elle témoigna d'un vif enthousiasme pour la nature. Elle ne possédait point l'âme de François d'Assise. En vraie dominicaine, jamais elle ne s'arrête aux choses visibles; pour elle, ce monde n'est que le symbole

d'un monde supérieur. « Jamais elle ne parlait que de Dieu et de ce qui se rapporte à Dieu, » écrit au même endroit Stefano Maconi[6].

La Voie Aurélienne, après avoir traversé les forêts de pins de l'Estérel, passe par Auribeau, Vallauris, Antibes, Cimiez, Èze et entre en Italie aux environs de Vintimille. Tout ce pays était couvert d'une véritable floraison de petites chapelles romanes dont beaucoup existent encore et font les délices des artistes. Et facilement, on s'imagine la Siennoise en prière dans un de ces petits sanctuaires, si blancs entre les cyprès noirs, qu'on trouve à tout instant sur les collines : Sainte-Anne près de Saint-Tropez, Saint-Cassien près de Cannes, ou la merveilleuse chapelle de Notre-Dame-de-Vie près de Mougins[7].

Des traditions locales nous font voir Catherine suivant toujours la côte ligurienne. Un peu avant d'arriver à Vintimille, mais déjà en Italie, on montre dans la villa Hanbury, au cap Mortola, quelques centaines de mètres de la route qu'elle a parcourue et dont les pierres vénérables, mises à nu par des fouilles récentes, ont été également foulées par Machiavelli en mai 1511 et par Charles-Quint en 1536. Non loin de là, entre Porto Maurizio et Oneglia, se trouve une vieille tour dans laquelle, dit-on, la voyageuse apostolique se reposa une nuit et s'endormit au bruit incessant des vagues, au ruissellement des petites perles du ressac.

Le 3 octobre, veille de la fête de saint François d'Assise, Catherine et ses amis atteignirent la petite ville de Varazze, située un peu au nord de Gênes. De nos jours, Varazze, plage fort recherchée, est une

jolie petite bourgade avec des rues étroites remplies d'ombre, de petites églises d'un rose pâle, des jardins de citronniers et de figuiers. A l'entour s'élèvent les montagnes couvertes d'oliviers dans lesquels, à l'heure chaude de midi, les cigales chantent sans arrêt leur chanson grêle et perçante. Catherine trouva la ville dévastée par la peste, l'herbe croissait dans les rues, c'est à peine si les voyageurs purent découvrir une habitation pour y passer la nuit. Ici, à Varazze, était né un homme pour lequel Catherine éprouvait une toute spéciale admiration : le bienheureux Jacques de Varazze, auteur du livre le plus répandu au moyen âge, la Légende dorée. Le lendemain matin avant de reprendre sa route vers Gênes, elle donna aux habitants qui avaient survécu le conseil de bâtir une chapelle en l'honneur de leur saint compatriote défunt : ce qu'ils firent aussitôt, et la peste cessa[8].

Le jour suivant les voyageurs arrivèrent à Gênes et furent reçus au Palazzo Scotti, chez la pieuse Monna Orietta Scotti. La famille se disait originaire d'Écosse; déjà, en 1120, il est question d'elle dans l'histoire de Gênes. Le Palazzo Scotti (plus tard Centurioni, portant actuellement le nº 44) s'élève dans la Via del Canneto, tout près du port, à mi-chemin entre le célèbre palais de la *Compagnia di San Giorgo* — l'une des premières banques du monde, et de plus le siège du gouvernement de Gênes — et la cathédrale San Lorenzo. Ainsi que Catherine le donne à entendre dans sa lettre à Monna Lapa, les voyageurs siennois furent éprouvés par la maladie durant ce séjour à Gênes. Peut-être fut-ceune conséquence de

la nuit passée dans une maison infectée de Varazze? Neri, le premier, tomba gravement malade; seules les prières de sa *Mamma* l'ont sauvé, déclarèrent les médecins. Stefano Maconi s'alita ensuite et, de nouveau, Catherine dut faire violence au ciel par ses prières. Stefano lui-même nous raconte que, lorsqu'elle priait, il l'entendait parfois s'écrier : « *Je veux* qu'il en soit ainsi! » « Et quand elle parlait sur *ce* ton à son époux céleste, ses désirs étaient toujours exaucés. » C'est ainsi qu'elle pria pour la guérison de Stefano et elle l'obtint. S'approchant de son lit, elle lui demanda ce dont il souffrait; il répondit qu'il ne le savait pas au juste. « Écoutez donc cet enfant, plaisanta-t-elle; il dit qu'il ne sait pas ce qu'il a et pourtant il est en proie à une fièvre intense! » Sur quoi elle toucha son front en déclarant : « Je ne puis permettre que tu fasses comme les autres malades; au nom de la sainte obéissance, guéris-toi! Je veux absolument que tu guérisses afin de pouvoir assister les autres et les soigner, ainsi que tu l'as fait jusqu'ici. » Et la fièvre le quitta instantanément; il se leva et fit ce qu'elle lui avait ordonné[9].

Peut-être le bruit de la maladie de Stefano parvint-il à Sienne? toujours est-il que Catherine dut adresser à Monna Giovanna une nouvelle lettre. De nouveau elle prêche à la mère anxieuse la sévère doctrine du renoncement de soi-même : « Revêtez-vous de la robe nuptiale, revêtez-vous du Christ! Mais nul ne peut le faire sans s'être auparavant dépouillé de l'amour sensible que l'on a pour soi-même, pour ses enfants, ou pour n'importe quelle autre créature... Nul ne peut servir deux maîtres. » Puis, comme devinant les protestations

du cœur maternel, elle ajoute : « Et si maintenant vous me demandez : Comment dois-je donc aimer? je vous répondrai que vous ne devez aimer vos enfants et les autres créatures que par amour de Celui qui les a créés et non pas par amour pour vous-même ou pour vos enfants, et qu'il ne faut jamais offenser Dieu à cause d'eux... Et si vous voyez que Dieu les appelle, ne résistez pas à sa douce volonté. S'il les prend d'une main, donnez-les-lui des deux... Réjouissez-vous de l'état auquel Dieu les appelle. Les mères qui aiment leurs enfants selon le monde, disent souvent : Je ne m'oppose pas à ce que mes enfants servent Dieu, mais ils peuvent bien servir en même temps le monde... Celles-là veulent imposer des lois et des règles à l'Esprit-Saint... Elles n'aiment pas leurs enfants en Dieu, mais hors de Dieu, d'un amour sensible, et elles aiment plus leurs corps que leurs âmes... Bien-aimée sœur et fille dans le Christ, le doux Jésus, j'espère qu'il ne vous arrivera rien de tel, mais qu'en vraie et bonne mère vous offrirez vos enfants pour l'honneur du nom de Dieu et qu'ainsi vous pourrez vous revêtir de la robe nuptiale. »

L'alternative se pose ici dans toute sa rigueur : si Monna Giovanna exige que son fils quitte Catherine et la voie dans laquelle il marche à ses côtés, il n'y aura point de salut pour son âme. Il faut qu'elle renonce à son fils, sans quoi il lui est impossible de se « revêtir de Jésus crucifié ». Et, tout en continuant à nommer « ma fille » une femme plus âgée qu'elle, Catherine ajoute encore, comme pour s'excuser d'avoir pendant plusieurs mois retenu Stefano dans son cercle

magique : « Consolez-vous, soyez patiente et ne vous troublez pas de ce que j'ai gardé Stefano aussi longtemps, car j'ai tendrement veillé sur lui. L'affection et le dévouement ont fait de nous deux une même chose et je ne crois pas qu'il lui soit arrivé rien de fâcheux près de moi. Je veux, pour lui et pour vous, faire jusqu'à la mort tout ce que je pourrai faire. Vous, sa mère, vous l'avez enfanté une fois ; et moi je veux vous enfanter, lui, vous et votre famille, en offrant sans cesse à Dieu mes prières, mes larmes et le désir du salut de vos âmes »[10].

Toute la conscience qu'a Catherine d'elle-même est contenue dans cette lettre. Qu'une mère aime son fils et veuille le posséder à son foyer, cela est répréhensible. Que ce fils aime Catherine et veuille demeurer auprès d'elle, c'est l'appel de Dieu, car il trouvera le salut dans cette affection. Celle qu'il appelle si volontiers sa *Mamma* promet de l'enfanter de nouveau à la vie éternelle. De cette absolue sûreté d'elle-même provenait la puissance apostolique de Catherine. Étant fermement convaincue que la volonté divine et sa volonté ne faisaient qu'une, elle cherchait à soumettre les autres vouloirs aux siens. C'est dans ce sens qu'elle exerça son apostolat à Gênes, rendit visite aux Bénédictins de San Fruttuoso à Portofino, écrivit au Prieur de la Chartreuse de Cervaja, réprimanda un Tertiaire franciscain qui « avait avec une femme une liaison spirituelle dont il souffrait beaucoup ». Catherine admoneste sévèrement cet homme « qui, séduit par l'apparence de la dévotion, s'est laissé prendre par le diable avec l'hameçon de l'amour et qui maintenant a perdu son Dieu et l'amour

de la prière. Sa volonté étant affaiblie, il fortifie ses ennemis et finalement tombera dans une ruine complète. » Pour avertir cet infortuné, elle se sert d'une comparaison qui exprime avec une clarté cruelle toute la loi de la déchéance morale. « Tu as conçu la mort, l'heure de l'enfanter viendra bientôt. » Nous allons là où nous entraîne notre cœur « et au lieu de fuir cette femme comme du poison, tu recherches sa compagnie..... Hélas! hélas! Soyons donc des hommes, étouffons en nous le plaisir féminin (*il piacere femminile*) qui amollit le cœur et le rend pusillanime ". »

Catherine *était* un homme et devait avant peu trouver l'occasion d'en fournir la preuve. Grégoire n'ayant plus à ses côtés son ange tutélaire, n'avait quitté la France qu'à regret, après bien des lenteurs (le 2 octobre). « Par une triste journée, — jamais on ne vit tant de pleurs et de gémissements — » nous raconte l'historien, « le pape sort du cloître de Saint-Victor de Marseille et s'embarque sur la galère d'Ancône, commandée par le grand-maître des chevaliers de Saint-Jean, Jean Ferdinand d'Hérédia. Au moment où les voiles commencent à gonfler sous l'effort de la brise, l'émotion le saisit, il regrette sa patrie, ses larmes coulent. Des tempêtes obligent la flotte pontificale à relâcher à Port-Miou (3 octobre), à Saint-Nazaire, à Ranzels (le 6), à Reneston, à Saint-Tropez (le 7), à Antibes (le 8), à Nice et à Villefranche (le 9). En vue de Monaco, un violent ouragan se déchaîne et contraint l'amiral à revenir en arrière. Les navires sont ballottés en tous sens par les flots en furie; les voiles se déchirent, les cordages se brisent, les ancres cèdent, les matelots affolés redoutent

un naufrage. Le 17 octobre, une accalmie permet de se rendre à Savone, puis d'aborder le 18, à Gênes[12]. »

Là, les voyageurs furent accueillis par de désastreuses nouvelles. Rome était en pleine insurrection, les Florentins luttaient avec succès contre les troupes pontificales au nord et à l'est. Le doge de Gênes se montra bienveillant mais tout en manifestant le désir de garder sa neutralité. Un consistoire fut réuni et la majorité des cardinaux vota le retour à Avignon.

Alors, le faible Grégoire hésita de nouveau. Rien de décisif n'était encore accompli — il pouvait repartir..... Déjà, il revoyait en esprit les douces collines de Provence et, au lieu de l'idiome génois, il entendait résonner à ses oreilles l'harmonieuse *langue d'Oc*, qui ruisselle en clapotant gaiement comme le Rhône sous le pont Saint-Bénézet et comme la Sorgue quand elle tourne les grandes roues des moulins. Une seule considération le retenait : « Catherine! » Que dirait Catherine s'il agissait ainsi? Il savait qu'elle était à Gênes, jamais elle ne lui permettrait de s'en retourner; et il ne pourrait passer sur elle en citant un verset des Écritures. Si, au contraire, elle l'autorisait à repartir, il pourrait le faire, la conscience en paix. Or, elle devait bien comprendre..... En tout cas, il fallait qu'il lui parlât!

Mais il ne pouvait être question de la faire mander. Les cardinaux se révolteraient. Lui-même irait la trouver.

Et ainsi il advint qu'un soir, sans escorte, vêtu comme un simple prêtre, le Souverain des Chrétiens se

présenta au Palais Scotti et demanda Catherine. On l'introduisit dans sa chambre où, surprise et accablée, elle se prosterna aux pieds du Vicaire du Christ. Mais il la releva, et il s'ensuivit un entretien qui se prolongea dans la nuit, jusqu'à ce que Grégoire se retiràt « édifié et fortifié ». Nous pouvons nous faire une idée de cet entretien en lisant la prière que, selon la vieille rubrique, Catherine « récita à Gênes pour prévenir le départ du pape Grégoire, qui avait été décrété par le Consistoire en raison des difficultés que suscitait le voyage de Rome ». Elle y compare la venue du Pape à Rome à la venue du Christ en ce monde. « Et si ses lenteurs » (celles du Saint-Père) « te déplaisent, ô Amour éternel, punis-les sur mon corps que je t'offre pour que tu l'affliges et le détruises selon ton bon plaisir..... Fais donc, éternelle Bonté, que ton Vicaire devienne un mangeur d'âmes, qu'il brûle d'un zèle ardent pour ta gloire et s'attache à toi seul ! [13] »

Grégoire revint auprès des cardinaux plein d'une fermeté nouvelle. Le 29 octobre, il fit voile vers Livourne où il arriva le 7 novembre. Là il fut reçu magnifiquement par Piero Gambacorti qui ne devait se rallier aux ennemis du Pape qu'au mois de mars de l'année suivante. « Les gouverneurs de Pise, » nous dit la chronique, « présentèrent au Saint-Père quatre veaux, huit moutons, quatre fûts de vin grec, dix sacs de pain, cinquante livres de sucreries, cent livres de cire, cinquante paires de chapons..., et firent don aux cardinaux de deux veaux, quatre chapons, quatre sacs de pain [14]. »

Après un séjour d'une semaine à Livourne la flotte papale continua vers le sud, augmentée d'une galère pisane commandée par Andrea Gambacorti. Le 25 novembre, elle arriva à Piombino et, le 5 décembre, le Pape put enfin poser le pied sur le sol des États pontificaux à Corneto où, de son temps, Urbain V avait également débarqué. L'année étant fort avancée, Grégoire décida de passer la Noël en ce lieu. Et ce fut là qu'il reçut une épître de Catherine tout imprégnée des pensées de Noël et se terminant par ce souhait de Noël « qu'enfin il fît sortir une grande paix de cette grande guerre ! » « La paix, la paix, très Saint-Père ! » recommande-t-elle, comme si souvent auparavant. « O *Babbo*, plus de guerre d'aucune sorte..... Détournez, ainsi qu'il convient, la guerre contre les infidèles ! Imitez l'Agneau sans tache, notre doux Jésus, dans sa patience et sa mansuétude ; souvenez-vous que vous êtes son Vicaire. J'espère de Notre-Seigneur qu'il opérera ceci en vous et qu'il accomplira son désir et le mien, car je ne désire rien en cette vie hormis l'honneur de Dieu, votre paix, la réforme de la Sainte Église et le triomphe de la grâce en toute créature raisonnable. » Elle excuse Sienne qui, durant son absence, s'est jointe à la ligue formée contre Rome : « Ils y ont été contraints par la nécessité, » dit-elle, et elle supplie instamment Grégoire d'attirer ses compatriotes « avec l'hameçon de l'amour ». « Je vous conjure de vous rendre le plus tôt possible dans votre cité qui est la cité des glorieux apôtres Pierre et Paul[15]. »

Catherine resta encore un certain temps à Gênes et ce ne fut point seulement le Pape qui vint s'entretenir

avec elle au Palazzo Scotti. Caffarini énumère tous ceux qui gravirent son escalier : des docteurs en théologie, des professeurs de science sacrée et profane, des hommes de loi, des sénateurs et autres personnages notables. Elle les accueillait tous avec sa grâce toscane et avec le radieux sourire qui éclairait son pâle visage.

Et tous la quittaient étrangement saisis, presque épouvantés, comme s'ils se fussent trouvés en présence de quelqu'un de redoutable.

Il n'y a là rien d'étonnant, car celui qui voit Jehovah face à face meurt; celui qui l'entrevoit frémit; or, Catherine ressemblait à ce buisson de l'Horeb embrasé par la flamme du Seigneur, par le feu qui est Dieu lui-même..... [16]

Catherine et ses compagnons arrivèrent à Livourne peu de jours après le départ du pape. De Livourne ils gagnèrent Pise, où Monna Lapa était venue à la rencontre de sa fille, si amèrement regrettée. Fra Tommaso et plusieurs membres de la « famille » restée à Sienne l'avaient accompagnée. Peut-être apportaient-ils un message de Monna Giovanna di Corrado? Ce qui est certain c'est que Catherine renvoya aussitôt chez lui Stefano Maconi tandis qu'elle resta encore un mois avec les autres à Pise.

Ce fut bien à contre-cœur que le jeune Siennois reprit seul le chemin de retour et dit adieu à sa *Mamma* quoique ce fût pour peu de temps. Une lettre écrite dès son arrivée au foyer exprime l'ardent désir de revoir Catherine. Elle est adressée à Neri di Landoccio, « aux bons soins des Frères de Saint-Domi-

nique au couvent de Sainte-Catherine », et est ainsi conçue :

« Très cher Frère! La présente t'annoncera que, le vendredi qui suivit notre départ, nous sommes heureusement arrivés à Sienne, bien que notre voyage ne se soit pas effectué sans quelque frayeur, car la route de Peccioli * est peu sûre et il venait justement de s'y produire plusieurs incidents terribles. Si j'en eusse été prévenu, je n'aurais certes pas choisi cette voie et je vous en avertis vous-même afin que vous soyez prudents. Mais je suis fermement convaincu que les prières de notre douce *Mamma* nous ont grandement secourus, — pour ne pas dire que je leur attribue exclusivement notre salut, — puisque tout s'est si bien passé.

« J'ai remis à Sano » (di Maco, en quelque sorte gérant du groupe), « toutes les lettres et autres choses que tu m'avais confiées; puis j'ai distribué les autres lettres et me suis acquitté de toutes les commissions dont j'étais chargé. Les fils et les filles de notre *Mamma* se sont très fort réjouis et l'attendent ainsi que moi avec une impatience extrême. Il me semble qu'elle tarde beaucoup trop.

« Je te supplie au nom du Christ crucifié de ne point faire ce que tu avais l'intention de faire à Avignon... mais de contribuer de tout ton pouvoir à hâter l'arrivée de notre bien-aimée *Mamma*, car je crois bien que si vous restez trop longtemps absents, je me repentirai d'être revenu et peut-être en ce cas irai-je moi-même vous porter une lettre. Je n'en dis pas

* Entre Pontedera et Volterra.

davantage. sinon que tu embrasses de ma part notre douce *Mamma* et que tu la pries de ne pas oublier ce que je lui ai demandé. Recommande-moi à mes Pères, Frère Raymond, Frère Maître, Frère Tommaso, Frère Bartolommeo, Frère Felice; embrasse Monna Lapa et salue pour moi mes Mères, Monna Cecca, Monna Alessia, Monna Lisa et demande-leur de prier pour moi, misérable. Dieu sait ce que je ferais si la pensée que cette séparation sera seulement de courte durée ne me consolait [17]. »

Cette missive est datée du 29 novembre et pourtant, dès le 5 décembre, Stefano écrit de nouveau deux lettres. Le 8, nous le retrouvons encore à son écritoire, composant une épître à sa chère et lointaine *Mamma*. Comme d'ordinaire, elle est adressée à Neri : « Salue mille fois et plus notre très douce *Mamma*, et fais-lui savoir que j'ai réalisé son désir relativement à *il ridotto*... » Cette lettre n'est d'ailleurs, pour ainsi dire, qu'une énumération des noms de tous les membres du cercle dans lequel il a si longtemps vécu et dont les voix retentissent encore à ses oreilles. A chaque instant il croit distinguer leurs formes et leurs visages dans la rue — mais, hélas, ce ne sont point eux! Cette lettre est surtout une salutation à *nostra dolce Mamma*, *nostra dolcissima Mamma*, et une interrogation anxieuse et pleine de désir : « Ne reviendrez-vous donc pas bientôt? [18] »

Dans son message, Stefano fait allusion à un *ridotto* qu'il est occupé à remettre en état, « et dis aussi à Monna Alessia que sa cellule est devenue très jolie et qu'elle est prête à la recevoir ». Comme tous ceux qui sont

dans l'attente, Stefano cherche à tuer le temps en travaillant. Le mot *ridotto* a donné lieu à pas mal d'explications; c'est vraisemblablement la chapelle que Catherine avait obtenu de Grégoire la permission de faire aménager dans sa maison. Car elle rapportait d'Avignon deux bulles pontificales : l'une, lui permettant d'emmener partout avec elle trois prêtres destinés à entendre les confessions de ceux qu'elle convertirait par sa parole (ces trois prêtres furent : Raymond, Maître Giovanni Tantucci et Fra Bartolommeo di Dominici); l'autre, l'autorisant à posséder un autel portatif afin de pouvoir faire célébrer la messe en n'importe quel lieu. On conserve encore à San Domenico, à Sienne, cet autel, qui est une pierre quadrangulaire juste assez grande pour que l'on puisse poser dessus le calice et la patène. Selon la tradition, cet autel serait un fragment de la pierre sur laquelle saint Thomas de Canterbury subit le martyre et il aurait été donné à Catherine par son ami anglais William Flete.

Vers Noël, les voyageurs si impatiemment attendus rentrèrent enfin. Grégoire était à Corneto; la cause pontificale semblait en mauvaise posture. Ascoli tomba le 14 décembre aux mains des anti-cléricaux, Bolsena s'insurgea et l'armée de renfort envoyée par Jeanne de Naples fut vaincue par les Florentins. Le frère de Raymond de Capoue, Luigi delle Vigne, fut fait prisonnier en cette rencontre. Mais Rome se soumit. Le 21 décembre, les clefs de la ville furent remises aux cardinaux d'Estaing, Corsini et Tebaldeschi. La flotte papale ayant quitté Corneto le 13 janvier, atteignit

Ostie trois jours plus tard. Et le 17 janvier 1377, Grégoire fit son entrée dans la ville éternelle; il descendit à Saint-Paul Hors les Murs et fit le reste du trajet monté sur une mule blanche. Autour de lui le peuple romain se livrait à des danses de joie; de toutes les fenêtres, des balcons et des toits, pleuvaient sur le cortège des confettis et des fleurs et, lorsqu'au crépuscule, il parvint à la place Saint-Pierre, celle-ci se trouvait illuminée par huit cents lampions. Les cardinaux eux-mêmes, accoutumés au faste, étaient éblouis. « Jamais je n'eusse imaginé, écrit l'aumônier du pape, Pierre Amely d'Alète, que je serais témoin d'une telle magnificence[19]. »

Et Catherine? Où était-elle en ce moment de gloire et de triomphe pour elle? Se trouvait-elle parmi les danseurs, les chanteurs, les joueurs de luth et les sonneurs de trompe qui entouraient le Pape? La vit-on s'avancer, comme sur la fresque de Matteo di Giovanni, conduisant le palefroi du vicaire du Christ, de son *dolce Babbo?*

Catherine n'était qu'en esprit près de Grégoire XI. Revenue à la maison paternelle, parcourant à nouveau les rues qu'elle avait parcourues dans son enfance, revenue de ses voyages et ramenée aux sonneries de San Domenico et au ruissellement de Fontebranda, revenue à la sombre cellule de la Via del Tiratoio, elle disait et redisait, brisée par la gratitude, le *Magnificat* et y ajoutait le *Nunc dimittis*.

V

« Très saint et très révérend Père dans le Christ, le doux Jésus, votre indigne petite fille Catherine vous écrit avec le désir de vous voir parvenir à une paix parfaite, la paix avec vous-même et avec vos enfants. Dieu exige que vous fassiez cette paix et il veut qu'elle soit aussi complète que possible. Hélas, il ne me semble point que Dieu veuille que nous nous attachions à la puissance temporelle de manière à occasionner la perte des âmes et les outrages envers lui qu'entraîne nécessairement la guerre. Mais il me semble au contraire que Dieu veut que nous fixions le regard de notre intelligence sur la beauté de l'âme et sur le sang de son Fils, ce sang qui purifie nos âmes et dont vous êtes le ministre. C'est pour cela que je vous ai toujours exhorté à être affamé des âmes, car celui qui a faim de l'honneur de Dieu et du salut de son troupeau expose volontiers sa vie, et combien plus encore sacrifie ses richesses pour les sauver de l'emprise du démon. Vous m'objecterez peut-être, Très Saint-Père, que vous êtes obligé, en conscience, de défendre et de recouvrer les biens de la sainte Église. Hélas! je l'avoue, c'est la vérité; mais je

trouve qu'il y a des avantages plus dignes d'être considérés. Le trésor de l'Église, c'est le sang du Christ versé pour le rachat des hommes et non en vue des richesses temporelles de l'Église. En admettant que vous ayez le devoir de reconquérir et de garder les villes que l'Église avait perdues, vous êtes tenu bien davantage de ramener au bercail un si grand nombre de brebis égarées. Il vaut donc mieux négliger les intérêts temporels que les intérêts spirituels. Faites seulement ce qui sera en votre pouvoir et vous serez excusé devant Dieu et devant les hommes. Vous obtiendrez bien plus avec la baguette de la clémence qu'avec les verges de la guerre. Mon âme qui désire si ardemment la réforme de la sainte Église et le bonheur du monde entier n'envisage pas de meilleur moyen que la paix pour atteindre ce double but. Je vous demande donc la paix, la paix pour l'amour du Christ crucifié! N'ayez point égard à l'ignorance, à l'aveuglement et à l'orgueil de vos enfants... C'est par la vertu que vous chasserez le démon... Tandis qu'avec toutes ces guerres et tous ces troubles vous ne pourrez avoir une heure de tranquillité. »

Ces paroles de Catherine parvinrent à Grégoire peu après son arrivée à Rome. Ainsi que de coutume, elle le pressait également de donner à l'Église de bons pasteurs « et non de ces animaux impurs ni de ces feuilles agitées par le vent du monde ». L'Église a perdu son influence pour deux motifs : à cause des vices du clergé et parce que celui-ci se mêle de faire la guerre. Le remède contre le premier mal est « d'écouter les véritables serviteurs de Dieu » (dont fait

partie le porteur de la lettre, frère Jacopo da Padova, prieur du couvent Olivetain de Florence), et les maux de la guerre seront guéris par la « sainte paix »[1].

Catherine elle-même se voua de son mieux à l'œuvre de la paix et, selon son habitude, exerça une influence pacificatrice à Sienne. En quoi elle ne faisait que suivre les grandes traditions du moyen âge. A cette époque, la paix que suivant l'Évangile de saint Jean, le Christ laissa à ses apôtres, n'était pas seulement une paix intérieure : la paix du cœur, mais aussi la paix extérieure, la paix entre les hommes. Le christianisme d'alors était avant tout une morale. Le catholicisme des XIII[e] et XIV[e] siècles ne connaissait guère les triduum et les neuvaines des temps modernes avec leurs centaines de cierges allumés et les interminables prières que personne n'écoute ni ne comprend. Mais il prenait très sérieusement à tâche de visiter les pauvres et les orphelins. Une lettre de Giovanni delle Celle le donne clairement à entendre. Le riche bourgeois florentin Guido di Messer Tommaso di Neri di Lippo ayant demandé à Dom Giovanni des conseils sur la vie chrétienne, le moine lui écrivit :

« Adresse-toi au saint Évangile et regardes-y, comme dans un miroir, cinq riches (comme toi) qui étaient de saints hommes (ce que tu n'es pas). Apprends alors de Joseph d'Arimathie à détacher le Christ de la croix et à te rendre chez Pilate, le Podestat de Jérusalem, pour réclamer hardiment son corps. Ceci tu le feras en venant au secours des opprimés et des crucifiés et en les délivrant par ton influence; en assistant dans leurs besoins les veuves et les orphelins et en t'élevant courageuse-

ment contre leurs persécuteurs. Mais si cela ne te convient pas, mets-toi à l'école de saint Nicodème qui venait s'entretenir avec le Christ pendant la nuit et qui, durant le jour, se gardait d'être vu auprès de lui. Vas avec lui oindre le corps du Christ d'onguents précieux. Tu le feras en allant secrètement trouver les persécutés et les crucifiés pour panser leurs plaies et les réconforter, en visitant les malades et les prisonniers et en les consolant par des paroles et par des actes. Mais si cela ne te convient pas, considère alors Zachée qui reçut avec tant de joie le Christ dans sa demeure. Tu l'imiteras en accordant l'hospitalité aux pauvres pèlerins, en leur donnant à manger, en leur préparant une belle chambre, en les recevant comme le Christ lui-même, en leur lavant les pieds et en leur procurant de l'eau pour se laver les mains...[2] »

Dom Giovanni delle Celle cite encore comme modèles le centurion romain qui se trouvait au pied de la croix, puis Cornélius qui donna l'hospitalité à saint Pierre, à Joppé. Mais ce qui précède doit suffire à prouver qu'en ce temps-là le christianisme était avant tout une action et non pas simplement une orthodoxie et un culte.

« Mais à cette époque vivait à Sienne un homme extrêmement versé dans les sciences profanes et fortement enchaîné par les liens du démon; il se nommait Nanni di Ser Vanni, » raconte Raymond de Capoue. C'était ce même Nanni di Vanni Savini qui, en 1371, avait été condamné à une grosse amende pour conspiration contre le gouvernement. Pour ce motif ou pour d'autres, il passait sa vie en querelles, ne songeant qu'à

la haine et à la vengeance. On ne sait comment il avait fait la connaissance du moine augustin anglais de Lecceto, William Flete; ce dernier lui avait adressé de pressantes exhortations et obtenu de lui la promesse qu'il rendrait visite à Catherine et prêterait l'oreille à ses avis. Ser Nanni tint parole, mais s'arrangea pour choisir une heure où il ne trouverait pas la sainte chez elle. Il l'attendit un moment, puis se leva pour se retirer en disant au confesseur de la sainte qui était présent : « J'avais promis à Fra Guglielmo de venir trouver Catherine et je viens de le faire. Mais je suis un homme occupé et n'ai guère le loisir d'attendre plus longtemps; veuillez avoir la bonté de la saluer de ma part. » Et déjà il s'approchait de la porte avec la satisfaction de celui qui, délivré d'un joug pesant, s'évade de nouveau dans la délicieuse liberté du caprice. Le confesseur tenta de le retenir en commençant à lui parler de ses ennemis. Était-il donc impossible de négocier la paix? etc, etc... Ser Nanni répondit : « Vous êtes prêtre et moine et Catherine est une sainte personne. Je ne veux pas vous en faire accroire; je vous avouerai donc franchement que c'est *moi* qui refuse de conclure la paix. Les autres la désirent, mais moi je n'en veux pas et ne m'y prêterai jamais. Maintenant, je vous ai parlé sans détours, ne m'importunez plus. C'est déjà beaucoup que je vous aie confessé ceci ! »

A cet instant, Catherine rentra et se mit à converser avec Ser Nanni, « le blessant et le pansant à la fois », dit Raymond. Longtemps il résista. Enfin il consentit : « Soit, je ne veux pas être assez grossier pour dire non à *tout* ce que vous me demandez. J'entretiens quatre

inimitiés, je vous en sacrifierai une. » Puis ayant dit ceci, il se leva pour sortir. Mais déjà la suavité du pardon, la paix et la joie de la bonté l'envahissaient. « Ô mon Dieu! s'écria-t-il, jamais auparavant je n'ai rien éprouvé de semblable. Je ne puis m'en aller, je ne puis vous refuser aucune chose. » Puis s'exclamant : « Tu as vaincu! », il s'affaissa devant Catherine. Raymond entendit sa confession et se dit à part lui : « Décidément cette petite femme fait ce qu'elle veut de nous tous[3]. »

Peu après il advint que Ser Nanni, qui jusque-là avait réussi dans toutes ses entreprises, eut à subir de grands revers et finalement fut mis en prison. Raymond murmurait contre Dieu : « Est-ce donc là la récompense de sa conversion? »; mais Catherine envisageait cette épreuve sous un autre aspect : « Auparavant il était du monde, c'est pourquoi le monde l'aimait. A présent, il s'est retiré du monde, c'est pourquoi le monde le hait. Ce châtiment lui est imposé par Dieu afin qu'il échappe aux supplices éternels. » A quelque temps de là, Nanni di Ser Vanni fut remis en liberté et témoigna de son affection à l'égard de Catherine en exauçant l'un de ses vœux les plus chers par le don de son château de Belcaro situé hors de Sienne, pour qu'elle pût y fonder une communauté de dominicaines. Déjà elle avait reçu l'autorisation du Saint-Père au sujet de cette fondation. Le 25 janvier 1377, le gouvernement siennois permit également à « l'humble servante de Jésus-Christ, Catherine, fille de Monna Lapa, du quartier (*Contrada*) de Fontebranda » de transformer la susdite place forte en un monastère de femmes, qui reçut le nom de « Notre-Dame des Anges » et fut consacré avec

grande solennité. L'abbé de Sant'Antimo, Fra Giovanni di Gano, figura en qualité de représentant pontifical à cette cérémonie; la première messe fut célébrée par William Flete, venu de Lecceto [4].

De nos jours Belcaro est un château appartenant à la famille Camaiori de Sienne; sous sa forme actuelle, il date du xvie siècle. Mais en se promenant sur la galerie supérieure qui contourne les murs du château, on voit se déployer, au-dessus des chênes-verts taillés, qui forment en quelque sorte une autre muraille plus basse et plus large, la même perspective que celle qui s'offrait jadis aux regards de sainte Catherine et de ses amies. Tout près, il y a des bois de pins, des champs d'oliviers et de vignes couvrant les collines avoisinantes; puis des fermes jaune d'ocre ou rose pâle, entourées de meules de paille, et une petite église romane avec ses deux cloches dans le clocheton. Plus loin, le paysage s'étend, rayé de champs rouges et verts, moucheté de cyprès : ici se dressent *il Monistero* et Santa Bonda; là, c'est Sienne avec la tour Mangia, la Cathédrale et San Domenico. De l'autre côté, à l'ouest, apparaissent Lecceto, avec sa menaçante tour carrée, campé sur une hauteur boisée, et la *Montagnuola*, l'onduleuse chaîne de montagnes qui sépare la contrée de Sienne de la Maremma toscane. Plus loin, vers le sud, luit le désert siennois, le pays jaune de la *Creta* dans les replis duquel se cache Mont' Oliveto. Et tout à fait au loin bleuit la double cime du Mont Amiata, et sur la route qui mène à Rome se dresse comme un donjon le cône du Radicofani.

Catherine passa en ce lieu presque tout le mois

d'avril 1377 — avril, le plus beau mois de Sienne, l'époque où chante la *Capinera,* où la pervenche bleue et la verte ellébore fleurissent sur les pentes ensoleillées qui environnent Belcaro et dans les bois profonds de San Leonardo al Lago. Mais hélas, ce n'était point le temps de cueillir des fleurs ni de se réjouir avec ses amis du chant des oiseaux et de la paix printanière. D'effroyables événements se déroulaient dans le monde : Hawkwood et ses troupes, toujours à la solde de l'Église, prirent d'assaut Cesena et passèrent au fil de l'épée quatre-vingt mille de ses habitants. Les prédications de Bernardin de Sienne communiquent encore le frisson d'épouvante qui secoua toute l'Italie au moment de la chute de Cesena. « Les enfants et les femmes furent violés, les maisons consumées, les palais détruits, les œuvres d'art détériorées, tous les métiers ruinés; ce qu'on ne pouvait emporter fut brûlé, rendu inutilisable, éparpillé sur le sol. » C'est en ces termes que le grand prédicateur franciscain dépeint la conduite des troupes mercenaires. « Néron lui-même n'a jamais commis de telles cruautés, » écrivit un chroniqueur de l'époque. « Ainsi en est-il quand les hommes d'Église sont les maîtres, » fit observer un gibelin [5].

« De notre nouveau Monastère qui se nomme *Santa Maria degli Angeli,* » Catherine écrivit à Grégoire. Infatigable comme elle l'est, de nouveau elle exhorte le Vicaire du Christ à se souvenir du Prince de la paix au nom duquel il règne. Elle ne parle pas ouvertement du sang répandu à Cesena, mais le mot *sangue* reparaît dans chacune des phrases qui tombent de sa plume : « Le sang du Fils unique de Dieu », « le sang du

Christ que vos mains seules peuvent nous dispenser », « le sang qui n'est jamais sans le feu » (comme Cesena fut en flammes et ruissela de sang). Puis sa voix s'élève, clamant ce tragique appel : « O Très Saint-Père, je vous conjure par l'amour que vous portez au Christ crucifié, de suivre ses traces. Hélas! hélas, la paix, la paix pour l'amour de Dieu, la paix..... Hélas! hélas! *Babbo mio*, malheur à mon âme misérable qui par ses péchés est cause de tout le mal qui advient; il semble que le démon soit devenu le maître du monde! » Longtemps elle continue à répéter son cri de paix jusqu'à ce qu'enfin elle succombe : « Je n'en puis plus, je meurs, sans cependant pouvoir mourir. Je n'en dis pas davantage... J'ai un grand désir de me retrouver en présence de Votre Sainteté, car j'aurais bien des choses à vous exposer. Mais j'en suis empêchée par nombre d'affaires bonnes et utiles à l'Église. La paix, la paix, pour l'amour du Christ, et non plus la guerre. Il n'y a pas d'autre remède[6]. »

Peu de temps devait s'écouler avant que Catherine fût à Rome et de là tentât d'exercer son influence sur les grands événements. En attendant elle se contenta, selon son habitude, de faire du bien dans son entourage immédiat. L'une des caractéristiques les plus frappantes de l'évolution des idées, telle qu'elle s'est produite durant ces cinq ou six derniers siècles, est assurément la différence qui existe entre la conception que se faisaient, des prisons et des prisonniers, les grands chrétiens du moyen âge, et la manière de voir moderne. Dans la très ancienne liturgie du vendredi saint, se trouve une prière ainsi conçue : « Prions tous Dieu, le Père tout-puissant, de

purger le monde des abus, de nous préserver des épidémies, de prévenir la famine, d'ouvrir les prisons, de briser les chaînes, d'accorder aux pèlerins la grâce d'un heureux retour, aux malades la santé, aux marins une mer favorable. » On implorait donc tout simplement du Seigneur la liberté de tous les prisonniers sans aucune espèce de condition, ce que l'État moderne ne peut nullement souhaiter. Mais c'est ainsi que sentait l'Église primitive, et telle était encore l'opinion du moyen âge relativement à ceux qui gémissaient dans les fers et languissaient dans des cachots. Sentiment et conception qui font penser aux vers d'Oscar Wilde dans *The Ballad of Reading goal :*

> *This too I know, and wise it were*
> *if each could know she same,*
> *that every prison that men build*
> *is built with bricks of shame*
> *and bound with bars, lest Christ should see*
> *how men their brothers maim.*

En l'année 1377, le jeudi saint tomba le 9 avril. Ce jour-là, environnée du soleil printanier et du chant des oiseaux de Belcaro, Catherine écrivit une lettre « aux prisonniers de Sienne ». Elle les intitule ses « très chers fils dans le Christ, le doux Jésus », et pas un seul mot de cette missive n'a trait à leurs délits et à la justice du châtiment qui leur est infligé. Son unique préoccupation est de les exhorter à la patience. Et où trouverons-nous la patience? Dans le Christ. Sur quoi elle trace un vigoureux portrait de la patience de Jésus : « Il a supporté les peines, les opprobres, les mauvais traitements, les outrages; il a été lié, flagellé, cloué à la croix; il a été

abreuvé d'injures et d'affronts, tourmenté et dévoré par la soif sans qu'on lui procurât d'autre soulagement que du vinaigre mêlé de fiel, offert avec de rudes paroles. Mais il a tout souffert avec patience en priant pour ceux qui le crucifiaient et en les excusant. » L'application pratique est directe : les prisonniers, eux aussi, savent ce que c'est d'être outragés, bafoués, flagellés et torturés ; ils connaissent le goût d'une nourriture peu abondante et grossière, présentée avec des injures et ils n'ignorent pas l'angoisse d'attendre de jour en jour une mort atroce. Mais le Christ a enduré des supplices plus terribles encore et, de même que *Lui* a tenu bon, les prisonniers eux aussi doivent tenir bon. « Il fut un chevalier combattant sur le champ de bataille... La couronne d'épines était son casque, sa chair flagellée sa cuirasse, les clous de ses mains ses gantelets, la lance de son côté le glaive, et les clous de ses pieds ses éperons. Voyez comme notre chevalier est bien armé! Nous devons le suivre et chercher en lui toute consolation dans nos épreuves et nos tribulations[7]. »

Ce fut pour apporter elle-même à un pauvre prisonnier ces consolations du Christ et la compatissante tendresse d'une femme, qu'un jour de ce printemps-là, étant de retour de Belcaro, Catherine parcourut le chemin, si familier pour elle, qui mène à la prison de Sienne. *Magnifici Domini et Patres Domini Defensores Populi civitatis Senarum* (ainsi que se désignaient eux-mêmes en termes pompeux les gouverneurs de Sienne) exerçaient un sévère régime. Agnolo d'Andrea fut condamné à mort pour avoir donné un grand festin sans y convier aucun des membres du

gouvernement. Un jeune gentilhomme de Pérouse, Niccolò Toldo, qui était au service du Sénateur, ou bien du Podesta, dut subir le même sort pour cause d'insultes vis-à-vis des Défenseurs. Tommaso Caffarini se rendit dans son cachot où il le trouva en proie à un désespoir farouche. « Il arpentait sa cellule comme un fou furieux et refusait énergiquement de se confesser et d'entendre soit un prêtre, soit un moine[8]. » Il est aisé de se représenter l'état d'âme de ce jeune Pérugin. Quoi! mourir ainsi, au printemps, dans la fleur de la première jeunesse; être traîné sur la charrette des criminels au lieu du supplice, au *Corposanto al Pecorile;* poser sa tête sur le billot, tandis que les prés à l'entour étaient blancs de pâquerettes et que les alouettes chantaient joyeusement dans le ciel clair, et que bleuissaient les lointaines montagnes qui cachaient Pérouse, la ville natale, le foyer, la liberté, la vie!... Que venait-on lui parler des impénétrables décrets de Dieu, de sa Providence et de son amour paternel? Ils pouvaient jaser à leur aise, les prêtres ascétiques et les moines corpulents, ce n'étaient point eux qui devaient mourir, ce n'était pas leur tête que la hache du bourreau trancherait dans peu de jours (il connaissait si bien le bruit de l'acier tranchant les chairs et les cartilages)..... *Eux* pouvaient croire en Dieu, l'aimer si cela leur plaisait, car Il se montrait miséricordieux à leur égard, Il les laissait vivre... Mais le Dieu qui envoyait Niccolò Toldo à la mort pour une vétille, pour quelques paroles inconsidérées prononcées par espièglerie sous l'influence du vin, n'était pas un Dieu bon, un tendre père; c'était un diable et, qui plus est, un diable *stupide*... Et

le jeune homme éclata en abondants blasphèmes, ces blasphèmes qui grondent toujours sous la piété populaire italienne...[9].

Catherine accourut auprès de cet infortuné jeune homme, et c'est elle-même qui a fait le récit de cette visite dans une lettre à Raymond de Capoue. « Courage, mon Père bien-aimé, et ne dormons plus, » lui écrit-elle, « car j'entends des nouvelles si grandes que jamais plus je ne voudrais ni lit ni autre commodité. J'ai déjà reçu *une* tête dans mes mains et j'en ai ressenti une douceur que le cœur ne peut comprendre, ni la bouche raconter, ni l'œil voir, ni l'oreille entendre...

« Je suis allée visiter celui que vous savez et il en reçut tant de consolation et de joie, qu'il se confessa et se trouva dans les meilleures dispositions. Il me fit promettre pour l'amour de Dieu que lorsque viendrait l'heure de la justice, je serais auprès de lui; et, ce que j'ai promis, je l'ai fait. Le matin, avant le premier coup de cloche, je l'allai trouver et il fut grandement consolé. Je le menai entendre la messe; il reçut la Sainte Communion dont il s'était toujours éloigné. Sa volonté était unie et soumise à la volonté de Dieu, il lui restait seulement la crainte d'être faible au moment suprême et il me disait : « Reste avec moi, ne m'abandonne pas, en ce cas tout ira bien et je mourrai content. » Et il reposait sa tête sur ma poitrine. Alors je sentis une joie et un parfum de son sang qui était comme mêlé avec le mien que je désire répandre pour le doux Époux Jésus. Ce désir augmentait dans mon âme et, remarquant combien il était angoissé, je murmurai : « Courage, mon doux frère, car bientôt nous serons aux noces éternelles;

tu iras baigné dans le doux sang du Fils de Dieu avec le doux nom de Jésus qui ne doit jamais sortir de ta mémoire, et je t'attendrai au lieu de la justice! » O mon Père et mon Fils, toute crainte s'évanouit alors de son cœur et la tristesse de son visage se changea en joie, et dans son allégresse, il disait : « D'où me vient une si grande grâce que la douceur de mon âme m'attende au lieu saint de la justice? » Voyez quelle lumière il avait reçue puisqu'il appelait saint le lieu de la justice. Il ajoutait : « Oui, j'irai fort et joyeux et il me semble que j'ai encore mille années à attendre quand je songe que vous y serez. » Et il énonçait de si douces paroles que c'est d'en éclater, parce que le bon Dieu est si bon!

« Je l'attendis donc au lieu de la justice en priant et en invoquant sans cesse l'assistance de Marie et de Catherine vierge et martyre. Avant son arrivée je me baissais et je plaçais mon cou sur le billot, mais sans obtenir ce que je désirais et je priais et faisais violence au ciel et je disais : *Maria!* Je voulais obtenir la grâce qu'elle lui procurât la lumière et la paix du cœur à ses derniers instants... Mon âme alors fut tellement enivrée de la douce promesse qui m'était faite que je ne distinguai personne, bien qu'il y eût sur la place une grande multitude.

« Il arriva enfin comme un agneau paisible et en me voyant, il se mit à sourire. Il voulut que je fisse sur lui le signe de la croix. Quand il l'eut reçu je lui dis tout bas : « Va, mon doux frère; sous peu tu seras aux noces éternelles! » Il s'étendit avec une grande douceur; je lui découvris le cou et, inclinée vers lui, je lui rappelai le sang de l'Agneau. Ses lèvres ne pro-

féraient que « Jésus ! », « Catherine! » Et je fermai les yeux en disant : « Je veux! » et je reçus sa tête entre mes mains.

« Aussitôt je vis l'Homme-Dieu dont la clarté ressemblait à celle du soleil... Cette âme entra dans la blessure ouverte de son côté, et la Vérité me fit comprendre que cette âme était sauvée par pure miséricorde, par grâce, sans aucun mérite de sa part...

« Et cette âme fit quelque chose d'une douceur telle que mille cœurs ne pourraient la contenir... Déjà elle commençait à goûter la suavité divine; alors elle se retourna, comme fait l'Épouse quand elle est arrivée au seuil de la maison de l'Époux : elle regarde en arrière et incline la tête pour saluer et remercier ceux qui l'ont accompagnée.

« Lorsque le cadavre eut été emporté, mon âme se reposa dans une paix délicieuse, et je jouissais tant du parfum de ce sang que je ne voulais pas souffrir qu'on lavât celui qui avait jailli sur mes vêtements.

« Hélas! pauvre misérable, je ne veux plus rien dire. Comment pourrais-je supporter de continuer à vivre ici-bas sur la terre? [10] »

384[1]



DANS LE VAL D'ORCIA.

G. Beauchesne. Édit. G. Deberque, Imp., Paris.

VI

« Il nous faut faire pour l'honneur de Dieu ce que firent les apôtres après avoir reçu l'Esprit Saint : ils se séparèrent les uns des autres et dirent adieu à leur douce mère Marie. Nous pouvons supposer que tout leur bonheur était d'habiter ensemble et cependant ils renoncèrent à ce bonheur en vue de l'honneur de Dieu et du salut des âmes... C'est là la règle que nous-mêmes devons suivre. Je sais que ma présence vous est une vive consolation, mais pour pratiquer la vraie obéissance, vous ne devez ni rechercher votre consolation personnelle ni écouter le démon qui vous suggère des doutes au sujet de mon affection à votre égard... Si, je vous aime, mais en Dieu et pour Dieu... Il nous unit et nous sépare selon les besoins du moment. Et présentement notre doux Sauveur désire que nous soyons séparés pour son honneur...

« Vous êtes à Sienne, Cecca et « Grand'mère » sont à Montepulciano, Fra Bartolommeo et Fra Matteo y ont été ou s'y rendront. Alessia et Monna Bruna sont à Monte Giovi... Elles séjournent près de la comtesse

et de Madonna Isa. Fra Raimondo et Fra Tommaso, Monna Tomma, Lisa et moi nous sommes à la Rocca au milieu des chenapans (*mascalzoni*), et nous avons à manger tant de démons incarnés que Fra Tommaso prétend qu'il en a mal à l'estomac, et pourtant il ne peut s'en rassasier. Ils prennent goût de plus en plus à leur travail et en trouvent, d'ailleurs, à bon marché. Priez la Bonté divine de leur donner de bons morceaux doux et amers. Songez que c'est une immense consolation de travailler pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes... Vous ne devez vouloir ni désirer autre chose. Vous ne pouvez rien faire qui plaise davantage au Seigneur ainsi qu'à moi. Courage donc, mes filles, sacrifiez votre volonté propre à l'éternelle et suprême volonté de Dieu[1]. »

La plus puissante des grandes familles siennoises, la famille Salimbeni, possédait au sud de Sienne, dans la sauvage vallée d'Orcia, au pied du Mont Amiata, un château imprenable, *Rocca di Tentennano*, qui était pour ainsi dire le centre du royaume des Salimbeni, de ce petit état que cette famille énergique et intelligente avait su se tailler dans les possessions de l'état Siennois. Nous avons parlé plus haut de la bataille de Monteaperti en 1260; c'était à cette occasion que Salimbene Salimbeni avait prêté à la commune de Sienne la somme énorme de cent mille florins d'or, afin de couvrir les frais de la guerre. Pour s'acquitter de cette dette le gouvernement siennois avait dû céder aux héritiers du grand banquier les châteaux de Tentennano, de Castiglioncello del Trinoro, de Montecuccori, de la Selva et de Montorsaio.

Au temps de Catherine, la famille était divisée en deux branches : celle de Andrea et de Cione di Sandro, accusés de haute trahison et exilés de leur ville natale, après la guerre de 1357 entre Sienne et Pérouse — et celle dont le chef était Giovanni di Angelino qui, en secondes noces, avait épousé Bianchina Trinci, sœur de Trincio et de Corrado Trinci, appartenant à la maison seigneuriale de Foligno. C'est de Giovanni di Angelino Salimbene que la chronique raconte qu'il fut « pour ainsi dire pendant dix ans le maître absolu de Sienne ». Ce fut lui que la commune envoya en 1362 comme ambassadeur à la rencontre de l'empereur Charles IV; malheureusement il mourut peu de temps après, des suites d'une chute de cheval. Son fils, Agnolino di Giovanni, continuait pourtant les grandes traditions de la famille; les Salimbeni acquirent encore les châteaux de Castiglione, dans la vallée d'Orcia, de Piancastagnaio et de Monte Giovi sur l'Amiata, de Rocca Federighi dans la Maremma, de Boccheggiano vers le Nord, dans le Val de Merse. Des alliances vinrent consolider encore la situation de la grande famille siennoise; la sœur d'Agnolino, Benedetta ou Bandeca épousa un Farnese; une autre sœur, Isa, fut demandée en mariage par son cousin Paolo Trinci.

Mais une scission se produisit entre les deux branches de la famille : Cione et Agnolino entrèrent en querelle, puis en lutte ouverte. Et le bonheur des deux jeunes comtesses s'effondra sous les coups répétés de l'épreuve. Leurs époux succombèrent. Paolo Trinci et son oncle Trincio trouvèrent la mort dans les mouvements populaires qui se produisirent à Foligno;

nous possédons encore la lettre de consolation qu'envoya Catherine à la sœur de Trincio, Monna Jacopa d'Este. Une seconde union de Bandeca fut rompue par un semblable malheur : la mort violente de son nouveau mari. Alors les deux sœurs résolurent de se retirer du monde.

Catherine à laquelle elles s'ouvrirent de leur projet, ne put que l'approuver. « Le Christ est le seul Époux qui nous reste toujours », écrit-elle à Bandeca, « les autres époux meurent et passent comme le vent, tu en as fait l'expérience. » Et elle l'invite à venir se réfugier comme dans la terre promise au nouveau monastère de Santa Maria degli Angeli, à Belcaro. A Isa, elle donne le même conseil. « Cela ne vous empêchera nullement de garder une grande dévotion vis-à-vis de votre glorieux père saint François », dit-elle à la jeune veuve qui, probablement, pendant son séjour à Foligno[3], était devenue tertiaire franciscaine.

Ce fut dans le but d'affermir ces deux fondations religieuses, puis pour chercher à amener la paix entre les deux branches ennemies de la famille que, sur une invitation de Monna Bianchina, Catherine se rendit, durant l'été de 1377, à la *Rocca* des Salimbeni.

Elle était suivie d'une partie de sa famille spirituelle (Alessa, Cecca, Lisa, Tomma ou Tommasina, puis Raymond, Tommaso della Fonte, Bartolommeo di Domenici, Matteo Tolomei, Neri, Pietro di Giovanni Ventura, Gabriele Piccolomini, Francesco Malavolti, d'autres encore). Ce fut probablement en plein été, sous un soleil brûlant, que la *brigata* catherinienne

parcourut l'antique *Via Francigena* qui, franchissant la Porta Romana, arrive par Malamerenda, Isola d'Arbia, Monteroni et Torrenieri, à San Quirico in Osenna, la vieille cité aux belles églises romanes.

Comme trois ans auparavant Catherine voulut faire un pèlerinage au tombeau de son amie du ciel, sainte Agnès de Montepulciano. Pendant ce séjour (peut-être par l'intermédiaire du poète Neri) Catherine fit la connaissance du noble Giacomo del Pecora, poète lui aussi, et descendant du chevalier du même nom qui, un siècle auparavant, avait joué un si grand rôle dans la vie de Marguerite de Cortone. La Sainte siennoise gagna à Dieu le cœur du jeune poète, lequel devait plus tard la célébrer dans de douces poésies et reprocher à Sienne de ne pas l'apprécier à sa juste valeur[4].

C'est aussi pendant ce séjour à Montepulciano qu'il faut placer un petit épisode délicieux qui nous fait pénétrer dans la vie intime de la *bella brigata* de Catherine. Un soir, au moment où la *Mamma* souhaitait une bonne nuit à ses amis devant la porte du couvent de Sainte-Agnès où elle demeurait, l'un d'entre eux s'avance, inquiet et attristé. C'est un des derniers convertis, le jeune Siennois Pietro di Giovanni Ventura. La mélancolie du soir et la tristesse d'avoir à se séparer de celle qu'il aime pèsent sur son cœur, encore trop attaché aux consolations.

« *Mamma,* » dit-il, « pour l'amour de Dieu je te prie de penser à moi cette nuit de manière à ce que j'éprouve quelque consolation dans le Seigneur! » Souriant de son doux sourire elle le lui promet : « Je prierai la Sainte Vierge pour toi! » dit-elle. Sa prière

fut exaucée. Le matin suivant, l'heureux *Caterinato* put raconter aux autres que, dans une vision, leur *Mamma* lui était apparue, accompagnée de deux frères du couvent voisin de Mont-Oliveto, et qu'elle lui avait tendu une hostie.

Dès ce jour le jeune disciple reçut des faveurs spéciales. Dans l'église du couvent de Montepulciano il vit Catherine en extase s'élever en l'air et vit la sainte hostie s'échapper des mains de Frère Raymond pour survoler les lèvres de la vierge[5].

De Montepulciano Catherine se rendit directement à Castiglioncello del Trinoro, le château de Cione di Sandro Salimbeni. La femme du farouche guerrier (il venait de prendre la ville de Chiusi), Monna Stricca, était déjà en relations épistolaires avec la Pacificatrice. La mission, ainsi préparée, obtint un heureux résultat : Cione consentit à faire la paix avec son cousin. Porteuse de cette bonne nouvelle, Catherine se rendit alors à la Rocca di Tentennano où la lettre, citée au commencement de ce chapitre, nous la montre installée en qualité de chef d'une armée spirituelle, dispersée sur un vaste champ de bataille[6].

Cecca di Gori et Monna Lapa (« Grand'mère », ainsi que l'on avait peu à peu pris l'habitude de l'appeler dans le cercle qui donnait à Catherine le nom de *Mamma*) étaient restées à Montepulciano, où la fille de Cecca, Justina, était novice dans le monastère de Sainte-Agnès. D'autres disciples, Alessia Saracini et Bruna — généralement ignorée — étaient partis pour le château de Monte Giovi en compagnie des deux comtesses Salimbeni, Bandeca et Isa. Mais le quartier

général était à Rocca di Tentennano ou Rocca d'Orcia : c'est là que se trouvait Catherine avec Raymond de Capoue, Tommaso della Fonte, Lisa Colombini, Neri di Landoccio, Francesco Malavolti et plusieurs autres disciples, c'est là qu'ils s'adonnèrent en commun à l'occupation favorite de Catherine « à manger des démons », c'est-à-dire à convertir des pécheurs. Ils le firent avec si grand succès que Raymond se plaignait de ne pouvoir suffire à entendre toutes les confessions que lui attirait Catherine. Et pourtant il n'était point seul à la tâche ; outre Tommaso della Fonte et Bartolommeo di Dominici, trois ou quatre autres prêtres lui venaient en aide.

Catherine, dans la lettre citée, déclare : « Nous sommes ici à la Rocca, au milieu de chenapans. »

La population du Val d'Orcia était, en effet, des plus sauvages et des plus rudes ; le bienheureux Colombini qui, dix ans avant Catherine, avait parcouru la contrée, se plaint amèrement des cœurs endurcis de ses habitants. Et Caffarini, venu d'Orvieto prêter main-forte à ses frères en Saint-Dominique, raconte qu'il confessa à la Rocca di Tentennano des pécheurs invétérés et obstinés qui depuis quarante ans ne fréquentaient plus les sacrements[7].

Cette lutte contre la puissance des ténèbres revêtait parfois des formes tout à fait surnaturelles. Francesco Malavolti raconte que, non seulement Catherine convertit des pécheurs durant son séjour chez les Salimbeni, mais qu'elle délivra des possédés. Quand elle était assise, au milieu du cercle de ses amis, « sur la terrasse qui s'appelait *lo sprone* », il se trouvait parfois

qu'on lui amenât quelque pauvre possédé, pieds et mains liés, si écumant de rage que plusieurs robustes hommes réussissaient à grand'peine à le retenir. Son traitement était toujours le même. « Qu'a donc fait ce malheureux pour que vous le teniez ainsi enchaîné! » s'écriait-elle, « au nom de Jésus crucifié, je vous ordonne de le délier! » Sur l'ordre de Catherine on s'enhardissait à relâcher le fou furieux, celui-ci devenait aussitôt doux comme un agneau, et Catherine (qui selon sa coutume était assise par terre et non pas sur un banc ou sur un siège d'honneur) attirant sur son sein la tête de l'infortuné se mettait à pleurer sur lui comme une mère sur son enfant. Alors la maladie s'enfuyait; et les poux eux-mêmes qui tourmentaient le possédé malpropre, se répandaient sur les dalles, si bien que les disciples présents s'écriaient avec épouvante : « *O Mamma*, ne vois-tu donc pas que cet homme nous couvre de vermine? » Mais elle répondait avec son doux sourire : « Ne vous inquiétez point, ils ne resteront pas longtemps sur vous. » Et ainsi en était-il[8].

Catherine considérait comme une revanche de l'enfer certaines infirmités dont elle était affligée et certains malheurs qui la frappaient. « Il est curieux de dire, surtout de notre temps », écrit Raymond (à cette époque-là déjà « notre temps » était donc particulièrement « éclairé »!) « que plusieurs fois des mains invisibles firent soudainement tomber Catherine à la renverse. Il advint ainsi qu'un jour elle tomba dans le feu; Lisa, Alessia et Francesca accoururent pour la relever, mais elle n'avait aucun mal. » Une autre fois, — c'était pendant un voyage, et ils approchaient de

Sienne — l'âne que montait Catherine trébucha et s'abattit dans la boue avec la jeune fille. Celle-ci tomba si malencontreusement que l'un des sabots de l'animal l'atteignit au côté, à l'endroit précis où elle ressentait toujours une si vive douleur. Mais elle dit en riant : « C'est *Malatasca* qui fait des siennes! », et par *Malatasca* (expression que l'on rencontre dans les lettres de Giovanni Colombini et qui était probablement usitée chez les moniales de Santa Bonda) la sainte voulait dire le diable, celui qui est comme un sac sans fond pour les âmes damnées[9].

Catherine resta quatre mois dans la vallée d'Orcia. Elle passa une partie de cette période à Sant'Antimo, non loin de la Rocca, près de la grande abbaye fondée par Charlemagne et dont l'abbé, Giovanni di Gano, avait peu de temps auparavant consacré le monastère de Belcaro. Plus heureuse que son prédécesseur Colombini, elle sut déployer une grande activité de missionnaire. C'est à propos de ce séjour dans la verte vallée de Castelnuovo dell'Abate, à l'ombre de la merveilleuse église romane, que Raymond écrivit : « J'ai vu des milliers et des milliers de personnes, comme appelées par une invisible trompette, descendre des montagnes et accourir des petites cités pour voir et entendre Catherine. A sa seule vue ils furent pris de componction et se mirent à pleurer leurs péchés et leurs méfaits et s'en allèrent au plus vite trouver les confesseurs dont moi-même je faisais partie. » Suivant son habitude, Raymond n'indique que vaguement le lieu où s'est produit ce miracle d'évangélisation; c'est Francesco Malevolti qui nous le rapporte. Il ajoute que

pendant plusieurs jours et nuits sept confesseurs ne purent suffire à entendre les confessions et que, « comme les apôtres », ils ne trouvaient pas même le temps nécessaire pour prendre quelque nourriture.

Au nombre des convertis de Sant'Antimo figuraient plusieurs personnages importants des villes voisines; l'un d'eux, le notaire et poète Ser Anastagio de Montalcino, a noté dans une poésie, publiée du vivant de Catherine, l'impression que lui fit la Sainte :

« Jamais il ne fut donné de voir ici-bas si grande merveille! Cette Bienheureuse fait obstacle à tous les vices, les met tous en fuite, car son saint tabernacle contient toutes les vertus; de la tête jusqu'aux pieds elle est pleine du Christ, elle est la vraie servante du Seigneur qui, jour et nuit, chante ses louanges! Son regard toujours fixé vers le ciel est sans cesse plein de larmes de piété... Elle est si courtoise que volontiers elle donnerait son sang pour sauver tous ceux qui, avec un sincère repentir, disent *miserere*... elle est comme un mur fort pour tout pécheur qui se réfugie près d'elle... O chère, ô douce, ô vénérable *Mamma*, c'est ainsi que je te vois au pied de l'autel! »

Le poète montalcinois raconte comment, lui aussi, a vu l'hostie consacrée s'envoler des mains du prêtre pour entrer « dans ce saint vase qu'est le corps de Catherine ». Il a connaissance de son jeûne perpétuel : « Elle pense tellement au salut des hommes que jamais elle ne touche à aucune nourriture terrestre. » Et cependant elle est « toujours joyeuse et souriante » et ne pense pas aux souffrances « qui la dévorent ». Toujours elle rend des actions de grâces à son « Agneau sacrifié » et

quand « sa bouche gracieuse énonce le doux nom de Marie, c'est comme si l'on voyait la Sainte Vierge elle-même ».

« O Pucelle gentille, âme rapide », s'écrie-t-il, « ô fidèle esclave de tous les serviteurs de Dieu, tu émeus de telle sorte ceux qui t'approchent que chacun se met à aimer de préférence ce qu'auparavant il détestait le plus. » Et avec des expressions toutes cateriniennes le poète termine ainsi les louanges de cette nouvelle Béatrice : « Sus, sus, chrétiens, préparez-vous au tournoi, remportez la victoire ! Tout ce que peut donner le monde n'est que de la boue qui nous souille. Tournons les yeux vers le Fils de Dieu pour être élus à faire partie de cette société où suavement se chante l'Hosannah, au son des instruments des anges, et où nous serons tous nourris de la douce manne dont vit ici-bas déjà cette Catherine ! O rose vermeille, rose sans épines ! [10] »

Aimée, glorifiée, adorée ainsi par les siens, la Sainte avait d'autre part des détracteurs et des accusateurs. L'archiprêtre de cette même ville de Montalcino où Ser Anastagio venait de composer son *capitolo in rima* pour honorer Catherine, portait à Sienne une délation contre elle. Déjà les soupçons du gouvernement de la République s'étaient éveillés. Les Salimbeni étaient de tout temps plus ou moins suspects ; qui sait quels complots se tramaient là-bas, à l'ombre de la Rocca di Tentennano, entre les nobles exilés et le puissant abbé de Sant'Antimo, l'influent dominicain Raymond delle Vigne ? A Montepulciano Catherine avait reçu une première admonition. On désirait surtout sa présence

à Sienne, en qualité de pacificatrice; elle s'y était refusée, en alléguant : « Je ne suis pas digne que vous désiriez ma venue ni que vous vouliez me confier cette œuvre de pacification à laquelle je suis tout à fait indigne de coopérer. » D'ailleurs, elle est retenue par des affaires importantes du même genre. « J'ai quelque chose à faire pour le monastère de Sainte-Agnès et il est nécessaire que j'intervienne auprès des neveux de Messer Spinello pour qu'ils se réconcilient avec les fils de Lorenzo; comme vous savez, il y a longtemps que vous avez commencé à traiter cette paix et jamais elle ne s'est conclue. Je ne voudrais pas qu'elle fût compromise par mon départ précipité[11]. »

Pendant le séjour de Catherine à Sant' Antimo, on revint à la charge. Un ami, l'orfèvre Salvi di Pietro, lui fit entendre des avertissements. Elle lui répondit : « Où il n'y a pas crime, il n'y a ni honte ni crainte de punition. Je me confie *in Domino nostro Jesu Christo* et non dans les hommes. Voici comment j'agirai : si l'on me calomnie et me persécute, je répondrai par des larmes et de continuelles prières, autant que Dieu m'en fera la grâce. Que le démon le veuille ou non, j'emploierai ma vie pour l'honneur de Dieu et pour le salut des âmes dans le monde entier et spécialement dans la ville. Quelle honte pour les citoyens de Sienne de croire ou d'imaginer que nous sommes ici, dans les possessions des Salimbeni, pour établir des traités secrets. Nous ne le ferions ni ici ni dans aucun autre lieu du monde. » « Frère Raymond, ce pauvre calomnié, te demande de prier Dieu pour qu'il soit bon et patient[12]. »

Mais « aux Seigneurs Défenseurs et au Capitaine du Peuple de la cité de Sienne », elle écrit en ces termes :

« On m'a dit que vous nourrissiez des soupçons à mon sujet et que vous me réclamiez ainsi que ma famille. Je ne sais si c'est vrai. Mais si vous vous aimiez autant que moi je vous aime, vous ne vous laisseriez point aller à de telles pensées et vous fermeriez les oreilles pour ne pas entendre. Moi et les autres nous avons cherché et nous cherchons toujours le salut de vos âmes et de vos corps, sans compter avec aucune fatigue... et ce n'est certes pas à cause de l'ingratitude et de l'ignorance de mes compatriotes que cette œuvre sera négligée : nous la poursuivrons jusqu'à la mort. Mettons-nous à l'école de ce doux saint Paul qui dit : « Le monde nous maudit, et nous le bénissons; le monde nous persécute et nous chasse, et nous le supportons avec patience. » Nous ferons de même, nous suivrons sa règle. La vérité nous délivrera. Je vous aime plus que vous ne vous aimez et je désirerais autant que vous voir régner la paix parmi vous. Vous ne devez donc pas imaginer que quelque chose soit comploté contre la paix par moi ou par l'un des membres de ma famille [spirituelle]. Notre devoir est de semer la parole de Dieu et d'en recueillir les fruits dans les âmes...

« Je vois que le démon souffre des pertes qu'il a subies pendant ce voyage et que, Dieu aidant, il subira encore. Je ne suis pas venue ici pour autre chose que pour manger des âmes et les soustraire aux mains du démon. Et si je possédais mille vies, je les sacrifierais toutes à ce but. C'est pourquoi je partirai ou je resterai, selon que l'Esprit-Saint m'y poussera. Pietro vous

dira de vive voix la raison principale pour laquelle je suis venue ici et j'y reste[13]. »

Quelle était donc cette « principale raison » qui portait Catherine à rester encore dans le Val d'Orcia et que son ambassadeur, Pietro di Giovanni Ventura, retournant à Sienne, devait confier aux Seigneurs Défenseurs de la ville? Nous la pouvons soupçonner si nous réfléchissons que, depuis le mois de septembre, séjournait près de San Quirico le grand condottiere John Hawkwood. Avec sa compagnie de redoutables mercenaires anglais il venait camper sur les hauteurs qui s'élèvent entre San Quirico et Corsignano (l'actuelle Pienza). Est-il possible que la grande Pacificatrice ne se soit pas adressée de nouveau à son « doux frère dans le Christ », pour arriver par lui à établir la paix universelle, la paix entre son *dolce babbo*, son « Christ de la terre », et ses adversaires? Un passage obscur de la légende de Raymond devient clair à la lumière de cette hypothèse. Le dominicain raconte comment il dut quitter la Rocca di Tentennano sur l'ordre de Catherine, pour aller présenter au Pape « plusieurs bons traités qui eussent été utiles à l'Église si on les avait conclus ».

On a ignoré jusqu'ici quels étaient ces traités. Mais on croit le deviner quand on voit Hawkwood, dans une lettre écrite à San Quirico le 3 février 1378, réclamer à Florence et à Sienne des sauf-conduits pour les ambassadeurs pontificaux qui devaient venir s'entretenir avec lui, Hawkwood, à San Quirico, puis continuer sur Milan. On voit ici le farouche guerrier, sans doute sous l'influence de Catherine, s'efforcer

d'amener des pourparlers entre le pape et son principal ennemi, Messer Bernabò, et si ces efforts n'aboutirent point, il faut l'attribuer à la malveillance des deux gouvernements auxquels s'adressa l'Anglais[14].

Le brusque départ de Raymond et la séparation qui s'ensuivit — le dominicain avait été contraint par le pape à rester à Rome comme prieur du couvent de la Minerva — fut une rude épreuve pour Catherine. Durant les trois années qu'ils avaient passées ensemble, le savant dominicain était devenu son ami le plus intime et son appui le plus sûr. Il y avait surtout un point extrêmement important sur lequel il la comprenait si bien et prévenait ses désirs : c'était le besoin qu'elle éprouvait de recevoir quotidiennement le sacrement de l'autel. « Parfois elle désirait si ardemment communier, » écrit Raymond, « que si elle venait à être privée de la sainte Eucharistie ce jour-là, elle en souffrait plus dans son corps que d'une fièvre persistante... Aussi avait-elle pris l'habitude de me dire lorsque son âme était consumée du désir de l'union eucharistique : « Père, j'ai faim, pour l'amour de Dieu, donnez à mon âme sa nourriture! »... Je me souviens en particulier, qu'une fois après notre retour d'Avignon, nous allâmes ensemble rendre visite hors de la ville à quelques serviteurs de Dieu pour nous édifier mutuellement dans le Seigneur. Nous revînmes au matin de la fête de Saint Marc et l'heure de Tierce était presque passée, quand nous atteignîmes la demeure de Catherine. Mais elle se tourna vers moi et dit : « O Père, si vous saviez comme j'ai faim! » La comprenant bien, je lui répondis : « Il est déjà tard

pour offrir le saint Sacrifice et je suis si las que je pourrais difficilement me disposer à le faire. » Tout d'abord elle resta un moment silencieuse, mais bientôt elle me répéta qu'elle avait grand'faim. Alors je lui accordai ce qu'elle demandait et me rendis à la chapelle qu'avec l'autorisation du Souverain Pontife elle avait aménagé dans sa maison. M'étant revêtu des ornements sacrés, je célébrai en sa présence la messe de Saint Marc. J'avais consacré une petite hostie pour sa communion et quand j'eus moi-même consommé les saintes Espèces, je me retournai pour réciter selon l'usage la formule de l'absolution générale. Je vis alors le visage de la vierge rayonnant et resplendissant comme celui d'un ange. Elle était en quelque sorte transfigurée, et je me disais en moi-même : « Ceci n'est plus la figure de Catherine. » Et j'entendis dans mon âme une voix qui répondait : « Celle-ci est en réalité, Seigneur, votre Épouse fidèle et dévouée ! » J'étais tout saisi de cette pensée quand je me retournai vers l'autel, et j'ajoutai intérieurement : « Venez, Seigneur, à votre Épouse ! » J'ignore d'où m'est venue cette inspiration, mais à peine mon esprit eut-il formulé cette invocation que la sainte Hostie se mit d'elle-même en mouvement, avant que je l'eusse touchée ; je la vis clairement venir à moi en franchissant un espace d'au moins trois doigts et arriver ainsi jusqu'à la patène que j'avais en main... Mais si l'hostie s'est placée d'elle-même sur la sainte patène ou si c'est moi qui l'y ai posée, cela je l'ignore... [15] »

D'autres personnes observèrent de semblables phénomènes. Si l'on en croit Tommaso della Fonte,

l'hostie s'élançait presque toujours d'elle-même dans la bouche de Catherine : Fra Gregorio da Rimini et tous ceux qui étaient présents le constatèrent un jour où il donna la sainte communion à la Siennoise. Bartolommeo di Dominici sentit de même l'hostie qu'il tenait entre ses doigts frémir d'impatience, et Francesco Malavolti la vit une fois passer comme une flèche entre les lèvres de sa *Mamma*. Lorsque celle-ci avait reçu le sacrement de l'autel, son âme ne percevait plus rien de ce qui est terrestre. Parfois, le corps suivant l'ascension de l'âme planait en l'air « le temps de réciter un *Miserere* » et se trouvait alors assez élevé au-dessus du sol pour que l'on pût « glisser les mains dans l'intervalle ». Il ne s'agit point ici d'une pieuse erreur, car la Siennoise décrit elle-même, dans le « Dialogue », cet état de planement extatique : « Souvent, » dit-elle, « en raison de la plénitude de son union avec Dieu, le corps est soulevé de terre comme s'il s'était allégé. Cependant il n'a rien perdu de sa pesanteur, mais comme l'union que l'âme a contractée avec le Seigneur est plus parfaite que l'union qui existe entre l'âme et le corps, la force de l'esprit fixé en Dieu soulève de terre le poids du corps [16]. »

La plus extraordinaire de toutes ces relations est peut-être bien celle que nous fait Raymond de Capoue au sujet d'un prodige dont il fut témoin. Il célébrait un jour la messe dans la *Cappella delle Volte* et, selon le rite, il avait rompu le pain consacré; mais, avant le moment de la communion, l'une des parcelles de l'hostie disparut sans qu'il lui fût possible de la retrouver. Raymond, extrêmement troublé, entreprit de minu-

tieuses recherches, dans lesquelles il fut interrompu par une visite, après quoi il revint de nouveau à l'autel pour continuer sa perquisition, mais toujours sans succès. Enfin, il découvrit, d'après un demi-aveu de Catherine, que c'était elle qui, sans quitter sa place, à l'autre extrémité de la chapelle, avait reçu d'une façon miraculeuse la parcelle d'hostie dont la disparition l'inquiétait si fort. Ce fait est rapporté tout au long par Raymond et il est attesté par Catherine elle-même dans le « Dialogue » où, selon son habitude, parlant d'elle-même à la troisième personne, elle raconte ce qui suit :

« Cette âme avait un grand désir d'assister au saint Sacrifice et d'y communier, mais ses infirmités l'empêchèrent de se rendre à l'église à l'heure voulue. Elle y vint cependant mais en retard et, quand elle arriva le prêtre prononçait les paroles de la consécration. La messe se célébrait à un autel placé au chevet de l'église, mais elle s'agenouilla à l'autre extrémité... Dans sa vive affliction, elle se disait à elle-même : « O âme misérable, ne vois-tu donc pas quelles grâces tu as reçues : tu es dans le temple saint du Seigneur et tu vois son serviteur officier à l'autel, toi qui par tes péchés mériterais d'être précipitée dans l'enfer ? » Toutefois ces considérations n'apaisaient point son désir, bien au contraire ; plus elle s'abaissait dans les profondeurs de l'humilité, plus elle se sentait élevée au-dessus d'elle-même, car Dieu dans sa bonté lui faisait comprendre que l'Esprit-Saint viendrait à son aide et contenterait sa faim... Et c'est en effet ce qui se produisit. Avant la communion, au

moment où le prêtre divise l'hostie, il s'en détacha une fraction et, par une disposition de la sagesse de Dieu, cette petite parcelle (*moccolino*) quitta l'autel pour aller à l'autre extrémité du sanctuaire, où se tenait cette âme. Celle-ci sentit à cet instant qu'elle était communiée mais, croyant qu'elle l'avait été d'une manière invisible, elle pensa qu'une fois de plus, comme il lui était déjà bien souvent arrivé, ce prodige s'était opéré spirituellement. Ce n'était pas l'avis du prêtre; ne retrouvant plus cette parcelle de l'hostie, il en éprouvait une douleur qui eût été intolérable si l'Esprit-Saint dans sa clémence ne lui eût suggéré l'idée de la personne qui l'avait reçue. Un doute cependant subsista dans son esprit jusqu'à ce qu'il l'eût interrogée à ce sujet. »

Nous possédons là deux témoignages de premier chef, indépendants l'un de l'autre, touchant un fait qui peut être motif à réflexion. Pour saisir toute la portée de ce qui vient d'être raconté, il faut se rappeler qu'au moment qui précède la communion du prêtre, l'hostie est divisée en trois parties qui toutes trois doivent être consommées par le prêtre ; or, ce fut néanmoins l'une de ces parcelles qui, d'après les deux dépositions de Raymond et de Catherine, quitta l'autel et, franchissant l'espace, chercha ses lèvres comme l'abeille cherche la fleur [17].

Après le départ de Raymond, Catherine resta encore jusqu'à l'époque de l'Avent dans le Val d'Orcia. Des traditions locales nous la montrent visitant les bourgs et les couvents du Mont Amiata : Montenero, Monte Giovi, Potentino, Seggiano, l'ermitage bénédictin de San Biagio, le couvent franciscain de Colombaio,

celui des Camaldules à Vivo. A son retour près de Salimbeni, elle semble avoir quitté, pour quelque temps au moins, le château et s'être installée en bas, dans le village, où l'on montre encore sa maison, et dont la petite église, dédiée à Saint Simeon, l'a vue en oraison et en extase.

C'est qu'elle avait grand besoin du soutien de la prière et des consolations divines. La séparation d'avec Raymond lui avait été particulièrement dure; n'était-il pas son disciple de prédilection, *il mio Giovanni singolare*, comme elle se plaisait à le nommer, l'ami intime et le conseiller intelligent qui, par son autorité incontestée, l'avait le plus efficacement aidée à se faire connaître? Il était pénible de se séparer d'un tel ami, et l'on sent dans les lettres de la Sainte, datées de cette époque, combien il lui en a coûté de se soumettre à la volonté de Dieu, « l'amère volonté de Dieu », comme l'a dit Claudel.

Mais, héroïque comme elle l'est, la vaillante jeune fille choisit de vivre dans ce tourment, de même que les âmes du Purgatoire appellent et choisissent la flamme purificatrice. Avec Raymond s'était enfuie la dernière et peut-être la plus vive de ses consolations terrestres. Il ne lui restait désormais jusqu'à la mort que la souffrance pure, la couronne d'épines, le chemin du calvaire. Catherine passa le triste mois de novembre chez les Salimbeni. Dans les lignes qu'elle adressa de la Rocca à sa fidèle amie Alessia Saracini, retentit comme une énergique et sombre protestation contre tout printemps et tout désir de bonheur humain.

« Je désire te voir suivre la doctrine de l'Agneau

sans tache d'un cœur libre, te voir dépouillée de la créature et uniquement revêtue du Créateur..., » écrit la jeune vierge, âgée maintenant de trente ans. « Visite chaque jour le jardin de ton âme à la lumière de la foi afin d'en arracher les épines qui étoufferaient la bonne semence et d'en remuer la terre, c'est-à-dire pour dépouiller chaque jour ton cœur. »

Catherine ne prêche ici que ce qu'elle-même met en pratique. Se reportant par la pensée vers le cruel départ de Raymond (elles ont fui, fui pour toujours, les soirées où formant un cercle amical sur *lo sprone* ils contemplaient le vaste paysage qui s'étend jusqu'à Sienne dans le lointain bleu!) elle ajoute : « Il semble que mon Époux qui est la Vérité éternelle ait voulu me soumettre à une royale et très douce épreuve... et il me fortifie de telle sorte dans cette épreuve que la langue est incapable de l'exprimer. » Puis elle entonne les louanges de la souffrance. Car, au fond, que lui reste-t-il sinon de souffrir — souffrir dans ses souvenirs, souffrir dans ses aspirations, souffrir en se remémorant avec désespoir le passé qui jamais plus ne reviendra :

« Les peines seront ma nourriture et les larmes mon breuvage... Je veux que les peines m'engraissent; les peines me guériront, les peines me donneront la lumière, les peines couvriront ma nudité, les peines me dépouilleront de tout amour-propre spirituel et temporel... Réjouis-toi, réjouis-toi sur la croix avec moi! Nos âmes doivent se reposer sur la croix comme sur un lit! [18] »

Les croix ne manquaient pas à Catherine. Sur le roc isolé de Tentennano elle se sentit « comme sur une île

que les vents battent de tous les côtés » (celui qui, par un jour de novembre, a fait l'ascension du rocher sauvage sait quelle peut être là-haut la violence de la tempête). Après le départ de Raymond, voici Monna Rabe Tolomei qui réclame son fils, le dominicain Fra Matteo, et Catherine ne peut le retenir[19].

Pis encore, des défections morales se produisent parmi les disciples. Pour les comprendre il faut songer à la situation extraordinaire de Catherine, placée au centre d'un groupe de jeunes hommes de son âge ou même plus jeunes encore.

Étant elle-même très virile, Catherine recherchait volontiers la société des hommes. Souvent ceux qu'elle attirait ainsi dans son cercle étaient de nature douce et presque féminine : le mélancolique poète Neri di Landoccio, le joyeux et bavard Stefano Maconi, l'inconstant et mobile Francesco Malavolti, le doux Pietro di Giovanni Ventura, qui ressentait à tel point le besoin d'être consolé...

Chez aucun de ces jeunes gens leurs sentiments à l'égard de Catherine ne dépassèrent les bornes d'une affection admirative et enthousiaste. Cependant un ouvrage anonyme, les *Miracoli di Santa Catarina*, nous parle d'un moine qui, ayant été admis au nombre des disciples de Catherine, « se laissa au bout de quelque temps illusionner par le démon de sorte que le saint zèle et l'admiration qu'excitait en lui la pieuse vie de la dominicaine se changèrent en un coupable amour, et qu'il fut totalement consumé par cette flamme impure. Comme elle continuait à mener une sainte vie et ne lui témoignait jamais que de saints et pieux

sentiments, tandis que lui s'enflammait chaque jour davantage, il en vint finalement à préméditer de l'assassiner à l'église. Mais comme il s'avançait vers elle, Dieu permit qu'un homme présent dans le sanctuaire fût averti de ce dessein et prévînt le crime. Peu après ce moine quitta l'habit religieux et sortit de son ordre pour réintégrer son foyer, un château assez éloigné de Sienne, où il vécut dans un profond désespoir. Et elle, qui savait ce qu'il en était, supplia Dieu d'avoir pitié de son âme, mais il persista dans son désespoir et finit par se pendre [20]. »

Les biographes de la Sainte ont bâti jusqu'ici nombre de conjectures au sujet de ce disciple; nous savons maintenant son nom, c'était Fra Pietro di Maestro Lando. Sa mort survint avant 1374. Malheureusement il ne fut pas le seul. Raymond de Capoue raconte une histoire analogue sur « un misérable que j'ai bien connu » et qui ne peut être confondu avec le premier, puisque ce ne fut qu'en 1374 que Raymond entra dans le groupe de Catherine. « Tel un autre Judas, il se pendit dans la forêt », on le retrouva étranglé, assis au pied de l'arbre auquel il avait attaché la corde, et son cadavre fut enseveli dans le fumier « ainsi qu'il convenait [21]. »

Le dominicain n'a pas su ou n'a pas voulu savoir si, encore une fois, un amour malheureux était le mobile de cette haine, de ce désespoir et de ce suicide. Mais parmi les lettres des disciples de Catherine, éditées par Grottanelli, s'en trouvent deux anonymes qui ont été attribuées à cet infortuné. Elles datent de l'automne de 1377 et sont adressées à Neri Pagliaresi, en ré-

ponse à deux épîtres de lui. La première dit : « Cela me surprend fort que tu te souviennes de moi, pauvre misérable, puisque Dieu m'a transformé en un vase d'opprobre. Je ne sens plus l'exquis parfum dont je me nourrissais autrefois, je suis hors de la bonne voie. Mais sache que si c'était encore le bon temps, les jours d'antan, je ne pourrais pas résister et t'écrirais plus souvent. Hélas! j'ai honte à présent de t'écrire ou d'écrire à n'importe quel autre serviteur ou ami de Dieu, car j'ai conscience de ma misère. Que le Seigneur te garde dans sa sainte grâce, toi et ta *Mamma!* F. S. »

Cette courte missive est empreinte d'un désespoir étrangement calme. Celui qui l'a tracée se sent maintenant à jamais écarté de la bonne voie où naguère il cheminait. Il sait qu'il est un vase d'opprobre et jette un coup d'œil désespéré sur l'époque où il croyait, lui aussi, être appelé au salut. Il ne se montre nullement rebelle; sachant qu'il est irrévocablement condamné, il souhaite aux autres la grâce qui n'existe plus pour lui : « à toi, Neri, et à ta *Mamma!* » (hélas! plus la *mienne*, jamais plus la mienne. Car le chemin qu'elle suit mène au paradis, le mien à l'abîme!)

Dans la lettre suivante, la tristesse de ce ton s'accentue encore : « Depuis longtemps déjà, je sais à quoi m'en tenir sur ma condamnation, » dit-il, « je suis effacé et rayé du livre de vie... Ne m'appelle donc plus ton frère... ne me compte plus au nombre de tes chers amis et frères. Ne t'étonne point de ce que je ne t'ai pas écrit et ne t'écrive pas... Il y a si longtemps maintenant que je me suis éloigné de la bonne voie, qu'il me paraît tout à fait impossible de jamais reprendre goût à ce

qui faisait autrefois mon bonheur et de trouver la paix nulle part... Je suis chassé de la table, parce que je me suis revêtu des ténèbres. Je ne ressens plus la soif ni le désir du bien. Cette lettre n'a ni commencement ni fin, car en moi-même il n'y a plus ni commencement ni fin. Je ne signe pas mon nom, car j'ignore quel nom je porte. Que Dieu t'accorde sa grâce, la persévérance et une heureuse mort. » Et il met, plus bas, l'adresse : « A Neri di Landoccio, à la Rocca di Tentennano, » là où *elle* est, là où d'autres peuvent encore se réjouir dans le rayonnement de sa présence, là où lui ne retournera jamais plus[22]...

L'auteur de ces lettres est banni du royaume lumineux de la paix ; par sa propre faute, il est devenu l'esclave de la sombre passion inquiète, il s'est livré, dirait Ernest Hello, à la *passion du malheur*. Il est malheureux, mais il ne veut pas que son malheur prenne fin. Les mets simples et sains de la table des vertus lui paraissent fades et sans goût. Il *veut* sa désespérance, il *veut* sa perte, il *veut* entretenir en lui ce trouble perpétuel et dévorant qui, parcourant son être comme un fleuve sombre, met obstacle à son travail, lui dérobe tout repos, ravage son existence et qui, hélas! lui est plus cher que la santé.

Il semble que Gardner ait raison quand il lit ainsi la signature de ces deux lettres *F*(*ra*) *S*(*imone*) : Frère Simon de Cortone, le disciple inquiet qui, à l'exemple de Neri di Landoccio, redoutait toujours de n'être pas du nombre des prédestinés à la gloire. D'autres parmi les *caterinati* furent en proie à la même terreur ; nous possédons un fragment de lettre, dans lequel Fra

Lazzarino, le franciscain converti, avoue ses craintes à sa mère spirituelle : « Il me semble que je suis séparé de tout ce qui est saint, que je suis réprouvé par Dieu, comme étant incorrigible. »

Catherine savait venir en aide à ces âmes torturées et les sauver des eaux noires du sentiment qu'Angèle de Foligno appelle « la fausse humilité ». Dans une belle lettre à son « très cher frère *sans nom* » elle lui fait comprendre que « c'est le démon qui nous porte à croire que nous sommes réprouvés de Dieu » et que, si seulement il court « se baigner et s'anéantir dans le sang du Christ, il *aura un nom*[23] ».

Frère Simon (*Mone* comme l'appelle sa *Mamma* dans une lettre) revint à la lumière et Catherine put écrire à Raymond : « Réjouissez-vous avec moi que les fils perdus soient revenus au bercail et aient échappé aux ténèbres[24]. »

Mais quel fut donc alors le malheureux auquel songeait Catherine en disant plus tard dans une de ses lettres à Neri di Landoccio : « Ne crains pas que Dieu permette qu'il en soit de toi comme de *cet autre!* » Nous ne le savons pas. Nous savons seulement qu'ainsi que Neri lui-même, il dut lutter contre la loi de son corps, *la puzza delle lege perversa,* comme dit vigoureusement Catherine, et qu'il était encore loin d'atteindre « l'océan de paix où tu ne craindras plus d'être séparé de Dieu[25] ».

VII

« Afin que je pusse épancher mon cœur et l'empêcher par là même d'éclater, la Providence m'a donné la faculté d'écrire. L'heure n'étant pas encore venue pour moi de quitter les ténèbres de ce monde, cette faculté a surgi en moi comme lorsqu'un professeur montre à l'élève ce qu'il doit faire. Aussitôt après votre départ, je pris des leçons, comme en dormant, avec le glorieux évangéliste saint Jean et saint Thomas d'Aquin[1]. »

C'est par ces mystérieuses paroles que Catherine termine une longue lettre à Raymond de Capoue. Elle ajoute : « Cette lettre et une autre que je vous ai déjà envoyée ont été écrites de ma propre main dans *l'Isola della Rocca* » (c'est-à-dire au château des Salimbeni). S'il faut en croire la Sainte, ce serait donc par une sorte d'initiation intérieure, avec les deux grands saints pour maîtres, qu'elle apprit à écrire. Ils lui fournissaient des modèles, elle n'avait qu'à copier ce qu'elle voyait. Et ceci s'est passé au cours d'une extase.

Caffarini nous donne des renseignements plus complets sur la manière dont Catherine acquit subitement la faculté d'écrire. Trouvant un jour dans une pièce du château un petit pot du vermillon que l'on employait pour dessiner des initiales, ainsi qu'une plume et

du parchemin, elle s'assit pour s'essayer elle aussi à cet art merveilleux qu'elle avait vu si souvent professer par ses disciples. Et, « comme nous le devons croire, mue par une inspiration divine », elle traça « d'une écriture lisible et nette », les vers suivants, peut-être composés par elle, peut-être simple réminiscence :

O Spirto Santo, vieni nel mio cuore;
per tua potenzia trailo a te, Dio vero,
concedimi carità con timore;
custodimi da ogni mal pensiero,
riscaldami e rinfiamma del tu' amore,
si che ogni peso mi paia leggiero.
Santo mio Padre e dolce mio Signore,
ora aiutami in ogni mio mistiero.
Cristo amore! Cristo amore!

En français :

O Esprit-Saint viens en mon cœur,
Dieu vrai, attire-moi à toi par ta puissance,
Accorde-moi l'amour en même temps que la crainte.
Préserve-moi de toutes pensées mauvaises,
Réchauffe-moi et embrase-moi de ton amour,
Afin que tout fardeau me paraisse léger.
Mon Très Saint Père et mon doux Seigneur,
Viens-moi en aide dans toutes mes œuvres.
Christ amour! Christ amour!

« Et il ne faudrait pas imaginer, ajoute Caffarini, que cette feuille fût la seule écrite de sa propre main... Car l'estimable Dom Stefano Maconi qui, entre plusieurs autres, lui servait de secrétaire, m'a confié qu'elle écrivit elle-même au susdit Dom Stefano une lettre dans laquelle elle lui affirme que c'est la première missive écrite de sa main. Il l'a également vue tracer,

outre de nombreux messages urgents, plusieurs pages du *livre* qu'elle composa en italien[2]. »

Nous ignorons quelle est l'épître qu'adressa ainsi Catherine à Stefano Maconi, son existence a même été mise en doute. En revanche, nous connaissons fort bien *le livre*, dont parle le dominicain : c'est « le Dialogue » ; et il ne semble pas impossible que Catherine commençât la composition de cet ouvrage dès son séjour à la Rocca de Tentannano. Ceci n'aurait rien de surprenant ; une lettre de Catherine à Monna Rabe Tolomei, écrite vers cette époque, contient déjà la doctrine des trois degrés mystiques, développée plus longuement dans « le Livre », et la lettre à Raymond de Capoue, que nous avons citée, n'est autre chose qu'une esquisse de ce même ouvrage. Plus tard, la comtesse Bianchina s'intéressa beaucoup à ce travail littéraire de Catherine, peut-être parce qu'elle l'avait vu naître ?[3]

Comme le dit la Sainte elle-même, elle faisait passer le temps et trompait son attente en écrivant. Car, anxieusement, elle se demandait si son espoir d'une paix générale se réaliserait. Ses lettres s'en allaient demander des nouvelles à l'ami lointain qui avait accès près du pape :

« S'il arrive, mon très cher Père, que vous vous trouviez en présence de Sa Sainteté, notre très saint et très doux père, le vicaire du Christ, recommandez-moi humblement à lui et dites-lui que je me repens de la nonchalance et de la négligence dont je me suis rendue coupable envers Dieu mon Créateur qui me pressait de le faire connaître de tout mon pouvoir et d'assister son vicaire par mes paroles et par ma présence... De

toutes manières j'ai commis des fautes sans nombre et je crois que l'on peut attribuer à mes iniquités les violentes persécutions dont la sainte Église et lui ont à souffrir. Si donc il se plaint de moi, il a mille fois raison et s'il me punit de mes fautes, c'est pour de justes motifs. Mais dites-lui que je ferai tous mes efforts pour me corriger et lui mieux obéir[4]. »

Il semble, d'après cette lettre envoyée par Catherine à Raymond en novembre 1377, qu'une brouille était survenue entre elle et Grégoire XI. Elle ne pouvait plus s'adresser directement à celui qu'autrefois elle appelait : *Babbo mio dolce*. Peut-être le Saint-Père regrettait-il sa venue à Rome! Il ne vivait pas précisément d'heureux jours au bord du Tibre et l'on raconte que, sur son lit de mort, il se repentit amèrement d'être parti sur les visions de Brigitte et de Catherine et d'avoir ainsi perdu par sa propre faute son joyeux et paisible Avignon. De plus, il est possible que Grégoire considérât comme une trahison que Catherine l'eût en quelque sorte abandonné à lui-même et, au lieu de rester près de lui et de l'assister, passât son temps à opérer des réconciliations et des conversions dans des milieux moins importants que celui de Rome. Quoi qu'il en soit, ce n'était désormais que par un moyen détourné que Catherine pouvait atteindre l'oreille du Souverain Pontife et elle usait de ce moyen. Toute une partie de la lettre à Raymond est destinée à être lue au Pape et elle s'y adresse directement à lui : « Punissez-moi, Très Saint-Père », s'exclame-t-elle, « mais punissez-moi selon la raison et non avec colère. A qui m'adresser si vous me délaissez? Qui sera mon refuge

si vous me chassez? Mes persécuteurs me poursuivent; j'accours vers vous et vers les autres serviteurs de Dieu. Si vous me délaissez en vous irritant et en vous indignant contre moi, je me cacherai dans les plaies de Jésus crucifié dont vous êtes le Vicaire; je sais qu'il me recevra, car il ne veut pas la mort du pécheur; et lorsqu'il m'aura reçue vous ne me rejetterez plus et nous resterons ensemble à notre poste afin de combattre généreusement avec les armes de la vertu pour la douce Épouse du Christ. C'est là que je veux achever mon existence, dans les larmes, les sueurs et les soupirs; je veux donner mon sang et la moëlle de mon sang pour la sainte Église. Quand le monde entier me chasserait, je ne m'en préoccuperais aucunement, mais je me reposerais en pleurant et en souffrant sur le sein de la douce Épouse. Pardonnez-moi, Très Saint-Père, toutes les offenses dont je me suis rendue coupable envers Dieu et votre Sainteté. C'est la Vérité éternelle qui m'excuse et me rassure. Je vous demande humblement votre bénédiction. »

En réalité, Catherine n'avait rien à se reprocher vis-à-vis de Grégoire XI. Mais sa caractéristique était de toujours se croire fautive, en conséquence de quoi elle se sentait toujours inclinée à donner raison à ses accusateurs. Il lui semblait, qu'au fond, elle était cause de tout le mal qui se déchaînait sur le monde, car si, en *telle* ou *telle* circonstance, elle eût agi différemment, *ceci* ou *cela* ne se serait point produit et les événements eussent pris une tout autre tournure. Quand elle considérait sa vie passée, celle-ci lui apparaissait comme une série d'occasions de faire le bien, perdues, et per-

dues par *elle* qui n'avait pas été à la hauteur de sa tâche, elle qui avait recherché sa propre satisfaction plutôt que la volonté de Dieu et qui dès lors était au pied de la lettre *la cagion d'ogni male,* la cause de tout le mal qui survenait dans le monde... C'est sous l'empire de ce sentiment qu'elle s'abîmait toujours dans la prière en s'exclamant : « *Peccavi, Domine, miserere mei,* j'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi ! » Et c'est pourquoi, aiguillonnée par sa conscience délicate comme par un éperon d'argent pur, elle vint sans motif implorer son pardon auprès du Pape.

L'expression du repentir de Catherine parvint au pied du trône de Grégoire à un moment où la situation paraissait réellement désespérée. La paix avec Florence que voulait négocier à Avignon la Siennoise n'avait jamais été conclue. En octobre 1377, les ambassadeurs florentins quittèrent Anagni où ils étaient venus trouver le Pape, mais les conditions de paix qu'ils remportaient furent à l'unanimité déclarées inacceptables. On vota la continuation des hostilités en même temps que la réélection des huit capitaines de la guerre, et il fut décrété qu'au cas où l'interdit ne serait point levé, le clergé et les propriétés ecclésiastiques seraient frappés de nouveaux impôts. Le 18 octobre, la messe fut chantée solennellement sur la Piazza della Signoria.

Simultanément, Grégoire s'était brouillé avec la république de Sienne, dont les émissaires étaient venus le trouver avec une recommandation écrite de Catherine, mais qu'il n'en avait pas moins fait jeter en prison, tandis que d'autre part les troupes pontificales occupaient le port de Talamone et dévastaient la Maremma

siennoise. Le capitaine des armées pontificales, Rodolfo Varano di Camerino — John Hawkwood ayant quitté le service de Grégoire pour se mettre de nouveau à la solde de Florence — avait été battu par Bartolommeo di Smeduccio à la fin d'octobre 1377. L'unique soutien du Saint-Père était donc la reine Jeanne de Naples, fort compromise moralement, à laquelle il adressait toujours de plaintives suppliques.

Une lueur brillait pourtant dans ces ténèbres et elle émanait de Catherine. Peu avant le départ de Raymond pour Rome, l'influent ami florentin de la jeune fille, Niccolò Soderini, était venu un jour à Sienne où il avait eu avec le dominicain un entretien des plus importants. Florence était, au fond, résolue à signer la paix, affirmait Soderini; seuls, cinq ou six personnages s'obstinaient à poursuivre la guerre. Et ces quelques hommes pourraient aisément être rendus inoffensifs, si tous les autres, se coalisant contre eux, les condamnaient à l'exil. Le Florentin cita, comme étant tous prêts à prendre en main cette cause, les chefs du parti guelfe dits *Uffiziali* ou *Capitani della Parte guelfa*[5].

Mais la route qui conduisait aux guelfes florentins passait par Sienne : c'était Catherine et elle seule qui pouvait en ceci prêter assistance. Raymond raconte comment un dimanche matin à Rome, en descendant de chaire, il reçut l'ordre de se présenter chez le Pape sitôt après son repas. « L'on m'a écrit, » déclara Grégoire au prieur des dominicains, « que si Catherine de Sienne se rendait à Florence, la paix serait immédiatement conclue. » — « Non seulement Catherine, mais nous tous, sommes prêts à subir même le martyre si

Votre Sainteté l'exige, » répondit Raymond en éludant la question. — « Je ne veux pas que tu ailles à Florence, ils te maltraiteraient, » reprit le Pape, « mais je crois qu'ils n'oseraient pas s'attaquer à Catherine, tout à la fois parce qu'elle est une femme et parce qu'ils la vénèrent. » L'audience se termina par la recommandation expresse au dominicain de revenir dès le lendemain matin avec toutes les bulles et autres papiers nécessaires pour la mission de Catherine.

La Siennoise fit ainsi, pour la troisième et dernière fois, son apparition dans la république des bords de l'Arno. Ce fut en décembre 1377 qu'elle quitta la Rocca de Tentennano et, par Sienne et Barberino di Val d'Elsa, gagna Florence. Son escorte se composait cette fois de bien peu de membres : Alessia Saracini, Cecca Gori, Catarina Ghetti, Neri, Stefano Maconi et, plus tard, quand ce dernier eut regagné son foyer, Ser Cristofano di Gano Guidini. « En cette année, » mentionne la chronique florentine de l'année 1377, « arriva ici à Florence une femme nommée Catherine, fille de Jacopo Benincasa..; elle blâmait les adversaires de l'Église. Ceux qui dirigeaient le parti guelfe la reçurent avec joie, notamment Niccolò Soderini qui lui avait préparé une chambre dans sa maison où déjà elle avait demeuré autrefois, et pareillement Stoldo di Messer Bindo Altoviti ainsi que Piero Canigiani ; ils la portèrent aux nues. Il est vrai qu'elle s'entendait aux questions ecclésiastiques, à la fois par don naturel et par ce qu'elle avait appris, et qu'elle savait fort bien manier la parole et la plume. Piero Canigiani lui fit même construire une habitation au pied de San Gior-

gio et recueillit à cet effet dans tout son entourage, chez les hommes et chez les femmes, de l'argent avec lequel il acheta des pierres et des poutres qu'il fit porter en ce lieu. Soit de son propre mouvement, soit à l'instigation des personnalités déjà nommées, Catherine assistait fréquemment aux séances du parti et soutenait qu'il était juste de *ammonire* (terme technique de « bannir ») pour mettre fin à la guerre... Les membres du Parti la considéraient comme une prophétesse, les autres la tenaient pour une femme hypocrite et mauvaise[6]. »

Ce fut peu avant la fête de sainte Lucie (13 décembre) que Catherine arriva à Florence; et elle n'avait point oublié son ancienne prédilection de jeunesse pour cette sainte. C'était la veille de sa fête qu'autrefois, à Sienne, elle avait vu le ciel ouvert et avait entendu les anges chanter les louanges de sainte Lucie; au milieu du chœur des vierges se tenait la Sainte elle-même, belle et pure entre toutes et portant sur sa poitrine une précieuse parure d'émail et d'or... Tommaso della Fonte était instruit de cette vision dont il avait fait le récit dans l'un de ses recueils; c'est donc à lui qu'elle écrivit, après un long silence, pour lui confier ce qu'elle venait d'éprouver en cette fête de sainte Lucie. « Le jour de sa fête, elle me fit goûter le fruit de son martyre. Je me trouvais transportée par un ardent désir à la table de l'Agneau qui me disait à moi, misérable créature : « Je suis la table et je suis la nourriture qui se trouve sur la table. » Et la main du Saint-Esprit me tendait cette nourriture... Je voyais tellement la vérité que mon âme confesse à présent n'avoir jamais aimé Dieu... Et je sentais en

moi un tel renouvellement de grâce que la langue serait incapable de l'exprimer. Hélas! hélas! je ne veux rien ajouter si ce n'est que je supplie cette très douce *Luce* de nous obtenir bientôt d'être immolés pour la cause de la vérité. Ne vous étonnez pas, mon Père, car je ne puis me rassasier de sacrifices[7] ! »

C'est animée de ce sentiment que la Siennoise prenait part aux assemblées du parti guelfe dont les chefs comprirent fort bien quelle valeur représentait pour eux le nom de Catherine et pressentirent que, sous le couvert de ce nom, ils pourraient assouvir leurs vengeances personnelles. Ce furent donc non seulement les cinq ou six hommes nommés par Soderini à Raymond qu'atteignit l'ostracisme guelfe. Le sentiment de justice, d'ordinaire si éveillé chez Catherine, semblait s'être momentanément assoupi ; elle laissait faire. Ce qui lui importait, c'est que les Florentins, comme première ouverture de paix avec le Souverain Pontife, eussent enfin commencé à tenir compte de l'interdit. Dans une lettre de cette époque à son ami William Flete, elle dit : « Nous espérons que Dieu fera miséricorde au monde et à sa douce Épouse et qu'il dissipera les ténèbres de l'esprit humain. Il me semble que les premières lueurs de l'aube commencent à poindre et que notre Sauveur a éclairé ce peuple pour le retirer de cet aveuglement coupable où il était tombé en faisant célébrer de force les saints mystères. Maintenant, grâces à Dieu, ils observent l'interdit et se montrent obéissants vis-à-vis de leur Père. » En termes analogues elle écrit à Monna Alessia : « L'aurore est venue, les ténèbres des péchés mortels de ceux qui

célébraient et entendaient publiquement l'office divin se dissipent...l'interdit est observé. Grâces, grâces en soient rendues à notre Sauveur qui ne méprise pas les humbles prières, les larmes et les ardents désirs de ses serviteurs... Courage donc, levez-vous et ne dormez plus! Faites prier dans les monastères et recommandez à notre prieure (des Mantellate) de faire prier très spécialement toutes les sœurs pour la paix, afin que Dieu nous prenne en pitié et que je ne rentre pas à Sienne sans que la paix soit établie[8]. »

Pendant ce séjour à Florence, ainsi qu'en tous lieux et toujours, Catherine trouva de nouveaux disciples, tels Giannozzo Sacchetti, un troubadour converti dont les *Laude* furent chantées aux réunions pieuses qui, durant l'interdit, devaient tenir lieu d'offices religieux, et cet aimable Barduccio, le plus jeune fils de Piero Canigiani, celui qui, durant les dernières années de Catherine, devint pour elle ce qu'avait précédemment été Stefano, le secrétaire qui l'accompagnait partout, le Benjamin de son cœur maternel, de même que Stefano avait été son Joseph...

Cependant, la politique suivait son cours; après maintes hésitations, l'entrevue de tous les représentants des puissances belligérantes fut enfin décrétée et Sarzana choisie comme lieu de rendez-vous. Le pape s'y fit représenter par trois cardinaux français; Florence dépêcha cinq ambassadeurs; Venise, Naples et la France firent de même; Bernabò Visconti et Otto de Brunswick vinrent en personne. Mais, sur ces entrefaites, Grégoire XI mourut subitement, le 27 mars 1378. La chronique florentine raconte qu'au moment même

où il rendit le dernier soupir, on entendit frapper à la Porta San Frediano tandis qu'une voix clamait : « Ouvrez promptement à celui qui apporte la paix. » En attendant, c'étaient de nouvelles luttes que suscitait la mort du pape. Le congrès de Sarzana fut dissous sans avoir encore obtenu de résultat, et le pape Urbain VI, sous le pontificat duquel devait éclater le grand schisme, fut élu, le 8 avril, à Rome[9].

Il n'entre pas dans mes intentions de relater ici l'histoire du schisme. Comme on le sait, le Sacré Collège procéda sous la forte pression du peuple romain à cette élection qui plaçait, sur le trône de Pierre, l'archevêque de Bari, le Napolitain Bartolommeo Prignano. Le conclave se réunit à une heure avancée de l'après-midi du 7 avril et, du sein de la foule massée sur la place Saint-Pierre, retentit jusque dans les cellules des cardinaux ce cri menaçant : « *Romano lo volemo!* Nous voulons un Romain! »

Au cours de la nuit, la populace fit irruption dans les celliers du Vatican « pour boire le bon vin du pape »; une autre bande envahit le clocher et se mit à sonner le tocsin auquel on répondit du haut du capitole. La nuit était sinistre. Les cardinaux enfermés dans leurs cellules ignoraient les incidents qui se produisaient dans la ville. Sur la proposition de l'Espagnol Pedro di Luna, l'archevêque de Bari, présent à Rome, fut élu à treize voix sur seize — c'était un moyen terme que d'élire un Italien. Mais durant la matinée l'excitation du peuple avait atteint à un tel comble de frénésie que les cardinaux, n'osant point proclamer le choix fixé, eurent recours, pour sauve-

garder leur vie, à la ruse de revêtir des ornements pontificaux le vieux cardinal Tebaldeschi qui était romain. En dépit des énergiques protestations du vieillard, cette comédie fut jouée ; les cloches sonnèrent *a gloria* et l'on chanta le *Te Deum*, après quoi les cardinaux s'empressèrent de quitter le Vatican. Ce ne fut que le jour suivant que l'on informa Bartolommeo Prignano que c'était lui et non Tebaldeschi qui était élu. Les Romains s'estimèrent satisfaits de n'avoir du moins pas un Français. Le jour de Pâques, le 18 avril, Urbain fut couronné et, selon la tradition, monté sur un cheval ambleur, se rendit en procession solennelle au Latran.

Le nouveau pontife était en tous points l'opposé de Grégoire. Si ce dernier avait été faible et indécis, Urbain était sévère et rude. L'une de ses premières mesures fut de réprimer le luxe que déployaient les cardinaux, puis il renvoya chacun chez soi les nombreux évêques qui préféraient séjourner à Rome que d'administrer leur diocèse et appliqua toute une série de réformes du genre de celles que devait plus tard introduire Pie X. Il était de caractère violent et emporté, aussi lui arrivait-il de dire aux cardinaux : « Taisez-vous ! » ou de se servir de termes injurieux tels que *pazzo* et *ribaldo*. L'un de ses sermons sur le texte : « Je suis le bon pasteur » ne fut qu'une vigoureuse diatribe contre le haut clergé. Il se montrait bon envers les pauvres, mais la noblesse romaine se plaignait de n'être pas reçue par lui avec les égards auxquels elle était habituée. Le prieur du monastère de la Chartreuse de Gorgona écrivait dans une lettre à Catherine : « Le nouveau pape est,

dit-on, un homme redoutable qui, par ses paroles et ses actes inspire à tous la terreur. Il semble mettre toute sa confiance en Dieu et, dès lors, ne rien craindre; il est manifeste que ses efforts ont pour but d'exterminer la simonie et l'amour des pompes qui règnent dans l'Église de Dieu [10]. »

Toutefois les mois de mai et juin s'écoulèrent sans que s'élevât encore aucune opposition directe contre ce nouveau Pontife. Le Sacré Collège fit part de l'élection d'Urbain aux six cardinaux qui se trouvaient encore à Avignon, puis écrivit de même à l'empereur ainsi qu'aux autres souverains catholiques. Mais, dès l'arrivée à Rome de l'éminent prélat français Jean de la Grange, évêque d'Amiens, l'opposition trouva en lui un organisateur et un chef. Jean de la Grange s'opposa à ce que le Château des Anges, occupé depuis la mort de Grégoire XI par le frère du cardinal de Limoges, Pierre de Cros, ouvrît ses portes au Saint-Père. Et quand vint la chaleur estivale, tous les membres mécontents du Sacré Collège quittèrent Rome et se réunirent au nombre de treize à Anagni.

C'est en vain qu'Urbain qui conçoit enfin des soupçons y député les trois cardinaux italiens, Orsini, Brossano et Corsini. Les envoyés pontificaux reviennent sans avoir pu remplir leur mission et, en août, les Français font parvenir à Urbain une missive dans laquelle ils le qualifient d' « évêque de Bari » et déclarent l'avoir élu sous l'empire de la crainte, c'est-à-dire illégitimement. Cette lettre est accompagnée d'un acte officiel, la *Declaratio*, qui rend compte des événements du 8 avril et où ils attestent formellement

n'avoir élu Prignano que pour donner satisfaction au peuple romain et sauver ainsi leur vie. A la suite de quoi les treize cardinaux excommunient Urbain (le 9 août) en tant que pape illégitime et se placent sous le patronage du comte Onorato Gaetani, mortellement offensé par le Souverain Pontife.

Tandis que se produisaient ces événements, Catherine séjournait toujours à Florence. L'arrivée d'Urbain sur le trône pontifical n'avait point ouvert de plus heureuses perspectives à l'œuvre de paix sur laquelle se concentraient tous ses efforts. Le prieur de Gorgona, qui tenait ses renseignements du fils de Piero Gambacorti, Andrea, rentré tout récemment de Rome à Pise, écrivait au contraire dans la lettre citée plus haut : « Notre Saint-Père proclame partout qu'il veut bien la paix, mais une paix honorable pour l'Église; il ne se soucie guère de l'argent et si les Florentins désirent la paix, il faut qu'ils viennent à lui en toute franchise, sans l'ombre de duplicité. D'après ses dires, il y a bien plutôt lieu de s'attendre à une « grande guerre » que d'escompter la paix. »

A Florence aussi on prévoyait une « grande guerre », qui éclata sans tarder. Les guelfes poursuivant leur ostracisme s'enhardirent finalement à frapper Giovanni Dini, l'un des huit « capitaines de guerre », ainsi que deux autres personnalités fort influentes. En mai fut élue une nouvelle Signoria où Salvestro di Medici occupa la fonction de *Gonfaloniere della Giustizia*. Cet éminent guelfe tenta de mettre un frein aux actes arbitraires de ses amis politiques en leur arrachant la promesse que désormais nul ne serait frappé d'ostracisme à

moins d'être notoirement gibelin, et qu'une assignation ne serait valable qu'après avoir été ratifiée par trois votes. Cette promesse fut violée quelques semaines plus tard lorsque, à huis-clos, les chefs du parti guelfe répétèrent vingt-deux fois le vote jusqu'à ce qu'ils parvinssent à « proscrire » deux des partisans de Salvestro.

Ceci déchaîna la guerre civile. Salvestro di Medici souleva le peuple contre ses collègues et amis politiques. Le 22 juin, les corps de métiers tout armés et brandissant leurs étendards se rassemblèrent sur la Piazza de la Signoria et parcoururent la cité en se ruant sur les palais guelfes les plus marquants afin d'exercer leur vengeance par la destruction. Le Palazzo Strozzi situé près de la Porta Rossa ainsi que le Palazzo Albizi voisin de San Piero Maggiore furent pillés. Au cri de : *Viva il Popolo!* les révoltés franchirent le Ponte Vecchio pour se rendre sur la rive gauche de l'Arno et atteignirent la petite Piazza San Felicita où se dresse une colonne en mémoire, dit-on, des prédications de saint Pierre Martyr contre les Patarins. Alors leur pensée se reporta vers la dominicaine : « A bas l'hypocrite Niccolò et sa sainte Catherine! » vociférèrent-ils. Sur quoi ils escaladèrent la Costa S. Giorgio, rue étroite entre de hautes façades de pierre et des murailles sur lesquelles déborde le feuillage des jardins. « Où est la sorcière? » hurlaient-ils « si nous la découvrons, nous la mettrons en pièces! »

Ils la trouvèrent. Elle était dans le petit jardin attenant à sa demeure qui, aujourd'hui encore, est disposé en terrasse sur la hauteur et d'où l'on a vue sur Florence, sur le Campanile de Giotto et Santa Maria

Novella. Ils la trouvèrent donc là, entourée des Mantellate et de ses amis Neri, Barduccio, et Ser Cristofano di Gano. Ensemble ils contemplaient la cité qui, aux yeux de Catherine, était obscurcie par des nuées de démons. La bande sauvage envahit le jardin et, comme son Seigneur et Maître à Gethsemani, la Siennoise avança courageusement, seule, à leur rencontre. « Mais mon Époux éternel m'a bien trompée, » raconte une lettre de Catherine à Raymond au sujet de cette émeute. « Aussi je pleure parce que la multitude de mes péchés est si grande que je n'ai pu mériter de verser mon sang pour donner la vie et la lumière à ces pauvres aveugles et réconcilier le fils » (l'Italie) « avec le père » (le Pape). « Mon sang n'a pas cimenté une pierre dans le corps mystique de la sainte Église. Il semblait que les mains de celui qui voulait frapper fussent liées. Je disais : « C'est moi, prenez-moi et laissez ceux qui m'accompagnent. » Mais ces paroles étaient comme des coups de poignard qui leur perçaient le cœur. O mon Père! tressaillez en vous-même d'une vive allégresse, car jamais je n'ai goûté de semblables mystères avec tant de consolation. C'était la douceur de la vérité, la joie d'une conscience libre et pure, c'était le parfum de la douce Providence de Dieu, c'était l'aurore des temps nouveaux, l'ère des martyrs annoncée, comme vous le savez, par l'éternelle Vérité. La langue ne pourrait suffire à exprimer le bonheur auquel mon âme était en proie. Et il me semble avoir contracté envers mon Créateur de si grandes obligations que si même je livrais mon corps aux flammes ce serait peu de chose en retour des im-

menses grâces que nous avons reçues, moi, mes fils et mes filles bien-aimés.

« Je vous dis tout cela non pas pour vous affliger, mais pour que vous en ressentiez au contraire une douce et sainte joie et pour que vous et moi nous commencions à nous lamenter de mon imperfection, car ce sont mes péchés qui m'ont privée d'un si grand bien. Oh! que mon âme eût été heureuse si j'avais pu verser mon sang pour la douce épouse, par amour du sang et pour le salut des âmes! Je ne veux rien ajouter, Cristofano vous en parlera et vous entretiendra aussi d'autres choses. Je veux seulement vous recommander de supplier le Christ de la terre de ne pas retarder la paix en raison de ce qui vient de se passer. Qu'il le fasse au contraire avec bien plus d'empressement, afin de pouvoir s'occuper ensuite des choses importantes qu'il doit accomplir pour l'honneur de Dieu et la réforme de l'Église. Conjurez-le au nom de la miséricorde d'agir promptement, car c'est l'unique moyen de mettre fin aux innombrables offenses que l'on fait à Dieu. Demandez-lui d'avoir pitié et compassion de ces âmes qui vivent dans de profondes ténèbres. Dites-lui de m'ouvrir sous peu la porte de ma prison car, si la paix ne se fait point, il me paraît impossible de m'éloigner d'ici et pourtant je voudrais aller à Rome, goûter le sang des martyrs, visiter Sa Sainteté et me retrouver près de vous pour vous faire part des prodiges admirables que Dieu a opérés dans ces derniers temps, tout à la fois pour réjouir notre esprit, pour enivrer notre cœur et augmenter notre espérance, à la lumière de la très sainte Foi [11]. »

Tel est le propre récit de Catherine touchant l'instant où elle se trouva plus près que jamais d'atteindre le but suprême de ses ardents désirs, de devenir semblable à cette sainte Lucie qui, « remplie d'amour, offrit courageusement son corps en sacrifice » et à laquelle tout récemment, le jour de sa fête en décembre dernier, Catherine venait de demander la grâce d'être « immolée pour notre doux Sauveur ». Dans la biographie de la vierge siennoise, Raymond s'appuyant sur le récit de Cristofano di Guidini, décrit en détails cette scène dramatique en ajoutant : « Mais bien que cette sédition s'apaisât, cette sainte vierge et ses compagnons n'étaient plus en sécurité. Si grande fut la crainte qui s'empara des habitants de la ville qu'aucun d'entre eux n'osait plus leur ouvrir sa demeure... Enfin, ils trouvèrent un homme pieux et brave, qui les reçut chez lui sans appréhension, secrètement néanmoins, à cause du peuple et des révolutionnaires. Et au bout de quelques jours, la *Mamma*, ses fils et ses filles spirituels, quittèrent la ville, mais non pas son territoire, pour se rendre en un lieu solitaire où vivaient des ermites[12]. »

« L'homme pieux et brave » dont parle ici Raymond de Capoue et qui, à une heure critique, donna l'hospitalité à Catherine, était le tailleur Francesco di Pippino de San Miniato, dont l'humble logis situé sur le marché aux grains était pour la Siennoise un abri sûr. Et par le « lieu solitaire », on entend généralement Vallombrosa. Là, dans la vallée du Casentin, Catherine a pu vivre pendant quelque temps de cette vie monastique qui lui était si chère, respirer l'air frais et vif

des hauts Apennins et goûter la paix salubre des bois de la montagne. Respectueusement, elle a dû s'arrêter devant le hêtre géant que l'on dit avoir été planté par saint Jean Gualbert, l'apôtre de la paix qui, le vendredi saint, se réconcilia avec le meurtrier de son frère, ce que le crucifix de la chapelle élevée sur le bord de la route approuva d'un signe de tête... Et très certainement, elle a dû porter souvent ses regards dans la direction de l'Alverne, la montagne sur laquelle un siècle et demi plus tôt saint François « avait reçu le sceau du Christ »...

Une lettre de la Sainte, de ce temps-ci, porte la rubrique : « à monna Pavola à Fiesole [13] ». Il ne semble pas impossible que Catherine, avant ou après sa retraite près des Camaldules, ait passé quelque temps dans la petite cité, si gracieusement postée sur sa douce colline. On aimerait à se la représenter, errant en prières par les bois qui s'étendent vers Settignano ou montant par les sentiers, sous les oliviers humides de rosée matinale, pour aller assister à la messe dans la sévère et noble cathédrale ou dans la petite chapelle de l'ermitage Santa Maria del Fiore qui, de son temps, était érigée là où se trouve maintenant l'église des Frères Mineurs.

En tout cas, elle est bientôt de retour à Florence où la paix était rétablie. C'est de là qu'elle écrit sa première lettre au Pape Urbain dont — quoique en passant — elle avait fait personnellement la connaissance à Avignon, lorsqu'il n'était encore qu'archevêque d'Acerenza.

Comme entrée en matière, elle lui prêche son rigoureux évangile : « Celui-là seulement est affermi dans

la charité qui est disposé à mourir pour l'amour de Dieu et le salut des âmes, car il est dépouillé de tout amour de lui-même; tandis que celui qui reste dans l'amour-propre n'est pas prêt à donner sa vie. Et non seulement il ne la donne pas, mais il semble ne vouloir point souffrir la moindre peine, parce qu'il craint toujours de perdre l'existence et son bien-être. Aussi toutes ses actions sont-elles imparfaites et corrompues, parce que le sentiment qui le porte à les faire est répréhensible et que c'est par le sentiment qu'on agit. »

Nul ne peut, par conséquent, accomplir pleinement son devoir sans un renoncement total. Celui qui redoute le mépris des autres sera toujours enclin à faire trop de concessions ou, comme le dit Catherine dans son langage imagé « à mettre du baume sur la plaie au lieu de la cautériser ». Or les iniquités de l'époque sont de telle nature qu'il n'y a que le fer brûlant qui les puisse guérir. Puisant dans ses souvenirs d'Avignon, la Siennoise trace un lugubre portrait de la décadence de la chrétienté et en particulier des vices du Clergé : « Ils se conduisent comme des charretiers; de leurs mains consacrées ils jettent les dés, ils marchandent le sang du Christ et dépensent cet argent au profit de leurs enfants illégitimes. » Les serviteurs de Dieu considèrent tout ceci avec terreur et dégoût, ils sont sur le point d'en mourir de douleur et cependant ne peuvent mourir. Leur espoir repose maintenant sur Urbain, ils attendent de lui qu'il s'entoure d'une légion de saints hommes qui ne craignent pas la mort...

Puis Catherine intercède avec instance en faveur des Florentins : « Pardonnez-leur, *Babbo mio,* » dit-elle,

« et vous verrez que vous trouverez en eux de meilleurs fils qu'en tous les autres. Je m'en irais bien volontiers d'ici... Accordez-moi cette grâce à moi, pauvre et misérable, qui viens vers vous et frappe à votre porte; et quand la paix sera signée, élevez la bannière de la très sainte Croix contre les infidèles [14]. »

Cette missive atteignit Urbain à Tivoli où il se trouvait en compagnie de ses quatre cardinaux italiens, tandis que l'opposition tenait conseil à Anagni. Il comprit que la paix ne devait plus être différée. Dans l'après-midi du dimanche 18 juillet le messager du pape entra dans Florence à cheval, tenant à la main une branche d'olivier et bientôt retentit dans toute la cité : « La branche d'olivier vient d'arriver! c'est la paix! » Les puissantes cloches du Palazzo Vecchio se mirent en branle, et la branche d'olivier fut fixée sous l'une des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, afin que tous pussent la contempler. La place était couverte d'une foule remplie d'allégresse; les conseillers se montrèrent sur le balcon et donnèrent lecture de l'acte pontifical; le soir, la ville fut illuminée. Au comble de la joie Catherine écrivit ce même soir à Sano di Maco et à ses autres disciples restés à Sienne : « O très cher Fils, les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient, les muets parlent et crient à haute voix : la paix, la paix, la paix! » Et elle glisse dans la lettre une feuille de la bienheureuse branche d'olivier « arrivée samedi soir, une heure après l'Angélus [15] ».

Mais cette paix — comme toute paix d'ailleurs au moyen âge — fut de courte durée. Deux jours seulement plus tard, le mardi matin 20 juillet, éclata l'ef-

froyable émeute des travailleurs, connue sous le nom de *Tumulto dei Ciompi*. C'étaient, pour employer une expression moderne, les ouvriers « non syndiqués » qui, ne jouissant à Florence d'aucun droit de cité, se révoltèrent et parcoururent la ville pour l'incendier et la piller. L'anarchie dura trois jours; tous ceux qui en avaient la possibilité s'enfuirent de Florence; le Palazzo Vecchio tomba au pouvoir de la populace. Enfin, un cardeur de laine, Michele di Lando, rétablit l'ordre et la paix dans la cité en y exerçant une autorité dictatoriale.

La paix entre la République et le Saint-Siège fut définitivement conclue le 28 juillet. Les Florentins durent payer une amende de 250.000 florins, abroger toutes leurs lois anticléricales et restituer aux églises et aux monastères les biens dont ils avaient été spoliés. En retour, l'interdit fut levé le 23 octobre et l'évêque de Volterra ainsi que le Franciscain Francesco da Orvieto, reçurent du Pape plein pouvoir de relever la ville de l'excommunication[16].

Auparavant, Catherine s'était déjà remise en route pour Sienne. Elle avait quitté Florence le 2 août. Dans quels sentiments? Nous l'apprenons par la lettre qu'elle adressa, dès son retour, aux Prieurs de la ville et au Gonfalonier de la Justice, lettre dans laquelle elle dit : « Mon intention était de vous rendre visite et de célébrer avec vous les fêtes de la sainte paix à laquelle j'ai si longtemps travaillé et je comptais repartir ensuite pour Sienne...

« Mais il semble présentement que le démon ait suscité à mon égard tant de haines injustifiées, que je n'ai pas

voulu m'exposer à être cause de nouvelles iniquités. Avec la grâce de Dieu je suis partie... Consolée parce que j'avais accompli la tâche que je m'étais imposée en arrivant dans votre ville, à savoir de ne pas vous abandonner avant de vous voir comme de bons enfants en paix avec leur Père, dussé-je y perdre la vie[17]. »

VIII

Ce fut dans les premiers jours d'août que Catherine regagna sa ville natale et goûta un instant de repos après la rude période de Florence.

Durant la chaude saison d'été, elle accompagna Lisa, « sa belle-sœur selon la chair et sa sœur dans le Christ », à la ferme de *la Canonica,* près de San Rocco a Pilli. Pour s'y rendre, on quitte Sienne par la Porta San Marco, on franchit les collines sur lesquelles s'élèvent Santa Bonda et la très ancienne Abbaye S. Eugenio, on traverse la petite cité de Costalpino, puis on prend, à gauche la route qui mène vers la *Montagnuola,* cette chaîne de montagnes basses qui sépare la contrée de Sienne de la Maremma toscane. On dépasse l'église de La Grotta à la façade romane; sur une hauteur, derrière un rideau de noirs cyprès, se dresse la villa de Montecchio aux allures de château-fort, et l'on a sans cesse une vaste perspective sur le paysage couvert de vignes et d'oliviers gris argent qui s'étend jusqu'à la double ondulation du Mont Amiata, bleui par l'éloignement. De la ferme de Lisa Benincasa il ne reste rien, une *fattoria* moderne s'élève sur son emplacement. Mais dans la muraille qui borde la route se trouve encastré un buste de majolique représentant Catherine; la che-

velure brune est ornée d'une couronne verte, et au-dessous on lit ces vers :

Santa Caterina da Siena, vergine
Tu che questo suolo un giorno
Possedendo calcasti. Ora dal cielo
Rendilo pur di ogni dovizia adorno.

En français : « Catherine de Sienne, vierge sainte, toi qui autrefois as foulé cette terre qui t'appartenait, obtiens à présent du Ciel qu'elle soit comblée de tous les dons de Dieu. »

On peut mettre en doute que Catherine se soit promenée en ce lieu avec des sentiments de propriétaire; en tout cas, nous savons autre chose quant aux sentiments qui l'animèrent durant son séjour à San Rocco. Affligée de ses douleurs habituelles, raconte Caffarini, elle resta couchée pendant un jour et une nuit. Au matin, elle se traîna jusqu'à l'église située sur une colline à l'autre bout de la ville, assez loin de *la Canonica*. Mais elle s'arrêta devant la porte du sanctuaire, accablée par le sentiment profond de culpabilité qui tourmentait si amèrement son âme. Il lui paraissait à nouveau que tout le mal qui se commettait dans le monde et notamment le schisme menaçant — dont elle ne doutait pas qu'il éclatât — que tout cela provenait de *ses* fautes. Elle n'avait pas rempli son devoir : elle aurait dû parler tout autrement, écrire plus longuement et d'une manière plus pressante et surtout prier avec plus d'ardeur et de ferveur. Elle n'avait pas jeté assez de souffrances, de larmes et de renoncements dans la balance de la justice divine et

voici que l'autre plateau, le plateau des ténèbres devenait le plus pesant et que le démon riait, que le démon se moquait de son Seigneur crucifié! Accablée de douleur, Catherine s'affaissa sur le seuil de la porte verte de l'église : « Seigneur, » gémit-elle, « je ne suis pas digne d'entrer sous ton toit, je ne suis pas digne de recevoir ton corps sacré sur mes lèvres inutiles et sur ma langue qui n'a point prêché ta cause! *Io miserabile cagion d'ogni male! Peccavi, Domine, miserere mei!* »

Mais tandis qu'elle s'humiliait ainsi de plus en plus profondément, elle se sentit soudain comme inondée de feu — était-ce un bain de flamme ou bien de sang brûlant? Et, purifiée par la flamme ou par le sang, elle se releva, s'avança vers l'autel et reçut le corps de Jésus-Christ[1].

Peut-être fût-ce le même jour qu'elle écrivit à Monna Lodovica Tolomei di Granello la lettre datée du 27 août, dans laquelle elle dit : « Vous me demandez où et comment vous trouverez la charité qui est si nécessaire en même temps que si désirable? Je vous répondrai en deux mots que l'amour ne peut venir que de l'amour et que, sans la lumière, on ne peut le trouver car, en marchant sans la lumière, nous marcherons là où il n'est pas et nous marcherons ainsi dans les ténèbres.

« Il faut donc éloigner de nous tout ce qui nous prive de la lumière, c'est-à-dire l'amour-propre, lequel est un nuage qui nous empêche de voir ce que nous devons aimer en vérité. L'amour-propre est un nuage qui nous porte à aimer dans les ténèbres et en dehors de Dieu, non d'un amour raisonnable, mais d'un amour sensuel.

Il est bon de dissiper ce nuage et de le chasser par la haine et le mépris de la loi de la chair qui, toujours, combat contre l'esprit et mène à cet amour coupable et déréglé. Et lorsque l'œil de l'intelligence est éclairé par la lumière de la foi, il se fixe sur l'amour ineffable que Dieu nous a témoigné par le moyen du Verbe incarné, son Fils unique. Ce doux et tendre Verbe, l'Agneau sans tache, nous l'a montré par son sang, et l'âme s'enivre de ce sang en considérant l'ardeur de l'amour avec lequel il a été répandu. Par ce sang, l'âme connaît la vie éternelle et voit comment Dieu, pour nous conduire à la fin en vue de laquelle nous avons été créés, permet que le monde, le démon et notre chair rebelle nous tourmentent sans trêve, uniquement afin que notre cœur au lieu de mettre sa fin dans le monde et dans la sensualité s'élève au-dessus des cruelles épines de ce monde, au-dessus des plaisirs éphémères qui ressemblent à des épines acérées et passent comme le vent[2]. »

A mesure que la vie de Catherine approche de son terme, les sentiments fondamentaux qui étaient aussi ses pensées fondamentales (puisque toute son existence était basée sur l'expérience) s'accusent de plus en plus. Encore un mois, et elle donnera à sa philosophie son expression définitive dans son livre — celui qu'elle et ses disciples appelaient tout simplement *il libro*, le Livre, et qui constituait son testament spirituel. Et il est curieux de voir combien cette vierge consacrée à Dieu, qui jamais n'a vécu dans le monde, connaît à fond la vie du monde et se trouve apte à la dépeindre nettement. Seule une âme absolument sincère est capable de

telles choses et voici une nouvelle preuve de l'étroite parenté qui existe entre la sainteté et le génie : tous deux reposent sur le pur amour de la vérité. En tant que sainte et que poète, Catherine proclame ce que tous les poètes et tous les ascètes ont toujours confessé et prêché : *tutto passa!* Les pétales de roses se fanent et il ne reste que les épines piquantes. Plus encore, la beauté des roses elle-même est comme un dard qui provoque dans l'âme une douleur cuisante, l'empoisonne et l'emplit d'une sombre inquiétude. De nos jours, comme au temps de Catherine, le paysan fredonne entre les ceps de vignes de San Rocco a Pilli :

Amore, amor! Perchè si loda l'amore?
L'è una catena che non ha mai fine,
l'è una carcere oscura e una prigione.

« Tous parlent de l'amour, tous entonnent les louanges de l'amour. Pourquoi? L'amour n'est qu'une chaîne, une chaîne sans fin; c'est une cellule de prison, une obscure prison! »

Catherine chantait, elle aussi, lorsque rapidement, comme à son ordinaire, elle suivait le long chemin qui conduit de Sienne à San Rocco, elle chantait d'une voix si limpide (rapporte Caffarini) que les sœurs qui l'accompagnaient étaient émerveillées et qu'elles éprouvaient en quelque sorte l'impression que la Sainte s'était transformée en une tout autre personne. Mais ce n'étaient point de mélancoliques *stornelli* sur les douleurs et les peines de l'amour humain qu'elle chantait; c'étaient des hymnes, des *Laude*, des psaumes, de pieux cantiques. Elle qui avait toutes ses entrées à

Santa Bonda, ne pouvait pas ne point connaître les *Laude* de Colombini. Or les connaître, c'était les aimer, et, à l'exemple des Jésuates elle a dû chanter : « Bien-aimé Jésus-Christ, celui qui t'aime bien t'ayant dans le cœur te désire; il ne se rassasie jamais de toujours te contempler. Je vais à travers le monde en chantant et en me réjouissant pour ton amour![3] »

Diletto Giesu Cristo, chi ben t'ama
avendoti nel core si ti brama,
te sempre contemplando non si sfama :
cantare e giubilar vo' per tuo amore.

William Flete se souvient que, souvent, Catherine entonnait un cantique qui commençait ainsi : « Je suis devenue l'Épouse de Dieu, l'Épouse de Dieu car je suis vierge » et qu'elle le chantait en latin, tandis qu'elle chantait en italien le cantique de Noël qu'elle avait elle-même composé[4] :

Angeluzzo piccolino
che en Belleem è nato,
non ti paia cosi fantino
ch'è gle re incoronato.

Cher petit ange,
né à Bethléem,
ici-bas sur terre tu es un enfant,
mais un roi couronné dans le ciel.

Comme François d'Assise, Catherine était un jongleur de Dieu; elle était poète, comme lui, mais sa poésie était empreinte d'un caractère plus riche, plus varié, d'un esprit plus profond et moins naïf. Surtout elle possédait le don essentiel du poète, le don de créer

l'image parfaite, l'image qui, avec la précision d'une formule chimique ou mathématique, exprime la vérité. Ses lettres fourmillent de semblables images; celles qui ont été précédemment citées en contiennent plus d'une (par exemple, dans la lettre aux prisonniers de Sienne, la comparaison entre le Christ et un chevalier bien armé). Souvent ses comparaisons sont humoristiques, comme lorsqu'elle qualifie le bréviaire d'épouse du prêtre, parce qu'il a coutume de se promener en le tenant sous son bras. En parlant des tentations, elle déclare qu'il en est d'elles comme des mouches dans une cuisine qui ne s'approchent point de la marmite en ébullition. Très joliment elle compare le cœur à une lampe, étroite du bas, large du haut — étroit par rapport à l'égoïsme mais largement ouvert à l'amour de Dieu; l'huile qui entretient la flamme de la lampe c'est l'humilité, la patience, la douceur. Alimentée par cette huile, la lampe répand dans l'âme la lumière de la connaissance de soi-même, mais il faut qu'elle soit tenue par la main de la crainte du Seigneur. La vertu ressemble à une fleur — mais quand les fleurs restent trop longtemps dans l'eau elles empestent au lieu d'exhaler un suave parfum, et c'est ce qui se produit également pour la vertu quand elle veut s'épanouir dans un milieu mondain. L'âme est comme une cité ou un château fort; à la porte, veille le chien de garde de la conscience qui aboie à l'approche des ennemis. Mais quels sont la nourriture et le breuvage de ce chien? Il boit du sang et mange du feu : le sang du Christ et le feu du Saint-Esprit. Catherine emploie toute une série d'images concernant le sang du Christ : le bain du sang tue la

vermine du péché; le sang redonne au visage blême d'Adam de nouvelles couleurs; le sang jaillit du côté du Christ comme l'eau jaillit d'une source ou bien on le vend dans la *bottega* placée au milieu du pont conduisant au ciel. Cette plaie du côté du Christ est-elle aussi une *bottega* toujours ouverte, ou encore une cellule où se réfugie l'âme et où elle apprend à connaître Dieu ainsi qu'à se connaître elle-même. De même que pour Angèle de Foligno et Henri Suso, le Crucifix est pour Catherine le livre de vie, le grand livre ouvert dont les cinq plaies sanglantes du Christ forment les rouges initiales et dans lequel tous peuvent puiser la science de l'amour de Dieu et de la haine du péché. La croix est notre bâton sur la route du ciel, mais elle est aussi (et combien c'est bizarre!) la broche sur laquelle l'Agneau pascal de la nouvelle alliance fut rôti au-dessus du feu de la Passion, ou bien elle est le coursier sur lequel le Christ combattit contre l'antique ennemi. Jésus est une rose ravissante qui porta des fruits sur la Croix et, suivant un jeu de mots, les trois clous deviennent les clefs du ciel (*chiovi, chiavi*). Le corps du Christ est un tonneau de vin, dont on goûta le jour de la Circoncision, et auquel un robinet fut apposé lorsque Longin le transperça de sa lance. A la Circoncision, on retira au Christ un anneau de chair et, c'est par cet anneau, qu'il fit alliance avec l'humanité. Dans la personne du Christ Dieu descendit sur la terre comme sur un char de feu. Dieu est le feu qui emplit la barque de l'âme d'une cargaison de feu et de sang. La cité de l'âme doit se livrer à ce feu sacré et devenir la proie de ses flammes purificatrices.

L'âme est une cité, ou un jardin, ou une vigne. La *cité* a trois portes : les trois puissances de l'âme et seule la porte de la volonté est totalement à nous car elle est gardée par le libre arbitre. Sans le consentement de cette sentinelle, ni les démons ni aucune créature ne peuvent franchir cette porte et tant qu'elle reste inviolée l'âme demeure maîtresse d'elle-même. Devant cette porte, se trouve encore le chien de garde de la conscience qui, par ses aboiements, réveille la raison endormie. Dans le *jardin* ou le verger, c'est le libre arbitre qui est jardinier. En bon jardinier, il s'applique à retourner le terrain des sentiments, à sarcler les mauvaises herbes, à tailler les ronces et à planter des fleurs odoriférantes. Autour de la *vigne* s'élève une muraille dans laquelle s'ouvre une seule porte : celle de la volonté. Le cœur est placé au milieu de la vigne ainsi qu'une fontaine. Combien hideuses sont nombre d'âmes incultes, qui ressemblent plutôt à une forêt où croissent en liberté les herbes vénéneuses, les broussailles de l'orgueil et de la colère, les sarments sauvages de l'impatience; les fruits qu'elle produit sont si amers que nul ne peut les goûter. Alors la vigne est devenue sauvage, le verger est devenu un pré, où se nourriront les animaux immondes.

Parfois les images dont se sert Catherine peuvent paraître affectées — comme la comparaison sans cesse renouvelée entre le Christ crucifié et l'Agneau rôti, ou comme quand elle dit : « Il nous faut avoir les dents de la patience dans la bouche du désir ». Mais le plus souvent elles sont fines et profondes, comme lorsque, faisant allusion à une expression de saint Paul, elle déclare que l'acte d'accusation dressé contre l'humanité pécheresse

fut pour jamais solidement cloué à la Croix, et que « ce document était en peau d'agneau ». Les hérétiques veulent de leur propre chef interpréter l'Apocalypse de saint Jean et toutes les Écritures, « mais les vérités éternelles », dit Catherine, « sont comme des étoiles que l'on distingue mieux des profondeurs du puits de l'humilité ». Ceux « qui toujours étudient sans jamais parvenir à la connaissance de la Vérité », elle les qualifie de « feuilles qui tournent au vent », expression qu'elle résume encore en désignant tout simplement les gens de cette espèce sous le nom de *uomini da vento*, « hommes de vent ». L'amour qui s'enflamme en présence du Maître et qui, à l'exemple de celui de Simon-Pierre, se répand en de solennelles promesses, n'est le plus souvent qu'un feu de paille qu'éteint la première ondée et dont il ne subsiste rien qu'une fumée noire. Ainsi en est-il de la paille et de l'arbre sec, mais quand l'arbre vert qu'est l'esprit convaincu s'embrase, il verse des larmes de dévotion, comme on peut s'en rendre compte, le soir auprès du feu, quand on l'allume avec du bois vert.....

Ainsi qu'en témoignent nombre de ces expressions, Catherine était versée dans les saintes Écritures. Elle les lisait en latin, comme nous le voyons dans une lettre de Caffarini où il lui explique la différence qui existe entre les deux termes *ablattatus* (sevré du lait maternel) et *adlattatus* qu'il applique aux fidèles qui sucent la grâce de Dieu, de même que le nourrisson suce le lait de sa mère. Et elle les lisait tels que l'Église les place entre les mains de ses enfants : dans son livre de messe et dans son bréviaire. Le susdit passage (où d'ailleurs,

on doit en réalité lire *ablactatus*) est, par exemple, tiré du 130ᵉ psaume de la Vulgate et figure parmi les psaumes des vêpres du mercredi. Catherine connaissait le Nouveau Testament par les épîtres et les évangiles des dimanches et des jours de fêtes; dans la même lettre, Caffarini la renvoie à la parabole des vierges sages et des vierges folles « telle que vous la connaissez par l'évangile des fêtes de confesseurs et des fêtes de vierges ».

A plusieurs reprises elle cite les propres paroles du Maître : « celui qui s'abaisse sera élevé », « avoir de la foi gros comme un grain de sénevé », « quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi », « il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père », « je viendrai habiter au milieu de vous ».

Elle a connaissance des textes touchant le chemin étroit, la porte étroite, du témoignage que Jésus se rend à lui-même comme étant la voie, la lumière du monde, la source où peuvent venir puiser toutes les âmes altérées; elle a entendu ses lamentations sur Jérusalem; elle connaît les paraboles de l'ivraie semée parmi le froment, du serviteur infidèle, du grand festin, « la parabole du talent enfoui dans la terre, c'est-à-dire dans le désir des choses terrestres », explique-t-elle spirituellement; volontiers, elle rappelait le souvenir de la douce manière d'agir du Sauveur vis-à-vis du publicain, de Zachée et de la Chananéenne. Elle savait qu'un aveugle ne peut en conduire un autre, et elle savait à quel signe on reconnaît les véritables disciples du Christ.

Une parole de Jésus, celle-ci : « Quiconque ayant mis la main à la charrue, regarde derrière lui n'est pas

propre au royaume des cieux », a produit sur elle une impression profonde. Cette parole est au diapason d'une autre qui était également chère à Catherine : « Laissez les morts ensevelir leurs morts ». Elle lisait ici la condamnation de tout sentimentalisme, de tout retour maladif en arrière, de tout désir rétrospectif vers un passé qui n'est que tristesse et péché mais que nous aimons parce que c'était le nôtre. « Ma vie à moi dans le bien ou dans le mal, ma propre vie et jamais autre chose. » chante joliment mais faussement le poète. (Ernest Hello a écrit là-dessus un chapitre pénétrant et terrible : *Laissez les morts ensevelir leurs morts.*) Ne point s'attarder parmi les morts, ne point désirer descendre dans la vallée des ombres, ne point regarder derrière soi mais, vaillamment, mettre la main à la charrue et enfoncer le soc de cétte charrue dans la terre dorée, sous le soleil matinal tamisé par le feuillage humide de rosée des oliviers, tel était pour Catherine l'idéal, le devoir, la vie. C'est pourquoi on lit sans cesse dans ses lettres : « Ne restez pas inactif, ne vous retournez pas, ne lâchez pas la charrue », ou encore (et quiconque a vu un ouvrier considérer son outil d'un air pensif et indécis saisira sa pensée) : « Ne détournez pas la tête pour regarder la charrue ».

Et dans ce vouloir de toujours aller de l'avant, elle se sent en étroite parenté avec saint Paul, le Vase d'élection, le Vase « plein de feu », (comme l'encensoir devant l'autel), avec Paul si ardemment épris de Jésus, Paul le porte-étendard de la croix, Paul, qui a enseigné à Catherine que la vie est un *palio,* une course : *Paoluccio* « mon petit Paul », ainsi qu'elle l'appelait fami-

lièrement et tendrement. En lui elle trouve la science du salut, car « il se mire dans l'œil de Dieu »; elle apprend de lui à se dépouiller d'Adam pour se revêtir du Christ, à se former à la ressemblance de Jésus, à ne se glorifier que de la croix. Comme lui, elle sait que les souffrances du temps présent ne peuvent être comparées aux splendeurs à venir; comme lui, elle est transportée d'allégresse parce que rien ne peut la séparer de son Maître : ni la faim, ni la soif, ni les persécutions, ni le feu, ni le glaive, ni les choses présentes, ni les choses futures, « à moins que j'y consente moi-même ».

Des Pères de l'Église, Catherine nomme simplement *Agustino* (ainsi qu'elle a coutume de l'écrire), Jérôme, Grégoire le Grand, et quelquefois Bernard de Clairvaux. Elle parle de saint Thomas d'Aquin, le grand philosophe dominicain (qu'elle a vu siéger à la place d'honneur sur la fresque d'Andrea di Firenze, dans la *Cappella degli Spagnuoli* à Florence, Moïse, David, Paul et Jean eux-mêmes ayant dû lui céder le pas !) — mais elle n'a sûrement pas lu ses œuvres. La ressemblance que l'on peut trouver entre elle et lui provient de l'identité de leurs pensées fondamentales. Saint Thomas dit : « Les hommes conçoivent différemment les choses selon leurs dispositions. Celui dont la conscience est droite, les voit telles qu'elles sont en réalité. Celui dont la conscience est faussée, les comprend confusément et à tort. » Comme on le verra c'est là la doctrine de Catherine sur le fondement éthique de la connaissance, sur la connaissance de la vérité en tant que fonction de conscience. « Chacun a l'intelligence

des choses suivant ses capacités, » dit-elle dans *le Dialogue*, et par « capacité » elle entend la disposition morale, la volonté pure et sans réserve d'accepter la vérité.

Catherine a-t-elle connu Dante? Le 30 janvier de l'année qui suivit sa mort, l'un de ses fils spirituels, Bonagiunta di Grazia, écrivit à Neri di Landoccio qui vivait alors à Sienne, près de la Porta San Maurizio; dans sa lettre se trouve cette phrase : « S'il t'est possible de m'envoyer le morceau de Dante (*quello pezzo del Dante*) que j'ai laissé là-bas, je te prie instamment de me le faire parvenir! » Neri di Pagliaresi était poète et nous voyons dans cette missive qu'il a emprunté à son ami l'une ou l'autre des œuvres de Dante — un chant de la Divine Comédie ou bien la *Vita Nuova*. Il est également vraisemblable que, dans le cercle de Catherine, on ait fréquemment lu à haute voix les vers du célèbre Florentin, de même que, de nos jours, la jeunesse toscane sait réciter par cœur de longs morceaux de Dante.

Et il est possible qu'une de ces réminiscences ou quelque image particulièrement saisissante, soit restée gravée dans la mémoire de Catherine et qu'ensuite lorsqu'elle écrivait, elle ait glissé sous sa plume. Par exemple, nous trouvons, chez l'un et chez l'autre, la parabole du bois vert que le feu fait pleurer; mais, au fait, la Siennoise a si souvent vu cela de ses propres yeux qu'elle n'a eu besoin d'emprunter à personne sa comparaison[5].

Car, en vérité, Catherine était poète. Elle qui entendait les corbeaux crier *cras, cras!* « demain, demain! »



La Vita Mondana
(Fresque d'Orcagna).

G. Beauchesne, Édit. *G. Deberque, Imp., Paris.*

de même que le paresseux ; elle qui voyait la clef de la porte du paradis, ternie par le péché, retrouver son éclat dans le sang du Christ et qui savait que l'on doit humblement courber la tête pour entrer par cette porte, possédait un trésor suffisant dans sa propre fantaisie. C'était d'ailleurs une comparaison qu'elle employait souvent que l'homme, l'âme est un arbre. Un arbre d'amour, *un arbore d'amore*. « O très chère fille », s'écrie-t-elle dans une lettre à Benedetta Salimbeni, « ne vois-tu pas que nous sommes un arbre d'amour, puisque nous sommes créés par amour... Et Dieu a donné à cet arbre pour le cultiver un jardinier qui est le libre arbitre... Cet arbre possède la raison dont peut se servir le libre arbitre, il possède l'œil de l'intelligence qui connaît et voit la vérité, quand il n'est pas obscurci par le nuage de l'amour propre. Avec cette lumière, le jardinier voit où doit être planté l'arbre, car s'il ne le voyait pas et ne jouissait de cette douce faculté de l'intelligence, il pourrait s'excuser et dire : « J'étais libre, mais il m'était impossible de voir où je devais planter mon arbre, si c'était en haut ou en bas ! » Mais il ne peut le dire parce qu'il a l'intelligence (*intelletto*) qui découvre et la raison (*ragione*) qui fixe l'âme dans l'amour du bien et par laquelle l'âme peut être entée sur l'arbre de vie, le Christ, le doux Jésus. Il doit donc planter son arbre là où l'œil de l'intelligence a découvert le lieu et la terre les plus favorables pour lui faire produire des fruits de vie. Très chère fille, si le jardinier, le libre arbitre, plante l'arbre où il doit être planté, c'est-à-dire dans la vallée de la véritable obéissance et non pas sur la montagne de l'orgueil, il produit alors

les fleurs embaumées des vertus et surtout cette fleur, belle entre toutes, de la gloire du nom de Dieu... Cette fleur, Dieu la veut pour lui, mais il veut que le fruit soit pour nous, car il n'a pas besoin de nos fruits. Il est Celui qui est, tandis que nous sommes ceux qui ne sont pas et, par conséquent, c'est nous qui avons besoin de lui. Nous n'existons pas par nous-mêmes mais par lui; Il nous a donné l'être et toute grâce ajoutée à l'être. Et comme l'éternelle et souveraine volonté voit que l'homme ne vit pas de fleurs mais seulement de fruits (car la fleur nous ferait mourir et le fruit nous fait vivre), Il prend pour lui la fleur et nous laisse le fruit. Et si, dans son ignorance, la créature veut se nourrir de fleurs, c'est-à-dire si elle veut prendre pour elle-même la gloire et la louange qui ne sont dues qu'à Dieu, elle se prive de la vie de la grâce et se donne la mort éternelle. Mais si notre arbre est planté au bon endroit, il croît de telle sorte que la cime de l'arbre, c'est-à-dire l'affection de l'âme ne se voit plus de la terre parce qu'elle est unie au Dieu infini par l'amour[6]. »

Dans ces lignes déjà, le poète qu'est Catherine fait place au penseur, si toutefois il est possible d'établir une distinction entre les deux, la poésie n'étant chez la Siennoise que la forme naturelle de sa philosophie.

C'est bien en effet une philosophie qu'elle prêche et une philosophie qui lui est entièrement propre, provenant de sa profonde connaissance de l'humanité, « infuse, non acquise », comme dit Pie II dans sa bulle de canonisation. L'essence de l'âme, nous apprend Catherine, c'est l'amour ou la volonté. La volonté peut

choisir entre deux voies : l'extérieure et l'intérieure. Par l'extérieure, la volonté s'attache à l'amour des créatures, au monde, à la chair : c'est là l'égoïsme, l'amour-propre sensuel. Par l'intérieure, la volonté s'épanouit dans l'amour de Dieu et du prochain, dans le renoncement, l'oubli de soi, le sacrifice, et celui-là est le véritable amour, le seul qui, à proprement parler, soit digne de ce nom. Ces deux tendances de la volonté aboutissent par deux voies différentes, à deux mondes opposés l'un à l'autre. L'égoïsme mène au trouble, aux ténèbres, aux passions, à une impatience et une inquiétude perpétuelles, en d'autres termes : il conduit à l'enfer; tandis que les fruits du véritable amour sont la paix, la lumière, la joie, c'est-à-dire : le ciel.

Le choix entre ces deux voies se ferait *a priori* (car quel est donc celui qui ne désire pas être heureux ?) si le jugement humain était impartial et droit. Mais, comme la volonté, l'amour, est la faculté primordiale de l'homme, tandis que l'intelligence n'est qu'un instrument, celle-ci dépend nécessairement de celle-là. Autrement dit : la connaissance de la vérité dépend de la tendance de volonté de celui qui est à sa recherche. Une qualité morale est en même temps une faculté intellectuelle d'où résulte une double affinité psychologique, — l'égoïsme a de l'antipathie pour la vérité, de la sympathie pour l'illusion, et inversement.

Catherine explique ainsi que, tel un nuage, l'amour-propre obscurcit l'œil de l'intelligence en sorte que l'égoïsme se trouve incapable de reconnaître la vérité. Pour Catherine, distinguer la vérité du mensonge n'est pas seulement une opération intellectuelle, mais aussi

et même surtout une opération morale qui devient impossible, quand font défaut certaines qualités morales. On ne connaît que ce que l'on est digne de connaître. *Corde intelligitur.*

En tant que tournure d'esprit inaccessible à la vérité, l'*égoïsme* est synonyme d'*orgueil.* Son antipode est l'humilité qui, détruisant les obstacles suscités par le Moi, rend l'âme apte à connaître la vérité. Aussi longtemps que l'homme se complaît dans l'amour-propre, il est *condamné*, au sens littéral de ce mot, condamné à vivre sans bonheur, sans lumière et sans joie. Le salut consiste à passer de cette existence tourmentée que mène l'homme charnel à la vie dans la vérité, à cette vraie vie qui seule est véritablement digne d'être vécue. Et ce changement est amené par l'expérience, à savoir l'expérience amère de la vanité de toutes choses. *Tutto passa come il vento,* « Tout passe, tout passe comme le vent ». Et : *tanto si perde con dolore quanto si possiede con amore,* « plus on a aimé quelque chose, plus on souffre de l'avoir perdu ». Ceci est en effet le point faible de toute philosophie panthéïste. Aussi est-ce sur ce point vulnérable que se dirigent toujours les attaques de Catherine lorsqu'elle veut convertir les adorateurs de ce monde. Tout disparaîtra, leur crie-t-elle, et que vous restera-t-il d'autre qu'une poignée de feuilles mortes? Si Catherine Benincasa eût vécu au XIXe siècle, elle aurait, d'un cœur profondément sympathique donné raison à son compatriote lorsque, accablé par « l'immense vanité de toutes choses », celui-ci chantait à son cœur :

Non val cosa nessuna
i moti tuoi, nè di sospiri è degna
la terra. Amaro e noia
la vita, altro mai nulla; e fango è il mondo [7].

Pour Catherine, comme pour Leopardi, la vie d'ici-bas considérée en elle-même et pour elle-même, n'était que « ténèbres et amertume », elle lui paraissait « hideuse et sombre, remplie de puanteur et d'ordures[8] ».

Mais là prend fin la concordance d'idées entre la Siennoise et le poète de Recanati. Cette misérable existence n'est point pour l'homme la seule éventualité. Au-dessus de toutes ces choses passagères qui se fanent et se corrompent, il y a quelque chose d'éternel et d'impérissable qui demeure toujours vert : c'est ce qu'elle appelle *la vita durabile,* la vie qui jamais n'aura de fin. Or, une seule chose est nécessaire pour entrer dans cette vie : la conversion. La volonté de l'homme peut faire volte-face et se détacher du monde. A l'instant même, son regard cesse d'être obscurci par la brume qui s'élève des marais du Moi; l'œil de l'intelligence devient limpide et, au milieu de cet œil, se trouve, suivant l'expression de Catherine, « la prunelle de la foi ». Car, à son avis, il existe si peu de contraste entre la foi et la connaissance que, pour elle, la foi est tout simplement le perfectionnement de la connaissance, une conviction qui naît spontanément dès que l'âme n'a plus intérêt à nier. C'est par égoïsme que l'on est incrédule. Quand l'égoïsme est vaincu, la foi se trouve tout naturellement, car, d'aveugle on est devenu voyant. *Corde creditur.*

Et que voit alors l'âme affranchie? Deux choses,

répond Catherine : elle se voit elle-même et elle voit son Dieu. Elle a pénétré dans la cellule de la connaissance d'elle-même qui est en même temps celle de la connaissance de Dieu. Là, elle se trouve devant le « double abîme », comme disait Angèle de Foligno; là, elle se voit elle-même comme *celle qui n'est pas*, tandis qu'elle voit Dieu comme *Celui qui est* et duquel l'homme tient tout son être. Autrement dit, l'homme reconnaît qu'il n'est qu'une créature, ce qui constitue la base de toute philosophie chrétienne; il ne se considère point, au sens panthéiste, comme une partie du grand Tout, ni, au sens moniste, comme une partie du grand Rien, mais bien comme une créature qui, au pied de la lettre, est redevable de tout au Seigneur. D'après Catherine la création est le plus insigne des bienfaits de Dieu, celui d'où découlent tous les autres.

A ce bienfait de la création se relie surtout la seconde grande œuvre de Dieu : la rédemption. La création doit provoquer en nous la reconnaissance, la rédemption appelle notre amour. La croix se dresse dans la cellule de la connaissance de soi-même; dans cette cellule « nous trouvons le sang ». L'incarnation du Verbe, la passion, la mort sur la croix témoignent de l'amour que l'Être éternel porte à ses créatures. A la croix est suspendu Celui que son amour et non les trois clous y retient fortement attaché : le Christ, *il Pazzo d'amore*. Avec ardeur il répand son sang et dans ce bain de sang meurt le vieil homme et renaît l'homme nouveau. Cette vie nouvelle éclot dans un sentiment que Catherine compare volontiers à une lame à double tranchant, un double sentiment dont l'un

des tranchants est l'amour du Dieu, qui nous a sauvés, et de ce qui lui plaît, l'autre la haine de ce qui lui déplaît, en particulier le Moi, la Chair, le Monde. D'un côté, l'amour de Dieu, l'amour du prochain, le zèle pour le salut des âmes; de l'autre, la haine de soi-même, la haine du moi, la haine du monde. C'est avec ce couteau que doit être taillée la vigne de l'âme. Muni de cette arme, l'homme régénéré entreprend une sainte lutte à mort contre Adam, le fils de la terre qu'il était primitivement. Ces deux sentiments, ainsi que deux anges vêtus de blanc, veillent au bord de la tombe du vieil homme.

Mais nous ne pouvons pas vivre sans amour. L'ascèse et les pénitences ne suffisent point. Le feu ne peut être éteint que par le feu, l'amour du siècle ne peut être vaincu que par un nouvel et plus profond et éternel amour. Et, lorsque le choix se pose entre ces deux amours, il est en réalité inconcevable qu'on puisse choisir le moindre. Il est si aisé de reconnaître à leurs fruits ce que valent l'un et l'autre. L'amour-propre rend cruel, impatient, insupportable à soi-même et aux autres; il est puéril et se lamente, étant toujours porté à se plaindre; il est craintif et frémit si seulement une feuille s'agite. Il s'attache désespérément aux créatures et aux choses terrestres et vit, dès lors, dans la crainte perpétuelle de les perdre; il est pour l'âme comme un incessant et intolérable tourment, car, pour tout dire, il est identique au « ver qui ne meurt pas » et au « feu qui ne s'éteint jamais ». Non seulement ce genre d'amour ne procure aucune force, mais il nous prive de celles que nous possédons

et il est si misérable et vil qu'il entraîne l'homme à la servitude en faisant de lui le serviteur et l'esclave de ce qui est périssable, et en le dépouillant de sa grandeur et de sa dignité. Celui-là est l'amour qui donne la mort : le ténébreux amour qui mène au péché « car nous ne pouvons rien considérer ni aimer en dehors de Dieu sans que nous engendrions aussitôt la mort. Il faut que nous aimions en Lui et pour Lui. »

A cet *amor mortale*, *amor tenebroso*, Catherine oppose le véritable amour qui ne se recherche pas lui-même mais qui cherche la gloire de Dieu, qui affranchit de la crainte des hommes et fortifie l'âme, qui nous inspire le mépris de nous-mêmes, l'horreur du monde et l'amour de la croix. Cet amour vrai, qui nous revêt de la volonté de Dieu, prend pour devise : « A Dieu l'honneur, au prochain l'amour, la haine et le mépris pour moi-même. » Et l'âme se trouve ainsi comblée de l'avant-goût du ciel. Dépouille-toi de ta volonté propre et tu auras la paix! Au sein de la détresse, nous resterons paisibles, nous ne craindrons rien au milieu des dangers. Être les serviteurs de Dieu, c'est être les maîtres. « Celui qui possède la foi est libre et non plus esclave de sa propre sensualité, puisqu'il l'a foulée au pied, méprisée et immolée avec le glaive de la haine et de l'amour, c'est-à-dire de la haine du vice et de l'amour du Christ. Dans cette douce servitude l'âme est devenue reine et maîtresse car elle ne s'est pas recherchée pour elle-même, mais pour Dieu, et c'est en Dieu qu'elle aime le prochain sans avoir égard à son avantage personnel.

« Quelle est la langue qui pourrait traduire la paix

dont jouit l'âme croyante? Non pas qu'elle soit à l'abri des flots et des tempêtes de la mer, mais sa volonté reste en paix, parce qu'elle s'est unie à la douce volonté de Dieu. La tempête équivaut donc pour elle au repos, car elle ne s'inquiète nullement de son sort. Elle sert son créateur, qu'il veuille la guerre ou qu'il veuille la paix; la guerre et la paix lui sont également chères parce qu'elle voit à la lumière de la foi que toutes deux procèdent du même amour..... En qualité de serviteurs de Dieu nous régnons en cette vie par la grâce, et nous triomphons du monde, de la chair et du démon. Nous sommes volontairement fixés par les liens de la charité et d'une véritable et sainte patience dans l'humilité et la mansuétude. Et un jour viendra, où nous règnerons dans la vie qui ne finira jamais.....

« Courage, mes enfants bien-aimés, *correte questo palio*, quel que soit celui d'entre vous qui remporte le prix, vous l'aurez tous remporté puisque vos cœurs ne font qu'un. Et, afin de pouvoir mieux courir, désaltérez-vous, enivrez-vous dans le sang du Christ [10]. »

Puis Catherine condense toute sa philosophie dans cet hymne à la gloire du précieux sang :

« Avec son sang il a lavé la face de notre âme; par le sang qu'il répandit avec une telle ardeur d'amour et une véritable patience, il nous a fait renaître à la vie de la grâce; le sang couvrit notre nudité car il nous revêtit de la grâce; la chaleur du sang fit fondre la glace et réchauffa la tiédeur de l'homme; les ténèbres se dissipèrent dans le sang, et la lumière se fit jour. L'amour-propre fut anéanti dans le sang, tant il est vrai que l'âme qui voit qu'elle est aimée jusqu'au sang

a sujet de sortir du misérable amour d'elle-même pour aimer le Rédempteur qui a donné sa vie avec une telle ardeur d'amour et de course éperdue vers la mort ignominieuse de la croix. Si seulement nous le voulons, le sang du Christ sera notre breuvage et sa chair notre nourriture; la faim de l'homme ne peut être assouvie d'aucune autre manière et sa soif ne peut être apaisée que par le sang. Si l'homme possédait le monde entier il ne pourrait suffire à le rassasier puisque les choses du monde lui sont inférieures. Il ne peut se rassasier que dans le sang, car le sang est imprégné de la divinité éternelle de l'Être infini dont la nature est supérieure à celle de l'homme [11]. »

Le sang et le feu — voici les deux termes en lesquels se résume le message que Catherine transmet au monde. Le salut consiste à boire le sang, à se baigner dans le sang et à périr dans les flammes. Toutes les préoccupations égoïstes et mondaines, tous les sentiments terrestres ou purement naturels s'évanouissent dans le sang. Le feu consume l'arbre sec de notre volonté propre, le bois humide de notre nature sensible et tout ce qui, dans l'âme, n'est pas entièrement conforme à « la douce volonté de Dieu ». Dans le feu, nous sommes martelés à la ressemblance du Christ, jusqu'à ce que nous ne fassions plus qu'un avec lui, plus qu'un avec le feu, afin que s'accomplisse cette parole du Christ, qui ne figure pas dans l'Évangile mais que Catherine sait avoir été prononcée par Lui : « Je suis le feu, vous êtes les étincelles! »

Ceci est la moelle du christianisme — « nous sommes privés de Jésus dans la mesure où nous restons

attachés à nous-mêmes. » Pour aller au ciel il n'y a pas d'autre voie que celle-ci : « se perdre soi-même », « chercher l'honneur de Dieu, le salut des âmes, la paix des États. » Et « moi, misérable femme, je ne suis pas sur terre pour autre chose [12] ».

IX

Aux environs de Sienne, s'élève une multitude de petites églises et de petites chapelles, parfois au beau milieu d'un champ d'oliviers dont le feuillage gris argent s'incline sur une façade qui, avec ses deux piliers plats supportant un fronton triangulaire, rappelle souvent un temple antique, un petit sanctuaire païen dédié aux divinités des champs. Ou bien l'une d'elles est située au sommet d'un tertre rond; sa muraille blanchie à la chaux se détache sur un épais rideau de cyprès noirs et, si l'on s'assied au soleil, sur l'herbe flétrie par l'hiver, au pied du mur de la chapelle, on jouit d'une vaste perspective sur la campagne. On voit çà et là des fermes entourées de grandes meules en forme de ruche; en bas, dans la vallée, un pont qui franchit le Tressa; au loin, de plus petites collines couronnées de cyprès; puis, tout à fait dans le lointain, le désert jaune, onduleux, immobile de la *Creta* et les lignes bleues de Monte Oliveto, de Santa Fiora et de Monte Amiata. Il arrive aussi qu'on découvre une église de ce genre une après-midi où, tout en se promenant, l'on entend à peu de distance carillonner des cloches — ces petites cloches italiennes — si pittoresquement suspendues dans leurs clochetons,

et dont les voix argentines peuvent faire entendre un appel merveilleusement pénétrant, précipité, empressé comme si c'était la onzième heure : « Viens, viens, viens tout de suite ! » On s'engage alors sur une route qui grimpe entre des murs et d'où l'on a quelques aperçus sur l'intérieur de jardins plantés de figuiers, de néfliers et d'oliviers; sous ces arbres poussent des fèves et des citronnelles aux grandes feuilles; puis tout à coup, la route bifurque sur un chemin pavé, en haut duquel sonnent les cloches. Au sommet de la colline apparaît une petite église rose pâle, tout près de la chapelle se trouvent un presbytère blanchi à la chaux avec ses volets verts, à demi tapissé de vignes, et un cimetière abandonné, entouré d'un mur; dans l'un des coins de ce cimetière s'élève un énorme cyprès. Et si l'on s'assied sur le mur bas pour contempler au-dessous de soi les oliviers dans les champs et, si c'est justement un jour de printemps, les feuilles sombres de l'année passée forment comme des taches d'un vert foncé dans le jeune feuillage argenté qui miroite au soleil, portant d'humbles fleurettes jaunes.

En de tels lieux on se laisse aller à des rêves érémitiques. Ah! vivre ici, loin de tout, loin des joies du monde et des plaisirs des yeux qui jettent le trouble dans l'âme, vivre paisiblement et simplement, entendre la messe de bonne heure le matin dans la petite chapelle, travailler solitairement et assidûment tout le jour, prendre à la main son chapelet à l'heure difficile où le ciel flamboie et s'embrase comme de l'or et du sang et où l'immense vallée, bleuie par le crépuscule, ressemble à une coupe remplie de violettes tandis

qu'un feu doré s'allume au loin dans la montagne et qu'une voix s'élève des champs couverts d'ombre, entonnant un plaintif *stornello* où *dolore* rime avec *amore*, *canto* avec *pianto*.....

Ainsi rêve un enfant du xxe siècle, mais l'homme du moyen âge ne se contentait pas du rêve. Au xive siècle, toute la contrée de Sienne était peuplée d'ermites et le gouvernement tenait à honneur de se charger de leur subsistance. Une vraie colonie d'ermites s'était installée entre la Porta Camollia et la porte extérieure du même nom. Hors la Porta Tufi, demeuraient lesdits Apostolini. Après la mort de Catherine de Sienne, son disciple Neri di Pagliaresi se retira dans l'ermitage d'Agromagio aux environs de Florence. Fra Santi da Teramo qui autrefois avait été l'ami de Giovanni Colombini et du saint chartreux de Maggiano, Pietro Pietroni, était ermite du vivant de Catherine. Nous ne savons plus où se trouvait l'ermitage de Fra Santi. Peut-être était-ce en dehors de la Porta Tufi, là même où, un quart de siècle plus tard, saint Bernardin tenta de devenir ermite mais y renonça après une seule journée d'essai? Peut-être était-il situé parmi les cyprès sur la colline de Buccianino non loin de la Chartreuse où Dom Pietro Pietroni avait mené une vie de prière et de pénitence et avait enduré, à l'heure de sa mort, les tourments infernaux qui eussent été le partage du grand pécheur Boccacio? Nous l'ignorons. Mais nous savons qu'en octobre 1378, Catherine écrivit son livre sur les voies du salut — le *Livre* — dans l'ermitage de Fra Santi [1].

Ser Cristofano Guidini écrit dans ses mémoires au

sujet de ce chef-d'œuvre littéraire de Catherine : « La dite servante du Christ accomplit encore une œuvre digne d'être remarquée, à savoir, elle dicta un livre de l'importance d'un Missel alors qu'elle était abîmée dans l'extase, ayant perdu l'usage de tous ses sens, excepté celui de la parole. Dieu le Père parlait en elle, et elle lui répondait, l'interrogeait, et même répétait les paroles qui venaient de lui être adressées, en même temps qu'elle posait des questions, et tout ceci était énoncé en italien..... Elle parlait, et quelqu'un transcrivait; tantôt Ser Barduccio Canigiani, et tantôt Neri di Landoccio. Quand on fait le récit de telles choses, on a peine à les admettre, mais ceux qui les ont entendues et mises par écrit sont d'un autre avis; or, je fais partie de ceux-là[2]. »

Nous avons reçu de Stefano lui-même le témoignage qu'il fut l'un de ceux auxquels Catherine dicta son livre : ce fut également lui qui le traduisit en latin afin qu'il pût être lu par le monde catholique tout entier[3].

Et, comme vient de le prouver le Père Hurtaud dans la préface de sa traduction française de cet ouvrage assez important (400 pages dans la nouvelle édition italienne) il fut écrit en l'espace de cinq jours (entre le 9 et 13 octobre 1378). Il n'y a là rien d'impossible ni de miraculeux. Par exemple, Nietszche composa la seconde partie de « Also sprach Zarathrustra » en dix jours, du 26 juin au 6 juillet 1883. Or, Catherine n'avait même pas à tenir la plume, elle n'avait qu'à dicter, et nous savons que son verbe ressemblait à un fleuve rapide.

Catherine elle-même a raconté dans une lettre à Raymond de Capoue comment fut composé ce livre, et en a donné un court aperçu. Tout d'abord, elle remercie l'ami absent d'une bonne et joyeuse missive qu'elle a reçue de lui, et justement arrivée le jour de la fête de Saint-François d'Assise (4 octobre). Puis, selon son habitude, parlant d'elle-même à la troisième personne en tant que « servante de Dieu », elle poursuit :

« Et par un effet de la grâce divine, elle ressentit un désir plus grand et une allégresse surnaturelle ; elle attendait le matin pour assister à la messe, c'était le jour de Marie. Quand fut venue l'heure du saint sacrifice, elle s'agenouilla à sa place habituelle avec une vraie connaissance d'elle-même et rougissant devant Dieu de son imperfection ; par l'ardeur de son désir, elle s'élevait au-dessus d'elle-même, elle fixait l'œil de l'intelligence sur la Vérité éternelle et lui adressait quatre demandes, en s'offrant, elle et son Père spirituel, pour l'Épouse de la Vérité.

« Et avant tout elle implorait la réforme de la sainte Église. Alors Dieu se laissant vaincre par ses larmes et enchaîner par ses désirs, lui disait : « Vois, ma très chère fille, combien l'Église a souillé sa face par le vice et l'amour-propre, combien elle est enflée par l'orgueil et l'avarice de ceux qui se nourrissent sur son sein ! Mais recueille tes larmes et tes sueurs qui jaillissent de la source de ton amour pour moi afin de laver cette face, car je t'affirme que sa beauté lui sera rendue non par le glaive, la violence et la guerre, mais par la paix, par les humbles et persévérantes prières, les sueurs et les larmes de mes

serviteurs. Je réaliserai ainsi ton désir, et en aucune circonstance ma Providence ne te fera défaut. »

Et encore que le salut du monde entier fût compris dans cette demande, la prière de Catherine entrait davantage encore dans le détail, implorant pour tous et pour chacun. Dieu lui montrait alors avec quel immense amour il avait créé l'homme et il disait : « Vois, ma fille, combien tous m'outragent par toutes sortes de péchés et surtout par ce misérable et abominable amour d'eux-mêmes, grâce auquel ils ont empoisonné le monde entier. Vous qui êtes mes serviteurs, portez-y remède par vos nombreuses prières, afin d'apaiser la colère du jugement de Dieu. Apprends que nul ne peut m'échapper. Ouvre l'œil de ton intelligence et regarde dans ma main ! » Et, levant son regard, elle vit le globe terrestre renfermé dans la main de Dieu. Et il répétait : « Je veux que tu saches que nul ne peut m'échapper ; tous m'appartiennent par la justice ou par la miséricorde ; et, parce qu'ils sont sortis de moi, je les aime d'une manière ineffable, et j'aurai pitié d'eux à cause de mes serviteurs. »

« Alors le feu de son désir augmentait encore ; elle était en même temps heureuse et affligée (*beata e dolorosa*), et elle rendait grâces à la bonté du Seigneur, comprenant qu'il lui avait révélé les défauts des créatures pour la contraindre à se montrer à l'avenir plus fidèle et plus zélée. L'ardeur du saint amour grandissait en elle de telle sorte qu'elle méprisait la sueur qui inondait son corps, parce qu'elle aurait voulu que ce fût une sueur de sang. Elle se disait à elle-même : « Mon âme, tu as gâché toute ta vie et c'est pour cette

raison que tant de maux et de calamités ont fondu sur le monde et sur la sainte Église..... Je veux donc maintenant que tu le répares au moyen d'une sueur de sang[4] ! » Alors cette âme, excitée par ses saints désirs, s'élevait plus haut et contemplait avec l'œil de l'intelligence la charité divine. » Et c'est alors que Catherine voit le Pont — le seul qui, passant au-dessus du fleuve du monde, conduise au rivage de la vie!.....

Il est rapporté dans la vieille légende de San Galgano, l'un des patrons de Sienne (l'autre était San Ansano), qu'étant adolescent il eut une vision. L'archange saint Michel lui apparut et lui dit : « Suis-moi! » Sur quoi Galgano se leva, saisi d'une vive crainte et d'une joie immense, et suivit les pas de l'ange jusqu'à ce qu'il parvînt au bord d'un fleuve au-dessus duquel était jeté un pont. Et ce pont était si long qu'on ne pouvait le franchir sans grands efforts. Sous le pont se trouvait un moulin dont la roue, tournant sans arrêt, représentait, lui sembla-t-il dans sa vision, les choses terrestres sujettes à un changement perpétuel et constamment entraînées par le courant, ces choses fugitives, frivoles et périssables. Puis ayant traversé le pont il arriva dans une belle prairie couverte de fleurs[5].

Saint Galgano mourut en 1181 et sa légende devint populaire à Sienne. Il n'est pas douteux que Catherine ait souvent entendu raconter ce que l'on raconte aujourd'hui encore à Sienne et surtout à Chiusdino, le village natal de Galgano.

Cette image de la vision du saint : le pont difficile à franchir, l'eau qui tourne la roue du monde (la

roue qu'emploie déjà l'apôtre Jacques pour symboliser la vie temporelle, perpétuellement changeante) puis, au delà du pont le beau paradis aux prairies parsemées de fleurs, cette image doit, nécessairement, avoir produit une vive impression sur l'esprit de Catherine. Elle la reprend, la transforme, mais l'idée fondamentale reste la même : le pont du Salut et le fleuve du monde aux ondes fuyantes (n'ayant pas besoin du moulin elle le laisse de côté, l'eau est, à elle seule, un symbole suffisant de ce qui passe). Ceci devient la pensée principale de son livre. Et elle coïncide avec une antique notion chrétienne : celle des trois pas dans la vie de piété ou des trois voies : *via purificativa*, le dépouillement des choses terrestres; *via illuminativa*, l'illumination de l'âme; *via unitiva*, l'union avec Dieu, avec l'amour éternel. On trouve déjà ces trois degrés de détachement du moi et du monde chez les néo-platoniciens, et plus tard chez Denys l'Aréopagite par l'intermédiaire duquel ces idées passent dans la mystique chrétienne. On les rencontre chez saint Basile et, plus tard, chez Bernard de Clairvaux. Ce dernier dépeint les trois pas comme trois baisers : le baiser sur les pieds, le baiser sur la bouche et le baiser sur la plaie du cœur de Jésus, *osculum pedum, oris, cordis*. Saint Bonaventure expose la même doctrine sous la figure des trois paires d'ailes des Séraphins, et nous la trouvons sous forme de légende dans le 48e chapitre des *Fioretti*, où frère Jean de l'Alverne reçoit la permission de baiser d'abord les pieds de Jésus, puis ses mains et enfin sa poitrine, « et de la bouche de frère Jean

qui avait bu à la source de la sagesse divine dans la sainte poitrine du Sauveur sortaient de merveilleuses et célestes paroles qui convertissaient tous les cœurs dans lesquels elles tombaient, et portaient de grands fruits dans les âmes! » La mystique dominicaine allemande est imprégnée de ces pensées qu'Henri Suse formule en ces trois phrases qui servent d'épigraphe aux trois parties de ce volume : *entbildet werden von der Welt, gleichgebildet werden mit Gott, überbildet werden in die Gottheit.* C'est l'antique doctrine de saint Paul : « n'avoir rien de commun avec ce monde, mais se former à la ressemblance du Christ pour avoir part à la vie éternelle de Dieu ». C'est la doctrine de saint Jean l'évangéliste : « N'aimez ni le monde, ni les choses du monde. » C'est la propre parole austère du Maître : « Que celui qui veut venir après moi prenne sa croix. » Le monde est la voie large de la mort, la croix est la porte étroite de la vie, l'échelle aux sanglants échelons. Voici les conditions — il n'en existe point d'autres. Tel est l'idéal monastique, l'idéal de la vie du cloître et par conséquent l'idéal chrétien. Le moine est le parfait chrétien. Tout ce qui ne mène pas à la cellule, mène au monde — tout ce qui n'est pas *claustrum* est *seculum*. Or, Jésus ne « prie pas pour le monde ». Il s'agit donc de vivre dans le monde comme « ceux qui n'en sont pas », comme des « pèlerins et des voyageurs ». « Nous n'avons point ici-bas de demeure permanente, nous cheminons vers celle qui nous est promise. » Notre maison — ou notre « cité », comme dit la Vulgate — c'est la Jérusalem céleste: *Civitas Dei.*

Il y a deux cités où l'on atteint, il y a deux chemins que l'on parcourt, il y a deux amours qui, chacun par sa propre voie, aboutissent à leur cité propre : *amor proprio* et *caritas*, le faux et sombre « amour » et le véritable Amour. Comme dans toutes ses lettres, comme dans le testament spirituel (*documentum spirituale*) qu'elle dicta le 7 janvier 1376 à son ami et disciple l'Anglais William Flete de Lecceto, la Siennoise insiste également dans le Dialogue sur cette grande vérité qui fut la base de sa vie. « L'amour-propre », disent les notes écrites par l'Anglais sous la dictée de Catherine, « est cause de tout mal et de la ruine de tout bien... L'homme réellement bien disposé spirituellement aime Dieu seul et, pour son amour, désire ardemment le salut des âmes. Toutes ses facultés sont dévouées à ce but. Il juge tout selon la volonté du Seigneur (c'est-à-dire en se plaçant au point de vue divin) et non pas selon celle des hommes. S'il est privé de telle ou telle consolation, il songe aussitôt : « Ceci m'advient par la permission de Dieu, par sa Providence, et, en m'envoyant toutes sortes d'épreuves, il ne veut et ne cherche qu'une seule chose : ma sanctification » ! Et cette pensée transforme l'amertume en suavité[6] !»

D'accord avec ceci, Catherine ajoute dans la lettre à Raymond où est développée la pensée fondamentale du Dialogue :

« Mais ma troisième prière fut pour le salut de votre âme. Et l'Éternel y répondit en me disant : « Je veux, ma fille, qu'il s'applique soigneusement à le poursuivre. Mais ni lui, ni toi, ni personne, vous ne pourrez rien sans souffrir les nombreuses persécutions

que je permettrai. Dis-lui qu'aussi sincèrement il désire l'honneur de mon nom, aussi sincèrement il doit désirer souffrir et persévérer dans la souffrance avec une véritable patience. C'est à ce signe que je pourrai reconnaître si lui et mes autres serviteurs cherchent, en vérité, mon honneur. Alors il sera mon cher fils et il se reposera sur le sein de mon fils unique, car celui-ci est le pont que j'ai construit afin que vous puissiez tous parvenir à recevoir et à goûter le fruit de votre labeur.

« Sachez, mes petits enfants, que le chemin a été rompu par le péché et la désobéissance d'Adam et qu'ainsi personne ne pouvait parvenir à sa fin, ce qui était opposé à ma volonté qui avait créé l'homme à mon image et à ma ressemblance, pour qu'il eût la vie éternelle et qu'il me possédât, moi qui suis la joie suprême et l'éternelle bonté. Cette faute fit pousser les épines et les chardons et occasionna de nombreuses tribulations, lesquelles sont comme un fleuve qui, sans cesse, roule ses flots. C'est pourquoi je vous ai donné mon fils comme un pont afin que vous puissiez passer ce fleuve sans vous noyer. Ouvre l'œil de ton intelligence et considère qu'il s'étend du ciel à la terre; donc il ne pouvait être construit par les hommes, car avec de la terre on ne pouvait le faire assez grand pour atteindre le ciel...

« Il faut, par conséquent, que vous passiez par ce pont en cherchant la gloire de mon nom dans le salut des âmes, en supportant vaillamment toutes les adversités et en suivant les traces de mon doux et tendre Verbe. Vous êtes mes ouvriers que j'ai envoyés tra-

vailler à la vigne de la sainte Église parce que je veux faire miséricorde au monde. Mais prenez garde de ne point passer sous le pont, car ce n'est pas là le chemin de la vérité. Sais-tu quels sont ceux qui passent sous le pont? Ce sont les pécheurs et les coupables. Il vous faut donc prier pour eux, il vous faut répandre pour eux des larmes, il vous faut travailler pour eux car ils sont plongés dans les ténèbres du péché mortel. Ils suivent le cours du fleuve et tombent dans la damnation éternelle... Il y en a aussi qui, saisis de crainte, s'approchent de la rive et sortent de l'état du péché... Et s'ils sont vigilants et ne s'endorment pas dans l'amour d'eux-mêmes, ils se cramponnent au pont et commencent à monter en pratiquant la vertu. Mais s'ils restent dans l'amour-propre et la négligence, tout leur nuit, ils ne peuvent persévérer et quand le vent souffle d'un autre côté, ils retournent d'où ils venaient, comme le chien retourne à son vomissement.

« Après avoir vu de combien de diverses manières se noyaient les âmes, elle se disait à elle-même : « Maintenant, je veux contempler ceux qui s'engagent sur le pont du Christ crucifié! » Et elle en voyait beaucoup qui marchaient sans la moindre peine parce qu'ils n'étaient point alourdis par le fardeau de leur volonté propre; ceux-là étaient les véritables fils de Dieu qui, s'étant renoncés eux-mêmes, aspiraient uniquement à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Animés de ce sentiment, ils avaient foulé aux pieds les ronces qui dès lors ne pouvaient plus leur faire aucun mal, et le fleuve coulait au-dessous d'eux, c'est-à-dire qu'ils ne prêtaient aucune attention aux épines des tribulations

et supportaient avec patience égale la prospérité si dangereuse pour l'âme et qui donne la mort à quiconque s'y abandonne avec un amour déréglé. Ils méprisaient la prospérité comme si c'eut été du poison et ne se souciaient de rien d'autre que de se réjouir sur la croix avec le Christ, car c'était Lui qu'ils cherchaient uniquement.

« D'autres avançaient plus lentement. Et pourquoi donc avançaient-ils lentement? Parce que leur regard s'attachait non pas à Jésus crucifié mais aux consolations qu'ils trouvaient en Jésus, et c'est pourquoi leur amour était imparfait... Quand ils ne voient plus Celui qu'ils aiment et n'éprouvent plus aucune consolation et que viennent les attaques et les tentations du démon ou des créatures, quand ils souffrent des faiblesses de leur cœur... alors ils chancellent et défaillent et s'écartent de la voie du Christ crucifié parce que dans le Christ crucifié ils ont voulu suivre le Père et goûter en Lui l'abondance des consolations, car dans le Père ne peut être la peine, elle est seulement dans le Fils. Mais la Vérité éternelle a déclaré : « Nul ne peut venir à moi si ce n'est par mon Fils unique, c'est Lui qui a préparé la voie que vous devez suivre; il est la Voie, la Vérité, et la Vie... Ils reconnaissent ainsi ma vérité, et après l'avoir reconnue ils s'y conforment et obtiennent de cette manière la vie durable ». Toute autre voie est semée de peine parce que la volonté propre, qu'elle soit spirituelle ou temporelle, est la cause de nos tourments. Aussi celui qui est dépouillé de sa volonté est-il exempt de peines et de douleurs...

« J'en voyais d'autres qui commençaient à monter, c'est-à-dire à connaître leurs fautes, mais seulement par crainte de la punition qui suit la faute; au fond, ils avaient abandonné le péché par crainte du châtiment, laquelle est une crainte servile. Mais j'en voyais beaucoup passer de la crainte servile à la crainte de Dieu et du premier degré parvenir au second, puis au dernier. Il y en avait aussi plusieurs qui par négligence s'asseyaient à l'entrée du pont, et restaient là dans la douleur. Au sujet de ces derniers, la douce Vérité disait : « Tu vois, ma fille, qu'il est impossible que ceux qui n'avancent pas par la pratique de la vertu ne retournent pas en arrière. La raison en est que l'âme ne peut vivre sans amour et que, ce qu'elle aime, elle s'applique à le connaître davantage et à le mieux servir. Or sans se connaître elle-même, elle ne parviendra jamais à connaître la profondeur et l'abondance de ma charité; et ne me connaissant pas, elle ne peut m'aimer, et ne m'aimant pas elle néglige de me servir. Par là même, elle est privée de moi et comme elle ne peut exister sans aimer elle retourne à son misérable moi. Ceux-là font comme le chien qui vomit après avoir mangé, puis reprend ce qu'il a vomi et se nourrit de ces immondices. Ces âmes tièdes ont ainsi vomi leurs péchés dans la sainte confession par crainte du châtiment et ont alors manifesté le désir de marcher dans la voie de la vérité, mais comme ils n'avancent pas il faut qu'ils retournent en arrière. Jetant leur regard sur ce qu'ils ont vomi, ils ne voient plus le châtiment, mais ils voient le plaisir sensuel qui leur fait perdre la crainte, ils avalent leur vomissement et

nourrissent leurs sentiments et leurs désirs de leurs propres ordures »...

C'est en particulier aux mauvais pasteurs qu'il est fait allusion par ce portrait des âmes dans lesquelles la bonne semence tombe sur un sol pierreux et se flétrit rapidement. « Ils sont comme des mouches qui tantôt se posent sur une fleur odoriférante, tantôt sur des ordures puantes... Ainsi, ceux-là quittent l'autel et plongent leur âme et leur corps dans une si grande impureté que les démons eux-mêmes ressentent du dégoût en face d'un aussi pitoyable péché. »

Ces infortunés tombent donc du pont sauveur dans l'eau sans fond et dans le monde trompeur. Ils éteignent la lumière de leur raison et se laissent uniquement guider par leurs sens — par ces *five unsatiated senses,* dont l'héroïque esprit de Carlyle redoutait aussi le pouvoir. « Ils font comme l'aveugle qui, rien qu'avec le toucher, le goût, et d'après le son de la voix, veut juger en bien ou en mal selon sa faible et imparfaite connaissance, refusant de se fier à celui qui possède la lumière, et qui veut, dans sa folie, se conduire seul avec sa main; mais, le toucher le trompe puisqu'il ne peut distinguer la couleur. Le goût le trompe également car il ne voit pas l'animal immonde qui est posé sur sa nourriture. L'oreille trompée par l'harmonie des sons ne voit pas celui qui chante et ne se rend pas compte que le chanteur peut lui donner la mort. Ainsi font les aveugles privés de la lumière de la raison; ils touchent avec la main des sens les plaisirs du monde qui leur paraissent enviables et ne s'aperçoivent pas que les joies mondaines sont un vêtement

tissé d'épines... Et l'âme séduite par les doux accords de la lyre se précipite dans la tombe où, chargée des chaînes du péché, elle devient la proie de ses ennemis. Ceux qui sont aveuglés par l'amour d'eux-mêmes, s'appuyant sur leurs propres forces et sur leur propre science, ne s'attachent pas à moi qui suis leur voie et leur guide, à moi qui suis la vie et la lumière. Celui qui va par moi ne peut marcher dans l'erreur et dans les ténèbres. Ils n'espèrent pas en moi qui ne veux autre chose que leur sanctification et qui ne permets rien que par amour. Je suis pour eux un scandale et cependant je les supporte avec patience, je les souffre car je les aime sans être aimé d'eux. Ils me persécutent sans cesse par l'impatience, la haine, les murmures et des infidélités nombreuses; et ils veulent dans l'aveuglement de leur esprit pénétrer mes jugements secrets qui sont tous justes et inspirés par l'amour. Ne se connaissant pas eux-mêmes, ils voient faux, car quiconque ne se connaît pas lui-même, ne peut ni me connaître vraiment ni connaître ma justice! »

La troisième prière de Catherine avait été pour Raymond et le salut de son âme; elle avait encore à présenter une quatrième requête. Il existait un homme auquel était advenu ce qui vient d'être décrit : il était sorti du fleuve et s'était posté à l'entrée du pont; puis, il était retourné en arrière et se replongeant en lui-même et dans son passé, il avait sombré dans les eaux et avait été entraîné à sa perte. Nous ignorons qui était celui pour lequel Catherine intercéda en particulier avec tant d'amour. Peut-être était-ce cet infortuné disciple de l'automne dernier, le suicidé du Mont Amiata? C'est

peu probable, car la consolation qu'apporta à la Saint
la voix du Ciel fut que, malgré tout, cette âme serai
sauvée « parce qu'elle n'avait point cessé d'aimer et d
vénérer ma très douce Mère Marie ». Catherine reçu
par là dans sa prière réponse aux quatre questions qu
lui tenaient au cœur. Puis retentit comme un suprêm
appel à l'oreille de la fille de Lapa : « Conçois et enfante
Enfante une race d'hommes qui haïssent le péché e
m'aiment d'un amour qui défaille et meurt ! » Et, défail
lante et mourante ! elle-même, la Sainte trace le
dernières lignes de la lettre : « O très cher et très dou
Père ! en voyant et en écoutant ainsi la douce Vérit
Première il me semblait que mon cœur allait se rompre
Je meurs sans pouvoir mourir. Ayez compassion d'un
pauvre femme qui souffre cruellement de voir tan
offenser Dieu et n'a personne devant qui épancher so
cœur, mais le Saint-Esprit me console et dans s
clémence est venu à mon secours en m'aidant à vou
écrire[7]. »

Le Livre est écrit sous l'empire de ces mêmes pen-
sées, dans cette tempête de passion pour l'honneur d
Dieu. Son contenu est identique à celui de la lettre mai
plus détaillé, plus copieux, entremêlé de toutes les ex-
périences acquises par Catherine au cours de ces der
nières années. Telle qu'elle est présentée, cette œuvr
se divise en différents traités — une introduction qu
va du chapitre Ier au chapitre VIII, ensuite le *Trait
de la Discrétion* (IX-LXIV), le *Traité de la Prièr*
(LXX-CXXXIV), le *Traité de la Providenc*
(CXXXV-CLIII), le *Traité de l'Obéissance* (CLIV
CLXVII). Cette division n'est pas l'originale, elle en

remplacé une autre de laquelle il reste peu de trace. Quelque part, Catherine parle par exemple du *Traité de la Résurrection* et, dans une lettre, fait allusion au *Traité des larmes.* [8]

Au reste, la division est de moindre importance : l'ouvrage tout entier ainsi que la lettre adressée à Raymond, n'est que le développement d'une seule pensée et d'un seul sentiment. Les premiers chapitres nous conduisent à l'église un samedi matin. Catherine a reçu la triste nouvelle du schisme (l'élection de Clément VII à Fondi, le 20 septembre 1378) et, pendant la messe, elle formule quatre prières — pour elle-même, pour l'Église, pour la paix entre les chrétiens et pour cet inconnu dont le salut éternel la préoccupait si fort. Ses supplications s'élèvent aussi vers Dieu en faveur de Raymond : « Toujours elle présentait ce père de son âme devant le trône de la Bonté céleste ».

Ces prières,qui sont des interrogations,sont exposées au cours des deux premiers chapitres du livre : elle-même, l'Église, la Chrétienté, son confesseur, cette âme isolée, trouveront-ils grâce devant Dieu? Après quoi, tout le livre n'est qu'une longue promesse de grâce de la sainte Trinité. Grâce pour Catherine si, se connaissant elle-même et connaissant Dieu, elle se sert du glaive à deux tranchants du saint amour et de la sainte haine et ne lâche point la charrue pour regarder derrière elle. Grâce pour le monde, auquel Dieu a donné le Christ, le pont qui conduit au ciel, au moyen duquel on peut marcher au-dessus des eaux de la mort. Grâce pour l'Église, si ses prêtres se convertissant vivent d'une manière digne de leur vocation.

Grâce pour tous par la miséricordieuse Providence de Dieu. Et le livre se termine en une grande prière d'action de grâces, une hymne de louanges au Dieu qui est « fou d'amour pour ses créatures » :

« O abîme, ô divinité éternelle, océan sans fond, pouvais-tu me donner davantage que de te donner toi-même? Tu es le feu qui brûle et ne s'éteint jamais. Tu es le feu qui dissipe toutes les froideurs; tu es le feu qui fond toute glace et qui éclaire; c'est sa lumière qui m'a fait connaître ta vérité! Tu es la lumière au-dessus de toute lumière; c'est cette lumière qui communique à l'œil de l'intelligence une clarté surnaturelle si abondante et si parfaite que la lumière de la foi devient absolument claire, cette foi par laquelle je vois que mon âme a la vie et dans cette clarté, te reçoit toi, la Lumière. Par la lumière de la foi, je possède la sagesse, par la sagesse, du Verbe, ton Fils; par la lumière de la foi j'espère et ne me laisse pas défaillir en route. Cette lumière m'indique le chemin et, sans cette lumière, je marcherais dans les ténèbres. C'est pourquoi je t'ai demandé, Père éternel, de m'éclairer de la lumière de la très sainte foi. Cette lumière est vraiment un océan, car elle plonge l'âme en toi, océan de paix, ô Trinité éternelle! L'eau de cette mer n'est pas trouble..... Elle est transparente et laisse voir les choses qu'elle recèle en ses profondeurs.... Elle est un miroir, et en regardant dans ce miroir tenu par la main de l'amour, je m'y contemple moi-même en toi, moi ta créature, et je te contemple toi-même en moi, en vertu de l'union que ta Divinité a contractée avec notre humanité.

Dans cette lumière, je te connais et tu es présent à mon esprit, toi le Bien suprême et infini.

« Bien au-dessus de tout Bien! Bien qui fait la félicité! Bien incompréhensible! Bien inestimable! Beauté qui surpasse toute Beauté, Sagesse au-dessus de toute Sagesse! Toi, le pain des anges, dans l'ardeur de ton amour tu t'es donné aux hommes. Tu es le vêtement qui couvre toute nudité, la nourriture qui par sa suavité réjouit tous ceux qui ont faim. Car tu es doux sans ombre d'amertume.

« O Trinité éternelle, dans la lumière que tu m'as donnée et que j'ai reçue avec la très sainte foi, j'ai connu la voie de la grande perfection. Tu me l'as montrée pour que je te serve par la lumière et non dans les ténèbres, pour que je sois un modèle de bonne et sainte vie, et que je renonce à cette existence misérable où jusqu'ici, et par ma faute, je t'ai servi dans les ténèbres. Je ne connaissais pas ta Vérité, voilà pourquoi je ne l'ai pas aimée! Et pourquoi t'ai-je ignoré? Parce que je ne te voyais pas à la glorieuse lumière de la très sainte foi, parce que la nuée de l'amour-propre obscurcissait mon esprit! Et c'est toi, ô Trinité éternelle, qui par ta lumière as dissipé ces ténèbres. Qui donc pourra s'élever jusqu'à ta hauteur pour te remercier de tes largesses divines et de l'immense bienfait que tu m'as accordé par cette doctrine de vérité que toi-même m'as enseignée?.....

« Réponds toi-même, Seigneur, à tant de bienfaits! C'est toi qui as donné, remercie toi-même, et rends grâce en répandant en moi une lumière surnaturelle afin que par cette lumière je puisse te dire ma

reconnaissance. Revêts-moi, Vérité éternelle, revêts-moi de toi-même pour que je passe cette vie mortelle dans la véritable obéissance et dans la lumière de la très sainte foi, dont tu enivres à nouveau mon âme [1].

Catherine se tut, et il se fit un silence de mort dans l'ermitage de Fra Santi. La plume ne gazouillait plus sur le parchemin où elle avait eu peine à suivre les paroles extatiques de la voyante. Celle-ci était agenouillée, le visage rayonnant. Les disciples s'approchant d'elle aspergèrent sa figure d'eau bénite, et elle revint à elle en poussant un long et faible soupir, un « Grâces à Dieu ! », *Deo Gratias !.....*

— *Amen!* répondirent les disciples, et le secrétaire écrivit pour terminer :

— *Deo Gratias! Amen.*

X

« Tu m'as écrit et j'ai compris par ta lettre que tu souffrais et que ta souffrance n'est point légère..... Tu quitterais volontiers ton couvent pour aller à Rome. Abandonne totalement ce désir à la volonté de ton Epoux céleste et si c'est son honneur et ton salut, il te donnera le moyen de le réaliser d'une manière que tu ne pouvais prévoir et que tu n'eusses jamais imaginé. Laisse-lui le soin de tout, renonce-toi toi-même, perds-toi sur la croix, et tu te trouveras pleinement.....

« Ne dormons plus, sortons du sommeil de la négligence, gémissons par d'humbles et continuelles prières sur le corps mystique de la sainte Eglise et sur le Vicaire de Jésus-Christ. Ne cessons jamais de prier pour lui afin qu'il reçoive la lumière et la force nécessaires pour résister aux démons incarnés qui s'aiment eux-mêmes et veulent corrompre notre foi; le temps est venu de pleurer. Pour ce qui est de ma venue, prie l'éternelle et souveraine bonté de Dieu qu'elle fasse ce qui sera utile à son honneur et au salut des âmes, surtout en ce moment où je vais à Rome pour accomplir la volonté du Christ crucifié et de son Vicaire. Je ne sais quelle route je prendrai [1]. »

Cette lettre adressée par Catherine à l'une de
ses disciples d'Orvieto, sœur Daniella, date d'octobre
ou de novembre 1378. Un billet du 4 novembre au
tailleur de Florence, Francesco di Pippino, nous
permet d'entrevoir la Siennoise occupée de ses pré-
paratifs de départ : « Moyennant la bonté de Dieu
je compte partir pour Rome sur un ordre du Sain
Père vers le milieu du présent mois, soit un peu avant
soit un peu plus tard, et je prendrai la grand'route....
Vous, Francesco, je vous prie, pour l'amour du Chris
crucifié, de vous charger de porter à leur adresse le
lettres ci-incluses. Allez donc trouver Monna Pavola »
(à Fiesole) « et dites-lui de me faire savoir si elle n'a
point obtenu de la cour pontificale ce qu'elle désirait
je m'occuperai d'elle, comme je le ferais pour ma
propre mère..... Allez aussi trouver Niccolò, le men-
diant de Romagna, et annoncez-lui que je m'en vais
à présent... Barduccio Canigiani » (qui écrit la lettre
pour Catherine) « vous prie de remettre sa missive à son
père et à ses frères et de leur dire qu'ils peuvent
vous confier ce qu'ils voudront nous envoyer; puis
envoyez-le-nous ou apportez-le vous-même si vous
venez jusqu'ici[2]. »

C'était donc le pape qui — ainsi que le démontrent
clairement les lettres citées plus haut — souhaitait la
présence de Catherine à Rome. Ce souhait marchait
de pair avec le propre désir de la Siennoise : « Si les
choses allaient selon mon gré, je ne resterais pas da-
vantage ici », dit-elle à la fin d'une lettre adressée à
Urbain. « J'en ai assez de parler, maintenant j'ai
envie de m'élancer sur le champ de bataille et de com-

battre à vos côtés jusqu'à la mort pour la cause de la vérité[3]. » Ici parle un esprit guerrier semblable à celui qui, plus tard, devait animer Jeanne d'Arc; or, il était nécessaire à l'époque que traversait alors le monde.

Le grand schisme avait éclaté le 20 septembre (*venti settembre*, date qui, cinq siècles plus tard, fut de nouveau critique dans l'histoire de l'Eglise). Les cardinaux hostiles à Urbain qui préféraient voir retourner le Saint-Siège à Avignon se réunirent en conclave à Fondi, où ils élirent pape le cardinal Robert de Genève. Robert prit le nom de Clément VII et fut couronné solennellement dans la cathédrale de Fondi. Dorénavant, le monde catholique sera divisé en deux camps ennemis — les Urbanistes et les Clémentistes. Du côté de l'anti-pape, se trouvaient au premier rang la France (alors sous le règne de Charles V), le frère du monarque français Louis d'Anjou, Jeanne de Naples, outre la Savoie, le Piémont et le duché de Monferrato. Le reste de l'Italie était du parti d'Urbain, de même que le nouvel empereur allemand Wenceslas (Charles IV étant mort le jour même de l'élection de l'anti-pape). La Bavière, le Luxembourg, l'archevêque de Mayence et l'Ecosse tenaient en revanche pour Clément. Tandis que l'Angleterre (sous le règne de Richard) ainsi que les Flandres, le roi Louis de Hongrie et la Pologne étaient positivement urbanistes, Pedro IV d'Aragon et Henri V de Castille restèrent neutres[4].

De Florence, puis de Sienne, Catherine avait agi de tout son pouvoir pour détourner le schisme. Elle

avait écrit au Cardinal Pedro di Luna dont elle avait fait la connaissance à Avignon et, avec toute son énergie coutumière, lui avait dénoncé l'amour-propre comme la cause originale de ces événements ainsi que de tout autre mal. « Je veux, très cher père, que vous soyez une colonne inébranlable que ne puisse ébranler aucune persécution... Mais si vous ne vous êtes dépouillé de l'amour de vous-même, il est certain que vous serez faible et que votre faiblesse réduira toutes vos actions à néant... Il m'a été rapporté que la discorde vient de naître entre le Christ sur terre et ses disciples et je vous conjure, par égard pour le sang du Christ, de ne vous séparer jamais de la vertu ni de votre chef... Soyez un homme et une colonne qui ne fléchissent point[5] !... ».

A ce moment, Pedro di Luna était encore du parti d'Urbain. Catherine eut dans la suite le chagrin d'assister à sa défection et de le voir devenir le principal soutien de Clément. Dès lors, elle ne s'adressa plus à lui mais par contre, après l'élection de Fondi, elle écrivit une lettre fulminante aux trois cardinaux italiens qui y avaient pris part : Orsini, Corsini, Brossano. « La vérité », déclare-t-elle, « c'est que le Pape Urbain VI est le vrai pontife régulièrement élu, non sous l'influence de la crainte mais par l'inspiration divine bien plus que par votre intelligence humaine. Ainsi, vous avez déclaré vous-même que c'était là la vérité... Et vous voulez maintenant désavouer cette vérité et nous faire croire le contraire en disant que vous avez élu le Pape Urbain par crainte! Cela n'est pas et celui qui le prétendrait (je vous parle sans respect, mais vous

n'êtes point digne de respect), mentirait effrontément, car quiconque le voudrait pourrait voir celui que vous avez élu par crainte, à savoir le cardinal de Saint-Pierre » (Tebaldeschi).

« Et qui me prouve que vous avez régulièrement élu Messer Bartolommeo, archevêque de Bari, si bien qu'il soit à présent de droit le Pape Urbain VI? Ce qui me le prouve, c'est son couronnement auquel vous avez procédé en grande solennité, ce sont les hommages que vous lui avez rendus, les faveurs que vous lui avez demandées et dont vous avez tiré profit. Cela vous ne le pouvez nier sans mensonge! »

Et maintenant, Catherine laisse éclater toute son indignation :

« O insensés, dignes de mille morts, vous êtes comme des aveugles qui ne voient pas leur propre mal... Vous-mêmes vous déclarez menteurs et idolâtres! Si ce que vous dites était vrai (ce qui n'est pas, mais supposons-le), vous vous êtes joué de nous lorsque vous disiez qu'il était pape, vous lui avez perfidement rendu vos hommages et vos adorations et vous avez exercé la simonie en vous procurant ses faveurs dont vous usiez illégitimement. Voilà les faits tels qu'ils sont. Maintenant qu'ils ont élu un antipape, vous vous êtes rangés de leur côté en assistant à l'élection d'un démon par d'autres démons. » Les cardinaux italiens sont encore plus coupables que les étrangers, « car, humainement parlant, le Christ de la terre est un Italien, et vous êtes Italiens, en sorte que vous n'étiez même pas mus par le patriotisme comme

les transalpins. Votre manière d'agir n'a donc pour motif que l'amour-propre [6]. »

Dans une lettre à Jeanne de Naples, Catherine reprend les mêmes arguments : « Ils ont revêtu de la chape de Saint Pierre Messer di Santo Pietro », dit-elle, « mais lui-même a reconnu qu'il n'était point pape, et que le pape élu était Messer Bartolommeo, archevêque de Bari. » Sinon pourquoi avoir de nouveau procédé à l'élection, au couronnement, à la prestation du serment de fidélité ? Sinon, pourquoi nous annoncer, « à nous brebis », qu'Urbain VI était le véritable pontife ? Catherine rappelle à la reine de Naples combien elle a toujours été fidèle à l'Église et lui rappelle que ce n'est qu'au sein de l'Église que les croyants puisent une saine doctrine et la vraie vie. Mais Jeanne lui paraît avoir perdu le goût des bons aliments, il semble qu'elle préfère « la doctrine, les mœurs et l'iniquité des égoïstes, car s'il n'en était point ainsi, vous ne vous joindriez pas à ceux-ci, mais vous vous éloigneriez d'eux ». La Sainte écrit encore au comte de Fondi et lui déclare ouvertement que si, en cette occurrence, il ne peut discerner la vérité, cela provient de ce que la haine et la colère obscurcissent son intelligence. « Comment osez-vous faire ce que vous faites ? » s'écrie-t-elle hardiment, « vous savez bien pourtant, au fond de votre cœur, qu'Urbain est réellement le pape légitime ; celui qui dit le contraire est un hérétique réprouvé de Dieu, ce n'est plus un croyant et un catholique mais un rénégat qui trahit la foi. »

Et dans une lettre ultérieure à Jeanne de Naples,

Catherine s'exclame : « Quel est l'homme qu'ils ont élu comme anti-pape? Un saint homme? Non, un coupable, un démon, qui, par conséquent, remplit l'office du démon[7] ! »

Elle n'avait pas oublié, et personne en Italie n'avait oublié que, deux ans auparavant, le cardinal de Genève, l'anti-pape actuel, alors légat pontifical, avait dévasté la Romagne avec ses hordes anglaises et bretonnes. On n'avait pas oublié Cesena.

Il tardait à Catherine de lutter contre ces démons humains. « J'ai appris », écrivit elle à Urbain, « que ces démons incarnés ont mis au monde un Antéchrist qui s'élève contre vous, le Christ de la terre... En avant, très saint Père, marchez sans crainte au combat[8] ! »

Urbain, lui aussi, souhaitait vivement la présence de Catherine à ses côtés et, par une lettre de Raymond, la pria de venir. Alors se produisit ce fait bien humain, bien féminin, qu'au dernier instant, Catherine hésite et commence à redouter les racontars du peuple de Sienne. Elle qui s'est présentée devant le pape et devant les cardinaux, elle qui, sans frayeur, s'avança vers les meurtriers de Florence, s'alarme de ce que l'on pourra bien dire à Sienne au cas où elle viendrait à le quitter de nouveau ! Car la Sainte, à la porte de laquelle frappa Grégoire XI, à Gênes, durant une nuit d'incertitude, n'est toujours pour les commères qui demeurent tout le long de la Costa San Antonio, que Catarina di Lapa, la sœur des teinturiers endettés qui finalement durent s'installer à Florence, ne pouvant plus se tirer d'affaire à Sienne... La jeune fille

ferait mieux assurément de tenir le ménage de ses frères que de vagabonder sans cesse, tantôt à Pise, tantôt à Avignon et Dieu sait où... De plus, ces voyages doivent coûter excessivement cher, surtout étant donné qu'il faut toujours qu'elle soit accompagnée d'une escorte nombreuse, composée à la fois d'autres femmes insensées et de ces messieurs les secrétaires qu'elle emmène partout avec elle... Ce doit être un si grand chagrin pour la famille Maconi que le jeune monsieur Stefano soit sans cesse pendu au jupon de *la Benincasa* — les gamins le hurlent sur son passage ! Et Monna Rabe Tolomei a écrit une lettre sévère à la dame, lorsque celle-ci habitait chez les Salimbeni à leur Rocca, et en fit revenir son fils Matteo... Tels ont dû être les commérages, tels sont-ils aujourd'hui à Sienne dès qu'une jeune fille agit différemment des autres. Catherine le savait et voulait s'en défendre. Elle écrivit à Raymond : « Mon Père, plusieurs bourgeois de la ville, leurs femmes et quelques Mantellates se scandalisent des voyages, trop fréquents, leur semble-t-il, que j'ai effectués jusqu'ici en me rendant çà et là et déclarent qu'il n'est point convenable pour une vierge qui veut servir Dieu de voyager aussi souvent. Et, bien que je sois personnellement convaincue que je n'ai pas été coupable sur ce point, car chaque fois que je me suis mise en route ç'a été pour obéir à Dieu et à son représentant et pour le salut des âmes, je ne veux être de propos délibéré un sujet de scandale pour qui que ce soit, en raison de quoi je ne puis me résoudre à partir ! Mais si le Vicaire du Christ veut absolument que je

vienne, alors que sa volonté s'accomplisse et non la mienne. S'il en est ainsi, veillez à ce qu'il me notifie sa volonté par écrit afin que ceux qui se scandalisent soient à même de reconnaître clairement que je n'entreprends pas spontanément ce voyage [9]. »

Catherine reçut de Rome l'ordre catégorique qu'elle en attendait et put se mettre en route. Provisoirement, elle laissa sa vieille mère à Sienne, dans la demeure de la Via Romana où elle s'était installée après avoir quitté la via dei Tintori. Stefano lui aussi resta en arrière et fut remplacé dans le voisinage intime de la Vierge par Barduccio Canigiani, « mon doux fils Barduccio » ainsi que l'appelait tendrement Catherine. Elle était encore entourée de ses fidèles compagnes Alessia, Cecca, Lisa, Giovanna di Capo, de ses amis Neri di Landoccio et Gabriele Piccolomini, du Dominicain Fra Bartolommeo de Domenici, de Messer Giovanni Tantucci, et de Fra Santi, dans l'ermitage duquel elle avait dicté le *Dialogue*. « Bien d'autres encore l'auraient suivie, si elle ne le leur eût interdit », écrit Raymond.

Et ainsi quittèrent-ils Sienne par la Porta Romana, pour la dernière fois, mais Catherine l'ignorait. C'était à la mi-novembre, et il est permis de supposer que les pèlerins Siennois, se rendant à Rome, ont choisi un jour ensoleillé pour entreprendre leur voyage. Dans les champs, les paysans sont occupés à cueillir les mûres olives noires; des chars rustiques dont les montants sont en osier, montent lentement vers Sienne, traînés par de grands bœufs blancs aux puissantes cornes; au loin bleuit le

Mont Amiata. Là-bas, à gauche, au delà de la Porta San Viene, s'élève la Chartreuse de Maggiano; c'est là que le disciple et l'ami de la Dominicaine, le pieux Dom Pietro di Viva travaille paisiblement dans le jardinet attenant à sa maison — *o beata solitudo!* Là-haut, sur la colline, se trouve la vieille église San Mamiliano et, un peu plus avant, de l'autre côté de la route, le couvent de Bethléem... Puis Catherine passa devant San Lazzaro où, autrefois, dans sa jeunesse, (tant de temps s'est écoulé depuis, et c'est cependant si proche !) elle soigna la méchante Cecca et, lorsque celle-ci fut morte, l'ensevelit de ses propres mains, les mains qui, à présent, sont jour et nuit percées par les douleurs des plaies de Jésus... Là, est situé Santa Bonda où, si souvent, elle a prié sur la tombe de Giovanni Colombini dans le cloître de l'église, et où un jour, en extase, elle a goûté les suavités infiniment profondes de l'amour céleste... Plus loin, sur la hauteur voisine, se dresse le château de Belcaro où l'on travaille sans cesse à tout disposer pour son nouveau couvent ; étant donné que l'on est mécontent d'elle sur nombre de points, on lui reproche également de s'intéresser si peu à cette question ; c'est pourquoi elle avait écrit de Florence à Sano di Maco « et à tous ses autres fils de Sienne », que « les bons fils se donnent plus de peine en l'absence de leur mère afin de pouvoir lui montrer ensuite tout ce qu'ils ont fait en son absence ».

Et voici que les voyageurs passent devant la petite auberge de la *Coroncina*, « du rosaire », ainsi nommée

parceque, quand le bourreau et ses gens y parviennent avec ceux qui doivent être exécutés, ils commencent à réciter le chapelet pour les mourants, ce qui dure juste le temps d'atteindre l'*Albergaccio*, « la mauvaise auberge » où le condamné à mort passe sa dernière nuit. L'*Albergaccio* est là-bas à gauche de la route; dans l'une de ses chambres, Niccolo Toldo dormit son dernier sommeil, ou plutôt veilla toute la nuit en prières... De là, on le conduisit quelques centaines de pas plus loin au lieu de l'exécution, sur la colline à droite, le *Pecorile*... Ce fut là-haut que l'attendit Catherine durant une certaine matinée de printemps, tandis que notre sœur l'alouette chantait dans le ciel bleu et que toutes les pâquerettes d'avril parsemaient l'herbe nouvelle ; ce fut là que, s'agenouillant auprès du billot, elle s'était inclinée sur ses jeunes cheveux noirs et lui avait glissé à l'oreille : « Mon doux frère, bientôt tu t'assiéras au banquet éternel ! » Et elle avait pris sa tête entre ses mains pour qu'elle ne tombât pas dans la corbeille du bourreau; elle avait fermé les yeux quand la hache brilla en l'air, mais elle avait entendu le bruit de l'acier tranchant les os et les cartilages. « Je veux », murmuraient ses lèvres, et ses mains se crispaient fortement, oh! si fortement... Puis elle sentit un jet de sang chaud, et quand elle rouvrit les yeux, la tête blême se trouvait entre ses mains, et sa tunique blanche était couverte de sang, comme l'herbe de fleurs... *fratello mio dolce!*

Le chemin descendait ensuite vers Malamerenda, on n'apercevait plus les tours de Sienne; de-

vant les voyageurs s'étendait l'immense désert jaune et ensoleillé, au loin bleuissaient Monte Amiata, Monte Cetona, Radicofani et, en bas, derrière toutes les montagnes bleues, se trouvait Rome où « la Chrétienté se mourait ». Catherine pressa le pas de telle sorte que les autres avaient peine à la suivre. « J'ai faim », l'entendaient-ils gémir, « je meurs, et cependant je ne puis mourir »! La flamme de vie et la flamme de mort la consumaient, la faim des âmes, le désir d'offrir son existence en holocauste pour l'Épouse qu'est la Sainte Église[10].

La route — Via Francigena — menait de Sienne à San Quirico, et Catherine revit la vallée d'Orcia. Il est probable que, selon sa récente promesse, elle rendit visite à sœur Daniela à Orvieto. Et le 28 novembre 1378, le premier dimanche de l'Avent, elle parvint à Rome où, pour une période assez brève, elle fut de nouveau réunie à Raymond de Capoue[11]. Une lettre de Maconi, de Sienne, adressée au début de l'année suivante à Neri di Landoccio, à Rome, le charge de compliments pour la *Nonna* — c'est-à-dire Lapa — qui, par conséquent, avait dû rejoindre sa fille dans la Ville éternelle[12].

Catherine eut aussitôt une audience du Saint-Père. Messer Lando di Francesco Ungaro qui, (d'après les vieux registres), reçut du trésor de Sienne la somme de 126 lires, comme gratification d'un séjour d'un mois à Rome où il avait été envoyé pour obtenir la reddition de Talamone, écrivit à son Gouvernement : « Catarina di Monna Lapa est arrivée ici, et notre Seigneur Messire le Pape l'a vue et entendue avec

plaisir; mais ce qu'il lui a demandé? on l'ignore, on sait seulement qu'il l'a accueillie avec joie[13]. »

Ce qu'Urbain avait sollicité de Catherine, c'était de se charger d'une mission politique à Naples. Il l'avait reçue en audience publique, entourée de cardinaux. Catherine, en parlant, produisit sur eux une saisissante impression par sa foi et son courage. « Cette petite femme (*donnicciuola*) nous fait honte à tous », s'exclama Urbain lorsqu'elle se tut. « Nous avons peur et nous nous alarmons tandis qu'elle qui, par nature, appartient au sexe faible, ne ressent aucune frayeur, et même nous encourage. » Et, avec enthousiasme, il poursuivit : « Que peut craindre le Vicaire du Christ quand le Christ tout puissant est avec lui? Le Christ est plus fort que le monde, et il est impossible qu'il trahisse sa sainte Église! »

A l'exemple de beaucoup d'autres, Urbain avait éprouvé le sentiment de la présence du Christ en cette petite femme, présence aussi réelle que celle de l'Hostie dans le tabernacle. Elle, se trouvant à ses côtés comme un ange gardien, il s'élancerait au combat. Catherine était toute prête à se rendre à Naples, de même qu'elle avait été prête à se rendre à Florence. Néanmoins, le Souverain Pontife ne voulait pas lui permettre de partir seule, il désirait lui adjoindre une autre Catherine, sainte Karin de Vadstena, la fille de sainte Brigitte, alors âgée de 46 ans. Karin connaissait Naples et connaissait la reine Jeanne; elle y avait été neuf ans plus tôt avec sa mère, puis s'y était arrêtée de nouveau, en 1372 et en 1373, à l'aller et au retour de Terre Sainte. Karin

connaissait Jeanne ; elle se souvenait des regards de convoitise que jetait la souveraine sur son frère Karl; elle se souvenait que Brigitte eût préféré voir son fils mort qu'entre les bras d'une femme frivole; elle se rappelait comment soudain, ainsi que l'avait souhaité sa mère, la fièvre saisit Karl et l'emporta ; et qu'elles l'avaient enterré là-bas, sur les bords du golfe bleu. Karin ne voulait à aucun prix revoir les grands yeux rayonnants de la reine Jeanne, elle ne voulait pas braver à nouveau le cruel sourire de ses lèvres voluptueuses. Elle, la virginale épouse du seigneur Eggert, redoutait la vengeance que pourrait chercher à exercer sur elle et sur la Vierge Siennoise une femme méchante et sensuelle.

Et Raymond donna raison à Karin ; lui aussi redoutait la malice de Jeanne et frissonnait à la pensée de voir son amie revenir dans Rome, avilie et déshonorée. Il alla trouver Urbain et lui conseilla d'abandonner ce projet. Lorsque Catherine eut connaissance de cette démarche, elle s'écria : « Si Agnès, Marguerite, Catherine et les autres vierges eussent été aussi pusillanimes, elles n'auraient certes pas conquis la couronne du martyre. Toutes les vierges sages n'ont-elles point un puissant Époux pour les défendre et les protéger? Ces hésitations proviennent plutôt d'un manque de foi que d'une vertu prudente ! »

Néanmoins, la décision fut prise : Catherine resta à Rome. Tout d'abord elle s'installa dans une habitation de la *Contrada di Colonna,* au pied du mont Pincio, plus tard « près de Santo Biagio, entre le Campo de' Fiori et Santo Eustachio », dans la via di Papa (ac-

tuellement via Santa Chiara), non loin du couvent dominicain de Santa Maria sopra Minerva, dont Raymond était prieur. L'importance du ménage variait de temps à autre ; jamais cependant le nombre des convives était inférieur à seize hommes et huit femmes, et parfois ce nombre s'élevait à trente ou quarante car, tout naturellement, la maison de Catherine était le rendez-vous des Siennois qui venaient à Rome. Elle leur obtenait au Vatican tout ce qu'ils pouvaient désirer (des audiences, des concessions d'indulgences, etc.) et leur offrait l'hospitalité et le couvert. « Quoiqu'elle n'eut la jouissance de nul bien terrestre », écrit Caffarini, « elle possédait toutes choses », suivant la parole de l'apôtre. Et comme son cœur était plein d'une confiance illimitée en la Providence, le Maître subvenait toujours de mille prodigieuses manières à ses besoins et à ceux de tous ses enfants dans le Christ. Même lorsque régnait la disette, et qu'ils se trouvaient trente et quarante ou davantage, à table, ils ne manquaient de rien et pourtant n'avaient jamais de surplus quand leur nombre s'amoindrissait, ce qui était pour tous un sujet d'étonnement. Dieu pourvoyait à leurs nécessités, soit par des aumônes, soit par d'autres moyens, aussi Catherine avait-elle coutume de dire avec une sainte confiance et une foi vive : « Dussé-je me trouver ici avec cent, avec mille convives, je ne mettrais jamais en doute que mon Époux vienne à notre secours. » Et ceci, nous l'expérimentions sans cesse. Mais afin que tout se passât dans l'ordre et que chacune de ses compagnes pût avoir le temps de faire ses pieux pèlerinages et de gagner des indulgences dans les églises de

Rome, cette Vierge très sage décréta que chacune à son tour veillerait pendant une semaine au service de la cuisine et de la table. Si, durant cette période, il venait à manquer du pain, du vin ou quelque autre aliment indispensable, la dite compagne était chargée du soin de prévenir Catherine afin qu'elle pût s'en procurer soit en allant elle-même quêter soit en envoyant quêter quelqu'un d'autre.

« Or, il advint une fois, que l'une de ses compagnes, nommée Giovanna di Capo, oublia d'aviser Catherine qu'il n'y avait plus de pain, et n'y pensa qu'au moment où l'on se mettait à table. Alors, confuse et désolée, elle dut avouer que le pain manquait dans la maison. « Que Dieu te pardonne, ma sœur », dit Catherine, « comment en sommes-nous arrivés à une telle extrémité? » Et elle la réprimanda sévèrement. Après quoi elle lui demanda : « N'y a-t-il donc plus de pain du tout? » La sœur répondit : « Si, il y en a, mais si peu que cela équivaut à rien ». Catherine reprit alors : « Dis à toute la famille de se mettre à table et de manger le peu qui nous reste jusqu'à ce que Dieu nous assiste d'une autre manière ». Puis, ayant ainsi parlé, elle se retira pour prier.

« La famille, affamée par un long jeûne, s'assit avec plaisir à table. Tous mangèrent de ce peu de pain avant la soupe et après la soupe et furent rassasiés, et toujours il y avait du pain sur la table, en sorte qu'ils étaient fort étonnés. Comme ils s'interrogeaient entre eux à ce sujet, on leur rapporta que Catherine était en train de prier avec ferveur. Alors ils comprirent clairement que cette merveilleuse multiplica-

tion du pain était un effet de l'intercession de Catherine, car non seulement il y eut du pain en suffisance pour la première table » (celle des hommes qui prenaient les premiers leur repas, à part), « mais ensuite pour celle des femmes et il en fut encore largement distribué aux pauvres[14] ».

XI

Urbain avait maintenant Catherine auprès de lui. De Santa Maria en Trastevere où il s'était réfugié en quittant le Vatican, trop voisin du château des Anges sans cesse menaçant, il lança une bulle d'excommunication contre « les enfants de perdition ». Cette bulle, datée du 29 novembre 1378, frappe d'abord d'anathème Robert de Genève, puis les cardinaux d'Amiens, de Marmoutier, et de Sant' Eustachio, le patriarche de Constantinople, l'archevêque de Cosenza et toute une série d'autres prélats ; enfin, le comte de Fondi, défenseur du schisme, les trois chefs des armées schismatiques : les condottieri Jean de Malestroit, Bernard de la Salle et Sylvestre Budes. Par contre, les trois cardinaux italiens résidant à Tagliacozzo — Corsini, Orsini, Brossano — y sont encore mentionnés en qualité de « révérends frères et de fils bien aimés ». Pedro di Luna est également épargné.

Il fallait ensuite faire une dernière tentative pour recouvrer les deux grandes apostates : Naples et la France.

Le projet d'envoyer Catherine vers la reine Jeanne avait été complètement abandonné par le pape, mais

non par elle-même. Le 18 septembre de l'année suivante, Bartolommeo de Dominici écrit encore que plusieurs fois sa *Mamma* a manifesté le désir de partir pour Naples, « mais il ne semble pas que ce soit la volonté de Dieu, et son Vicaire n'y a pas consenti non plus ; il n'y faut donc pas songer pour l'instant ». A cette époque, elle avait dépêché là-bas deux de ses disciples pour influencer Jeanne, Neri di Landoccio et l'abbé Lisolo (Eligio ?), d'ailleurs inconnu. Elle-même appuyait leur mission en échangeant de nombreux messages, non seulement avec la reine mais avec nombre de dames aristocratiques de la cour napolitaine : la comtesse Jeanne d'Aquino, mariée au comte Sanseverini de Miledo, Terranova et Belcastro ; Monna Lariella, mariée à Francesco Caracciolo ; Monna Catarina Dentice ; Monna Catella ; Monna Cecia.

D'autres lettres sont adressées au chartreux dom Cristofano, appartenant à la célèbre chartreuse San Martino qui domine Naples, à « Madonna Pentella, femme mariée de Naples » dont l'époux avait pour maîtresse une esclave de la maison ; à « Peronella, fille de Masello Pepe », à « trois femmes pieuses de Naples », à « une dame d'honneur de la Reine », peut-être la femme du chambellan Giacomo Arcucci .

Neri se rendit à Naples et Raymond de Capoue en France. A peine Catherine eut-elle retrouvé à Rome son père spirituel, son directeur et son ami qu'elle ut à nouveau lui dire adieu, et cette fois pour toujours. « Quelque temps après, le Souverain Pontife jugea bon de m'envoyer en France », écrit Raymond,

« il pensait que cette légation déciderait le roi Charles qui était alors roi de France à renoncer au schism dont il avait été le premier soutien ; vain espoir, ca son cœur était plus endurci que celui de Pharaon Informé des intentions du Saint Père, j'en conféra avec Catherine, et bien qu'il lui en coûtât de se prive de ma présence elle n'hésita pas à me conseille d'obéir aux ordres du Pape. Entre autres choses ell me dit : « Père, tenez pour certain que ce Pontif est réellement le Vicaire du Christ quoi qu'en disen les schismatiques qui le calomnient et je veux qu vous proclamiez et défendiez cette vérité comme vou prêchez et défendez la foi catholique elle-même ! Cette assurance d'une vérité que je connaissais déjà me confirma si bien dans ma résolution de la sou tenir contre les efforts des schismatiques, que je n me suis point lassé jusqu'à ce jour » (vers 1395) « d défendre le vrai Pontife et c'est le souvenir de cett parole de Catherine qui m'a toujours consolé dan mes épreuves et mes angoisses. J'acquiesçai à se désirs et inclinai la tête sous le joug de l'obéissance »

Puis suivit le dernier entretien de Raymond et d Catherine. Le Dominicain en avait eu de si fréquents parfois même il en avait si peu perçu le sens qu' avait cédé au sommeil tandis qu'elle parlait ! Mai cette fois, c'était le dernier. Elle l'avait entraîné dan un coin de la pièce de façon à ce que personne ne pû les entendre et elle parlait, parlait, parlait... En fac de lui, il apercevait ce cher visage pâle dont il con naissait chaque trait, chaque ride et jusqu'aux lé gères marques de varicelle dans la blanche peau. E

elle parlait, parlait toujours, ses grands yeux rayonnaient, ses lèvres minces remuaient sans trêve, énonçant de si belles et si fortes paroles ; de temps à autre, elle saisissait sa main et souriait de ce lumineux sourire qu'aucun de ses disciples ne put jamais oublier, — ce sourire dont il ne reste à présent que quelques dents, disséminées dans la mâchoire de la tête de mort, conservée derrière une grille dorée au-dessus de l'autel de la chapelle de Sodoma, à San Domenico...

« Et après que nous nous fûmes ainsi entretenus pendant plusieurs heures », écrit Raymond, « elle finit par me dire : « Allez maintenant travailler à l'œuvre de Dieu, je crois qu'en cette vie nous ne nous parlerons plus aussi longuement que nous venons de le faire ». Cette prédiction devait se réaliser... C'est pour ce même motif je pense que, voulant me dire un dernier adieu, elle m'accompagna jusqu'à la galère, sur laquelle je devais embarquer ; dès que nous commençâmes à nous éloigner du rivage, elle s'agenouilla et fit de sa main, en pleurant, le signe de la croix. Et il me parut que cela voulait dire : Que ce signe de la très sainte Croix te protège, ô mon fils, mais, sur terre, tu ne reverras plus ta mère[2]. »

Outre Raymond se trouvaient au nombre des envoyés d'Urbain l'évêque de Valence, Guillaume de la Voulte, ainsi que le maréchal de la cour pontificale, Giacomo di Ceva. En dépit des galères ennemies qui croisaient dans la Méditerranée, ils atteignirent tout d'abord Pise, puis Gênes, d'où ils poursuivirent leur voyage par terre. Mais à Ventimiglia, Raymond fut averti qu'ils ne pouvaient continuer leur chemin sans

s'exposer à un péril de mort. « Nous serions, un peu plus loin, tombés dans une embuscade préparée par de perfides schismatiques qui en voulaient surtout à ma vie », raconte-t-il lui-même. Avec l'autorisation du Saint Père, Raymond s'installa à Gênes pour y prêcher contre les schismatiques, mais Catherine était affligée de la pusillanimité du Dominicain. « Vous n'étiez pas encore digne de combattre sur le champ de bataille », lui écrivit-elle, « vous avez été laissé à l'arrière comme un enfant, et vous avez fui volontiers le danger, et vous vous en êtes réjoui. O méchant petit père (*cattivello padre mio*) quel bonheur pour votre âme et pour la mienne si, avec votre sang, vous aviez cimenté une pierre de la sainte Église... Nous avons réellement sujet de pleurer en considérant que notre peu de vertu nous a privés d'un si grand bien.

« Ah ! perdons nos dents de lait, ayons à la place les dents solides de la haine et de l'amour. Revêtons-nous de la cuirasse de la Charité et du bouclier de la très sainte Foi et courons comme des hommes sur le champ de bataille ; soyons fermes, avec une croix devant et une croix derrière afin qu'il nous soit impossible de fuir..... Et pour que Dieu nous accorde cette grâce, à vous, à moi et aux autres, commençons dès aujourd'hui à l'en prier avec larmes et avec un doux et anxieux désir..... Plongez-vous dans le sang du Christ crucifié, baignez-vous dans ce sang, rassasiez-vous de ce sang, enivrez-vous de ce sang, revêtez-vous de ce sang, lamentez-vous sur vous-même dans ce sang, réjouissez-vous dans ce sang,

croissez et fortifiez-vous dans ce sang, guérissez-vous de votre faiblesse et de votre aveuglement dans le sang de l'Agneau sans tache..... Je n'en dis pas davantage![3] »

Dans l'isolement spirituel qui fut son partage après le départ de Raymond, Catherine consacra tous ses efforts à réaliser le second des deux grands projets de son existence : la croisade. Elle avait réussi dans sa première tâche : le pape était revenu à Rome. Il s'agissait maintenant « du doux mystère de la sainte croisade ».

Et ce fut une croisade dirigée, non contre Muhammed mais contre l'anti-pape, non contre le Croissant mais contre Lucifer, l'astre déchu. Ce fut une croisade spirituelle sans autres armes que la parole, la plume, la prière et le jeûne. Depuis longtemps déjà, Catherine désirait fort qu'avant tout le pape s'entourât d'une garde de serviteurs de Dieu — *servi Dei*. De même que l'apôtre, elle sentait que « nous avons à lutter, non pas contre la chair et le sang mais contre les armées spirituelles du Malin ». Le plan de Catherine était donc d'environner le trône d'Urbain d'une légion de Saints. Son existence l'avait mise en rapports avec tous les hommes éminents, sous le point de vue religieux, de ce temps-là; maintenant, elle leur fait appel et leur donne rendez-vous dans la Ville sainte.

Le pape lui-même entre dans ses vues. Elle lui avait écrit une fois : « Votre foi et votre espérance ne doivent pas être fondées sur les secours humains qui trahissent, mais uniquement sur l'assistance de

Dieu qui ne vous fera jamais défaut[4].» Et voici qu'à présent Urbain décide enfin de suivre ce conseil de Catherine. Dans une bulle du 13 décembre 1378, il réclame le concours des fidèles, déclarant qu'il a plus confiance en la prière et les larmes des justes qu'en la force armée et la sagesse des hommes et, qu'à l'exemple de Saint Pierre sur les flots, il n'attend le salut que de la main du Seigneur. Des exemplaires de cette bulle, accompagnés d'une lettre de Catherine, furent distribués en Italie aux « Serviteurs de Dieu » durant les jours qui précèdent Noël. C'est la levée des troupes d'élite de l'Église. Les serviteurs de Dieu « doivent sortir de leur retraite pour prêcher la vérité, et souffrir pour la défendre, car l'heure de le faire a sonné. Venez, venez, ne tardez plus ! ». « Laissez de côté toute autre chose, l'heure est venue de se perdre soi-même et de n'avoir d'autre souci que de contribuer à la gloire de Dieu par de grands labeurs. » C'est là ce que proclament les lettres de Catherine à Giovanni delle Celle, au prieur de Gorgona, Dom Bartolommeo Serafini, à Stefani Maconi, à Fra Tommaso di Nacci Caffarini. Elle parle dans ces lettres comme si le dernier jour était proche. « Que celui qui sera sur le toit n'en descende point pour chercher quelque chose dans sa maison », recommande Jésus dans l'Évangile, « que celui qui sera dans les champs ne s'en retourne pas pour prendre ses habits ! » Aux yeux de Catherine, elle aussi, tous les intérêts temporels n'existent plus, une seule chose est nécessaire « mourir de cette mort qui donne à l'âme la vie de la grâce », « mourir par

amour dans les bras de l'Épouse qui est l'Église » — *spasimato in questa dolce sposa.....*

Catherine écrit à ses amis de Lecceto, au moine augustin anglais, William Flete, et à son compagnon d'Ordre, Antonio da Nizza. Elle leur donne à entendre que l'heure est venue de mettre le christianisme en pratique, l'heure de « sortir de la forêt », où ils s'asseyent pour réciter de « nombreux Psaumes et de nombreux Pater », l'heure « de se renoncer soi-même et de s'élancer sur le champ de bataille ». D'ailleurs, s'ils ne peuvent absolument pas s'en passer, ils trouveront aussi à Rome « une forêt et des taillis ».

Elle écrit aux ermites de Monte Luco, près de Spolète, au chartreux Dom Pietro da Milano, puis de nouveau à Stefano Maconi et de nouveau à Lecceto et à Raymond qui, à ce moment-là, n'était encore guère plus loin que Pise, et qu'un instant elle a désiré voir « revenir dans ce jardin pour aider à en extirper les ronces ». « Les martyrs de Rome vous appellent », leur crie-t-elle à tous ; « coupe tes liens, ne les dénoue pas », ordonne-t-elle à Maconi que des considérations familiales retenaient au foyer, « n'hésite point, agis promptement, agis fermement car notre doux Seigneur aime peu de paroles et beaucoup d'actes ». Et comme pour se conformer elle-même à ce principe, elle coupe court à sa lettre en s'écriant : « Tais-toi donc mon âme et cesse de discourir[5] ! »

De même que Raymond, plusieurs autres disciples lui causaient de vives déceptions, tout particulièrement son savant ami William Flete, *bachelor*

of arts de l'Université de Cambridge. Après la mort de la Sainte il gémissait sentimentalement : « Où te trouverai-je, à présent, ô très sainte Mère, quel est l'endroit de la forêt, au bord du lac, où tu manges l'Agneau pascal en compagnie de tes disciples?[6] » Mais, tandis qu'elle vivait et qu'il eût pu la trouver rien qu'en allant à Rome, il préféra rester dans sa forêt, au bord de son lac, assis avec ses livres sur un rocher, étudiant ou priant selon sa convenance. Profondément blessée, Catherine écrit à l'ami de l'Anglais, Antonio da Nizza : « Il ressort de la lettre que m'a envoyée Frère William, que ni lui ni vous ne viendrez. Je n'aurai garde de lui répondre, mais je suis très douloureusement surprise de sa naïveté, qui sert si peu à l'honneur de Dieu et à l'édification du prochain. » William Flete s'était excusé sous prétexte qu'il prierait mieux à Lecceto, tandis que le tapage de Rome le troublerait. « Il paraît », répond ironiquement la Siennoise, « que Dieu se trouve uniquement dans la forêt et non pas en d'autres lieux où peut-être on a justement le plus besoin de lui. » Ceci décida Fra Antonio et il rejoignit Catherine à Rome. En revanche, Flete resta où il était. Cependant, il essaya par ses lettres et ses traités d'influencer sa patrie, et lorsque l'Angleterre fut acquise à la cause d'Urbain, on le dut en grande partie au savant ermite de la *Selva del Lago* des environs de Sienne[7].

Pendant ce temps, Noël approchait, le premier Noël de Catherine à Rome. De tout temps, elle s'était plu à envoyer des cadeaux à ses amis. Dans sa

jeunesse, alors qu'elle était inconnue et ne possédait aucune influence, il lui fallait se contenter des bouquets et des croix de fleurs qu'elle faisait elle-même ; maintenant, elle pouvait davantage, et ce fut par les indulgences et les faveurs de l'Église qu'elle fit le bonheur de ses amis. Elle songea également au pape. Pour ses étrennes, Urbain reçut d'elle cinq oranges qu'elle avait dorées de ses propres mains, et ce gracieux cadeau était accompagné de ces lignes ingénieuses :

« Soyez un arbre d'amour enté sur l'arbre de vie, le Christ, le doux Jésus. De cet arbre naîtra, comme une fleur dans votre volonté, la pensée des vertus, et son fruit mûrira dans la faim de l'honneur de Dieu et du salut de votre troupeau. Ce fruit semble d'abord amer, quand on le prend avec la bouche du saint désir, mais il devient doux lorsque l'âme est résolue à souffrir jusqu'à la mort pour le Christ crucifié et pour l'amour du bien. Souvent j'ai remarqué cela pour l'orange que l'on met dans l'eau afin de lui ôter son amertume; ensuite, on l'emplit de douceurs et on la couvre d'or à l'extérieur. Où est à présent l'amertume? elle est restée dans l'eau et dans le feu. Il en est de même, très saint Père, pour l'âme qui conçoit l'amour de la vertu. Les débuts lui paraissent amers, car elle est encore imparfaite. Le remède est dans le sang du Christ crucifié qui vous donne l'eau de la grâce, cette eau qui nous purifiera de l'amour-propre amer et sensuel qui remplit l'âme de tristesse.

« Et comme le sang n'est jamais sans le feu (puis-

qu'il a été répandu avec le feu de l'amour) on peut dire en vérité que le feu et l'eau en retirent l'amertume et vident l'âme de l'amour-propre qu'elle contenait tout d'abord, et l'emplissent de force par la persévérance et la patience, adoucie par le miel d'une humilité profonde... Lorsque le fruit est ainsi rempli, il se couvre d'or à l'extérieur; cet or est l'or de la pureté et l'or éclatant de la charité qui se manifeste par une vraie patience au service du prochain, le supportant toujours avec une grande tendresse de cœur et ne ressentant que cette douce amertume de l'offense faite à Dieu et du tort fait aux âmes[8]. »

XII

« O Père éternel, comment se peut-il faire que tu nous aies créés? J'en suis extrêmement étonnée et n'en découvre qu'un seul motif : c'est que tu y as été contraint par l'ardeur de ton amour, bien que prévoyant les offenses dont nous nous rendrions coupables envers toi. Cette ardeur te poussait, et quoique tu visses clairement tout le mal, tous les torts que perpétrerait la créature contre ton infinie bonté, tu fermas les yeux, tant tu étais follement épris de la beauté de la créature, que tu avais tirée de toi-même et placée dans le monde après l'avoir formée à ton image et à ta ressemblance. C'est toi, ô Vérité éternelle, qui m'as fait connaître ta vérité et qui m'as révélé que, loin de s'arrêter sur l'outrage que nous te devions faire, ton regard se détourna pour ne considérer que la beauté de ta créature...

« Tu persévéras dans ton amour, car tu es un foyer d'amour et tu es fou d'amour pour ta créature. C'est à cause de mes péchés que je ne t'ai jamais vu tel que tu es; mais, ô mon doux Amour, accorde-moi la grâce de répandre mon sang pour l'honneur de ton nom et de me dépouiller de moi-même. Reçois, ô Père éternel, celui qui m'a dispensé le corps

adorable et le précieux sang de ton Fils. Dépouille-le de lui-même, détache-le de lui-même pour le revêtir de ta volonté éternelle. Lie-le à toi par un nœud qui jamais ne se défasse, afin qu'il puisse être une plante odorante dans le jardin de la sainte Église... O Père infiniment bon, donne-nous ton éternelle et douce bénédiction et purifie la face de notre âme dans le sang de ton Fils. Amour, Amour, je te demande la mort![1] »

Ce fut le 18 février 1379, à Rome, que les disciples entendirent tomber des lèvres de Catherine cette prière que l'un d'eux, Neri ou Barduccio, transcrivit aussitôt. Ce que la Sainte implorait en faveur du prêtre qui venait de lui donner la communion, c'est ce qu'elle demandait pour elle-même : d'être dépouillée du vieil homme et revêtue de l'homme nouveau. Telle est depuis saint Paul jusqu'à nos jours l'essence même du christianisme, le Chemin étroit, la Porte étroite, la Croix. Et seul celui qui a pris sur soi la croix peut demander la mort pour parachever son amour : *Amore, Amore, la morte ti addimando!*

Mais l'heure de la mort n'avait pas encore sonné pour Catherine, son corps continuait de vivre bien qu'elle sentît mourir son cœur. C'était encore la vie sur terre ; or la vie c'était le labeur, et ce labeur consistait en une correspondance de plus en plus étendue et importante. La demeure de la Siennoise située au pied du Mont Pincio, devint l'un des centres de la politique ecclésiastique du temps. Le matin, dès que Catherine avait entendu la messe, reçu la sainte Eucharistie et récité ses prières, venait

le moment de la correspondance. Marchant de long en large dans la pièce, s'arrêtant puis reprenant sa marche, elle dictait sans jamais chercher ses mots, et le secrétaire avait peine à suivre le flot précipité de ses paroles. Il semble que cette petite femme ait éprouvé le sentiment qu'il était urgent d'exécuter ses volontés : *Premit hora !* Parfois — raconte Francesco di Vanni Malavolti — elle dictait plusieurs lettres en même temps ; ainsi se souvient-il d'un jour où Neri, Stefano Maconi et lui-même, étant assis dans la même pièce, écrivaient chacun de leur côté. « L'un de nous écrivait une lettre qui devait être remise au défunt pape Grégoire XI, le second écrivait une autre lettre à Messer Bernabo, en ce temps-là Seigneur de Milan, le troisième écrivait à un noble Seigneur dont je ne me rappelle plus le nom en ce moment.

« Elle dictait, soit à l'un, soit à l'autre, tantôt cachant son visage entre ses mains, tantôt fixant le ciel, les bras en croix, tantôt entrant en extase sans cependant cesser de dicter. Il advint alors qu'elle prononça quelques phrases, adressées à un seul d'entre nous, et que nous écrivîmes tous trois, chacun croyant à part soi qu'elles lui étaient destinées. Toutefois, lorsque nous nous en aperçûmes, il nous sembla avoir commis une faute, si bien que nous demandâmes auquel d'entre nous s'adressaient les paroles en question... Mais elle répondit amicalement : « Ne vous affligez pas, mes très chers fils, car ceci s'est produit par l'opération de l'Esprit-Saint. Quand ces lettres seront terminées, nous verrons si

lesdites phrases s'enchaînent avec le reste, et nous aviserons. » Comme il a déjà été dit, ces missives étaient adressées à différentes personnes et traitaient de sujets divers. Or, il est singulier de le dire, lorsque nous relûmes les paroles mentionnées plus haut, que chacun de nous avait notées, celles-ci s'adaptaient si parfaitement à l'ensemble que sans elles aucune des lettres n'eût été complète, ce qui témoigne clairement de l'action du Saint-Esprit dans l'âme de cette Vierge[2]. »

Pour ceux qui sont familiarisés avec les lettres de Catherine, avec leurs incessantes répétitions des mêmes pensées, le surnaturel n'intervient pas nécessairement dans le fait que rapporte ici Francesco Malavolti. Un cas analogue à celui qui vient d'être décrit se présenta le 6 mai 1379, tandis que la Sainte dictait quatre lettres — probablement en même temps — au condottiere Alberico da Balbiano, à Jeanne de Naples, au roi de France et enfin aux Gouverneurs de Rome, *ai Signori Banderesi e quattro buoni uomini mantenitori della Republica di Roma*. D'après la rubrique des vieux manuscrits, ces lettres furent « composées en extase[3] ».

Les lettres aux trois cardinaux qui, là-bas, à Tagliacozzo, avaient hésité entre Urbain et Clément, et celle à la reine Jeanne de Naples, déjà citées dans un précédent chapitre, datent des premiers mois de l'année 1379. Envisagée dans son ensemble, la cause d'Urbain semblait être en bonne voie — l'Angleterre, le gouvernement romain, Louis d'Anjou, roi de Hon-

grie et de Pologne, se rangeaient de son côté. De Sienne également, Catherine recevait de satisfaisantes nouvelles : « Je ne pense pas », écrivait le 14 février à Neri, Ser Cristofano di Gano, « qu'il y ait personne en cette ville qui ne tienne pour certain que le pape Urbain ne soit le véritable pasteur de la sainte Église, et s'il venait par ici des émissaires de l'anti-pape, on n'aurait garde de les écouter. » Le lieu de réunion, le rendez-vous des Urbanistes, au nombre desquels les disciples de Catherine se montraient les plus zélés, était la *Compagnia della Vergine Maria dello Spedale,* qui avait une chapelle dans les souterrains de l'hôpital de la Scala. « Tous les frères t'envoient leurs salutations », dit plus loin la même lettre. « Fais savoir à notre *Mamma* que nous sommes extrêmement désireux qu'elle nous procure un lien que nous respecterons à cause d'elle, et grâce auquel nous nous réunirons en mémoire d'elle. Demande-lui aussi de nous écrire quelquefois et de ne pas oublier ses brebis égarées. » Le jour suivant, Stefano Maconi trace une longue épître, adressée à Néri di Landoccio di Pagliaresi (car l'on n'écrivait jamais directement à Catherine), mais qui, en réalité, était entièrement destinée à la Sainte :

« Loué soit Jésus crucifié et sa très douce Mère Marie.

« Frère bien-aimé en Jésus-Christ,

« Les deux lettres que tu m'as envoyées, sitôt après ton départ de Sienne, m'ont causé une grande joie. J'en ai ressenti dans mon âme une immense consolation et ne me suis pas contenté de les relire une fois ou deux seulement. Ce que tu m'écris au sujet de

notre vénérable et douce *Mamma* ne me surprend nullement, et je n'ai là-dessus aucun doute, car je suis disposé à croire des choses bien plus étonnantes que celles dont tu me parles. Je sais et j'avoue ici que notre *Mamma* est une prodigieuse *Mamma*, et j'ai la ferme confiance que chaque jour m'amènera à reconnaître avec plus d'évidence et à confesser avec plus d'énergie qu'elle est une *Mamma!*

« Les autres grandes et bonnes nouvelles dont tu me fais part au sujet de l'exaltation de la sainte Église et du légitime successeur de Saint Pierre, le pape Urbain VI, véritable Christ sur terre, tout cela me produit l'effet d'un baume adoucissant pour les souffrances que j'ai endurées et que j'endure encore. Mais quoique ce m'ait été un vif soulagement d'être mis au courant de tous ces événements, je ne me porterai tout à fait bien que lorsque, de nouveau, je m'assiérai au pied de ma bien-aimée *Mamma!* » Si profond est le sentiment qu'éprouve Stefano à l'égard de Catherine que, même les événements politiques de l'Église, n'ont à ses yeux qu'un intérêt secondaire; ce qui l'occupe surtout, c'est sa *dilettissima Mamma*, elle qui est une *benignissima Mamma*. Tant qu'il ne sera point à ses pieds, les ardents désirs qui le consument ne seront pas étouffés, ses amers regrets pas apaisés, le sentiment de vide avec lequel, chaque matin, il se réveille, ne sera pas comblé. Les lettres ne sont qu'un onguent calmant, sous le baume la plaie brûle toujours, chaque pulsation fait mal. Il n'y a qu'un seul remède à ses souffrances : se retrouver près d'elle, pouvoir contempler son visage dont chaque trait lui

est si cher et si familier, et baiser respectueusement l'ourlet de sa blanche tunique. Catherine est pour Stefano la seule raison d'être de l'existence ; elle seule rend la vie digne d'être vécue, et rien n'a de valeur que dans la mesure où elle s'y intéresse. C'est pourquoi il s'est efforcé de lui procurer tous les renseignements politiques qu'elle désirait et les envoie à Neri pour que celui-ci les lui communique. C'est une bonne nouvelle qu'il apporte : l'opinion de Sienne est unanime en faveur d'Urbain contre « l'anti-démon de Fondi » (ainsi que Stefano appelle, avec quelque confusion d'idées et de mots, Clément, élu à Fondi). Le nonce d'Urbain, l'évêque de Narni, Giacomo di Sozzino, a été fort bien reçu à Sienne. Stefano et son ami Pietro Bellanti (celui qui autrefois avait amené Maconi à faire la connaissance de Catherine) lui ont présenté leurs hommages. L'envoyé de l'anti-pape, Alderigo Interminelli, a, dit-on, été à Pise mais le Conseil de Sienne a donné l'ordre de ne point le laisser entrer. Et s'il eût franchi les portes, son sort eût été terrible car il aurait été lapidé dans la rue par les gamins ! Tant il est vrai que « notre pauvre petite cité » (*questa nostra citta tapinella*) est fort bien intentionnée.....

« Je n'en dis pas plus pour cette fois, sinon que je te prie, mon doux Frère, de ne pas m'oublier, mais de demander à Dieu pour moi, avec une particulière sollicitude, la grâce de me détacher du monde corrompu afin de toujours accomplir sa volonté de la manière qui lui agréera le plus. Et deux choses me prouveront que tu te souviens de moi — l'une, c'est que tu me

recommanderas fréquemment à notre vénérable, douce et suave *Mamma*, et je te prie de le faire immédiatement avant de poser cette lettre pour ne pas l'oublier; l'autre, c'est que tu m'écriras souvent, et cela je t'en conjure aussi instamment que possible... »

Après des salutations aux amis communs, la lettre finit ainsi : « faite à Sienne, le 15 janvier 1378 » (pour nous 1379, puisque l'année siennoise commençait le 25 mars) « par ton inutile et indigne frère Stefano, seul (*soletto*) et pauvre de toute vertu[4] ».

Ce n'était pas en vain qu'au nom des autres disciples et au sien propre, Stefano avait fait appel au cœur maternel de Catherine. Les huit lettres qu'elle lui écrivit, de même que celles qu'elle écrivit à Neri, sont courtes sans doute, mais pleines de bonté et de sagesse. Fidèle à ses principes, elle essaie de détourner le jeune Siennois des consolations vers lesquelles il se sentait incliné. « Il faut », lui insinue-t-elle, « manger le pain dur et moisi des tribulations ». « Dieu se joue de nous, afin de nous mener là où il veut », lui enseigne-t-elle. « Quand les médecines agréables et le baume des consolations ne réussissent point, alors il brûle la plaie avec le feu pour empêcher qu'elle ne se corrompe. » Elle lui prêche, à lui ainsi qu'aux autres disciples, la persévérance dans la lutte engagée entre la chair et l'esprit — il doit y avoir une implacable inimitié entre la raison et les sens, car ce sont les sens qui se rebellent contre la grâce, nous privent de Dieu et nous retiennent dans la perpétuelle amertume de la vie terrestre. Il faut

renoncer au monde et courir vers Dieu qui « nous attend les bras ouverts ». Telles sont les lettres à Maconi. Et dans une longue lettre aux « Frères de la *Compagnia della Vergine*, de l'hôpital de Sienne », elle développe encore une fois, à l'intention de tous ses disciples, sa doctrine sur la culture de la vigne — tout d'abord de la vigne qu'est notre âme, puis de la vigne de l'amour du prochain, enfin de celle de l'Église. Celui-là seul qui cultive bien la première de ces trois vignes se soucie de cultiver les deux autres, car, ainsi que le dit Catherine avec une fine psychologie : « Celui qui a renoncé à la lumière de la foi » (que l'on remarque la justesse de cette expression : *renunziò al lume!*) « se trouve désormais sans forces, sans modération, sans sagesse ; il est devenu injuste, fonde son espoir sur lui et croit d'une foi morte en lui-même ; sa confiance repose sur les créatures et non sur le créateur ; il ne possède ni bonté, ni amour, puisqu'ayant abandonné Dieu il s'est épris de son faible *moi ; il est devenu cruel vis-à-vis de lui-même et dès lors ne peut être bon envers les autres.* »

Comme toujours la Siennoise va jusqu'au fond des choses. Il y a dans la vie deux grands courants : d'une part, l'amour de Dieu, la foi, l'amour du prochain, le zèle, la paix ; de l'autre, l'égoïsme, l'incrédulité, l'indifférence vis-à-vis des autres, l'esprit du monde, la vie tourmentée. Il y a le royaume d'Adam et il y a celui du Christ. Catherine est au monde pour introduire les enfants d'Adam par la porte de la Croix, dans la paix du Christ[5].

C'est l'ardeur de ces sentiments et de ces pensées

qui enflamme la prière que les disciples recueillirent de la bouche de leur Mamma le dernier jour du Carnaval, le 22 février 1379. C'était ce jour-là, douze années auparavant, qu'elle avait célébré ses mystiques épousailles avec Jésus. (Douze ans seulement! Ils semblaient si longs, tant d'événements s'étaient déroulés au cours de ces années!). Il est permis d'imaginer que, pour Catherine, ce jour était un jour mémorable; pouvait-il se faire que sa pensée ne se reportât point vers la petite cellule de la maison de Fontebranda, vers ce qui s'était produit en ce mardi gras 1367! Et, au milieu du Carnaval romain, l'Épouse du Christ pria comme elle l'avait fait dans sa jeunesse à Sienne : « O Dieu éternel, ô Père miséricordieux et compatissant, aie pitié de nous et fais-nous miséricorde, car nous sommes des aveugles privés de lumière et, plus que tout autre, moi misérable! C'est pourquoi j'ai toujours été cruelle envers moi-même...

« O douce et suave lumière, ô principe, ô fondement de notre salut, par ta lumière tu nous as donné la lumière et cette lumière pénètre dans chacune des âmes qui ouvre la porte de la volonté, car celle-ci est la porte de l'âme; dès qu'on ouvre, la lumière afflue comme le soleil qui frappe à la fenêtre fermée et, dès qu'elle est ouverte, entre dans la maison. Il convient ainsi que l'âme ait la volonté de te connaître et au moyen de cette volonté ouvre l'œil de l'intelligence; alors, toi, véritable soleil, tu pénètres dans l'âme que tu illumines par ta présence! Et quand tu es entré que fais-tu toi, misé-

ricordieuse lumière, au dedans de l'âme? Tu dissipes les ténèbres qui y règnent et tu lui donnes la lumière, tu chasses l'humidité de l'amour-propre, et le feu de ta charité répand sa chaleur dans l'habitation. Tu rends le cœur libre car, dans ta lumière, il reconnaît combien grande est la liberté que tu nous as dévolue en nous arrachant à la servitude du démon dans laquelle l'humanité était tombée par sa cruauté. Que dorénavant le cœur haïsse la cause de cette cruauté, c'est-à-dire la complaisance pour notre propre sensualité, et que, par contre, il ait pitié de la pauvre raison et se montre cruel envers sa nature sensuelle. Qu'il concentre en lui-même toutes les puissances de son âme et qu'il exclue le souvenir de toutes les misères du monde et de ses vains plaisirs pour se rappeler uniquement tes bienfaits. Puis qu'il referme la porte de la volonté en sorte qu'elle ne s'attache à rien d'autre en dehors de toi mais qu'elle t'aime pardessus toutes choses et toutes choses en toi selon ta volonté, et qu'elle désire uniquement te suivre. Alors, l'âme aura véritablement pitié d'elle-même, de son prochain, par conséquent et sera prête à immoler son corps pour le salut des âmes. »

Dans ces paroles comme dans toutes les paroles tombées de la bouche de Catherine qui nous aient été conservées, on admire sa soif de la vérité, laquelle n'admet aucune formule vague. L'affinité qui existe entre la foi et le désir de vivre, entre l'incrédulité et le désir de mourir y est impitoyablement affirmé. Nous avons à choisir entre la charité et la cruauté. Celui qui choisit la foi choisit la vie, celui qui la refuse se voue

à la mort. L'incrédulité est un acte de cruauté vis-à-vis de soi-même — je tue mon âme en *sachant* que je la tue et en y *consentant*, en consentant de plein gré à mon mauvais désir, à mon désir de malheur et de mort. Et ne m'aimant pas moi-même, je ne puis aimer quelqu'un d'autre, et je sens que j'appartiens à la race de *celui* qui est le Non-Amour.

La foi est la condition indispensable pour acquérir cet amour qui sauve l'âme du royaume de la mort, et cette foi (comme toujours chez Catherine) a pour article principal : *la foi au Sang*. Le Dieu de la nature, le Souverain unique et tout puissant qui noie, comme de petits chats, les êtres humains dans les eaux du déluge et nous écrase par ses tremblements de terre, de même qu'un enfant détruit une fourmilière, *ce Dieu-là* n'appelle guère l'amour, car nous ne le comprenons pas. Mais il y a un autre Dieu que nous voyons avec l'œil de la foi, si toutefois celui-ci n'est pas obscurci par le nuage de l'amour-propre (car l'amour-propre préfère ne pas le voir), c'est le Dieu de la croix, le Dieu qui a souffert pour ses créatures, le Dieu en qui, seul, se trouve le salut.

« Quel Père », s'écrie Catherine, « a jamais livré son propre fils à la mort en faveur de son esclave? Toi seul, Père éternel! Tu as revêtu ton Verbe de notre chair et notre chair a enduré la souffrance et nous en goûtons les fruits si, par ta grâce, nous suivons le chemin que tu as suivi toi-même! » Et, dans toute sa grandeur, le bienfait de la venue du Christ accable la voyante; le dogme de la Rédemption, témoignage presque incroyable de l'Essence

de Dieu, la remplit de confusion, de honte en constatant sa propre faiblesse, sa tiédeur dans le renoncement à elle-même. « Je me réfugie en toi et m'accuse moi-même, ô Vérité éternelle. Exerce ta justice sur moi qui suis cruelle pour mon âme et pleine de complaisance pour ma propre sensualité. J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi. O pieuse cruauté qui foules aux pieds la sensualité en ce monde afin d'exalter l'âme dans l'éternité...

« Je te prie d'inculquer ce sentiment à toutes les créatures, particulièrement à celles que tu m'as confiées et que j'aime d'un amour spécial. Rends-les charitables afin qu'ils possèdent la pieuse cruauté avec laquelle ils extermineront leur volonté perverse. Cette miséricordieuse cruauté est, en vérité, celle que tu nous enseignas lorsque tu as dit : « Celui qui vient à moi et qui ne hait point père, mère, épouse, enfants, frères et sœurs et jusqu'à sa propre âme ne peut être mon disciple. » Cette dernière condition semble être la plus difficile à remplir — les enfants du monde remplissant souvent les autres, bien que ce ne soit pas par amour de la vertu...

« O Vérité éternelle, Parfum au-dessus de tout parfum, Munificence au-dessus de toute munificence, Bonté au-dessus de toute bonté, Justice au-dessus de toute justice, tu rends à chacun selon ses œuvres. C'est pourquoi tu permets que l'injuste ne puisse se souffrir lui-même. En désirant les joies et les richesses du monde, il désire des choses inférieures à lui, car toutes les choses créées sont *inférieures* à l'homme; elles ont été créées pour lui mais

non pas afin qu'il en devienne l'esclave. Toi seul es plus grand que nous — c'est donc vers toi que nous devons aspirer, toi que nous devons essayer de servir. Et, dans ta justice, tu fais dès ici-bas goûter au juste la vie éternelle par la paix et la tranquillité de l'âme qui proviennent de ce qu'il a placé son affection en toi qui es la paix suprême et éternelle. Tu es l'éternelle et infinie bonté que nul ne peut comprendre ni connaître qu'autant que tu le permets. Et tu le permets dans la mesure où nous disposons le vaisseau de notre âme à te recevoir. O très doux Amour, je ne t'ai jamais aimé durant tous les jours de ma vie, je ne t'ai jamais aimé! Je te recommande mes fils et mes filles dont tu as chargé mes épaules; hélas, je dois les éveiller, et je sommeille moi-même! O Père très doux et très miséricordieux! éveille-les afin que le regard de leur intelligence se fixe sur toi pour toujours. *Peccavi Domine, miserere mei!* O Dieu, viens à notre aide, Seigneur, hâte-toi de nous secourir [6]! »

Le Carême qui commence avec le mercredi des Cendres, fut, en 1379, plus que jamais, une fervente période de prière pour Catherine. « O Sang éternel! » dit-elle dans une oraison transcrite le 1er mars, « O très doux Sang, tu fortifies l'âme et tu l'illumines par ta vertu; elle participe à la nature des anges et s'oublie totalement pour ne considérer que toi... Moi, misérable, je ne t'ai jamais suivie, ô toi, Vérité éternelle, c'est pourquoi je suis si faible que je succombe dans les moindres tribulations! » Deux jours plus tard, elle demande dans sa prière que, de même que la lumière d'en-haut se répand comme une rosée sur

l'âme, de même les prières des justes retombent sur le monde comme une rosée de paix. Le jour de l'Annonciation, elle implore Marie avec ferveur : « Tu es le livre dans lequel se trouve inscrite la règle de notre vie », dit-elle, faisant allusion à l'instant où la Vierge de Nazareth consentit à ce que le Verbe éternel s'incarnât dans son sein et prononça le grand consentement : « qu'il me soit fait selon ta parole », cet acquiescement que l'Éternel attend aussi à la porte de ton âme et de la mienne... « O Marie, bénie sois-tu entre toutes les femmes, *in seculum seculi*, car en ce jour tu nous as donné le pain de ta farine, pétri et cuit par la Divinité ! » Revenant à la doctrine fondamentale que lui avait enseignée Jésus dans les premiers temps de sa solitude, la Siennoise s'exclame : « O Vérité, Vérité, qui suis-je donc pour que tu me fasses connaître ta vérité? Je suis celle qui n'est pas. C'est par conséquent ta Vérité qui sait, qui parle et accomplit toutes choses, car moi je ne suis pas. O Divinité, Divinité qui es amour, que puis-je dire de ta vérité? Toi qui es la Vérité, dis la vérité, car je ne puis la dire, moi qui ne dis que ténèbres puisque je ne t'ai pas suivie jusqu'à la croix pour en récolter les fruits; j'ai suivi les ténèbres et goûté les ténèbres. Nous nous sommes aveuglés nous-mêmes en plaçant devant nos yeux le nuage de la froideur et de l'amour-propre humide. C'est pourquoi nous ne pouvons te connaître ni connaître aucun vrai bien ! Nous appelons bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien, et ainsi devenons-nous ignorants et ingrats. Il est pire pour nous de perdre la lumière, de ce fait que nous avons

connu la vérité, car un demi-croyant est pis qu'un incrédule. Seigneur, c'est ainsi que sont ceux qui profanent le fruit de ta croix qu'est ton sang, car au lieu de te suivre, toi le Christ crucifié, ils persécutent ton sang, principalement ceux qui se révoltent contre ton sommelier qui possède les clefs du cellier où se trouve la pieuse réserve de ton sang et de celui des martyrs. Mais le sang de ces derniers n'a de valeur que par la vertu du tien. Ces révoltes et tous péchés proviennent de ce qu'ils ont perdu la lumière de la vérité, celle que l'on acquiert par la foi. Mais ceci est incompréhensible pour les insensés qui ne jugent que l'écorce... O homme insensé! Dieu t'a fait homme, pourquoi t'abaisser au rang de la bête? Non seulement tu en prends l'apparence mais tu t'avilis jusqu'à devenir néant, et tu juges comme jugent les animaux. Ne sais-tu pas que les hommes charnels sont voués aux châtiments éternels? Par ces châtiments, l'homme est réduit à néant, non pas quant à l'être mais par rapport à la grâce. Car la grâce est le perfectionnement de la nature, et, de tous ceux qui n'arrivent pas à la perfection, on peut dire qu'ils sont devenus rien [7] ».

A Rome le Carême — mars et avril — est en même temps le printemps, et Catherine, ainsi que ses amis et amies s'est très certainement pliée à la coutume romaine de visiter, chaque jour du temps de pénitence, l'une des églises appelées « églises de la Station ». Au moyen âge, une certaine église était désignée pour chaque jour du Carême, et le Clergé paroissial romain s'y rendait solennellement en pro-

cession afin d'y célébrer l'office divin. Ces églises portaient le nom de *Stations* (*stationes*); leur nom était indiqué dans le Missel romain. De notre temps, cet usage n'est plus en vigueur. Toutefois, durant les jours de la Station, les églises en question revêtent encore une parure de fête, les colonnes sont drapées de rouge, les dalles de mosaïque jonchées de buis, et l'odeur âcre de la verdure foulée aux pieds se mêle au doux parfum de l'encens qui s'élève vers l'autel où un cardinal, ou autre prélat, chante la grand'messe. Catherine a sûrement fait ces pèlerinages. Le mercredi des Cendres, on se rend à Santa Maria in Cosmedin, près de l'antique temple de Vesta, et l'on gravit ensuite le mont Aventin pour gagner Santa Sabina. Santa Sabina est l'église mère des dominicains de Rome; on montre dans le couvent avoisinant, la cellule où « saint Dominique, saint François et Ange, le Carme, passaient des nuits entières à s'entretenir des choses concernant le royaume de Dieu ». Ici Catherine a pu tout spécialement évoquer le souvenir du bien-aimé père de son âme; ici, plus que jamais auparavant, elle est entrée en intime corrélation avec l'existence du saint; ici, elle a pu prier où il a prié, baiser le sol qu'il a foulé; au jardin, elle s'est arrêtée devant l'oranger que l'Espagnol avait planté de ses propres mains, et elle a songé à l'âme humaine, « l'arbre d'amour » planté dans la bonne terre, fleurissant délicieusement pour Dieu, portant utilement des fruits pour l'homme.....

Et chaque jour du Carême l'a entraînée en d'autres lieux saints. Elle sera allée à San Giorgio in Velabro, « dans le marais », situé au bas du Forum Boarium,

à côté du temple de Janus, qui n'est nullement un temple de Janus mais un arc de triomphe érigé par les changeurs de Rome en l'honneur de Septime Sévère et de ses fils, et sur lequel le haineux Caracalla fit effacer le nom de son frère Geta.

Une autre fois, le but des pieux pèlerins aura été San Gregorio Magno, où se trouvait jadis la demeure paternelle du grand Pontife ; où l'on visite la chambre qui était la sienne — comme, plus tard, on devait venir visiter la chambre de Catherine à Sienne. Mais elle était encore là, bien vivante, agenouillée sur les dalles de mosaïque de la Basilique ; elle était encore là, une vie ardente et rayonnante au milieu des ténèbres de l'existence... A côté de l'église, il y a un cloître appartenant à l'ordre des Camaldules, et dans le jardin de ce cloître s'élèvent trois chapelles. On conserve dans l'une d'elles la table de marbre sur laquelle Grégoire servait quotidiennement le repas de douze pauvres ; des croix gravées dans le marbre marquent les douze places. Un certain jour, survint un treizième pauvre, et Grégoire accueillit également cet hôte inattendu. Mais quand l'étranger eut reçu sa part de la main du charitable pontife, il déploya de grandes ailes d'or : c'était un ange.....

La Siennoise et sa famille spirituelle ont dû visiter tous ces vieux sanctuaires de Rome. Ils auront été à Santa Pudenziana, à Santa Prassede, à San Cosma e Damiano, à San Lorenzo fuori le mura. Ils se seront arrêtés dans San Clemente et ils auront levé les yeux vers la mosaïque de l'abside qui représente la croix comme l'arbre de vie sur lequel fleurit la

vraie vigne; et cette parole, qui reparaît si souvent dans les lettres de Catherine « enté à l'arbre de vie » aura sûrement retenti à son oreille. Sur les bras de la croix se reposent douze colombes, ce sont les douze apôtres. Ainsi la Siennoise voulait, elle aussi, que les âmes apostoliques ne trouvassent de repos que sur la dure couche de la croix.....

A Saint-Sixte, là-bas sur la Via Appia, Catherine aura de nouveau suivi les traces du « doux Espagnol », car c'est là qu'est situé le monastère fondé par Saint Dominique lui-même. Une fresque, peinte sans doute peu après la mort de Catherine, témoigne encore de sa venue en ce lieu. Et un jour, à la fin du Carême, quand le printemps verdissait déjà les murs bruns de l'enceinte Aurélienne, elle se sera rendue près de la Porte Latine, à la vieille Église San Giovanni *ante Portam Latinam;* elle aura vu l'endroit où, sous Domitien, l'apôtre Jean subit la torture de l'huile bouillante et, ne pouvant mourir, fut retiré vivant de ce bain de mort. Alors, elle aussi se sera mise à soupirer : « Je meurs, et je ne puis mourir! » *Muoio e non posso morire!*

Il y avait tout lieu de gémir, car les membres du parti adverse combattaient toujours avec rage contre le « sommelier du sang », contre le véritable hôtelier de la *Bottega* placée au milieu du pont de la vie ! Le château des anges bravait toujours les romains fidèles au Pape. Une armée clémentiste commandée par un parent de Robert de Genève, Louis de Montjoie. s'avançait vers Rome et, le 17 Avril 1379, l'anti-

pape promulgua une bulle, en vertu de laquelle il cédait en fief la majeure partie des états pontificaux au duc Louis d'Anjou — l'ami de Catherine à Villeneuve-lez-Avignon — le sommant d'en prendre aussitôt possession.

Au service d'Urbain se trouvait alors le condottiere Alberigo da Balbiano. La fin d'avril amena deux grandes victoires pour la cause pontificale : le château des Anges capitula le 27 ; le 30, Alberigo battit l'armée clémentiste près de Marino, dans les Monts Albains, et fit prisonniers les chefs eux-mêmes, Montjoie, Sylvestre Budes et Bernard de la Salle. Les Romains victorieux envahirent le château des Anges dont ils rasèrent les tours menaçantes, et Urbain qui pouvait désormais rentrer au Vatican, suivit pieds nus la procession d'action de grâces qui se rendit de Sainte-Marie en Trastevere à Saint-Pierre.

Sous l'impression de ces grands et heureux événements, Catherine écrivit quatre importantes missives — une à Alberigo da Balbiano et à sa *Compagnia di san Giorgio*, pour les féliciter de leur succès ; une au gouvernement Romain (composé des sept *Banderesi*, dont un pour chaque *rioni* de Rome, et des quatre « prud'hommes ») ; une à Jeanne de Naples ; une enfin à Charles V de France. Elle explique aux guerriers pontificaux qu'ils combattent le bon combat — « le Maître que vous servez est le Christ crucifié », ils peuvent donc marcher à la lutte « avec une conscience pure pour la défense de notre foi, de la sainte Église et du Vicaire de Jésus-Christ ».

Catherine exhorte la reine de Naples à prendre en

pitié son âme. L'égoïsme est en réalité le contraire de l'égoïsme, car, tandis que l'on croit s'aimer soi-même on devient son pire ennemi. « Oh ! combien mon âme serait heureuse », s'exclame la Siennoise, « si je pouvais aller vous trouver et donner ma vie pour vous rendre le ciel et la terre que vous avez perdus, pour vous ôter l'arme de la cruauté avec laquelle vous vous êtes tuée vous-même et vous donner en échange l'arme de la piété qui tue le vice, c'est-à-dire pour vous aider à vous revêtir de la sainte crainte de Dieu et de l'amour de la vérité et à vous unir à sa douce volonté. »

Au gouvernement Romain elle prêche la reconnaissance. « Dieu a fait ce dont vous n'aviez pas été capables avec toute votre sagacité humaine », dit-elle aux Gouverneurs. « Il a jeté sur nous qui étions en un si grand péril les regards de sa miséricorde, c'est donc à lui que nous devons attribuer notre salut. Notre Père, le Pape Urbain VI, nous en donne l'exemple et pour témoigner qu'il reconnaît que cette grâce vient de Dieu, il s'est humilié par un acte que nul n'avait accompli de temps immémorial en suivant pieds nus la procession. Marchons donc sur les traces de notre Père, mes très chers fils, c'est-à-dire reconnaissons que ceci vient de Dieu et non de nous. Je veux aussi que vous vous montriez reconnaissants envers les membres de la compagnie (*Compagnia di San Giorgio*) qui a été l'instrument du Seigneur, et que vous les assistiez dans la mesure du possible, surtout les pauvres blessés. »

Le sénateur romain, Giovanni Cenci, qui avait

joué un rôle prépondérant dans la capitulation du château des Anges, était oublié, maintenant qu'on n'avait plus besoin de lui. Catherine blâme ce procédé : « Il me semble qu'on est bien ingrat vis-à-vis de Giovanni Cenci qui, avec tant de zèle et de fidélité, et d'un cœur si loyal, a tout abandonné uniquement pour être agréable à Dieu et nous servir, pour vous délivrer du fléau qu'était le château des Anges... Et voici qu'à présent, non seulement on ne lui témoigne aucune reconnaissance et on ne lui dit même pas merci, mais l'ingratitude et l'envie poussent les gens à lancer contre lui le venin des calomnies ! Je désire que vous traitiez autrement quelqu'un qui vous a rendu service ; continuer d'agir ainsi serait offenser Dieu et vous nuire à vous-mêmes. »

Au roi de France, enfin, elle expose sa doctrine sur l'amour-propre envisagé comme le principe de tout mal. « Il corrompt de telle sorte le goût de l'âme, que les choses bonnes paraissent mauvaises et que les mauvaises paraissent bonnes. » Ainsi, l'amour-propre rend injuste, il nous porte à servir les créatures en vue de leurs faveurs, de leurs dons et par désir du salaire ; il s'élève contre Dieu et contre l'Église, son organe terrestre. Catherine redoute que Charles, lui aussi, soit guidé par cet amour-propre. « Il me semble, à ce que j'ai appris » (elle suivait avec un intérêt immense tout ce qui se passait en Europe), « que vous commencez à vous laisser entraîner par les conseils pernicieux des enfants de ténèbres ; or, vous savez que si un aveugle con-

duit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice... Je suis fort étonnée qu'un catholique tel que vous, qui veut craindre Dieu et agir en homme courageux, se laisse mener comme un enfant et ne voie pas à quelle ruine il s'expose lui-même et expose les autres en laissant obscurcir la sainte lumière de la très sainte Foi par les conseils de ceux qui sont manifestement les membres du démon et des arbres corrompus..... Ouvrez les yeux et voyez qu'ils mentent effrontément.... » Puis elle reprend tous les arguments en faveur de la légitimité de l'élection d'Urbain, et insiste de nouveau sur cette raison psychologique que les cardinaux n'auraient point rendu leurs hommages à un pape qu'ils auraient su ne l'être pas de droit et ne lui auraient point réclamé des faveurs. « Ils sont demeurés dans la vérité », déclare-t-elle, « tant qu'il n'a pas cherché à corriger leurs vices; dès qu'il le fit ils se révoltèrent contre lui. » Et maintenant ils sont ancrés dans leur erreur, « endurcis comme des démons ».

Cette épître partagée entre l'espérance et la crainte, se termine par l'indication que Charles peut demander conseil à la Sorbonne. « Là vous avez la source de toute science ». « Pardonnez-moi d'avoir tant parlé, je préfèrerais vous dire ceci de vive voix que par lettre. » Comme le démontrent ces dernières lignes, la Vierge caressait le projet d'aller en personne à Paris. Ce voyage ne se réalisa point; peut-être, d'ailleurs, ses tentatives eussent-elles été vaines[8].

L'Université de Paris qui, tout d'abord, s'était rangée du côté d'Urbain, se prononça, le 30 mai, en

faveur de Clément. Et Charles V mourut l'année suivante, toujours partisan du schisme, laissant néanmoins entrevoir qu'il s'inclinerait volontiers devant l'autorité du prochain concile général. Il est probable que, sur l'instigation de Catherine, Urbain somma encore une fois Raymond de tenter une mission en France. De Gênes, où il séjournait toujours, le Dominicain devait se rendre par mer à Barcelone et de là passer la frontière; des instructions détaillées, relatives à ce voyage, furent rédigées, on les conserve encore dans les archives du Vatican. A ce moment, parvint la nouvelle qu'à la demande de Pedro di Luna qui maintenant tenait pour Clément, le roi d'Aragon avait fait arrêter deux légats d'Urbain en Espagne. Et, le courage de Raymond fléchissant, de nouveau, il resta où il se trouvait.

Catherine eut grand'peine à se consoler de cette nouvelle défaillance du disciple, de ce reniement renouvelé à l'égard du Maître. Elle lui reproche sévèrement son peu de foi tout en faisant, selon sa coutume, acception de sa propre personne comme si elle-même eût été coupable :

« Notre amour est la mesure de notre foi, et notre foi la mesure de notre amour », écrit-elle. « Celui qui aime est toujours fidèle à celui qu'il aime, et il le sert fidèlement jusqu'à la mort. C'est à quoi je reconnais que je n'aime pas véritablement Dieu et les créatures pour Dieu, car s'il en était ainsi je lui serais fidèle au point que je mourrais mille fois le jour, s'il le fallait et si je le pouvais.... Ma foi ne défaillerait

point et je me tiendrais pour assurée que Dieu serait mon défenseur et mon protecteur, comme il l'était des glorieux martyrs qui se livraient avec joie au supplice. Si j'avais la foi, je ne craindrais rien, sachant que Dieu sera pour moi aussi ce qu'il a été pour eux, mais parce que je ne l'aime pas, je ne me confie pas véritablement en lui ; la crainte que j'éprouve me montre combien tiède est mon amour et combien la lumière de la foi est obscurcie en moi par mes infidélités envers mon créateur et par ma présomption. Je le confesse et ne le nie pas, cette racine n'est pas encore extirpée de mon âme, c'est ce qui met obstacle aux œuvres que Dieu veut me faire accomplir et qui les empêche d'atteindre le but utile et glorieux qu'Il avait en vue. Hélas! Hélas! Seigneur, malheur à moi, misérable! Serai-je donc toujours ainsi, en tout lieu, en toute occasion ? Fermerai-je ainsi toujours par mon infidélité le chemin à ta Providence ? Oui assurément, si dans ta miséricorde tu ne m'anéantis pour me recréer à nouveau! Eh bien, Seigneur, anéantis-moi, brise mon cœur si dur afin que je ne sois plus un instrument dont tu ne peux te servir! » Le reproche adressé ici à Raymond n'est pas seulement un reproche que Catherine s'adresse à elle-même uniquement pour la forme. On sent qu'elle est près de se désespérer à la vue de sa propre faiblesse. Après tant d'années passées dans la pénitence et la prière, elle aussi doit répéter le vieil et amer aveu : « Le bien que je veux je ne le fais pas ». Elle aussi doit expérimenter combien il est difficile à la chair et au sang de

croire réellement, de croire sincèrement. Car s'il est *vrai*, vrai comme la clarté du soleil et celle des étoiles, comme l'océan et comme l'orage; s'il est vrai comme la terre elle-même et comme les rocs, que le Dieu tout-puissant s'est fait homme, a souffert, s'est laissé crucifier, est mort pour nous, pour notre salut, peut-il y avoir place pour autre chose dans une âme humaine que pour cette immense croix sanglante? En ce cas, il faut que tout cœur devienne un Golgotha, et que l'œil ne soit charmé par aucune autre fleur que par les cinq roses rouges épanouies dans le jardin du corps du Christ. Alors, nul autre amour que l'amour de cet Epoux de sang n'est permis — « que sa main droite transpercée passe sous ma tête, que sa main gauche ensanglantée m'embrasse fermement ». Peut-être la poésie chrétienne n'a-t-elle jamais rien exprimé de plus profond qu'en proclamant la dureté du frivole cœur humain en face d'un aussi grand, aussi total et exigeant amour. C'est parfois comme si la confession la plus intime de l'expérience chrétienne s'exhalait dans ce gémissement désespéré : « Nous ne pouvons pas! c'est au-dessus de nos forces! »

Mais Catherine veut tenir bon; jusqu'au bout elle veut tendre à réaliser son idéal. Elle veut la croix pour elle-même, elle veut la croix pour les autres. Dans une lettre où il lui faisait part de sa nouvelle décision, Raymond a exprimé la crainte qu'elle l'abandonnât et que cet *amore stretto particolare*, le lien particulier qui, jusqu'ici, les unissait si étroitement, fût désormais rompu. Elle répond : « Si j'ai bien

compris votre lettre, vous avez eu à lutter contre des difficultés nombreuses; par l'artifice du démon et par votre propre faute, il vous a semblé qu'un trop lourd fardeau vous était imposé, et il vous a semblé, à tort, que je vous avais témérairement jugé à ma mesure, c'est pourquoi vous vous demandiez si mon affection et ma bonté à votre égard n'avaient point diminué..... Mais comment avez-vous jamais pu croire que je souhaitais autre chose que la vie de votre âme? Où est maintenant la foi dont vous étiez toujours animé et que vous devez avoir?..... Vous avez su trouver le moyen de jeter à terre votre fardeau..... Si vous eussiez été fidèle, vous n'auriez pas hésité et vous n'auriez pas besoin à présent de redouter l'opinion de Dieu et la mienne à votre sujet, mais, ainsi qu'un fils obéissant et plein de zèle, vous eussiez fait tout ce qui était en votre pouvoir. Et, si vous n'aviez pu vous tenir debout, vous auriez rampé; si vous n'aviez pu voyager comme un dominicain, vous auriez voyagé comme un pèlerin; si vous n'aviez pas eu d'argent, vous auriez demandé l'aumône. Cette obéissance fidèle eût été plus efficace vis-à-vis de Dieu et des hommes que toute la prudence humaine. Ce sont mes péchés qui y ont mis obstacle. »

Puis, de nouveau, elle l'exhorte à mourir de la mort mystique.

« Renoncez-vous vous-même, renoncez à toutes joies et à toutes consolations proprement dites », s'écrie-t-elle. « Nous nous sommes nous-mêmes offerts comme des morts dans le jardin de la sainte

Église, et nous nous sommes offerts au Christ de la terre qui est le maître de ce jardin. Agissons donc comme des morts. Un mort ne sent ni n'entend..... Efforcez-vous donc de vous mettre à mort avec le glaive de la haine et de l'amour pour ne pas entendre les injures, les outrages et les reproches dont vous accablent les persécuteurs de la sainte Église. Vos yeux ne verront plus des choses qui paraissent impossibles, mais ils verront à la lumière de la foi que nous pouvons tout en Jésus crucifié et que jamais Dieu ne nous impose de fardeaux plus lourds que nous ne les pouvons porter..... En aimant la souffrance nous perdrons notre sensibilité sensuelle et nous mourrons, puis nous vivrons comme des morts dans ce jardin. Oh! si je voyais cela, que mon âme serait heureuse. Je vous le dis, mon très doux Père, que nous le voulions ou non, le temps actuel nous invite à mourir. Ne soyez donc plus vivant..... Vous avez été un homme pour promettre, ne soyez pas une femme lorsqu'il s'agit de tenir parole[9]. »

Peu à peu, Catherine se réconcilia avec l'idée de la défaillance de Raymond; d'ailleurs ceci avait dû se produire selon les décrets divins, *non senza misterio*. Sa dernière lettre lui fut adressée. Et dans une missive de Rome à Neri di Landoccio, datée du 3 décembre 1379, elle dit d'un ton satisfait de joyeuse causerie : « Nous avons de bonnes nouvelles de Frère Raymond; il va bien et travaille avec ardeur pour la sainte Église. Il est vicaire de la province de Gênes et prendra bientôt le titre de docteur en théologie[10]. » Catherine avait enfin compris que la place de Ray-

mond était dans la vallée, dans les vignobles, au milieu des autres ouvriers et qu'il n'était point à sa place dans la haute solitude, sur les cimes glacées du renoncement parfait.

XIII

A Sienne, à l'endroit où s'élève actuellement l'Académie des Beaux-Arts, dans la via delle Belle Arti, se trouvait, au quatorzième siècle, la maison des Frères de la Miséricorde. Tous ceux qui ont visité Sienne se souviennent des frères à capuchon noir qui, au crépuscule, avec une grande croix et des torches flamboyantes, portent les morts par les rues obscures jusqu'au cimetière de la Misericordia, en dehors de la Porta Tufi, là où les moines d'Oliveto possédaient autrefois un monastère et où, durant la peste de 1348, Bernardo Tolomei succomba, victime de sa charité chrétienne. L'origine de la Fraternité de la Miséricorde remonte au treizième siècle; un pieux gentilhomme Siennois, Andrea Gallerani, l'avait constituée aux environs de 1240, imposant aux Frères la double tâche de soigner les malades et d'ensevelir les trépassés. Après la mort de Gallerani, l'hôpital devint la propriété de l'Etat et le gouvernement prit à charge d'en nommer le recteur qui, au temps de Catherine, était Matteo de Cenni Fazi, son bon ami et disciple dont nous avons souvent parlé[1]. En raison des difficultés auxquelles s'était toujours heurté Stefano Maconi dans

sa famille, comme zélé Caterinato, Messer Matteo lui avait offert l'hospitalité, si bien que Stefano possédait chez les Frères de la Miséricorde une chambre qu'il pouvait occuper jour et nuit et était considéré comme faisant partie de la maison [2].

Et le voici, un jour de juin 1379 (le 22), assis dans cette chambre, en train d'écrire à Neri Pagliaresi ainsi qu'à « toute la famille à Rome ».....

« Très cher Frère en Jésus-Christ, j'ai reçu hier une lettre de toi, envoyée le jour de l'Ascension, contenant nombre d'excellentes nouvelles touchant le véritable successeur de Saint Pierre, le véritable représentant du Christ, le Pape, et touchant la défaite de cet anti-démon dont je me suis beaucoup réjoui et me réjouis encore. Bien que sachant depuis plusieurs semaines, une partie de ce que tu m'annonces, il me semble que j'en ressens une joie nouvelle. Quant à ce que tu me communiques au sujet de certains grands Seigneurs que l'on croyait jusqu'ici l'opposé de ce qu'ils sont, au moins pour le plus grand d'entre eux, je prie la Bonté divine d'éclairer leurs cœurs ainsi que ceux de tous les autres afin que la vérité ne vienne point à s'obscurcir en eux et qu'ils ne soient pas cause qu'elle s'obscurcisse chez les autres; je prie également le Seigneur de nous épargner trop de schisme et de division entre chrétiens. »

L'Ascension tombait, cette année-là, le 19 mai. Les bonnes nouvelles dont Neri fait part à ses amis de Sienne sont naturellement, avant tout, celles de la capitulation du château des Anges et de la victoire de Marino. Mais il y avait plus. Après la défaite de Ma-

rino, Clément s'était résolu à chercher secours auprès de Jeanne de Naples, qui d'ailleurs lui avait fait bon accueil et lui avait abandonné, comme résidence, le *Castello dell'Ovo*. Cependant, l'archevêque de Naples était du parti d'Urbain et le peuple partageait ses opinions. Au cours d'une querelle entre Urbanistes et Clémentistes qui avait lieu en pleine rue, un gentilhomme ayant crevé l'œil d'un charpentier qui parlait en faveur d'Urbain contre la reine, la population napolitaine se souleva aussitôt contre Clément, et la foule en fureur se rua dans la direction de la mer sur Castello dell'Ovo en poussant des cris sauvages : « Mort à Clément ! Mort à l'antéchrist ! Vive le pape Urbain ! » Saisi d'épouvante, Clément s'empressa de quitter Naples (le 13 mai), et Jeanne dépêcha un ambassadeur à Rome pour proclamer sa soumission au pape Urbain. Le 22 mai, Clément abandonna tout à fait l'Italie pour se fixer à Avignon où il arriva le 20 juin.

Il s'agissait pour Urbain de poursuivre sa victoire ; pour le faire, deux choses lui étaient indispensables : des soldats et de l'argent, ou plus exactement il avait besoin d'une seule chose : d'argent, car avoir de l'argent c'était en même temps avoir des soldats. Sur ce terrain, Catherine cherche également à lui prêter main-forte ; elle s'adresse tout d'abord à sa ville natale.

Dans une lettre aux « Seigneurs défenseurs » (*I Signori defensori*), elle leur rappelle toute la bienveillance du Saint-Père. Il les a relevés de l'excommunication ; et, par son intervention, Sienne et non

pas Pise, reçut le port de Talamone. Néanmoins, le pape n'est pas encore entré en possession de la somme fixée à ce moment-là (huit mille florins), aussi Catherine écrit-elle : « Je vous en conjure, au nom du Christ crucifié, ne laissez plus le Christ de la terre se contenter de vaines phrases, mais récompensez-le par des actes de ce que lui-même a fait pour vous[3]. » Pour appuyer sa requête, elle adressa en même temps une lettre à la *Compagnia della Vergine*. Il y a, déclare-t-elle, un signe auquel on reconnaît les bons ouvriers de la vigne, c'est qu'ils soutiennent spirituellement et temporellement le pape Urbain — « spirituellement, par d'humbles prières; temporellement, en contribuant de tout votre pouvoir à décider le gouvernement à lui venir en aide, ce qui n'est que justice. Ne voyez-vous pas qu'en lui prêtant assistance, nous travaillerons à notre propre salut? Aimons-nous si peu notre foi que nous refusions de la défendre et ne soyions pas prêts, s'il est nécessaire, à risquer notre vie pour elle ? Serons-nous si ingrats après avoir reçu tant de bienfaits du Seigneur et de son Vicaire et ne savons-nous pas que l'ingratitude tarit en nous la source de la piété[4]? »

Maconi répond alors, dans sa missive, au nom de la Compagnie dont il faisait partie.

« Je répète », écrit-il, « qu'autant que je sache et que j'en puisse juger, neuf personnes sur dix tiennent pour Urbain et que l'on désigne du doigt, comme des bandits et des voleurs, le petit nombre de ceux qui ne se rallient pas à sa cause. Dans le domaine spirituel, ils obéiront à Urbain comme au véritable

pasteur mais, en ce qui concerne le temporel, ils re-jettent la faute sur leur grande pauvreté et la misèr à laquelle ils sont réduits. » Pour se défendre contr les pillages des lansquenets errants, Sienne, Luc ques, Pérouse et Florence avaient dû verser au Con dottiere John Hawkwood et à Lucio di Lando un somme considérable. Et Stefano excuse sa vill natale en disant : « Les soldats touchent six mill florins d'or par mois et cependant, avant-hier, ils e ont réclamé quinze mille, ce qui n'empêche qu'il ait constamment des ravages soit dans la Maremma soit dans une autre contrée du pays. Je ne dis pa ceci parce que je tiens à nous disculper. Au reste j'ai plusieurs fois parlé de ceci aux membres du gou-vernement, soit à l'Hôtel de Ville, soit en d'autre endroits; je leur ai même insinué que nous pourrion mettre en gage certaines propriétés de la commun et que s'il nous était impossible d'envoyer un gran nombre de soldats, nous pourrions du moins en en-voyer quelques-uns, car le Saint-Père se tiendrait pou satisfait en voyant que nous faisons ce qui est e notre pouvoir. »

Stefano se met ensuite à conter les menus inci-dents de la ville, faisant allusion à « l'aventure d l'archi-prêtre » — aventure que personne ne connaî plus — au sujet « d'une peau de chèvre tannée » qu'il a procurée à Neri, et que le fils du maître ébé-niste, Francesco del Tonghio, s'est chargé de porte à Rome; il espère qu'elle réunira les qualités sou-haitées, et termine par mille salutations. « Messe Matteo vient justement d'entr'ouvrir la porte et quan

il sut à qui j'écrivais, il me chargea de te prier de dire à notre Mamma qu'il lui a écrit une longue lettre. Si j'en avais le temps, je te raconterais d'ailleurs une histoire qui t'égaierait beaucoup... Messer Matteo lui-même a ri à s'en décrocher la mâchoire. » Aujourd'hui encore, les Toscans excellent tout particulièrement à conter d'amusantes anecdotes, et il est regrettable que nous n'ayons point connaissance de l'historiette dont on a ri de si bon cœur à Sienne en juin 1379, dans la maison de la Miséricorde, et dont le digne recteur lui-même a dû rire...

Mais après avoir ainsi causé de choses sérieuses et d'autres, il se reprend à soupirer du fond de son cœur : « Salue de ma part Pietro (di Giovanni Venturi) et Francesco (Malavolti) de même que tous les autres membres de la petite famille ; à cause de mes péchés, je n'ai pas encore été trouvé digne de les rejoindre mais par le cœur je suis constamment au milieu de vous... Je supporterais bien facilement les fatigues d'un voyage si Dieu me faisait la grâce de m'asseoir de nouveau aux pieds de notre vénérable Mamma[5]. »

Il en était ainsi qu'à Sienne pour plusieurs autres villes bien intentionnées à l'égard du Saint-Père. Elles avaient volontiers promis, mais il leur paraissait difficile de tenir parole. Ce fut le cas de Pérouse où, à cette occasion, Catherine fit porter par Neri di Landoccio un message aux « Seigneurs Prieurs du peuple et de la commune de Pérouse ». Dans ces lignes, la Vierge cherche à démontrer comment « la crainte de Dieu sert également à la vie présente ».

Soutenir le Pape, c'est en réalité soutenir les Pérugins eux-mêmes. « De quelle manière? Je vais vous le dire. Comme vous pouvez le constater, les temps sont tels que nous devons nous attendre à de grandes tribulations et à voir souffrir notre pays de la venue des grands Seigneurs » (elle songe à Louis d'Anjou, envoyé par Clément; à Louis de Hongrie et à son cousin Charles de Durazzo auxquels s'était adressé Urbain pour leur demander du renfort). « En conséquence de nos fautes nombreuses et de la grande désunion qui règne entre nous, nous sommes fragiles comme le verre. Si donc nous nous séparons de notre Père et qu'il refuse de nous appuyer, nous nous exposons volontairement au péril. Ayons soin de lui prêter main-forte, afin qu'aux heures de détresse, il vienne de nouveau à notre secours. Il est évident pour vous aussi (car vous n'êtes certainement pas plus sots que les autres) que les bras de l'Église peuvent bien s'affaiblir mais non pas se rompre et qu'Elle acquiert ensuite une force nouvelle dont bénéficient ceux qui s'appuient sur elle[6]. » Florence tardait également à secourir Urbain; dans une longue lettre, Catherine le reproche sévèrement aux « Seigneurs prieurs des arts et au gonfalonnier de la justice du peuple et de la commune de Florence ». Une fois de plus, elle prêche son Évangile politique qui est le même que son Évangile religieux, désignant l'amour-propre comme le principe de tout mal. Si l'égoïste est sujet, il désobéit; est-il dans les grandeurs, il est injuste ou n'exerce la justice que selon sa fantaisie, car ses motifs sont toujours personnels et

le poussent à dénaturer la justice, soit pour se venger d'un ennemi, soit pour se conformer aux désirs d'un ami, soit enfin pour ménager son propre intérêt. « D'où il résulte que la sainte justice fait défaut en toute occurrence et que les maîtres sont devenus tyrans. Les sujets ne se nourrissent pas de justice et de charité fraternelle au sein de la commune, mais chacun cherche son bien-être au moyen de la perfidie et du mensonge, sans avoir souci du bien public. Tous tendent au pouvoir pour leur propre avantage, et non en vue du bon état et du bon régime de la cité[7]. »

Il buono stato e reggimento della città — « le bon régime » qu'Ambrogio Lorenzetti avait dépeint sur le mur de la « Salle des Neuf » de l'Hôtel de Ville de Sienne — c'est ce sujet que traite aussi la lettre de Catherine à Messer Andreasso Cavalcobuoj qui, à cette époque, était « sénateur » à Sienne. « Très cher Frère, ne dormez plus », dit-elle en s'adressant au haut magistrat, « mais secouez avec zèle votre sommeil. Revenons à nous et n'attendons pas un temps plus opportun, car le temps n'attend pas. Le temps est plus rapide que nous ne pouvons l'imaginer et je voudrais que nous brisions les liens qui nous retiennent. Car celui qui est lié ne peut marcher; or il faut que nous marchions dans la voie de la vertu en suivant la doctrine du Christ crucifié; Il est la Voie, la Vérité et la Vie; celui qui marche à sa suite ne marche pas dans les ténèbres mais dans la lumière. Par conséquent il nous faut marcher dans cette douce et droite voie. Mais comment trancherons-nous nos liens? Avec le glaive de la haine du vice et de l'a-

mour de la vertu nous coupons nos liens et par la confession nous les jetons loin de nous. » Et après s'être ainsi délivré des chaînes du péché, on doit de nouveau s'attacher au service de l'Église — « ce qui est très agréable à Dieu, surtout de nos jours, où la détresse de l'Église est si grande... Mais gardez-vous d'assister aux prières canoniques et à la messe, tant que ce n'est pas permis [8] ».

Ainsi qu'en témoigne cette dernière remarque, Sienne n'était pas encore délivrée de l'interdit ; régler cette question était l'un des motifs de la présence dans la république du légat pontifical, Giacomo di Sozzino Tolomei. De pieuses personnes, ne pouvant se passer de l'office, avaient alors recours à divers artifices. Ainsi Stefano Maconi et plusieurs autres membres du cercle s'étaient-ils fait admettre, purement *pro forma,* parmi les gens du légat qui, ce dernier faisant naturellement exception à l'interdit, pouvaient librement assister à la messe du prélat. Catherine réprouvait cette application du principe « la fin justifie les moyens ». « Si j'en avais été informée vous n'auriez point agi ainsi », écrit-elle à Stefano, « mais vous auriez humblement et patiemment attendu la paix... Il me semble que l'expression « faisant partie de sa maison » ne peut comprendre que ceux qui sont véritablement à son service. »

« Si je ne me trompe », dit-elle dans la même lettre, « l'aurore paraît déjà et, sous peu, luira la clarté du jour, le soleil se lèvera bientôt ». Pendant quelque temps la victoire sembla favoriser la cause d'Urbain : tout d'abord Marino capitula et Giordano

Orsini se soumit au Souverain Pontife. Il est vrai que la conversion de Jeanne de Naples fut de courte durée, mais le roi de Pologne et de Hongrie s'avançait déjà et Charles de Durazzo qui avait épousé la nièce de Jeanne, Margherita, s'ébranlait pour la conquête des Deux-Siciles. Ce fut à cette époque que Neri, qui était revenu de Pérouse en compagnie de l'abbé Lisolo, fut dépêché par Catherine à Naples avec un dernier appel à Jeanne. Le ton de cette missive est plus énergique que jamais. A la reine sensuelle et passionnée, elle déclare que le corps est « un sac plein de pourriture qui pue par tous les coins » ; qu'il est « un instrument qui ne rend d'autre son que celui du péché ». Hélas ! Pourquoi Jeanne ne veut-elle pas le reconnaître ? Elle est aveuglée et, parce qu'elle est aveuglée, elle a choisi de servir le faux pape — ils se conviennent mutuellement ! Ne voit-elle pas en réalité les calamités qu'elle a suscitées dans le monde, ne voit-elle pas qu'elle est responsable des luttes déchaînées entre les soldats d'Urbain, qui portent à leur écu une rose rouge, et les clémentistes dont la rose blanche est l'emblême ? « Hélas ! Hélas ! Combien malheureuse est mon âme ! Ne voyez-vous donc pas que nous avons tous été créés par la rose très pure de l'éternelle volonté de Dieu et rendus à la vie de la grâce par la rose rouge du sang du Christ dans lequel nous avons été purifiés par le saint baptême et introduits dans le jardin de la sainte Église ? Ni vous, ni personne n'a fait don à l'humanité de ce bain de rose ; seule, notre mère, la sainte Église, peut le faire par la main de

celui qui tient les clefs du sang : le Pape Urbain VI. »

Catherine rappelle à Jeanne sa récente soumission, suivie de sa défection actuelle. « Ce m'est une si grande douleur qu'il me serait impossible de porter en cette vie une croix plus pesante. Et quand je pense que j'ai reçu de vous une lettre où vous confessiez que le Pape Urbain était le vrai pontife et que vous lui vouliez obéir. A présent, je découvre le contraire. » Longuement Catherine continue de pressurer le cœur de cette frivole souveraine. Elle lui rappelle la renommée qu'on lui fera si elle meurt comme hérétique; elle la menace de mort : « La mort nous guette tous, mais surtout ceux qui ont passé l'âge de la jeunesse. Nul ne peut échapper à la mort, ne peut se défendre contre elle; la sentence de mort est prononcée sur nous dès l'instant où nous sommes conçus dans le sein de notre mère, c'est une dette qu'il nous faut tous acquitter. Mais notre mort ne ressemble pas à celle des animaux. Nous sommes créés à l'image de Dieu et, quand le corps périt, l'âme ne meurt pas quant à l'être, mais elle peut perdre la vie de la grâce si elle se trouve en état de péché mortel... Soyez donc miséricordieuse et non pas cruelle envers vous-même. Dieu vous appelle, ne soyez pas longue à lui répondre afin de ne pas entendre un jour cette dure parole : Tu ne t'es pas souvenue de moi pendant la vie, je ne me souviens pas de toi dans la mort[9]. »

La lettre de Catherine n'eut aucun effet ou ne produisit qu'une impression passagère. L'âme inquiète de Jeanne qui, si longtemps, s'était montrée hésitante avait enfin trouvé son équilibre. Elle avait pris parti,

elle voulait appartenir au monde de la chair, des passions et des plaisirs où elle avait généralement vécu et qui lui avait procuré de si vives et si ardentes jouissances. L'existence n'était pas encore finie ; son quatrième époux, Otto de Brunswick, vivait, l'aimait, était en route avec une armée pour lui apporter du renfort. Jeanne renvoya les disciples de Catherine sans même répondre à la lettre de la Siennoise. Le temps était enfin passé où les saintes l'impressionnaient ! Au mois d'avril de l'année suivante, Urbain frappa d'excommunication majeure la reine de Naples, releva ses sujets de leur serment de fidélité et céda son royaume à Charles de Durazzo. Louis d'Anjou, retenu en France par ses fonctions de tuteur du jeune Charles VI, ne pouvait lui venir en aide ; Otto de Brunswick fut battu et fait prisonnier, tandis que Charles de Durazzo fut couronné, à Saint-Pierre, en juin 1381, roi de Naples et de Jérusalem. En juillet de l'année suivante, Jeanne mourait à Castello di Muro sans avoir eu le droit de verser son sang, étouffée entre les coussins de cette couche dont les joies avaient été pour elle les joies suprêmes...

Mais Catherine voyant revenir ses messagers qui n'avaient pu accomplir leur mission prit, elle aussi, « parti » *contre* Jeanne. Elle écrivit alors au roi Louis de Hongrie et de Pologne en l'invitant à tirer l'épée pour Urbain. « Souffrirez-vous que l'antéchrist et une femme ruinent notre foi et nous jettent dans les ténèbres et la confusion ! » s'écria-t-elle. Celle que la Sainte avait appelée jusqu'ici *Carissima e reverenda madre* est à présent *una femmina* [10].

L'année s'écoula ainsi — l'Avent s'approchait. A l'automne, Catherine eut la joie de voir l'un de ses disciples, le peintre Andrea di Vanni, dont le portrait de la Sainte décore le mur de la *Cappella delle Volte*, devenir Capitaine du Peuple à Sienne. Elle lui écrit en lui rappelant les devoirs inhérents aux hautes situations : les violents orages des tentations fondent sur les sommets, tandis qu'il fait calme dans la vallée de l'humilité. Elle lui prêche la communion fréquente et lui recommande de ne pas s'en abstenir sous prétexte qu'il n'en est pas digne — ceux-là seuls qui s'imaginent l'être sont, en réalité, indignes et vont à la table sainte sous le manteau de l'orgueil. « Je te conjure, mon très cher fils, dans ta position présente, de faire justice aux petits comme aux grands sans établir de distinction entre le riche et le pauvre, mais en traitant chacun selon ses mérites ainsi que l'exige la sainte justice, accompagnée pourtant de miséricorde. Je suis convaincue que vous agirez ainsi et vous y pousse autant que je le puis. En cette douce période de l'Avent et de Noël, je vous invite à vous rendre à la crèche où repose l'humble Agneau. Vous y trouverez Marie, étrangère et exilée, dans une si grande pauvreté qu'elle n'a point de langes convenables pour couvrir le Fils de Dieu ni de feu pour réchauffer celui qui est le feu lui-même; ce sont des animaux qui réchauffent l'enfant de leur souffle. Combien nous avons lieu de rougir de notre bien-être et de notre orgueil, en voyant Dieu si profondément humilié[11]. »

Au cours de ce même automne, il advint que Ste-

fano, voyageant aux environs de Sienne, fut fait prisonnier par les troupes de John Hawkwood et n'eut la vie sauve qu'en invoquant Catherine dont le nom tenait toujours le grand Anglais en un respect peut-être superstitieux. Il le fit naturellement savoir à sa *Mamma* qui lui répondit : « Tu m'écris que tu as été fait prisonnier pendant le jour ; puis, par l'opération de l'Esprit-Saint, l'aurore s'est levée dans le cœur de ces démons incarnés et ils t'ont délivré. Songe, très cher Fils, qu'aussi longtemps que tu resteras dans la nuit de la vraie connaissance de toi-même, tu ne seras jamais captif ; mais si ta passion était séduite par le jour de l'amour-propre, ou si ton âme voulait entrer dans le jour de la connaissance de Dieu sans avoir traversé la nuit de la connaissance de toi-même, elle tomberait rapidement au pouvoir de ses ennemis. Aussitôt la présomption, l'orgueil, les passions, les délices du monde et la chair exerceraient sur elle leur domination. Je veux donc que tu te reposes entre le jour et la nuit, dans la connaissance de toi-même en Dieu et de Dieu en toi...

« Je veux, très cher Fils, que tu prennes courage dans le temps de l'aurore, car le soleil se lèvera bientôt... Barduccio, ton frère négligent » — le jeune Canigiani auquel dicte Catherine — « déclare qu'il importe que tu viennes sans tarder ; il a quelque chose à faire en quoi tu pourrais l'aider et qu'il lui semble impossible de réaliser si tu ne te joins à lui [12]. »

XIV

« Le temps de l'aurore », oui ! — mais pour Catherine celui du crépuscule. « Dans ta nature, ô Dieu éternel, je reconnais ma propre nature », dit-elle dans une de ses prières de cette époque, « et qu'est-ce que ma nature? Ma nature c'est le feu [1]. » Ce feu intérieur la consumait chaque jour davantage de sorte que, suivant Caffarini, « sa peau reposait sur ses os ; son estomac ne gardait plus aucune espèce de nourriture, il lui était même impossible d'absorber un verre d'eau fraîche. Il semblait qu'elle brûlât intérieurement, son haleine vous frappait au visage comme la chaleur d'un four [2] ». Tout entière elle était devenue braise et flamme; quelques mois encore et elle serait réduite en cendres.

L'année 1380 amena pour Urbain de nouveaux périls. « L'antique serpent », écrit Raymond, « se mit à semer la discorde entre le peuple romain et le Pape, si bien que le peuple en vint à menacer ouvertement le Pontife de mort. Quand la Vierge Siennoise en eut connaissance, un profond désespoir s'abattit sur elle et, selon sa coutume, ayant

recours à la prière, elle supplia son Époux de ne pas permettre un tel crime[3]. »

Nous possédons un grand nombre des prières qui jaillirent du cœur et des lèvres de Catherine durant cette époque mouvementée, et que ses disciples mirent par écrit. Le matin du jour de l'an, le cardinal Niccolo Caracciolo, naguère l'admirateur et l'ami de sainte Brigitte et à présent celui de Catherine, l'avait engagée à prier pour le Pape. « Je te supplie aujourd'hui, ô mon doux Amour, Dieu éternel, de faire miséricorde à ce monde et de l'éclairer pour qu'il reconnaisse ton Vicaire, auquel je te prie de donner ta lumière pour que le monde le suive..... Manifeste donc en lui ta vertu afin que son cœur viril se consume en d'ardentes aspirations et que ses actes, révélant ta bonté, attirent à lui le monde. Éclaire aussi ses adversaires dont les cœurs incirconcis résistent à l'Esprit-Saint et se révoltent contre ta toute puissance. Appelle-les, excite-les, ô Amour inappréciable, et permets, en ce jour de grâce, que leur endurcissement soit vaincu, qu'ils reviennent vers toi pour ne pas périr. Et puisqu'ils t'ont tant offensé, Dieu de suprême clémence, châtie sur moi leurs péchés. *Voici mon corps* que j'ai reçu de toi et que je t'offre pour qu'il soit l'enclume sur laquelle tu écraseras leurs iniquités..... Qu'aujourd'hui tout amour-propre soit encore banni de tes ennemis, de ton Vicaire et de nous tous afin que nous puissions leur pardonner quand tu auras brisé leur dureté. Pour qu'ils s'humilient et obéissent à Notre-Seigneur, *je t'offre ma vie*, maintenant, et plus tard

quand il te plaira, pour ta gloire, te conjurant encore humblement par la vertu de ta passion de purifier ton Épouse de ses anciens vices..... N'attends pas davantage, vrai Dieu, je sais que tu frapperas si longtemps le bois tordu de la dureté de tes ennemis que, finalement, il sera redressé. Mais hâte-toi, ô Trinité éternelle, car à toi il n'est pas difficile de faire quelque chose avec quelque chose, toi qui as tout fait de rien[4]. »

Elle était — écrivit William Flete[5] après la mort de Catherine — comme une douce mule qui portait sans résistance le fardeau des péchés de l'Église, de même que, dans sa jeunesse, elle avait porté les lourds sacs de blé de la porte de la maison jusqu'au grenier. Et cette intention de porter pour les autres, de payer pour les pécheurs et pour l'Église, revêtit peu à peu une forme précise. Quotidiennement, elle se rendait à Saint-Pierre pour prier sur la tombe de l'Apôtre. Saint-Pierre était alors la vieille basilique dont nous voyons la façade au fond de l' « Incendie du Borgo », et sur son portique, Catherine contemplait la mosaïque de Giotto qui a été conservée dans le nouveau portail et qui représente la *Navicella*, le vaisseau de l'Église, la barque de Pierre. Les pensées de Catherine se concentraient de plus en plus sur ce symbole, c'était là le fardeau qu'elle voulait porter. La *Navicella !* ce mot revient sans cesse dans la prière qu'elle récita le jour de la fête de la chaire de Saint-Pierre (18 janvier)[6].

Et ainsi arriva le dimanche de la Sexagésime qui, cette année-là, tombait le 29 janvier. Durant sa

prière, Catherine vit « Rome tout entière remplie de démons » qui excitaient le peuple contre le Pape, ensuite ils se ruèrent sur elle en poussant d'effroyables clameurs et disant : « Maudite, tu cherches toujours à t'opposer à nous, mais nous nous vengerons et te ferons mourir dans d'horribles tourments! » Mais tandis qu'elle priait avec ferveur, le Seigneur lui répondit : « Renonce à ceci, ma fille, laisse ce peuple pervers commettre le péché grave qu'il prémédite, afin que ma justice puisse les châtier ainsi qu'ils l'ont mérité, que la terre puisse s'entr'ouvrir et que l'enfer les engloutisse vivants. » « Alors elle se mit à prier avec plus d'ardeur encore et passa plusieurs jours et plusieurs nuits sans sommeil; elle était si affligée et si épuisée que c'était pitié de la voir se traîner dans la chapelle comme quelqu'un qui ne peut plus tenir sur ses jambes, quand elle se soulevait elle retombait sur elle-même et si Dieu n'eût point ceint son corps, comme d'un cercle de fer, il se fût brisé et rompu. »

Ce fut au cours de ces nuits de désespoir que Catherine s'offrit comme enclume sous le marteau de la colère de Dieu. Tandis qu'auparavant, rapporte Raymond, elle ne pouvait, à cause de ses diverses infirmités et de ses douleurs, se lever pour assister à la messe avant neuf heures, elle entendait à présent la messe et communiait de très bonne heure, elle parcourait, ensuite de son pas habituellement rapide, la longue distance qui sépare la via di Papa de Saint-Pierre pour prier. Nous pouvons nous la représenter à genoux devant la grille de la tombe de

l'Apôtre — la grille à travers laquelle François d'Assise, dans le premier élan de sa piété démonstrative, avait jeté son argent à poignées.

Elle est là, agenouillée, une forme petite et mince, vêtue de blanc ; ses deux grands yeux brillent d'un vif éclat, ses lèvres fines et sa petite bouche proéminente s'agitent faiblement pour prier, tel le feuillage frémissant sous un souffle léger. Ses mains maigres jointes avec ferveur ressemblent à la flamme immobile d'un cierge ; toute sa forme est blanche, luisante et enflammée comme un cierge bénit. A côté d'elle sont agenouillées ses amies, priant également mais qui lèvent constamment un regard anxieux sur leur bien-aimée mère spirituelle, *la dolce venerabile Mamma.* Et soudain, elles la voient s'affaisser comme accablée par un immense fardeau, elles la voient s'écrouler sur elle-même ainsi qu'un édifice qui tombe en ruines. Elles veulent la soulever, mais c'est presque impossible, elle est en quelque sorte devenue comme paralytique, car voici que Jésus a posé sur ses faibles épaules de jeune fille la *Navicella*, le vaisseau de l'Église et tous les péchés qu'il porte à bord. Elles la ramènent chez elle, fléchissant sous le poids du fardeau dont l'a chargée son Époux et qui désormais pèsera sur elle comme un joug, comme la main lourde avec laquelle l'amant incline la nuque de l'Épouse ; et elle l'aime d'autant plus pour sa force et parce que son amour la dompte et lui permet de souffrir. *Gesu dolce, Gesu amore !*

Ceci se passa, — rapporte Barduccio Canigiani dans

le récit qu'il fit après la mort de Catherine sur son trépas — le dimanche de la Sexagésime, à l'heure des Vêpres. « A dater de ce moment, elle ne recouvra jamais la santé. Le lundi suivant, vers le soir, elle me dicta une nouvelle lettre et fut alors atteinte d'un nouvel accès si terrible que nous la pleurions tous comme si elle eût été morte. Elle resta ainsi longtemps sans donner aucun signe de vie. Puis elle revint à elle et se leva, et on n'aurait pu croire que c'était elle qui venait de se trouver dans cet état[9]. »

La lettre dictée à Barduccio pour Urbain est très brève, trahissant la lassitude et l'effort. Une fois encore — ce fut la dernière — la Siennoise veut guider et conseiller son *dolce Babbo*, *Cristo in terra*. Elle lui cite l'exemple de Grégoire le Grand et lui souhaite l'intelligence et la sagesse « qui sont toujours nécessaires, mais surtout de notre temps ». Elle lui conseille d'opposer la douceur aux Romains révoltés. « Vous savez que vos enfants, les Romains, se laissent plus facilement attirer par la douceur que par la force ou la dureté des paroles. Vous savez aussi combien il est nécessaire pour la sainte Église et pour vous de conserver ce peuple dans l'obéissance et le respect vis-à-vis de Votre Sainteté, car c'est ici que réside le principe de notre foi. » Ensuite elle exhorte le souverain Pontife à mettre toute sa confiance en Dieu ; la Providence veillera sur le Vaisseau de l'Église qui est aussi le vaisseau du Pape : *la navicella della Santa Chiesa e della Santità Vestra*. « Soyez en toute circonstance un homme courageux, animé d'une sainte crainte de Dieu, toujours exemplaire dans vos

paroles, votre conduite et tous vos actes. Que tout en vous brille devant Dieu et devant les hommes, ainsi qu'une lumière posée sur le candélabre de l'Église sur lequel doivent être fixés les regards de tout le peuple chrétien. »

Elle lui rappelle enfin les ruines qu'un mauvais gouvernement pontifical a occasionné en Italie et le met en garde contre « les gouverneurs pervers, grâce auxquels l'Église a souffert persécution. Mais je sais que vous ne l'ignorez pas. Que Votre Sainteté voie donc maintenant ce qu'il faut faire. Ayez bon courage, Dieu ne méprisera pas votre bonne volonté et les prières de ses serviteurs. Je n'en dis pas davantage. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Je vous demande humblement votre bénédiction[10] ».

Telles furent les dernières paroles de Catherine à un homme qui devint après sa mort un des tyrans les plus sanguinaires que l'histoire ait connus. Son énergie se changea en inflexibilité, sa fermeté en dureté, son manque d'égards en cruauté. Lorsqu'en 1385, il découvrit un complot parmi les cardinaux, les coupables furent mis à la question et, tandis qu'ils étaient étendus sur le chevalet, le pontife allait et venait devant la fenêtre de la chambre de torture en récitant son bréviaire, accompagné par les cris des souffrants. L'un de ces cardinaux qui était Anglais fut sauvé par l'intervention de Richard II. Quant aux autres, Urbain les fit jeter dans la mer ou bien les fit étouffer et ensevelit leurs cadavres dans de la chaux fraîche. Quatre ans plus tard, lui-même mourut au Vatican, à moitié fou,

abandonné de tous, haï et exécré comme peu d'autres hommes.

Mais ce terrifiant avenir était voilé aux yeux de Catherine. Dans une prière saisissante, elle offrit de nouveau sa vie en holocauste pour le salut de l'Église. C'est probablement Barduccio qui, ce lundi soir, 30 janvier, nota « certaines paroles qu'elle prononça au cours de la prière qui suivit la crise pendant laquelle toute la famille la pleura comme morte » :

« O Dieu éternel, ô Maître très bon, toi qui as tiré notre corps du limon de la terre ! O très doux Amour, après l'avoir formé d'un élément si vil, tu y as placé un grand trésor qui est l'âme faite à ton image. O Dieu éternel, tu es le maître qui défait et refait ; brise donc le vase de mon corps et refais-le selon ton bon plaisir. A toi, Père éternel, j'offre de nouveau ma vie pour ta douce Épouse ; qu'autant de fois qu'il plaira à ta bonté, tu m'arraches de mon corps et me rendes à mon corps, avec plus de douleur chaque fois que la précédente, afin que je puisse voir la réforme de cette douce Épouse qu'est la sainte Église.

« Je te recommande ton Épouse, ô Dieu éternel ! Je te recommande également mes fils et filles bien-aimés en te conjurant, Père éternel, s'il plaît à ta miséricorde et à ta bonté de me faire sortir de mon corps sans me permettre d'y rentrer ensuite, de ne pas les laisser orphelins, mais de les visiter par ta grâce et de leur accorder la vraie et parfaite lumière pour qu'ils vivent comme des morts. Lie-les ensemble par le lien de la charité, afin qu'ils meurent d'amour en cette douce Épouse. Je t'en supplie, ô Père éternel,

qu'aucun ne soit repris de mes mains; pardonne-nous toutes nos iniquités et pardonne-moi l'ignorance et la négligence dont je me suis rendue coupable envers ton Église pour n'avoir pas accompli tout ce que j'aurais pu et dû faire. *Peccavi Domine, miserere mei*[11] *!* »

Che muoiano spasimati in questa dolce sposa — « Qu'ils meurent d'amour dans cette douce Épouse! » C'était là le souhait que formait Catherine pour ses disciples — il se réalisa pour elle-même. « A dater de cette heure », raconte encore Barduccio Canigiani, « de nouvelles infirmités et de nouveaux tourments vinrent éprouver son corps. Mais quand commença le carême, elle se livra avec tant de ferveur à la prière que tous les humbles soupirs et tous les pleurs amers qui sortaient de son cœur nous faisaient l'effet d'un miracle. Sa prière était si ardente qu'une heure passée en oraison épuisait davantage son pauvre petit corps que deux jours entiers de prière n'en eussent éprouvé un autre. Chaque matin, après la communion, elle se trouvait en un tel état que ceux qui n'étaient pas au courant pouvaient la croire morte. On la rapportait comme telle sur son étroite couche basse; mais elle se relevait une ou deux heures après et nous allions à Saint-Pierre, distant d'un mille, où elle se mettait à prier jusqu'aux Vêpres et rentrait enfin chez elle si épuisée qu'elle avait l'air d'une trépassée[12]. »

La fidèle plume de Barduccio a noté quelques-unes des prières ainsi balbutiées par Catherine durant ces extases quotidiennes après la communion. Sans cesse elle invoque le secours de Dieu pour l'Église, pour

le Pape, pour la venue de la réforme. Et à plusieurs reprises elle s'humilie et s'accuse elle-même : « O Trinité éternelle, j'ai péché tous les jours de ma vie ! O âme misérable, t'es-tu jamais souvenue de ton Dieu? Non certes! Car si tu l'avais fait, tu eusses été consumée dans la fournaise de son amour. Dieu éternel, donne la santé à moi, malade, la vie à moi, morte; donne-nous à tous ta propre voix afin que nous puissions nous faire entendre de toi..... Je t'implore pour le monde entier et en particulier pour ton Vicaire et ses colonnes » (les cardinaux) « et pour tous ceux que tu m'as donnés et que j'aime d'un amour spécial. Je suis moi-même malade, mais je les voudrais voir en bonne santé; je suis imparfaite mais je les voudrais voir parfaits; je suis morte, mais je les voudrais voir vivants de la vie de la grâce ».... Puis, détournant son regard des autres sur elle-même, elle exprime de nouveau en termes saisissants le sentiment fondamental de toute vie chrétienne : la conscience du péché augmentant à la lumière d'En-haut et qui peut, en quelque sorte, conduire au bord de l'abîme du désespoir car plus on cherche à atteindre l'idéal, plus il semble s'éloigner! « O toi, Dieu éternel; tu es la vie et moi je suis la mort! » s'écrie Catherine se tordant comme au milieu des flammes dans la surnaturelle clarté de la connaissance d'elle-même. « Tu es la sagesse, je suis l'ignorance; tu es la lumière, je suis les ténèbres. Tu es infini tandis que je suis finie. Tu es la droiture même et moi je suis un arbre tordu. Qui pourrait atteindre à ta suprême hauteur, ô Dieu éternel[13] ! »

Dans cette longue série d'extases, lui apparaissent les deux royaumes entre lesquels se partage l'existence et entre lesquels se creuse l'abîme infranchissable : — le royaume de la lumière, entouré du mur de la Foi et, dès que l'on en sort, le monde des ténèbres, de l'égoïsme, dans lequel l'homme revient à l'état d'animal. Et la voyante constate avec effroi que les ténèbres exercent toujours sur elle leur puissance, qu'elle n'est toujours que l'enfant d'Adam, la fille d'Ève revêtue de la peau de bête « que le Seigneur Dieu fit lui-même et donna à ceux qu'il chassa du Paradis », « le vêtement nuisible et puant de ma volonté perverse ». Et de nouveau elle cherche un refuge dans l'invocation de sa jeunesse : « Je suis celle qui n'est pas, tu es celui qui est! Communique-toi donc à moi afin que je puisse chanter tes louanges[14]. »

Dans une longue lettre à Raymond de Capoue — la dernière — Catherine elle-même a condensé tous les phénomènes spirituels qui s'étaient produits au cours de ces importantes semaines, entre le dimanche de la Sexagésime et le 15 février, date où la lettre est écrite[15].

« Mon Père, mon Père et mon très doux fils, Dieu a opéré depuis le nouvel an jusqu'ici de si prodigieux mystères que la langue est incapable de les exprimer. Mais laissons le temps éloigné et partons du dimanche de la Sexagésime, jour où se passèrent les choses dont je veux maintenant vous entretenir brièvement. Il me semble que jamais je n'avais porté un tel fardeau. Si grande était la douleur que je ressentais au

cœur que je déchirais ma tunique et m'agitais dans la chapelle comme une personne hors d'elle-même ; et si quelqu'un eût voulu me retenir, il m'aurait tout simplement tuée par là même. Puis arriva le lundi et, vers le soir, je me sentis pressée d'écrire au Christ de la terre, ainsi qu'à trois cardinaux; je me fis donc aider à monter dans mon *studio*. Mais quand j'eus écrit au Christ de la terre, il me fut impossible d'écrire davantage, tant je souffrais dans mon corps.

« Peu de temps après commencèrent les attaques des démons qui me remplissaient d'un si grand effroi que j'étais près de devenir folle. Ils s'acharnaient après moi comme si moi, misérable ver de terre, j'eusse été cause qu'ils aient perdu ce qu'ils avaient si longtemps possédé dans la sainte Église. Et telle était la terreur qui se joignait à mes souffrances corporelles que je voulais fuir le *studio* et me rendre à la chapelle — comme si cette pièce entrait pour quelque chose dans mes peines.

« Je me levai donc et, ne pouvant marcher, je m'appuyai sur mon fils Barduccio; mais aussitôt je fus renversée et, quand je fus à terre, j'eus l'impression que mon âme avait déjà quitté mon corps, non pas comme autrefois » — c'est-à-dire au moment de sa mort mystique, en 1370 — « car, en ce temps-là, mon âme goûta le bonheur des bienheureux en participant avec eux à la jouissance du Bien suprême. Tandis qu'à présent mon âme semblait être une chose isolée ; j'avais le sentiment d'être hors de mon corps et ce corps m'apparaissait comme appartenant à un autre. Or, mon âme voyant l'inquiétude de celui qui m'ac-

compagnait, » (par conséquent Barduccio), « je voulus lui dire : « Mon fils, ne crains rien ! » mais je ne pus remuer ni la langue ni aucun des membres, comme si le corps eût été privé de vie. Je laissai donc le corps où il était et mon intelligence fixa son regard sur l'abîme de la Trinité. Ma mémoire était pleine du souvenir des besoins de la sainte Église et de tout le peuple chrétien; j'invoquai Dieu et je lui demandai avec confiance son secours, lui offrant mes ardents désirs et lui faisant violence par le sang de l'Agneau et par les souffrances du Christ et de tous les saints. Et je priai avec tant d'insistance qu'il me paraissait impossible qu'il rejetât ma demande.

« Je le priai ensuite pour vous tous, le conjurant d'accomplir en vous sa volonté et mes désirs. Puis je le suppliai de me préserver de la damnation éternelle. Et ainsi je restai si longtemps que la famille » (elle entendait toujours par là ses amis et ses disciples) « me pleurait comme morte. Cependant les démons et leurs tentations s'étaient évanouis et l'humble Agneau de Dieu vint s'offrir à mon âme en disant : « Ne mets pas en doute que je satisfasse tes désirs et ceux de tous mes autres serviteurs ; je veux que tu voies que je suis un bon potier qui brise ses vases et les refais à sa convenance. Je m'entends à l'une et à l'autre besogne, c'est pourquoi prenant le vase de ton corps je le modèle à nouveau, afin qu'il soit tout autre que par le passé dans le jardin de la sainte Église. »

Et la Vérité éternelle m'attirait à soi par de nombreuses et suaves paroles que j'omets ici. Mon corps se mit à respirer un peu, montrant par là que l'âme était

revenue dans son vase. J'étais remplie d'admiration, mais il me restait au cœur une si vive douleur que je la ressens encore. Je fus privée de toute joie et de toute consolation et me trouvai dans l'impossibilité de prendre aucune nourriture. Lorsqu'on me porta dans la chambre qui est au-dessus, elle me parut pleine de démons qui recommencèrent à me livrer combat : le plus terrible que j'aie jamais éprouvé, puisqu'ils voulaient me faire croire et reconnaître qu'au lieu d'être celle qui avait été auparavant dans mon corps, j'étais un esprit impur. Je ne refusai pas la lutte, mais j'implorai avec insistance le secours d'En-haut et je dis : « *Deus in adjutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina!* Tu as permis que je sois seule en ce combat, sans l'assistance de mon Père spirituel » (c'est-à-dire Raymond) « dont j'ai été privée à cause de mon ingratitude ». Deux jours et deux nuits s'écoulèrent au milieu de ces tempêtes, mais mon âme et mon désir n'en souffrant aucunement restaient toujours tournés vers le Seigneur; en revanche, mon corps semblait inerte. Le jour de la Chandeleur, je voulus entendre la messe; alors tous les mystères furent renouvelés en moi. Dieu me montra le grand danger qui menaçait, car Rome était prête à se révolter; on n'entendait que des injures et des outrages; mais à présent, Dieu a versé son baume sur leurs cœurs et je crois que tout se terminera bien. Dieu aussi m'ordonna pour le saint temps du Carême de faire offrir les prières de toute la famille et de faire célébrer la messe à la seule intention de la sainte Église. Je devais encore tous les matins,

à l'aurore, assister au saint Sacrifice, ce qui, vous le savez, était pour moi impossible ; mais en lui obéissant tout devient possible. Et je fus si violemment saisie de ce désir que la mémoire ne pouvait retenir, l'intelligence comprendre et la volonté souhaiter autre chose.

« Non pas que, pour cette raison, je néglige les choses d'ici-bas, mais ma vie se passe dans le ciel, parmi les élus du paradis. Mon âme ne peut ni ne veut participer à leur bonheur, mais je puis partager cette faim qu'ils ressentaient tandis qu'ils étaient encore pèlerins et voyageurs sur cette terre. C'est dans ce sentiment et dans beaucoup d'autres que je ne puis exprimer que se consume et s'écoule ma vie dans cette douce Épouse. Les martyrs ont versé leur sang, pour moi je m'immole de cette manière. Je supplie le Maître qu'il me fasse bientôt voir la rédemption de son peuple. Le matin à 9 heures, sitôt après la messe, je quitte ma demeure et vous pourriez alors voir une morte gagner Saint-Pierre. J'entre dans la *navicella* de la Sainte Église pour travailler en priant et j'y reste jusqu'à l'heure des Vêpres ; je préférerais ne quitter ce lieu ni le jour ni la nuit avant d'avoir vu ce peuple se réconcilier avec son Père. Mon corps ne prend aucune nourriture, pas même une goutte d'eau, ses souffrances sont plus intenses que jamais et ma vie ne tient plus qu'à un fil. J'ignore ce que la Bonté divine compte faire de moi, mais j'ai comme le pressentiment que le Christ voudrait maintenant consommer mon martyre pour me faire ressusciter avec lui et mettre un terme à mes misères et aux

angoisses de mon désir. Ou bien peut-être continuera-t-il d'affliger mon corps? Je l'ai prié et le prie toujours d'accomplir en moi sa volonté et de ne pas vous laisser orphelins (vous et les autres), mais de vous maintenir sans cesse dans la voie de la vérité : ce qu'Il fera j'en suis convaincue. Maintenant, si vous apprenez que Dieu a jeté sur moi les regards de sa miséricorde, je vous conjure, ô mon père et mon fils, de renouveler votre vie et de mourir à tout autre sentiment pour vous jeter tout entier dans la *navicella* de la Sainte Église. Soyez toujours réservé dans vos relations. Vous pourrez jouir bien peu de votre cellule, mais je désire que vous emportiez toujours avec vous la cellule de votre cœur et que vous y demeuriez, car, vous le savez, tant que nous y sommes renfermés, l'ennemi ne peut nous nuire et tout ce que nous entreprenons est réglé selon la volonté de Dieu. Je vous prie également de mûrir votre cœur par une vraie et sainte prudence; que votre vie soit exemplaire aux yeux des enfants du monde et dissemblable en tous points de la leur. Je vous supplie de continuer à pratiquer la générosité dont vous avez toujours fait preuve envers les misérables. Embrassez avec une nouvelle bonne volonté, ainsi qu'avec une vraie et parfaite humilité la pauvreté volontaire. Quel que soit l'état ou la situation où Dieu vous élève, enfoncez-vous toujours plus profondément dans la vallée de l'humilité et asseyez-vous avec joie à la table de la croix pour y prendre votre nourriture. Embrassez comme une mère l'humble, fidèle et persévérante prière; aimez à veiller; à moins d'empêchement ab-

solu célébrez chaque jour la messe. Fuyez les conversations inutiles et frivoles et montrez-vous grave dans vos paroles et toute votre conduite. Rejetez toute tendresse pour vous-même et toute crainte servile parce que l'Église n'a pas besoin de ceux qui sont animés de ces sentiments mais de personnes cruelles vis-à-vis d'elles-mêmes et qui la prennent en pitié.

« Voici à quoi je vous conjure de vous appliquer. Je vous demande encore, à vous, ainsi qu'à Fra Bartolommeo (de Dominici) à Frère Tommaso (della Fonte) et au « Maître » (Giovanni Terzo Tantucci) de prendre soin du Livre (le Dialogue) et des écrits que vous trouverez de moi pour en faire ce qui vous paraîtra le plus utile à la gloire de Dieu; prenez conseil à ce sujet de Messer Tommaso Buonconti de Pise. Ce m'a été une consolation d'écrire ces choses.

« Je vous prie en outre d'être, autant que vous le pourrez, le pasteur de ma famille et de la conserver dans les liens de la charité et de l'union parfaite afin qu'elle ne soit pas dispersée comme des brebis sans pasteur. J'espère pouvoir faire davantage pour eux et pour vous après ma mort que pendant ma vie. Je prierai la Vérité éternelle de répandre sur vous la plénitude des grâces et des dons qu'elle eût versés dans mon âme afin que vous soyez comme des flambeaux placés sur le candélabre. Je vous prie de demander à l'éternel Époux que, jusqu'au bout,Il me fasse accomplir généreusement mon devoir et qu'Il me pardonne la multitude de mes fautes. Et vous, je vous prie aussi de me pardonner la désobéissance, le manque de respect dont je suis coupable envers

vous, la peine et les chagrins que j'ai pu vous causer ainsi que le peu de zèle dont j'ai fait preuve pour le salut de chacun de nous deux. Je vous demande votre bénédiction. Priez et faites prier beaucoup pour moi, pour l'amour de Jésus crucifié. Pardonnez-moi si je vous écris des choses amères, je ne les écris pas pour vous affliger, mais parce que je suis dans le doute et ne sais pas au juste ce que Dieu dans sa bonté fera de moi ; je veux avoir rempli mon devoir.

« Ne vous attristez pas de ce que nous sommes corporellement séparés l'un de l'autre. Ce m'eût certainement été une immense consolation de vous posséder ici, mais ce m'est encore une plus grande consolation et une joie plus vive de vous voir travailler pour la sainte Église. Et je vous conjure à présent de travailler avec plus de zèle que jamais, parce que jamais le besoin ne s'en est fait sentir davantage. Quoi qu'il advienne, ne quittez point votre poste sans l'autorisation de notre Seigneur le Pape. Réjouissez-vous sans aucune amertume dans le Christ, le doux Jésus. Je ne vous dis rien d'autre. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour. »

Ici se termine la lettre du 15 février. Mais Catherine n'a point encore réussi à mettre par écrit tout son testament pour Raymond, or (ainsi qu'elle-même le déclare) elle veut avoir fait son devoir jusqu'au bout. Aussi le jour suivant dicte-t-elle encore à Barduccio. Tout d'abord elle inculque à Raymond l'article de foi qui, peu à peu, était devenu à ses yeux le plus essentiel : la foi en l'Église. Son évangile tout

entier finit par se résumer en ceci : seule l'Eglise procure la lumière, et par conséquent procure la paix. *Extra ecclesiam nulla salus* — pour Catherine, cette vieille sentence n'est pas seulement un dogme, une doctrine, mais elle est une expérience, un fait reconnu. « Nul ne peut », dicte-t-elle à Barduccio, « se réjouir de la beauté de Dieu dans l'abîme de la Trinité sans l'assistance de cette douce Épouse, car il nous faut tous passer par la porte de Jésus crucifié, laquelle porte ne se trouve nulle part ailleurs que dans l'Église. Cette Épouse donne la vie, car il y a tant de vie en elle que nul ne peut l'exterminer; elle donne la lumière et la force et nul ne peut l'affaiblir ni l'obscurcir, et je voyais que son fruit, loin de manquer jamais, augmente toujours. »

L'Église est donc, au point de vue intellectuel et moral, le centre de l'existence, elle est le mot de l'énigme de la vie et elle en est la valeur absolue, la valeur essentielle. Dans ce monde de relativités elle seule est positive. Dès lors elle mérite bien que l'on vive, que l'on combatte et que l'on meure pour elle ; cela s'impose même « puisque le fruit du sang, c'est-à-dire le salut, n'appartient qu'à ceux qui l'achètent avec le trésor de l'amour ».

« Ma douleur et l'ardeur de mon désir augmentaient et je criais en la présence de Dieu : « Que puis-je faire ? » Et dans sa clémence, Il répondait : « Offre de nouveau ta vie et ne t'accorde jamais aucun repos ; c'est dans ce but que je t'ai choisie, toi et tous ceux qui te suivent et te suivront... » La journée s'écoula ainsi et quand vint le soir mon cœur fut attiré de

telle sorte par la puissance de l'amour que je ne pus y résister et qu'il me fallut aller à l'Église. J'éprouvai la même sensation que lorsqu'autrefois j'étais à l'agonie et je me prosternai en me reprochant amèrement d'avoir servi avec trop d'ignorance et de négligence l'Épouse du Christ et d'être cause que ses autres serviteurs eussent agi de même. Et au moment où je me relevai l'âme pleine de ce sentiment, Dieu me mit dans sa présence d'une manière nouvelle (car j'y suis toujours, puisqu'il renferme tout en lui) comme si la mémoire, l'intelligence et la volonté n'avaient plus rien à faire avec le corps. Et cette vérité se reflétait avec une si grande netteté dans mon esprit que tous les mystères de la sainte Église, ainsi que toutes les grâces passées et présentes que j'avais reçues dans mon existence se renouvelèrent en moi et que je revécus le jour de mes fiançailles avec Dieu. Mais l'ardeur augmentait en moi de plus en plus et toutes mes préoccupations se résumaient en celle-ci : que puis-je faire pour m'offrir à Dieu en holocauste pour la sainte Église et pour affranchir de l'ignorance et de la négligence ceux que m'a confiés le Sauveur? Alors les démons se déchaînaient contre moi voulant mettre un frein à la violence de mon désir qui leur inspirait de l'effroi. Ils frappaient sur l'enveloppe de mon âme, mais mon désir s'enflammait davantage et je criais : « O Dieu éternel, agrée le sacrifice de ma vie pour le corps mystique de la sainte Église. Je ne puis te donner que ce que toi-même m'as donné, prends donc le cœur » (ce cœur que lui avait un jour donné le Christ en échange du sien et que, pour cette

raison, elle n'ose appeler *mon* cœur), « prends le cœur et pressure-le sur la face de l'Épouse. »

« Alors l'Éternel, me regardant avec clémence, prit mon cœur et le pressura sur la sainte Église. Il le saisit avec tant de violence que si, pour empêcher le vase de mon corps de se briser, il ne l'eût aussitôt ceint de sa force, j'aurais passé de vie à trépas. Les démons criaient avec plus de fureur, comme s'ils avaient souffert une douleur insupportable ; ils faisaient tous leurs efforts pour m'épouvanter et me menaçaient de trouver le moyen de m'empêcher de prier ainsi et de m'offrir en sacrifice. Mais l'enfer ne peut prévaloir contre la puissance de l'humilité et la lumière de la très sainte foi. Je me recueillis donc davantage et luttai comme avec un fer brûlant ; et j'entendis en présence de la Majesté divine des paroles et des promesses infiniment douces qui me comblaient de joie. Tout ceci se passait dans un si grand mystère que ma langue est incapable d'en dire plus. Et maintenant, j'ajoute seulement : grâces, grâces soient rendues au Dieu souverain et éternel qui nous a placés sur le champ de bataille pour combattre en vaillants chevaliers pour son Épouse avec le bouclier de la très sainte foi. Nous avons remporté la victoire et le champ est à nous car le démon qui, auparavant, régnait sur le genre humain a été vaincu non par la force de l'humanité mais par la puissance de Dieu. Oui, nous vaincrons le démon, non par la souffrance de nos corps mais par le feu de la divine et ineffable charité. *Deo gratias. Amen. Gesu dolce, Gesu amore.* »

XV

Février prit fin, mars arriva ; ce furent de nouveau le Carême et le printemps. Mais Catherine ne pouvait plus ainsi que l'année précédente faire les pèlerinages des « Stations » avec sa famille ; elle ne devait plus, appuyée sur « son fils Barduccio », monter de Santa Maria in Cosmedin à Santa Sabina et à Sant' Alessio. De Santa Prisca, de l'autre côté de la vallée qui sépare les deux hauteurs du Mont Aventin, elle ne devait plus voir fleurir les pêchers autour des vieux murs bruns de San Sabba. Pendant les huit dernières semaines qui lui restaient à vivre, elle fut obligée de garder le lit, écrit Caffarini, et ses souffrances étaient telles qu'il semblait prodigieux qu'elle pût y résister. « Mais, avec son grand cœur, elle supportait tout gaiement et de bonne grâce. Jamais le moindre murmure ne s'échappait de ses lèvres saintes et tous ses tourments lui semblaient peu de chose. Jamais non plus, on ne l'entendait prononcer des paroles superflues ; toujours elles se rapportaient à l'honneur de Dieu ou au bien du prochain et quoique, ainsi qu'il a été dit, elle fût affligée de cruelles douleurs, son visage rayonnait, comme la face d'un ange, d'une pieuse et sainte joie[1]. » Barduccio

Canigiani confirme ce témoignage, il la vit au milieu de ses souffrances lever les yeux au ciel tandis que ses lèvres brûlées par la fièvre balbutiaient faiblement : *Grazie, grazie!* Elle souffrait assurément pour l'Époux, elle souffrait pour l'Épouse [2]!

Nul ne pouvait plus mettre en doute que la fin approchait. « Le bruit courut dans Rome » — écrit Tommaso di Petra — « que bien qu'encore saine d'esprit, Catherine de Sienne, dont le corps était ruiné, se trouvait à toute extrémité. » Le protonotaire pontifical qui avait vu la Sainte à Avignon et venait de renouveler connaissance avec elle à Rome, se hâta d'accourir auprès d'elle. « Je la trouvai étendue sur une dure planche dans une pièce disposée en chapelle dans la maison de Paola del Ferro, et lui parlai franchement. « *Mamma* », dis-je, « il paraît que votre divin Époux vous rappelle à lui. Avez-vous songé à prendre vos dernières mesures avant de partir? » Catherine eut d'abord l'air de croire que l'homme de loi parlait d'un testament juridique. « Quelles dispositions ai-je donc à prendre, moi, pauvre fille qui ne possède rien », répondit-elle. Mais, très vite elle comprit que c'était un testament spirituel que réclamaient d'elle ceux qui aimaient à l'appeler « la mère de milliers et de milliers d'âmes » — un testament semblable à celui que San Francesco avait laissé à ses disciples et Giovanni Colombini aux siens. Elle y consentit et, en présence de toute la famille, Tommaso put noter les dernières volontés de leur Mère. Une suprême fois, elle commence par établir solidement le principe fondamental de son existence et de

sa doctrine « Dès le début, elle avait compris », disait-elle, « que si l'on veut se livrer totalement à Dieu et le posséder pleinement, il est avant tout nécessaire d'affranchir son cœur et ses sentiments de tout amour sensitif pour les créatures et les choses créées et de n'aimer que Dieu seul. Car le cœur ne peut se donner réellement à Dieu s'il n'est libre, ouvert, sans arrière pensée, sans duplicité; et elle déclara que s'étant, dès le commencement, principalement efforcée de mettre ceci en pratique, elle avait résolu d'aller au Christ par la voie de la douleur. »

Pour elle il n'y avait que la voie douloureuse, cette voie qu'on ne peut suivre sans une foi inébranlable. Donner tout n'est possible que si l'on accepte comme vérité indubitable qu'il existe quelqu'un qui nous récompensera au centuple, qui nous accordera ce *centuplum* promis par l'Évangile, *quel dolce cento* que promettait également Catherine à ses disciples[3]. C'est pourquoi le testament poursuit plus loin :

« Elle dit encore qu'elle avait ouvert l'œil de son intelligence à la lumière de la très sainte foi. » Il faut être aveugle aux joies du monde pour être à même de parcourir le chemin de douleurs; or, seule la lumière de la très sainte foi est capable de nous éblouir de façon à nous frapper de cette sainte cécité. « Elle était pleinement et sincèrement persuadée que tout ce qui lui était advenu à elle ou aux autres émanait de Dieu et provenait de l'immense amour qu'il porte à ses créatures, non de la haine. C'est dans ces pensées qu'elle conçut cette sainte,

amoureuse et prompte obéissance à la volonté du Très-Haut et de ses supérieurs, considérant que les ordres de ces derniers venaient de Dieu, soit en vue de son salut, soit parce qu'ils contribuaient à l'accroissement de la vertu dans son âme... Et elle ajouta : Grâce à la miséricorde du Sauveur, je n'ai jamais péché en cette matière !

« Ensuite, elle fit entendre que Dieu lui avait donné de voir que jamais elle ne pourrait atteindre la perfection, ni acquérir la moindre vertu, sans le secours d'une humble, fidèle et continuelle prière. La prière est une mère qui conçoit et nourrit dans l'âme toutes les vertus; sans elle toutes s'affaiblissent et sont de courte durée. Très instamment elle nous engagea à nous attacher à l'oraison qu'elle distinguait en oraison vocale et mentale. Nous devons, dit-elle, pratiquer à certaines heures déterminées la prière vocale tandis que nous devons sans cesse prier mentalement en nous efforçant toujours d'arriver à nous mieux connaître et à mieux connaître l'infinie bonté de Dieu à notre égard. »

Et maintenant vient dans le testament un paragraphe d'une importance extrême. Ceux qui ont fréquenté des cercles pieux, ont pu remarquer à quel degré la manie de critiquer est le péché mignon de ces milieux. L'effort moral paraît davantage orienté, au dehors, vers les autres, qu'à l'intérieur, contre les défauts personnels; on se montre charitablement empressé pour extraire la paille de l'œil du prochain et, parmi le murmure des prières et la conversation d'un prie-Dieu à l'autre, résonne encore, comme au

temps de l'Évangile : « Voici un homme qui aime à faire bonne chère et à boire du vin, ami des publicains et des pécheurs », ou bien « Il ne boit ni ne mange, il est possédé du démon[1] ! »

Rarement la grandeur morale de Catherine se manifeste aussi clairement qu'à ce propos.

« Elle affirma en outre », continue le vieux récit, « que, pour acquérir la pureté d'esprit, il est absolument indispensable de s'abstenir de tout jugement sur le prochain, ainsi que de tous commentaires inutiles au sujet de ses actes. On ne doit jamais considérer dans les créatures que la volonté de Dieu. Nous ne devons sous *aucun* prétexte juger les actions des créatures et leurs motifs, déclara-t-elle avec grande force. Si même nous remarquons des actes que nous savons être des péchés réels, il nous est interdit de porter un jugement sur ces faits, mais nous devons en éprouver une sincère et sainte compassion que nous offrirons à Dieu par une pieuse et humble prière. »

Catherine étant exempte de la triste manie de se scandaliser, était également exempte de sentiments de rancune et de vengeance. Elle réalisait le précepte : « Aimez-vous les uns les autres » et souhaitait d'enseigner à ses disciples à faire de même. A son propre sujet, elle disait qu'en dépit des persécutions, des attaques, des calomnies, de l'injustice et de la malice, soit en paroles soit en actes, dont elle avait eu à subir les effets, toujours elle avait songé que celui qui agissait ou parlait ainsi le faisait par charité à son égard, par zèle pour le salut de son âme. Dès lors,

elle rendait grâces à l'infinie bonté du Tout-Puissant qui lui avait accordé une lumière suffisante pour se libérer d'une inclination aussi funeste que de juger son prochain.

« Elle dit enfin que, plaçant en la douce Providence tout son espoir et toute sa confiance, elle invitait les autres à l'imiter.... Puis elle continua : « Vous aussi avez reçu tant de preuves à cet égard que, même si vos cœurs étaient plus durs que la pierre, ils s'amolliraient. Mes enfants, aimez donc cette douce Providence qui jamais n'abandonne quiconque espère en elle et qui veille tout particulièrement sur vous. »

Comme dernière exhortation, elle leur adressa les paroles de Jésus dans l'Évangile de saint Jean : « Aimez-vous les uns les autres, c'est à ceci que je reconnaîtrai si vous êtes mes disciples ! » Sur quoi elle les entretint de la réforme de l'Église et rendit témoignage que depuis sept ans — c'est-à-dire depuis 1373, date de ses premières missives politiques — cette ambition avait été sa passion dominante et la cause principale de ses souffrances. « En ce moment surtout il semble que mon doux Créateur permette aux démons de me tourmenter et de m'affliger, de même qu'il l'avait fait jadis pour Job. Je ne puis me rappeler avoir jamais eu à supporter autant de suaves douleurs qu'à présent. Louée soit sa bonté infinie qui m'accorde de les endurer et de persévérer, pour l'honneur de son nom, dans cette douce Épouse. Maintenant il me semble que mon doux Époux veuille que mon âme soit arrachée à sa ténébreuse prison et retourne à son Créateur. Je n'en suis pas sûre mais

j'ai le sentiment qu'il en sera ainsi! » Puis elle ajouta avec une vive énergie : « Soyez convaincus, mes très chers et très doux enfants, que si je meurs à présent, c'est parce que j'ai immolé et offert ma vie pour la sainte Église, ce que je considère comme une grâce toute particulière. Et de ceci il ne faut point vous affliger, mais ressentir un bonheur tout spécial et une étrange allégresse en songeant que je quitterai ce lieu de douleur pour aller me reposer dans cet océan de paix qu'est le Dieu éternel et m'unir à mon très doux Époux. Je vous promets que je resterai tout près de vous et vous serai plus utile là-Haut que je n'ai pu l'être en ce monde, car j'aurai quitté les ténèbres pour entrer dans la lumière éternelle! » Après cela elle dit : « Je n'en remets pas moins ma vie et ma mort à la volonté de mon Créateur. S'il voit que je puis encore être utile à qui que ce soit ici-bas, je ne me refuse ni au labeur ni à la souffrance; mais je suis prête à donner ma vie mille fois le jour, chaque fois dans de plus grandes tortures, si c'était possible, pour l'honneur de son nom et le salut du prochain! »

Catherine se tut, Tommaso di Petra nota les dernières phrases. Dans le silence de la chambre de la malade les disciples pleuraient, les amies sanglotaient. Combien ils la reconnaissaient dans ces brûlantes paroles qui n'étaient pas des mots vides et vains, mais qu'elle avait vécues tous les jours de sa vie. Elle était encore la même que lorsque, dans sa première jeunesse, elle souhaitait d'être placée comme une pierre sur la descente de l'enfer et même souffrir la

damnation éternelle, à la seule condition que tou les autres y échappassent. Elle était toujours la mèr dont l'amour est sans limites, l'énergie et le dévoue ment infinis en face de la souffrance ; elle était *l Femme* dans la beauté la plus pure, la plus profonde la plus ardente de la nature féminine, l'holocaust volontaire sur l'autel de la vie, l'agneau immacul du sacrifice, immolé dès le commencement du mond dans le jardin du paradis; celle dont la béatitud consiste à se donner elle-même, à s'effacer, à s'anni hiler, l'Épouse qui « n'est pas », en face du Bien aimé qui, seul, « est ».....

« Quand elle eut achevé ces exhortations, adressée à tous », raconte Caffarini, « elle appela ses disciple l'un après l'autre afin de leur dire ce qu'elle jugeai pour eux le meilleur après sa mort. A quelques-un elle démontra que la volonté divine à leur égard étai qu'ils se soumissent à la discipline monastique e revêtissent l'habit de quelque ordre religieux. Ains ordonna-t-elle à Stefano, en vertu de la sainte obéis sance, d'entrer dans l'ordre des Chartreux, à Fran cesco Malavolti de se retirer à Monte Oliveto et d s'y faire moine. A d'autres, elle conseilla de deveni ermites, puis à d'autres encore, d'embrasser l'éta ecclésiastique. Les Mantellate reçurent sœur Alessi pour mère; elle renvoya les hommes au Père Ray mond pour les diriger et les conduire[5]. »

Au nombre de ceux que Catherine destinait à la vie solitaire se trouvait Neri di Landoccio. Ell conseilla au notaire Ser Cristofano di Gano Guidin de devenir frère servant à l'hôpital de Sienne sous

la règle de Saint-Augustin. « Et chacun de nous », dit le vieux récit, « reçut respectueusement ses ordres. Ensuite elle nous demanda humblement à tous de lui pardonner si elle n'avait pas été pour nous un modèle durant sa vie et n'avait pas prié pour nous autant qu'elle aurait pu et dû le faire, et si elle n'avait point eu le souci de nos besoins ainsi que lui en incombait, le devoir; puis pour toutes les peines, les désagréments et les amertumes qu'elle avait pu nous causer, elle implora aussi notre pardon. Et elle disait : « Je l'ai fait par ignorance, car je confesse devant la face de Dieu que j'ai toujours eu et que j'ai encore l'ardent désir de votre perfection et de votre salut. » A la fin, nous pleurions tous et, comme elle en avait coutume, elle donna à chacun de nous en particulier sa bénédiction dans le Christ[6]. »

Parmi les disciples présents en cette occasion, Caffarini nomme Stefano Maconi. Il s'était enfin affranchi — comme le lui avait si souvent ordonné Catherine — il avait enfin compris ce qu'elle voulait dire en lui écrivant que « les parents d'un homme peuvent être ses pires ennemis[7] ». La légende veut que, tandis qu'il priait à Sienne, dans la chapelle de la Fraternité de *la Scala,* il entendit une voix qui l'exhortait : « Pars pour Rome, n'hésite pas davantage, la mort de ta Mamma est proche! » Il partit et arriva encore à temps. Elle était alors à toute extrémité, raconte-t-il lui-même, « et révéla à chacun en particulier ce qu'il devait faire après sa mort. Là-dessus se tournant vers moi elle me désigna du doigt et dit : « Je te commande au nom de Dieu et de la

sainte obéissance d'entrer dans l'ordre des Chartreux, car c'est là l'ordre en vue duquel Dieu t'a choisi et appelé! »... « Quand elle m'intima cet ordre, » continue plus loin Stefano, (il portait alors depuis longtemps le froc blanc et se trouvait assis dans la *Certosa di Pavia* comme général de son ordre — c'était en octobre 1411), — « je dois avouer à ma confusion que je songeais aussi peu à entrer chez les Chartreux que dans n'importe quelle autre congrégation. Mais, lorsqu'elle eut passé de vie à trépas, un tel désir de réaliser sa volonté s'alluma dans mon cœur que le monde entier m'eût-il opposé de la résistance, je ne m'en serais guère soucié..... Ce n'est à présent ni l'heure, ni le lieu de rapporter tout ce que Catherine a fait et fait encore pour l'un de ses fils, bien qu'il soit si indigne et inutile. Mais je ne puis passer sous silence, qu'après Dieu et la bienheureuse Vierge Marie, je me sens plus obligé envers cette douce Vierge Catherine qu'envers toute autre créature en ce monde et si, jamais, il y a eu en moi quelque bien je le lui attribue[8]. »

Sous la dictée de Catherine, Stefano avait écrit pour elle une lettre, ce fut le dernier service qu'il lui fut permis de lui rendre. La lettre était adressée à Fra Bartolommeo de' Dominici; nous ne la possédons pas, mais elle contenait probablement la sommation de venir à Rome. Il arriva le samedi saint, 24 mars, vers le soir et accourut aussitôt à la demeure de la Via di Papa. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux le remplit d'épouvante. Catherine reposait sur un lit de planches, entouré de quatre cloisons, en sorte

qu'elle avait l'air d'être déjà étendue dans son cercueil. « Je m'approchai de sa couche, imaginant que je pourrais ainsi qu'à l'ordinaire m'entretenir avec elle. Je m'approchai et vit son pauvre petit corps si amaigri qu'il eût été facile de compter chacun de ses os et de ses nerfs. Elle était si brune qu'elle paraissait tannée par le soleil[9]... »

Le Dominicain entendit la confession de Catherine, mais il dut s'incliner tout à fait sur la malade pour recueillir ses faibles murmures. Dans son âme, il ne trouva que des sentiments de gratitude. « Je vais bien, grâces soient rendues à notre Sauveur! » répondit-elle comme il l'interrogeait sur sa santé. Le lendemain, 25 mars, était le jour de Pâques et le trente-troisième anniversaire de sa naissance. Fra Bartolommeo célébra la messe dans sa chambre et, par un suprême et surhumain effort, elle réussit à quitter sa couche pour se rendre à l'autel où elle reçut la sainte Hostie. Pendant les quelques jours qu'il passa encore à Rome, le Dominicain s'installale plus souvent près du lit de malade de Catherine qui, dans ses entretiens avec l'ami de sa jeunesse, parut retrouver un peu de son ancienne énergie. Elle eut même assez de force pour le renvoyer à Sienne et le prier d'assister Raymond de Capoue qui — ainsi qu'elle le prévoyait, — serait, avant longtemps, élu Ministre général de l'ordre Dominicain[10].

XVI

IL TRANSITO

(Lettre de Barduccio Canigiani à Sœur Catherine Petriboni dans le couvent de San Piero à Monticelli près Florence).

« Ce corps se consuma ainsi jusqu'au dimanche qui précède le jour de l'Ascension, aussi avait-il l'aspect de ce que l'on a coutume de dépeindre comme un cadavre. Je ne parle pas du visage qui ressemblait toujours à celui d'un ange et dont la vue remplissait de recueillement, mais du reste du corps et des membres dont on ne voyait que les os recouverts d'une peau ténue. De la taille jusqu'aux pieds, elle était inflexible et ne pouvait se mouvoir d'un côté sur l'autre.

« Ainsi s'écoula la nuit précédant le dimanche déjà mentionné; et deux heures avant l'aube, il s'opéra en elle un si grand changement, que nous crûmes que c'était la fin. Toute la famille fut alors réunie et elle fit comprendre à ceux qui se trouvaient le plus près d'elle, que son désir était de recevoir la sainte absolution de ses fautes et la remise des peines dues à ces fautes; elle lui fut donnée par Messer Giovanni Terzo. Puis ses forces l'abandonnèrent progressive-

ment et nous ne surprîmes plus d'autre mouvement chez elle qu'une faible et pénible respiration. Il sembla donc raisonnable de lui donner l'Extrême-Onction, qui lui fut administrée par notre ami, l'abbé de Saint-Anthime, tandis qu'elle reposait comme privée de connaissance. Mais après avoir reçu ce Sacrement, elle changea d'aspect et se mit à opérer divers mouvements de la tête et des bras ; elle avait l'air de subir de violentes attaques des esprits infernaux. Cette pénible lutte se prolongea pendant une heure et demie et, au bout de trois quarts d'heure, elle commença à s'écrier : « *Peccavi, Domine, miserere mei !* » ce qu'elle répéta jusqu'à soixante fois, je crois, et, chaque fois, elle soulevait son bras droit et le laissait retomber lourdement sur sa couche. Puis elle dit autant de fois mais sans lever le bras : « *Sancte Deus, miserere mei.* »

« Elle passa le reste du temps susdit à s'exprimer humblement d'une manière analogue, après quoi son visage se métamorphosa complètement et, s'il s'était momentanément assombri, redevint semblable à celui d'un ange ; les yeux tout à l'heure embrumés et pleins de larmes, reprirent un si joyeux éclat qu'il nous fut impossible de douter que, remontant à la surface d'un océan sans fond, elle était rendue à elle-même, ce qui adoucit fort notre chagrin, car nous, ses fils et ses filles qui l'entourions, nous nous trouvions dans un profond abattement.

« Catherine s'appuyant sur la poitrine d'Alessia, parvint à se redresser et, avec un peu d'aide, put réussir à s'asseoir, toujours appuyée sur Alessia. Sur

ces entrefaites nous plaçâmes devant elle un petit autel portatif, enrichi de plusieurs reliques et de plusieurs images de saints. Mais son regard cherchait uniquement le Crucifix enchâssé au centre et elle se mit à le prier, traduisant ainsi en paroles le profond sentiment qu'elle avait de la Bonté Divine. Tout en priant, elle s'accusait de tous ses péchés en général et en particulier : « O Trinité éternelle, je confesse que je t'ai indignement offensée par ma négligence, mon ignorance, mon ingratitude, ma désobéissance ainsi que par beaucoup d'autres fautes. Moi, misérable ! je n'ai pas observé tes commandements, ceux que tu as imposés à tous et ceux que, dans ta bonté, tu m'as donnés spécialement ! Ah ! misérable que je suis ! » Et tandis qu'elle parlait ainsi, elle se frappait la poitrine comme lorsqu'on récite le *Confiteor*, et elle ajoutait : « Je n'ai pas observé le commandement que tu m'avais donné de toujours chercher ton honneur et d'offrir mes travaux en vue du bien du prochain. J'ai, au contraire, manqué à mon devoir, le plus souvent quand on avait besoin de moi. O mon Dieu, ne m'as-tu pas ordonné de ne me soucier aucunement de moi-même pour ne considérer que l'honneur de ton nom et le salut des âmes et de ne trouver de satisfaction qu'en prenant cette nourriture à la table de la Sainte-Croix ? Au lieu de le faire, je me suis attachée à ma propre consolation. Tu m'as invitée à m'unir à toi seul par de saints, amoureux et ardents désirs, par les larmes, par d'humbles et continuelles prières pour le salut du monde entier et pour la

réforme de l'Église, et tu m'as promis qu'alors, ayant compassion du monde, tu accorderais à ton Épouse une splendeur nouvelle. Mais moi, misérable, je n'ai pas répondu à ton attente, je suis restée sur la couche de la négligence où j'ai paisiblement dormi. Ah! malheureuse que je suis! Tu m'as confié la direction de plusieurs âmes et m'as envoyé un si grand nombre de fils et de filles pour que je les aime d'un amour de prédilection et les guide vers toi par le chemin de la vie. Mais je n'ai été pour eux qu'un miroir de la faiblesse humaine, je n'ai pas pris soin d'eux, je ne les ai pas secondés par d'humbles et continuelles prières devant ta Face; je ne leur ai pas suffisamment donné le bon exemple, je ne les ai pas guidés par les leçons d'une salutaire doctrine. Ah! misérable que je suis! Avec combien peu de respect j'ai accueilli tes innombrables bienfaits ainsi que toutes les suaves souffrances et les tribulations dont tu voulais, dans ta miséricorde, combler ce corps fragile. Et je ne les ai pas endurées avec une aussi ardente volonté, un aussi brûlant amour que ceux avec lesquels tu me les envoyais. Hélas! Hélas! O mon amour! Dès ma plus tendre enfance tu m'as choisie pour Épouse et je n'ai pas été assez fidèle. Je t'ai été infidèle, car au lieu d'être uniquement préoccupé de toi seul et de tes immenses bienfaits, mon esprit entretenait d'autres pensées; je ne t'aimais pas, Toi seul, de toutes mes forces! »

« Cette colombe très pure s'accusait ainsi et bien davantage encore... Puis se tournant vers le prêtre,

elle lui dit : « Pour l'amour du Christ crucifié, remettez-moi tous les péchés que je viens de confesser devant la face de Dieu et tous ceux dont je ne me souviens pas ! » Sur ce, elle réclama de nouveau l'Absolution Papale, assurant qu'elle lui avait été concédée deux fois, d'abord par le Pape Grégoire et, plus tard, par le Pape Urbain, ce qu'elle déclara comme une personne toujours altérée du sang du Christ. Il en fut ainsi qu'elle souhaitait et, les yeux sans cesse fixés sur le crucifix, elle se remit à l'adorer avec une extrême dévotion et à énoncer des paroles très profondes que je ne fus pas jugé digne d'entendre à cause de mes péchés, puis aussi parce que j'étais moi-même trop affligé. Sa poitrine était si oppressée qu'elle proférait avec difficulté des mots que nous saisissions à peine en tendant l'oreille vers ses lèvres.

« Peu de temps après, elle se tourna vers quelques-uns de ses fils qui auparavant n'étaient point là, leur indiqua ce qu'ils devraient faire après sa mort et leur demanda pardon du peu de sollicitude qu'il lui semblait qu'elle avait eu pour notre salut. Ensuite, elle adressa quelques mots à Lucio » (un disciple romain) « puis à un autre, enfin à moi et reprit son oraison.

« Ah ! Si vous eussiez pu admirer avec quel respect et quelle humilité elle pria sa mère affligée de lui donner sa bénédiction qu'elle reçut plusieurs fois ! C'était une amère douceur pour Lapa. Combien il était touchant de voir cette mère se recommander à sa fille bénie et la supplier de lui obtenir de Dieu la grâce de ne pas se révolter, dans son affliction, contre

sa volonté sainte. Pendant ce temps, Catherine continuait à prier et lorsque la fin approcha, elle pria tout particulièrement en faveur de l'Église catholique, pour laquelle elle déclarait donner sa vie. Elle intercéda également pour le Pape Urbain VI qu'elle reconnaissait être le Pasteur légitime et engagea ses fils à sacrifier au besoin leurs existences pour cette vérité.

« Puis elle exhorta très instamment ses fils et ses filles bien-aimés que lui avait confiés le Seigneur, de s'aimer mutuellement, et elle se servait d'un grand nombre des paroles prononcées par le Sauveur quand il recommanda ses disciples à son Père; et elle nous le demandait avec une telle ardeur que, non seulement nos cœurs, mais des pierres elles-mêmes eussent été sur le point de se rompre. Enfin elle traça le signe de la Croix pour nous bénir tous et continua de prier jusqu'à ce qu'elle soupira : « Tu m'appelles, ô Seigneur, et je viens à toi! Je viens à toi non pas à cause de mes propres mérites, mais uniquement grâce à ta miséricorde que j'implore en vertu de ton sang! » Sur quoi elle s'exclama à plusieurs reprises : « Sang, Sang! » Puis, à l'exemple du Sauveur, elle finit par dire : « Père, je remets mon esprit entre tes mains! » Alors, le visage rayonnant comme celui d'un ange, elle inclina doucement la tête et rendit l'esprit. Son trépas survint le dimanche susdit (29 avril) vers la septième heure, mais nous ne l'enterrâmes point avant les complies du mardi (c'est-à-dire au crépuscule). Il n'y avait trace d'aucune mauvaise odeur et son corps demeura intact et odorant; ses bras, son

cou et ses jambes conservèrent leur souplesse comme si elle eût encore été en vie. Pendant ces trois jours son cadavre fut visité par le peuple qui affluait auprès de lui et ceux qui pouvaient le toucher s'estimaient heureux. Dieu opéra aussi de nombreux miracles à cette époque et sa tombe est fréquentée par les fidèles, de même que les tombes des autres saints qui se trouvent à Rome. »

XVII

A ce moment, Raymond de Capoue était à Gênes se préparant à se rendre par mer à Pise et ensuite à Bologne où les Dominicains devaient tenir leur chapitre annuel. De concert avec d'autres frères, qui devaient également s'y rendre, il avait loué une embarcation et attendait maintenant un vent favorable pour se mettre en route. Le matin de la mort de Catherine il descendit justement à l'église pour offrir le Saint Sacrifice, car l'ordre dominicain fête, le 29 avril, l'un de ses plus grands saints : le bienheureux Pierre Martyr. Après avoir dit sa messe, Raymond regagna sa chambre pour préparer son bagage et, chemin faisant, passa, comme de coutume, devant une fresque de la Madone qu'il salua (selon sa coutume encore) en s'arrêtant un instant devant l'image pour réciter un *Ave*. Peut-être, ce matin-là, Raymond pria-t-il avec plus de ferveur que d'ordinaire — il s'inquiétait fort au sujet de ce prochain voyage et des périls qui le menaçaient en route, spécialement sur mer entre Gênes et Bocca d'Arno : la tempête, les galères ennemies, le naufrage, la captivité..... Soudain, il entendit une voix qui, sans émettre aucun son extérieur, s'élevait dans son âme, et la voix disait intelligible-

ment et distinctement : « Sois sans crainte! Je suis ici pour toi. Je suis au ciel pour toi. Je te protégerai, je te défendrai. Rassure-toi, ne crains rien. Je suis près de toi ».

Raymond ne saisit pas tout d'abord — peut-être était-ce la Madone qui voulait le consoler, songea-t-il..... Mais quand ensuite il apprit que Catherine avait expiré à cette même heure, il comprit que c'était elle qui, du ciel, avait voulu réconforter et ranimer son pusillanime ami, son cher fils et Père spirituel « qui lui avait été donné par cette douce Mère Marie ».....

Raymond survécut dix-neuf ans à sa Mamma; il mourut à Nuremberg, le 5 octobre 1399. Avant lui (le 22 août 1390), avait déjà disparu Tommaso della Fonte, précédé encore par le jeune Barduccio Canigiani. Peu après la mort de Catherine, celui-ci fut atteint de consomption; pour qu'il respirât un air plus pur Raymond le renvoya à Sienne où il mourut dès le 9 décembre 1382. Obéissant à Catherine, Francesco Malavolti devint moine à Mont'Oliveto mais, inconstant comme toujours, il changea d'ordre plus tard et mourut en 1415 dans l'Abbaye Bénédictine de San Miliano, à Sassoferrato. Neri di Landoccio se retira tout d'abord dans l'ermitage San Luca d'Agromaggio, voisin de Florence, ensuite près de la Porta Nuova de Sienne; il priait, écrivait, lisait Dante et se consolait aux heures difficiles par le souvenir de la promesse de béatitude éternelle que lui avait faite Catherine quand ils étaient à Lucca. Il vécut jusqu'au 12 mars 1406 et fut enterré dans le cimetière de la Misericordia hors la Porta Tufi. Après la mort de sa femme,



BUSTE DE SAINTE CATHERINE
(Dans la Bibliothèque Communale de Sienne).

Cristofano di Gano abandonna ses fonctions de notaire pour consacrer sa personne et ses biens à Santa Maria della Scala dont il devint l'administrateur. Il s'occupa également de littérature, écrivit ses mémoires et rédigea une biographie de Giovanni Colombini. Stefano Maconi prit l'habit des Chartreux, le 19 mars 1381, à la Chartreuse de Pontignano, aux environs de Sienne. Plus tard, il fut élu prieur de la splendide Chartreuse qu'avait récemment fait bâtir, à Pavie, Gian Galeazzo Visconti, et y mourut à un âge avancé, le 7 août 1424. Tommaso Caffarini survécut à tous les autres membres de la « famille » et ce fut lui qui, réunissant, au couvent dominicain de Venise, tous les témoignages touchant la vie de l'illustre Siennoise, forma la base de son procès de canonisation et publia un *Supplément* à la légende de Raymond ainsi qu'une édition abrégée et personnellement modifiée de l'œuvre de Raymond. Ce fidèle ouvrier de la gloire de Catherine mourut en 1434.

Les disciples se dispersèrent ainsi de par le monde en quittant la couche funèbre de la Via di Papa. Ils vieillirent, ils devinrent gris, ils devinrent blancs et s'inclinèrent vers la tombe et vers l'éternité. L'époque où ils avaient connu Catherine s'effaça de plus en plus dans le lointain — depuis le dernier printemps de ce temps-là, s'était maintenant écoulée une année, puis deux années, puis cinq, dix et vingt..... Finalement, il y eut l'espace d'un demi-siècle entre le présent et ce dimanche d'avril où ils avaient entendu tomber de ses lèvres le suprême *Sangue, Sangue!*

Mais ils se souvenaient toujours d'elle. Son sourire

avait illuminé leur commune jeunesse — ils le voyaient encore en fermant simplement les yeux, ils la voyaient *aliquantulum subridens,* ainsi que, maintes fois, ils répétaient dans les ouvrages qu'ils consacraient à sa mémoire. Ses mains féminines, à la fois douces et fermes, avaient façonné leur destinée ; une indication d'elle leur avait montré leur voie, envoyant l'un au couvent d'Accona, au-dessous de Chiusure, dans la sauvage contrée de la *creta*, conduisant l'autre dans la solitude, au milieu de la chênaie de Pontignano, dans la modeste habitation des Chartreux aux trois cellules blanchies à la chaux : *Oratorium, Dormitorium, Laboratorium.* Pour Messer Matteo, dans la maison des Frères della Misericordia, pour Ser Cristofano di Gano Guidini, penché sur ses registres de comptes ou bien sur la couche des malades à l'hôpital de la Scala, pour Neri di Pagliaresi, dans l'ermitage d'Agromagio, pour Fra Tommaso Caffarini, près des canaux de Venise, dans les étroites et sombres *calle,* sur les ponts arqués, le long des quais, pour eux tous, en tous lieux et aussi longtemps qu'ils vécurent, Catherine fut et resta *l'Unique*, celle que l'on ne rencontre qu'une fois en sa vie et qu'on ne peut ensuite jamais oublier. C'est pourquoi ils inscrivaient en tête des lettres qu'ils s'adressaient entre eux : *nella santa memoria*, « En sainte mémoire d'elle ».....

Et plus d'une fois sans doute leur est-il advenu ce qui était advenu à Raymond de Capoue devant la fresque du couvent de Gênes : aux heures de doute, aux heures sombres, aux heures d'angoisse et de dé-

tresse profonde, ils ont entendu la voix familière et chérie, douce et tendre, comme celle d'une mère ou d'une sœur, leur dire tout bas : « Ne crains rien! Je suis près de toi! *Io son qui per te!* » Pour l'un d'entre eux tout au moins, pour Barduccio, nous savons que, tandis qu'atteint de phtisie, il était sur son lit de mort, à Sienne, on le vit soudain tourner son regard vers le ciel et se mettre à sourire. « C'est ainsi qu'il rendit l'esprit, souriant d'allégresse », écrit Raymond, « et ce sourire demeura sur ses lèvres même après son trépas. Je suis convaincu », ajoute le Dominicain, « que ce sourire venait de ce que, durant son agonie, il vit s'avancer à sa rencontre celle qu'il avait si ardemment aimée sur terre d'un vrai et pur amour. »

Ainsi Dante est-il accueilli à la limite du Purgatoire et du Paradis par Béatrice. Elle s'incline de son char de triomphe et murmure doucement de la voix des anciens jours : « Regarde-moi, je suis bien Béatrice! *Guardami ben; ben son, ben son Beatrice!* »

ÉPILOGUE

Raymond de Capoue fut élu Ministre général de l'Ordre Dominicain, le 12 mai 1380, au chapitre de Bologne où il avait si fort redouté de se rendre. Il profita de cette haute dignité pour réaliser le vœu qu'avec plusieurs il entretenait : ramener à Sienne, sinon le corps inanimé de la Vierge, du moins sa tête. Dès son retour à Rome, en 1383, muni de l'autorisation du Saint-Père, il fit ouvrir le cercueil de Catherine et détacher sa tête qu'il confia ensuite à deux Frères, précisément en partance pour Sienne, et qui étaient Fra Tommaso della Fonte et Fra Ambrogio Sansedoni. On conserve encore à Sienne, dans la maison de sainte Catherine, la bourse de soie dont se servirent les deux Dominicains pour porter le fardeau sacré pendant le long trajet qui sépare la Ville éternelle de leur patrie.

Mais ceci n'était point encore l'entrée triomphale de Catherine dans la cité qui avait si souvent murmuré contre elle. Elle y était arrivée secrètement : nul ne savait que sa tête, contenue dans un reliquaire de cuivre doré, se trouvait dans la sacristie de San Domenico [1]. Au printemps suivant, Raymond arriva lui-même à Sienne et tout fut organisé pour la translation solennelle de la précieuse relique. Le 23 avril

1. Voir plus loin, la photographie de ce reliquaire en forme de buste.

s'ouvrit à San Domenico une série de prédications en son honneur et, le dimanche 11 mai, il fut annoncé en chaire que la procession aurait lieu le jeudi suivant. Décrétant que cette fête se célébrerait avec grande solennité, le gouvernement de Sienne sollicita tous les évêques, abbés et autres prélats, en résidence dans ses états, d'y prendre part. Du cercle des disciples, outre Raymond, étaient présents Tommaso della Fonte, Bartolommeo di Dominici, Neri di Landoccio, Caffarini, Messer Matteo, Ser Cristofano. Stefano Maconi accourut de sa chartreuse de Pontignano.

La veille au soir, la relique fut en grand mystère transportée à San Lazzaro, l'hospice de lépreux élevé sur la Via Romana; la route qui avait si souvent vu Catherine s'empresser charitablement vers les malades, devait aussi être témoin de son triomphe, il fallait qu'une dernière fois les oliviers puissent la saluer de leurs branches et murmurer leur *Benedicta quae venit...*

Puis se leva l'aurore du 5 mai..... Les rues étaient jonchées de fleurs et de verdure; de riches tapis pendaient de toutes les fenêtres. On brûlait des herbes odorantes sur le parcours du cortège. Le peuple s'était massé entre la Porta Romana et la *Croce del Travaglio*, dans ce qui est maintenant devenu la Via Ricasoli et dans l'actuelle Via Cavour qui mène jusqu'à l'Arco di Malavolti et jusqu'à San Domenico.

C'est qu'il y avait fort à admirer; bien des choses étaient susceptibles de provoquer l'enthousiasme...En

tête s'avançaient deux cents petites filles, toutes vêtues de blanc, puis deux cents petits garçons en habits de pages resplendissants de couleurs, chatoyants d'or, étincelants de pierreries..... Et ces quatre cents enfants avaient tous en main des bouquets de roses et de lys, en souvenir des bouquets que Catherine avait coutume de cueillir dans son jardin.....

Ensuite venaient toutes les corporations et toutes les *Contrade* avec des bannières et des torches enflammées. Toutes les confréries, les frères blancs, bruns, gris, avec des capuchons et des chapelets faisant un cliquetis de chaînes, avec des cierges allumés — s'ils n'ont été éteints par la brise fraîche d'une matinée de mai.

Puis venait le grand Crucifix escorté de tous les ermites des États Siennois, portant de longues barbes, graves, pieds nus, vêtus de bure ; l'État veille à leur entretien afin que, déchargés de tous soucis matériels, ils puissent prier, jeûner, faire pénitence pour nous qui sommes si pécheurs..... Derrière eux, de longs rangs de religieux, en première ligne les Dominicains puisque Catherine est des leurs, puis les Franciscains, les Olivetains, les Bénédictins, les Augustins, les Chartreux, les Camaldules ; aussitôt après tous les prêtres de la ville, avec l'étole, sur le blanc surplis ; voici le chapitre de la Cathédrale, tous les chanoines, joviaux ou ascétiques, rubiconds ou émaciés...

Le cortège devient de plus en plus majestueux, car maintenant ce sont tous les Abbés mitrés tenant en main la crosse abbatiale, sur laquelle ils s'appuient légèrement en s'avançant à pas mesurés..... Les Évê-

ques les suivent avec des mitres encore plus étincelantes de pierreries, avec la croix pectorale fulgurante de pierres précieuses et le massif anneau épiscopal se détachant sur un gant de soie. Et voici que là-bas, au tournant de la rue, on voit surgir le baldaquin, le baldaquin sous lequel on porte en triomphe la tête de Catherine. Il est précédé d'une multitude d'enfants de chœur portant tous des cierges dont les nombreuses petites flammes d'or ressemblent à un parterre de fleurs ; les encensoirs s'envolent et s'abaissent, s'envolent et s'abaissent, lançant d'odorants nuages bleus..... Toutes les cloches de Sienne se mettent à sonner comme dans une extase, elles parlent, elles crient, leurs cent petites voix argentines jubilent.... Écoutez — c'est le bourdon, c'est *il Campanone* qui se met en branle... Comme cela tonne, comme cela tonne, c'est comme si un marteau frappait la voûte céleste elle-même.... *Il Campanone* sonne et tous nous commençons à pleurer.....

Car voici, voici, voici le baldaquin et ce qui rayonne dessous c'est la châsse, c'est la *santa Testa*, c'est la *Santa* elle-même qui nous revient ! c'est Catherine ! à genoux ! à genoux ! A droite du baldaquin marche notre Évêque, et le Dominicain, à gauche, c'est le Ministre général de l'Ordre lui-même, c'est Raymond de Capoue ! Regardez, il pleure, l'Évêque pleure aussi !

Et là, juste derrière le baldaquin, juste derrière ceux qui portent la châsse, au premier rang des Mantellates, à la blanche tunique recouverte d'un manteau noir, cette toute petite, toute mince, toute vieille femme, presque courbée en deux — regarde, ses

mains ridées sont jointes avec tant de ferveur; ses yeux sans se détourner, un seul instant, regardent fixement l'or et l'éclat qui la précèdent ; ses lèvres minces et violettes s'agitent pour prier, et de ses yeux rougis les larmes coulent sans trêve sur ses joues flétries.....

Mais c'est Lapa! C'est la mère de Catherine, bientôt âgée de quatre-vingt-dix ans ! C'est elle. La voici qui passe en personne, elle qui a donné le jour à la Sainte! Oh, Lapa! bienheureuse Lapa ! Et tous nous sommes à genoux, tous nous pleurons et, à travers nos larmes, nous voyons passer le baldaquin et les cierges et l'encens, et l'Évêque, et Raymond, et Lapa, la bienheureuse Lapa, *Lapa beata!* Lapa bénie entre les femmes, béni est le fruit de tes entrailles

CATHERINE !

APPENDICE

I. — LES SOURCES. — II. NOTES ET RENVOIS.
III. TEXTE INÉDIT TIRÉ DU *SUPPLEMENTUM*
DE CAFFARINI

APPENDICE

— LES SOURCES. — II. NOTES ET RENVOIS. — III. TEXTE INÉDIT TIRÉ DU *SUPPLEMENTUM* DE CAFFARINI

Deux groupes de documents nous renseignent sur la vie de Sainte Catherine de Sienne : ses écrits et les biographies d'elle écrites par ses disciples.

I. LES SOURCES

A. SES ÉCRITS

1. *Ses lettres.* — Aussitôt après la mort de Catherine ses disciples commencèrent à faire des collections de ses lettres. Nous savons que le notaire Ser Cristofano di Gano Guidini en avait un recueil ; quand Caffarini en 1398 vint à Sienne il en fit faire une copie et il arrangea les lettres en deux volumes. Le premier contenait 155 lettres, toutes adressées à des ecclésiastiques, le deuxième 139, toutes adressées à des séculiers. (Voir le *Supplementum* de Caffarini, Ms T 1 2 à la Bibl. Comm. de Sienne, f. 182). Étienne Maconi, prieur de la Chartreuse de Pontignano près de Sienne, fit une autre collection ; de ce recueil proviennent sans doute cinq, peut-être six des sept lettres cateriniennes dont nous possédons encore les originaux. Quatre de ces lettres se trouvent dans la Bibliothèque Communale de Sienne, la cinquième également à Sienne dans la sacristie de l'église de la Confraternité de Saint-Nicolas et de Sainte-Lucie. Aucune de ces sept lettres n'est de la main de Catherine ; les cinq siennoises ont été écrites par Barduccio Canigiani, le dernier secrétaire de la Sainte. Dans la lettre qui est à Saint-Nicolas et Sainte-Lucie il se désigne lui-même comme *il tuo negligente fratello Barduccio.* L'écriture de cette

lettre étant en tous points semblable à celle des lettres de la Bibliothèque Communale, il est donc hors de doute que ces lettres ont été écrites aussi par Barduccio. Toutes les cinq ont été imprimées; dans l'édition de Tommaseo, elles portent les numéros 319, 320, 329, 332, 365. Nous donnons ici la reproduction photographique de la lettre nº 365; une comparaison entre ce texte-ci et l'édition de Tommaseo établira combien celle-ci est défectueuse. Toutes les lettres en question ont été adressées à Étienne Maconi; celle conservée à Saint-Nicolas porte encore le nom du destinataire : *Stefano dicurrado de Maconi Insiena.*

La sixième lettre dont nous possédons l'original se trouve à Oxford, dans l'église des Pères Jésuites (*Saint Aloysius'Church*) et a été éditée en 1914 par M. Robert Fawtier (*Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École française de Rome*, t. XXXIV; aussi sous le titre : *Catheriniana*, Rome, Imprimerie Cuggiani, 1914). La lettre, adressée à Messer Jacomo di Viva, demeurant à la *Costarda de'Barbieri* à Sienne, occupe les pages 31-32 de ladite publication; dans une courte notice, l'éditeur fait remarquer que « l'écriture de ce document se rapproche très sensiblement de celle de la lettre conservée à la confrérie de Santa Lucia à Sienne », c'est-à-dire de l'écriture de Barduccio Canigiani (*Catheriniana*, p. 6). La lettre porte comme date *Ex Carthusia III Kal Maji* sans indication d'année et on se demande de quelle Chartreuse Catherine a pu dater cette lettre, écrite justement le 29 *Avril*, jour où en 1380 elle devait mourir? Catherine était en relations personnelles et épistolaires avec plusieurs couvents de Chartreux : Maggiano, Belriguardo et Pontignano près de Sienne, Cervaja près de Gênes, Calci près de Pise et la Chartreuse de l'île de Gorgona. Près de la Chartreuse de Calci, elle passa une partie de son séjour à Pise en 1375.

Mais puisque la lettre est de la main de Barduccio Canigiani — et Catherine ne fit la connaissance de ce dernier qu'en 1377 — il faut éliminer cette solution du problème. Dès le 28 novembre 1378 Catherine était installée à Rome, et comme seule date possible il ne nous reste que le 29 avril 1378. Ce jour-là Catherine se trouvait à Florence, dans sa maison de la Costa di San Giorgio, où elle resta jusqu'au 2 août. Et nous ne savons absolument rien d'un séjour, même bref, près d'une Chartreuse quelconque pendant cette époque-là.

On est donc tenté de chercher une autre explication de la date mystérieuse. Le destinataire de la lettre en question — Messer Jacomo di Viva qui habitait à Sienne la *Costarda de Barbieri* (c'est-à-dire la rue en pente par laquelle entrent pour la course

du *Palio* les chevaux de Barbarie), avait des relations avec les Chartreux. Nous avons une lettre de Catherine adressée à frère Nicolò di Nanni, moine olivetain, et à *Dom Pietro di Giovanni di Viva*, moine dans la Chartreuse de Maggiano près de Sienne (celle où a vécu et où est mort le grand ami du bienheureux Colombini, Dom Pietro Petroni). Ces deux correspondants de Catherine portent le même nom de famille; appartenant tous les deux au groupe des amis de la Sainte, ils ont dû se connaître. On peut s'imaginer que la lettre en question soit passée de la possession de Messer Jacomo à celle du Chartreux, et que, plus tard, cette même lettre ait pu être donnée comme pieux souvenir, à quelque pèlerin qui a tenu à posséder une relique de la Sainte. C'est sans doute de la même manière que la lettre conservée à Santa Lucia a dû arriver en la possession de ladite confraternité. En outre, ce cadeau aurait été fait justement en l'anniversaire de la mort de Catherine, le 29 avril. Et voilà reconstitué une petite scène de vie pieuse au quatorzième siècle : un *Caterinato*, dont nous ne savons plus le nom, sortant de Sienne par la Porta Romana ou la Porta Pispini pour se rendre à la Chartreuse de Maggiano (fondée en 1313 par le Cardinal Riccardo Petroni). Il est reçu par les Pères et écoute religieusement ce qu'on lui raconte de toutes les saintes âmes qui ont vécu ici et de leurs visiteurs pieux : un Colombini, un Giovachino Ciani, une Benincasa. Et comme souvenir de sa visite il reçoit à la fin la lettre de Catherine au frère de Dom Pietro di Viva (dont nous savons qu'il était prieur de la Chartreuse en 1380) et le moine lui inscrit la date : *Ex Carthusia III Kal Maj* « du couvent où venait souvent la Sainte et en l'anniversaire de sa mort » — *nella santa memoria*, comme l'écrivait volontiers Étienne Maconi, chartreux lui aussi.

La septième lettre originale se trouve chez les Pères Dominicains à San Rocco, près de Acireale (Sicile). Elle porte la date *a di III di Decembre* 1379, est écrite, comme les autres, par Barduccio Canigiani et adressée à Neri di Landoccio, pendant le séjour de celui-ci à Naples, « dans la maison de Tomasino, près de Santo Alo » (Éligio). La première partie seulement de cette lettre se trouve dans l'édition de Tommaseo (n° 192); en entier l'épître a été éditée et étudiée par M. l'abbé Motzo dans les *Memorie Domenicane*, vol. XXIX (1912), p. 275-278.

Parmi les principaux manuscrits qui contiennent des collections plus ou moins complètes des lettres de la Sainte je mettrai en première ligne le Ms. de la Casanatense B. 92, qui contient 47 lettres, copiées par Barduccio Canigiani, le manuscrit XXXVIII, 130 de la Magliabecchiana de Florence et les Mss.

56-60 de la Palatina, également à Florence. Le manuscrit nº 57 de la Palatina est une copie datant du xvᵉ siècle de la collection faite par Etienne Maconi et contient non seulement les dix lettres publiées par Tommaseo (Nº 148 = Tommaseo 329; 149 = Tomm. 222; 150 = Tomm. 205; 152 = 368; 156 = Tomm. 368; 153 = Tomm. 324; 154 = Tomm. 320; 155 = Tomm. 365; 156 = Tomm. 195; 157 = Tomm. 319; 158 = Tomm. 369), mais encore une lettre inédite, signée Nº 151. Le Ms. 56 de la Palatina contient dans les rubriques beaucoup de détails curieux.

Ces manuscrits — et bien d'autres encore — seront utilisés par Matilda Fiorilli pour l'édition critique qu'elle prépare pour les *Scrittori d'Italia* de Laterza (Bari); tous ceux qui se consacrent aux études cateriniennes, attendent avec impatience ce travail.

La première édition imprimée des lettres de la Sainte est celle de Bologna (1492); elle ne contient que 31 lettres. Viennent ensuite l'édition Aldine de 1500, contenant 368 lettres, l'édition de Gigli (= voll. II et III des *Opere di Santa Caterina*, Siena 1713) et l'édition moderne de Tommaseo (4 voll. Firenze 1860), réimprimée par les soins de Piero Misciatelli (l'*Epistolario di Santa Caterina,* Siena 1912 sq.) Pour son édition Gigli s'est servi du manuscrit T III 3, de la Bibliothèque Communale de Sienne — manuscrit qui n'est autre qu'un volume de la fameuse collection des écrits de la Sainte faite à Venise avant 1412 par un certain Nicolao Guidiccioni de Lucques qui avait une grande dévotion envers la Sainte Siennoise. Cette collection consistait en quatorze volumes et contenait le *Dialogue* en italien et en latin, cinq volumes des lettres de la Sainte, la Légende écrite par le B. Raymond, en latin et traduite en italien, le *Sermo in reverentiam* de William Flete, les oraisons de la Sainte, les poésies écrites en son honneur par Anastagio da Montalcino, Neri di Landoccio, Jacopo da Montepulciano et Ser Cristofano Gano Guidini et — à la fin — le Procès de Venise (voir plus bas). Tout ce trésor, le riche marchand Lucquois, domicilié à Venise, le gardait soigneusement *in quadam sua capsa recondita*, et toute la collection était *ben ligata et tabulata et de carte edina, et quasi per omnia de eadem et simili ac competenti lictera* (*Depositio* de Tommaso Caffarini dans le Procès de Venise, Cod. Marcian. f. 19, col. 2-f. 20, col. 1).

Après le Procès de Venise, pour lequel cette collection devait servir comme preuve, les précieux manuscrits furent confiés à l'Ordre Dominicain, et Caffarini fit transporter les quatorze volumes au couvent de S. Domenico à Sienne. (Suppl. de Tan-

tucci, Siena 1765, *avvertimento* au lecteur, pp. 9 et 13). C'est là que Gigli put s'en servir pour son édition des lettres — c'est de là que la collection fut transportée, lors de la suppression du couvent, à la Bibliothèque Communale de Sienne dont elle est aujourd'hui le plus grand trésor. Dans l'appendice de son livre *Saint Catherine of Siena* (London 1907), Edmond Gardner a publié quelques lettres jusqu'ici inconnues et a donné des textes meilleurs pour plusieurs autres (pp. 407-422). Des publications analogues ont été faites par M. l'abbé Bachisio Motzo *Alcune lettere di S. Caterina da Siena in parte inedite* dans *Boll. Senese di Storia Patria* XVIII (p. 369) et par R. Fawtier (*Cateriniana*, pp. 7-33).

2. *Le Dialogue*. — « Je vous prie de bien prendre soin du *Livre*, et des autres écrits que vous trouverez après ma mort — Vous et Bartolommeo [de'Dominici] et frère Tommaso [Caffarini] et le Maître [Giovanni Terzo]... et faites-en ce qui vous semblera de mieux à la gloire de Dieu, avec l'aide de Messer Tommaso [Buonconti, de Pise]. »

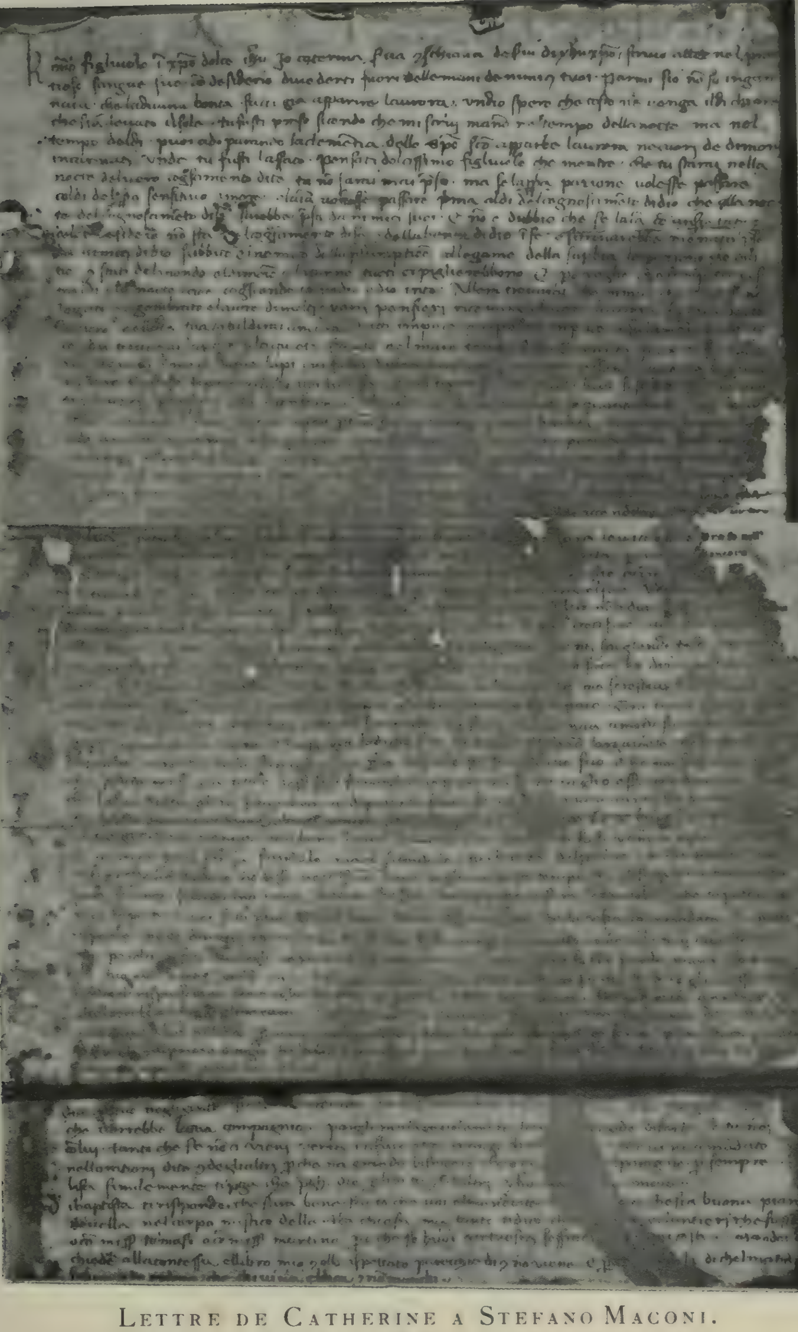
C'est ainsi que s'exprime sainte Catherine dans cette lettre à Raymond de Capoue qui est comme son testament. (Tommaseo IV, 489-490.) Même sans cette recommandation les disciples n'auraient pas laissé périr ce livre qu'on appelait le *Livre* tout court et qui était le chef-d'œuvre doctrinal de la Siennoise. De bonne heure, l'original italien fut traduit en latin; trois de ses disciples se chargèrent de ce travail : Cristofano di Gano Guidini, Étienne Maconi, Raymond de Capoue. Comme l'a bien indiqué le P. Hurtaud dans sa savante introduction à la traduction française du *Dialogue* publiée par lui (Paris, 1913) c'est probable que Maconi et Ser Cristofano ont collaboré, de manière que nous ne sommes en présence que de *deux* traductions latines : celle de Raymond (imprimée à Brescia 1496, à Cologne 1553, etc.) et celle de Maconi-Guidini. Quant au texte italien il a été souvent imprimé (Bologne 1472, Naples 1478, Venise 1494 — par Gigli dans le quatrième volume des *Opere di Santa Caterina*, Sienne 1727, et, tout récemment par Matilda Fiorilli, dans la série *Scrittori d'Italia*, Bari 1912). Ces deux éditions modernes ont été faites sur le manuscrit siennois T II 9, écrit par Etienne Maconi et provenant de la Chartreuse de Pontignano[1].

1. Pour une bibliographie complète le lecteur est renvoyé à celle établie par le savant Grottanelli pour la *Storia di Santa Caterina da Siena* par Alfonso Capecelatro (Firenze 1863) ou bien à celle, plus confuse, mais très complète de la Comtesse de Flavigny (*Sainte Catherine de Sienne*, nouvelle édition, Paris 1895, pp. 603-658). Des indications plus brèves chez Gardner (*S. Cath. of Siena*, London 1907, pp. 423-428).

Le *Dialogue*, comme les Lettres de la Sainte siennoise, a eu parfois le malheur d'éveiller des sensibilités trop facilement alarmées ou des pudeurs trop complaisamment froissées. Les biographes de la Sainte et les traducteurs de ses œuvres ont eu à en souffrir. Dans l'introduction à sa traduction française du *Dialogue*, le savant Père Hurtaud s'explique à ce sujet, dans des termes que certains lecteurs feraient peut-être bien de méditer. Parlant du tableau des vices du clergé au XIVe siècle, tel que la Sainte le dépeint, le Dominicain se demande : « Cette peinture est-elle vraiment faite pour choquer les âmes délicates ? » Cartier » — qui, en 1892, publia une traduction du *Dialogue* — « s'en explique dans son *Avant-propos*... Il allègue le fait que les œuvres complètes de Catherine ont reçu l'approbation du Saint-Siège et ont été imprimées maintes fois et dans les États de l'Église. Ce qui n'a pas été estimé dangereux en italien, pourrait-il le devenir dès qu'il se traduit en français?... Le pieux Tertiaire (Cartier appartenait au Tiers-Ordre de Saint-Dominique) « a reculé devant certaines particularités — bien que la description s'en trouve dans toutes les éditions italiennes. Il n'a pas osé les donner en français et il a recouru au texte latin pour les relater en note au bas des pages. Je n'ai pas cru devoir imiter cette réserve, elle n'est pas d'ailleurs sans danger. Ce voile que l'on essaye de jeter sur le vice sans le supprimer et sans le cacher complètement ne fait guère que piquer la curiosité friande de mystère... J'ai donc » (conclut le P. Hurtaud, et l'auteur de l'ouvrage présent se rallie parfaitement à son point de vue) « j'ai donc traduit simplement les pensées qui passèrent par l'intelligence de Catherine sans y laisser la moindre souillure, et telles qu'elles nous furent transmises par ses lèvres virginales. » (*Op. cit.* vol. I, pp. LXXX-LXXXII[1]).

3. *Prières, dernières paroles de la Sainte*, etc. Les Oraisons et les *ultime parole* de Catherine, telles qu'elles furent notées par les disciples qui assistèrent à ses extases et à sa mort, sont contenues dans le manuscrit T. II 7 de la Bibl. Comm. de Sienne, faisant part, lui aussi, de la grande collection Guidiccioni.

1. Généralement on trouve attribué à sainte Catherine un ouvrage du nom de *Dialogus brevis consummatam continens perfectionem*. Nous n'en possédons pas le texte italien original; les éditions italiennes qui existent sont des traductions faites sur un texte latin trouvé à la Bibliothèque Vaticane. Comme le dit très bien le P. Hurtaud : « Cet opuscule... n'est mentionné nulle part ni dans les écrits de Catherine, ni dans ceux de ses disciples, ni dans les dépositions de Venise. Il n'a ni le style, ni la couleur, ni l'accent, ni la flamme dévorante des lettres et du *Dialogue* » (*l. c.* I, p. LXXIV).



LETTRE DE CATHERINE A STEFANO MACONI.
Conservée à l'église de S[t] Niccolo et Lucia à Sienne.

Elles furent imprimées dans l'édition Aldine des Lettres et dans le quatrième volume des *Opere*, éditées par Gigli. Voir aussi Grottanelli : *Preghiera, ultime parole e transito di S. Caterina, scritti di Barduccio Canigiani* (Turin 1865). Une traduction latine de ce document a été publiée par les Bollandistes (*A. SS.* Avril III, pp. 959-961). Mais nous entrons déjà par ce document dans le second groupe des sources :

B. LES BIOGRAPHIES

1. *Singularia et mira sanctae Catharinae Senensis.* — Voici quel serait, selon Quétif et Echard (I, 696), le titre de la première biographie de notre Sainte, œuvre de son premier confesseur, frère Tommaso della Fonte « Caterina » (nous dit Caffarini) « sì per motivo di obbedienza, sì per aver sicurezza di non errare. di tutto l'accadutole ne rese consapevole il suo confessore, che in più fogli lasciò registrato quanto di mano in mano succedeva di sopranaturale alla sua di Dio favorita penitente. » (*Supplimento,* P. I. Tr. 2, § 5, n. 5.) Selon le même auteur, le bon frère Tommaso était « rozzo d'ingegno » à tel point qu'à peine il savait lire et écrire (*ib.* P. III, Tr. VI, § 1, n. 1) ; c'est pourquoi nous le voyons dicter à un autre frère ses notices sur Catherine. Ses *quaderni* ont été utilisés par le biographe officiel de la Sainte, le bienheureux Raymond de Capoue qui en parle souvent (« Io, per verità, trovo pieni i quaderni scritti da Fra Tommaso suo confessore », « ritrovai negli scritti di Fra Tommaso primo suo confessore ». *Leg. maj.* II, VI, 12 ; II, VIII, 4). Mais c'est surtout en feuilletant le *Supplementum* de Caffarini que nous pouvons nous faire une idée de ce qu'était l'œuvre du bon et rude premier confesseur de la Sainte. En effet, cet ouvrage a dû être composé — comme l'actuel *Supplementum* — d'une série de petites notes, on dirait presque de « faits divers » écrits au jour le jour. Et c'est pourquoi il faut mettre en première ligne comme source pour la biographie de Catherine, non la Légende de Raymond de Capoue, mais bien

2. *Le Supplementum de frère Tommaso Nacci Caffarini.* — « Quoniam tot et tanta de virgine supradicta meas pervenerunt ad manus utpote tam ipsius virginis legenda quam venerandus Magister Raymundus generalis ordinis praedicatorum composuit quam etiam dictae virginis liber quam scribentibus pluribus ipsa in sua volgari et in quodam abstractione constituta dictavit quam etiam libri epistolarum suarum modo prefato et intervenientibus scriptoribus diversis ad omnis utriusque sexus, status

et conditionis personas per virginem directas... ac etiam plures quaterni per primum confessorem dictae virginis de gestis ejusdem virginis transcripti. » (Ms. T. 12 de la Bibl. Comm. de Sienne, f. 4.) C'est ainsi que Caffarini indique les sources de ce gros volume qu'il intitula modestement un *supplément* à la Légende officielle de Raymond de Capoue, mais qui est en réalité la biographie la plus riche en traits originaux que nous possédons de la grande Siennoise. Et cela est facile à comprendre, puisque nous retrouvons dans cet ouvrage à chaque instant les notes transmises par Tommaso della Fonte (« ut reperi in scripturis primi hujus virginis confessoris », Ms. cité, fol. 53) et que Caffarini nous donne telles quelles.

Malheureusement nous ne possédons encore aucune édition de cet ouvrage si important, et la tradition italienne d'Ambrogio Tantucci (Siena 1760) n'est qu'un abrégé qui traite le texte original avec beaucoup de liberté. Je me suis donc vu contraint à recourir au manuscrit siennois, daté de 1416 (voir la date f. 182 : « usque in presens, hoc est usque ad annum 1416 ») c'est-à-dire écrit à une époque où l'auteur vivait encore (Caffarini mourut en 1434). En attendant une publication intégrale j'ai détaché de l'ouvrage important un traité qui m'a semblé offrir un intérêt spécial et qui fait comprendre ce qu'étaient les *quaderni* du bon vieux frère Tommaso della Fonte. C'est le *Tractatus quartus* de la seconde partie ; on le trouvera ci-après.

3. *La Legenda major* de Raymond de Capoue. — C'était naturel que la biographie de la Sainte fût confiée à celui qui avait été le directeur et l'ami intime de Catherine pendant la dernière et la plus importante époque de sa vie. En outre le savant Dominicain n'était pas à ses premiers essais comme hagiographe; pendant son séjour à Montepulciano (1363-1366) il avait composé une vie de la Bienheureuse Agnès († le 20 avril 1317) qui fait encore autorité, et on lui attribue également une vie du Bienheureux pape Benoît XI, mort à Pérouse en 1304.

Raymond, nommé maître général de l'Ordre de Saint-Dominique en 1380, n'accepta la charge d'écrire la vie de sa *Mamma* que quatre ans après, et le fit à contre-cœur. Sa santé était débile, — il était écrasé par le travail entrepris en vue de la réforme de l'Ordre Dominicain et n'avait que très peu de loisirs. Puis il était un travailleur concencieux — nous le voyons après chaque chapitre de sa biographie indiquer scrupuleusement les sources où il a puisé : « Tutte le cose che in questo capitolo si contengono, sono state a me riferite da Lapa, sua madre ; ed in qualche parte... ne sono stato informato dalla santa vergine stessa e di una certa Lisa, sua cognata, ch'ancor vive » ; L. I,

c. II, n 8. « Le cose che sonosi raccontate in questo capitolo io le intesi da Lapa madre di Caterina e da Lisa moglie d'un suo fratello, e degli altri che allora erano nella sua casa »; L. I, c. IV, n. 7. « In quanto... alla visione di S. Domenico, il confessore di lei, che mi precedette in tempo, ed io l'udimmo da lei medesima »; L. I, c. V, n. 5. « Alcune (cose) io vidi e scopersi da me medesimo e particolarmente cio, che appartiene al dono singolare della sua astinenza »; L. I, c. VI, n. 11. « Queste cose, che ho scritte la maggior parte ho trovate scritte in diversi luoghi d'Italia ed alcune, ancorché poche, le ho intese, ricercandole, da persone antiche dell'uno e l'altro sesso, degne di fede, cioé da frati predicatori e dalle sorelle della penitenza di San Domenico ». L. I, c. VIII, n. 2. « Tutte quelle cose ch'io scrivo, o Caterina stessa me le confessó, o io le ho trovate negli scritti di fr. Tommaso suo primo confessore ». L. II, c. IV, n. 16. (Je cite ces textes d'après la belle traduction italienne du chanoine Bernardino Pecci, *accademico intronato* à Sienne, éditée par Girolamo Gigli comme le premier volume des *Opere della serafica Santa Caterina da Siena*, Siena, 1707).

Le résultat de ce procédé consciencieux était que le travail n'avançait que lentement. De tous les côtés on attendait avec impatience son apparition; « quoique le Maître Général soit très occupé », écrit en 1391 Caffarini à Neri Pagliaresi, « je l'ai molesté continuellement et chaque jour, m'offrant de l'aider de tout mon pouvoir pour l'achèvement de la Légende. Grâce à ces instances nous avons commencé à corriger ce qui est fait de la seconde partie et l'avons continuée, lui dictant, moi écrivant. Mais alors que nous comptions l'achever en quatre ou six jours, le Maître a dû se rendre à Pise, puis à Rome portant tout avec lui de sorte qu'un délai considérable est à craindre. Cependant tant qu'il est en Italie, il sera bon de le molester de toutes les manières, afin qu'avant d'en partir il l'achève ». (*Lettere dei discepoli*, éd. Grottanelli, Bologna 1868, p. 328. Voir aussi la lettre d'Etienne Maconi à Pagliaresi : « Poi acomiatandoci dal maestro Raimondo, *sollicitata prima la santa leggenda* », ibid., p. 320.) Ce fut à Gênes, dans les premiers jours de février 1391, qu'eut lieu cette collaboration entre Raymond de Capoue et Caffarini. Le 18 juin de l'année suivante, Raymond écrit à Rome à Gabriele Piccolomini : « Je vous préviens que jusqu'ici j'ai travaillé en toute sollicitude à écrire la Légende de notre sainte Mère Catherine. La première et la seconde partie par la grâce de Dieu sont finies; de nombreuses et grandes affaires m'ont empêché de composer la troisième, mais, Dieu aidant, je le ferai dès que je serai libre. » (*Ibid.*, p. 336.)

Cependant ce ne fut qu'en 1395 que Raymond finit la troisième partie de son ouvrage dont il laissa à Venise (au couvent dominicain de SS. Giovanni e Paolo) une copie, portant avec lui le volume original pour qu'on pût en prendre partout des copies. Après la mort de Raymond — qui advint à Nuremberg le 5 octobre 1399 — ce manuscrit précieux fut porté en Italie par frère Thomas de Nocera, et malheureusement on ne sait ce qu'il est devenu. (Voir Hyacinthe M. Cormier : *Le B. Raymond de Capoue*, Rome 1902, et *B. Raymundi Capuani Opuscula et litteræ*, Romæ 1895.)

Vue la haute autorité de son auteur *la Légende* de Raymond fut vite répandue partout et acquit généralement le nom de *Legenda major*. La première édition imprimée est datée : Cologne 1553.

Il existe de l'original latin deux versions italiennes — une faite par Neri di Landoccio en collaboration avec un *scriptor* inconnu, originaire de Plaisance (le travail de Neri va jusqu'au quatrième chapitre de la seconde partie), une autre qui est, entièrement, l'œuvre du Plaisantin. (Voir Auvray : *Les deux versions italiennes de la légende de S. Cath. de Sienne*, Paris 1910.) La première de ces versions (qui date de 1399) a été imprimée à Florence 1477, la deuxième à Milan 1489.

4. *Le Procès de Venise*. — De très bonne heure, Venise devint un centre de ce que j'appellerais le *Cathcrinianisme*. Jusqu'en 1434 vivait à Venise, au couvent de SS. Giovanni e Paolo, Fra Tommaso di Antonio Nacci Caffarini dont tous les meilleurs efforts étaient consacrés à la propagande du culte et de la doctrine de la Sainte siennoise.

Bien que l'Église ne se fût pas encore prononcée sur la sainteté de Catherine, les Dominicains fêtaient chaque année dans leur église l'anniversaire de sa mort, et Caffarini lui-même montrait, de la chaire, les écrits de la Sainte aux fidèles comme d'ordinaire on ne montre que des reliques. Une plainte fut déposée contre les Dominicains, et l'évêque de Castello —au diocèse duquel Venise appartenait — fut chargé de l'instruction d'un procès.

Les Dominicains mirent à profit cette occasion pour préparer le procès canonique nécessaire à la canonisation de Catherine, et c'est ainsi que l'infatigable Caffarini put rassembler et déposer devant l'évêque Francesco Bembo, assisté du notaire apostolique Francesco Viviani, toute une série de témoignages en faveur de la sainteté de la Siennoise. Le procès commença le 26 mai 1411, et parmi les dépositaires nous trouvons presque

tout le groupe des *Caterinati* au complet : Étienne Maconi, Bartolommeo dé Dominici, Francesco Malavolti, William Flete, Neri di Landoccio, Tommaso Petra, Giovanni delle Celle, etc., etc. Malheureusement ce *Processus contestationum super sanctitatem et doctrinam Catharinae de Senis* ne fut édité qu'en partie (par Martène et Durand dans le sixième volume de leur *Amplissima collectio*, Paris 1729 — édition faite sur une copie incomplète du manuscrit siennois T I 3). L'important témoignage de Francesco Malavolti ne s'y trouve pas par exemple. J'ai pu utiliser ce document dans le manuscrit XX, v, 10 de la Casanatense à Rome ; plus tard, Lazzareschi l'a publié d'après l'excellent *Codex Marcianus* 2977 qui n'est autre qu'une copie authentique de l'original du Procès, tel que celui-ci était conservé dans les archives de l'évêque de Castello. (Voir Eugenio Lazzareschi : *S. Caterina da Siena in Val d'Orcia*, Firenze 1915, pp. 78-85.)

Deux autres dépositions inédites (de fr. Agostino da Pisa et de fr. Baronto da Pisa) ont été éditées par Lazzareschi dans l'appendice à l'ouvrage : *S. Caterina da Siena ed i Pisani* par Niccolo Zuchelli et Eugenio Lazzareschi, Firenze 1917, pp, 125-127. Une édition complète du Procès par les soins du R. P. Taurisano, *O. Pr.*, est en préparation.

5. *La Leggenda minore*. — L'activité de Caffarini à la glorification de Catherine n'était pas épuisée avec le *Supplementum* et le Procès. Pour faire connaître à un plus grand public la vie et les vertus de la Sainte, il compila une petite biographie d'elle, fondée sur *la Légende* de Raymond, mais avec beaucoup de traits personnels.

L'original latin fut traduit par Caffarini lui-même entre 1414 et 1422 ; Etienne Maconi en fit une autre version. Le texte latin fut imprimé à Cologne, 1553, et, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Florence, par R. Fawtier (*La Légende mineure de Ste Cath. de Sienne,* Rome 1913). La traduction de Maconi est celle publiée par Grottanelli (*Leggenda minore di S. Cat. da Siena*, Bologna 1868).

Une abréviation ultérieure, entreprise par Caffarini lui-même, est la *Legenda minima*, éditée dans le *Sanctuarium* de Mombritius (nouv. éd. Paris 1910, I, pp. 297-322.) Ce fut également aux instances du fidèle et zélé *caterinato* que frère *Maximin de Salerne* entreprit en 1417 sa légende *valde abbreviata* de la Sainte (voir le Ms. T I 2 de la Bibl. Comm. de Sienne où la dite légende occupe les ff. 193-224).

6. *Les Sources mineures*. — *a*) La lettre déjà mentionnée de

Barduccio Canigiani, sur la mort de Catherine. Le texte original a été publié par Gigli dans le quatrième volume des *Opere* de la Sainte et par Grottanelli, Turin 1865. Une traduction latine dans les *A. SS.* april. III, pp. 959-961.

b) *Epistola Domni Stephani*, c'est-à-dire la déposition de Maconi dans le Procès de Venise. Editée dans les *A. SS.* l. c. pp. 961-967 et fol. II-VII de l'édition aldine des Lettres de la Sainte.

c) Les écrits de William Flete sur Catherine : 1) *Sermo in reverentiam B. Caterine de Senis, compositus in a-D.* 1382. — 2) *Narratio fr. Guglielmi de spirituali doctrina oraculo vive vocis beate Katerine habita in anno* 1376, *die* 7. *januarii.* — 3) *Epistola ejusdem fr. Guglielmi ad Mag. Raimundum de virtutibus B. Katerine.* Tous ces trois ouvrages ont été édités, d'après le Ms. siennois T. II, 7, par Fawtier qui a publié aussi une abréviation faite par Maconi, du second. (Voir *Catheriniana*, Rome 1914, pp. 86-93).

d) *Memoriale di me Cristofano Gano notaio da Siena... di certe mie cose*, les souvenirs de Ser Cristofano Guidini, publiés par Milanesi dans *Arch. Stor. ital.* 1843, p. 29-sq.

e) *Lettere dei discepoli di S. Caterina*, éditées par Grottanelli, Bologna 1868.

f) Les poésies des disciples en honneur de sainte Catherine et surtout : 1) *Uno capitolo in rima fatto per Anastagio di Monte Alcino in laude et riverentia di S. Cat. da Siena... vivendo ancora lei ne la presente vita* (imprimé p. ex. dans l'édition de 1480 du *Dialogo*, f. 213b à f. 216a). — 2) *Uno capitolo in rima fatto per Jacobo da Montepulciano in reverentia de la predetta vergine santa Catherina essendo essa gia passata al cielo* (ibid. f. 220b à f. 223a). — 3) *Uno capitolo in rima fatto per Raynerio de Pagliaresi da Siena discipulo di santa Catherina* (ibid., f. 216a à 220b). — 4) *Laude ad honore de la serafica santa Catharina da Siena composta per Raynerio sopradetto* (ibid., f. 223). Voir aussi les éditions, faites par Grottanelli, des deux poésies en l'honneur de Catherine par Jacopo del Pecora (Siena 1859), et d'une *lauda*, attribuée à Caffarini (Siena, le 29 avril 1863).

II. NOTES ET RENVOIS[1]

PREMIER LIVRE

CHAP. I. — 1) La Madone de Duccio se trouve actuellement à l'*Opera del Duomo*; on montre la maison du peintre dans Via Stalloreggi. — 2) C'était le 6 février 1107 que la translation des reliques de Sant'Ansano eut lieu (G. Olmi : I *Senesi d'una volta*, Siena 1889, pp. 333-341). *Porta Sanviene*, l'actuelle Porta Pispini. — 3) G. Pardi : *Della vita e degli scritti di Giov. Colombini*, Siena 1895, p. 28. — 4) La fresque sur le mur de l'actuel *Ricreatorio Pio secondo* date de l'an 1700 et fut peinte par Nasini; Maffei l'a restaurée en 1850, mais elle aurait besoin maintenant d'une nouvelle restauration. — 5) *Leg.* I, 2, 4; *Leg. min.*, I, 2; *Suppl.* P. 1, Tr. 1, § 2.

CHAP. II. — 1) *Leg.* I, 2, 1. — 2) Une poésie de Muccio di Piagenti chez F. Tozzi : *Antichi scrittori senesi*, Siena 1913, p. 136. — 3) Busiri-Toti : *La Casa di S. Cat.*, Siena 1880, et Toncelli : *La Casa di S. Cat.*, Roma 1909. Un « frater Rainerius Benencase » se trouve parmi les frères qui, en mai 1305, ont mis leur nom sous les statuts de l'hôpital della Scala à Sienne. Voir *Statuti volgari de la Spedale di Santa Maria Vergine di Siena... publicati da Luciano Banchi*, Siena 1864, p. 88. — 4) *Leg. min.* ed. Grottanelli, p. 191. — 5) *Leg.* I, 2. *Leg. min.* I, 2. Raymond dit : « vitam et mores sanctorum patrum... nullo tradente hominum... sola Spiritus Sancti infusione dedicit et agnovit ». (*A. SS.* April III, p. 861, n. 31). Mais Raymond ne fit la connaissance de Catherine qu'en 1374. Et nous savons

1. Dans les notes suivantes j'indique par l'abréviation *Leg.* la Légende de Raymond de Capoue, par *Leg. min.* l'abréviation de cette légende par Caffarini (dans la traduction d'Etienne Maconi), par *Suppl.* le Supplément de Caffarini à la Légende de Raymond, par *Proc.* le Procès de Venise, dans l'édition de Martène et Durand, par *Lett.* les Lettres de Catherine, édition de Tommaseo, par *Dial.* le « Dialogue » de la Sainte dans le texte italien.

que Tommaso della Fonte passait sa première jeunesse dans la maison des Benincasa. (*Suppl.* P. III, Tr. VII, § 1; *Leg.* I, 2, 8.)

Chap. III. — 1) *Acta Ap.* VII, 55-56; IX, 3-5; XXII, 6-8. Swete : *The appearances of our Lord after the Passion*, London 1910, pp. 104-107. — 2) 2 Cor. XII, 3-4. — 3) *Revel.* VI, 52. IV, 77. Rich. Steffen : « Den heliga Birgittas uppenbarelser, Stockholm 1909, p. XXX sq. — 4) Nietsches Werke, Taschenausgabe, VII, p. XXIV sq. Chr. Clausen : « En Digterskæbne, Christiania 1913, p. 178.— 5) Zahn : « Die christliche Mystik », Paderborn 1908, p. 537. — 6) *Leg.* II, 2, 1. — 7) C'est avec ce mot du Christ que Catherine commence le *Dialogo*. — 8) *Leg. min.* I, 2. — 9) *Leg*, I, 2, 7-8. *Leg. min.* I, 2. — 10) I Cor. VII, 34. — 11) *Leg.* I, 3, 1. — 12) *Leg.* I, 3, 5.

Chap. IV. — 1) *Leg.* I, 4, 1-2. *Leg. min.* I, 4. *Gli Assempri di fra Filippo* ed. Carpellini, Siena 1864, p. 14. — 2) *Assempri* Capp. 2-3. *Leg. min.* ed Grottanelli, p. 194. *Rime di Cecco Angiolieri,* ed. Giuliotti, Siena 1914, p. 204. — 3) Grottanelli, l. c. — 4) *Assempri,* pp. 23 et 25. — 5) *Leg.* I, 5, 2. *Proc.* col. 1313. — 6) *Leg.* I, 5, 3-4. Voir la vie de Nera Tolomei (1230-1287) qui offre beaucoup de points de ressemblance avec celle de Catherine dans sa jeunesse (Olmi: I *Senesi d'una volta*, pp. 374-381.)

Chap. V. — 1) *Leg.* I, 4, 5. — 2) *Processus* ed. Martène et Durand, *Amplissima collectio* VI, col. 1312 D. Sous une grille de fer près du plancher de la cellule on montre quelques gradins de l'escalier ; une inscription porte : *Ecce in qvo jacebat loco sponsa Catharina Christi. En cervical ipsum.* Dans le mur extérieur il y a une pierre avec une croix pour indiquer ce lieu. — Une armoire suspendue contient quelques reliques de Catherine : la lanterne dont elle se servait pendant ses sorties nocturnes pour aller près des malades, un petit flacon de parfums ou de sels odorants, la pomme de son bâton. — 3) *Processus* col. 1252. *Leg. min.* I, 6. Une partie de la chaîne et la discipline sont conservées dans la sacristie de S. Domenico. — 4) *Leg.* I, 6, 5. — 5) *Leg.* II, 6, 10.— 6) Seuse ed. Denifle I, 77. — 7) *Leg. min.* ed. Grottanelli p. 197. — 8) C'est à remarquer que Nera Tolomei qui n'était pas veuve fut acceptée comme *mantellata* déjà en 1250. Il y avait donc un précédent — peut-être même plusieurs. — 9) *Suppl.* P. I, Tr. 1, § 4. Depuis la bataille de Monteaperti (1260) on invoquait la Vierge comme *Advocata Senensium*, et la ville s'appelait tout spécialement *Civitas Virginis*.

Chap. VI. — 1) « Gradus heic subjectos xtum Sponsum in sacello precatura Catharina scandit « (Inscription à San Domenico près des marches encadrées dans le mur de séparation actuel entre l'église et la *Cappella delle volte*.) — 2) *Suppl.* P. I, Tr. I, § 6. *Leg.* I, 9, 3. *Dialogo* cap. 44. — 3) Joan. XV, 19; XVI, 33: XVII, 9; XVII, 14. 1 Joan. IV, 4; V, 4-5; II, 15. — 4) *Summa* 2ª 2ªᵉ, q. 8, a. 2. — 5) Seuse I, 198, 205. — 6) *Purg.* XVII, 91-92. — 7) « Se mi potete mandare quello pezo del Dante che vi lassai... » (Giunta di Bonagrazia à Neri Pagliaresi, *Lett. dei discepoli* ed. Grottanelli p. 292). — 8) *Lett.* 44; *Lett.* 13; 31; 48. — 9) *Leg.* II, 6, 7-8; 12, 8; III, 6, 13. *Suppl.* P. I, Tr. 3, § 3, § 12; § 15, n. 39. — 10) « E se nell'ultimo mi desse l'inferno, non lasserò però, che io non serva al mio creatore. » (*Lett.* 221). « E se pure io dovessi aver l'inferno, io non voglio però perdere l'esercizio mio. » (*Lett.* 73). « E se non dovesse fare altro, almeno stare dinanzi alla croce e dire : Gesù! Gesù! Io mi confido *in Domino nostro Jesu Christo!* » (Lett. 4). — 11) *Leg.* I, 2, 1-6. *Suppl.* P. I, Tr. I, §§ 7-8. *Leg.* I, 9, 3. *Proc.* col. 1259. Un souvenir de cette sensation apparaît dans la *Dottrina spirituale*, dictée par Catherine en 1376 à William Flete : « Accettava ancora ed insieme aborriva le tentationi dell'adversario; accettavale in quanto recavano a lei travaglio, ed aborrivale in quanto offerivano a lei le dilettationi sensitive » (Gigli : *Opere di S. Cat.* IV, 375).

Chap. VII. — 1) *Leg.* I, 9, 4. Cfr. S. Paul aux Galates I, 12. — 2) *Suppl.* P. I, Tr. 2, § 18. — 3) *Suppl.* P. I, Tr. 2, § II. L'entretien sur le toit est daté par Caffarini le 11 janvier — malheureusement sans indication de l'année. — 3) *Dial.* cap. 71. — 4) *Suppl.* P. I, Tr. 2, § 11. — 5) *Proc.* col. 1354. *Suppl.* P. I, Tr. 2, § II. — 6) *Proc.* col. 1354. *Suppl.* P. I, Tr. 3, § 8. — 7) *Leg.* Prologus primus, n. 15. — 8) *Lett.* ed Tommaseo I, pp. 1, 7, 17, 22 etc. — 9) Sermon de Tauler sur l'évangile de saint Jean I, 21. — 10) *Leg.* I, 10, 2-3. — 11) *Opere di S. Cat.* ed. Gigli IV, pp. 374-375. — 12) *Leg.* I, 10, 6-10. *Opere* IV, p. XIX.

Chap. VIII. — 1) *Leg.* I, 10, 6-10. On raconte également de Sainte Hildegarde qu'elle comprenait le sens des phrases qu'elle lisait, mais était incapable de les expliquer mot pour mot. (Migne, *Patr. Lat.* CXCVII. col. 104 A, 384 A.) — 2) *Leg.* I, 6, 6. *Leg min.* capp. VII-IX. *Proc.* 1262. — 3) *Lett.* 30, *Suppl.* P. I, Tr. 2, § 21. « Con Maria dolce hor hai dolce riposa e con *la ua Lucia luce romana,* » écrit Neri, après la mort de la Sainte,

dans son *Capitolo in rima fatto.* — 4) *Suppl.* P. I, Tr. 2, § 16 § 1, § 4, § 17. *Proc.* col. 1321. *Leg.* I, 11, 6. — 5) *Lett.* 221, *Lett.* 50. — 6) « Voi non sete fatti d'altro che d'amore » (*Lett.* 16 Voir aussi la lettre à Bartolommeo della Pace, publiée par Gardner : *Saint Cath. of. Siena*, London 1907, p. 408.) — 7) Saint Paul aux Éph. V, 32. — 8) *Suppl.* P. I, Tr. 2, §§ 8, 11 et 13. — 9) *Inferno* XXIX, 121-122. Boccaccio : *Vita di Dante*, cap. VIII. Gigli : *Diario Sanese* I, Lucca 1723, pp. 362-365. — (10) « In questo tempo che gli altri della tua casa si rallegrano nei loro convitti » dit le Christ à Catherine. — 11) *Leg.* I, 12. *Suppl.* P. I, Tr. 1, 11, P. II, Tr. 2, § 3, n. 18. *Leg. min.* cap. XII. Osée II, 20 : « Sponsabo te mihi in fide » — d'où la prière de Catherine. Raymond fait remarquer la ressemblance entre les fiançailles mystiques des deux Catherines : celle d'Alexandrie et celle de Sienne.

DEUXIÈME LIVRE

Chap. I. — 1) *Leg.* II, 1-2. *Proc.* col. 1261 F, 1313 D. — 2) *Suppl.* P. I, Tr. 2, § 12. — 3) « Mia cognata secondo la carne, ma sorella secondo Cristo, » *Lett.* 135. — 4) *Suppl.* P. II, Tr. 2, §§ 5, 7, 8. Tr. 3, § 19. — 5) *Suppl.* P. II, Tr. 5, § 9. — 6) *Proc.* col. 1314. — 7) *Proc.* col. 1321. — 8) *Suppl.* P. I, Tr. 2, § 10. *Proc.* col. 1260. — 9) « Illis utendo verbis quibus in suis Soliloquis utitur Augustinus » *Proc.* col. 1259. *Suppl.* P. II, Tr. 3, § 2 et § 4, n. 6. — 10) *Leg.* II, 2. — 11) *Suppl.* P. II, Tr. 3, § 3. — 12) Bonafede : *Il colombino di Giesu*, Roma 1642, p. 319. Sainte Catherine n'a pas connu la nièce de Colombini, portant le même prénom et morte en 1388, mais elle était en relations avec Masseo Colombini, neveu du Bienheureux. Voir la lettre nº 48, adressée à ce dernier.

Chap. II. — 1) *Dialogo* cap. 7, cap. 64. *Lett.* 8. — 2) *Statuti... de lo spedale di S. M. Vergine di Siena* (1305) éd. Banchi, Siena 1854, cap. 54 : « Che nessuno sia ricevuto per frate dello Spedale... s'elle non offera al detto Spedale se e le sue cose » ; cap. 52 : « con la persona e com tutti li soi beni. » Les recteurs de l'hôpital de la Scala étaient, pendant le temps, où vivait Catherine : Mino di Cino Cinughi, de 1340 à 1351 ; Cione di Mino Montanini 1355-1357 ; Andrea Tori 1357-1361 ; Galgano di Lolo Bargagli 1361-1374 ; Bartolommeo Tucci 1374-1383. Voir Domenico Barducci : *Del governo del ospedale di Siena* (Siena 1895), pp. 53-54. L'hôpital possédait déjà sous le recteur Ristoro di Giunta Menghi (1294-1313) dix-huit granges importantes,

à Grosseto, Montepescali, Montisi, Castelluccio et d'autres localités dans la fertile Maremma toscane (*l. c.* p. 17.) — 3) « Amare el Comune di Siena », « amare, guardare e onorare el Comune di Siena », « a esso Comune servire a suo podere e non frodare... del detto Comune per lo detto Spedale » (*Statuti*, cap. 1). — 4) Sur le mur extérieur de l'hôpital une pierre porte l'inscription : *Limosine di grano*. Une autre pierre nous apprend que l'hôpital pouvait recevoir *CCC Gittatelli* (enfants exposés) *et plus*. — 5) *Statuti* capp. 36, 37, 39, 40. — 6) Bonafede *op. c.* pp. 33-34. — 7) *Suppl.* P. II, Tr. 2, § 1. *Leg.* II, 3, 5. Sélon Étienne Maconi, cette scène de la vie de Catherine était *figurata in Roma presso al sepolcro di lei*. Selon Raymond de Capoue, la vision se serait produite à la *Cappella delle volte* et une petite pierre blanche avec le dessin d'un manteau rappelle la tradition. Cette pierre — comme les autres semblables au même lieu — a été mise par les soins du pieux et savant Dominicain Angelo Maria Carapelli, auquel nous devons une série de travaux sur sainte Catherine qui, jusqu'ici, n'existent qu'en manuscrit, à la Bibl. Communale de Sienne (*Corso cronotastico della vita di S. Cat. da Siena; Sommario del Processo di S. Cat.* ; *Sommario di Notizie della vita di S. Cat.*) Le P. Carapelli vivait au XVIIme siècle. — « Plutôt sans manteau que sans charité, « voir *Proc.* col. 1380. — 8) *Leg.* II, 3, 2-3. — 9) *Leg.* II, 3, 8. — 10) « Padre, in te sono, in te mi muoio e vivo, se veglio o dormo, se favello o scrivo. » — 11) *Suppl.* P. II, Tr. 3, § 6. *Lett.* 276. — 12) *Leg.* II, 4, 2.

Chap. III. — 1) *Purgatorio* XIII, 115-123. — 2) Boccaccio : *Vita di Dante* cap. VIII. *Inferno* XXIX, 121-123. *Purg.* XI, 113-114. — 3) « Cantar, danzar a la provenzalesca, con istormenti novi de Lamagna. » (Folgore da San Gimignano : *Sonetti*, ed. Neri, Città di Castello 1914, p. 37.) — 4) *Cronaca Senese* d'Agnolo di Tura, cit. chez Gardner : *the Story of Siena*, London 1909, pp. 25-26. — 5) *Misc. stor. Senese* V (1898), pp. 175-176 : « *Pro statua Fontis Campi*. Item quod statua marmorea ad presens in Fonte Campi posita, quam citius potest tollatur exinde, cum inhonestum videatur. » (Décision du conseil des Neuf, en date 7 novembre 1357). — 6) *Leg. min.* ed Grottanelli, pp. 209-210. — 7) *Ibidem* pp. 210-214; *Leg.* I, 9, 2; *Proc.* col. 1270. — 8) *Lett.* 10; 18; 20. — 9) *Lett.* 23. — 10) *Proc.* col. 1334. — 11) *Leg.* II, 7, 2-5. *Suppl.* P. II, Tr. 2. § 7, n. 17. *Proc.* col. 1266.

Chap. IV. — 1) *Lett.* 5; 25; 39; 63; 75 etc. — 2) *Leg.* II, 6, 4. — 3) *Lett.* 74. — 4) *Leg.* II, 6, 1-8. *Suppl.* P. I, Tr. 2,

§§ 3-4. — 5) *Proc.* coll. 1330-1331. *Leg.* II, 6, 15. *Suppl.* P. II, Tr. 6, § 18. Voir aussi *Leggenda minore* p. 78. — 6) *Leg.* II, 6, 7. *Suppl.* P. II, Tr. 6, § 12. — 7) *Suppl.* P. II, Tr. 6, § 6. — 8) *Suppl.* P. I, Tr. 2, §§ 17-18; Tr. 3; § 4; § 15, n. 38-39; § 16, n. 40. — 9) *Leg.* II, 6, 17-19. *Suppl.* P. II, Tr. 5, § 14; Tr. 6, § 2, n. 9. — 10) *Leg.* II, 6, 9. *Suppl.* P. II, Tr. 6, §§ 10-11; *Leg. min.* pp. 75 sq. — 11) *Leg.* II, 6, 20-24. *Processus* coll. 1332-1333.

Chap. V. — 1) *Lett.* 113. — 2) *Lett.* 86. — 3) *Dial.* capp. 7; 64; 89. — 4) *Leg.* II, 6, 23 *in fine*. — 5) *Lett.* 147. — 6) *Proc.* col. 1271. — 7) *Suppl.* P. I Tr. 2, § 8 et P. I, Tr. 2, § 20. Cf. *Leg.* II, c. 7, n. 6, *Leg. min.* p. 214 sq., *Proc.* col. 1267. Voir aussi *Assempri* cap. 29 et cap. 62, où le bon Fra Filippo raconte des traits pareils. (« D'un uomo che percosse con una daga su'n un grosso la figura de la Vergine Maria ». « D'un uomo che avventò una pietra a la figura de la Vergine Maria. ») — 8) *Suppl.* P. II, Tr. 6, §§ 3-5; § 1, n. 4. — 9) *Suppl.* P. II, Tr. 6, § 1. — 10) *Suppl.* P. II, Tr. 6, § 14. — 11) *Leg. min.*, p. 216. *Misc. Stor. Sanese* V (1898) pp. 171-173. *Boll. Senese di Storia Patria* XVII, fasc. III. Le palais d'Alessia Saracini serait, selon l'article des *Misc. Stor. Sanese*, p. 174, n. 1, « il palazzo presso le Loggie di mercanzia, oggi chiamato *il Casone* ». La *Porta di Giustizia* datait de 1323. — 12) *Leg.* II, 7, nn. 10-13. — 13) « Lassate predicar i frati pazzi ch'ànno troppe bugie e poco vero ». Folgore, éd. cit. p. 36. — 14) *Lett.* 64; 112; 28; 191. — 15) *Opusc. S. Francisci*, Quaracchi 1904, p. 78. — 16) *Proc.* coll. 1337-1339. — 17) *Leg.* II, 10, 2-5. — 18) *Leg.* II, 7, 14. — 19) *Leg. min.* pp. 95-96 et p. 218. — 20) *Suppl.* P. II, Tr. 6, § 15.

Chap. VI. — 1) *Lett.* 39; 25; 63 etc. — 2) *Contestatio Francisci Malevoltis*, ms. de la Casanatense, fol. 456. *Proc.* col. 1377; coll. 1344-1345; *Leg.* II, 5; III, 6, 6. — 3) *Lett* 93; 39. — 4) *Leg.* II, 5, 12. — 5) *Proc.* coll. 1330; 1315-1316; 1355-1356 où le récit de Raymond (*Leg.* II, 4, 9-15) est corrigé. — 6) *Lett.* 55; 97. — 7) *Proc.* col. 1271. — 8) *Proc.* coll. 1347-1351 et 1367. Voir aussi *Lett.* 225.

Chap. VII. — 1) *Dial.* c. 41. — 2) *Lett.* 41; 144; 153. Voir dans l'édition de Tommaseo la note 2, vol. II, p. 365. Un frère du beau-père de Monna Vanna, Niccolo Cinughi, fonda en 1350 la Chartreuse de Belriguardo près Sienne. — 3) *Lett.* 127. — 4) *Lett.* 49; 50. — 5) 1 Ep. de S. Jean, III, 14. — 6) Matth. X, 34-36. — 7) *Leg.* II, 8, 1-4. *Leg. min.*, p. 223. — 8) *Lett.* I; 6;

117; 240. — 9) *Suppl.* P. II, Tr. 5, § 3; P. III, Tr. 6, § 9. — 10) *Suppl.* P. II, Tr. 4, § 14; voir aussi § 13, n. 35; P. II. Tr. 6, § 2; § 14, n. 35. — 11) *Lett.* 44. — 12) Joan. XII, 25. Luc. IX, 24. Matth. X, 39. — 13) *Lett.* 99. — 14) *Lett.* 112; 115. — 15) *Lett.* 269. — 16) *Lett.* 281. — 17) *Lett.* 178. — 18) *Suppl.* P. III, Tr. 6, § 8. — 19) Ms. Casanat. cité, fol. 430 sq. — 20) « Et ex tunc... nihil curavi vel curo quomodo degam in dies, nisi ut possim placere Deo ». *Proc.* col. 1364. Tommaso di Petra parle ici de Catherine, telle qu'elle se montra à lui dans une vision. L'impression a dû être la même de son vivant. — 21) Ms. Casanat. f. 432. — 22) *Lett.* 45. — 23) Ms. Casanat. ff. 439-440. *Proc.* col. 1376. *Leg.* III, 4, 3 : « un dolce e fervoroso modo di parlare ». Sur son sourire *Leg.* I, 9, 6; II, 12, 13. — 24) *Lett.* 126 : « questa povera famigliola della prima dolce Verità ». Voir aussi *Lett.* 80; 105; 52; 150. — 25) « Mei dulces filii vocant me ». Ms. Casanat. f. 467. — 26) *Leg.* II, 10, 5-7. *Proc.* coll. 1323-1325. *Lett.* 365. — 27) Ms. Casanat. ff. 466-467. — 28) *Ibidem* ff. 453, 455-458, 465. *Leg.* II, 7, 22; III, 6, 23. *Proc.* coll. 1269, 1334, 1346, 1373. *Lettere dei discepoli* ed. Grottanelli, pp. 262, 263, 265, 269, 277. Colombini à Monna Pavola Foresi . « dolciata madre mia, mamma dolcie » (*Lettere* éd. Bartoli, Lucca 1856, nº 31, nº 32, etc.).

Chap. VIII. — 1) Feo Belcari : *Vita di Giovanni Colombini* c. 33 (*Prose di Feo Belcari,* 1843, I, pp. 96-97). — 2) Ms. Casanat. ff. 441-446. — 3) *Assempri* cap. 40. — 4) Landucci : *Sacra Leccetana Selva,* Roma 1657, p. 106. — 5) Mc. Mahan : *With Shelley in Italy*, London 1907, pp. 154-155. — 6) « Uomo di molta penitenzia, el più del tempo stava nel bosco, poi la sera ritornava al luogo » (*Memorie* de Ser Cristofano Guidini dans *Arch. Stor. Ital.* IV, p. 34). Voir aussi l'édition de Tommaseo des Lettres de Catherine, vol. II, p. 13, n. 2. — 7) *Opere di S. Cat.* éd. Gigli, IV, p. 376. — 8) *Lett.* 77; 64. — 9) *Lett.* 130, chez Tommaseo et aussi d'après le texte plus complet, publié par Gardner (*S. Cath. of Siena*, London 1907, pp. 296-298). — 10) *Assempri* cap. 24. Le frère auquel cette aventure arriva, était Fra Giovanni di Guccio Molli. — 11) « Siste hic viator et has aedes erectas a beato Io. Incontrio anno 1330 ubi seraphica Catharina Senensis sponsum receptavit Christum », etc. Voir *Landucci*, op. cit. p. 80. Sur le bienheureux Giovanni Incontri († 4 avril 1339) ibidem, p. 99. — 12) *Suppl.* P. I. Tr. 2, § 3. Voir aussi *Leg.* II, 12, 6 où Raymond rappelle une promenade à Lecceto où à S. Leonardo al Lago, faite le 25 avril.

Chap. IX. — 1) *Lett.* 7. — 2) G. Mollat : *Les Papes d'Avi-*

gnon, Paris 1912, *Préface.* — 3) Voir les travaux de Huck (« Ubertin von Casale und sein Ideenkreis », Freiburg in Br. 1903) et de Fred. Callaey (*L'idéalisme franciscain spirituel au XIVe siècle,* Louvain et Paris, 1911). — 4) *Revue d'hist. de l'Eglise de France* I, pp. 557-566. — 5) *Revelat. S. Birg.*, VI, 63. — 6) *Revel.* VI, 96. — 7) *Revel.* III, 27; IV, 33, 58, 133. Hammerich : « Den hellige Birgitta », Copenhague 1863, pp. 147-152. — 8) Voir Knut B. Westman : « Birgittastudier » (Upsala 1911) pp. 293-295. — 9) *Rev. S. Birg.* IV, 136. — 10) *Lettere di Colombini*, p. 218. — 11) *Rev. S. Birg.* IV, 139-140. Hammerich, p. 192. — 12) Mollat *l. c.* pp. 123, 129-130, 148-158, 160. — 13) *Lett. di S. Cat.* ed. Tommaseo I, p. 181; II, p. 10, p. 349; III, p. 300; IV, p. 344. Voir aussi I, 79, 80, 83, 96, 163, 181, 224; II, 12, 81, 125, 164, 221, 424, etc. — 14) *Lett.* 318. — 15) « Costei, per l'onore di Dio, non curava dispiacere o di piacere ». (*Arch. Stor. Ital.* IV, p. 36). — 16) *Lett.* 239, 185. — 17) *Lett.* 11. — 18) Marc. XIV, 71 et 67. — 19) *Lett.* 109. — 20) Muratori : *Scriptores,* vol. XVIII, col. 238. — 21) *Lett.* 24. — 22) *Lett.* 59. — 23) *Lett.* 3. — 24) *Lett.* 28 et 29. — 25) *Lett. dei discepoli* éd. Grottanelli n° 2. La lettre est adressée : « Devotissime Christi Catelline de Senis dulcissime nostre ». — 26) Voir la lettre de consolation, écrite par Catherine à la femme de Lodovico de Mogliano, Monna Mittarella (*Lett.* 31).

Chap. X. — 1) On a toujours dit que cette première entrevue de Catherine et Raymond eut lieu à Sienne. Nous savons pourtant que la Sainte était à Florence du 20 mai 1374 *jusqu'au 29 juin* — et c'était le 24 juin qu'elle vit pour la première fois Raymond. Gardner qui a voulu éviter cette difficulté, place la rencontre en 1373 (*S. Catherine of Siena*, p. 123, n. 1) — ce qui est très peu vraisemblable. Nous ne saurions donc rien du tout sur les relations entre ces deux saintes âmes pendant plus d'une année — c'est-à-dire depuis le 24 juin 1373 jusqu'au voyage à Montepulciano, fin d'été 1374? Les doutes que ressent Raymond sur Catherine (*Leg.* I, 9, 6) s'expliquent aussi mieux après une courte connaissance de quelques semaines. Puis le 24 juin, fête de S. Jean-Baptiste, *patron de Florence*, fut célébrée en cette ville avec grande solennité — et ce fut justement pendant une messe solennelle, où Raymond faisait office de diacre, que Catherine le vit pour la première fois. (*Suppl.* P. II, Tr. 6, § 17. *Proc.* coll. 1380-1381). N'était-ce pas aussi en souvenir de ce jour-là que Catherine appelait volontiers son nouveau confesseur son *Giovanni*, son *Giovanni singolare* (*Leg. Prol. primus,*

n. 6. *Lett.* 219). Voir aussi *Lett.* 221 (« figliuolo dato da quella dolce madre Maria ») et *Lett.* 226 (« a voi... dato da quella dolce madre Maria »).

Je m'étais déjà formé l'hypothèse ci-dessus indiquée, quand le savant historiographe dominicain, Père Innocenzo Taurisano, me fit communication d'une découverte qu'il venait de faire et qui prouve la présence de Raymond à Florence *le* 30 *août* 1373. Dans un document signé ce jour-là et par lequel les Dominicains de Florence vendent un terrain à une certaine « Bruna quondam Burelli » nous lisons vers la fin : « fatte de consensu, presenza e voluntate fr. Dominici de Pantaleonibus de Florentia... prioris fratrum capituli et conventus predicti et fratrum dictorum capituli et conventus videlicet fr. Petri Johannis subprioris dicti conventus, fr. Raymundi de Capua », etc. etc., (encore 28 noms de frères qui ont servi de témoins). On remarquera que le nom de frère Raymond suit immédiatement celui du sousprieur; il était donc vraiment de la maison, domicilié à Florence et pas à Sienne (comme, d'après l'hypothèse de Gardner, il aurait dû l'être, puisque nous savons qu'il accompagna Catherine pendant son voyage de retour et restait avec elle).

2) L'arbre généalogique de la famille *Delle Vigne* se trouve dans les *Opuscula B. Raymondi* (Romae 1895) p. 143. Caffarini (*Suppl.* P. III, Tr. 3 § 3) rapporte une vision de sainte Catherine où « il lui sembla voir sortir du sein de Jésus Enfant une vigne chargée de raisins mûrs. De gros chiens s'en approchant en grand nombre mangeaient à satiété, et puis portaient à leur progéniture d'autres grappes comme aliment ». Le Père Hyacinthe M. Cormier trouve dans cette vision une allusion au nom de famille de Raymond (*Le B. Raymond de Capoue*, Rome 1902, p. 95, n. 1). — 3) *Leg.* II, 10, 5 et I, 9, 6. *Inferno* I, 32-33. — 4) *Miracoli e transito di S. Caterina*, cit. par Gardner pp. 120-121. — 5) *Purg.* XIII, 106-129. Sur Pietro Pettinaro voir l'Olmi : *I Senesi d'una volta* pp. 109-127. — 6) *Lett.* 119. — 7) Casimir Chledowski : « Siena », I, p. 70. — 8) Luc. IV, 39. — 9) *Leg.* II, 8, 5-16. — 10) *Leg.* II, 11, 1-3. — 11) *Miracoli*, cit. par M. Th. Drane *S. Cath. of Siena and her friends* (London 1899) I, p. 237. — 12) Sur sainte Agnès de Montepulciano voir la biographie écrite par Raymond, *A.SS.* ad 20 april. — 13) *Leg.* II, 12, 17-19. *A. SS.* april II, pp. 793-794. — 14) *Lett.* 41. — 15) *Suppl.* P. II, Tr. 6, § 15. — 16) *Leg.* I, 9, 6-7; I, 10, 8; I, 10, 10. — 17) *Lett.* 61.

Chap. XI. — 1) *Leg.* II, 8, 17. — 2) *Mem. Dominicane* avril 1916, pp. 172 sq., juillet 1916, pp. 379 sq., avril 1917, pp. 210-211. — 3) Eugenio Lazzareschi : *S. Caterina da Siena ed i Pisani*

(Firenze 1917), pp. 123-124. *Lett.* 159, adressée au prêtre Ranieri. — 4) *Proc.* col. 1352-1353. *Mem. Dom.* sept. 1916, pp. 583-585. — 5) Feo Belcari : *Vita del B. Giovanni Colombini*, cap. 36. — 6) *Laudi spirituali del Bianco da Siena*, Lucca 1851, p. 167. — 7) *Lett.* 92. — 8) *Lett.* 127. — 9) *Leg.* II, 6, 10-11. — 10) *Dial.* c. 78.

TROISIÈME LIVRE

Chap. I. — 1) St Paul aux Coloss. I, 24. — 2) *Lett.* 137; 108; 168; 171. — 3) *Lett.* 168. — 4) *Lett.* 28. — 5) *Lett.* 207. — 6) *Opusc. S. Fr.*, Quaracchi 1904, p. 78. — 7) *Lett.* 131. — 8) *Leg.* II, 10, 20. *Proc.* coll. 1304-1307. *Lett.* 134. *Proc.* coll. 1305-1306. Voir aussi Pietro Vigo : *S. Cat. a Gorgona ed a Livorno* (*Voce della Carita*, Siena 1915), pp. 30-32, et Aristo Manghi : *La Certosa di Pisa* (Pisa, 1911). — 9) Ranieri Sardo : *Cronaca Pisana*, éd. Bonaini (*Arch. Stor. ital.* VI, Firenze 1845) p. 186. — 10) *Lett.* 140. *Assempri,* cap. 58. Thureau-Dangin : *San Bernandino da Siena,* Siena 1897, p. 273. G. Temple Leader et G. Marcotti : *Giovanni Acuto* (Firenze 1889), p. 66. Sur l'activité de Raymond pour la Croisade voir *Lett.* 136. Voir aussi *Mem. Domenic.* 1916, pp. 327-333. — 11) Gherardi : *La guerra dei Fiorentini con papa Gregorio XI* (*Arch. Stor. ital.* 1867-68, vol. V. parte II); Mirot : *La question des blés dans la rupture entre Florence et le Saint-Siège en* 1375 (Mélanges d'arch. et d'hist., 1896, pp. 101 sq.). — 12) « In fin che tu non mi farai ben certo di cio che tu m'impromettisti a Lucca ». (*Capitolo in rima* de Neri di Landoccio, dans l'édition vénétienne de 1548 des *Epistole ed orationi di Santa Caterina*, col. 295). — 13) *Lett.* 164-165, *Suppl.* P. II, Tr. 6, §§ 7-8. Voir Eugenio Lazzareschi : *S. Cat da Siena ed i Lucchesi* (*Mem. Dom.* 1912, pp. 186 sq., 249 sq. 296 sq.) — 14) *Lett.* 139. Le « vénérable Espagnol », dont parle Catherine, est l'évêque de Jaen, Alfonso di Vadaterra, qui, vers la fin de 1374 ou aux premiers mois de 1375, était venu la voir à Sienne en lui portant « la parole et l'indulgence » du Pontife. *Lett.* 127, éd. Tommaseo II, 315). — 15) Flete : *Sermo in reverentiam* (*Mélanges de ... l'École franç. de Rome*, XXXIV, 1914, p. 58, p. 80). — 16) *Leg.* II, 10, 8-10. *Cronaca di Perugia, detta del Graziani*, dans *Arch. Stor. it*, ser, I, t. XVI, 1, p. 220. La maison où habitait Catherine à Pise était peut-être l'actuelle *Canonica* de l'église de Sainte Catherine (dédiée à la patronne de la Siennoise, Sainte Catherine d'Alexandrie).

Chap. II. — *Lett.* 185. Saint Paul aux Galates, II, 11. — 2)

Lett. 196. — 3) Gherardi, cité par Gardner : *S. Cath of Siena*, p. 164. — 4) *Lett.* 206. — 5) *Lett.* 209. — 6) *Proc.* coll. 1370-1371. *Vita B. Stephani* auct. Barth. Sen., Siena 1626, I, 4, 6. — 7) *Lett.* 207. — 8) Gardner, p. 171 sq. — 9) *Lettere del B. Giovanni delle Celle*, Roma 1845, pp. 27-31. Voir aussi le *Dialogo*, ch. 129, touchant certains prêtres qui « anno imparato a fare malie e incantare le dimonia, facendosi venire per incanto di demonio, di mezza nocte, quelle creature che miseramente amano. » — 10) Biscioni : *Lettere di santi e beati Fiorentini*, Firenze, 1736, pp. 57-63.

Chap. III. — 1) Petrarca, *Sonetti* cv-cvi (*L'avara Babilonia* et *Fontana di dolore*). Voir du même *Ep. sinetit.* 5, 8, 12-15, 17-19; *Rer. sen.* Lib. VII et IX. — 2) L. H. Labaude : *Guide Archéologique du Congrès d'Avignon*, Paris 1910; Mahuet : *Prædicatorium avenionense*, Avignon 1628, p. 76; Girard Requin : *L'ancien couvent des Dominicains d'Avignon*, dans *Annales d'Avignon et du Comtat Venaissin*, I, pp. 81 sq. et II, pp. 299 sq.; André Hallays : *Avignon*, Paris 1911; Marcel Chossai : *Les Jésuites à Avignon*, Avignon 1896; P. M. Baumgarten : « Die Papstveste von Avignon » (dans « Festschrift an G. v. Hertling », Kempten 1913, pp. 272 sq.) — 3) La *livrée* en question serait plus tard devenue collège de Jésuites et actuellement Lycée. C'est le bâtiment qui se trouve place Saint-Didier et dont les autres façades sont longées par rue de la République, rue Joseph Vernet et rue Laboureur. Une partie de la suite de Catherine fut d'ailleurs logée « in domo domini Joannis de Regio » (Deposition de Tommaso Buonconti, citée par Gigli, *Opere* II, p. 16; iii, p. 330. Voir aussi *Mem. Dom.* 1916, p. 382). — Catherine a-t-elle, pendant son voyage, visité Bologna? La tradition le veut. Evidemment elle a dû avoir un grand désir de visiter le tombeau de son père spirituel et de prier près de ses dépouilles mortelles. Une lettre aux Dominicains de « certains couvents à Bologna » semble écrite après une visite à ces couvents; la Sainte y parle contre « l'adornamento delle cortine, i letti della piuma, i superchi e dissoluti vestimenti » des moniales en question. (*Lett.* 215). — 4) *Proc.* col. 1337. *Leg.* III, 6, 26. — 5) *Lett.* 232. *Proc.* col. 1337 — 6) *Lett.* 230. — 7) Scipio Ammirato : *Storie Fiorentine* XIII, 699. — 8) *Leg.* III, 6, 27. — 9) *Leg.* II, 4, 7. *Proc.* col. 1325. — 10) *Proc.* col. 1374. — 11) *Leg.* II, 4, 7. « Erat cujusdam magni prælati ecclesiae concubina. » — 12) *Dial.* cap. 123. — 13) *Ep. Domni Stephani*, §§ 22-24. — 14) *Lett.* 235. — 15) *Lett.* 233. — 16) *Lett.* 234 — 17) *Oratio* I et II, chez Gigli : *Opere* IV, pp. 337-

339. — 18) Gigli, IV, p. XVI : « Laudato Dio, ora e sempre più! » — 19) *Lett.* 239. — 20) Ps. XC (XCI), 13.

Chap. IV. — 1) *Lett.* 240. — 2) *Lett.* 241 : « la volonta non è altro che amore; ogni suo affetto e movimento non si muove per altro che per amore. « — 3) *Leg.* II, VIII, n. 27. — 4) *Leg.* I, 10, 7. — 5) *Purg.* III, 49-56. Lerici, près de Spezia, et La Turbie, entre Nice et Monaco, indiquent les frontières de la Ligurie. — 6) *Ep. D. Steph.* § 15. — 7) Renseignements par écrit de M. le docteur Pierre Pouzet et de Mlle Jeanne Delcour, à Cannes. — 8) *Opuscula Raim. Cap.* Roma 1895, pp. 25-30. Varazze était le siège de l'évêque de Bethlehem, chassé par les Turcs. (Cormier : *Raym de Capoue*, p. 62.) — 9) *Ep. D. Steph.* §§ 12-13. — 10) *Lett.* 247. — 11) *Lett.* 246 et 245. — 12) *Oratio III* (Gigli : *Opere* IV, p. 340). *Suppl.* P. II, Tr. I, § 1. — 13) G. Mollat : *Les Papes d'Avignon*, pp. 127 sq. Sur Jean Ferdinand d'Hérédia, voir de Vertot : *Histoire des Chevaliers de Malte*, II, pp. 219-252. — 14) *Chron. di Ranieri Sardo*, p. 192. Pour le voyage de Grégoire XI, voir l'*Itinerarium* de Pierre Amely d'Alète (Muratori : *Scriptores*, t. III, Milano 1734, P. II, coll. 690-712.) et Kirsch : « Die Rückkehr der Paepste Urban V und Gregor XI von Avignon nach Rom », Paderborn 1898, p. 202. — 15) *Lett.* 252. — 16) *Suppl.* P. II, Tr. 1, §§ 2-3. — 17) *Lettere dei discep* ed. Grottanelli, nº 5 et nº 6. — 18) *Proc.* coll. 1273-1274. Raynaldi *Ann. eccles.* VII, p. 283. — 19) Voir la lettre 219 de Catherine, dans laquelle elle prévoit l'événement.

Chap. V. — 1) *Lett.* 209. — 2) *Lettere del b. Giov. delle Celle*, Roma 1845, pp. 81-83. — 3) *Leg.* II, 7, 17-20. — 4) *Leg. min.* éd. Grottanelli, pp. 219-222. C'est étrange que si tard que le 3 déc. 1379 Catherine écrit dans une lettre de Rome : « Da Siena ho avuto novelle che eglino hanno avuto licenza di mutare Belcaro. » (*Lett.* 192, éditée par Motzo d'après le manuscrit d'Acireale, *Mem. Dom.* 1912, p. 277). Pour l'histoire du couvent, consulter G. Camaiori : *Memorie storiche di Belcaro* (*Boll. Senese di Storia Patria*, anno XX, p. 365). — 5) *Pred. volgare di S. Bernardino*, ed. Banchi, vol. III, Siena 1888, pp. 55-56. Gori : *L'eccidio di Cesena del* 1377 (*Arch. Stor. ital.* nuova Serie, VIII). — 6) *Lett.* 270. — 7) *Lett.* 260. — 8) *Leg. min.* II, 7. — 9) Depuis 1304 le lieu des exécutions capitales était sur la Strada Romana, à la localité de *Corposanto al Pecorile*. Les condamnés furent emmenés par la *via dei Malcontenti* et la *Porta della Giustizia* hors de la ville ; à l'ostérie *la Coroncina* on entonna le chapelet

pour les pauvres pécheurs, et la dernière nuit avant l'exécution fut passée dans *l'Albergaccio*, « la mauvaise auberge ». Toutes ces localités se retrouvent encore aujourd'hui. — 10) *Lett.* 273.

Chap. VI. — 1) *Lett.* 118. Voir aussi *Lett.* 117, à Lapa et Cecca à Montepulciano. — 2) Verdiani-Bandi : *I Castelli della Val d'Orcia e la Republica di Siena*, Siena 1906. *Mem. Domenic.* 1915, pp. 7-16. — 3) *Lett.* 256 aux frères Trinci, 264 à Monna Jacopa d'Este, 112 à Bandeca Salimbeni, 114 à Agnolino di Giovanni Salimbeni, 115 à Monna Isa. — 4) « Dolce città, che se fatta de lei tanto aliena » (Giacomo del Pecora, éd. de 1540 du *Dialogo*, fol. 223). — 5) Cod. 2977 de la Bibl. Marc. de Venise, fol. 138, col. I. Voir Lazzareschi : *S. Cat. in Val d'Orcia*, p. 22, n. 2. — 6) *Lett.* 110. — 7) Colombini : *Lettere* éd. Bartoli (Lucca 1856), p. 76. *Proc.* col. 1271. Voir Gaetano Salvemini : *Un comune rurale nel secolo XIII* (*Rocca di Tentennano*) dans *Studi storici* (Firenze 1901). — 8) *Ms. Casanat.* f. 462, ff. 450-452. *Leg.* II, 6, 7-9. *Sprone* : contrefort. — 9) *Leg.* II, 2, 3. III, 6, 24. Déjà Colombini appelait le Démon *Malatasca* (*Lettere*, p. 105 et p. 219), nom qui rappelle les *Malacoda* et *Malebranche* du Dante (*Inf.* XXI, 76 et 37). — 10) *Leg.* II, 7, 21. Cod. Marc. f. 131, col. 1 (Lazzareschi, *l. c.*, p. 37, n. 3). Anastagio de Montalcino dans l'édition du *Dialogo* de 1540, ff. 213 b-316. — 11) *Lett.* 223. — 12) *Lett.* 122. — 13) *Lett.* 121. — 14) *Leg.* III, 6, 28. Temple-Leader et Marcotti : *Giovanni Aguto*, p. 105. — 15) *Leg.* II, 12, 4-6. — 16) *Suppl.* P. II, Tr. 6, § 17. Ms. Casanat ff. 453-455. *Dial.* c. 79. — 17) *Leg.* II, 12, 10-15. *Leg. min.* ed. Grottanelli p. 142. *Dial.* cap. 142 et cap. III. *Catheriniana* ed. Fawtier, p. 57 (témoignage de William Flete « quod Christus *vel sanctus Petrus* cum illa particula communicavit eam ». — 18) *Lett.* 119. Selon une description datant du XVIII[e] siècle il y avait sur le sommet de la tour principale (*il mastio*) une terrasse de laquelle « si scuopre moltissimo paese e in fine la città di Siena. » (Lazzareschi, *op. cit.* p. 53, n. 1). — 19) *Lett.* 120 ; *Lett.* 272. — 20) *Alcuni miracoli di S. Cat.* (Siena 1862) pp. 17-18. — 21) *Dep. fr. Simonis de Córtona* dans le Cod. Marc. f. 147, col. 2, cité par Lazzareschi, p. 46, n. 2. *Leg.* III, 6, 14. — 22) *Lett. dei discep.* p. 266 sq. — 23) Lazzarino di Pisa dans le manuscrit T. I. 1, 3 de la Bibl. Comm. de Sienne, f. 23. *Lett.* 56. C'est Gardner (*S. Cath. of Siena*, pp. 219-221) qui a fait remarquer qu'une lettre de Catherine à frère Simone de Cortona, dans le manuscrit 102 de la Bibl. Vittorio Emanuele, commence justement avec les mots « Carissimo

figliuolo *senza nome* », ce qui correspond à l'exclamation désespérée de l'anonyme : « El nome mio non ci pongo, perchè io non so come io ò nome. » Et doucement elle finit la lettre « allora *voi averete nome*, e io ritrovero il figliuolo ». C'est prouvé par cette coïncidence extraordinaire que le F. S. anonyme est vraiment F(rate) S(imone), ou *Mone* comme l'appelle Catherine dans une lettre à Neri (*Lett.* 212). — 24) *Lett.* 226. — 25) Peut-être faut-il rapprocher à une de ces défaites spirituelles la lettre 173 « a un frate che uscì dell' ordine » ?

Chap. VII. — 1) *Lett.* 272. Selon le P. Hurtaud (*Dial. de Sainte Cath.*, Paris 1913, I, pp. XXXVII-XLV), cette lettre consisterait en deux parties, la première qui finit avec les mots « Permanete nella santa e dolce dilezione di Dio » (Tommaseo, III, p. 481) daterait de l'automne 1378, tandis que la fin aurait un an de plus et appartiendrait à une autre lettre à Raymond de Capoue, maintenant perdue. Je ne nie pas la possibilité de cette hypothèse, mais il me semble que le savant Dominicain n'arrive pas à prouver que le miracle dont parle Catherine et par lequel elle aurait appris d'écrire n'ait pas eu lieu. Comment s'arrange-t-il par exemple avec cette phrase qui se trouve dans le texte que lui-même accepte comme authentique : « lo Spirito Santo m'ha proveduto dentro da me con la clementia sua *e di fuori m'ha proveduto di spassarmi con lo scrivere.* » Puisque depuis longtemps Catherine avait des secrétaires auxquels elle était habituée à dicter, elle ne pouvait trouver là aucune nouvelle consolation. Aussi elle dit, tout simplement, qu'après le départ de Raymond elle se console en écrivant de sa propre main, ce qu'autrefois elle ne savait pas faire. D'ailleurs, elle ne semble jamais l'avoir su très bien, parce que nous la voyons toujours se servir de ses secrétaires pour sa correspondance comme aussi pour le *Dialogue.* — 2) *Suppl.* P. I; Tr. I, § 10. Voir aussi la prière semblable, « fatta alla Rocca di Pentennano le 26 octobre 1378 » (*Oratio* 25. Cette date est-elle authentique? Il ne semble pas — puisqu'encore le 4 novembre de cette même année elle n'était pas encore partie de Sienne). — 3) *Lett.* 120 et *Lett.* 272. *Lett.* 365 : « mandai a chiedere alla Contessa il libro mio — e non viene ». — 4) *Lett.* 267. — 5) *Leg.* III, 6, 28. — 6) Gardner veut que le voyage se soit fait au printemps 1378. Mais nous apprenons par la *Lett.* 278, que Catherine a fêté la fête de sainte Lucie (13 décembre) hors de Sienne. La maison de Catherine, à Costa S. Giorgio nº 45, appartient maintenant aux *Suore della Sacra Familia;* on montre au visiteur une chapelle où la Sainte a peut-être prié. — 7) *Lett.* 278. Pour le jeu de mots sur *Luce* voir *Suppl.*

P. I, Tr. 2, § 20. — 8) *Lett.* 227. *Lett.* 277. — 9) *Diario d'Anonimo fiorentino* ed. Gherardi, Firenze 1876, p. 352. — 10) *Lettere dei discep.*, p. 260 sq. L. Salembier : *Le grand schisme d'Occident*, Paris 1900. — 11) *Lett.* 295. — 12) *Lett.* 278. *Leg.* III, 6, 34. — 13) *Lett.* 97. — 14) *Lett.* 291. — 15) *Lett.* 303 : « Mandovi dell'ulivo della pace. » Voir l'édition de Tommaseo III, p. 120, n. 4. — 16) Gino Capponi : *Il tumulto dei Ciompi*, ed. Tortoli, Firenze 1858. — 17) *Leg.* III, 6, 35, et la lettre, jusqu'ici inconnue, publiée par Gardner, *Sainte Cath.*, p 413-416.

CHAP. VIII. — 1) *Suppl.* P. II, Tr. 6, n. 48. *Lett.* 214 : « Oh disavventurata me! io credo essere quella miserabile che son cagione di tanti mali ». *Lett.* 216 : « Io miserabile, cagione d'ogni male » ! Voir aussi *Lett.* 267, 270, 271, 272, etc. San Rocco a Pilli se trouve à une distance de douze kilomètres de Sienne. — 2) *Lett.* 304. — 3) *Suppl.*, P. I, Tr. I, § 3. Pardi : *Vita e scritti di Giov. Colombini*, Siena 1895, p. 47, n. 2. *Canti popolari toscani* ed. Giannini, Firenze 1902, p. 142. — 4) *Catheriniana* ed. Fawtier p. 59 : « Solebat cantare in vita sua : ego sum sponsa Dei in virginitate facta » ; p. 74 : « jam beata potest merito cantare laudem suam ». — 5) Je donne les renvois d'après l'édition de Tommaseo, en citant le volume et la page : *Sposa del breviario* (Catherine emploie souvent le génitif pour exprimer une identité ou une ressemblance) I, 6 ; l'âme est un jardin I, 82, IV, 27, ou une vigne IV, 175, IV, 178, IV, 183, IV, 228 ; le cœur est une lampe I, 86, II, 90-91 ; les fleurs font pourrir l'eau I, 90 ; les mouches et le chaudron bouillant II, 320, III, 17 (la même image se trouve plus tard chez la Bienheureuse Camilla Battista Varani, *Opere spirituali*, Camerino 1894, p. 168. Voir sur cette Sainte, Dina Puliti : *Un asceta del rinascimento*, Firenze 1915) ; l'âme est une ville forte, I, 111, II, 39, II, 52, est une ville consumée par le feu III, 254, IV, 139, IV, 224 ; l'agneau rôti I, 140, I, 234, II, 147, II, 343 ; la cellule de la plaie du Christ, I, 165 ; le bâton de la Croix I, 264 ; le Christ est un chevalier, II, 18, II, 50, II, 239, III, 385 ; le parchemin de peau d'agneau II, 44 ; *Io sono il fuoco* II, 46 ; la *bottega* du sang II, 70, II, 138, IV, 6 ; le vaisseau plein de feu et de sang III, 347 ; le bain dans le sang II, 93, II, 99 ; comme une feuille au vent II, 237, II, 257, IV, 212 ; le chien de la conscience I, 83, II, 252, IV, 224, IV, 231 ; le char de feu de l'humanité II, 285 ; l'anneau de la Circoncision III, 247, III, 417 ; les initiaux rouges IV, 145, IV, 202, IV, 217 ; Jésus est une fleur qui porte des fruits sur la Croix II, 376 ; *chiovi-chiavi* II, 435 ; le Christ est un tonneau de vin II, 136 ; le feu de paille IV, 82 ; les dents de la patience IV, 89 ; les étoiles vues du puits IV, 322 ;

le bois vert qui pleure au feu II, 416, *Dialogo* éd. Fiorilli, p. 179 (voir sur la ressemblance de cette image avec celle employée par Dante *Inferno* XIII, 40, les articles d'Anna Zumagalli dans *Boll. Sen. di Storia Patria.* XIX, et de Matilda Fiorilli dans *Rassegna nazionale*, sept. 1913); les hommes de vent, *Lett.* 256; *ablattatus*, *Lettere dei discepoli* éd. Grottanelli, p. 253, Citations des évangiles se trouvent I, 55, 140, 150, 197, 261; II, 18, 21, 42, 57, 177, 278, 360, 412, 439, 447, 454; III, 13, 14; IV, 189, etc. Citations de saint Paul par exemple, I, 21, 22, 53, 63, 142; II, 43, 44, 104, 130, 171, 179, 194, 434, 449, 472. Saint Paul est un vase plein de feu III, 265; saint Paul se voit dans l'œil de Dieu III, 156. « Ne pas reposer en mettant la main sur la charrue » I, 170, 193, 213, 219; II, 57, 101, 120, 154, 443, 455; III, 22. « Laisser les morts ensevelir leurs morts » II, 77. — Pour le ch. 55 du *Dialogo* voir la *Summa* de saint Thomas d'Aquin P. III, q. 55, art. 44 et 2ª 2ae q. IV, a. 7. — 6) *Lett.* 113 « cras, cras », *Lett.* II, 125. Peut-être cette image lui est-elle parvenue de saint Augustin qui l'emploie quelque part (« vocem quidem occultae inspirationis audiunt, sed vitam non corrigunt dicentes *cras, cras*... cum voce corvina ». *Sermo* 82, c. II, n. 14). « Baisser la tête pour entrer au ciel » II, 475. La clé rouillée. *Dial.* p. 370. — 7) *Lett.* 299 (IV, 102). Leopardi : *I canti* (Milano 1907) p. 228. — 8) « traendovi dalla bruttura e dalla tenebrosa vita fetida, piena di puzza e vituperio. » *Lett.* 75 (II, 69. Voir aussi I, 112, I, 123, II, 34, II, 331, II, 439 etc.). — 9) *Lett.* 101; *Lett.* 113. — 10) *Lett.* 62. — 11) *Lett.* 87. — 12) *Lett.* 117 et 123. Sur *l'amor proprio* voir I, 29, 103, 144, 173, 179, 184, 204, 217, 235, 248; II, 56, 93, 149, 173, 176, 220, 244, 292; sur l'amour de Dieu I, 126, II, 59, 125, 129, 342, 423, 439, III, 23. Sur le couteau à double tranche I, 10, 12, 14, 67, 83, 112, 130, 153, 253, II, 9, 59, 96, 110, 433, 465, III, 26 etc. Sur l'amour du prochain I, 25, 31, 62, 72, 154, 194, II, 9, 12, 22, 128, 132, 134, 157, 246, 389, 412, 448. *Deo servire regnare est* II, 146, 239, *correte il palio* II, 11. La puissance du sang II, 301. Le feu II, 224, 351, IV, 226. « Je suis le feu », II, 46-47, être uni au feu II, 224, être martelé au feu II, 438. *Pazzo d'amore* II, 46 et *Dial.* ch. 153, ch. 167. « Tanto ci manca di lui quanto ci riserviamo di noi », II, 182.

Chap. IX. — 1) *Arch. Stor. it.* IV, 1843, p. 43, n. 50 et p. 47 *Lettere dei Disc.* p. 310 et p. 347. L'ermitage d'Agromaggio, fondé par Leonardo di Niccolo Frescobaldi, se trouvait sur les bords de l'Arno, à l'embouchure de l'Ombrone Pistojese. Selon Grottanelli, Neri di Landoccio serait plus tard entré dans l'ordre

des Hieronymites, fondé par le bienheureux Pietro Gambacorto et pour lequel Raymond de Capoue composa une règle. — 2) *Arch. Stor. it.* IV, p. 37. — 3) *Dialogo* ed. Fiorilli, p. 413. — 4) Le *Dialogue*, Paris 1913, I, pp. XXXV-LI Contre l'hypothèse du P. Hurtaud, l'article de Matilda Fiorilli dans *Rassegna nazionale*, déc. 1914. La date « 13 octobre » manque dans le Ms. T II 9 de la Bibl. Comm. de Sienne. — 5) « Lo detto arcangelo anco si apparbe in visione a Galgano e dixeli : Sequitami. Allora Galgano con esmisurata allegrezza et gaudio levandosi... et con grandissima devotione le pedate et le vestigie sue seguitava insino ad un fiume, sopra el quale era un ponte il quale (era) molto longo, et sença grandissima fadiga non si poteva passare. Sotto lo qual ponte, siccome la visione li mostrava, si era uno mulino lo quale continuamente si rotava et si volleva, lo quale significava le cose terrene, le quale sono in perpetua fluxione et movimento, et sença neuna stabilità, et in tutto labili et transitorie. Et passando oltre pervenne in un bellissimo dilettevole prato » etc. (Ms. C. VI, 8, de la Bibl. Comm. de Sienne). Sur S. Galgano voir Olmi : I *Senesi d'una volta*, pp. 298-305. — 6) *Catheriniana*, ed. Fawtier, pp. 92-93. — 7) *Lett.* 272. D'autres parallèles p. ex. I, 151, II, 65, II, 274, II, 405, III, 147, III, 217, III, 267 (= *Dial.* c. 6), III, 85 (= *Dial.* c. 75.) — 8) *Dial.* c. 52. *Lett.* 154 : « siccome voi sapete che si contiene nello *Trattato delle Lagrime* » ( ) : les ch. 88-98 du *Dialogo.*) Dans le *Dialogue* même Catherine fait allusion à un *Traité de la Résurrection* qui en fait partie (« si come di sopra nel tractato della resurreczione ti contiai », cap. 62). De telles expressions semblent renforcer ma thèse que le *Dialogue* a été, en grande partie, une compilation — comme c'est, d'ailleurs, assez clairement dit dans l'Explicit de l'ouvrage : « *Qui finisce el libro facto E COMPILATO.* » La lettre à Raymond, nº 272, nous fait comprendre ce qu'étaient ces premiers essais, ces brouillons pour le dire, dont un autre nous est conservé dans la lettre nº 120 à Monna Rabe Tolomei où Catherine développe également sa doctrine des trois degrés (*Tomm.* II, pp. 274-275). Ces deux lettres ont été écrites à la Rocca de Tentennano, et c'est également là que Catherine demande à Maconi d'aller lui prendre son livre (« Mandai chiedere alla contessa el libro mio, e ollo aspettato parecchi di, e non viene. E però se tu vai là, di che'l mandi subito » etc. *Lett.* 365. Je cite d'après le manuscrit original, conservé à S. Niccolò e Santa Lucia à Sienne).

Cette hypothèse aurait aussi l'avantage de concilier deux affirmations qui, au dernier traducteur français du *Dialogo*, ont parues contradictoires — celle de Raymond qui dit que tout

l'ouvrage a été dicté et celle de Caffarini qui veut que la Sainte ait écrit de sa propre main quelques morceaux. (Voir la préface du P. Hurtaud, pp. XXVII-XXXIII). Ce que Catherine a écrit, là-bas sur la Rocca de Tentennano, nous le retrouvons dans le *Dialogue*, fusionné sous l'influence de l'extase et formant partie d'un ensemble surnaturellement inspiré. — 9) *Dial.* c. 167.

Chap. X. — 1) *Lett.* 316. — 2) *Lett.* 292 d'après le texte que donne Gardner (*S. Cath. of Siena*, p. 416). — 3) *Lett.* 305. — 4) Salembier *l. c.* pp. 71-78. — 5) *Lett.* 293. — 6) *Lett.* 310. — 7) *Lett.* 312, 313, 317. — 8) *Lett.* 306. — 9) *Leg.* III, 1. — 10) *Lett.* 287, 294, 296. — 11) *Lett.* 319. — 12) *Lett. dei disc.* XIII (ed. Grottanelli, p. 282). — 13) *Lett. dei disc.* p. 272. — 14) *Leg. min.* ed. Grottanelli, p. 132. *Lett.* 325, *Lett.* 336, *Processus* col. 1268 et coll. 1273-1274. Voir aussi *Lett. dei disc.* p. 289 : « Venneci frate Petruccio, e ieri si parti con quelle grazie che voleva. » Dans les *Lett. dei disc.* p. 287 Simone da Cortona rappelle à Neri (c'est-à-dire à Catherine) l'indulgence promise à « domina Donata uxor olim Neri de Citille ». « Mandovi per frate Jacomo Manni... el privilegio con la bolla papale », écrit Catherine le 8 mai 1379 à ses amis florentins Bartolo Usimbardi et Francesco di Pippino (Gardner, *l. c.*, p. 418). Voir aussi les *Catheriniana* de Fawtier, pp. 16-17.

Chap. XI. — 1) *Lett. dei disc.* 16. *Lett.* 335, 345, 352, 353, 354, 356, 360, 361. Sur les esclaves orientales dans les maisons des riches chrétiens, voir Bongi : *Le schiave orientali in Italia* (*Nuova Antol.* 1866, II, pp. 215-246) et Zanelli : *Le schiave orientali a Firenze nei secoli XIV e XV* (*Misc. stor. sanese* II, 1894, pp. 102-106 et 120-124). — 2) *Leg.* III, 1, 6. — 3) *Lett.* 333. — 4) *Lett.* 306. — 5) *Lett.* 322-335. Matth. XXIV, 11-18. *Oratio* 23. *Dial.* c. 66. — 6) *Catheriniana* p. 55. — 7) *Lett.* 328. Sur les lettres de William Flete, voir Raynald *Ann.Eccl.* ad 1378, n. 51. Maconi doit parler d'une de ces lettres en écrivant le 22 juin 1379 à Neri : « questa altra lettera con quella copia di quella che andò al Re d'Inghilterra » (*Lett. dei disc.* p. 281). — 8) *Lett.* 346.

Chap. XII. — 1) *Oratio* V. — 2) Ms. Casanat. XX, V, 10 f. 460-461. *Proc.* col. 1272. — 3) *Lett.* 347-350. — 4) *Lett. dei discep.* 11 et 12. — 5) *Lett.* 320, 332, 321. *Dial.* ch. 140 avec le commencement de ch. 132. — 6) *Oratio* VIII. Cette oraison porte la date *martedi adi 22 di febbraio*. Par une erreur la suivante oraison a été datée *lunedi adi primo di marzo*. Le 1 mars 1379

était un mardi. — 7) *Orationes* IX-XIV. — 8) *Lett.* 347-350. *Lett.* 349, dans le texte de Gardner (p. 320). — 9) *Lett.* 344. Voir F. Bliemetzrieder : « Raimund von Capua und Caterina von Siena zu Beginn des grossen abendl. Schisma (*Hist. Jahrbuch*, 1909, pp. 231-273). — 10) *Mem. Dom.* 1912, p. 277 : « nui amo tolta una casa presso a santo Biagio fra Campo di Fiori et santo Eustachio » (lettre du 3 déc. 1379, à Neri di Landoccio).

Chap. XIII. — 1) Sur le bienheureux Gallerani voir Olmi *l. c.*, p. 174. La maison actuelle des Frères de la Miséricorde, dans Via San Martino, date de 1391 (*Arch. Stor. it.* IV, 1843, I, p. 35, n. 22). — 2) *Lett. dei disc.* pp. 282-283. — 3) *Lett.* 311. — 4) *Lett.* 321. — 5) *Lett. dei disc.* nº 13. Francesco del Tonghio et son fils Giacomo ont exécuté, entre 1362 et 1396, les magnifiques stalles dans la cathédrale de Sienne. — 6) *Lett.* 339. — 7) *Lett.* 337. — 8) *Lett.* 338. — 9) *Lett.* 362. — 10) *Lett.* 357. — 11) *Lett.* 358 et 363. — 12) *Lett.* 365.

Chap. XIV. — 1) *Oratio* 24. — 2) *Leg. min.* III, 2. — 3) *Leg.* III, 2, 2. — 4) *Oratio* 22. — 5) *Catheriniana* p. 72. — 6) « Questa tua navicella », « oramai conduci essa navicella » (*Oratio* XIX). — 7) *Leg. min.* III, 2. — 8) *Leg.* III, 2, 5. *Leg. min.* p. 156. *Processus* coll. 1299-1300. William Flete dans le Ms. T II 7 de la Bibl. Comm. de Sienne. — 9) *Lettera di Ser Barduccio di Pier Canigiani* § 2 (Gigli : *Opere* I, p. 482). — 10) *Lett.* 370. — 11) *Oratio* XXVI. — 12) *Lettera di Barduccio*, § 3. — 13) *Oratio* XVII, datée le 14 février. — 14) *Oratio XVIII, di martedì 15 febbrajo in Roma.* Si cette date est exacte, l'oraison en question serait de l'année précédente où le 15 février fut justement un mardi. — 15) Dans l'édition de Tommaseo la lettre est divisée en deux parties. La première moitié porte le numéro 373, la seconde le numéro 371. Et, comme l'a déjà fait remarquer Grottanelli (*Leg. min.* p. 243), la seconde moitié a été, par erreur, munie de l'adresse « à Urbain VI ». Toutes les deux lettres ne forment qu'une, adressée à Raymond de Capoue; c'est pourtant probable que Catherine l'a écrite en deux fois, c'est-à-dire le 15 et le 16 février.

Chap. XV. — 1) *Leg. min.* III, 2. — 2) *Lett. di Barduccio* § 4; *ibidem* § 2 : « madre di mille e mille anime. » — 3) *Lett.* 152. — 4) Matth. XI, 18-19. — 5) *Suppl.* P. III, Tr. 2, §§ 1-11. *Sermone che fece la Santa a suoi discepoli* (Gigli : *Opere* IV pp. 381-384), *Leg.* III, 4, 1-5. *Leg. min.* III, 4. — 6) Gigli IV, 383. Selon Grottanelli (*Leg. min.* p. 243), ce Testament fut

écrit le 27 février. Maconi était présent, car il cite presque mot à mot un morceau du sermon de Catherine (Gigli : *Opere* I, 465 = IV, 382, col. 2) Gardner (*l. c.* p. 349) se trompe quand il met l'arrivée de Maconi *après* la visite de Bartolommeo de' Dominici (24-25 mars). — 7) *Lett.* 365. — 8) *Ep. Domni Stephani* § 8. — 9) *Proc.* dans le ms. T I 3 de la Bibl. Comm. de Sienne f. 144. — 10) *Proc.* coll. 1358. — 1361. *Leg. min.* pp. 161-162, p. 245.

Chap. XVI. — Gigli : *Opere* I, 484-489. La chambre où mourut Catherine fut transportée à Santa Maria sopra Minerva. Toutefois on en montre encore le plafond resté à la maison de Via del Papa (maintenant Via Santa Chiara n° 44). La première demeure de la Sainte à Rome, « près de S. Biagio », fut démolie au XVIe siècle.

Chap. XVII. — *Leg.* III, 4, 9. « nella santa memoria », voir *Lettere dei disc.* n° 21, n° 33. Neri di Landoccio, ibidem n° 27-31, 35, 36, 44. La mort de Barduccio, *Leg.* III, 1, 11. *Purgatorio* XXX, 73.

L'Épilogue. Fra Tommaso Angiolini : *Breve Relazione del modo come fu portata da Roma a Siena la sacra testa di S. Caterina* (ed. Carapelli, Siena 1683). Voir aussi Marelli : *La S. Testa di S. Caterina* (Siena 1904).

III. TEXTE INÉDIT DE CAFFARINI

Texte inédit de Tommaso di Nacci Caffarini (Manuscrit T. I 2 de la Bibl. Communale de Sienne) *Pars II, Tractatus IV.*

QUARTUS TRACTATUS de quibusdum ut supra per me recollectis specialem mentionem facientibus de impetratione certarum gratiarum tam corporalium quam spiritualium per virginem tam pro se quam pro aliis obtentarum, etiam vitae corporalis. Et de certis specialibus gratiis a quibusdam personis a virgine modo imperativo reportatis. Necnon et de efficacia suae attractivae conditionis. Et distinguitur iste tractatus in XXV articulis ad diversa capitula 2ae partis (sc. *Legendae majoris*) aptabilibus.

Quantum ad primum. Quadam vice virgo perdiderat unum annulum in qvo erat salvatoris imago et non poterat reperire qua de causa dolebat qvia non erat suus. Cum autem orasset ad dominum statim illum reperit in manibus suis.

Item 2° Quoniam virgo volebat loqui vel confiteri, semper in principio ipsa tacebat. Et cum confessor ab ea peteret quod faceret cum sic tacebat, respondit quod rogabat sponsum suum dominum Jesum Christum ut loqueretur ea quae sunt ad gloriam et laudem Dei. Et sic erat quod ipsa erat attendens in locutionibus et nunquam loquebatur de factis aliorum, primo semper de deo et de virtutibus.

Item 3°. Aliquando in tanto se reperiebat fervore quod non solum non curabat de comestione sua vel potatione seu dormitione nec sentiebat frigus sive calorem, sed etiam multum rogabat Deum ut daret sibi istam gratiam ut semper hic cruciaretur pro amore suo. Et ita erat quod semper delectabatur cum aliquid recipiebat adversum.

Item 4°. Cum multum aliquando a demonibus infestata fuisset, in tantum ut sibi aliquando dicerent : Miserrima, non poteris de manibus nostris evadere, tunc ipsa prosternebat se in

oratione, dicens : Domine Jesu, adjuva me quoniam sponsa tua sum, et semper in te speravi. Et statim recesserunt cum magna confusione, et ipsa remansit cum magna consolatione et dulcedine cum sponso suo Jesu Christo. Et ita multoties contingebat.

Item 5°. Cum semel multas pateretur tentationes, in tantum quod quasi deficiebat, portavit lagenam aqvae per totam domum, et erat magnum frigus. Sudans tunc propter anxietatem laboris, tandem prosternens se in oratione, liberata est et habuit magnam consolationem de deo suo. Nec possent faciliter enarrari, quae et quanta passa sit seu portaverit pro sponso suo. Nec unquam potuit separari ab amore suo quem ipsa semper habebat in corde, quo ipsa semper ardebat, et nunquam consumebatur, sed semper augmentabatur ejus fervor.

Item 6°. Cum semel stetisset in oratione per magnum spatium, in tantum quod volens surgere, quasi attracta non posset, genibus deficientibus. Timens ne mater sua turbaretur, oravit ad dominum quod sibi provideret. Et ecce venit super eam lux una quae circumdedit eam et tetigit genua sua, et statim liberata est.

Item 7°. Aliquando petivit virgo in oratione sua a domino quod nunquam in oratione sive in orando tediaretur. Et obtinuit. Et ideo in illa semper delectabatur.

Item 8°. Quodam semel petivit a deo, qualiter aliquando anima devota videtur sibi esse derelicta ab eo ipso et divinis consolationibus privata. Quam dominus exaudiens et sibi satisfacere volens dixi : Ego facio sicut in passione Christi. Nam Christus videbatur tunc totus derelictus, cum tamen divinitas esset secum. Item aliquando ego sic facio in animabus michi devotis quod derelinquo eas, quamvis semper cum eis sim. Et hoc facio ut exercitent se et conserventur in humilitate, videantqve qualiter sine me nihil possunt facere.

Item 9°. Cum semel rogavit eam confessor suus quod deum oraret pro peccatis suis, et ipsa respondit sibi quod libenter. Contigit autem, ut ipso existente in cella absque alio exercitio recepit unam contritionem cum multis lacrimis et spirituali dulcedine. Postea contigit quod audiret a virgine, quomodo tali die rogaverit pro eo, et reperit qualiter in illa hora in qua virgo oraverat, dictam gratiam receperat. Et confessori dixit multoties, quod quidquid ipsa volebat, a deo recipiebat.

Item 10°. Cum semel virgo rogabat Deum in ecclesia pro quodam germano suo, sperans quod faceret sibi gratiam, imo erat certa, ut diceret deo : Ego non recedam hinc, donec tu michi facias gratiam pro eo. Et statim cum fiducia magna surrexit

et venit ad domum suam et invenit praefatum in camera plorantem peccata sua, et postea confessus est et communicavit, de quo virgo recepit admirabilem consolationem, et regratiata est Deo de tanta gratia.

Item 11°. Cum quidam frater Bartholomeus de Senis, qui fuit secundus virginis confessor, se reperiret quondam semel cum primo supradicto confessore cum virgine, et ipsi virgini referret qualiter erat totus accidia plenus et caput esset sibi grave et fumositatibus plenum, illa sibi compatiens manus suas extendit ad dicti caput et dixit : Ego nolo quod hic sit amplius aliquid! et levans oculos ad coelum dixit, ipso fratre audiente : Domine, ego nolo, quod amplius remaneat aliquid, et quasi cum manu pretendit, se tunc facere signum crucis. Et statim taliter se sensit totum mente et corpore expeditum, ac si nunquam scivisset ac probasset, quid esset accidia aut capitis dolor.

Item 12°. Cum semel cognata virginis esset in partu et in maxima pena, voluit cognata quod virgo staret cum ea, quia sperabat in ea et voluit etiam, quod personae venirent sicut est consuetudo. Et virgo stabat ibi corporaliter sed mentaliter erat in coelo, ubi semper conversabatur, et petebat gratiam pro ea. Et videbatur sibi stare personaliter coram Deo, et quod Dominus daret sibi gratiam quam ipsa petebat. Et statim peperit unum filium masculum quasi cum nulla pena, qui postea fuit religiosus et diem salutis clausit extremum.

Item 13° Cum semel virgo tenuisset ad baptismum filium unius pauperculae mulieris propter amorem Christi, accidit quod ipsa mulier perdidit lac nec poterat ipsum nutrire. Et nesciens quid facere deberet, recommendavit se virgini, ut virgo dominum precaretur, quatenus sibi providere deberet in tali nativitate. At virgo misericordia et caritate commota dixit, quod libenter. Et ponens se in oratione cum multis lacrimis dominum precata est, ut praefatae nativitati dignaretur providere, misericordia sua. Et statim facta oratione, dominus sua misericordia tantam lactis habundantiam contulit mulieri praefatae, quod nutrivit filium suum ad votum. Et ita exaudiebat dominus orationes suas.

Item 14°. Cum semel supradicta cognata virginis venisset ad partum et parare coepisset, rogavit praefatam Christi ancillam, ut secum staret, tenebatqve eam, ne ab ipsa discederet, quasi prophetans, nesciens quid diceret, esse virginem tunc eam sibi necessariam. Nam multum in ea confidebat quia cognoscebat eam et conversabatur cum ea. Ipsa tamen ex praefata devotione, tum quasi previdens quod futurum erat, acquievit

eidem. Cum ergo pareret, praesentibus pluribus dominabus, peperit sic ut medium exiret tantum. Et sic cum non posset egredi puer, in periculo mortis se videns, praefata domina Lysa, virginis cognata, cum puero quem parere non poterat, eidem famulae Christi se, devotione qua potuit, recommendavit. Ipsa virgo, periculum videns et ab aliis se secedens, aliquantulum levavit mentem et oculos ad coelum et cum lacrimis dixit : Rogo te, Deus meus, ut eruas istam a periculo isto. Ista rogo et hoc volo, ut eam modo liberes. Statimque vidit totam trinitatem assistentem sibi, annuens ipsam fore exauditam. Propter quod oratione completa statim illa peperit, post spatium qvo fere diceretur bis pater noster, cum tamen nulla spes esset apud parentes, quod posset evadere, et ita etiam postmodum dicta Lysa confessa est, quod verum nulla spes erat sibi naturaliter evadendi. Cum igitur puerum peperisset, nec lac ipsa haberet unde puerum alere posset, iterum virgo de hoc rogavit dominum suum, et statim tantam lactis habuit habundantiam, ut evidenter cognosceret, hoc sibi contigisse miraculose, sicut erat. Unde hoc ipsum domina Lysa per omnia confirmavit, firmiter credens, totum habuisse meritis orationum virginis almae et sponso suo acceptae per omnia.

Item 15°. Quodam semel virgo retulit confessori, quod cum sua genitrix infirmata fuisset ad mortem, tandem mortua est. Quod videns virgo levavit oculos ad coelum et dixit : Domine, hoc non est illud quod promiseras michi, scilicet quod omnes de domo ista salvarentur. Nam ista mater mea mortua est non confessa. Et ideo rogo, ut reddas eam michi, et hoc volo, et nunquam recedam hinc, nisi reddas eam michi. Et post parvum temporis spatium commotum est valde corpus matris ejus, rediitque anima et revixit. Fuerunt autem praesentes praefatae mortis testes quam plures dominae quae omnes ipsam vere mortuam indicaverunt. Addens virgo confessori et dixit, quod quando ipsa ab ea hoc petenti, narrabat, nunquam se tantum sicut nunc humiliabat et plus suam recognoscebat miseriam.

Item 16°. Cum semel virgo esset in villa, accidit quod venit magna pluvia cum grandinibus et erat tempestas magna. Quod videns se posuit in oratione, et statim recessit de vineis et de locis illis, nec aliquid in partibus illis dampni fecit. Cui miraculo ejus genitrix fuit praesens.

Item 17°. Cum quaedam de Senis ordinis de poenitentia beati Dominici dicta soror Francischa Marci habens infirmitatem quamdam quam mulieres habere aliquando consueverant, et habens devotionem ad virginem, in tantum quod se eidem subje-

cerat atqve commiserat, accessit ad eam, dicens sibi infirmitatem suam. Virgo autem in ipsam respiciens dixit : Nolo quod cogites amplius de ista infirmitate et sibi mandavit quod plus non haberet eam. Et ita factum est. Et plus : quod tempore quo occurrere sibi solebat dicta infirmitas, occurrebat sibi gaudium et consolatio spiritualis, Et sic quamplures utriusque sexus et status liberavit virgo per istum modum.

Item 18°. Cum semel primus confessor virginis multum pateretur in capite, in tantum quod non poterat oculos levare, idipsum virgo cognoscens dixit eidem : Quid habetis vos? Et ille : Sic. Tunc illa cepit caput suum. Et statim sensit se plenarie liberatum, prout etiam ipsemet de se refert in scriptis suis.

Item 19°. Cum quaedam appellata Gemma soror de poenitentia beati Dominici de Senis magnam devotionem haberet ad virginem in tantum quod eidem se in cunctis subjiceret, contigit semel ipsam apud virginem querulari, qualiter ipsa non faciebat nisi dormire, et maxime cum vellet orare et aliquid facere secundum deum. Cui virgo : Soror mea, tu deciperis, et ideo facias tibi vim et de cetero vigiles et invenies consolationes dei etc. Tunc dicta soror cepit vigilare, et in nocte sequenti sibi contigit in oculo sinistro quaedam infirmitas, et erat totus rubeus et inflatus et quasi videre de illo non poterat. Et dixit virgini : Ecce quod ego propter verba tua sum de oculo infirmata, sicut vides. Cui virgo : Accipe de cicerbita et ponas super oculum. Quo audito soror habuit de illa, sed habens majorem fidem ad virginem quam ad virtutem herbe voluit, quod virgo ipsam tangeret. Quod virgo advertens accepit et postea reddidit sibi dicens : Ponas super oculum. Posuit, et statim facta positione plenariam sanitatem recepit.

Item 20°. Habuit dicta soror referre virginis confessori, quoniam quandocumque habebat aliquam temptationem vel tribulationem vel cogitationes malas vel tedium, statim quod respiciebat in eam liberabatur ab omnibus supradictis.

Item 21°. Cum quodam semel dicta soror erat multum attediata et afflicta et non inveniebat requiem neque pacem mentis, propter quod accessit ad domum virginis et non potuit sibi loqui quia erat clausa in cella sua in abstractione mentis, et sic non erat in statu quod sibi aperire valeret. Unde ipsa ex hoc retrocessit et rediit ad domum suam. Et tantum habuit gaudium et dulcedinem de domino, quantum unquam alias habuisset. Alio autem die rediens ad virginem dixit ei : Qualiter heri michi non aperuisti, quando veni? Et ipsa dixit : Non cures, quia rogavi pro te. Et invenit, qualiter in illa hora fuit, quod gaudium supradictum recepit.

Item 22°. Quaedam domina narravit dicto confessori, quod quandocumqne respiciebat virginem, ex devotione plorabat et similiter consolabatur et devotionem singularem sentiebat.

Item 23°. Consimiliter dicto confessori narravit, quod cum cogitabat de virgine, non erat ita tristis quin statim sentiret se totam consolatam et letam et cum precipua devotione mentis.

Item 24° Erat totaliter attractiva, ita qualiter de omni sexu statu et conditione personas immutabat in bonum et attrahebat ad Deum prout patuit per effectum.

Item 25°. Cum quaedam socia virginis conquesta pluries fuisset cum confessore et cum virgine, qualiter multum dormiebat, semel virgini dixit : Ego non facio nisi dormire. Roges deum quod ego non tantum dormiam. Cui virgo respondit, dicens : Ego mando tibi quod non dormias tantum. Et cum reciperet illud verbum quasi sibi dictum, adeo mirabiliter secutum est quod ipsa ex tunc dormire non poterat, etiam cum vellet et conaretur, cum ante sompno resistere non valeret. Et etiam recepit multas alias gratias a virgine, unde postea faciebat de corpore suo quicquid volebat, propter quod ex tunc singulariter commisit se virgini, diens : Facias quicquid vis de me, nec volo reddere rationem de me. Quicquid enim dices michi, faciam. Et exinde quando videbat eam tremebat ex reverentia quam habebat ad ipsam. Quia etiam aliquando dicebat sibi cogitationes suas, quas habebat in corde.

TABLE DES MATIÈRES

VI

VII

VIII

IX

X

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

TABLE DES MATIÈRES DE L'APPENDICE

LISTE DES ILLUSTRATIONS

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 5 MARS MIL NEUF CENT DIX-NEUF
PAR LA TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT
POUR GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS.